





DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME HUITIÈME.





A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-CŒUR, N° 8.

1821.



NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



COUCY (ENGUERRAND III, sire DE), fils aîné de Raoul Ier, sire de Coucy (*voy*. COUCY RAOUL, sire de), et d'Alix de Dreux, princesse du sang royal, succéda en 1191 à son père dans les seigneuries de Coucy, de la Fère, de Marle, etc. Enguerrand fut marié trois fois; en premières noces, à l'héritière des comtes de Coucy; en secondes, à la petite-fille de Henri II, roi d'Angleterre; et en troisièmes noces, à l'héritière de la maison de Montmirel. Ces mariages le rendirent un des seigneurs les plus riches et les plus puissans de France. Il se signala à la bataille de Bouvines, et accompagna, suivi de 50 chevaliers, Louis VIII en Angleterre, lorsque ce prince en fut nommé roi. Il fit rebâtir le château de Coucy, et fortifia la ville, releva les châteaux de Marle et de la Fère. Une querelle qu'il eut avec l'église de Reims donna lieu à un bon mot de Philippe-Auguste. Ce roi avait demandé quelques secours à l'église de Reims pour les besoins de l'état; les prêtres qui la composaient avaient répondu qu'ils ne pouvaient faire autre chose que de prier le Seigneur pour la prospérité de ses armes. Ces prêtres, se voyant ensuite attaqués par Enguerrand, implorèrent la protection du roi, qui répondit: « Je ne peux faire autre chose que de prier le seigneur de Coucy de ne pas vous inquiéter. » Quelques historiens rapportent que, pendant la minorité de Saint Louis, les plus grands seigneurs s'étant ligués contre la maison royale, offrirent la couronne à Enguerrand, qui, dit-on, la refusa; mais ce fait a été contesté par le plus grand nombre. D'autres disent qu'Enguerrand s'était fait faire une couronne et tous les autres ornemens royaux, et qu'il les portait dans son château de Coucy, au milieu de sa petite cour. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Enguerrand se ligua contre la régente, la reine Blanche, avec le roi d'Angleterre et autres, et qu'il fut ensuite un des premiers à rentrer dans le devoir. Il passait pour être fort orgueilleux, et prenait cette devise, où l'on découvre plus de vanité que de modestie:

Je ne suis roi, prince, ne duc, né comte aussi,
Je suis le sire de Coucy.

D'autres écrivains lui attribuent

la suivante, qui confirmerait les prétentions qu'il avait eues à la couronne de France :

Roi ne puis-je estre ;
Duc ne veux estre,
Ne comte aussi ;
Si suis li sires de Coucy.

Enguerrand III mourut par un accident singulier. En passant un gué sur la petite rivière de Gersis, près de Vervins, son cheval se renversa; par la violence du mouvement, son épée sortit du fourreau, et Enguerrand tomba sur la pointe, qui lui passa au travers du corps. Une de ses filles épousa en premières noces le roi d'Écosse; en secondes noces, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et depuis empereur d'Orient. —Son fils aîné, Raoul II, fut tué en 1250, à la bataille de la Massour en Égypte, près du comte d'Artois, frère de Saint Louis, qu'il défendit de tout son pouvoir. Son second fils, Enguerrand IV, hérita de Raoul II, son frère, et mourut, comme lui sans enfans, en 1311. Ce fut Enguerrand IV, sire de Coucy, qui fit pendre trois gentilshommes flamands qui chassaient dans ses bois. Saint Louis fit arrêter et conduire dans la tour du Louvre le sire de Coucy, qui désavoua le fait, et voulut prouver sa dénégation dans un combat singulier: mais le roi s'y refusa, et se borna à procéder par enquête. Enguerrand fut condamné à une amende de dix mille livres, privé de plusieurs droits seigneuriaux, et le bois, où les trois jeunes gens avaient été pendus, fut confisqué. Une partie de l'amende fut donnée à l'hôpital de Pontoise, aux écoles publiques et aux frères prêcheurs de Paris. Ses biens passèrent à Enguerrand et à Jean de Guines, ses neveux, fils d'Alix de Coucy, comtesse de Guines. — De cette seconde maison des seigneurs de Coucy, était Enguerrand VII, fils d'Enguerrand VI et de Catherine d'Autriche, qui servit avec distinction Charles V et Charles VI. Charles V lui offrit l'épée de connétable après la mort de du Guesclin; il la refusa, en disant « que Clisson était plus digne que lui de la porter. » A la prière de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, il accompagna le comte de Nevers, fils de ce prince, dans une expédition contre les infidèles. Cette croisade fut malheureuse, comme toutes les autres qu'on avait faites dans ces pays lointains. L'armée chrétienne fut battue à Nicopolis en 1396, et le malheureux et illustre Enguerrand mourut à Burse de ses blessures, le 16 février de l'année suivante. Ce héros n'ayant laissé que des filles de ses deux mariages, avec la fille d'Édouard III, roi d'Angleterre, et avec Isabelle de Lorraine, la seconde maison de Coucy fut éteinte.

COUCY II (Raoul ou Renaud, chatelain de), fils d'Enguerrand, frère de Raoul, sire de Coucy, était né vers l'an 1160 : il était clerc, c'est-à-dire, lettré. Il partit pour la Terre-Sainte en 1190, et y périt sous les murs de Saint-Jean d'Acre. On l'a choisi pour être le héros d'un événement tragique et épouvantable dont les romanciers et les poètes se sont emparés, et l'auteur de plusieurs chansons amoureuses. Après un manuscrit en vers français, conservé à la bibliothèque du Roi, intitulé : *Roman du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, écrit vers l'an 1228, et après une Chronique rapportée par Fauchet, sur le

même sujet, écrite vers l'an 1380, Froissard et Christine de Pisan offrent les plus anciens témoignages des amours du châtelain de Coucy, de sa mort, de la fin malheureuse de sa maîtresse, Gabrielle de Vergy, dame de Fayel, et de l'action horrible du mari de cette dame. Voici en peu de mots le récit de cette aventure, dont on trouve les détails dans le lai d'Ignaurès, manuscrit n° 7218, et dans le lai de la *Chastelaine de Vergy, qui mori por loialement amer son amy*, (manuscrit n° 6987. Ces deux pièces ont été composées dans le 13e siècle.) Renaud, châtelain de Coucy, fut épris des charmes de Gabrielle de Vergy, épouse d'Aubert de Fayel. Le château de Fayel n'était pas fort éloigné de celui de Coucy, et l'un et l'autre étaient peu distans de la ville de Saint-Quentin. Renaud annonça son amour à sa belle maîtresse, qui le rejeta d'abord, mais ne le rejeta pas toujours. Les amans se virent secrètement plusieurs fois. Ce fut au milieu des douceurs et des alarmes que lui causaient son amour et la jalousie de l'époux de sa maîtresse, qu'il composa les chansons dont nous avons un Recueil. Elles portent les expressions de la passion la plus ardente. L'obligation de partir pour la croisade vint troubler le bonheur de ces amans. « Amour, s'écrie-t-il dans un couplet de la dernière chanson qu'il composa avant son départ, Amour, je n'ai plus à balancer; il faut partir. J'ai tant fait qu'un plus long délai m'est impossible. Si ce n'était la crainte de m'avilir en restant, et de m'attirer un reproche, j'irais demander à ma dame la permission de retourner sur mes pas; mais la noblesse des sentimens qu'on prise en elle s'oppose à une complaisance qui la ferait manquer à l'honneur de son ami. » Dans un autre couplet, il peint ainsi ses regrets : « Jamais tourterelle qui perd son tourtereau ne fut plus désolée. On pleure en quittant le pays et les foyers qui nous ont vus naître, on pleure ses amis quand on s'en sépare; mais il n'est point de séparation plus douloureuse que celle de deux vrais amans. » Renaud part, s'embarque à Marseille avec le roi d'Angleterre; il arrive en Palestine et trouve la ville d'Acre déjà soumise aux chrétiens. Il combat avec le roi Richard à la célèbre journée de Césarée et au siége d'Ascalon. En défendant un château où ce roi faisait sa résidence, il est atteint d'une flèche empoisonnée. Malgré les soins des médecins, sa blessure paraît incurable; et, las de languir, il demande et obtient la permission de revenir en France. Il s'embarque, et, quelques jours après, sentant les approches de la mort, il appelle son fidèle écuyer, lui présente une boîte d'argent qui contenait les présens qu'il avait reçus de sa maîtresse, lui recommande, lorsqu'il aura rendu le dernier soupir, d'y placer son cœur, et de porter le tout à la dame de Fayel. Ce triste présent était accompagné d'une lettre, qu'il eut à peine la force de signer. L'écuyer arrive auprès du château de Fayel; mais le seigneur du lieu l'aperçoit, le soupçonne de porter une lettre à son épouse, le fait dépouiller, et trouve sur lui le dernier don et les dernières expressions de l'amour de Renaud. Le seigneur de Fayel, transporté de fureur, ne se calme que pour méditer une vengeance atroce. Il

ordonne à son cuisinier d'apprêter ce cœur, et de le faire servir à table à son épouse. Gabrielle le mange. « Avez-vous trouvé cette viande bonne ? » lui dit son mari. « Je l'ai trouvée excellente, répondit-elle. « Je le crois bien, répliqua-t-il ; elle doit être délicieuse pour vous, car c'est le cœur du châtelain de Coucy. » Et, pour la convaincre, il lui jeta la lettre que Renaud lui avait écrite en mourant. La dame de Fayel, après cet horrible repas, ne voulut plus recevoir d'autre nourriture, et se laissa mourir de faim. De Belloy a prouvé assez bien la réalité de cette affreuse aventure. Ceux qui la révoquent en doute, à cause de son atrocité, ne connaissent point les mœurs des seigneurs du douzième siècle. Quelques conteurs des treizième et quatorzième siècles ont reproduit sous différens noms quelques aventures auxquelles ils ont ajouté des particularités semblables à celles de l'histoire du châtelain de Coucy; telle est notamment l'aventure de la dame de Roussillon, et d'un poète provençal appelé Cabestain. Les Italiens ont aussi leur prince de Salerne, et les Espagnols leur marquis d'Astorgas. Les *Poésies* ou *Chansons* du châtelain de Coucy ont été traduites, annotées et recueillies, avec quelques autres pièces de vers relatives au sujet, dans un volume intitulé : *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy*, auquel on a joint le recueil de ses chansons en vieux langage, avec la traduction et l'ancienne musique, in-12, Paris, 1781. (*Voy.* des Mémoires historiques sur le même sujet, dans le tome IV des *Œuvres complètes de de Belloy.*)

COUCY (Robert de), architecte, né à Reims, vers la fin du 12me siècle, acheva la célèbre église de Saint-Nicaise de Reims, qui avait été commencée par Libergier, autre architecte fameux de ce temps-là. Ce fut sous la direction de Robert que furent construits la croix, le chœur, et les chapelles adjacentes. Cette église, l'un des plus beaux monumens de l'architecture gothique, fut détruite en 1796. C'est dans cet édifice que l'on voyait un phénomène sur lequel s'est exercée vainement la science d'un grand nombre de physiciens et d'architectes. « Il consistait, dit M. Azaïs, en ce que, quand on sonnait la cloche qui se trouvait la cinquième au-dessus de la grosse, le premier pilier-boutant, quoiqu'à dix pieds de distance de la tour, quoique près de quarante pieds plus bas que la cloche, et sans avoir aucune apparence de rapport avec elle, se mettait en branle en même temps que la cloche, en suivait tous les mouvemens, et ne reprenait son immobilité que lorsque la cloche avait cessé de sonner. Le même ébranlement n'avait point lieu lorsqu'on sonnait les autres cloches. » (*Voyez* ce que disent Lamy et Pluche de ce singulier phénomène.) Robert de Coucy fut aussi l'architecte du *maître des œuvres* de la cathédrale de Reims, ouvrage d'architecture non moins admirable que celui dont nous venons de parler. Robert de Coucy mourut en 1311, et fut enterré dans le cloître de Saint-Denis de Reims.

COUCY (Jacques de). *Voyez* Biez.

COUDEMBERG (Pierre), apothicaire, établi à Anvers, publia en 1568, in-16, un ouvrage inti-

tulé: *Valerii Cordi dispensatorium pharmacorum omnium; adjecto novo ejusdem libello.* Cet ouvrage qui avait paru pour la première fois à Nuremberg en 1535, in-12, fut réimprimé depuis avec beaucoup de changemens et d'augmentations dans la même ville en 1592, 1598, et en 1612, in-fol.; à Leyde, en 1627 et 1652, in-12. Coudemberg ne se contenta pas d'en avoir donné une édition latine; il le traduisit en français, et le publia sous ce titre: *Le Guidon des apothiquaires*, c'est-à-dire *la Forme et Manière de composer les médicamens, premièrement traitée par Valerius Cordus, traduicte de latin en français, et enrichie d'annotations*, Lyon, 1675, in-12.

COUDERET (Dom), bénédictin, né à Vesoul dans le 18ᵉ siècle, a remporté, à l'Académie de cette ville, plusieurs prix, par des Dissertations sur différens points intéressans de l'histoire du comté de Bourgogne. Son style ne répondait pas à l'érudition répandue dans ses Mémoires, dont les plus dignes d'être consultés sont: *Dissertation sur le gouvernement politique de Besançon; Comment se sont établis les comtes héréditaires de Bourgogne; quelle fut d'abord leur autorité, et de quelle nature était leur domaine? Dissertation sur les différentes positions de la ville de Besançon, depuis Jules César; De l'origine, de la forme et du pouvoir des états de Franche-Comté. Dissertation sur la ville de Vesoul; sur l'étendue de la province Séquanoise, les changemens qu'elle a éprouvés sous la domination romaine, et le temps où elle a été appelée* Maxima Sequanorum; *sur les limites des différens royaumes de Bourgogne. Mémoire sur la ville de Gray*, etc., etc. Dom Couderet est mort à Besançon en 1789.

COUDRAY (DU). *Voy.* BOURGEOIS et TRONSSON.

COUDRETTE (CHRISTOPHE), né à Paris en 1701, mort dans cette ville le 4 août 1774, dans un âge avancé, fut lié de très-bonne heure avec les jansénistes, et surtout avec le savant abbé Boursier. Admis à la prêtrise en 1725, il eut, l'année suivante, des relations intimes avec le bienheureux Pâris. Ses sentimens au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes, en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille, en 1738. Il écrivit pour soutenir ses opinions. On a de lui des *Mémoires sur le formulaire*, en 2 vol. in-12; *Histoire et analyse du livre de l'Action de Dieu*, et diverses autres *brochures polémiques*. Mais son principal ouvrage est: *Mémoire pour servir à l'Histoire générale des jésuites*, qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, auxquels il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les grands travaux que lui occasionnèrent les recherches nécessaires pour composer ce livre, qu'on a presque oublié, affaiblirent sa vue, et il était presque aveugle lorsqu'il mourut. Quoique élevé par les jésuites, et ami de plusieurs membres de cette compagnie, il n'en fut pas moins, par une singularité difficile à comprendre, un ennemi acharné de leur société; et son érudition ne fut pas inutile aux magistrats qui analysèrent leur institut en 1762.

COUEL (Jean), chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, depuis 1670 jusqu'en 1679, mourut à Cambridge en 1722, après y avoir publié des *Remarques sur l'état de l'Église grecque*, in-fol.

COUGHEN (Jean), ministre anglais, d'une très-grande érudition. Comme il était du nombre de ces chercheurs qui, sans avoir pris parti en matière de religion, sont toujours en haleine pour trouver la véritable, il s'attacha successivement à plusieurs sectes. Celle des quakers attira puissamment Coughen. Sa conversion au quakérisme a quelque chose de singulier. Il apprit qu'une fille prophétisait dans les assemblées des trembleurs avec une éloquence capable d'imposer. Coughen, charmé de cette découverte, mêlé dans la foule, pour entendre la prétendue prophétesse, fut saisi d'admiration, quitta sur-le-champ un riche bénéfice, et se fit le disciple et l'amant de la jeune trembleuse. Son attachement au quakérisme ne survécut pas à sa passion, qui s'éteignit bientôt. Il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *Pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que par les mots, ou sur des articles peu importans. Il mourut de la peste qui ravagea Londres en 1655.

COUILLARD (Antoine), seigneur du Pavillon, près de Lorris en Gâtinais, publia dans le 16[e] siècle : I. *Les Contredits aux fausses et abusives prophéties de Nostradamus*, Paris, l'Angler, 1550 et 1560, in-8°. II. *Procédures civiles et criminelles*, Paris, 1549, 1560 ; Lyon, 1570, in-8°. III. *Chronique cosmographique universelle*, composée par le commandement de Charles IX, etc. IV. *Prophétie*, Rouen, 1556, in-8°, etc., etc.

COULAN (Antoine), ministre et pasteur d'une église française à Londres, né à Alais en Languedoc le 10 octobre 1667, mort à Londres le 23 septembre 1694, a publié : *Examen de l'histoire critique du nouveau Testament*, divisé en deux parties ; dans la première, il traite de l'autorité de l'Écriture et de la Tradition ; dans la deuxième, il traite diverses questions de critique, Amsterdam, 1696, in-8°. *La Défense des réfugiés*, contre un livre intitulé : *Avis importans aux réfugiés*, Deventer, 1691, in-12.

COULANGES (Philippe-Emmanuel, marquis de), né vers l'année 1631 à Paris, où il mourut en 1716, à 85 ans, d'abord conseiller au parlement, puis maître des requêtes, avait de l'esprit, mais nullement celui que demandent les études sérieuses et les graves fonctions de la magistrature. Étant aux enquêtes du palais, on le chargea de rapporter une affaire où il s'agissait d'une mare d'eau entre deux paysans, dont l'un s'appelait Grapin. Coulanges, embarrassé dans le récit des faits, rompit le fil de son discours avec vivacité, en disant : « Pardon, messieurs, je me noie dans la mare à Grapin, et je suis votre serviteur. » Depuis, il ne voulut plus se charger d'aucune affaire. S'il était mauvais rapporteur, il était assez bon chansonnier. On a de lui en ce genre plu-

sieurs morceaux agréables, et d'un tour aisé. Il les enfantait sur-le-champ; et à l'âge de plus de 80 ans, il adressa cet impromptu à un prédicateur qui le pressait de mener une vie plus retirée :

Je voudrais, à mon âge,
Il en serait tempa,
Être moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage
D'un vieillard bien sage
Tous les sentimens :
Je voudrais du vieil homme
Être séparé;
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.

Cet enjoûment l'accompagna jusqu'au tombeau. Le plus connu de ses couplets est celui-ci :

D'Adam nous sommes tous enfans;
La chose est très-connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue;
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Plusieurs personnes ayant retenu ses chansons, on en publia un recueil sans l'aveu de l'auteur, qui en fut mécontent, son dessein n'ayant pas été qu'on imprimât des vers qu'il avait faits seulement pour s'amuser, ou pour le plaisir de ses amis. On en a deux éditions. La première, en un seul vol. in-12, Paris, 1696 : la seconde, en 2 vol. in-12, 1698. Ses lettres sont gaies et faciles; on en trouve quelques-unes dans le recueil de celles de madame de Sévigné, son illustre cousine.

COULANGES (N. DE), poète du 18e siècle, n'était point parent du chansonnier. On a de lui des *Poésies variées*, qui lui ont coûté, dit-il, vingt ans pour les produire, et vingt autres pour les retoucher. Cet auteur ingénu nous apprend encore qu'il a fait plus de 10,000 vers en sa vie (cette excessive fécondité n'est pas toujours d'un heureux augure); et, qu'à l'exception des 4,000 qui composent son recueil, tous les autres ont été la proie des flammes, « sacrifice affreux pour un père, s'écrie-t-il, de livrer ainsi au feu des enfans conçus avec tant de peine, et si tendrement aimés. Que serait-ce donc si le public allait juger leurs frères dignes d'un pareil sort? » Il fallait, dit l'abbé Sabathier, que toute la postérité de cet auteur fût dévouée à l'anathème; car le public a porté ce dernier jugement. Il aurait dû, cependant, excepter de la sentence, une pièce de ce recueil, qui a pour titre : *Le tombeau de Grégoire*, dont les vers sont assez naturels et assez gais, et qui, par cette raison, ont dû moins coûter à ce tendre père. Si ce petit poème a été si durement traité, il ne faut s'en prendre qu'à la mauvaise compagnie où il se trouvait.

COULET (ANNE-PHILIBERT), née à Paris en 1736, eut pour maîtres, dans l'art de la gravure, Aliamet et Lempereur. On a d'elle un joli paysage orné de figures, intitulé *la Belle après-dînée*, d'après Vernet; *l'Heureux passage* et *le Départ de la chaloupe; les Pêcheurs florentins* et *les Pêcheurs napolitains*, d'après le même.

COULOMB (CHARLES-AUGUSTIN DE), ancien officier au corps royal du genie, un des premiers géomètres de l'Institut, un des plus grands physiciens de l'Europe, né à Angoulême en 1736, partagea, en 1777, le prix de l'Académie des sciences sur les *aiguilles aimantées*. En 1779, il publia des *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau*

toutes sortes de travaux hydrauliques, sans épuisement, in-8°. En 1781, il remporta, à l'Académie des sciences, le prix sur la *théorie des machines simples ;* la même année, il entra dans cette compagnie savante, où il fut reçu à l'unanimité. En 1788, il prouva que le fluide électrique se partage par son action, et ne pénètre pas dans l'intérieur des corps. Il lut, en 1804, à l'Institut, un *Mémoire curieux sur l'effet de la chaleur*, qui, à 70 degrés, détruit le magnétisme. Constamment modeste, simple et bon, Coulomb n'éprouva jamais le tourment de l'envie ; jamais il ne se trouva sur le chemin de personne. Un Anglais s'était emparé de son *Idée sur la suspension des aiguilles*, il ne daigna pas s'en plaindre : ce fut Lalande qui réclama ses droits. Ce savant a donné encore dans les journaux du temps plusieurs *Mémoires sur l'aimant et l'électricité.*

COULOMBIÈRES. *Voyez* les articles BRIQUEVILLE et MONGOMERI.

COULON (LOUIS), ecclésiastique français, né à Poitiers en 1605, sorti de la société des jésuites en 1640, fit sa principale occupation d'écrire, tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire et la géographie. On a de lui : I. *Traité historique des rivières de France*, ou *Description géographique et historique des cours et débordemens des fleuves et rivières de France*, avec le dénombrement des villes, ponts et passages, in-8°, Paris, 1644, 2 vol., livre assez bon pour son temps, et même curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude. II. *Voyages du fameux Vincent Le Blanc* aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Asie, en Afrique, en Égypte, depuis l'an 1567, rédigés par Bergeron, et augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4°, curieux et utiles. III. *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8°. IV. Plusieurs *Compilations historiques*, moins estimées que ses productions géographiques, entre autres une *Histoire universelle*, traduite du père Turselin. Coulon mourut l'an 1664.

COULON (CLAUDE-ANTOINE), prédicateur ordinaire du roi, ancien grand-vicaire de Nevers, né à Salins en Franche-Comté, passa tout le temps de la révolution en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1814. Il est mort dans cette ville le 10 mars 1820, âgé de 75 ans. Il avait du talent pour la prédication. On a de lui un ouvrage intitulé : *Abrégé du célèbre ouvrage de Bossuet, qui a pour titre : Défense de la déclaration du Clergé de France en 1682*, ou *Exposition des principales preuves établies par le savant Pontife, avec la Réponse à toutes les plus importantes objections de ses adversaires*, Londres, 1813, in-8°.

COULON. *Voyez* CONNAN.

COULY (SCHAH) (esclave du roi), les Turcs l'appellent plutôt Scheythân-Couly (esclave du Diable), shérif de la secte d'Aly, disciple de Haydar, chef de celle des Soufys, et père d'Ismayl, roi de Perse. Cet homme, vivant en grande réputation de sainteté en Natolie, n'était point sorti, depuis sept ans, d'une grotte qu'il y avait choisie pour sa retraite, lorsqu'au bruit des premiers succès d'Ismayl, il se montra au peuple, l'an 915 de l'hégire, 1509 de l'ère chrétienne, enflamma le zèle de

ses co-sectateurs qui vivaient cachés dans la Turquie, et que leur fanatisme rendait ennemis mortels des Turcs, non moins fanatiques, les pressa d'embrasser la cause du roi de Perse, et parvint à se faire une petite armée des gens que l'erreur ou l'appât du pillage avait ralliés près de lui. Couly se jeta aussitôt dans Altalyah (Satalié), s'y retrancha, et se rendit redoutable à Bajazet II, qui, jadis ignorant la secte dont il était, lui envoyait, chaque année, 7,000 aspres d'aumônes. Couly fut attaqué successivement par Aly Pacha, par le Beylerbey de Natolie, et par plusieurs autres généraux. Le premier fut tué dans le combat; le second, qui amenait des forces imposantes, fut vaincu, pris vif et empalé; ceux-ci défaits successivement. Mais, tant de combats non interrompus affaiblirent à tel point ses forces, qu'il reconnut la nécessité d'abandonner le pays ottoman. Il retourna donc en Perse avec le reste de son monde. Il avait rendu assez de services à Ismayl pour en espérer la récompense; mais son brigandage lui attira le châtiment qu'il méritait; car, ayant rencontré une nombreuse caravane, il la pilla, et massacra tous ceux qui la composaient. Ismayl, irrité de cette action horrible, le fit mettre à mort en arrivant, et réduire en servitude la presque totalité de sa troupe.

COULY-KHAN (Aly), gouverneur de Kazeroum, ville dépendante de celle de Schyraz, avait reconnu Djafar comme roi de Perse; mais celui-ci ayant été défait par Agâ-Mohammed, son compétiteur, près d'Yezdekhast, en 1785, Couly jugea le moment favorable à ses projets d'indépendance. En effet, il secoua le joug: mais Djafar leva une nouvelle armée, accourut promptement à sa rencontre; et lui ayant livré bataille à Desterjyn, le mit dans une déroute complète. Couly ne tarda point à se repentir de sa démarche téméraire, sollicita son pardon, et vint à Schyraz, dans l'espoir de l'obtenir. Djafar avait juré sur le Coran qu'il ne lui serait rien fait; mais à peine eut-il le pied dans la ville qu'on l'arrêta pour l'enfermer dans la citadelle, où il a fini ses jours misérablement.

COUNGARTAY, frère d'Abacâ-Chan, empereur des Mogols, un des plus habiles capitaines de son temps, arrêta dans les gorges du Caucase, en 664 de l'hégire, et de l'ère chrétienne 1265, la marche rapide de Bakahklhan, sultan des Tartares de Jagathay, qui s'avançait vers la Perse; le vainquit à Derbend, et le rejeta dans les contrées du Jagathay, d'où il venait. L'année suivante, Coungartay se trouva à la bataille de Téflis, où Abacâ commandait en personne contre le même Bakahklhan, qui avait amené une autre armée forte de trois cent mille hommes. Le courage, la présence d'esprit, les talens guerriers de Coungartay, ne contribuèrent pas peu au succès de cette journée mémorable. Il prit encore part à celle de Hérat, en 668, dans laquelle Abacâ défit Bozak-Oglan, autre sultan des Tartares de Jagathay. Coungartay commandait en chef l'incursion des Mogols en Syrie, où il entra dans l'hiver de 680 - 1281. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Haleb (Alep), mit tout à feu et à sang sur son passage; et après avoir vu fuir devant lui Sancar-Elaschkar, il se retira l'année d'ensuite. Il survécut à Aba-

cà-Khan, et termina sa glorieuse carrière dans un âge avancé.

COUPERIN (Louis), natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi Louis XIII, mérita, par son talent, qu'on créât pour lui la charge de dessus de viole. Il mourut subitement en 1665, âgé de 35 ans. Il a laissé *trois suites de Pièces de Clavecin*, qui n'ont jamais été gravées. — COUPERIN (François), frère du précédent, mort dans sa 70e année, bon musicien, montrait les pièces de clavecin de son aîné avec beaucoup de méthode. Il n'a laissé aucune composition. — Louise COUPERIN, sa fille, morte en 1728, à 42 ans, touchait le clavecin avec grace; elle avait une place dans la musique du roi. — COUPERIN (Nicolas), organiste de l'église Saint Gervais, était musicien du comte de Toulouse, et mourut en 1748, à l'âge de 78 ans. — COUPERIN (Charles), frère de Louis et de François, mort en 1669, s'acquit de la réputation par ses talens en musique, et touchait l'orgue d'une manière savante. — COUPERIN (François), mort à Paris en 1733, à 65 ans, fils d'un célèbre claveciniste et neveu de trois autres aussi célèbres. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissait également dans ces deux instrumens, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition, en ce dernier genre, est d'un goût nouveau. Ses diverses *Pièces de Clavecin*, recueillies en 4 vol. in-fol., offrent un chant gracieux et naturel. Ses divertissemens intitulés *Les goûts réunis*, ou l'*Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis autrefois par les Français et par les étrangers. Ses talens se perpétuèrent dans ses deux filles, l'une: COUPERIN (Marie-Anne), était organiste à l'abbaye de Maubuisson, où elle était religieuse, et l'autre, COUPERIN (Marguerite-Antoinette) sa sœur, fut claveciniste de la chambre du roi, charge qu'aucune femme n'avait occupé avant elle. — COUPERIN (Armand-Louis), fils de Nicolas, mort à Paris le 2 février 1789, des suites d'un accident extraordinaire, était, comme plusieurs de ses aïeux, organiste, de la chapelle du roi, de la Sainte-Chapelle de Paris, de l'église de Paris et de celle de Saint-Gervais. L'exécution la plus brillante caractérisait son jeu, et ses compositions étaient aussi savantes qu'agréables. Il a aussi composé pour des maisons religieuses plusieurs *Motets*, qui auraient fait à eux seuls la réputation d'un musicien, mais que son extrême modestie l'a empêché de publier. — COUPERIN (Pierre-Louis), son 3e fils, fut comme lui organiste du roi, de Saint-Gervais, de Notre-Dame, et plusieurs autres Églises. Il excellait sur le clavecin et sur la harpe. Il mourut la même année que son père. Il n'a laissé que peu de compositions, dont une seule est gravée. Cette famille continue de produire des artistes estimables.

COUPLET (PHILIPPE), jésuite, né à Malines, vers 1628, partit pour la Chine, en qualité de missionnaire, l'an 1659, et en revint en 1680; mais s'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route, en 1693. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin: I. *Confucius Sinarum philosophus*, sive *Scientia Si-*

nica latinè exposita, Paris, 1687, in-fol. Cet ouvrage, curieux et rare, est le même qui est indiqué à la fin de l'article de Confucius. C'est un précis de la théologie et de l'ancienne histoire chinoise. Il exagère la bonté de la morale de ce peuple, et fait remonter très-haut ses Annales. On y trouve une table des *koua*, anciens caractères chinois, avec lesquels est écrit le livre sacré, appelé l'*Y-King*. Ils sont formés de deux traits horizontaux, présentant ou une ligne entière, —— ou une ligne brisée en deux. - - Ces traits, doublés ou triplés, produisent huit caractères différens, qui, liés entre eux, en donnent soixante-quatre. II. *Historia Candidæ Hiu, christianæ Sinensis*, traduite en français, Paris, 1688. III. Le *Catalogue* en latin des jésuites qui ont été missionnaires à la Chine, Paris, 1688. Ce savant jésuite fut aussi l'éditeur de l'*Astronomia Europea sub imperatore Tartaro Sinico in lucem revocata*, Dillingen, 1687, in-4°.

COUPLET (Claude-Antoine), mécanicien, né à Paris le 20 avril 1642. Son père, sans le consulter, le destina au barreau; mais son goût le portait aux mathématiques et principalement aux mécaniques, ce qui lui causa beaucoup de distractions dans ses études : cependant il fut reçu avocat. Il quitta bientôt cette profession forcée, et se donna entièrement à celle que la nature lui avait choisie..., et à force de travail sous Buhot, cosmographe et ingénieur du roi, il devint membre de l'Académie royale des sciences. Il possédait à fond l'hydraulique et l'hydrostatique. La ville de Coulanges-la-Vineuse, en Bourgogne, était aussi riche en vin qu'elle était pauvre en eau. Trois incendies, arrivés dans l'espace de 30 ans, l'avaient presque détruite. Ses habitans étaient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre 1705, trouva ce trésor caché dans le sein de la terre, et fit jaillir l'eau dans la ville en abondance le 21 décembre de la même année. Cette découverte, qui ne coûta pas trois mille livres, valut à l'auteur une devise et l'inscription suivante :

Non erat antè fluens populis sitientibus unda,
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un Moyse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vignes, avec ces mots : *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulant s'en fier qu'au rapport de ses mains, les plongea plusieurs fois dans une eau qui devait repeupler une ville qu'on était sur le point d'abandonner. Avant de retourner à Paris, où il mourut le 15 juillet 1722, Couplet donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau; et à Courson ceux de recouvrer une source perdue. — Couplet des Tortreaux (Pierre), se distingua dans l'art de la mécanique, et devint membre et ensuite trésorier de l'Académie des sciences. On a de lui : I. *De la poussée des terres contre leurs revêtemens et de la force des revêtemens qu'on doit leur opposer*. II. *De la poussée des vents*. III. *Recherches sur la construction des combles de charpente*, etc.

COUR (de la). *Voy.* Lacour.

COURAYER (Pierre-François le), né à Rouen le 6 novembre 1681, mort à Londres, le 16 octobre 1776, entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin; il y brilla par son esprit et par son savoir, et fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'obligea d'examiner le pouvoir du pontife romain, et les droits qu'ont les premiers pasteurs de juger de la doctrine. Il s'engagea dans des opinions contraires à celles de l'Église, et les laissa percer dans ses conversations. Enfin, il leur donna un grand éclat dans sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savans alarmés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, dom Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien, entrèrent en lice, et attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève alla encore plus loin, dans une *Défense* de sa Dissertation, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12, auxquels il ajouta un 5e vol. en 1732. Cette réponse, écrite avec autant de hauteur que de vivacité, fut flétrie, ainsi que la Dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du Conseil, du 7 septembre 1727. Le père Le Courayer, dont l'esprit s'était roidi contre les censures, fut plus sensible à l'excommunication lancée contre lui par le général de son ordre. Il avait des amis secrets en Angleterre; il quitta Sainte-Geneviève au commencement de 1728, et passa dans cette île, où il fut très-bien reçu. L'université d'Oxford lui avait envoyé, l'année précédente des lettres de docteur. La reine d'Angleterre lui donna une pension; deux seigneurs lui accordèrent leur table et leur maison, l'un pendant l'été, et l'autre pendant l'hiver. Rien ne lui manquant pour mener une vie douce et agréable, le père Le Courayer parvint à une longue vieillesse. Quoiqu'il eût un ton très-vif dans ses ouvrages, il avait dans la société de la douceur et de la politesse; ses mœurs étaient pures, sa conversation instructive, et mêlée d'un grand nombre d'anecdotes littéraires et historiques. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. *Relation historique et apologétique des sentimens du père Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12. Ce livre ne fit qu'irriter encore ses ennemis : il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. II. *Histoire du concile de Trente de Fra-Paolo Sarpi, traduite de nouveau de l'italien en français, avec des Notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°.; sous le titre d'Amsterdam, Paris, 1751, 3 vol. in-4°, avec la *Défense* de cette version par l'auteur. Cette traduction vaut beaucoup mieux que celle du même ouvrage par Amelot de La Houssaye. Le style en est clair et net, à quelques expressions près, qui paraissent mal choisies. Les remarques sont raisonnées et savantes, mais souvent trop hardies. L'auteur semble vouloir établir un système qui tend à justifier tou-

tes les religions. Il paraît que son principal but est de prouver que le concile de Trente a ajouté aux anciens dogmes, et de découvrir quelle est l'époque de ceux qu'il croit nouveaux. Il y a apparence que lorsqu'il se retira en Angleterre, il était déjà calviniste dans le cœur, ou du moins qu'il avait adopté une partie des opinions de Calvin. La peine qu'il a prise de charger son ouvrage de notes sur quelques discussions historiques est perdue pour bien des lecteurs, qui n'aiment pas des citations sèches et ennuyeuses sur une date. III. *Histoire de la réformation par Sleidan, traduite du latin en français*, 1767, en 3 vol. in-4°. Cet ouvrage accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits intéressans, peut beaucoup servir à ceux qui veulent connaître l'histoire des hérésies du 16e siècle; mais l'auteur ne tient pas toujours la balance égale, et il penche plus pour les protestans que pour les catholiques. Il y est cependant plus modéré que dans ses autres écrits. La lecture du traité *De Republicâ ecclesiasticâ* du célèbre Antoine de Dominis avait entraîné le chanoine de Sainte-Geneviève. Il y eut entre eux ce trait de conformité, qu'après avoir fui tous deux en Angleterre, l'un fut l'éditeur de l'Histoire de Fra-Paolo, à Londres, et l'autre son traducteur. Dans sa jeunesse, Le Courayer avait donné une édition du Traité du poëme épique du père Le Bossu, son confrère, dont il mit la Vie à la tête de l'ouvrage, La Haye, 1714, in-8°, ainsi que l'édition des *Lettres spirituelles* du père Quesnel, Paris, 1721, 3 volumes in-12. Il avait aussi fourni plusieurs articles pour le *Journal de l'Europe savante*.

COURBEVILLE (François de), jésuite français, dont on a un grand nombre de traductions fort médiocres, d'ouvrages excellens de morale et de piété. Les principales sont : I. *Le directeur dans les voies du salut*, traduit de l'italien du jésuite de Pinamonti, Paris, 1728, in-12. II. *Lecture chrétienne sur les obstacles du salut*, traduit du même, Paris, 1737, in-12. III. *De la critique du théâtre anglais*, traduit de l'anglais, 1715, in-12.

COURBON (le marquis de), né au bourg de Châteauneuf-du-Rhône, en Dauphiné, d'une famille peu riche, avec beaucoup de penchant pour les armes, s'échappa du collége, et alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des miquelets l'ayant entièrement dépouillé dans les Pyrénées, un ermite français nommé du Verdier, lui prêta cinquante piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençait à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, et passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster; il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'Empire, il obtint son congé pour aller voir ses parens. Comme il était à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierre-Late en Dauphiné, il aperçut l'ermite qui l'avait si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses cinquante piastres, et le quitta sans qu'ils se soient jamais revus. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs ;

et après la mort du comte de Rimbourg, ministre d'état, et grand-maître de toutes les monnaies de l'empire, il épousa sa veuve, qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup par sa valeur et par sa prudence, à la prise de Curon et à celle du Nouveau Navarrin. Il fut emporté d'un coup de canon au siége de Négrepont, en 1688, à 38 ans. Une passion démesurée pour la gloire le portait toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier heureux et habile. Aimar, juge de Pierre-Latte, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon, en 1692, in-12.

COURCELLES (THOMAS DE), né à Ayencourt près Montdidier en Picardie, au commencement du 15e siècle, brilla par son savoir et son éloquence dans l'Université de Paris, dont il fut recteur en 1430. Réunissant le savoir d'un théologien au talent de la négociation, il assista en 1438, au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie; et à celui de Mayence, en 1441, comme orateur de l'Université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes, concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça l'*Oraison funèbre* de ce prince, à Saint-Denis, en 1461. Courcelles était en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs, à Paris, où il mourut, en 1469.

COURCELLES (PIERRE DE), né à Candes en Tourraine, publia à Paris en 1557, une *Rhétorique française*, petit in-4° de 16 pages en onze chapitres, précédé d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abbesse de Jouare; l'auteur la traite de très-illustre princesse, et lui fait de sérieux complimens sur l'invincible puissance de sa crosse. Cet ouvrage fait connaître l'état de l'éloquence française vers le milieu du 16e siècle; c'est un des meilleurs ouvrages dans ce genre, et des mieux écrits de son temps.

COURCELLES (ÉTIENNE DE), né à Genève en 1586, exerça le ministère évangélique en France, pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, se fit un grand nom parmi les protestans arminiens, et professa la théologie dans leurs écoles, après le célèbre Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette, et dont il fit imprimer les Œuvres avec une Vie en tête. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques imprimées in-folio à Amsterdam, chez Daniel Elzévir en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *Nouveau Testament grec*, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits. Cette édition est précédée d'une préface estimable, ainsi que le reste de l'ouvrage. On lui doit aussi une traduction de la *Philosophie de Descartes; une introduction à la Chronologie; un éloge de l'Astronomie et de la géographie* et plusieurs autres ouvrages.

COURCELLES (MARIE-SIDONIA DE LÉNONCOURT), fille de Joachim de Lénoncourt, naquit en 1659. Restée orpheline, à l'âge de treize

ans, et maîtresse d'une fortune immense. elle fut mariée par suite d'une intrigue de cour, au marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi. Cet homme qui n'avait aucune qualité aimable ne sut fixer le cœur de sa belle et volage épouse. Bientôt elle lui donna de justes sujets de jalousie, et elle se conduisit d'une manière si scandaleuse que son mari la fit enfermer dans un couvent. La belle Sidonia trouva dans le cloître la célèbre Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, et se lia très-intimement avec elle. Cependant elle vint à bout de se réconcilier avec son mari; mais cette paix fut peu durable; ses débordemens recommencèrent plus scandaleux que jamais; son mari lui intenta un procès pour crime d'adultère; elle fut condamnée à être cloîtrée; et l'on adjugea sa dot à son mari. Elle sortit par ruse de son couvent, puis vint se constituer prisonnière à la Conciergerie, pour faire reviser son procès, et elle se sauva avant qu'il fût jugé. Après la mort de son mari, étant âgée de 45 ans, elle épousa un jeune officier, qui la rendit à son tour bien malheureuse. L'histoire de sa vie dont on prétend qu'une partie a été écrite par elle-même, a été publiée à Paris, en 1808, in-12.

COURCELLES (Étienne-Chardon de), médecin, natif de Reims, mort en 1780, à Brest où il était professeur de chirurgie, a laissé quelques ouvrages: I. *Manuel de la saignée*, Paris 1745, in-12; Brest, 1765, in-12. II. *Abrégé d'Anatomie*, Brest, 1751, in-12. III. *Manuel des opérations les plus ordinaires de la Chirurgie*, Brest, 1756, in-8°. IV. *Élixir Américain ou le salut des dames par rapport à leurs maladies particulières*, Châlons, 1771; le remède indiqué par de Courcelles peut être très-nuisible. V. *Mémoire sur le régime végétal des gens de mer*, Nantes, 1781, in-12. — Courcelles (François), médecin, né à Amiens, a publié un *Traité de la Peste, clair et utile*, Sédan, 1595, in-8°. — Courcelles (David-Corneille de), médecin hollandais, est connu par deux fragmens de Myologie très-estimés: I. *Icones Musculorum plantæ pedis et eorum descriptio; Specimen inaugurale*, Leyde, 1737, in-4°, figures; Amsterdam, 1760. II. *Icones musculorum capitis*, Leyde, 1743, in-4°, fig.; 1786, in-4°, fig.

COURCELLES. *Voyez* Lambert (madame).

COURCHETET D'ESNANS (Luc), né à Besançon, le 24 juin 1695, d'un conseiller au parlement de cette ville, eut d'abord le projet d'entrer dans la société des jésuites; mais il y renonça et se fit recevoir docteur *in utroque jure*, et alla à Paris, où Chauvelin, garde-des-sceaux, le mit à la tête de la librairie. Il était le fléau des écrivains licencieux. En 1748, il fut nommé censeur royal. Les villes anséatiques l'avaient choisi, dès 1734, sur sa seule réputation, pour leur agent à la cour de France. En 1742, il eut l'intendance de la maison de la reine, et ensuite celle de la maison de madame la dauphine. Ce fut lui qui dressa la déclaration de guerre en 1740. Il mourut le 2 avril 1776, après avoir publié quelques ouvrages historiques, écrits d'un style négligé, mais où l'on trouve des recherches. Les principaux sont: I. *Histoire des négociations du*

traité des Pyrénées, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. II. *Celle du traité de Nimègue*, 1754, Amsterdam (Paris), 2 vol. in-12. III. *Histoire du cardinal de Granvelle, ministre de Charles-Quint*, Paris, 1761, 1 vol. in-12. Ils ont été réimprimés à Bruxelles en 1784. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages parmi lesquels on en remarque plusieurs de piété.

COURCILLON. *Voyez* DANGEAU.

COURET DE VILLENEUVE (MARTIN), imprimeur, né à Orléans le 25 mai 1719, et mort dans sa patrie, le 21 octobre 1780, se distingua dans son art, et publia plusieurs ouvrages estimés dont il était l'auteur. Parmi ces productions on remarque : I. *Le Trésor du Parnasse, ou le plus joli des Recueils*, Orléans, 1770, 6 vol. in-12. II. *Les Affiches orléanaises*, in-4°. III. *Différens recueils de poésies fugitives.* IV. *Quinti-Horatii Flacci poemata annotationibus illustrata à Joanne Bond.* Cette édition fit honneur à Couret, et elle passe avec raison pour un *bijou typographique*, 1767, in-12. VI. *Phædri fabulæ et Publii Syri sententiæ*, 1773, petit vol. in-24.

COURET DE VILLENEUVE (LOUIS-PIERRE), fils du précédent, imprimeur-libraire à Orléans, où il naquit le 29 juin 1749, mort à Gand le 26 janvier 1806, jour où il se noya dans la Lys, où il tomba par accident, professeur de grammaire française et de littérature, marcha sur les traces de son père, et comme lui se fit connaître avantageusement. Couret donna *la Collection des poètes italiens*, en 21 vol. in-8°, et les *Œuvres d'Apostolo-Zeno*, le Corneille de l'Italie ; le Prospectus, les préfaces et les Notes sont de lui ; il quitta Orléans en 1790, pour venir se fixer à Paris. Après avoir occupé des places dans différentes administrations, il fut nommé professeur de grammaire générale à Gand. Couret publia nombre d'écrits *sur les finances, l'instruction publique, la géographie, la littérature et la typographie*, etc. Diverses académies ou sociétés savantes l'associèrent à leurs travaux, comme littérateur. Il donna : I. *Du Plaisir et de la douleur*, d'après le comte de Verri. II. *Discours sur la prise de la Bastille.* III. *Entretiens familiers sur la Grammaire française.* IV. *Journal de la Religion*, 1791, 3 vol. in-12 ; rare. Il travailla à la rédaction de plusieurs feuilles périodiques, entre autres au *Publiciste Véridique impartial.*

COURMONT. *Voyez* MARCHE-COURMONT.

COURT ou DU CURTIL (BENOIT), en latin *Benedictus Symphorianus Curtius*, né à Saint-Symphorion-le-Châtel, dans le Lyonnais, chanoine de Lyon, homme d'esprit et habile jurisconsulte au 16° siècle, a publié : I. *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, imprimé pour la première fois à Lyon en 1535, in-4°, et pour la dernière en 1731, in-12. II. *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ib., 1543. III. *Hortorum lib. XXX*, ibid., 1560, in-folio. On y trouve des détails utiles sur la naturalisation et la culture des arbres. — BON DU CURTIL, un de ses aïeux, avait donné un *Traité sur la noblesse.*

COURT (CHARLES-CATON DE),

orientaliste et antiquaire, né à Pont-de-Vaux, en 1654, fut un des sous-précepteurs du duc du Maine, et mourut, le 16 août 1674, au camp de Vignamont, où il avait accompagné ce jeune prince. On a de lui, la *Relation de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Valdeck*, Paris, 1690, in-4°. L'abbé Genest a publié le *portrait de Charles de Court*, Paris, 1696, in-8°. — COURT (Louis de), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique. Il était membre de l'Académie d'Angers, où il mourut en 1732. On a de lui : I. *L'Heureux infortuné*, histoire arabe (poème), avec un *Recueil de diverses pièces fugitives en vers et en prose*, Paris, 1722, in-12. II. *Variétés ingénieuses, ou mélanges de pièces sérieuses et amusantes*, Paris, 1725, in-12.

COURT DE GÉBELIN (ANTOINE), membre de plusieurs Académies, président du Musée de Paris, naquit à Nîmes en 1725, et mourut à Paris le 10 mai 1784. Son père, qui était protestant, obligé, par les suites de la révocation de l'édit de Nantes, de quitter la France, choisit la Suisse pour demeure. Gébelin y fut amené très-jeune, et l'on obtint pour lui des lettres de naturalité. Le desir insatiable de savoir l'anima dans ses premières études. Souvent il interrogeait, et la plupart de ses questions étonnaient ses maîtres. A force de courage, de patience et d'opiniâtreté, il vainquit les obstacles qui rendent la science d'un accès si difficile. A peine put-il apprécier les ouvrages des anciens, qu'il les médita sans presque aucun relâche. Eloquence, histoire, poésie, il s'ouvrit tous les trésors de l'antiquité. A douze ans, il étonnait par l'étendue de ses lumières, et passait pour un prodige. Dès qu'il eut fini ses études, son père voulut lui faire embrasser le ministère évangélique; mais Gébelin renonça bientôt à cette carrière pour se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Histoire naturelle, mathématiques, langues mortes et vivantes, mythologie, monumens antiques, emblèmes, statues, médailles, pierres gravées, inscriptions, arts d'agrément et d'utilité; il étudia et dévora tout. Son père étant mort, Gébelin forma le projet de se rendre à Paris. Avant de l'exécuter, il entreprit le voyage du Languedoc, qu'il se rappelait toujours avec attendrissement. En quittant cette province, il céda à sa sœur le petit patrimoine qui lui restait, et vint dans la capitale, n'emportant que les richesses de son génie, qui ne suffisaient pas, à beaucoup près, pour ses besoins. A peine y fut-il arrivé que ses idées s'agrandirent encore davantage. Bientôt il fut en commerce avec les personnes les plus éclairées. Dix ans s'écoulèrent néanmoins sans qu'aucun ouvrage important annonçât en lui un écrivain qui devait bientôt se rendre célèbre. Pendant ce temps-là il était occupé à préparer les matériaux de son ouvrage : enfin le plan en fut conçu, et le *Monde primitif* parut. « Cet ouvrage étonnant par l'immensité de l'érudition qu'il renferme, dit un critique, et surtout par le génie qui a lié toutes les parties qui le composent, est un des livres qui fait le plus d'honneur à notre nation. » Jamais une tête humaine n'a em-

brassé une plus grande quantité d'objets, et jamais on n'a vu tant d'objets se réunir dans un ensemble plus intéressant et plus lumineux. La langue primitive y est démontrée, développée et consignée; les absurdités apparentes de la mythologie y sont justifiées; et cette partie des premiers temps, enveloppée jusqu'ici d'une profonde obscurité, y prend sous sa plume une vie nouvelle. Ces monumens, que le fameux Bacon appelâit la *sagesse des Anciens*, et dont il ne parlait qu'avec la plus profonde vénération, ont été expliqués d'une manière tout-à-fait lumineuse; et ce qu'avait entrevu ce génie puissant et universel, Gébelin l'a découvert et mis dans le plus grand jour. Il a tracé le tableau des institutions des premiers hommes, de leurs lois, de leurs usages, de leur écriture et de leur génie. En se transportant ainsi aux premières époques des développemens de l'esprit humain, il a donné la clef de l'antiquité entière, a tracé la route dans laquelle les savans marcheront à l'avenir pour expliquer les monumens qui ont échappé aux ravages du temps. Le moindre mérite de cet ouvrage est une érudition complète, et qui avait tout embrassé. L'érudition était renfermée autrefois dans le cercle étroit d'un petit nombre de savans, et son aspérité rebutante la rendait en quelque manière inabordable. Dans *le Monde primitif*, elle est intéressante et parée des graces simples qui lui sont propres: c'est que l'objet auquel elle est appliquée est grand et beau par lui-même, et que l'érudition n'en est que l'accessoire. L'Académie française avait bien apprécié la plume de Gébelin. Pour appuyer son entreprise, aussi utile que coûteuse, elle lui adjugea deux fois de suite le prix qu'elle adjugeait à l'auteur qui, durant l'année, faisait imprimer la production la plus estimable. Un autre ouvrage de Gébelin, que la postérité regardera encore d'un œil favorable, est le *Musée*, auquel il a donné le jour. Presque toutes les sociétés littéraires qui sont parvenues à la célébrité ont passé par une sorte d'enfance avant d'arriver au point de leur grandeur. Il n'en a pas été ainsi de ce Musée; dans son berceau même, il a déployé de l'énergie. On a toujours vu dans son sein des écrivains judicieux, des poètes agréables, des traducteurs fidèles, élégans et précis; des savans profonds, des magistrats intègres et ingénieux, qui unissaient les travaux de leur état au commerce des muses. Gébelin avait de la douceur dans les mœurs, du liant dans le caractère, de la naïveté dans les procédés, de la candeur et de la bonhomie dans toute sa conduite. Comme savant, il était incapable de ces jalousies trop ordinaires qui enfantent la discorde parmi les écrivains, et attirent des scènes déshonorantes pour l'esprit humain. Bien éloigné d'imiter certains littérateurs qui gardent leur érudition pour eux seuls, parce qu'ils craignent de voir la réputation des autres s'affermir et s'étendre, Gébelin aimait à communiquer ses connaissances, et se proportionnait à la faiblesse des personnes auxquelles il dispensait la lumière. « La république des lettres, disait-il, n'est point une arène, et nos plumes des instrumens de pugilat. Respectons-nous, aimons-nous, éclairons-

nous mutuellement, et au lieu de nous écraser les uns les autres, élevons en société l'édifice de la vérité qui nous a été confié pour la félicité générale. » La constance de son travail et son application continuelle à l'étude avaient prodigieusement altéré sa santé. Une pierre formée dans les reins, et dont la nature le délivra sans aucun secours étranger, en devint la triste suite. Quoiqu'il ne se trouvât pas dans l'âge des infirmités, il éprouvait néanmoins la langueur du dépérissement. Attaqué d'une vive maladie, Gébelin recourut à Mesmer; et si le traitement du magnétisme animal n'ôta point la cause de ses souffrances, du moins il crut qu'il les avait suspendues. A peine Gébelin put reprendre la plume qu'il l'employa par reconnaissance à venger son médecin des attaques vigoureuses que son système essuyait; Gébelin ramassa dans son écrit tous les motifs les plus favorables à la cause qu'il défendait, et il les présenta avec une adresse séduisante. Peu de temps après, la fuite du repos, le besoin de s'occuper, la crainte de déplaire au public par le retardement de son ouvrage, l'impatience d'arriver au terme de sa course littéraire, lui firent recommencer ses travaux avec plus de chaleur qu'auparavant. Sa maladie se renouvela, il ne put y résister, et il mourut dans la 60e année de son âge. Court de Gébelin se piquait de désintéressement, ou d'une bonhomie rare, à en juger par le trait suivant : Sa mère ayant été obligée de quitter précipitamment Uzès sa patrie, à cause de la religion, y laissa des possessions dont des étrangers s'emparèrent. On indiqua à son fils les moyens de se les faire restituer. « Je ne saurais, répondit-il me résoudre à déposséder ceux qui sont accoutumés à en jouir. » Voici la liste des ouvrages de ce savant : I. *Le Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12. II. *Histoire de la guerre des Cevennes, ou de la guerre des Camisards*, 1760, 3 vol. in-12. III. *Plan général et raisonné des divers objets et des découvertes qui composent l'ouvrage intitulé : Monde primitif, analysé et comparé avec le Monde moderne*, 1773, in-4°. IV. *Allégories orientales, ou le Fragment de Sanchoniaton*, 1773, in-4°. V. *Le Monde primitif analysé et comparé avec le Monde moderne*, 1773 et années suivantes, 9 v. in-4°. VI. *L'Histoire naturelle de la parole, ou Précis de la Grammaire universelle*, 1776, in-8°. Ce livre, extrait du *Monde primitif*, en est une des meilleures parties. VII. *Dictionnaire étymologique et raisonné des racines latines, à l'usage des jeunes gens*, 1780, in-8°. VIII. *Lettre sur le magnétisme animal*, in-4°. Charlatanisme nouveau et renouvelé, auquel Gébelin avait la bonhomie de croire. IX. *Devoirs du prince et du citoyen*, ouvrage posthume, 1789, in-8°. On peut faire observer que ce savant fut nommé censeur royal, quoique protestant; ce qui indiquait bien l'affaiblissement extrême des idées religieuses dans le 18e siècle.

COURTALON - DELAISTRE (JEAN-CHARLES), prêtre, né à Dienville en Champagne, le 21 juin 1735, mort le 29 octobre 1786, fut un homme laborieux, et consacra tous ses momens de loisir à la littérature et à des recherches sur

l'histoire de sa patrie. Il a publié un *Discours sur les beaux-arts*, 1778, in-12. Des *Eloges*; des *Poésies*; une *Vie* du pape Urbain IV. *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, 1786, 2 vol. in-8°. On a aussi de lui la *Traduction* du poème *De partu Virginis* de Sannazar, et de celui *De raptu Proserpinæ* de Claudien, et plusieurs *Fables* dans les journaux. *L'histoire de la vie et du culte de Sainte Sabine*, Troyes, 1774, in-12.

COURTANVAUX (François-César le Tellier, marquis de), duc de Dondeauville, grand d'Espagne, né à Paris en 1718, mort en 1781, servit avec distinction sous le maréchal de Noailles, son oncle, dans les guerres de Bohême et de Bavière, fut nommé colonel des Cent-Suisses de la garde du roi, et membre de l'Académie des sciences. Il avait mérité cette dernière place par deux savans *Mémoires sur l'éther marin muriatique, et la concentration et inflammation du vinaigre radical (acide acétique)*. L'Académie proposa, en 1767, la construction d'une montre marine pour sujet de son prix. Il fallait éprouver l'invariabilité de celles qu'on présentait au concours: le marquis de Courtanvaux se chargea de cette épreuve; il s'embarqua, et courut avec Pingré et Messier pendant quatre mois les côtes de France, de Flandre et de Hollande. Le Journal de son voyage fut publié l'année suivante. Plein de zèle pour les progrès des sciences, il fit construire, dans sa maison de Colombes, un observatoire garni des meilleurs télescopes, et il en laissa la libre disposition aux savans qui voulaient y venir observer. Il eut le malheur de perdre un fils qui se distinguait aussi dans les sciences; et, une singularité de la vie du père, fut qu'il remplit le fauteuil que faisait vaquer la mort de son fils chéri. Il avait conçu le projet d'une bibliographie de tous les voyages connus, avec une notice de ce qu'ils renferment de plus curieux, un jugement sur leur mérite, sur le caractère des voyageurs et sur la foi qu'on doit à leur récit. Malheureusement cet ouvrage n'a pas vu le jour; mais celui qu'a publié, sur le même sujet, M. Boucher de La Richarderie, Paris, 1808, 6 vol. in-8°, adoucit nos regrets. La riche bibliothèque de Courtanvaux, remarquable surtout pour la partie des voyages et de l'histoire naturelle, a été vendue en 1782. Son *Eloge*, prononcé par Condorcet, a été inséré dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences.

COURTE-BARBE, fabuliste et poète français du 13e siècle, est connu par plusieurs pièces, et particulièrement par le plaisant conte des *trois aveugles de Compiègne*, qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, n° 7218 in-fol., et 7615, in-4°, dont Legrand d'Aussy a donné la traduction. On en trouve aussi un très-long extrait dans le *Glossaire de la langue romaine*, Paris, 1808, 2 vol. in-8°, tome Ier, art. *Besan*. Il est aussi imprimé dans les *Fabliaux* publiés par Barbazan. Fauchet en a donné une traduction assez exacte.

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes de Brevi Coxâ*, docteur de Sorbonne, né dans le Maine au 13e siècle, député en 1395, par l'université de Paris, à Benoit XIII et à Boniface IX, qui

se disputaient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi, et et ensuite par l'évêché de Paris en 1420. Le roi d'Angleterre commandait alors dans cette capitale. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après, dans un âge assez avancé. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la foi, de l'Eglise, du Souverain pontife, et du concile*, publié par Dupin, à la suite des œuvres de Gerson. Il existe de lui d'autres ouvrages manuscrits; ce sont: I. *Diverses questions de théologie*. II. *Leçons sur plusieurs passages des évangiles*. III. *Traduction du Traité des vertus de* Sénèque. Lavallière possédait un beau manuscrit intitulé: *Cy commence le livre intitulé de Sénecque, des quatre vertus principaulx appelés cardinales.*

COURTEN (Guillaume), célèbre marchand flamand, mort au commencement du règne de Jacques Ier, ayant fui avec sa famille, pendant la tyrannie du duc d'Albe dans les Pays-Bas, s'était établi à Londres, où il fit un commerce très-étendu. Il laissa deux fils, Guillaume et Pierre, qui continuèrent le commerce de leur père avec tant de succès, qu'ils furent faits chevaliers. Courten éprouva des pertes considérables à Amboyne, où ses facteurs furent massacrés, et ses plantations saisies; de sorte qu'il mourut chargé de dettes après avoir joui d'une fortune immense.

COURTEN (Guillaume), habile naturaliste, dernier rejeton de la famille dont on vient de parler, naquit à Londres en 1642. Son père, forcé de s'expatrier, était mort à Florence en 1655. Quand le fils eut l'âge de disposer de lui, il revint à Londres, et y soutint un long procès, à la suite duquel il changea son nom pour celui de Charleton, sous lequel il passa à Montpellier, où il se livra à l'étude de l'histoire naturelle et fit une collection de curiosités très-considérable. Courten retourna en Angleterre, où il mourut en 1702. Sa collection fut vendue 20,000 liv. sterling. Le gouvernement qui l'acheta l'ajouta au Musée britannique.

COURTEN (Maurice de), comte du Saint-Empire, Grand-Croix de Saint-Louis, lieutenant-général, colonel d'un régiment suisse, mort en janvier 1766, âgé de 70 ans, fut chargé par le roi, en 1757, d'une commission particulière auprès de l'empereur François Ier, et de l'impératrice Marie-Thérèse. Il partit de l'armée le 26 juin pour se rendre à Vienne, où il s'arrêta quelque temps, et s'acquitta de sa commission à la satisfaction du roi. Ses services militaires sont consignés dans les divers mémoires relatifs, qui parurent dans le milieu du 18e siècle. Voici des vers qui peuvent servir à faire connaître ce colonel suisse:

Au courtisan le plus rusé,
Au gascon le plus avisé;
Courten peut servir de modèle:
Vous allez me chercher querelle;
Il est Suisse à la vérité,
Mais Suisse si bien déguisé,
Que ses amis, aussi bien que son maître,
Sans sa candeur et sa fidélité,
Auraient peine à le reconnaître.

COURTENAY. (*Voyez* Josselin Ier et II, et Pierre, empereur de Constantinople.)

COURTÉPÉE (Claude), préfet du collége de Dijon, né à Saulieu en Bourgogne en 1721, mort en 1782, fournit au moins mille articles géographiques à l'encyclopédie, donna une *Description*.

historique et topographique du duché de Bourgogne, 1774-85, 7 vol. in-8°, faite avec soin ; c'est le travail le plus complet qui ait été publié en ce genre sur aucune province de France. *Histoire abrégée du duché de Bourgogne*, 1777, in-12. L'abbé Courtépée ne se borna pas à compiler tout ce qu'on avait écrit sur la géographie et l'histoire de sa province ; il fit des recherches particulières.

COURTIAL (Jean-Joseph), conseiller-médecin ordinaire du roi et professeur d'anatomie à Toulouse, à la fin du 17e siècle, a donné : I. *Dissertation physique sur les matières nitreuses qui altèrent la pureté de l'air de Madrid*, par Jean-Baptiste Juanini, traduite de l'espagnol, Toulouse, 1685, in-12. II. *Nouvelles Observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, et sur quelques autres sujets*, Paris, 1705, in-12 ; Leyde, 1709, in-8°.

COURTILZ DE SANDRAS (Gatien de), naquit à Paris en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande, l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume féconde autant que frivole, enfanta une foule de *Romans historiques*, publiés sous le titre d'*Histoires*, et par-là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à la faveur du peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille où on le retint très-étroitement pendant neuf ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Il mourut le 6 mai 1712, âgé de 68 ans, après s'être marié en troisièmes noces. On a de Courtilz : I. *La conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, in-12, Francfort, 1683 ; ouvrage dans lequel il vomit des impostures contre sa patrie. II. *Réponse au livre précédent*, 1684, in-12, dans lequel il se bat contre lui-même. III. *Les nouveaux intérêts des Princes*, Cologne, 1688, in-12, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité. IV. *Vie de Coligni*, ibid., 1686, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. V. *Mémoires de Rochefort*, ibid., 1687, in-12, écrits avec enjouement, et même, contre sa coutume, avec assez de véracité. VI. *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an 1672 jusqu'en 1677*, La Haye, 1689, in-12 ; ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des états de la république, et que Folard regarde comme un chef-d'œuvre. VII. *Testament politique de Colbert*, ibid., 1711, in-12, qu'on doit placer avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert, « que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que, s'il eût voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auraient donné les mains : allégation téméraire qui fait assez voir la supposition de cet écrit. VIII. *Le grand Alexandre frustré, ou les derniers efforts de l'amour et de la vertu*, 1696, in-18. IX. *Les Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine*, Cologne, 1701, 2 vol. in-8° ; ceux d'*Artagnan*, ibid. (Rouen), 1701, 3 vol. in-12 ; ceux

de *Montbrun*, Amsterdam, 1701, in-12; ceux de la *Marquise de Fresne*, ibid., 1734, in-12; ceux de *Bordeaux*, 4 vol. in-12, ibid. (Trévoux), 1758. Les exemplaires de cet ouvrage qui ne sont pas cartonnés sont très-rares. Les cartons qu'on y a faits sont dans le 4ᵉ vol., depuis la page 266 jusqu'à la fin. Les exemplaires cartonnés finissent à la page 475; ceux qui ne le sont pas ont 492 pages. Ceux de *Saint-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, écrits avec plus d'exactitude que les précédens. X. *Les Annales de Paris et de la cour pour les années* 1697 *et* 1698, Cologne, 1701, 2 vol. in-12. « On trouve, dit un homme d'esprit, dans ces *Mémoires*, tout ce qu'ont pensé les rois et les ministres quand ils étaient seuls, et cent mille actions publiques dont on n'avait jamais entendu parler. Les jeunes barons allemands, les Palatins, les Polonais, les dames de Stockholm et de Copenhague, lisent ces livres et croient y apprendre ce qui s'est passé de plus secret à la cour de France. » XI. *Vie du vicomte de Turenne*, Cologne, 1687, in-12, publiée sous le nom de Dubuisson, qu'il qualifia de *capitaine au régiment de Verdelin*. On lui prouva que dans ce régiment il n'y avait jamais eu de capitaine de ce nom : il ne laissa pas de publier la seconde édition avec le même titre. Cette histoire est inexacte et mêlée de contes romanesques. Tel est peut-être le duel que l'électeur Palatin envoya au vicomte de Turenne. On trouve rarement dans les livres de Courtilz la date des événemens qu'il raconte. Il débite ses fictions sans aucun égard à la chronologie. Il passe d'une année à l'autre sans en avertir son lecteur, faisant quelquefois précéder les faits qui devraient suivre. XII. *Mémoires de Tyrconnel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. XIII. *Histoire du maréchal de Fabert*, 1698, in-12. Familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, il publiait volume sur volume, sans épuiser ses fictions. XIV. *Histoire du maréchal de la Feuillade, nouvelle galante et historique*, 1713, in-12. Il a laissé des *Manuscrits* pour faire 40 vol. in-12; collection de romans historiques, qu'il aurait fallu enterrer avec leur auteur: ce n'aurait pas été peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, 2 vol. in-12, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte. Voltaire l'appelle le *Gascon Sandras*. Cet auteur était Parisien et non Gascon. Sandras était le nom d'une terre de Normandie.

COURTIN DE CISSÉ (JACQUES), gentilhomme du Perche, né en 1560, cultiva la poésie dans un âge encore fort tendre, et publia en 1581 ses *Œuvres poétiques contenant les amours de Rosine en deux livres; diverses odes et les hymnes de Synèse, évêque de Ptolémaïde*, traduites du grec en vers français, Paris, in-12. Ces poésies donnaient d'heureuses espérances; l'auteur mourut en 1584, âgé de 24 ans.

COURTIN (GERMAIN), docteur en médecine de la faculté de Paris, enseigna publiquement la chirurgie dans cette ville, depuis 1578 jusqu'en 1587. Ses leçons ont été recueillies et publiées sous ce titre: *Leçons anatomiques et chi-*

rurgicales de feu M. Germain Courtin, dictées à ses escoliers estudians en chirurgie, depuis l'année 1578 *jusqu'à* 1587, *recueillies, colligées et corrigées par Estienne Binet, chirurgien-juré à Paris*, Paris, 1612, in-fol.; Rouen, 1612, in-fol. On doit aussi à ce médecin l'ouvrage suivant, aujourd'hui peu important: *Adversùs Paracelsi, de tribus principiis, auro potabili, totâque pyrotechniâ portentosas opiniones disputatio*, Parisiis, 1597, in 4°.

COURTIN (Antoine), né à Riom en 1622, envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine, remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident-général pour la France, vers les princes et états du nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. On a de lui: I. *Traité de la Civilité*, Paris, 1702, in-12. II. *Du point d'honneur*, Paris, 1675, in-12. III. *De la Paresse*, ou l'*Art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, Paris, 1753, nouvelle édition, publiée avec la Vie de l'auteur, par l'abbé Goujet, in-12. IV. *De la Jalousie*, Paris, 1674, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différens livres, mais encore plus de trivialités et de choses communes. V. Une *Traduction du Traité de la paix et de la Guerre*, de Grotius, en trois livres, Paris, 1687, 2 vol. in-4°, entièrement effacée par celle de Barbeyrac. VI. l'*Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel*, Paris, 1688, in-12.

COURTIN (Nicolas), professeur en l'université de Paris, mort à la fin du 17e siècle, a publié, en 1687, un recueil de ses *Poésies*. Elles sont faibles et sans couleur. On y trouve des poëmes sur la chute d'Adam, et sur le rétablissement de l'empire romain dans la personne de Charlemagne, etc. Ce dernier poëme fut publié sous le titre de *Charlemagne pénitent*, Paris, 1687, in-12. Sa lecture serait une pénitence que personne n'est tenté de s'imposer. Courtin était, d'ailleurs savant et laborieux; il fut désigné pour concourir à la collection des auteurs classiques pour l'éducation du Dauphin, et il publia le *Cornelius Nepos*, Paris, 1675, in-4°, avec notes, édition estimée.

COURTIVRON (Gaspard le Compasseur de Créqui-Montfort, marquis de), mestre-de-camp, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire vétéran de l'Académie des sciences, né à Dijon en 1715, mort le 4 octobre 1785, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Il servit en Bohême où il contint, avec six cents hommes, quatre mille Croates postés à Ellenbogen, que le comte de Saxe fit capituler le lendemain qu'il eut écrit ce célèbre billet: « A hommes de cœur, courtes paroles. Qu'on se batte, j'arrive. *Maurice de Saxe.* » Le marquis de Courtivron répondit à l'idée que ce billet donnait de lui. Blessé dans la campagne de Bavière, en tirant le comte de Saxe du péril le plus imminent, il se livra dès-lors à la culture des sciences. Nous avons de lui: I. *Traité d'optique*, Paris, 1752, in-4°. L'auteur y donne la théorie de la lumière dans le système newtonien, avec de nouvelles solutions des principaux problèmes de dioptrique et de catoptrique. Ce livre peut servir de

commentaire à l'optique de Newton. II. *Mémoires sur une épizootie qui ravageait la Bourgogne.* III. *Art des forges et fourneaux à fer*, en société avec Bouchu, d'Arc en Barrois, qui a fait la presque totalité de cet ouvrage, publié en 1761, et renfermant deux sections, in-fol. Duhamel a publié la troisième et la quatrième section en 1762, aussi in-fol. Ces quatres parties entrent dans la grande *Collection des arts et métiers*, approuvée par l'Académie des sciences. Le marquis de Courtivron était un véritable philosophe. « Comme il avait apprécié la vie, dit Condorcet, il l'a quittée sans trouble, et peut-être sans regret. Le seul sentiment qu'il ait été possible d'apercevoir à travers le calme et le silence de ses derniers momens, a été la reconnaissance des soins qu'on lui rendait, et l'attention soutenue de ménager la sensibilité de ses amis et de sa famille. »

COURTNEY (Guillaume), archevêque de Cantorbéry, quatrième fils de Hugues Courtney, comte de Dévonshire, et de Marguerite, petite-fille d'Édouard Ier, né en 1341, mort en 1396, élève d'Oxford, où il prit les ordres et posséda plusieurs bénéfices. A l'âge de 28 ans, nommé à l'évêché d'Herefort, d'où il passa à celui de Londres, il se distingua dans cette place par son zèle pour la religion catholique, et par l'opposition qu'il apporta à plusieurs mesures de la cour. Mais, ce qui l'a surtout rendu célèbre, c'est d'avoir cité Wickliffe, en 1377, à comparaître dans la cathédrale de Saint-Paul. Wickliffe était soutenu par Jean de Gaunt, duc de Lancaster, et par le lord Bercy, qui traitèrent l'évêque avec si peu de respect, que le peuple de Londres se révolta, et qu'il s'ensuivit une sédition. En 1381, ce même prélat, fait chancelier et archevêque, déploya dans cette place une grande sévérité, fit condamner les propositions de Wickliffe dans un synode, et excita une persécution contre ses sectateurs.

COURTOIS (Hilaire), avocat à Paris, né à Evreux, au commencement du 16e siècle, fut d'abord avocat au présidial de Mantes et ensuite au châtelet de Paris. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé : *Hilarii Cortesii, Neustrii, civis Ebroïci, Volantillæ*, Paris, 1533, in-8°. On a encore de lui un recueil de *Distiques latins*, puisés dans les sentences des philosophes, rapportées par Diogène-Laërce, Paris, 1541. Ces deux recueils sont au-dessous du médiocre. On cite aussi ses *Épitaphes sur la mort de l'amiral Claude d'Annebaut*, Paris, 1553, in-8°, comme étant de la même force.

COURTOIS (Jacques), peintre de batailles, plus connu sous le nom de *Bourguignon*, né en 1621, à Saint-Hippolyte en Franche-Comté, d'un père qui était peintre, suivit la même carrière, mais d'une manière bien supérieure. Pendant trois ans à la suite d'une armée, il dessina les campemens, les siéges, les marches, les combats dont il fut témoin; genre de peinture pour lequel il avait beaucoup de talent. Ses ouvrages offrent une action et une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé d'avoir empoisonné sa femme, il chercha un asile chez les jésuites, et en prit l'habit. La maison dans

laquelle on le reçut fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Ses principaux ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1676. Parrocel le père fut son élève. On voit plusieurs tableaux de cet artiste au Musée royal : l'un représente un *Choc de cavalerie* au passage d'un pont; un autre une *Bataille rangée*, et un troisième un *Combat de cavalerie*.

COURTOIS (GUILLAUME), frère du précédent, né en 1628 aussi à Saint-Hippolyte, mort en 1679. Disciple de Pierre de Cortone; il se fit admirer par ses talens pour la peinture, et fut employé par le pape Alexandre VII pour représenter dans la galerie de Montefalcone la *fameuse bataille de Josué*. Il reçut pour récompense une chaîne d'or avec le portait du pape Alexandre VIII. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire. Il n'égala cependant pas son frère aîné.

* COURTOIS (JEAN-LOUIS), né à Charleville le 6 janvier 1712, entra chez les jésuites, où il mérita la réputation de savant éclairé et de bon poète latin. Après la mort du P. Oudin, arrivée en 1752, il fut chargé de continuer l'ouvrage intitulé : *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, qui, commencé par Ribadeneira, et successivement suivi par Alegambe, Sotwel, Bonanni, Tournemine et d'Heuvillard, et par le P. Oudin, avait été suspendu par la mort de ce dernier. Obligé d'aller à Rome pour chercher de nouveaux matériaux à cette *Bibliothèque*, il y demeura pendant quelques années au collège Romain; mais, ayant quitté cette ville en 1759, par les suites d'un long travail qui avait altéré sa santé, il revint en France, où il mourut en 1768. Dans le second volume des *Poemata Didascalica*, imprimé à Paris, en 1749, on trouve un poème latin de Courtois, intitulé : *Aqua Picata* (l'eau de goudron).

COURTOIS D'ARRAS, poète français du 13e siècle, né dans l'Artois, est auteur du *Fabliau de Boivin de Provins*, qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque du roi, n° 7218, in-fol.; il est aussi imprimé dans la collection publiée par Barbazan. On en trouve la traduction dans le recueil de Le Grand-d'Aussy.

COURTOIS (EDME-BONNAVENTURE), député à la Convention nationale, fut envoyé à cette assemblée par le département de l'Aube. Il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Dans la suite, Courtois fut membre du conseil des Anciens, puis du tribunat. Ayant été accusé par la voix publique, d'avoir augmenté sa fortune par des moyens peu délicats, il sortit de cette dernière assemblée, lors de l'élimination du mois de mars 1802, et se retira quelque temps après à Rambluzin, village obscur du département de la Meuse. Il était membre du conseil général de ce département, lorsque la loi du 12 janvier 1816 le contraignit de passer en pays étranger. Il mourut à Bruxelles la même année. En faisant la recherche des papiers de Robespierre en 1794, il avait trouvé le testament de Marie-Antoinette et la lettre de cette princesse à Mme Élisabeth, la veille de son supplice. Il avait conservé soigneusement cette lettre, et l'envoya, en 1816, à M. Becquey, conseiller d'état, en le priant de la mettre sous les yeux du roi. Le monarque lui fit répondre, que, si la remise de cette lettre ne peu-

vait lui être utile; elle le serait du moins pour ses enfans.

COURTONNE (Jean), architecte, né à Paris en 1670, mort dans la même ville, publia en 1725 un *Traité de perspective pratique*, in-fol., qui donna une grande idée de ses connaissances. On ne connait de lui que deux *hôtels* qu'il a bâtis, mais qui peuvent tenir place parmi les plus beaux de Paris: l'un est l'hôtel de Noirmoutier, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, construit en 1728; l'autre est celui de Matignon, rue de Varennes. Il a construit quelques autres édifices.

COURVÉE (Jean-Claude de la), savant médecin, né à Vésoul vers 1615, premier médecin de la reine de Pologne, combattit les charlatans et les empiriques de son temps. Il n'était pas partisan de la saignée, et faisait usage de l'émétique, deux choses qui allumèrent contre lui la bile du satirique Guy Patin. (*Voy.* la lettre 103e de ce dernier à Charles Spon, tome V, page 138.) La Courvée a publié : I. *Frequentis phlebotomiæ usus et cautio in abusum, seu in temerarios quosdam et sæculi nostri thrasones qui nullo methodo ducti venam utcumque secant, etc.*, Paris, 1647, in-8°. II. *Ostensum, seu historia mirabilis trium ferramentorum notandæ longitudinis ex insanientis dorso et abdomine extractorum quæ ante decem menses ea voraverat*, Paris, 1648, in-8°. III. *Discours sur la sortie des dents aux petits enfans*, Varsovie, 1651, in-4°. IV. *Paradoxa de nutritione fœtûs in utero*, Dantzick, 1655, in-4°.

COURVILLE (François-Arnaud de), gentilhomme provençal, mousquetaire en 1686, se distingua en Allemagne et en Hollande, sous les ordres de M. de La Hoguette. Il fut dangereusement blessé à la bataille de la Marsaille, et obtint quelque temps après le commandement du fort de l'Écluse. Parvenu au grade de brigadier en 1704, il assista en cette qualité au siége de Gibraltar, et reçut des blessures qui le forcèrent de quitter l'armée. En 1707, il obligea la garnison du château d'Anjora à capituler. On était occupé à dresser les artes de la capitulation, lorsqu'une décharge de mousqueterie faite par un malentendu, lui fracassa le bras gauche. Il mourut peu après. On a un *Abregé de la vie de Courville*, par M. le marquis de Rivière, 1719.

COURVOISIER (Jean-Baptiste), avocat, né en 1749, à Arbois, étudia à Besançon, et y obtint ensuite la chaire de droit français qu'il perdit en 1791, lors de la suppression des universités. Il était doué d'une éloquence pleine de douceur et de clarté. Il fut contraint d'émigrer en 1793, revint dans sa province quelques années après, et mourut à Besançon en 1803. On a de lui : I. *Élémens de droit politique*, 1792, in-8°. II. *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8°. III. *De l'excellence du gouvernement monarchique en France, et de la nécessité de s'y rallier*, 1797, in-8°. Cet ouvrage, publié en Allemagne, contient de saines maximes, et est d'un style élégant et correct.

COUSIN (Gilbert), plus connu sous le nom de *Cognatus*, chanoine de Nozeroy, petite ville de Franche-Comté, où il était né en 1506, mourut dans les prisons

de Besançon en 1567, à 61 ans, accusé de donner dans les nouvelles opinions des calvinistes. Les fruits de sa plume, qui roulent sur les belles-lettres et la piété, ont été réunis en 3 vol. in-fol., Bâle, 1562, sous le titre de *Cognati Opera*. On a du même auteur l'extrait d'une tragédie de l'*Homme affligé*, et quelques autres morceaux en vers français, dans un recueil de traductions du latin en français, Lyon, 1561. Nicéron cite les titres de soixante ouvrages de Cousin, et dit ne les avoir pas tous connus. Cousin avait été dans sa jeunesse secrétaire d'Erasme, qui faisait cas de ses connaissances en littérature.

COUSIN (JEAN), peintre, sculpteur, architecte, graveur et anatomiste, surnommé le *Michel-Ange français*, né à Souci, près Sens, en 1530, mort à Paris en 1589, possédait éminemment tous les arts dépendans du dessin; célèbre sculpteur comme célèbre peintre, savant anatomiste et habile graveur de médailles, il a produit des monumens parfaits dans les différens genres qu'il a exercés, et il nous a laissé un *Traité*, avec figures, *sur les proportions du corps humain*, que les maîtres de l'art mettent encore aujourd'hui dans les mains des élèves qui suivent cette noble carrière. Jean Cousin, dans l'art de la sculpture, fut le rival de Jean Goujon, dont il se fit un ami, et pour lequel il avait les égards qu'un sentiment aussi pur lui dictait. Jean Cousin considéré comme sculpteur, avait moins d'élégance dans le style et moins de finesse dans l'exécution que le savant auteur de la Fontaine des Innocens. Il voyait sans jalousie la supériorité de son contemporain dans un art qu'il aimait passionnément; modeste autant que juste à cet égard, il entreprit très-pen de sculpture, s'adonna particulièrement à la peinture sur verre, et rendit plus rare, par cette raison, les sculptures que nous avons de sa main. La *Statue de l'amiral Chabot*, que l'on voit au Musée des monumens français, porte un grand caractère : posée majestueusement et bien exécutée, elle représente parfaitement la structure physique et la force morale d'un guerrier qui eut le courage de supporter les malheurs et les revers qu'il éprouva à la suite d'une fausse accusation. Jean Cousin excellait aussi dans l'art de composer des Figures fantastiques, des Mascarons et des Chimères. Le génie sait faire valoir tout ce qu'il produit, et nous admirons dans les masques d'*Arlequin* et de *Polichinelle* la touche savante de Michel-Ange, qui les composa pour le théâtre italien. L'ouvrage le plus remarquable en peinture que nous possédons de ce grand maître est son *Jugement dernier*, qu'il fit pour la sacristie des minimes de Vincennes. Il est reconnu que ce tableau de chevalet, aujourd'hui l'ornement du Musée royal, est le premier tableau peint à l'huile de la main d'un Français. Lorsqu'il parut, il excita généralement l'enthousiasme, et la réputation de son auteur balança un moment celle des maîtres italiens. Cette belle production fut en effet le résultat d'une étude approfondie, d'un travail raisonné; et il ne fallait pas moins que le talent de Jean Cousin pour renfermer dans un cadre aussi resserré un sujet aussi vaste. La composition de ce tableau est immense, les groupes

bien entendus et les expressions bien senties; le dessin est beau et d'un grand caractère; la couleur est douce, harmonieuse et bien fondue; un siècle après sa confection il a été buriné dans le même format par Pierre de Jode, qui en fit hommage à Louis XIII. M. Alexandre Lenoir a donné une description savante de ce tableau. (*Voy.* tome VII, Musée des monumens français.) Jean Cousin a peint sur verre avec beaucoup de succès; on voit au Musée des monumens français, dans la salle du 16ᵉ siècle, un *Portrait* en pied de François Iᵉʳ, en habit de cour de la plus grande beauté, et deux vitraux immenses représentant des sujets tirés de l'Apocalypse, dans lesquels ce grand peintre a réuni toutes les ressources de l'art. Sa manière est belle, grande et large; elle est remarquable en ce qu'elle ressemble parfaitement aux dessins de nos grands maîtres, que l'on appelle *cartons;* c'est-à-dire que les chairs, faites avec des oxides de fer, sont formées de grandes hachures aussi simples que celles dont on pourrait se servir pour l'exécution d'un dessin sur le papier; le trait et l'expression des figures sont admirables, et ses peintures savantes ont plutôt l'air d'être peintes sur toile que sur verre. Jean Cousin donnait à ses draperies les couleurs les plus vives et les plus éclatantes. Il a fait très-peu de tableaux à l'huile; mais outre les belles peintures sur verre que Jean Cousin fit pour la Sainte-Chapelle de Vincennes, il exécuta en couleur grise celle du château d'Anet que Henri II fit construire pour Diane de Poitiers; on les voit aussi au Musée des monumens français, où ils ont été transportés. C'est à tort qu'on lui a attribué un manuscrit composé de soixante dessins à la plume, représentant les diverses positions de la fortune pendant la durée de la vie humaine, prise dans toutes les classes de la société.

COUSIN (JEAN), chanoine de Tournai, sa patrie, mort vers 1621, a publié : I. *De fundamentis religionis*, Douay, 1597. II. *Histoire de Tournai*, 1619, in-4°, en français, pleine de recherches et de particularités. On voit que le but de l'auteur était d'instruire autant que d'amuser. III. *Histoire des Saints qui sont honorés d'un culte particulier dans la cathédrale de Tournai*, Tournai, 1621, in-8°.

COUSIN (LOUIS), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnaies, l'un des quarante de l'Académie française, né à Paris le 12 août 1627, y mourut le 26 février 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des Savans*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Loin de s'imaginer, qu'en faisant l'extrait des livres, il eût acquis le privilége de faire une satire, il ne crut pas que cet extrait lui donnât seulement le droit de s'ériger en juge; il ne se regarda jamais que comme historien. Exempt de partialité et de malice, il crut qu'il fallait se borner à mettre du choix, de l'ordre, de la clarté, de la fidélité dans des *Journaux littéraires*, au lieu de les remplir, comme on l'a trop souvent fait après lui, de plaisanteries indécentes, d'éloges mercenaires et d'extraits infidèles. Le *Journal des Savans* ne servit qu'à le délasser de ses autres travaux. Il s'était déjà fait connaître par des *Traductions*, écrites en

homme qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : I. Celle de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomènes, de Théodoret, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Cette traduction demandait la connaissance des matières ecclésiastiques, et l'on assure qu'il était bon théologien. Cousin ne s'est pas contenté de la qualité de traducteur ; il a examiné avec sagacité les sentimens et les caractères des historiens, quelquefois relevé leurs fautes ; mais on se plaint qu'il a fait des retranchemens, et qu'il n'a pas assez respecté les originaux. II. *Version par extrait des auteurs de l'Histoire byzantine, ou de Constantinople*, en 8 volumes in-4°, Paris, 1672, 1674 ; réimprimée en Hollande en 1685, 11 vol. in-12, qui est assez recherchée. Les principaux auteurs de cette histoire sont : Procope, Agathias, Ménandre, Théophylacte, Simocatte, Nicéphore, Bryenne, Anne Comnène, Nicétas, Pachymère, Cantacuzène, Ducas, et Chalcondyle. Ils vont depuis la mort de Théodose jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. « Cette populace d'Historiens, dit d'Alembert, à l'exception d'un petit nombre, manque non-seulement de philosophie et de critique, mais de talent et de style. Il était cependant utile de faire connaître les insipides compilations de cette histoire, qui offre un spectacle digne de quelque attention par le contraste de superstitions et de crimes, d'atrocités et d'inepties qu'elle présente à chaque page. » L'Histoire byzantine n'est pas sans intérêt, quand on l'envisage sous un point de vue philosophique : c'est une ample matière de réflexion pour un lecteur éclairé que le spectacle de plusieurs de ces empereurs égorgeant leurs femmes, crevant les yeux à leurs frères, tyrannisant leurs sujets, et négligeant la défense de leur trône, pour s'occuper des disputes dont les têtes ardentes des Grecs inondèrent l'Orient. III. *Traduction de l'Histoire romaine* de Xiphilin, de Zonare et de Zosime, 1678, 1 v. in-4°, ou 1686, 2 vol. in-12. IV. *Histoire de l'Empire d'Occident*, Paris, 1684, 2 vol. in-12, devenue rare. L'auteur voulait traduire les historiens latins de l'empire d'Occident, comme il avait traduit les historiens byzantins ; mais il s'est borné à Eginart, à la *Vie de Louis-le-Débonnaire*, et aux *Annales de Saint Bertin*. V. *Histoire de plusieurs Saints de la maison de Tonnerre et de Clermont*, 1698, in-12, et plusieurs autres ouvrages de piété. Ce ne sont point là les seuls services qu'il ait rendus aux lettres. Il laissa, en mourant, sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de vingt mille livres, dont le revenu devait être employé, tous les ans, à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six boursiers au collège de Beauvais ; cette fondation n'ayant pas été acceptée par ce collège, elle a été transportée à celui de Laon.

COUSIN (Hardouin), graveur, né à Aix, vers 1680, fit quelques portraits, soit au burin, soit à la manière noire. Il grava aussi à l'eau-forte quelques *marines*, d'après le Pujet ; et c'est même dans ce genre qu'il réussissait le mieux.

COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), membre de l'ancienne Académie des sciences de Paris, ex-législateur, membre du Sénat après le 18 brumaire, et de l'Institut national lors de sa formation en 1795, né à Paris le 28 janvier 1739, se distingua de bonne heure par l'amour du travail et le goût de la réflexion. Bientôt il se livra tout entier à l'étude des mathématiques et de la physique, où il fit en peu de temps des progrès considérables. Appelé, en 1766, à remplir au collége de France une chaire de physique, en qualité d'adjoint de Le Monnier, il professa trente-deux ans cette partie de l'enseignement avec un zèle égal à ses talens. Trois ans après, c'est-à-dire en 1769, il fut nommé professeur de mathématiques à l'École militaire; en 1772, il fut reçu à l'Académie des sciences en qualité d'adjoint-géomètre, et en 1777, il publia la première édition de ses leçons de *Calcul différentiel et de Calcul intégral*, en 2 vol. in-12, réimprimées en 1796 et 1797, 2 vol. in-4°: ouvrage qui atteste la profondeur, l'étendue et la précision de ses idées en géométrie. En 1787, il donna son *Introduction à l'étude de l'Astronomie physique*, 1 vol. in-8°. En 1795, il publia son *Traité élémentaire de Physique*, qu'il avait composé en prison. On a encore de lui: *Élémens d'Algèbre*, Paris, 1 vol. in-8°, 1796, et plusieurs *Mémoires* parmi ceux de la ci-devant Académie des sciences. La confiance et l'estime générale dont il jouissait le firent nommer, en 1791, officier municipal de la commune de Paris: il fut chargé en cette qualité de l'administration importante des subsistances, fonction qu'il remplit avec autant de zèle que de talens; il fut ensuite président de l'administration du département, en 1794 et 1795. En 1796, il reprit l'exercice de sa chaire au collége de France, et fut nommé commissaire au bureau central. Il mourut le 30 décembre 1800.

COUSIN-JACQUES. *Voyez* Beffroy de Reigny.

COUSINET (Élisabeth), née à Paris en 1736, élève de Cars et de Fessart, avait acquis du talent, près de ses maîtres, dans l'art de la gravure, lorsqu'elle épousa Lempereur, graveur du Roi, sous les auspices duquel elle ne put que se perfectionner. Elle a gravé plusieurs estampes, entre autres: la *Pyramide de Sextius*, et les *Colonnes de Campo-Vaccino*, d'après J. P. Pannini; le *Départ de Job*, d'après Bouché; les *Commerçans turcs*, marine, d'après Vernet.

COUSINOT (Jacques), docteur en médecine de la faculté de Paris, mort dans cette ville le 25 juin 1646, premier médecin de Louis XIV, a donné les ouvrages suivans: I. *Discours sur les eaux de Forges*, Paris, 1631, in-4°. II. *Observationes de recto usu aquarum mineralium subacidarum*. On ne sait si ce dernier ouvrage a été imprimé; car il est cité comme un manuscrit de la bibliothèque de Charles Spon, dans le catalogue de celle de Camille Falconet, sous le n° 3726.

COUSTANT (Pierre), né à Compiègne en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua, comme ses autres confrères, à travailler sur les Pères de l'Église. *Saint*

Hilaire lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition in-fol., Paris, 1693, avec des notes également courtes, savantes et judicieuses. Il a beaucoup participé à l'édition de Saint Augustin. On a encore de lui: *Appendix tomi quinti operum Sancti Augustini complectens Sermones suppositos; Appendix tomi sexti operum Sancti Augustini continens subdititia opuscula;* le premier volume en latin des *Lettres des Papes*, avec une *préface* et des *notes*, in-fol., Paris, 1721; et la *Défense des règles de diplomatique* du savant Mabillon, contre le jésuite Germond. Cette défense forme deux volumes, sous le titre de *Vindiciæ manuscriptorum codicum;* le premier publié en 1705, et le deuxième en 1715. Ce commentateur des Pères de l'Église en prit les maximes pour la règle de sa conduite. Sa charité pour ses confrères, et surtout pour les pauvres, était infinie. Il aimait non-seulement les pauvres, mais la pauvreté. Comme éditeur, il se distingua par l'étendue de son érudition, par la justesse de son discernement, et par son extrême exactitude. Coustant était très-laborieux et très-porté aux pratiques de la vie religieuse. Il ne sortait jamais, ne faisait ni ne recevait jamais de visites. Il n'approchait jamais du feu, même au milieu de l'hiver le plus rigoureux, et ne s'est jamais relâché des austérités qu'il s'était imposées, quoique sa santé fût mauvaise.

COUSTARD (Anne-Pierre), né à Léogane, dans l'île de Saint-Domingue, ancien mousquetaire, chevalier de Saint-Louis et lieutenant des maréchaux de France, fut directeur du club des jacobins de Nantes, où il habitait, et nommé commandant de la garde nationale de cette ville. Député à l'assemblée législative, il y vota la détention des prêtres réfractaires dans leurs départemens respectifs, fit décréter, le 6 juin 1792, une fédération à Paris, la formation d'un camp de vingt mille hommes. Lorsque, le 10 août 1792, on prononça la déchéance de Louis XVI, il causait avec ce prince, alors retiré dans la loge du Logographe, et le quitta pour aller voter la déchéance. Le roi lui ayant représenté que son vote n'était pas constitutionnel: « Cela est vrai, lui répondit-il, mais ainsi je vous sauve la vie. » Il fut ensuite envoyé à l'armée du Nord pour annoncer la déchéance. Réélu à la Convention par le même département, il y vota, en janvier 1793, le bannissement de Louis XVI à la paix. Comme il était attaché au parti de la Gironde, il fut accusé de prendre part aux arrêtés des corps administratifs de la Loire-Inférieure, qui se prononçaient contre le 31 mai; et, sur la proposition de Marat, il fut décrété d'accusation le 18 juillet. Les habitans de Nantes réclamèrent en sa faveur, et le justifièrent; le 3 octobre suivant, il fut de nouveau frappé d'accusation avec les Girondins cachés en Bretagne. Carrier le découvrit et l'envoya à Paris, où il fut condamné à mort le 7 novembre 1793, avec le duc d'Orléans, par le tribunal révolutionnaire. Il était âgé de 52 ans.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), libraire de Paris en 1712, imprimeur en 1720, mort dans cette ville le 24 août 1763, est

auteur de plusieurs brochures frivoles : L'*Heureuse faiblesse*; *Lettres d'une demoiselle*, etc.; *la Rapsodie galante*; *les petites Nouvelles Parisiennes*; *Lettres de la Fillon*; *Lettres d'un Français à un Anglais*; *Histoire d'un homme monstrueux*; *le petit Parisien*. On a encore de lui quelques autres petits livres, qui lui ont fait beaucoup moins de réputation que ses élégantes et très-exactes *éditions* de quelques poètes et historiens latins. Les principales sont : I. Celles de *Virgile*, 3 vol. petit in-8°; d'*Horace*, in-8°; de *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*, in-8° et in-4°; de *Lucrèce*, de *Phèdre*, chacun 1 volume in-8°, avec de belles figures; de *Perse* et *Juvénal*, in-8° sans figures; de *Martial*, 2 vol. in-8°. II. Celles de *Jules César*, 2 vol. in-8° avec cartes et figures; de *Cornelius Nepos*, de *Salluste*, de *Velleius Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-8°, avec figures. Les Barbou ont continué cette collection avec succès. On doit encore à Coustelier une collection d'anciens poètes français, qui est recherchée. Elle est composée des *Œuvres de Coquillart*, 1723, in-12; de la *Farce de Pathelin*, 1723, in-12; des *Œuvres de Villon*, 1723, in-12; de *Martial de Paris*, 1724, 2 vol. in-12; de *Pierre Faifeu* et *Jehan Molinet*, 1723, in-12 (*Voy.* BOURDIGNÉ); de *Cretin*, 1723, in-12; de *Jean* et *Michel Marot*, 1723, 2 vol. in-12; enfin de *Racan*, 1724, 2 vol. in-12. Comme le format des volumes de cette collection est un peu grand, quelques catalogues les annoncent in-8°; on en a tiré des exemplaires sur peau vélin.

COUSTOU (NICOLAS), sculpteur ordinaire du roi, né à Lyon, le 9 janvier 1658, mort à Paris le 1er mai 1733, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, avait fait un voyage en Italie en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'*empereur Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornemens des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellens. Le magnifique *Groupe* qui est derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, est de lui. La *jonction de la Seine avec la Marne*, qu'on voit aux Tuileries, ainsi que deux *retours de chasse*, figurés par des nymphes, la statue de *Jules César*, et surtout le *Berger chasseur*; le *groupe de Tritons*, qui décore la cascade rustique de Versailles; le *Passage du Rhin*, qui est maintenant au Musée des monumens français, son dernier morceau, qu'il ne put finir, et qui est un des plus estimés, voilà les ouvrages principaux de cet habile et laborieux artiste. On voit dans toutes les productions de Coustou un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moelleuses.

COUSTOU (GUILLAUME), frère du précédent, né à Lyon en 1678, directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, fut élève de Coysevox, et surpassa son frère autant par le nombre que par la perfection des objets sortis de son ciseau. On remarque parmi ses chefs-d'œuvre, la figure de *Daphné et d'Hippo-*

mène. La première parait être une imitation de l'Atalante antique ; les deux groupes qui étaient à Marly, représentant *deux chevaux domptés par des écuyers:* ils décorent maintenant l'entrée des Champs-Élysés ; *l'Océan et la Méditerranée ;* à Versailles, un *Bacchus*, dans une allée du théâtre d'eau ; le fronton du château d'eau vis-à-vis le Palais-Royal : au Musée des monumens français, les statues de Louis XV et du cardinal Dubois. Il ne fut pas toujours estimé comme il le méritait. Un financier, qui se disait connaisseur, le fit un jour appeler chez lui. « Je voudrais, Monsieur, lui dit le Plutus, que vous me fissiez, en marbre, des magots de la Chine, propres à être mis sur une cheminée. » Le statuaire, étonné d'une telle demande, répondit froidement au stupide financier : «Je le veux bien, si vous voulez me servir de modèle » Il est mort à Paris, le 22 février 1746, âgé de 69 ans.

COUSTOU (Guillaume), fils du précédent, né à Paris en 1716, hérita des talens de son père, et les perfectionna à Rome. De retour en France, où il avait remporté, avant son voyage d'Italie, le prix de sculpture à 19 ans, il vit son ciseau employé par ce qu'elle avait de plus illustre. Il fut chargé de faire le *mausolée du Dauphin,* père de Louis XVI, et de sa vertueuse épouse ; monument qui embellissait la cathédrale de Sens. Coustou reçut la visite de l'empereur Joseph II. M. d'Angevilliers ayant, quelques jours avant, demandé à Louis XVI le cordon de Saint-Michel pour le sculpteur, récompense attribuée aux inventeurs et aux grands artistes, le roi le lui accorda, et il eut la satisfaction de le lui remettre au moment où l'empereur lui faisait visite. L'artiste, malade et languissant, faillit à en mourir de joie. Il fut enlevé aux beaux-arts en juillet 1777. Ses autres ouvrages sont : l'*Apothéose de Saint François-Xavier*, qu'il fit en marbre pour les jésuites de Bordeaux ; un *Apollon*, qu'on voit à Bellevue ; *Vénus* et *Mars*, que le roi de Prusse fit acheter pour orner sa galerie de Berlin, etc. Sa *Vénus* est recommandable par la grace ; la précision et la noblesse des formes.

COUSTUREAU (Nicolas), sieur de la Jaille, intendant de la maison de Montpensier, et président de la chambre des comptes de Rennes, mourut en 1596, après avoir publié à Rouen, en 1642 et en 1645, in-4°, une *Vie de Louis de Bourbon*, surnommé *le Bon,* premier duc de Montpensier, souverain de Dombes. On y trouve des détails curieux sur les querelles de religion.

COUSTURIER (Pierre), natif de Chemiré-le-Roi, dans le Maine, nommé ordinairement Petrus Sutor, docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna longtemps avec distinction. Dans un âge mûr, il se fit chartreux, et mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui : I. Un traité *De votis monasticis*, in-8°, contre Luther ; c'est un de ses meilleurs ouvrages. II. Un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis*, Paris, 1546, in-8°. III. Un *Traité* contre Le Fèvre d'Étaples, Paris, 1523, pour prouver que Sainte Anne avait été mariée trois fois ; dispute inutile, mais dans laquelle Cousturier mit beaucoup de chaleur. IV. *De*

vitâ Carthusianâ libri duo, Paris, 1522, in-8°; et Cologne, 1609. Le chartreux n'oublie pas le conte du *Chanoine ressuscité*, pour annoncer qu'il était en enfer. V. *De translatione Bibliæ et novarum interpretatione*, 1525, in-fol. VI. *De triplici divæ Annæ connubio*, Paris, 1523.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, mort à Blois en 1693, dans un âge assez avancé, a publié un volume de poésies, sous le titre de *Promenades*. On peut y remarquer une *idylle des Moutons*, dont on a prétendu que madame Deshoulières s'était approprié, sans le dire, les pensées, les rimes et presque toutes les expressions. Mais on doit dire à l'honneur de madame Deshoulières, qu'ils étaient contemporains, et qu'elle peut avoir la priorité, ayant lu et laissé copier son idylle à l'époque où les *Promenades* parurent. Elle avait alors 23 ans, et cultivait depuis long-temps la poésie. Ajoutons que Coutel a mis à contribution Bertaut et d'autres poètes antérieurs, et que jamais madame Deshoulières n'a été accusée d'aucun plagiat.

COUTHON (George), né à Orsay, près de Clermont, en Auvergne, en 1756, suivit la profession du barreau, et y montra de la douceur et l'envie d'obliger. La révolution vint changer ses idées et son caractère. Il était d'une complexion faible, et était affligé d'une infirmité qui lui ôtait l'usage de ses jambes. Étant un jour parti de son domicile pour aller voir une jeune personne dont il était amoureux, et qui demeurait à quelques lieues de Clermont, il s'égara, s'engagea dans un terrain mouvant où il enfonça jusqu'à mi-corps, et ne s'en retira qu'après avoir perdu l'usage de ses jambes. Appelé à l'assemblée législative et à la Convention, il y développa les principes les plus séditieux et les plus atroces. Il préjugea l'abolition de la monarchie, en proposant, le premier, le serment de haine contre la royauté. Il s'opposa vivement au sursis réclamé pour l'exécution de Louis XVI, et ne se réunit un instant aux Girondins que pour les dénoncer et les précipiter sur l'échafaud. Ami de Robespierre, il devint son rapporteur favori pour toutes les mesures violentes et barbares. Ses opinions furent le plus souvent ridicules et extravagantes, tant elles étaient exagérées. Ce fut lui qui mit à la mode la maxime : *Guerre aux châteaux, Paix aux chaumières*. Il se chargea de rédiger un manifeste contre tous les rois, pour les dénoncer au tribunal des peuples, afin, dit-il, « qu'ils ne puissent trouver ni une terre pour les porter, ni un ciel pour les éclairer. » Envoyé à Lyon après le siége de cette ville, il en fit démolir les édifices les plus remarquables ; on le porta, dans un fauteuil, sur la place Belle-Cour ; là, un petit marteau d'argent à la main, il en frappa les belles façades, en disant : « La loi te frappe. » Ces mots furent le signal des démolitions et des dévastations qui déshonorèrent alors l'une des plus belles villes de l'Europe. Le supplice de Robespierre amena le sien. Réfugié avec ce dernier à l'hôtel-de-ville de Paris, il s'y laissa prendre, sans avoir le courage de finir ses jours avec un poignard dont on l'avait armé, et fut décapité le 28 juillet 1794.

COUTINHO (Don François), comte de Rodondo, succéda, en

1561, à don Constantin de Bragance, dans la vice-royauté des Indes. Il fit respecter la puissance portugaise dans ces contrées lointaines, et y fit fleurir les sciences et les arts. Il mourut en 1564, emportant dans la tombe les regrets de tous ses administrés. Le célèbre Camoëns, dont il avait été le protecteur, chanta ses vertus dans plusieurs de ses poésies.

COUTINHO. *Voy.* MARIALVA.

COUTO (DIÉGO DE), né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, et se maria à Goa, où il mourut en 1616, à 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de Barros, dont la 12e décade seulement de cette Histoire a été imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité* contre la *Relation d'Ethiopie*, par Louis de Urreta; d'une *Vie* de Paulo de Lima, Lisbonne, 1765, in-8°.

COUTO (LUIS DE), naquit à Lisbonne en 1642, et obtint par son rare savoir la place de garde des archives du Portugal. Il possédait le grec, l'hébreu, le latin, l'italien, l'espagnol et le français. Il fit une traduction portugaise de Tacite; mais en affectant de conserver la concision énergique de l'original, il devint très-obscur. On a imprimé à Lisbonne sa Traduction des trois premiers *livres de Tacite*, à la tête de laquelle on trouve sa *Vie*, par Jules de Mello de Castro. Couto mourut le 14 août 1713, à Ourem.

COUTO-PESTANA (DON JOSEPH), poète portugais, était de l'Académie royale d'Histoire de Lisbonne, et de celle des *Anonimos* au commencement du 18e siècle. Il était d'une famille noble et exerçait la charge de contrôleur du trésor à Lisbonne. Son poème héroïque de *Quiteria* l'a placé parmi les bons poètes de sa patrie. Il parut à Lisbonne en 1715, in-8°. Il mourut le 7 août 1735, laissant en manuscrit cinq comédies en espagnol, et un grand ouvrage sur l'Histoire des rois Denis et Alphonse IV.

COUTURE (JEAN-BAPTISTE), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collège royal, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mourut à Paris en 1728. Ce savant joignit le goût à l'érudition : on voyait quelquefois des professeurs à ses leçons d'éloquence. Les Mémoires de l'Académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui, sur le *faste*, sur la *vie privée des Romains*, sur *leurs vétérans*, sur quelques *cérémonies de leur religion*, etc. De plus, on a de lui une Traduction du grec en latin *du Traité des Automates* de Héron d'Alexandrie, dans les *Mathematici veteres*, et plusieurs pièces en vers latins insérées dans divers recueils.

COUTURE (GUILLAUME), architecte, né à Rouen en 1732, manifesta de bonne heure des dispositions heureuses pour l'architecture, qui déterminèrent ses parens à l'envoyer à Paris, où il se rendit bientôt célèbre par son goût et ses talens; en 1773, il fut nommé membre de l'Académie d'architecture. Ses ouvrages les plus remarquables sont : I. Le *Château de Tilly*. II. L'*Hôtel de Saxe*. III. L'*Hôtel de Coislin*. IV. Le *Pavillon construit à Sèvres, près Belle-Vue, en face de la grande route de Paris à Versailles*. Ces ouvrages, quoique de fort bon goût, ne pouvaient contenter un esprit avide de gloire; Couture fit ensuite

un voyage en Italie, d'où il rapporta de nombreuses études en dessins qu'il fit d'après les plus beaux ornemens des Bramante, des Scamozzi, des Palladio, des Bernin, etc. De retour à Paris, il fut chargé en 1777, de présider à la continuation de la nouvelle église de la Madeleine. Il s'en acquitta en homme de génie : on lui doit le plan général de ce bel édifice dont on admire surtout le portail qui est composé de huit colonnes corinthiennes sur sa face. Ce péristyle, noble et majestueux dans son ensemble, fut généralement admiré. De ce moment, Couture fut comblé d'honneurs : les Académies de Caen et de Rouen lui furent ouvertes, et l'ordre de Saint-Michel lui fut donné en 1788. Dans toutes ses productions, ce célèbre artiste a montré la plus grande correction de dessin, le style le plus pur, et surtout les vues les plus sages, pour leur exécution. La révolution fit cesser ces travaux tant de fois suspendus. Enfin, au moment de jouir de sa grande réputation, Couture fut enlevé aux arts le 29 décembre 1799.

COUTURES (Jacques Parrain, baron des), gentilhomme normand, natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta les armes pour s'adonner aux lettres. Il est connu par une mauvaise Traduction de *Lucrèce*, avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit qu'il pensait à peu près comme le poète latin sur les premiers principes des choses. Avant Lucrèce, il avait traduit la *Genèse*, Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12, mêlant sans choix dans sa traduction, le sacré et le profane. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages *de morale et de galanterie*, dignes de l'oubli qui les couvre. Malgré son titre de baron, il n'était pas riche. Ses créanciers ayant obtenu une sentence pour faire exécuter ses meubles, il les fit enlever dans la nuit, et ne laissa pour les huissiers et pour eux que ces quatre vers, écrits sur la muraille de sa chambre :

> Créanciers, maudite canaille,
> Commissaire, huissiers et recors,
> Vous aurez bien le diable au corps,
> Si vous emportez la muraille.

COUTURIER (Nicolas-Jérôme le), prédicateur du roi, chanoine de Saint-Quentin, né au diocèse de Rouen le 2 juin 1712, s'est fait connaître par son talent pour la chaire. Il a publié des *Panégyriques*, des *Éloges*, entre autres celui de *Marie-Thérèse*, 1781, in-8°, et celui du *Dauphin*, 1766, in-8°; et la *Vie d'Isabelle de France, sœur de Saint Louis*, 1772, in-8°. On a encore de lui : I. *Discours sur la révélation*, 1773, in-12. II. Un *Recueil de discours*, 1774. Il est mort à Paris en 1778.

COUVAY (Jean), graveur, né à Arles en 1622, connu par plusieurs pièces exécutées d'après les plus grands maîtres : la *Tentation d'un Saint par le Démon de la chair, qu'il fait fuir en lui montrant le crucifix*, d'après le Guerchin ; le *Martyre de Saint Barthélemi*, d'après Le Poussin; plusieurs pièces, d'après Raphaël, Annibal Carrache, Le Guide, Vouet, Perrier, Stella, Blanchard, Séb. Bourdon, Le Sueur, etc. — L. Couvay, docteur en médecine, que l'on croit être le frère du précédent, publia, en 1649, une *Méthode nouvelle et très-exacte*

pour enseigner et apprendre la première partie de Despautère, dans laquelle tout ce qui appartient au genre des noms est si clairement expliqué par fig. en taille-douce, que les plus jeunes en peuvent retirer un merveilleux profit, Paris, in-8°. Cet ouvrage fut dédié au duc d'Anjou, ainsi que le suivant : l'*Honnête Maîtresse*, ou *le Pouvoir des Dames sur ceux qui les recherchent honnêtement en mariage*, Paris, 1634, in-8°.

COUVREUR (ADRIENNE LE). *Voyez* LECOUVREUR.

COVARRUVIAS (DIÉGO), né à Tolède en 1512, surnommé *le Bartole espagnol*, professa le droit canon à Salamanque, éclaira la science du droit par celle des langues, des belles-lettres et de la théologie, et montra autant d'adresse que d'intégrité dans le maniement des affaires. Nommé à l'archevêché de Saint-Domingue, qu'il refusa, et ensuite à l'évêché de Ciudad-Rodrigo, il se rendit au concile de Trente. Sa vertu et ses talens le firent choisir, avec Buoncompagno, depuis Grégoire XIII, pour dresser les décrets de la réformation ; à son retour en Espagne, il fut nommé évêque de Ségovie, et mourut le 27 septembre 1577, à 66 ans, président du conseil de Castille. Ses Ouvrages, publiés en deux volumes in-folio, à Lyon, 1568, 1606 et 1661, et à Anvers, par Meursius, 1638, sont regardés en Espagne comme très-bons dans leur genre, car ils sont, à présent du moins, inconnus ailleurs. Covarruvias jouissait dans son temps d'une grande réputation. — COVARRUVIAS (don Antoine), frère du précédent, mort en 1602, était un savant distingué, et le plus habile helléniste de son siècle. André Schott l'appelle *omni doctrinæ genere et juris scientiâ excellentem* ; et Juste Lipse le nomme *Hispaniæ magnum lumen*. Il aida son frère Diégo dans la composition de ses *Variæ resolutiones*. — COVARRUVIAS Y OROSCO (dom Sébastien), neveu des précédens, mort en 1680, publia *Tesoro de la lengua castellana*, auquel le père Remigio Noydens a ajouté le savant traité de Bernardo Alderete, intitulé, *del Origen y Principio de la lengua castellana*, Madrid, 1620, 2 vol. in-fol. — COVARRUVIAS Y OROSCO (dom Juan), frère de Sébastien, évêque de Girgenti (Agrigente), mort en 1608, protégea les lettres, et établit une imprimerie dans son diocèse. On a de ce prélat : I. *De la fausse et de la véritable Prophétie*, Ségovie, 1588, in-4°. II. *Emblèmes moraux*, 1591, in-4°. Cet ouvrage fut traduit en latin par l'auteur lui-même, avec ce titre : *Symbola sacra*, Girgenti, 1601, in-8°. III. *Pensées chrétiennes contre les fausses opinions du monde*, Ségovie, 1592, etc.

COVERDALE (MILES), prélat anglais, né en 1586 au comté d'York, mort en 1667, élève de Cambridge. Édouard VI lui donna l'évêché d'Exeter. Coverdale quitta l'Angleterre sous le règne de Marie, et y revint à l'avènement d'Élisabeth au trône, mais sans vouloir reprendre son évêché: il n'accepta que la cure de Saint-Magnus à Londres, qui lui fut encore ôtée pour non-conformité. Il a aidé Tindal dans sa traduction de la Bible : l'édition de 1540 porte son nom.

COVERTE (ROBERT), voyageur anglais, qui partit de Londres le 14 mars 1607 sur le na-

vire l'*Ascension*, pour se rendre aux Indes; le vaisseau fit naufrage sur la côte de Cambaye, et Coverte parcourut le Mogol, la Perse, et les principales contrées de l'Inde. Il publia la relation de son voyage sous ce titre : ***Relation véridique et presque incroyable d'un Anglais, qui, naufragé sur le navire l'Ascension dans la côte de Cambaye, partie la plus reculée de l'Inde, a voyagé par terre par plusieurs royaumes inconnus et grandes villes, etc.***, Londres, 1612, in-4°, caractères gothiques. Cette relation est assez exacte, et fort intéressante, attendu que Coverte avait suivi une route peu fréquentée. L'abbé Prévost l'a insérée en partie dans son *Histoire des Voyages*.

COVILHAM (PEDRO DE), célèbre voyageur portugais du 15e siècle, fut choisi par le roi Jean, dont il était gentilhomme, pour aller à la recherche d'*Ogane* ou du *Prêtre-Jean*, dont on plaçait l'empire en Abyssinie. Covilham partit avec Alphonse de Payva en 1487. Ce dernier mourut dans ce voyage, mais Covilham pénétra dans l'Inde, et acquit d'amples renseignemens sur le commerce de ce pays, et sur la possibilité de naviguer autour de la pointe méridionale de l'Afrique. Il fit parvenir ses notes, et l'itinéraire de son voyage au roi de Portugal, puis il se dirigea vers l'Abyssinie, où il arriva après avoir visité une grande partie des côtes de la Mer-Rouge. Il plut tellement au prince du pays, que celui-ci l'engagea ou plutôt le força à s'établir en Abyssinie. Covilham s'y maria, et y exerça les charges les plus importantes. Il y avait déjà trente-trois ans qu'il habitait ce royaume, lorsqu'il eut la joie de revoir de ses compatriotes, lors de l'ambassade de D. Rodrigue de Lima. Ceux-ci voulaient le ramener en Portugal; mais cela n'était plus praticable à cause du grand âge de Covilham et des engagemens qu'il avait contractés. Il finit ses jours en Abyssinie. Le détail de ses voyages se trouve dans la première *Décade* de Barros. Covilham peut être regardé comme le précurseur de Gama.

COVEY (ROBERT DE), architecte, mort en 1311, fut chargé d'achever l'église de Saint-Nicaise de Reims, remarquable par ses proportions et ses ornemens, et de la réparation de l'église cathédrale de la même ville, incendiée en 1210.

COVILLARD (JOSEPH), exerça avec éclat la chirurgie à Montélimart au commencement du 17e siècle. Les ouvrages qu'il a publiés sont : I. ***Le chirurgien opérateur***, Lyon, 1633 et 1640, in-8°. II. ***Observations iatrochirurgiques***, pleines de remarques curieuses et d'événemens singuliers, Lyon, 1639, in-8°.

COWARD (GUILLAUME), médecin, né à Winchester en 1656, mort en 1725, s'acquit beaucoup de réputation à Northampton et à Londres, tant par les succès de sa pratique que par les ouvrages qu'il mit au jour. Il en publia deux en anglais, l'un intitulé : ***Pensées sur l'ame humaine***, 1702, in-8°, 1704, in-8°, dans lequel il prétend qu'elle est matérielle: cet ouvrage fut condamné par le parlement à être brûlé par la main du bourreau; l'autre, sur les ***Maladies des yeux***, Londres, 1706, in-8°. Il est encore

auteur d'un troisième en latin, intitulé : *De fermento volatili nutritio conjecturæ rationales*, Londini, 1695, in-8°, et de quelques autres écrits.

COWELL (JEAN), jurisconsulte anglais, né vers 1554 à Ernsborough dans le Devonshire, enseigna le droit à Cambridge, où il mourut en 1612. On a de lui un ouvrage intitulé l'*Interprète*, publié (en anglais) à Cambridge, 1607, in-4°, et réimprimé deux ans après. Ce livre fit persécuter l'auteur, parce que ses ennemis, et entre autres Coke, prétendirent que la prérogative royale y était attaquée. Cowell publia aussi un autre ouvrage, intitulé : *Institutiones juris Anglicani*, 1605, in-8°.

COWLEY (ABRAHAM), célèbre poète anglais, fils d'un épicier de Londres, né dans cette ville en 1618, où il mourut le 3 août 1667, montra de bonne heure le plus grand goût pour la poésie. Dans son enfance, la *Reine des Fées*, poème de Spencer, tomba sous sa main ; il le lut avec tant d'ivresse qu'il se reconnut, comme il le dit, irréparablement poète. Dès l'âge de 13 ans, il publia un volume de *Poésies*, où l'on distingua la pièce de *Pyrame* et *Thisbé* qu'il avait composée à dix ans. Ses maîtresses devinrent le sujet ordinaire de ses vers. Il donna néanmoins un *Poème sacré*, en 4 chants, intitulé la *Davideide*; et l'on dit qu'il en avait écrit la plus grande partie au collége de Cambridge; en 1638, il donna l'*Enigme d'Amour* et le *Naufragium Joculare*, comédie latine. Ses talens lui acquirent l'estime des courtisans de Charles Ier auquel il fut toujours fidèle, et celle du lord Falkland auquel il fut long-temps attaché. Cowley suivit la veuve du monarque infortuné, la reine Henriette-Marie, obligée de se retirer en France, et il fut attaché en qualité de secrétaire à l'ambassade anglaise à Paris. On trouve plusieurs de ses *Lettres diplomatiques*, datées de 1650, dans les *Miscellanea aulica*, publiés par Brown. En 1657, Cowley se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, et se mit à herboriser dans le comté de Kent ; mais bientôt la poésie reprit ses droits sur son imagination, et il chanta *les propriétés des plantes*, en vers élégiaques, *les beautés des fleurs*, en stances irrégulières, et *l'utilité des arbres*, en vers héroïques. Charles II, qui lui avait des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : « Je viens de perdre l'homme du royaume qui m'était le plus attaché. » Il avait quitté la cour pour vivre dans une retraite agréable dans le comté de Surrey, sans autre société que celle de ses amis et des muses. Les libéralités du duc de Burkingham et du comte de Saint-Alban, qui lui étaient sincèrement attachés, l'avaient mis dans une honnête aisance. Buckingham, l'aimant même après sa mort, le fit enterrer à ses frais à Westminster; et son buste fut placé entre ceux de Chaucer et de Spencer. Il orna son tombeau d'une épitaphe, où il ne craignait pas de l'appeler le Pindare, l'Horace et le Virgile de l'Angleterre. Ses Œuvres, consistant en *Poésies latines et anglaises*, ont été recueillies à Londres en 1707, 2 vol. in-8°, ou 1710, 3 vol. in-4°, ou 1772, 2 vol. Elles ren-

ferment : 1° des *Mélanges*, parmi lesquels on distingue des vers à sa muse, un *Poème sur la mort d'Hervey*, et la *Chronique*, pièce pleine d'imagination et de gaîté ; 2° des *Poésies anacréontiques*, ou des traductions un peu trop longuement paraphrasées des odes d'Anacréon ; 3° la *Maîtresse*, recueil de morceaux hyperboliques défigurés par des pointes et un style froid et recherché ; 4° des *Odes Pindariques*, qui furent estimées, mais auxquelles on a justement reproché l'irrégularité de mesure et des idées trop métaphysiques ; enfin le poème de la *Davidéide*, que Rymer a prétendu être supérieur à celui du Tasse. Ce poète, trop vanté de son temps, a été peut-être trop déprisé dans le nôtre. Milton avait déclaré que les trois plus grands poètes de l'Angleterre étaient Spencer, Shakespeare et Cowley ; Felton dit que ce dernier avait cultivé toutes les muses, à l'exception de Melpomène, et avait été aimé de toutes ; mais Hume et Voltaire ont fort rabattu de ces éloges. Cowley, dit Hume, n'était qu'un poète médiocre. Il n'avait pas d'oreille pour l'harmonie, et ses vers ne se font connaître qu'à la rime. Ses nombres rudes et discordans ne présentent que des sentimens forcés, de languissantes allégories, des allusions éloignées et des pointes affectées. Cependant la force et l'ingénuité percent quelquefois parmi des imaginations si peu naturelles. Quelques traits anacréontiques surprennent par leur facilité et leur enjoûment. Ses ouvrages en prose plaisent par une élégance simple et naturelle, et même par leur tour sombre et mélancolique. Nicéron rapporte quelques-unes des pointes ridicules du poète anglais. Ainsi, par exemple, les yeux de sa froide maîtresse sont des miroirs ardens faits de glace. Il dit, sur la mort d'un arbre, où il avait gravé les sentimens de sa passion, que ses caractères enflammés l'avaient brûlé jusqu'à la racine. Son cœur est un Etna, qui, au lieu de la forge de Vulcain, renferme celle de Cupidon. Il conclut qu'on peut vivre sous la zone torride, puisqu'on vit au milieu des ardeurs dont il est dévoré. Malgré ces défauts, on trouve dans ses poésies latines quelques petites pièces d'un style agréable et naturel ; mais elles ne forment pas le plus grand nombre. Voltaire, dans une lettre à M. de Chabanon, lui dit : « Vous appelez Cowley le Pindare anglais ; vous lui faites bien de l'honneur. C'était un poète sans harmonie, qui cherchait à mettre de l'esprit partout. Le vrai Pindare est Dryden. »

COWLEY, navigateur anglais, était à la Virginie en 1683, quand le capitaine Jean Cook, célèbre boucanier, arriva sur cette côte. Cook prit Cowley pour son pilote pour aller au petit Goave à Saint-Domingue. Le fameux Dampier se trouvait sur le même navire, appelé la *Revanche*. Cette expédition fut malheureuse et n'atteignit point son but ; après avoir couru bien des dangers de toute espèce, Cowley arriva à Londres le 12 octobre 1686 ; il avait quitté la Virginie au mois d'août 1683. La relation de son voyage a été publiée à Londres par Hocke, en 1699, in-8°. Elle est intéressante et contient une fort bonne

description des îles Gallapagos.

COWLEY (ANNE), femme poète, née en 1743, dans le comté de Devon, descendait par sa mère du poète Gay. A trente-trois ans, elle n'avait pas encore soupçonné son talent pour l'art dramatique. Ce fut en assistant à la première représentation d'une pièce qui réussit, qu'elle sentit tout à coup que la nature l'avait formée poète. Elle se mit aussitôt à l'ouvrage, et finit en quinze jours sa pièce du *Déserteur* qui eut un grand succès. Les pièces qu'elle fit ensuite sont : I. *Le Stratagème d'une belle.* II. *Quelle est la dupe?* III. *Albine*, tragédie. IV. *Qu'est-ce que l'homme?* V. *Un Coup hardi pour un mari.* VI. *Il a plus d'une corde à son arc.* VII. *L'Ecole des vieillards.* VIII. *Le Destin de Sparte*, tragédie. IX. *Un jour en Turquie.* X. *La ville que vous voyez.* On remarque dans toutes ces pièces beaucoup de facilité et un abandon qui entraîne. Elle est encore auteur de trois épopées : la *Pucelle d'Aragon*, le *Village écossais*, le *Siége d'Acre.* Cette femme célèbre est morte à Tiverton en 1809.

COWPER (GUILLAUME), théologien écossais, mort en 1617, après s'être montré fougueux presbytérien, fut évêque de Galloway.

COWPER (GUILLAUME), chirurgien anglais, s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des muscles*, en anglais, qu'il publia l'an 1694, in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé dans le même format, Londres, 1724, sous le titre de *Myotomia reformata.* Il a donné aussi un *Supplément* à l'anatomie de Bidloo : on le trouve dans l'édition de Leyde, 1739 et 1750, grand-in-fol. Cette dernière, imprimée à Utrecht, quoique moins belle, est préférée à la précédente, parce qu'elle contient un supplément de cinq planches. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses. C'était un fort habile anatomiste. Il était membre de la Société royale de Londres, et est mort en 1710.

COWPER (GUILLAUME), médecin, né à Chester, mort dans la même ville en 1767, a publié : I. *Sommaire de la vie de S. Werburgh*, Chester, 1749, in-4°. II. *Il Penseroso*, Loudon, 1767, in-4°.

COWPER (GUILLAUME, comte DE), fut élevé au poste éminent de chancelier d'Angleterre, par la reine Anne, qui l'avait employé avec succès dans plusieurs négociations importantes. Cowper prit avec zèle la défense de Marlborough, et se démit de ses fonctions en 1710, lorsque la reine eut changé le ministère. Il fut nommé de nouveau grand-chancelier à l'avénement de Georges Ier, et il résigna cet emploi en 1718. Cowper était un magistrat habile, éloquent et ami de la justice. Il mourut le 10 octobre 1723.

COWPER (SPENCER), théologien anglais, né à Londres en 1713, mort en 1774, fils du comte de Cowper, élève du collége d'Exeter à Oxford, où il fut reçu docteur. Après avoir obtenu plusieurs bénéfices, il fut doyen de Durham. Cowper, bon astronome, a donné des *Tables de la lune.* On a aussi de lui plusieurs *Sermons*; un *Avis à une dame*, et

un savant *Traité sur la géométrie*, ouvrages très-estimés en Angleterre.

COWPER (GUILLAUME), l'un des meilleurs poëtes anglais du 18me siècle, né à Berkhamstead en 1732, mort en 1800, fils du docteur Cowper, chapelain de George II, et neveu du lord chancelier Cowper, n'avait pas six ans quand il perdit sa mère. Il reçut les premiers principes d'instruction à Market-Street au comté d'Hertford, et passa de là à l'école de Westminster, qu'il quitta à 18 ans. Destiné à la profession d'avocat, on le mit en conséquence chez un fameux procureur; de son étude il passa au collège de justice du temple. Là il retrouva ses anciens camarades de classes, Colman, Torton et Lloyd; ils se réunirent tous les quatre pour composer un ouvrage périodique intitulé *le Connaisseur*, que les deux premiers avaient entrepris. A 31 ans il fut nommé secrétaire de la chambre haute, place aussi lucrative qu'honorable, et que ses pères avaient remplie depuis long-temps; mais une timidité insurmontable l'empêcha d'accepter cette place. Alors il fut nommé inspecteur des journaux: cette place semblait n'exiger aucun travail; cependant il se présenta une occasion qui mit l'inspecteur dans le cas de paraître à la barre de la chambre. Cette circonstance fit sur Cowper une si forte impression, qu'il ne put garder sa place. Il fut attaqué de vapeurs mélancoliques, et on fut obligé de le placer à la maison du docteur Cotton à Saint-Albans. Par les soins et la bienfaisance de ce médecin, Cowper recouvra ses facultés mentales, et, depuis ce temps, ses idées religieuses furent aussi pures que saines. En 1765, il alla s'établir à Huntington, où il se lia d'amitié avec un ecclésiastique nommé Unwin, et avec toute sa famille. Unwin mourut des suites d'une chute de cheval. Sa veuve et Cowper allèrent s'établir à Olney, au comté de Buckingham, et s'y lièrent étroitement avec Newton, qui s'est fait une réputation par ses sermons et ses écrits en faveur du calvinisme. Il était alors vicaire de leur paroisse. Cowper inséra *soixante-huit pièces de vers* dans un Recueil d'hymnes que Newton donna en 1782. Il publia lui-même un volume de ses *Poésies*, qui firent alors peu de sensation. Mais le second volume, qu'il donna en 1785, le plaça au premier rang des gens de lettres. On y distingua surtout l'admirable pièce intitulée *le Devoir*. Lady Austin, pour qui le poëte avait de tendres sentimens, admirait presque exclusivement Milton. Elle pria un jour Cowper d'essayer d'écrire en vers blancs, et, le poëte lui demandant de lui prescrire le sujet, elle lui répondit: « Il n'y en a pas dont vous ne soyez capable de tirer parti: que ce soit ce *sopha*. » Telle fut l'origine d'un des plus beaux poëmes qui existent dans la langue anglaise. C'est à cette même dame que l'on doit encore *les Ballades populaires* de Jean Gilpin, dont elle avait raconté l'histoire à Cowper, pour le distraire dans des momens de tristesse. Ce récit fit sur lui un effet si puissant, qu'il le mit en vers. Dans le même temps, il s'occupa de traduire l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, en vers, dans le goût de Milton. Quoique cette version ne se fasse pas lire avec autant de plaisir que celle de

Pope, elle n'en donne pas moins une plus juste idée de l'original, parce qu'elle est plus fidèle. Il est vrai qu'elle est en vers blancs, et que ce genre lui donna une grande facilité. En 1786, Cowper alla demeurer à Weston, au comté de Northampton, avec madame Unwin, qu'il chérissait comme sa mère. Après avoir achevé sa traduction d'Homère, il s'occupa de la Vie de Milton, et d'une édition complète de ses *OEuvres poétiques*. Hayley avait déjà eu l'idée de la même entreprise, et cette conformité occasionna entre eux une liaison qui ne finit qu'avec la vie de Cowper. Cowper est, après Thomson, le poète anglais qui a le mieux observé et peint la nature. Ce poète, dont les infirmités augmentaient chaque jour, renonça facilement à son projet en faveur de son ami. Sa majesté accorda à Cowper, en 1794, une pension de 300 livres sterling; mais les bontés du roi ne furent profitables qu'aux parens du poète, dont l'état était tout-à-fait sans espérance. Il écrivit pourtant encore dans quelques occasions, et finit de revoir sa traduction d'Homère, qui a été imprimée depuis. Cet homme, également recommandable par les qualités de son cœur et par ses talens littéraires, mourut à Dereham, au comté de Norfolk. Il est enterré dans l'église de la paroisse : on y a élevé un monument à sa mémoire.

COX (Léonard), grammairien du 16e siècle, né au pays de Galles, mort en 1549, élève de Cambridge; depuis, maître d'une petite école, a fait un *Commentaire sur la grammaire de Lilly*.

COX (Richard), prélat anglais, né en 1499 à Whaddon, au comté de Buckingham, de parens obscurs, mort en 1581, élève d'Éton, du collége du roi à Cambridge, où il fut boursier, et d'où il passa au nouveau collége de Wolsey à Oxford. Là il embrassa les principes de la réformation, et fut mis en prison; mais il en sortit par le crédit de Crammer. Alors il fut nommé maître du collége d'Éton, et, en 1545, il obtint le doyenné de l'église du Christ à Oxford. A l'avénement d'Édouard VI, dont il avait été précepteur, il fut conseiller privé, et chanoine de Westminster; mais aussitôt que Marie fut sur le trône, il perdit tous ses bénéfices et fut mis en prison. On ignore comment il fut relâché; mais presque aussitôt il passa à Strasbourg, où il s'établit. Il y avait à Francfort une autre congrégation anglaise, dans laquelle Knox était parvenu à altérer la liturgie; le docteur Cox y passa, et, par ses soins et ses courageux efforts, il parvint à y rétablir la conformité. A l'avénement de la reine Élisabeth, il retourna en Angleterre, fut fait évêque d'Ély, et se comporta dans cette place d'une manière exemplaire. Ce prélat était marié et grand partisan du mariage des prêtres. Il a eu part à la formation de la première liturgie, ainsi qu'à la révision qui en fut faite en 1559, et il a beaucoup contribué à la *Bible des évêques*.

COX (Sir Richard), chancelier et historien d'Irlande, né en 1650 à Bandon, au comté de Cork, mort en 1733, fut d'abord procureur, et quitta cette profession pour celle d'avocat. En 1690, il fut juge à la cour des plaids-communs en Irlande, et, à peu près dans le même temps, le roi Guillaume le nomma gouverneur de

Cork. En 1703, il fut fait chancelier, et, en 1706, créé baronnet. L'année suivante, il perdit sa place, et se retira des affaires pour mener une vie privée. Mais dans la suite il accepta la place de premier juge du banc de la reine. A l'avénement de George Ier au trône, il perdit encore cet emploi, ainsi que sa place au conseil privé. Cox est auteur de l'*Hibernia Anglicana*, ou *Histoire de l'Irlande*, in-fol., dont la première partie parut en 1689. Il a encore donné, *Adresse aux partisans de la communion romaine en Angleterre; Recherches sur la religion et sur l'usage de la raison en matières religieuses*, in-8°.

COXCIE (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, élève de Van Orley, et imitateur des ouvrages de Raphaël, mourut à Anvers en 1592, à 95 ans, en tombant d'un échafaud sur lequel il travaillait. Ses tableaux sont recherchés et même difficiles à trouver. Celui qui représente l'*Ecce homo* est un de ses plus beaux ouvrages.

COXETER (Thomas), critique anglais, né en 1682 à Lechdale au comté de Glocester, mort en 1747, élève du collége de la Trinité à Oxford. Coxeter n'a jamais embrassé de profession; il s'est beaucoup occupé à rassembler d'anciens livres, et il a publié, en 1739, une nouvelle édition de la *Vie de l'évêque Fisher*, par Bailey. Il avait annoncé un *Recueil* d'anciennes pièces de théâtre, qui a été donné par Dodsley.

COYER (Gabriel-François), né à Beaume-les-Dames en Franche-Comté, le 18 novembre 1707, mort à Paris le 18 juillet 1782, fut quelque temps jésuite. Ayant quitté cette société en 1736, il se rendit à Paris en 1738, et fut chargé de l'éducation du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon. Il s'exerça sur divers sujets, et débuta par des feuilles volantes, dont quelques-unes, telles que *la Découverte de la pierre philosophale*, imitée de Swift, et *l'Année merveilleuse*, eurent le plus grand succès. Ces petites brochures furent réunies sous le titre très-convenable de *Bagatelles morales*. Il y a de la légèreté, de la finesse et de l'agrément dans quelques pièces de ce recueil; mais l'ironie étant la figure favorite de l'auteur, le ton en est monotone, et les plaisanteries sont amenées quelquefois de trop loin. On voyait dans les écrits de l'abbé Coyer, comme dans sa conversation, un effort continuel pour être agréable; et c'est le plus sûr moyen de ne pas l'être, ou de ne l'être pas long-temps. Sa *Noblesse commerçante* et le petit roman de *Chinki, histoire cochinchinoise, qui peut servir à d'autres pays*, Londres, 1768, in-8°, attribué d'abord à Voltaire, firent encore plus de sensation que les *Bagatelles morales*. Les idées développées dans *Chinki* se trouvent textuellement, pour ainsi dire, dans un Mémoire de Clicquot de Blervache, qui remporta le prix en 1757 à l'Académie d'Amiens. Ces deux brochures précédèrent deux lois, dont l'une donnait la noblesse aux commerçans distingués, et l'autre abolit pour quelque temps les jurandes. Nous avons encore de l'abbé Coyer: I. *L'Histoire de Jean Sobieski*, 3 vol. in-12, 1761, ouvrage intéressant, malgré une multitude de faits qui se ressemblent, et dont le style est

animé et concis, mais quelquefois peu digne de la majesté de l'histoire, parce qu'on y sent trop la diction maniérée de l'auteur des *Bagatelles*. II. *Voyage d'Italie et de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avait parcouru ces deux pays, moins en observateur profond qu'en Français léger, qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère. Ce livre dut cependant être lu avec plaisir par les femmes et les jeunes gens, qui ne connaissaient ni les Observations sur l'Italie de Grosley, ni le Voyage de de Lalande. III. *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, Paris, 1779, in-12; c'est le *Londres* de Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près qu'on doit à l'auteur. Le néologisme et l'affectation d'esprit s'y font encore plus sentir que dans le Voyage d'Italie. IV. *Plan d'éducation publique*, 1770, in-12. Ce plan, peu connu, offre cependant, plus qu'aucun autre ouvrage de l'auteur, des réflexions utiles et profondes. On a réuni, en 1754, en 2 vol. in-12, les *Bagatelles morales*, la *Noblesse commerçante*, *Chinki*, et un autre ouvrage intitulé : *De la Prédication*, qui ne porte pas son nom, et où il veut prouver qu'il est inutile de prêcher. Coyer a traduit encore le Commentaire de Blackstone, sur le code criminel d'Angleterre. Cette traduction, plus correcte qu'une autre faite deux ans auparavant, a eu du succès. (*Voy.* BLACKSTONE.) Toutes les Œuvres de Coyer ont été réunies en 7 vol. in-12, Paris, 1781. L'abbé Coyer avait adopté beaucoup de sentimens de la philosophie moderne, et les faisait valoir à sa manière. Il postula inutilement toute sa vie une place à l'Académie française. Il n'éprouva pas la même rigueur de la part des étrangers, car il fut reçu à l'Académie des Arcadiens en 1763, et à la Société royale de Londres en 1768. Il avait dit à Voltaire qu'il voulait, chaque année, s'établir pendant trois mois chez lui. Le poète, effrayé de l'exécution de ce projet, lui fit cette réponse si connue : « M. l'abbé, savez-vous la différence que je trouve entre don Quichotte et vous? c'est qu'il prenait les auberges pour des châteaux, au lieu que vous prenez les châteaux pour des auberges? »

COYPEL (NOEL), peintre, le premier de ce nom, né à Paris en 1628, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avait un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, son fils, Antoine Coypel, âgé seulement de douze ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, et les grandes espérances que donnait l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignait encore, quoique presque octogénaire, les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut à Paris en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, aux vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris ad-

mirable, vont les étudier. *Voy.* Hérault (Madeleine).

COYPEL (Antoine), fils aîné du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, forma son talent d'après les chefs-d'œuvre de Rome. Son mérite le fit choisir par *Monsieur*, frère unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux et des dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'Académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1717, et l'anoblit l'année suivante. En 1719, il lui fit présent d'un carrosse et d'une pension de 1500 livres, pour l'entretien de l'équipage. Coypel, ayant eu ensuite quelques mécontentemens, était tenté de passer en Angleterre, lorsque le duc d'Orléans se rendit *incognito* chez lui, pour l'engager à ne point quitter la France. Ce même prince n'étant encore que duc de Chartres, voulut être son disciple, et fit beaucoup de progrès dans le dessin, graces à ses leçons. Le maître dédia à son élève vingt *Discours*, remplis de préceptes confirmés par des exemples, et surtout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. On trouve, dans les *Passe-temps poétiques* de La Martinière, une pièce de vers d'Antoine, intitulée: *Epître d'un père à son fils, sur la peinture*, où il y a des beautés. Coypel entendait supérieurement le poétique de son art. Il inventait facilement, et de plus exprimait avec beaucoup de succès les passions de l'ame. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables, mais ses figures sont maniérées, leurs attitudes sont toujours exagérées; il semble qu'il ait pris pour modèle, non la nature, mais de mauvais acteurs de théâtre. Aussi, aujourd'hui que l'art a éprouvé une heureuse régénération, regarde-t-on Coypel comme un des corrupteurs du bon goût, et comme un des auteurs de l'état de barbarie où la peinture fut plongée du temps de la régence et au commencement du règne de Louis XV. Coypel mourut à Paris, le 7 janvier 1722. Lorsqu'il peignait le plafond de la chapelle de Versailles, Louis XIV, voyant de sa tribune cet ouvrage pour la première fois, dit: « Les figures sont trop grandes. » Le peintre, sûr de son talent, ne tint aucun compte de la critique du Souverain. Le lendemain, le roi revit les ouvrages de Coypel avec attention, et lui dit: « J'ai examiné vos figures du bas de ma chapelle; ma critique était injuste; vous auriez mal fait de les peindre plus petites. »

COYPEL (Charles-Antoine), né à Paris en 1694, mort à Paris en 1702, âgé de 58 ans, fils d'Antoine, fut son élève et son imitateur; mais lui resta son inférieur. La faveur lui valut la place de premier peintre du roi et de directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il écrivait très-bien: Outre divers *Discours académiques*, fort applaudis, qu'on trouve dans le Mercure de France, 1752; il avait composé plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes ont été jouées à la cour. Elles sont au nombre de 22 en prose ou en vers, dont deux tragédies en trois actes et en vers, *Sigismond* et *Alceste*. Ses principales comédies sont: *Les Amours à*

la chasse, l'Ecole des pères; les Folies de Cardénio, le Triomphe de la raison, Arlequin dans l'île de Ceylan, le Défiant, les Effets de l'absence, l'Education perdue, l'Impatient. En mourant, Coypel, avait laissé ce théâtre au Dauphin, après la mort duquel il passa successivement aux ducs de Saint-Aignan et de Noailles. Ce dernier le conserva jusqu'en 1789; on ignore ce qu'il est devenu. La bibliothèque du Roi en possède une copie en 6 vol. in-4°, qui a été acquise à la vente du duc de La Vallière, n° 3463. L'abbé Mercier de Saint-Léger, dans le Journal de littérature, imprimé à Deux-Ponts, in-4°, année 1784, fit insérer une note assez étendue sur ce théâtre. Il s'était d'abord adonné à l'histoire, il la quitta pour la bambochade, mais n'y réussit pas beaucoup mieux.

COYPEL (Noel-Nicolas), fils de Noël et oncle du précédent, né à Paris, le 7 janvier 1688, distingué par la fécondité de son génie, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux, aurait peut-être surpassé ses frères, par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si un coup qu'il s'était donné à la tête n'eût hâté sa mort, arrivée à Paris le 24 décembre 1734. Sur la fin de sa vie, il s'était attaché avec beaucoup de succès à peindre le portrait, tant à l'huile qu'au pastel. On lui attribue un *Discours sur le coloris*, dans les *Amusemens du cœur et de l'esprit*, tom. 8.

COYSEVOX (Antoine), sculpteur lyonnais, originaire d'Espagne, né en 1640, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le superbe palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut membre de l'Académie de peinture et de sculpture, et travailla à différens bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Gracieux, élevé, naïf et noble, son ciseau prenait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. On le surnomma le *VanDyck de la sculpture*, à cause de la beauté de ses portraits et du feu qu'il mettait dans la physionomie de ses personnages, comme on le voit au Musée royal des monumens français, dans la statue du cardinal Mazarin, qui est considérée comme un chef-d'œuvre. Ses principales compositions sont *la statue équestre de Louis XIV*, qu'on voyait avant la révolution dans la cour de l'hôtel-de-ville de Paris; le *tombeau de Colbert; les statues de la Dordogne, de la Garonne et de la Marne;* les *groupes de l'Abondance et de Castor et Pollux; Vénus accroupie*, la *Nymphe à coquille*, l'*Hamadryade*, le *Faune jouant de la flûte*, et les deux groupes placés en regard dans le jardin des Tuileries, représentant d'un côté *le Cheval Pégase, monté par la Renommée*, et de l'autre, le même cheval monté par *Mercure*, considéré comme dieu de l'éloquence. Coysevox mourut à Paris en 1720, à 80 ans; il avait été 44 ans membre de l'Académie, et par suite chancelier.

COYSSARD (Michel), jésuite, né en 1547, à Besse en Auvergne, mort le 10 juin 1623, à Lyon, où il était recteur du collége de la Trinité, traduisit de l'italien plusieurs ouvrages de pié-

té, et composa en vers français, un catéchisme, intitulé : *Sommaire de la Doctrine chrétienne*, Lyon, 1591, un gros vol. in-12 ; avec des *Hymnes ou Odes spirituelles*, aussi en vers français, dans lesquels on trouve beaucoup plus de piété que de poésie. Le P. Coyssard avait aussi fait quelques compilations qui sont oubliées aujourd'hui et à juste titre.

COYTHIER (Jacques), né à Poligny, d'une ancienne famille, premier médecin de Louis XI, et premier président de la chambre des comptes à Paris, obtint graces sur graces en menaçant de la mort ce monarque qui la craignait beaucoup. Le roi revint pourtant du faible qu'il avait pour ce médecin, et donna, dit-on, ordre à son prévôt de l'en défaire sourdement. Coythier, averti par ce prévôt, son ami intime, lui dit « que ce qui l'affligeait le plus en mourant, c'était que le roi ne vivrait que quatre jours après lui ; que c'était un secret qu'il savait par une science particulière, et qu'il voulait bien le lui confier comme à un ami fidèle. » Le prévôt rapporta cette confidence au roi, qui, plus épouvanté que jamais, ordonna qu'il ne se présentât plus devant lui. Le médecin se retira avec des biens considérables, oublia dans l'aisance et les plaisirs les orages de la cour, et mourut à Poligny au commencement du 16e siècle. Après la mort de Louis XI, il fut recherché pour les sommes immenses qu'il avait reçues de ce prince ; mais il se tira d'affaire en offrant au roi Charles VIII une somme de 50,000 écus pour soutenir la guerre. La crainte du trépas était si puissante sur Louis XI, qu'il ne lui refusait jamais rien, pourvu qu'il chassât le fantôme épouvantable de la mort. Les ordonnances de Coythier, si l'on en croit une ancienne chronique, étaient de terribles et merveilleuses médecines. » Gaguin dit, en termes exprès : *Humano sanguine, quem ex aliquot infantibus sumptum hausit, salutem comparare vehementer optabat* ; mais ce remède exécrable ne put renouveler le sang brûlé de Louis XI. Outre les places dont ce monarque honora son médecin, il l'accablait chaque jour de présens, malgré la brutalité accompagnée de juremens avec laquelle il lui parlait. « Il le gourmandait, dit Mézerai, comme un valet. » Les comptes des trésoriers de l'épargne portent que, dans moins de huit mois, Coythier reçut 98,000 écus. Il obtint pour son neveu, Pierre Versé, l'évêché d'Amiens. Par son testament, il donna sa bibliothèque à un de ses parens nommé Claude Grand, archidiacre d'Orléans, à la charge qu'après la mort de ce dernier, elle retournerait au chapitre de Poligny. Coythier fit des présens à cette église, et y fonda une messe quotidienne qui s'est dite jusqu'en 1789.

COZERN (Jean), célèbre docteur d'Arménie, descendant d'une illustre famille de Daron, florissait dans le milieu du 11e siècle. Après avoir étudié avec succès la philosophie et la morale, il acquit l'estime et la réputation d'un homme sage et savant, au point qu'il devint par la suite l'oracle du peuple et le conseiller intime des princes et des rois. Matthieu d'Edesse en parle avec beaucoup d'éloges dans le manuscrit arménien n° 99. Cozern mourut vers l'an 1044, et laissa manuscrit : I.

Un *Traité astronomique*. II. Un *Calendrier perpétuel*. III. Un *Recueil de proverbes et d'Anecdotes morales*. IV. Une *Instruction chrétienne*.

COZZA (Laurent), cardinal, naquit en 1654, à Bolsena dans le diocèse de Montefiascone, et entra dans l'ordre des frères mineurs Observantins. Il occupa successivement les postes les plus éminens de son ordre, et eut une grande part à la réunion du patriarcat d'Alexandrie, avec l'Église romaine, en 1713. Benoît XIII lui donna le chapeau de cardinal, le 9 décembre 1726. Cozza mourut le 18 janvier 1729. Il avait publié plusieurs ouvrages : I. *Vindiciæ areopagiticæ*, 2 vol. II. *Commentaria historico-dogmatica ad librum de hæresibus S. Augustini*. III. *Historico-polemica schismatis Græcorum*, 4 vol., etc., etc.

COZZA (Francesco), élève du Dominiquin, né à Palerme en Sicile, mort à Rome en 1664, fut employé dans cette ville à plusieurs grands travaux qu'il a exécutés à fresque et à l'huile.

COZZANDO (Léonard), religieux servite, né à Rovato, bourg du Bressan, en 1620, est auteur de plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont estimés : I. *De Magisterio antiquorum philosophorum libri VI*, Genevæ, 1684, in-12. Bayle dit du bien de ce livre ; mais Heuman et Brucker le jugent différemment. II. *Libraria Bresciana, prima e seconda parte nuovamente aperta*, In Brescia, 1694, in-8°. La première partie de cet ouvrage avait déjà paru en 1685, et renferme les Vies de 316 auteurs ; la seconde en contient 214. III. Un Traité *de Plagio*. IV. *Epicurus expensus*. Ces deux derniers ouvrages sont moins connus que les premiers. — Donat Cozzando, parent du précédent, né en 1570, mort en 1627, exerçait la profession d'avocat à Brescia. On a de lui : I. *Alcune annotazioni soprà Bartolomeo Bertazzolo, de clausulis testamentorum*, Venise, 1593, in-4°. II. *Sulla misura dell'acque correnti*, Brescia, 1593.

CRAANEN (Théodore), médecin hollandais du 17e siècle, exerça d'abord sa profession à Duisbourg et ensuite à Nimègue : mais, étant passé à Leyde, il y enseigna pendant 18 ans, fut conseiller, premier médecin de Frédéric Guillaume, et mourut dans cette dernière ville le 27 mars 1688. Tous les ouvrages de ce médecin ont été recueillis à Anvers en 1689, 2 vol. in-4° ; mais il y en a des traités séparés. Les principaux sont : *Tractatus physico-medicus de homine*, imprimé d'abord à Leyde, 1689, in-4° ; et réimprimé à Naples, 1712, in-4°. Cet ouvrage est rempli d'observations curieuses de physique, d'anatomie et de médecine. L'auteur suit, dans ses explications, les idées de Descartes, et, dès-lors, elles ne sont pas toujours justes. II. *Œconomica animalis ad circulationem sanguinis breviter delineata*, Amsterdam, in-8°, 1703. III. *Observationes medicæ*, Leyde, 1698, in-12. IV. *Lumen rationale medicum, hoc est praxis medica reformata*, Middelbourg, 1686, in-8°, sans nom d'auteur. Il était partisan du système de Descartes.

CRAASBECK (Joseph van), peintre flamand, né en 1608 à Bruxelles, mort en 1668, élève

de Brower, n'a guère peint que des *Scènes de cabaret*, qu'il a habilement exécutées.

CRAB (Roger), marchand anglais, né au 16e siècle au comté de Buckingham, donna aux pauvres tout le produit de ses marchandises, et se retira dans un ermitage, où il fut regardé et visité comme un prophète. On a prétendu qu'il avait annoncé la restauration et la révolution d'Angleterre.

CRABB (Habakkuk), ministre dissident, né à Wattesfield, au comté de Suffolk, mort en 1795, élève du docteur Ashworth à Daventry. Après avoir desservi plusieurs congrégations, il s'établit dans son village natal, d'où il passa à Royston, où il mourut. On a publié ses *Sermons* après sa mort.

CRABBE (Pierre), en latin *Crabbius*, religieux franciscain, natif de Malines en 1470, mourut dans cette ville en 1554, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une édition, incomplète et mal conduite, des *Conciles*, continuée par Surius en 1567, réimprimée à Venise, 1585, 4 vol. in-fol.

CRABETH (François), peintre, né vers l'année 1500, mort fort riche, à Malines, en 1548, fit, pour les récolets de Malines, le *Tableau* du maître-autel, représentant *Jésus-Christ sur la croix*, et différens sujets de la Passion. Tous ses ouvrages sont dans la manière de Lucas de Leyde, excepté les têtes, qui tiennent de celles de Quintin Messis. Crabeth peignait en détrempe, d'une couleur aussi vigoureuse que s'il eût peint à l'huile.

CRABETH (Adrien), peintre flamand, né vers le milieu du 16e siècle. Almovéen le croit frère de Thierri et de Wautier Crabeth, fameux peintres sur verre, dont l'article suit. Adrien apprit la peinture de Jean Swart; rempli d'heureuses dispositions, il surpassa bientôt son maître, et vint très-jeune en France, dans l'intention de passer à Rome; mais il mourut à Autun, où il s'était arrêté pour quelques ouvrages. Ses productions étaient très-estimées.

CRABETH (Thierri et Vautier). Ces deux frères, que quelques biographes disent originaires d'Allemagne, nés dans les Pays-Bas, à peu d'années l'un de l'autre, au commencement du 16e siècle, étaient les plus habiles peintres sur verre de leur temps. Thierri avait plus de force; mais Vautier le surpassait en dessin et en coloris. Il dut sans doute cette supériorité à ses voyages en France et en Italie. Son usage était de laisser, dans chaque ville où il passait, un panneau de vitres ou un châssis peint de sa main. Vautier ne fut que quatre ans, depuis 1660 jusqu'en 1664, à peindre quatre grands vitraux de la principale église de Gouda, entre autres les belles compositions d'*Héliodore chassé du temple*, et de la *Naissance de Jésus-Christ*. Mais Thierri, encore plus prompt, peignit, en trois années seulement, six grands vitraux de la plus grande forme, et d'une composition aussi considérable que celle de son frère. Il fit aussi, en 1567, une vitre admirable. Elle représentait *Jésus-Christ chassant les vendeurs du Temple*, et l'année suivante, *la Mort d'Holopherne*. C'est son dernier ouvrage: il était pour

l'église de Gouda (1). Willem Tomberge a prétendu qu'à la mort de ces deux artistes, on a perdu le secret de peindre sur verre : c'est une erreur qui subsiste encore. Cependant le fameux Jean Cousin a fait depuis ses superbes vitraux, et il n'a pas été le dernier en ce genre. De plus, ce secret est encore un peu en usage en Angleterre, en Allemagne, et même en France ; le goût ne permettant plus cependant de couper les figures en tout sens par des plombs, qu'on ne pouvait s'empêcher d'employer aussi désagréablement, cette manière de vitrer les églises a cessé d'avoir lieu. D'après les nombreuses découvertes chimiques, la perfection où l'on a porté les peintures en émail, les cristaux et les pierres coloriées, il n'y a pas de doute que l'on ne réussirait à peindre sur verre avec des couleurs aussi vives qu'autrefois, si l'on y mettait autant d'importance, et si l'on y sacrifiait des sommes aussi considérables.

CRACUS, duc de Pologne vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son tombeau près de la ville ; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps. Ces anciennes Annales de la nation polonaise sont pleines d'obscurité et d'incertitude.

CRADOCK (Samuel), théologien non-conformiste, né à North-Cadbury, dans le comté de Sommerset, en Angleterre, en 1620, fut expulsé de la cure qu'il occupait dans sa patrie en 1662. Il est auteur d'une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament;* d'une *Concordance des quatre Évangélistes*, et de plusieurs autres ouvrages. Il mourut le 7 octobre 1706, âgé de 86 ans.

(1) On a publié en français l'explication de ces belles peintures. Gouda, 1813, in-12.

CRADOCK (Thomas), recteur de Saint-Thomas, au comté de Baltimore, état de Maryland, aux États-Unis d'Amérique, prononça, en 1753, en présence du gouverneur et de l'assemblée, un discours sur les irrégularités du clergé. Il a publié aussi, en 1756, une Version des *Psaumes de David*, en vers héroïques, qui serait peu goûtée des lecteurs d'aujourd'hui; mais qui n'est pas sans mérite.

CRADOCK (Luc), peintre anglais, mort en 1717, dont les tableaux ont été vendus autrefois très-cher. Ceux où il a représenté des *Oiseaux* sont les plus estimés.

CRAESBEKE (Joseph van), peintre, né à Bruxelles en 1608. Sa première profession était celle de boulanger, qu'il alla exercer à Anvers. La conformité de ses mœurs, basses et crapuleuses, le lia avec Brauwer. A peine avait-il vidé son four, qu'il se rendait chez son ami, où il examinait sa manière d'ébaucher et de finir ses ouvrages; se sentant animé du desir de l'imiter, il peignit à son tour; et, aidé des leçons de Brauwer, il parvint presque à l'égaler dans son art ; mais il n'a peint que des sujets bas et dégoûtans. Il étudiait ses grimaces devant son miroir. Souvent il se mettait un emplâtre sur l'œil, en ouvrant une bouche effroyable : c'est ainsi qu'il a fait plusieurs fois son portrait. Ses tableaux représen-

taient des *Tabagies*, des *Corps-de-garde*, des *Querelles de gens ivres*. On voyait à Anvers un de ses tableaux sur bois, représentant les *Portraits des principaux confrères de la confrérie des maîtres en fait d'armes, et leurs différens exercices*. C'est un des plus corrects qu'il ait faits.

CRAESBEKE (Laurent), imprimeur portugais, fils du plus célèbre imprimeur de sa patrie, a publié quelques ouvrages de littérature dans sa langue, et s'est distingué dans l'exercice de son art, à Lisbonne, en 1640.

CRAFFT. *Voyez* Craton.

CRAIG (Nicolas), en latin, *Cragius*, né vers l'an 1549 à Rypen dans le Jutland, recteur de l'école de Copenhague en 1576, il voyagea dans toute l'Europe pour son instruction, quoiqu'il fût marié. A son retour, trouvant chez lui deux enfans qui ne lui appartenaient point, il s'en débarrassa, aussi bien que de leur mère, en faisant casser son mariage, et, malgré cette aventure, il se remaria. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employait. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très-estimé *sur la République des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois à Heildelberg en 1593, in-4°, réimprimé à Leyde en 1670, in-8°; et des *Annales de Danemarck*, en six livres, depuis la mort de Frédéric Ier jusqu'à l'année 1550, qui sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-fol.

CRAIG (Thomas), jurisconsulte écossais, né d'un bourgeois d'Édimbourg en 1648, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mort en 1608, est auteur d'un savant *Traité des Fiefs d'Angleterre et d'Écosse*, imprimé à Londres, 1655, in-folio, sous ce titre: *Jus feudale*, seu *Consuetudines feudales Scotiæ, Angliæ, plerorumque Galliæ locorum*, etc., et réimprimé à Leipsick en 1716, in-4°; et d'un autre, *Du Droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-fol.

CRAIG (Jean), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de trente-six pages, fort rare, sous le titre de *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4°. Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipsick en 1755, in-4°, ornée d'une préface savante sur la vie et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu; et, par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans, c'est-à-dire jusqu'en 3150. Elle serait nulle après ce terme, si Jésus-Christ ne prévenait cette éclipse par son second avénement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. Un compatriote de Craig (Pierre Péterson) a résolu le même problème; mais il assigne une autre loi au décroissement des motifs de crédibilité, et il prétend que c'est en 1789 que

la religion chrétienne cessera d'être croyable. Il en conclut, comme Craig, la fin du monde; et ce qui le confirmait dans son opinion, c'était que la comète de 1661 devait reparaître vers la même époque. Son ouvrage fut imprimé à Londres en 1701, sous le titre de: *Animadversiones in F. Craig principia mathematica.* Craig et Peterson s'appuient sur ce passage de l'Évangile : « Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?» (Luc. XVIII, v. 8.) L'abbé Houtteville l'a combattu dans sa *Religion Chrétienne prouvée par les faits.* Craig est auteur d'un autre ouvrage, intitulé: *Tractatus mathematicus de figurarum curvi linearum quadraturis et locis geometricis*, Londres, 1696, in-4°.

CRAIG (Jacques), théologien écossais, né en 1682 à Gifford, dans le Lothian oriental, mort en 1744, élève du collége d'Édimbourg, où il fut un prédicateur très-goûté du peuple. On a publié 3 vol. de ses *Sermons* et des *Poésies sacrées.*

CRAIG (Guillaume), théologien écossais, mort en 1784, était né à Glascow en 1709, où il fut élève de l'université. En 1730, il commença ses prédications; et, en 1737, il fut ministre de Cambus-Nethan, d'où il retourna à Glascow, et desservit l'église de Saint-André. Le docteur Craig a donné un *Essai sur la Vie de Jésus-Christ*, et un volume de *Sermons.*

CRAKANTHORP (Richard), théologien anglais, célèbre par son érudition, né au West-Moreland, mort en 1624, élève du collége de la Reine à Oxford, et recteur de Black-Notley, au comté d'Essex, est auteur de plusieurs ouvrages: I. *Justinien défendu contre le cardinal Baronius.* II. *Introductio in metaphysicam libri IV.* III. *Apologie de Constantin, avec un Traité de la monarchie temporelle du pape.* IV. *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, Londres, 1625, in-4°. V. *Vigile endormi, ou Traité du cinquième concile général tenu à Constantinople*, l'an 553. VI. *Logicæ libri quinque*, *etc.*

CRAMAIL ou CARMAIN (Adrien de Montluc, comte de), petit-fils du fameux maréchal de Montluc, né en 1568, devint maréchal-de-camp et gouverneur du pays de Foix. Il était nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorqu'étant entré dans les intrigues de madame du Fargis, contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, après la journée des dupes, en 1630. Il y resta 12 ans, jusqu'en 1642. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille, qui porta ses biens dans la maison d'Escoubleau. Cramail est auteur de la comédie des *Proverbes*, 1644, in-8°, réimprimée plusieurs fois. On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, Paris, 1630, in-8°, recueil de quolibets assez plats; et les *Pensées du Solitaire.*

CRAMER (Daniel), savant théologien allemand, né en 1568 à Reetz au Brandebourg, mort en 1598, fut professeur d'éloquence à Wittemberg, et ensuite chanoine et professeur consistorial à Stettin: il a écrit *sur la logique et la métaphysique d'Aristote; Schola prophetica*, Hambourg, 1606-12, 6 parties in-8°; *Arbor hæreticæ consanguinitatis*, Strasbourg, 1623, in-4°, etc.

CRAMER (André), seigneur de Hoyerswort, en Poméranie, servit avec distinction dans l'armée suédoise, pendant la fameuse guerre de trente ans. Après la bataille de Leipsick, où il fut dangereusement blessé, il s'attacha aux ducs de Holstein-Gottorp, et devint leur conseiller intime. Il eut une grande part à la rédaction des Mémoires que le roi de Danemarck et la maison de Holstein-Gottorp publièrent, touchant les débats, qui avaient éclaté entre eux au sujet des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst.

CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg dans le canton de Zurich, en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et à Herborn. Il mourut dans la première de ces villes en 1702. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitationes de arâ exteriori Templi secundi*, Leyde, 1697, in-4°. II. *Theologia Israëlis*, Bâle, 1699, in-4°.

CRAMER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, né à Elcan en 1678, professeur d'hébreu à Zurich, après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie, occupa plusieurs autres places honorables, et mourut en 1737. On a de lui : I. Un grand nombre de *Thèses théologiques* en latin. II. Plusieurs *Dissertations*, aussi latines. III. Neuf *Harangues*, et d'autres ouvrages où l'on trouve de l'érudition.

CRAMER (Gabriel), médecin, né à Genève le 24 mars 1641, exerça sa profession avec succès dans cette ville, et mourut le 15 juin 1724, doyen du collége de médecine. On n'a de lui que deux thèses soutenues pendant le cours de ses études : I. *Theses anatomicæ totam anatomiæ epitomen complectentes*, Argentorati 1663, in-4°. II. *Disputatio inauguralis de obstructione jecoris*, ibid., 1664, in-4°.

CRAMER (Jean-Isaac), fils du précédent, reçut le bonnet de docteur en 1696, et pratiqua la médecine à Genève, où il publia un ouvrage de matière médicale en 22 parties sous ce titre : *Thesaurus secretorum curiosorum, in quo curiosa, non solùm ad omnes corporis humani tum externos, tum internos morbos curandos, sed etiam ad cutis, faciei, aliarumque partium ornatum, formam, nitorem et elegantiam conciliandos, continentur secreta*, Coloniæ Allobrogum, 1709, in-4°.

CRAMER (Jean-Frédéric), jurisconsulte allemand, professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, résident de ce prince à Amsterdam, possédait le droit, les langues et la science des médailles, et avait acquis dans ses voyages l'amitié de presque tous les savans d'Allemagne et de France. Il mourut à La Haye, en 1715. On a de lui : I. *Vindiciæ nominis Germanici contra quosdam obtrectatores Gallos*, Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit est principalement dirigé contre cette question du jésuite Bouhours : « Si un Allemand pouvait être bel esprit ? » II. Une Traduction latine de l'*Introduction à l'Histoire* par Puffendorf, imprimée à Utrecht, 1702, in-8° ; et à Francfort, 1704, in-8°.

CRAMER (Gabriel), géomètre distingué, né à Genève en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Les Académies

de Londres, de Berlin, de Montpellier, de Lyon, de Bologne, s'empressèrent de le mettre au nombre de leurs membres. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il était allé, dans l'espérance de rétablir sa santé. Les mathématiciens lui doivent : I. Une excellente *Introduction à la Théorie des lignes courbes*, Genève, 1750, in-4°. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. II. Les éditions des *Elementa universæ matheseos* de Christian Wolf, Genève, 1732, 1741, 5 vol. in-4°. III. L'*Édition des Œuvres de Jacques et de Jean Bernoulli*, en 6 vol. in-4°, 1743. Ce recueil précieux est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer, disciple de Jean Bernoulli, était digne d'un tel maître, par ses vastes connaissances dans la géométrie, dans la physique et dans les belles-lettres. C'était une encyclopédie vivante. Sa famille subsiste encore à Genève, et soutient son nom avec honneur.

CRAMER (Jean-André), célèbre métallurgiste, né en 1710 à Quedlinbourg, mort à Berggieshübel, près de Dresde, en 1777, est le premier qui ait réduit en principes l'*Art d'essayer les métaux*, et il a publié sur cette matière un ouvrage très-estimé, intitulé : *Elementa artis docimasticæ duobus tomis comprehensa, quorum prior theoriam, posterior praxim exhibet*, Lugduni-Batavorum, 1739, 1744, 2 vol. in-8°. Devilliers a mis cet ouvrage en français sous le titre d'*Élémens de docimastique*, ou l'*Art des essais*, Paris, 1755, 4 vol. in-12. Ces élémens présentent d'abord une connaissance très-étendue des minéraux, et ensuite tous les procédés chimiques et mécaniques qui ont rapport à la docimastique. Il ne leur manquerait, pour être complets, que de traiter du travail des minières, et de la fonte des métaux à grande masse et à grand feu. Cramer est encore auteur d'une *Introduction à l'art d'exploiter les forêts*, avec une description de la méthode de brûler le charbon, in-fol., 1766 : et enfin il a donné des *Élémens de la métallurgie*, in-fol., 2 parties. C'est à ses travaux et à ses découvertes précieuses que l'Allemagne est en partie redevable de la grande réputation dont elle jouit dans l'art de la métallurgie.

CRAMER (Jean-André), écrivain allemand, né en 1723 à Josephstadt en Saxe, mort en 1788, étudia à Leipsick, où il fit des conférences, et publia un écrit périodique, intitulé : *Le Gardien spirituel*. En 1754, il passa à Copenhague en qualité de chapelain de la cour, et en 1765 il fut nommé professeur de théologie; mais à la disgrace de Struensée, Cramer perdit ses places, et se retira à Lubeck. En 1774, il fut rappelé en Danemarck, et nommé professeur de théologie à Kiel, où il mourut. Il a traduit en allemand quelques ouvrages de Saint Chrysostôme, Leipsick, 1748-1751, 10 vol. in-12, et l'*Histoire universelle* de Bossuet, avec des *Dissertations*, Hambourg et Leipsick, 1748-1786, 7 vol. in-8°. Il a publié encore une *Traduction des Psaumes* en vers. Il est auteur de *Sermons*, *d'Odes*, de la *Vie de Gellert*, et de beaucoup de *Mélanges*. Ses *Poésies* sont fort admirées.

CRAMER (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Kiel en 1748, et mort à Paris en 1808, à l'âge d'environ 60 ans, fut professeur de philosophie et de littérature orientale à l'Université de sa ville natale, qu'il quitta pour aller professer en Danemarck. Il vint ensuite s'établir imprimeur-libraire à Paris, où il a publié les ouvrages suivans : I. *Collection des écrits d'Emmanuel Syeys*, édition à l'usage de l'Allemagne, 1796, gr. in-8°. II. *Claire Duplessis et Clairant*, ou *Histoire de deux amans émigrés*, traduct. de l'allemand d'Aug. La Fontaine, 1796-1797, 2 vol. in-8°. III. Le *Comte de Donamar* (avec M. Monvel fils), traduit de l'allemand de Fr. Bouterweck, etc., 1798, 4 vol. in-18. Cet ouvrage fait partie d'une collection commencée sous le titre de *Bibliothèque germanique*, et qui n'a pas été continuée. IV. La *Bataille d'Hermann*, Bardit de Klopstock, traduite de l'allemand, 1799, gr. in-8°. V. *Idée d'une Encyclopédie portative de la langue, littérature, histoire, géographie, statistique de treize nations civilisées, anciennes et modernes, projetée*, 1800, in-16. VI. *Voyage en Espagne*, par Ch. A. Fischer, traduit de l'allemand, 1801, 2 vol. in-18. VII. *Anecdotes sur W. G. Mozart*, traduites de l'allemand, 1801. VIII. *Jeanne d'Arc*, ou *la Pucelle d'Orléans*, par F. Schiller, traduite de l'allemand, 1801. IX. *Manuel de littérature classique ancienne, contenant, 1° l'archéologie; 2° une notice des auteurs classiques; 3° la mythologie; 4° et 5° les antiquités grecques et latines*, traduit de l'allemand de M. Eschenburg, avec des additions, par Cramer, 1801, 2 vol. in-8°. Par ces additions, Cramer a voulu indiquer les traductions françaises de ces auteurs, et quelquefois même les ouvrages qui y ont rapport. Mais ces additions fourmillent de fautes, soit dans les noms des auteurs français, soit dans le titre de leurs ouvrages, soit dans les dates de leur publication, sans parler des nombreuses omissions qui y ont été commises. X. *Description de Valence* (Espagne), ou *Tableau de cette province, de ses habitans, de leurs mœurs*, etc., par Fischer, traduit de l'allemand, Paris, 1803. XI. *Nouveau Dictionnaire portatif, français-allemand* et *allemand-français*, 1805, 2 vol. in-16. XII. *Tableau d'un héros*, ou *Vie dramatique d'Hermann*, traduit de l'allemand de F. Klopstock, 2me édition : la première parut en 1799. Il a aussi publié beaucoup d'ouvrages en allemand, entre autres l'*Atala* de M. de Châteaubriant. (*Voyez* l'*Allemagne littéraire* de Meusel.) Cramer était très-versé dans la connaissance des langues, dont il savait un grand nombre : on pouvait le mettre au rang de ces hommes érudits et savans, dont on voit diminuer chaque jour le nombre, sans oser espérer qu'ils seront remplacés.

CRAMER (N.), peintre flamand, né en 1670, mort en 1710. Ses dessins étaient d'un goût pur, et ses portraits très-ressemblans.

CRAMMER. (THOMAS). *Voy.* CRANMER.

CRAMOISY (SÉBASTIEN), né en 1585, mort en 1669, imprimeur à Paris, distingué par une grande capacité dans son art, fut directeur de l'imprimerie du Lou-

vre, nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ce fut sous son administration que parurent les grands livres imprimés au Louvre, et ceux qui portent pour enseigne le Grand Navire, et qu'il est d'usage de désigner par ces mots : *Sub nave*, signe des libraires de Paris. Ses éditions n'étaient, ni aussi belles, ni aussi exactes que celles des Estiennes, des Manuces, des Plantins et des Froben ; mais, après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. — Son frère, Claude Cramoisy, dirigeait en second l'imprimerie. Les ouvrages les plus remarquables qu'il ait imprimés, sont l'*Histoire ecclésiastique de Nicéphore*, 2 vol. in-fol. ; les derniers volumes de la traduction de *Saint Chrysostôme*, par Fronton-le-Duc, 1609-1624, in-fol. ; la collection d'*André Duchesne*, 5 vol. in-fol. ; les œuvres de *Sirmond* et de *Pétau* ; *Geographia sacra*, 1641, in-fol., rare. Il mourut à Paris en 1661. Le *Catalogue de ses Éditions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils, qui lui succéda, mais qui n'eut ni ses talens, ni son exactitude. Louis XIV fit venir de Lyon, en 1691, Jean Anisson, qui le remplaça, et qui soutint la réputation de l'imprimerie royale. — Cramoisy (Gabriel), autre frère de Sébastien, s'est fait également une grande réputation dans l'imprimerie. Les ouvrages les plus considérables qu'il ait imprimés, sont : *Traité des Droits, des libertés de l'Église gallicane, et des preuves des libertés de cette même Église*, 4 vol. in-fol. Cette édition pensa lui susciter des affaires. Plusieurs prélats s'assemblèrent à Sainte-Geneviève, et dressèrent un écrit contre cet imprimeur ; mais heureusement pour lui que ces prélats n'avaient aucun ordre du roi, ni aucune mission du clergé : néanmoins Gabriel, voulant se mettre à couvert de tout reproche, réimprima les preuves à part, avec privilége du roi, après qu'elles eurent été augmentées. Il divisa cette réimpression en 2 vol. in-4°. Elle fut faite en 1651. Il imprima encore, et toujours en société avec Sébastien son frère, *Theodoreti opera græco-lat.*, en 4 vol. in-fol., 1642, et le *Commentaire* de Dupuis sur le *Traité des libertés de l'Église gallicane* de Pierre Pithou. — Cramoisy (André), de la même famille, était imprimeur à Paris, dès 1655. Il a donné une traduction de l'*Harmonie, ou Concorde évangélique, contenant la Vie de J.-C., selon les quatre Evangélistes, suivant la méthode et les notes de Nicolas Toinard*, 1716, in-8°.

CRANACH, ou KRANACH (Lucas), son nom était *Sunder*, peintre allemand, ainsi nommé, parce qu'il était de Cranach en Westphalie, né en 1470, alla s'établir à Wittemberg, où il peignit l'histoire et le portrait, et fut appelé à la cour de l'électeur de Saxe où ses tableaux restèrent. Ce peintre était d'un caractère satirique et plaisant. Son tableau de la *Fontaine de Jouvence* est plein d'intentions comiques et originales ; ceux où il a représenté *différens traits de la passion de J.-C.* sont remplis de personnages grotesques, où figurent presque toujours des papes et des cardinaux. On voit au Musée royal un tableau de ce peintre, représentant le *Sacrifice d'Abraham*, et un

petit *portrait*. Cranach appartient à l'école allemande : comme tous les peintres de ce temps, il a peint le nu d'une manière grêle et sèche ; ses draperies sont beaucoup mieux traitées : au lieu de peindre les arbres par masses, il les détaille, pour ainsi dire, feuille par feuille ; mais ces défauts appartiennent au temps où ce peintre vécut. Il mourut à Weimar en 1553.

CRANATO (AUGUSTIN), italien, écrivit, en 1686, un Traité où il avait pour objet de prouver la préséance du roi d'Espagne sur tous les royaumes chrétiens, et d'attaquer la loi salique. Il y établissait qu'au cas de l'extinction de la maison des Valois, la maison d'Espagne avait un droit éventuel à la couronne de France.

CRANE (THOMAS), théologien non-conformiste, né à Plymouth, mort en 1714. Élève du collège d'Exeter à Oxford, il eut ensuite une cure au comté de Dorset ; mais, en 1662, il en fut expulsé pour non-conformité. On a de lui un *Traité sur la Providence divine*.

CRANER (FRANÇOIS-REGIS), jésuite, né à Lucerne en 1728, mort dans la même ville en 1806, professa la littérature ancienne à Lucerne, après l'abolition de son ordre. On a de lui une traduction allemande de l'*Enéide* de Virgile, 1783, plusieurs *Drames* tirés de l'histoire suisse, et un ouvrage élémentaire sur les époques principales de cette histoire.

CRANIUS (LUC), peintre, né en 1470 à Bamberg, mort en 1553, peignait *le Portrait* et *l'Histoire* : ses ouvrages sont peu estimés.

CRANIUS (.....), peintre, fils du précédent ; né en 1520 ; mort en 1586, avait adopté la manière de son père.

CRANMER (THOMAS), premier archevêque protestant de Cantorbery, né à Aslacton dans le comté de Nottingham en Angleterre, l'an 1489, d'une famille normande, qui avait suivi Guillaume lors de sa conquête, professa pendant quelque temps, avec succès, dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connaître, et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit, en 1530, pour l'appuyer. Son livre, assez mauvais, mais utile à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. Henri, scrupuleux au milieu de ses emportemens, et de ses indomptables passions, l'envoya à Rome, pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrètement avec la sœur d'Osiander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbéry, et depuis long-temps ministre des passions de Henri VIII, il fit déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, travailla à l'unir avec Anne de Boulen, et accompagna cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. On sait que cette princesse ne jouit pas long-temps de son triomphe, et que le roi s'oublia jusqu'à l'accuser d'adultère dans la chambre des pairs. La manière dont Cranmer s'y prit pour dé-

fendre Anne, sa bienfaitrice, fut d'un courtisan adroit. « Je n'ai jamais eu, Sire, meilleure opinion d'aucune femme que de la vôtre ; je ne puis la croire coupable. Mais quand je vois la rigueur dont votre majesté use envers elle, après l'avoir si tendrement aimée, je ne saurais m'imaginer qu'elle soit entièrement innocente. J'ai été comblé de ses bienfaits ; souffrez donc, Sire, que je me borne à demander à Dieu qu'elle se justifie pleinement. » L'exemple de cet évêque schismatique enleva plus de fidèles à l'Église catholique, que tous ses raisonnemens. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnaître la suprématie de Henri. (*Voy.* Édouard VI.) Cranmer, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyait pas qu'il périrait aussi un jour sur l'échafaud. Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître et un hérétique. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne songea pas moins à le faire brûler. Alors il rétracta son abjuration, et déclara, sur le bûcher, qu'il mourait luthérien. L'abbé Millot dit qu'il étendit dans les flammes la main qui avait signé l'abjuration, et la tint immobile jusqu'à ce qu'elle fût entièrement brûlée. Son supplice est du 21 mars 1556 : il avait 65 ans. Les protestans ont dit autant de bien de ce prélat courtisan que les catholiques en ont dit de mal. « Mais quel homme, suivant Bossuet, qu'un évêque, qui était en même temps luthérien, marié en secret, sacré archevêque suivant le pontifical romain, soumis au pape dont il détestait la puissance, disant la messe qu'il ne croyait pas, et donnant pouvoir de la dire ! » C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un Athanase et pour un Cyrille. On a de Cranmer : I. *Tradition nécessaire aux chrétien.* II. *Defensio catholicæ doctrinæ*, Embden, 1557, in-8° ; et plusieurs ouvrages en anglais et en latin. Il avait laissé en manuscrit deux volumes in-folio, contenant un recueil de passages de l'Écriture, des Pères, des Conciles et des Scolastiques, pour justifier la réforme anglicane. Ils sont conservés dans la bibliothèque de l'évêque de Londres.

CRANSSE (Jean), peintre, né vers 1480. On voyait de lui, dans l'église de Notre-Dame d'Anvers, un tableau représentant *Jésus-Christ lavant les pieds aux Apôtres*, que Van Mander a beaucoup loué.

CRANTOR, philosophe académicien et poëte grec, natif de Soles, en Cilicie, florissait vers l'an 306 avant J.-C. Il fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon, et le premier qui la commenta. Il mourut d'hydropisie, dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages, que nous n'avons plus. Cicéron parle très-avantageusement de celui qu'il avait fait sur l'affliction, *de luctu*. Il l'appelle un petit livre, mais un livre d'or, qu'on doit apprendre mot à mot. *L. 2. Quest. Academ.* Ce livre est le même qu'il appelle *de la Consolation*, dans le premier livre de ses Tusculanes.

CRANTZ. *Voyez* Krantz et Fribourg.

CRANZ (David), né en 1723 à Neugarten, en Poméranie, alla en qualité de missionnaire, dans le Groenland, et convertit plusieurs habitans de ce pays. Il mou-

rut le 6 juin 1777, pasteur de l'église de Gnadenfrey en Silésie. Il avait écrit en allemand une *Histoire du Groenland contenant la description de ce pays et de ses habitans*, Barby, 1765, 2 vol. in-8°. Cette histoire est estimée. On a du même auteur une *Histoire ancienne et moderne des frères de l'Union, autrement appelés Moraves ou Hernhutes*, Barby, 1771, in-8°, continuée par J. K. Hugner, Hernhut, 1791, in-8°.

CRAON (Pierre de), seigneur de la Suze, arrière-petit-fils de Maurice V de Craon, qui suivit Saint Louis dans la Palestine. Dans les guerres de la succession de Bretagne entre le comte de Montfort et Charles de Blois, il assiégea la Roche Derien en 1350, et voyant que l'ardeur de ses soldats se rallentissait, il mit sa bourse au bout d'une perche et la promit à celui qui entrerait le premier dans la ville. Cette promesse ne manqua pas son effet; la place fut emportée peu de momens après. Pierre de Craon eut part aux négociations du traité de Guérande, qui fit reconnaître le duc de Montfort pour duc de Bretagne. Il mourut en 1376.

CRAON (Pierre de), d'une famille ancienne, qui tire son nom du petit village de Craon en Anjou, s'attacha à Louis d'Anjou, qui marchait en 1348 à la conquête de Naples. Ce prince l'envoya en France, pour chercher de l'argent et du secours; mais, au lieu de remplir sa commission en lui rapportant fidèlement ce qu'il avait reçu, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou, ayant attendu long-temps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berri menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connaître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avait disgracié: il s'imagina que le connétable de Clisson, lui avait rendu de mauvais offices, et l'ayant attendu dans la rue Culture Sainte-Catherine, à minuit, au moment où il revenait de l'hôtel de Saint-Paul, où le roi tenait sa cour, il se mêla avec une troupe d'aventuriers, parmi les gens du connétable et éteignit leurs flambeaux. Il leur cria bientôt: « à mort, à mort Clisson, cy vous faut mourir. — Qui es-tu, dit le connétable? — Je suis Pierre de Craon, votre ennemi: vous m'avez par tant de fois courroucé que cy le vous faut amender. » Clisson se défendit en héros, mais un grand coup d'épée le précipita à terre contre la porte d'un boulanger. Il était baigné dans son sang, on le crut mort. Cet événement se passa le jour de la Fête-Dieu, 14 juin 1391. Le connétable n'ayant pas péri de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant: « Vous avez fait deux fautes dans la même journée, la première d'avoir attaqué le connétable, et la seconde de l'avoir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en un cimetière et donné à la paroisse Saint-Jean, et ses châteaux démolis. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grace quelque temps après, et l'obtint. Craon revint à la cour, et s'y montra hardiment, tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'état, en était ban-

ni. Quelques moines ayant dans la suite été condamnés à mort comme sorciers et convaincus d'avoir jeté un sort sur Charles VI, le sire de Craon obtint qu'on donnerait des confesseurs aux criminels allant au supplice. Sa postérité masculine s'éteignit vers 1440; celle de la branche aînée avait fini vers 1371. Cette famille était une branche des anciens comtes de Nevers, et s'en était séparée vers le 11e siècle.

CRAON (Antoine de), fils du précédent, fut soupçonné d'avoir trempé dans l'assassinat du duc d'Orléans. Il périt à la bataille d'Azincourt en 1415.

CRAON (Antoine de), fils de Jacques, fit en 1473, la guerre à Charles-le-Téméraire et fit échouer les projets de ce prince; celui-ci étant mort, Craon fut nommé par Louis XI, gouverneur des deux Bourgognes, avec des pouvoirs très-étendus. Antoine de Craon fut plusieurs fois battu par le prince d'Orange, Jean de Châlons. Il mourut oublié, après avoir été dépouillé de son gouvernement, sur les plaintes réitérées des habitans.

CRAON ou CREON (Messire Pierre de), chansonnier français, de la fin du 12e siècle, que Fauchet a confondu avec le suivant, n'était point de l'illustre maison de Craon, comme cet historien l'a donné à entendre, mais né dans la terre de ce nom. Les premiers vers *d'une de ses Chansons* le démontrent pleinement. Il y dit, « qu'il aime par protection, et que ses bons seigneurs de Craon ont aimé toute leur vie. » Les manuscrits de la bibliothèque du Roi renferment plusieurs de ses *Chansons*.

CRAON (Maurice de), qui vivait dans le 12e siècle, peut-être frère du précédent, fit des *Vers* et des *Chansons* qui sont conservés dans un manuscrit de la bibliothèque du Roi. « Il aimait, disait-il, par droit d'héritage, parce que de tout temps dans sa maison on avait été amoureux et galant de père en fils. »

CRAPELET (Charles), imprimeur distingué, naquit le 13 novembre 1762, à Bourmont, près Chaumont en Bassigny. Son père qui se livrait à l'éducation des enfans, l'envoya à Paris à l'âge de douze ans chez l'imprimeur Ballard. Il s'adonna avec tant d'ardeur à l'étude de l'art de l'imprimerie, qu'il avait à peine dix-huit ans, lorsque Stoupe, l'un des bons imprimeurs de Paris, lui confia la direction de son imprimerie. Ce fut à l'époque de la révolution, en 1789, que Crapelet s'établit. Ses impressions portent le cachet d'un vrai talent typographique. Correction scrupuleuse, élégance et variété; si l'imprimerie a fait des progrès sensibles depuis trente ans, on peut dire que Charles Crapelet fut un de ceux qui contribuèrent le plus à son avancement, soit par la sévérité de son goût, soit par les conseils qu'il donnait pour améliorer et perfectionner la gravure du caractère. Il mourut le 19 octobre 1809, à la fleur de son âge. Dans le grand nombre des éditions sorties de ses presses, les amateurs distinguent: Les *Aventures de Télémaque*, 2 vol. in-8°, 1796; Les *Fables de La Fontaine*, 1796, 4 vol. in-8°; Les *Saisons de Thompson*, 1 vol. in-8°, 1796; *Œuvres de Salomon Gessner*, 3 vol. petit in-12, 1797, *idem*, 4 vol in-8°, 1779; *Œuvres de Boileau Despréaux*; 1 volume in-4°; *Œuvres de madame Deshoulières*, 2 vol. in-8°, 1799;

Dictionnaire des arbitrages de changes, 2 vol. in-4°, 1801; *Histoire naturelle des Grimpereaux et Oiseaux de Paradis*, in-fol. ou 2 vol. in-4°, 1802. Cet ouvrage a été imprimé en or, et c'est peut-être ce qui existe de plus beau dans ce genre d'impression; *Histoire du Canal du Midi*, 2 vol. in-4°, 1804; *Histoire naturelle des plus beaux Oiseaux chanteurs de la zone torride*, in-fol., 1808; *Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale*, 2 volumes in-fol., 1808, etc.

CRAPONE (Adam de), gentilhomme provençal, né en 1519 à Salon, issu d'une famille noble originaire de Pise, fit en 1558, le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avait aussi entrepris de joindre les deux mers en France, projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. De Crapone entendait parfaitement les fortifications. Henri II le préférait aux étrangers que la reine Catherine de Médicis protégeait au préjudice des Français. Ce prince l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans.

CRASHAW (Richard), poète anglais, catholique romain, né à Londres, mort vers 1650, élève de Cambridge, quitta l'Angleterre pour cause de religion, et vint à Paris, où il était dans la plus grande détresse, quand il se trouva en 1646, avec Cowley dont il reçut toutes sortes de secours. Depuis, Crashaw fut secrétaire d'un cardinal et chanoine de l'église de Lorette. Il a laissé plusieurs poèmes très-estimés, qui sont tous sur des sujets religieux. Pope n'a quelquefois pas dédaigné de les imiter. Les ouvrages de ce poète ont été recueillis en 1 vol. et publiés en 1646; ils ont été réimprimés en 1648 et 1670.

CRASOCKI (Jean), gentilhomme polonais, contribua beaucoup, au milieu du 16e siècle, à procurer au duc d'Anjou la couronne de Pologne. Dans le cours de ses voyages, il s'était arrêté quelques années en France, où il avait fait les plaisirs de la cour de Charles IX, par la vivacité de son esprit, comme il en avait causé la surprise par la petitesse de sa taille et la délicatesse de ses traits. Ce gentilhomme s'attira les bonnes graces et les bienfaits du roi, et de Catherine de Médicis. Enfin comblé de richesses, et pénétré de gratitude et d'admiration, il retourna dans sa patrie. Le roi Sigismond-Auguste vivait encore: le nain polonais ne cessait de l'entretenir et de l'intéresser, ainsi que les grands du royaume, par le récit de ce qui l'avait frappé durant son séjour en France. Il aimait surtout à s'étendre sur les vertus et les exploits de Henri, duc d'Anjou, frère du roi. Son langage, animé par la reconnaissance, fit une vive impression sur les Polonais, qui desirèrent ce prince pour souverain. Crasocki repassa en France, pour y faire connaître les dispositions de la noblesse en faveur de Henri.

CRASSET (Jean), né en 1618 à Dieppe, jésuite, mort en 1692, dans un âge assez avancé, publia, en 1670, des *Méditations pour tous les jours de l'année*, Paris, 1678; *Histoire de l'Eglise du Japon*, etc., Paris, 1689, en 2

vol. in-4°, dont le premier renferme des détails curieux, et dont le second n'est presque qu'un martyrologe; une *Dissertation sur les oracles des Sibylles*, 1684, in-8°; elle fut attaquée par Jean de Marc. Ses *Livres de piété*, et ses autres ouvrages, parmi lesquels on remarque *l'Abrégé de la Vie de Claude Hélyot*, ont été beaucoup lus.

CRASSIER (Guillaume), antiquaire, né dans le pays de Liége, d'une famille noble, vivait au commencement du dernier siècle. On a de lui : I. *Series numismatum antiquorum Græcorum et Romanorum cum Elencho gemmarum et statuarum et aliarum antiquitatum*, Liége, 1721, in-8°. II. *Brevis elucidatio quæstionis jesuiticæ de prætenso episcopatu Trajectensi ad Mosam*, Liége, 1738, in-12. III. *Descriptio brevis gemmarum quæ in Museo Guil. B. de Crassier asservantur*, Liége, 1740, in-4°.

CRASSO (Nicolas), de Venise, savant antiquaire, historien et jurisconsulte, naquit dans le 16e siècle. Il a donné : *Favola marittima*, sous le nom de *Publius Licinius*, et des *Notes* sur l'ouvrage de Donato Giannoti, intitulé : *Republica de' Veneziani*, Venise, 1612, in-4°; Leyde, Elzévir, 1642, in-24.

CRASSO (Jules-Paul), médecin, natif de Padoue, où il mourut en 1574. Comme il avait de grandes connaissances des langues et des belles-lettres, il les employa à la traduction de plusieurs traités d'Hippocrate, de Galien, de Palladius, de Rufus d'Éphèse, de Théophile, etc. On remarque particulièrement la *traduction latine* des ouvrages d'Arétée, qu'il a rendus avec fidélité. Elle parut à Venise en 1552, in-4°; mais il y manque cinq chapitres, auxquels il a travaillé dans la suite. Goupil ayant donné le même auteur en entier en 1554, et pour la seconde fois en 1567, Crasso revit alors sa traduction, et y ajouta celle des cinq chapitres qu'il avait omis. Il se disposait à publier cette version, lorsque la mort le surprit. Celso Crasso, son fils, la fit imprimer à Bâle en 1581. Les autres ouvrages de cet auteur sont *Meditationes in theriacam et mitridaticam antidotum*, Venetiis, 1576, in-4°. Il a travaillé à ce traité avec Bernardin Taurisanus et Marc Oddo, ses collègues dans l'université de Padoue; et, *Mortis repentinæ examen, cum brevi methodo præsagiendi et præcavendi omnes qui subeunt ejus periculum*, Mutinæ, 1612, in-8°.

CRASSO (Jérôme), chirurgien d'Udine, disciple de Fallope, se distingua en Italie vers l'an 1560, par la pratique de son art, sur lequel il a écrit : I. *De calvariæ curatione tractatus duo*, Venetiis, 1560, in-8°. II. *De tumoribus præter naturam tractatus*, ibid., 1562, in-4°. L'auteur divise les tumeurs en autant d'espèces qu'il suppose d'humeurs différentes dans le corps humain. III. *De ulceribus tractatus*, Venetiis, 1566, in-4°. IV. *De solutione continui tractatus*, ibid, 1566, in-4°. V. *De ceraste, seu basilisco, morbo novo medicis incognito*, Utini, 1593, in-8°. VI. *De cauteriis, sive de cauterisandi ratione*, ibid. 1594, in-8°.

CRASSO (Laurent), avocat napolitain, est auteur des ouvrages suivans : I. *Elogii d'uomini*

letterati, in Venetia, 1666, 2 parties in-4°, avec portraits. II. *Elogii di Capitani illustri*, Venezia, 1683, avec des portraits. Il promettait une seconde partie, qui n'a vraisemblablement pas paru. Dans cet ouvrage, dédié à Charles II, roi d'Espagne, l'auteur prend le titre de *barone di Pianura*. III. *Epistole heroiche*, Venise, Baba, 1655, in-12. Ce sont des épîtres dans le genre de celles d'Ovide. IV. *Istoria de' poeti greci e di que' che 'n greca lingua han poetato*, in Napoli, 1678, in-4°. Les opinions des Savans sont partagées sur le mérite de cet ouvrage; Georges Lizelius le loue dans son *Historia poetarum græcorum Germaniæ*; Baillet le blâme dans ses *Jugemens des Savans*, et La Monnoie le déchire. On a fait à ce sujet une épigramme en grec et en latin, dans laquelle on dit que l'auteur ne savait pas lire le grec; un satirique français va plus loin dans ces deux vers qui s'éloignent autant de la vérité que du bon goût:

Ci-gît le seigneur Laurent Crasse,
Dont l'ignorance fut très-crasse.

CRASSO, religieux de l'ordre de Saint-François, né à Barletta, dans le royaume de Naples, vivait en 1540. Il se fit estimer par son éloquence et ses écrits. On a de lui: *De republicâ ecclesiasticâ*; *Enchiridion ecclesiasticum*, etc.; et *la Concordia dell' Epistole di S. Paolo*, tirée des écrits de Saint-Augustin, et des autres Saints docteurs.

CRASSOT (JEAN), né à Langres, professeur de philosophie à Paris au collége de Sainte-Barbe, pendant plus de 30 ans, mort en 1616, se fit connaître par une *Logique* publiée en 1617; une *Physique*, en 1618, et un *Corps de philosophie*, en 1619, 2 vol. in-4°. Comme on le voit, ces ouvrages ne parurent qu'après la mort de leur auteur.

CRASSUS (LUCIUS LICINIUS), orateur romain, dont Cicéron fait souvent l'éloge, distingué autant par son éloquence que par son caractère ferme, repoussa un licteur du consul Philippus, qui venait pour l'arrêter, en disant: « Je ne reconnais point Philippus pour consul, puisqu'il ne me reconnait pas pour sénateur. » Il plaidait contre un certain Brutus, citoyen débauché; le convoi de Junie, sœur de cet homme, passe par hasard devant le tribunal; alors Crassus, apostrophant vivement Brutus, lui dit: « Que veux-tu que Junie annonce de ta part à ton père?.. » Domitius reprochait à Crassus d'avoir pleuré la mort d'une muresne qu'il nourrissait dans son vivier. (On assure même qu'il en avait porté le deuil.) — « Pour vous, répondit Crassus, vous n'êtes pas si tendre, et vous n'avez pas même pleuré la mort de vos trois femmes. »

CRASSUS (LICINIUS), jurisconsulte romain, de l'illustre famille des Crassus, qui a donné plusieurs consuls, élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J.-C., passa en Asie, à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristonicus; mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces, qui étaient à la solde d'Aristonicus. Ayant frappé le soldat qui le conduisait, pour l'exciter à lui donner la mort, il fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand pontife pour commander les armées; ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (MARCUS LICINIUS),

un des Romains les plus opulens, fit d'abord le commerce d'esclaves. Il ne possédait alors que trois cents talens environ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il donna un festin public au peuple romain, dans lequel il distribua à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montait à plus de 33 millions. Il avait acquis ces richesses en recevant en don ou en acquérant à vil prix les biens des proscrits par Sylla; en spéculant sur l'industrie d'un nombre considérable d'esclaves qui lui appartenaient, en exploitant des mines et des terres, enfin, par son extrême économie. «Un homme, selon lui, ne devait pas passer pour riche, s'il n'avait de quoi entretenir une armée.» La crainte des fureurs de Cinna et de Marius, l'obligea de se retirer en Espagne, où, pendant huit mois il resta caché dans une caverne. Dès qu'il put reparaître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur de l'ovation, fut fait préteur l'an 71 avant J.-C., et défit Spartacus, chef d'esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; enfin il exerça une espèce de triumvirat avec Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem. Son avidité lui inspira la pensée d'entreprendre la guerre contre les Parthes. Il dévorait déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut défaite par Suréna, leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Suréna était de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué l'an 53 avant J.-C. Les Parthes, lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodes leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : « Rassasie-toi de ce métal, dont ton cœur a été insatiable. » Malgré les justes reproches que méritait ce Romain, on est forcé de lui donner quelques éloges. La fermeté qu'il montra en apprenant la mort de son fils, qui avait péri dans cette expédition, était d'un héros. Les paroles qu'il adressa à ceux qui l'environnaient, lorsqu'il fut obligé d'aller se mettre entre les mains de Suréna, n'honorent pas moins sa mémoire. « Dans quelque lieu, leur dit-il, que vous conduise la fortune, dites partout que Crassus a péri trompé par ses ennemis, et non pas livré par ses soldats. » Crassus était, selon Plutarque, savant en histoire, et n'était point ignorant en philosophie. Il s'était attaché aux livres d'Aristote, qu'il étudia sous un maître nommé Alexandre, le seul de ses amis qui l'accompagna dans tous ses voyages; il lui donnait alors un manteau, qu'il ne manquait pas de lui reprendre au retour. Le disciple, tout riche qu'il était, ne fit jamais rien pour son maître.

CRASSUS. *Voyez* Crasso et Grassi.

CRASTONI ou CRESTONI

(JEAN), désigné quelquefois sous le nom de *Joannes Placentinus*, fut un helléniste distingué du 15ᵉ siècle. C'est à lui qu'on est redevable du premier *Dictionnaire grec-latin*. Les éditions de ce dictionnaire sont fort rares. La plus ancienne, est, à ce que l'on croit, de Milan, vers 1478; la seconde de Vicence, 1483; la troisième de Modène, 1499. Accursius a donné un abrégé de ce dictionnaire. Crastoni avait fait aussi une traduction latine du *Psautier*, Milan, 1481, in-fol.; et une de la *Grammaire grecque* de Constantin Lascaris, Milan, 1480, et Vicence, 1489, in-4°.

CRATER ou CRATERUS, médecin de Pomponius Atticus, qu'Horace a cité dans sa 3ᵉ satire du second livre :

*Non est cardiacus, Craterum dixisse putato,
Hic æger.*

Cicéron en parle avec éloge, et Galien fait mention de quelques remèdes que Craterus employait avec succès, et principalement contre la piqûre des animaux venimeux.

CRATÈRE, favori d'Alexandre-le-Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. C'était un courtisan vertueux, qui conserva les mœurs sévères des Macédoniens, et qui parlait à son maître avec beaucoup de franchise. Aussi ce prince disait : « Éphestion *aime en moi* Alexandre, et Cratère *aime le roi.* » Il l'employait pour traiter avec les Macédoniens, tandis qu'Ephestion traitait avec les Perses. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATÈRE, Athénien, qui avait recueilli les *Décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Les savans regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATÉRUS, peintre d'Athènes, excella dans le *genre grotesque*, et peut être regardé comme le Téniers des Athéniens. Il a peint plusieurs ornemens dans le Pompéion. C'était le lieu où l'on conservait les ornemens, les vases et les instrumens destinés aux pompes et cérémonies sacrées.

CRATÈS, fils d'Ascondas, célèbre philosophe, disciple de Diogène le cynique, né à Thèbes en Béotie, se livra de bonne heure à la philosophie; pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthènes, et d'après lui, Diogène-Laërce. Philostrate, qui raconte le même fait, dit qu'il jeta son argent dans la mer, en disant : « Périssez, funestes richesses : je vous engloutis, de peur que vous ne m'engloutissiez. » D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donnerait à ses enfans, s'ils étaient insensés, c'est-à-dire s'ils négligeaient la philosophie; et au public, s'ils la cultivaient, car ils n'auraient besoin de rien. Lorsqu'on lui demandait à quoi lui servait la philosophie : « A apprendre, répondait-il, à se contenter de légumes, et à vivre sans soins et sans inquiétudes. » Habillé fort chaudement en été, et fort légèrement en hiver, il se distinguait en tout des autres hommes. Il était d'une malpropreté insupportable, et cousait à son manteau des peaux

de brebis sans préparation ; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisait une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes, sa patrie. « Pourquoi cela, lui répondit Cratès ? Un autre Alexandre la détruirait de nouveau. Le mépris de la gloire, l'amour de la pauvreté tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne ravira jamais. » Sa vertu lui mérita la plus haute considération dans Athènes. Il connut toute la force de cette espèce d'autorité publique, et il s'en servit pour rendre ses compatriotes meilleurs. Patient jusqu'à supporter les coups, il ne se vengea d'une balafre qu'il avait reçue d'un certain Nicodrome, qu'en faisant écrire sur l'emplâtre qu'il y avait fait appliquer Νικόδρομος ἐποίει, « *C'est de la main de Nicodrome*, » Quoi qu'il fût laid et bossu, il inspira la passion la plus violente à Hipparchie, sœur du philosophe Métrocle. On a rapporté de ce mariage des détails si indécens et si étrangers au caractère de Cratès, que nous nous dispenserons de les rapporter ici. Cratès eut d'Hipparchie deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, et les leur confia trente jours à l'avance, pour essayer s'ils pourraient vivre avec elles. On trouve des lettres sous son nom dans les *Epistolæ Græcanicæ mutuæ*, imprimées en Sorbonne, sans date, livre rare. Il vivait vers l'an 328 avant J.-C.

CRATES philosophe académique d'Athènes, employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades, fut disciple de Polémon, auquel il succéda dans son école, vers l'an 272 avant J.-C. Ces deux philosophes s'aimèrent toujours avec une extrême tendresse. Cratès eut pour disciples Arcésilaüs, Bion de Boristhènes, et Théodore, chef d'une secte.

CRATES, fils de Timocrates, grammairien, né à Malles dans la Cilicie, travailla beaucoup sur les poëmes d'Homère, cherchant à en faire disparaître les fautes. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur à Rome, l'an 156 avant J.-C., par Attale Philadelphe. Il fut obligé de rester long-temps dans cette ville, parce qu'il s'y était cassé la jambe peu de temps après son arrivée, et il ouvrit un cours de littérature qui eut beaucoup de succès. Il laissa plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable était celui qu'il avait fait sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

CRATÉSIPOLIS, femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, et reine de Sycione, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient demeurés fidèles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avaient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle fit pendre trente ou quarante des plus mutins, et rétablit le calme. Après avoir conquis son royaume, elle aurait su le gouverner; mais, s'étant lassée d'une autorité soumise à l'armée, elle remit ces deux places à Ptolémée, roi d'Égypte, l'an 308 avant J.-C., et se retira à Patras, où elle mourut l'an 314 avant J.-C.

CRATEVAS, botaniste grec, contemporain de Mithridate, auquel il dédia deux plantes qu'il avait fait connaître, composa un

livre intitulé *Rhizotomicon* qui a été cité par la plupart des médecins et des naturalistes de l'antiquité. Cratevas avait composé quelques Traités de la matière médicale. On en voit un manuscrit à Vienne, qui a fait, dit-on, partie des livres d'Antoine Cantacuzène. Linné a donné le nom de *Cratæva* à un genre de plantes de l'Amérique.

CRATINUS, un des meilleurs poètes et des plus grands buveurs de son temps, se fit connaître à Athènes par ses *Comédies*, et mourut à 97 ans, vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnait personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quoiqu'une basse bouffonnerie et une grossière obscénité fissent ordinairement le fond des *Comédies* de Cratinus, le petit peuple d'Athènes le chassa une fois avec sa troupe, parce que la scène n'était pas assez bassement comique à son gré. Quintilien porte un jugement avantageux de ses pièces de théâtre : les fragmens qui nous restent sont trop peu de chose pour décider s'il méritait cet éloge ; mais la prévention doit être pour le jugement d'un aussi habile critique.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier, et justifia la divinité. Cicéron, qui, allant en Cilicie, avait fait sa connaissance à Éphèse, l'aida dans la suite à obtenir le droit de cité à Rome. A Athènes, les aréopagites le sollicitèrent de rester dans leur ville, pour travailler à l'instruction de la jeunesse, et il acquiesça à cette demande. Il a écrit *sur la Divination et l'interprétation des Songes*. Il tomba dans l'inconvénient de s'étayer, pour appuyer ses sentimens, d'argumens qui étaient aussi favorables à ceux de ses adversaires.

CRATISTUS, géomètre grec, disciple de Platon, était doué d'un génie extraordinaire pour la géométrie. Sans avoir jamais fait beaucoup d'études, il résolvait avec une facilité merveilleuse des problèmes qui avaient mis à la torture l'esprit des plus habiles mathématiciens de son temps. Montucla pensait à cette prodigieuse facilité lorsqu'il a surnommé Cratistus le *Pascal* de l'Antiquité.

CRATON, dessinateur, né à Sycione, passe pour avoir inventé la *Graphie*, ou le dessin ombré par des hachures. L'histoire de ce personnage se perd dans l'antiquité des temps ; car il était antérieur à Dédale, qui vivait 1400 ans avant notre ère.

CRATON (JEAN), dont le nom de famille était CRAFFT, né à Breslaw en 1519, où il mourut en 1585, à 66 ans, médecin des empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II, auquel il ressemblait parfaitement, et Rodolphe II. On a de lui : I. *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, in-8°. II. *Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ, atrabile temperamentis et facultatibus, naturalibus*, Bâle, 1563, in-8°. III. Μικροτεχνη, *seu parva ars medicinalis*, Francfort, 1592, in-8°. IV. *Consiliorum et epistolarum medicinalium libri VII*, et plusieurs autres ouvrages estimés des gens de l'art. Ces livres furent publiés séparé-

ment de 1591 à 1611. L'auteur avait pratiqué la médecine avec beaucoup de succès; mais on l'accusait d'avoir l'humeur chagrine, et d'être trop attaché à l'argent.

CRAUFURD (Quintin), né en Écosse, mort en 1820, à Paris, où il cultivait avec succès la littérature française, et où il avait rassemblé dans une très-belle galerie, les portraits de tous les hommes et de toutes les familles célèbres de France, est auteur de plusieurs ouvrages : I. *Essai sur la Littérature française, pour l'usage d'une dame étrangère compatriote de l'auteur*, Paris, 1803, 2 vol. in-4°. Cette édition n'a été imprimée qu'à cent exemplaires, dont aucun n'a dû être vendu ; l'ouvrage a été réimprimé en 1815 et 1818, 3 vol. in-8°. II. *Mélanges d'histoire de littérature, tirés d'un porte-feuille*, 1809, in-4°. III. *Essai historique sur le docteur Swift et sur son influence dans le gouvernement de la Grande-Bretagne*, Paris, 1818, in-4°. Craufurd était possesseur d'une fortune considérable, et ne faisait imprimer ses ouvrages que pour en faire don à ses amis. Sa seconde édition des *Essais sur la Littérature française*, fut vendue pour concourir à une œuvre de bienfaisance.

CRAUSE (Rodolphe-Guillaume), médecin botaniste et chimiste, né à Naumbourg, en 1642, mort en 1718, fut professeur à l'université d'Iéna. On a de lui les ouvrages suivans : I. *De studio botanico et chimico*, Iéna, 1681, in-4°. II. *De fulmine tactis*, 1694. III. *Mars salutaris Morborum debellator*, 1672. IV. *De memoriâ ejusque remediorum naturâ, usu et abusu*, 1696. V. *De Pinetorum, aeris verni et æstivi salubritate*, 1712, in-4°.

CRAUSE. *Voyez* KRAUSE.

CRAVETTA (Aymon), de Savigliano, dans le Piémont, vivait au 16e siècle. Il se livra à l'étude de la jurisprudence, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'il fut en peu de temps en état de l'enseigner lui-même publiquement à Turin. Dès l'âge de 20 ans, il professa le droit civil à Coni, et depuis il suivit le barreau à Turin, en qualité d'avocat, et s'y acquit une grande réputation. Vers l'an 1538, il se retira à Grenoble, où il travailla sept ans à revoir et à mettre dans un ordre convenable ses *Conseils*, qu'il fit imprimer à Lyon. Après avoir professé le droit à Avignon, à Ferrare et à Pavie, il retourna à Turin, où il mourut en 1569. Outre ses *Conseils*, et quelques autres ouvrages, il composa un livre, *De antiquitate temporum*, qui est assez rare. Francfort, 1572; Lyon, 1581, in-8°.

CRAWFORD (David), jurisconsulte écossais, antiquaire et historiographe du royaume d'Écosse, dont il a écrit les *Mémoires sous les quatre régens*, né à Drumsoy, près de Glascow, en 1665, mort en 1726, a encore donné, *Histoire de la famille royale des Stuarts; Description topographique de Renfrew; et Histoire de la pairie d'Écosse.*

CRAWFORD (Guillaume), théologien écossais, né en 1676, à Kelso, mort en 1742, fut élevé à Édimbourg, et devint ministre. On a imprimé ses *Sermons* en 2 vol. in-12, et un petit livre intitulé, *Pensées d'un Mourant.*

CRAWFORT (Adair), chimiste et médecin anglais, né en 1749, mort à Lymington, le 29

uillet 1795, s'est rendu célèbre, par son ouvrage intitulé : *Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies*, Londres, 1779, in-8°; 2e édition, Londres, 1788, in-8°. La doctrine de ce médecin sur la chaleur animale et l'inflammation des corps combustibles est plus ingénieuse que solide; elle a été attaquée par Guillaume Morgan.

CRAYER (Gaspar de), peintre, naquit à Anvers en 1582 ou 85. Élève de Coxcie de Bruxelles, qu'il eut bientôt surpassé, sa réputation s'étendit dès-lors dans toute la Flandre, et parvint à la cour de Bruxelles; il se fit une manière si belle et si vraie, que Rubens, étant venu à Anvers pour le connaître, s'écria, en voyant son tableau du *Centenier se prosternant aux pieds de J.-C* « Crayer, Crayer, personne ne vous surpassera. » En effet, l'opinion générale le plaçait alors à côté de Rubens lui-même. Crayer fut appelé à Bruxelles par les principaux seigneurs de cette ville : il y fit une fortune rapide. Un de ses ouvrages, envoyé au roi d'Espagne, lui mérita une chaîne d'or et une pension considérable; mais Crayer dédaignait les richesses, et leur attrait ne put le fixer à Bruxelles, où la gloire semblait devoir le retenir. Il se retira secrètement dans la ville de Gand, où il trouva le repos qu'il estimait plus que les honneurs et la fortune. Loin de demeurer oisif, il redoubla d'activité, et multiplia ses chefs-d'œuvre d'une manière prodigieuse. On compte de ce maître plus de cent tableaux d'autel, parmi lesquels on cite plus particulièrement, *Sainte Catherine enlevée au ciel*, deux *compositions de la Résurrection de Jésus-Christ*, la *Vierge intercédant pour les infirmes*, le *Centenier au pied de Jésus-Christ*, etc. Le Musée royal ne possède maintenant que deux productions de cet artiste : *Jésus recevant des fleurs de Sainte Dorothée, et Saint Augustin en extase*. Crayer ne plaçait ordinairement que peu de figures dans ses compositions. Il savait exprimer, avec chaleur et vérité, toutes les passions du cœur humain. Ses couleurs sont fondues avec un art admirable, et ses draperies ajustées avec une grande simplicité ; son dessin a beaucoup de franchise et de naturel; enfin, s'il est moins étonnant que Rubens, peut-être est-il plus correct. Il a tellement approché de Van Dyck dans le portrait, que plusieurs des siens furent attribués à ce grand-maître. Cette rivalité ne put jamais nuire à l'amitié qu'ils avaient conçue l'un pour l'autre, et Van Dyck se chargea de transmettre à la postérité les traits de son ami. Crayer est mort à Gand en 1669.

CRÉBILLON (Prosper-Jolyot de), né à Dijon le 15 février 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, fit ses études au collége Mazarin, après les avoir commencées chez les jésuites de Dijon, fut reçu avocat, et se mit à Paris chez un procureur, pour s'y former à l'étude du barreau ; mais l'impétuosité de sa jeunesse fut un obstacle à ses succès. *Prieur*, c'était le nom de son procureur, lui voyant une répugnance naturelle pour la chicane, lui proposa de travailler pour le théâtre. Après avoir refusé plusieurs fois, le jeune Crébillon donna *Ido-*

ménée, et ensuite *Atrée*. Prieur, attaqué d'une maladie mortelle, s'était fait porter à la première représentation de cette dernière pièce ; il dit à l'auteur, en l'embrassant : « Je meurs content : je vous ai fait poète, et je laisse un homme à la nation. » Le jeune auteur marchait avec gloire dans cette nouvelle carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et son amour finit par le mariage. Son père, mécontent de le voir livré au démon de la poésie, le déshérita ; mais étant tombé malade quelque temps après, en 1707, il le rétablit dans tous ses droits. Ce rétablissement était assez inutile : il ne laissa rien. Crébillon, à la fleur de son âge, se trouva dénué de tout. La mort de sa femme, arrivée en 1711, vint augmenter ses inquiétudes : il avait épousé Charlotte Péaget, fille aimable et vertueuse d'un apothicaire de Paris. Le sort ne répara ses injustices que longtemps après, en lui procurant l'emploi de censeur de la police, et, en 1731, une place à l'Académie française. Son *Discours* de réception fut en vers : lorsqu'il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

tous les spectateurs applaudirent avec transport, en en reconnaissant la vérité. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa longue carrière. Son tempérament était extrêmement robuste; et, s'il l'eût ménagé, ses jours se seraient étendus encore plus loin. Sa manière de vivre était assez singulière. Il dormait peu, et couchait presque sur la dure, par goût ; toujours entouré d'une trentaine de chiens et de chats, il avait fait de son appartement une espèce de ménagerie. Pour dissiper les mauvaises exhalaisons de ces animaux, il fumait beaucoup de tabac ; mais cette odeur ne remédiait pas entièrement à l'insalubrité de l'air. Quand on lui demandait le motif qui l'avait déterminé à la solitude et à la société des animaux, il répondait : « J'aime les animaux, depuis que je connais trop bien les hommes. » S'il était malade, il se gouvernait à sa fantaisie, ne voulant observer aucun régime. Il eut pendant long-temps un érysipèle aux jambes, et il mourut de ses suites le 17 juin 1762. Il aimait la solitude, et là il imaginait des plans de romans, et les composait sans rien écrire. Un jour qu'il était fortement occupé, quelqu'un entra brusquement chez lui : « Ne me troublez point, lui cria-t-il ; je suis dans un moment heureux : je vais faire pendre un ministre fripon, et chasser un ministre imbécille. » Crébillon était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté du succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. La candeur et la facilité de ses mœurs allaient jusqu'à la bonhomie. Il ne se permettait les bons mots qu'avec son fils. Se trouvant un jour dans une grande compagnie, on lui demanda « quel était celui de ses ouvrages qu'il estimait le plus ? » Question qui avait été faite autrefois au grand Corneille : — « Je ne sais pas, répondit-il, quelle est ma meilleure production ; mais, ajouta-t-il en montrant son fils, voilà sans doute la plus mauvaise. » — « C'est, répliqua vivement celui-ci, qu'elle n'est pas du Chartreux. » Il faut se rappeler que les amis de ce grand homme avaient fait courir le bruit ridicule qu'il devait ses belles pièces à un solitaire de ses

amis. Crébillon est comme le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui est l'un des objets de la véritable tragédie. Non que Cornelle et Racine aient avant lui négligé ce moyen : témoins Rodogune et Athalie ; mais Crébillon en a fait un plus grand et plus constant usage. Après une représentation d'*Atrée*, on lui demandait pourquoi il avait adopté le genre terrible ? « Je n'avais point à choisir, répondit-il ; Corneille avait pris le ciel, Racine la terre : il ne me restait plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu : » Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, et terrible dans ses plans, il eût été à souhaiter qu'il eût moins employé ces déguisemens, ces reconnaissances qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. C'est par *Idoménée* qu'il débuta en 1705. Quoiqu'on s'aperçoive que c'est l'ouvrage d'un jeune homme, que l'intrigue en soit faible et la diction lâche, on y admire cependant de beaux endroits et d'heureuses situations. Les scènes entre le père et le fils produisent le plus vif intérêt. Le sujet ne touche pas moins : son plus grand défaut est l'amour d'Idoménée rival de son fils, amour ridicule dans la terrible situation où il se trouve. C'est encore une chose fâcheuse pour l'auteur que la ressemblance de ce sujet à celui de l'Iphigénie de Racine. Bientôt après, Crébillon développa mieux son génie dans sa tragédie d'*Atrée*, qui a un caractère plus fier et plus original. Le terrible, le pathétique qui y régnent frappent tous les connaisseurs. Le rôle d'Atrée est l'un des plus beaux de notre théâtre ; il se soutient dans toutes ses parties. La scène de la reconnaissance est admirable ; celle de la coupe est du plus grand tragique. Le rôle de Plisthène forme un beau contraste avec celui d'Atrée ; en un mot, cette tragédie, au défaut près de la seconde réconciliation, est de la plus large manière. Le poète, de à la vérité, a fait entrer de l'amour, et un amour peu intéressant dans ce sujet terrible ; mais le public, accoutumé alors aux fadeurs ridicules de la tendresse, n'aurait pu supporter un spectacle si effrayant, sans un peu de galanterie. Cette pièce, jouée en 1707, eut dix-huit représentations. Un Anglais, qui avait assisté à la première, dit à l'auteur que sa tragédie était plus faite pour le théâtre de Londres que pour celui de Paris ; que cependant, tout Anglais qu'il était, la coupe pleine de sang l'avait fait frémir. « Ah, Monsieur, *Transeat à me calix iste*, dit-il à Crébillon. » *Électre*, joué à la fin de la même année, eut un brillant succès. Le fond du sujet intéresse, et il est peint avec beaucoup de force ; le rôle d'Électre est supérieur, ainsi que ceux d'Oreste et de Palamède. Ce dernier rôle, dit Voltaire, était celui qui en imposait le plus. « On s'est aperçu depuis, ajoute-t-il, que ce rôle de Palamède est étranger à la pièce, et qu'un inconnu obscur, qui fait le personnage principal dans la famille d'Agamemnon, gâte absolument ce grand sujet, en avilissant Oreste et Electre. Ce roman, qui fait d'Oreste un homme fabuleux sous le nom de Tydée, et qui le donne pour fils de Palamède, a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment Oreste, sous le nom de Tydée, ayant fait tant

de belles actions à la cour de Thyeste, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes ; comment un héros, connu par ses victoires, est ignoré de Palamède. On a surtout condamné la partie carrée d'Électre avec Itys, fils de Thyeste, et d'Iphianasse avec Tydée, qui est enfin reconnu pour Oreste. Ces amours sont d'autant plus condamnables, qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette Électre, âgée de 40 ans, dont le nom même signifie sans faiblesse, et qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père. Il y a de belles tirades dans l'*Électre*. On souhaiterait en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies. » Ces observations de Voltaire, quoique sévères, ont paru justes aux connaisseurs. En effet, il faut convenir qu'Électre amoureuse n'est pas de la dignité du cothurne grec; mais cet amour produit une scène touchante, celle dans laquelle Electre veut empêcher Itys d'aller aux autels. Les autres défauts de cette pièce sont trop de complication, de longueurs, de descriptions : une partie du second acte est écrite du style de l'épopée. Voltaire a donné le même sujet sous le nom d'Oreste. Lorsqu'il présenta sa pièce à Crébillon, censeur des ouvrages dramatiques, il commença par s'excuser de ce qu'il avait osé être son rival; on dit que Crébillon lui répondit : « J'ai été content du succès de mon *Electre :* Je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait. » Ce souhait ne s'accomplit point. L'*Oreste* n'a pu se soutenir au théâtre, et l'*Électre* y réussira toujours quand on saura la jouer. La tragédie de *Rhadamiste*, qu'on représenta trente fois en 1711, est une des plus belles pièces qui soient restées sur notre théâtre, quoique méprisée par Despréaux. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il était dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort, le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : « Quoi, Monsieur, cherchez-vous à me hâter l'heure fatale. Voilà un auteur devant qui les Boyer et les Pradons sont de vrais soleils. Hélas, j'ai moins de regret de quitter la vie, puisque notre siècle enchérit chaque jour sur les sottises. » Boileau disait encore de Crébillon, « que c'était Racine ivre. » Ce qui indisposait surtout ce poète, c'était le style. Celui de Crébillon ressemble assez à sa manière: il est énergique; ce qui entraîne souvent des incorrections, des tours durs et barbares; mais ces fautes de grammaire disparaissent devant les beautés mâles, les caractères soutenus et les vers de génie dont ses tragédies étincellent. Il y a d'ailleurs dans *Rhadamiste* du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappans. La reconnaissance de Rhadamiste et de Zénobie est touchante. Le rôle de Zénobie est noble ; elle est vertueuse et attendrissante. Cette tragédie est le chef-d'œuvre de Crébillon. On fit deux éditions de cette pièce en huit jours. *Rhadamiste* reçut les plus grands applaudissemens à Versailles, qui,

pour cette fois, fut d'accord avec Paris. Crébillon conçut alors assez d'orgueil de son succès pour croire et avouer avec naïveté que les pièces de Voltaire, qui commençaient à éclipser sa gloire n'étaient toutes que *Rhadamiste refait*. Il profita de ce succès pour aller solliciter quelque grace à la cour; il n'y trouva que de la froideur. Quittant, sans regret un séjour si peu fait pour lui, il prit pour devise : *Ne t'attends qu'à toi seul*; et il continua de travailler pour la scène. *Sémiramis*, donnée au théâtre en 1717, fut beaucoup critiquée, et avec raison. Le défaut le plus grand de cette pièce, est que Sémiramis après avoir reconnu Ninias pour son fils, en est encore amoureuse; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur et sans intérêt. Les vers sont mal faits, la conduite très-mauvaise, et nulle beauté n'en rachète les défauts. Le public vit avec plaisir *Pyrrhus*. Il y a du génie dans le plan, quoique trop compliqué; mais peu d'intérêt dans la pièce, trop de langueur dans le dialogue et d'apprêt dans le style. Le cinquième acte offre une très-belle situation; il est fâcheux qu'elle soit prévue dès le troisième. Cette pièce fut reprise en 1778, mais sans succès. *Xercès* avait précédé *Sémiramis*, et n'avait eu que deux représentations : on le joua en 1714; il n'a été imprimé qu'en 1749. L'auteur présenta sa pièce à Louis XV, qui, à l'ouverture du livre tomba sur ce vers:

La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois.

Le monarque trouva ce vers très-beau, et le dit de bonne foi. Cette pièce n'est guères mieux conduite que celle de Cyrano de Bergerac. Le public fut surtout révolté de ces vers d'un scélérat nommé Artaban, qui va assassiner son maître:

Amour d'un vain renom! faiblesse scrupuleuse,
Cessez de tourmenter une ame généreuse,
Digne de s'affranchir de vos soins odieux;
Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses dieux.
Dès que le sort nous garde un succès favorable,
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux;
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.

Il faut avouer que Crébillon met trop souvent dans la bouche de ses héros des maximes dignes de la Grève. Ce poète suspendit ses travaux pendant 22 années, il paraît qu'il fut conduit au silence par des chagrins domestiques et par l'indigence dans laquelle il passa la plus grande partie de sa vie; son caractère fier et sombre, et son ame indépendante, ne pouvaient se résoudre à se plier aux complaisances qu'on appelle devoirs de société, et aux déférences que les grands exigent de leurs humbles protégés. Enfin, madame de Pompadour lui fit accorder par le roi une pension de 1,000 fr. et une place à la bibliothèque; c'est dans cet état d'amélioration de son sort qu'il acheva sa tragédie de *Catilina* et qu'il la fit représenter en 1749, à 72 ans. Il y avait si longtemps qu'il avait promis de donner cette tragédie, que le public s'écriait quelquefois avec Cicéron : « Jusques à quand abuserez-vous, Catilina, de notre patience? Cet ouvrage, annoncé comme le fruit d'un travail de vingt années, comme un chef-d'œuvre, supérieur à toutes les tragédies de Voltaire, par les ennemis de ce dernier, fut applaudi avec transport dans les premières représentations »; on le jugea plus sévèrement à la lecture. Le héros de la pièce parut un colosse. Catilina

est trop grand, et les autres personnages trop petits : tout est sacrifié à ce caractère. Cicéron est entièrement éclipsé ; il perd tout, jusqu'au don de la parole. On fut surtout étonné de la manière dont ce grand homme est avili. Cicéron, conseillant à sa fille de faire l'amour à Catilina, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce. Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'Académie, dans une séance ordinaire, il s'aperçut que ses auditeurs, qui connaissaient Cicéron et l'histoire romaine, secouaient la tête. L'auteur s'adressa à l'abbé d'Olivet, l'enthousiaste de Cicéron : « Je vois bien, lui dit il, que cela vous déplaît. » — « Point du tout, répondit cet académicien; cet endroit est digne du reste. J'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le complaisant de sa fille. » Une courtisane, nommée Fulvie, déguisée en homme, était encore une étrange indécence. Il y a des défauts de conduite essentiels dans le quatrième acte : le denoûment est étranglé. L'auteur avait composé sa pièce en sept actes ; mais ensuite il la réduisit à cinq, ce qui lui fit supprimer une scène qu'on regrettera toujours, parce qu'elle était sublime et analogue à son génie. Il y introduisait le serment sur le sang humain. Lors de la représentation de *Catilina* on supprima six vers dont on craignait avec raison l'application à madame de Pompadour; nous les rapporterons ici avec d'autant plus de raison qu'ils n'ont été rétablis dans aucune des éditions nombreuses des œuvres de ce grand poète, et qu'ils n'ont pas encore été cités comme variantes ; Probus les adresse à Fulvie :

Vous n'aimâtes jamais ; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant ;
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste,
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux.

Le style de cette pièce est incorect; mais on y trouve quelques vers sublimes, jamais six beaux vers de suite ; quatre ou cinq portraits d'hommes illustres, dessinés avec force, mais sans coloris. Crébillon fit le *Triumvirat* à l'âge de 80 ans. Un de ses amis le pressait de finir cette tragédie, il lui dit : « J'ai encore l'enthousiasme et le feu de mes premières années. » Le public ne jugea pas de même lorsque la pièce parut, précédée d'une *Épître chagrine*, dans laquelle il se plaignait de la plus horrible cabale. Crébillon ne voulait ni qu'on s'opposât à ses succès, ni qu'on les lui assurât par des moyens avilissans. Un de ses amis lui demandant des billets pour la première représentation de *Catilina* : « Vous savez bien, lui dit-il, que je ne veux pas qu'il y ait personne dans le parterre qui se croie obligé de m'applaudir. » — « Aussi, lui répondit son ami, ce n'est pas pour vous faire applaudir que je vous demande ces billets. Soyez sûr que ceux à qui je les donnerai seront les premiers à siffler la pièce, si elle le mérite. » — « En ce cas, dit Crébillon, vous en aurez. » Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui quelques pièces de vers. On y rencontre souvent des traits heureux; mais le talent de Crébillon semblait avoir été confiné par la nature dans le genre terrible, et ne réussissait pas ailleurs. Louis XV, son bienfaiteur dans sa vieillesse, lui fit élever un tombeau. Ce monument en marbre, fut confié au ciseau habile de

Lemoine, qui ne l'acheva point; il fut placé dans l'église de Saint-Gervais, où Crébillon fut inhumé en 1771 ; de nos jours il a été terminé et a trouvé place au Musée des monumens français. Ses Œuvres furent imprimées au Louvre en 1750, 2 vol. in-4°. Il faut voir si le *Triumvirat*, qui n'a point été imprimé aux frais du roi, se trouve à la fin du tome 2. Les autres éditions sont celles de 1759, 2 vol. grand in-12; de 1772, 3 vol. petit in-12, augmentée de la *Vie* de l'auteur par l'abbé de La Porte; de 1785, 3 vol. in-8°, fig. de Marillier; enfin de 1796, 2 vol in-8°, papier velin, fig. de Peyron. Cette dernière édition est fort belle. On en a tiré deux exemplaires sur peau vélin. Didot a donné, en 1812, une édition de ses Œuvres, 3 vol. in-8°.

CRÉBILLON (Claude-Prosper-Jolyot de), fils du précédent, naquit à Paris le 14 février 1707, et y est mort le 12 avril 1777. Son père s'était fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux; le fils brilla par les graces, la légèreté, la causticité maligne de sa conversation et de ses écrits, et pourrait être surnommé le *Pétrone* de notre nation, comme son père en est l'*Eschyle*. Aussi l'abbé Boudot, qui vivait familièrement avec lui, lui dit un jour pour repousser quelques-unes de ses plaisanteries: « Tais-toi... Ton père était un grand homme; tu n'es, toi, qu'un grand garçon. » Et le grand garçon ne s'en fâcha pas. « Crébillon le père, dit d'Alembert, peint du coloris le plus noir les crimes et la méchanceté des hommes : le fils a tracé, du pinceau le plus délicat et le plus vrai, les raffinemens, les nuances, et jusqu'aux graces de nos vices; cette légèreté séduisante qui rend les Français ce qu'on appelle *aimables*, et ce qui ne signifie pas *dignes d'être aimés;* cette activité inquiète, qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité de principes déguisée et comme adoucie par le masque des bienséances; enfin nos mœurs, tout à la fois corrompues et frivoles, où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule. » Cet éloge de Crébillon fils fait par d'Alembert est outré et peu mérité. Il paraît avoir cédé encore cette fois à la manie des parallèles qu'il se plaisait à faire, et Crébillon est loin d'avoir tracé *du pinceau le plus vrai et le plus délicat, les raffinemens, les nuances et jusqu'aux graces de nos vices*. Ses tableaux sont plutôt licencieux que galans. Le style de ses ouvrages est obscur et souvent inintelligible. Ses derniers *Romans* ne sont souvent que de faibles copies des premiers; dans tous, le style prête beaucoup à la censure, et le dessin est préférable au coloris. Crébillon n'eut d'autre place que celle de censeur royal. Il vécut avec son père comme avec un frère ou un ami. Son mariage avec une anglaise, que Crébillon le père n'approuvait point, ne causa entre eux qu'une mésintelligence passagère. Les principaux ouvrages du fils sont : I. *Lettres de la Marquise de *** au Comte de ****, 1732, 2 vol. in-12. II. *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman plein d'allusions satiriques, fit mettre l'auteur à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritait de l'être. Laharpe a dit que ce libertinage d'esprit laisse apercevoir l'allégorie d'une bulle fameuse dont on parlait beaucoup alors; mais ses allusions n'ont plus

aucun sel aujourd'hui Ce roman renferme d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style n'en est pas toujours clair et léger. III. *Egaremens du cœur et de l'esprit*, La Haye, 1736, 3 part. in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau; et les femmes se plaignirent dans le temps de ce que l'auteur, profondément instruit des dérèglemens du cœur humain, et s'en exagérant peut-être la perversité, ne croyait pas assez à la vertu. IV. *Le Sopha, conte moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. Ce prétendu conte moral, qu'on aurait mieux intitulé *anti-moral*, est une galerie de portraits, souvent licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auraient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur, et les gens de goût, qu'il eût mis dans ce roman plus d'action et de variété. V. *Lettres athéniennes*, 4 vol. in-12, 1771, dont on peut faire les mêmes éloges et les mêmes critiques que de ses autres ouvrages. VI. On a encore de lui : *Ah! quel conte!* Paris, 1764, 8 part., 2 vol. in-12. VII. *Les heureux Orphelins*, 1753, 2 vol. in-12. *La Nuit et le Moment*, Londres, 1755, in-12. IX. *Le Hasard du coin du feu*, Paris, 1763, in-12. X. *Les amours de Zeokinisul, roi des Kofirans* (Louis XV, roi des Français), Amsterdam, 1746, in-8°. XI. *Lettres de la Duchesse de ****, *etc.*, Londres, 1768, 2 vol. in-12. On lui attribue les *Lettres de la marquise de Pompadour*, 3 petites brochures in-12; mais on doute avec raison qu'elles soient de lui. C'est une espèce de roman épistolaire, écrit avec légèreté, quelquefois avec hardiesse, mais qui n'apprend que peu de particularités sur celle dont il porte le nom. On a recueilli les *Œuvres de Crébillon fils*, en 7 vol. in-12, 1779.

CRÉDI (Laurenzo-Sciarpelloni, surnommé), célèbre peintre, né à Florence en 1453 ou 1454, et mort dans la même ville, en 1531, à 78 ans. Grand imitateur de Léonard de Vinci, il fit de si belles copies de ses tableaux, qu'on les distinguait difficilement des originaux. On remarque parmi ses compositions, une *Nativité* et une *Sainte Vierge*, à Florence.

CRÉDO (Benoit), savant jésuite, a donné en grec vulgaire, à Vérone, in-8°, en 1782, Γραμματικὴ ἑλληνικορωμαική. Il est mort à Smyrne, de la peste, qu'il avait gagnée en soignant les malades.

CREECH (Thomas), traducteur anglais, né à Blandford dans le comté de Dorset, en Angleterre, l'an 1659, cultiva les lettres, et vécut dans l'indigence. Une humeur sombre, qui le jetait dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie, et occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin 1700. On a de lui plusieurs *Traductions :* Celle de *Lucrèce*, en vers anglais, imprimée à Oxford en 1683, in-8°. II. Celle des *Odes d'Horace*, en vers, 1684 ; elle est fort inférieure à celle de Lucrèce. II. La *Version* de plusieurs morceaux de Théocrite, d'Horace, d'Ovide et de Junéval.

CRÉGUT (Frédéric-Christian),

médecin, né à Hanau en 1675, d'un pasteur protestant réfugié, mort en 1758, a laissé plusieurs Dissertations intéressantes : I. *De ægritudinibus infantum ac puerorum, eorumque origine et curâ*, Bâle 1696. II. *Meditatio physiologica de hominis ortu*, Hanau, 1697. III. *De dysenteriâ*, Hanau, 1705. IV. *De anthropologiâ ejusque præcipuis tam antiquis quam modernis scriptoribus*, Hanau, 1737, etc.

CRELL (Nicolas), premier ministre de la cour de Saxe, périt sur l'échafaud en 1601, pour avoir secondé les projets des crypto-calvinistes. Il y a une Dissertation de Herman-Ascagne Eugelken, imprimée à Rostock, en 1724, *de Nic. Crellio ejusque supplicio*.

CRELL (Michel), pasteur protestant, à Altenbourg, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Spicilegium poeticum, id est syllogi carminum miscellaneorum*, Leipsick, 1629, in-12. II. *Anagramatismorum sylloge II*, 1631, in-12. III. *Breviarium etymol. N. T.*, Altenbourg, in-8°, etc.

CRELL (Volfgang), théologien allemand, mort à Francfort-sur-l'Oder, en 1664, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De difficultate cognoscendæ veritatis in artibus et disciplinis*.

CRELL (Louis-Christian), théologien allemand, né à Neustadt en 1671, mort en 1735, fit ses études à Leipsick, puis fut recteur de l'école de Saint-Nicolas, et professeur de philosophie. Il a donné : *De Civis innocentis in manus hostium traditione; de C. Mutio Scævola, C. regis parricidâ*, 1722, in-4°; *de Aurelio Antonino*, Leipsick, 1725, in-4°; *de Junio Bruto, reipublicæ romanæ auctore*, Leipsick, 1721, in-4°; *de Providentia Dei circà reges constituendos, etc.* Tous ces ouvrages et plusieurs autres du même auteur ont été réunis à Halle en 1776, in-4°.

CRELLIUS (Jean), le second apôtre des unitaires après Socin, né en 1590, à Helmetzhem, village près de Nuremberg, exerça le ministère près de Cracovie, professa la théologie dans l'école de cette ville, et y mourut à 42 ans, en 1633. Ses ouvrages tiennent le second rang dans la Bibliothèque des Frères Polonais, par la modération du style et par la profondeur captieuse du raisonnement. Les principaux sont : I. *Traité contre la Trinité*, Gouda, 1678, in-16. Il a été réfuté par le P. Pétau. II. Des *Commentaires sur une partie du Nouveau Testament*. III. Des *Écrits de Morale* dans lesquels il permet aux maris de battre leurs femmes. IV. *Ethica Aristotelica, et Ethica christiana*, Cosmopoli, 1681, in-4°, avec la vie de l'auteur. On prétend que cet ouvrage a été écrit en 1622, et qu'il a d'abord été imprimé sans date, non pas *cum typis Venetis*, ainsi que le porte le frontispice (mais réellement à Amsterdam en 1650, in-4°). Les *prima ethicès elementa*, avaient paru dès 1635, in-8°. C'est un abrégé de l'*Ethica Aristotelica*. V. *De uno Deo patre, libri duo*, Cracoviæ, 1638, in-4°, réimprimé au commencement du tome V de la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, p. 110. VI. *Junii Bruti Poloni Vindiciæ pro religionis libertate*, Eleutheropoli, 1660, in-8°, et dans la *Bibliot. Frat. Polonorum*. Ce Traité a d'abord été traduit en

français sous le titre de *La tolérance dans la religion, ou de la liberté de conscience*, par Le Cêne, ministre protestant, en 1687; Naigeon l'a retouchée, corrigée et rectifiée pour la publier, en 1769, in-12. Amsterdam, sous le faux titre de Londres, avec un Traité du baron d'Holbach *sur l'Intolérance*. VII. *Responsio ad Hugonis Grotii librum de satisfactione Christi*, Cracoviæ, 1623, in-4°. VIII. *Declaratio sententiæ de causis mortis Christi*, 1637, in-8°; opuscule réimprimé dans le tom. III de la *Bibliot. Frat. Polon.*, p. 609. IX. *Tractatus de Spiritu Sancto qui fidelibus datur*, 1650, in-8°, également inséré dans la *Bibliot. Frat. Polon.*, tom. V, p. 455.

CRELLIUS-SPINOVIUS (Christophe), fils du précédent, mort le 12 décembre 1680, fut pasteur des unitaires en Prusse et en Pologne. On a de lui une Dissertation : *De Virtute christianâ et gentili*, et plusieurs autres écrits. — Crellius (Jacques), est auteur de Commentaires sur l'*École de Salerne*, imprimés avec d'autres, Paris, 1672, in-8°.

CRELLIUS (Samuel), fils de Christophe, né en 1657, distingué parmi les partisans du socinianisme, mort en 1747, à Amsterdam, dans un âge fort avancé, préféra le nom d'*artémonite* à celui de *socinien*; et à dire vrai, il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de cette secte. Ses ouvrages sont : I. *Duæ considerationes vocum, terminorum et phrasium quæ in doctrinâ Trinitatis à theologis usurpantur*, Amst., 1684, in-8°. II. *Cogitationum novarum de primo et secundo Adamo compendium*, 1700, in-8°. III. *Defensio confessionis fidei unitariorum impugnatio in Berolinensibus actis*, 1720, in-8°, etc. — Il y a eu un autre Crellius (Paul), luthérien d'Isleb, mort en 1679, qui a écrit contre les catholiques et les calvinistes.

CREM ou CRUMMUS. *Voyez* Léon l'Arménien.

CREMILLES (Louis-Hyacinthe Boyer de) maréchal-général-des-logis des camps et armées du roi, en 1734, exerça ces fonctions à l'armée du Rhin avec beaucoup de distinction. Ce fut sous sa direction que se firent presque toutes les opérations de l'armée de Flandre sous le maréchal de Saxe, et les dispositions pour l'investissement de Maëstricht, en 1748. Ces opérations furent regardées par les militaires, comme des chefs-d'œuvre de tactique : il fut élevé au grade de lieutenant-général. En 1762, il donna la démission de tous ses emplois, et mourut en 1768, âgé de 68 ans.

CRÉMONE (Gérard dit de). *V.* Gérard.

CRÉMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, né à Cento dans le Modénois, en 1550, mort à Padoue de la peste, en 1631, à 80 ans, s'acquit tant de réputation, que les princes et les rois voulurent avoir son portrait. Ses talens étaient obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie et la médisance. Ses principaux ouvrages sont : I. *Aminta e Clori favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4°. II. *Il Nascimento di Venetia*, Bergame, 1617, in-12. III. *Il Ritorno di Damone*. IV. *Clorindo e Valliero*. V. *De Physico auditu*, 1590, in-fol. VI. *De Calido innato*, 1626, in-4°. VII. *De Sen-*

sibus et facultate appetitâ, 1624, in-4°, et d'autres ouvrages qui prouvent que son symbole se réduisait à peu d'articles.

CRÉMUTIUS. *Voyez* CORDUS.

CRÉNIUS (THOMAS), dont le vrai nom était *Thomas-Théodore Crusius*, né dans la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, mourut en cette dernière ville en 1728, à 89 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations, parmi lesquelles on distingue: I. *Consilia et methodi aureæ studiorum optimè instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres, imprimés en 1696 à Leyde. Le premier est intitulé: *De philologiâ, et studiis liberalis doctrinæ*. Le second: *De eruditione comparandâ*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages, sont: II. *Musæum philologicum*, 2 vol. in-12. III. *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 vol. in-8°. IV. *De furibus librariis dissertatio*, à Leyde, 1705, in-8°; où, dit Struvius, il dévoile cent vingt plagiaires. V. *Fasciculi dissertationum Philologo-historicarum*, 5 vol. in-12. VI. *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12. VII. *Commenta ones in varios auctores*, 3 vol. in-12. VIII. *Animadversiones philologicæ cum epistolis virorum doctorum hinc indè collectis*, 1695-1723, 18 vol. in-8°.

CRENNE (HÉLISENNE DE), savante, née à Mailly, près de Doulens en Picardie, dans le 16° siècle, dédia à François Ier les quatre premiers livres de l'*Énéide* qu'elle avait traduits. On a encore d'elle un petit ouvrage, intitulé: *Des angoysses douloureuses qui procèdent d'amour*, Paris, 1538, in-8°. L'auteur paraît les avoir vivement éprouvées. Ses œuvres imprimées en 1543, et 1560, in-16, outre ce dernier traité, contiennent encore les *Épistres familières et invectives*; le *Songe de ladite dame, etc., etc.*

CRÉPIN et CRÉPINIEN (SAINTS). Ces deux personnages, qu'on dit avoir été frères, vinrent de Rome annoncer le christianisme dans les Gaules, et s'arrêtèrent à Soissons, où, quoique d'une famille distinguée, ils exercèrent le métier de cordonniers, afin de répandre plus facilement, à la faveur de leur profession, la lumière de l'Évangile. On les dénonça à l'empereur Maximien-Hercule, qui les remit entre les mains du préfet des Gaules, nommé Rictiovare ou Rictius-Varus. Ce préfet, qui se signalait par sa haine contre les chrétiens, n'ayant pu ébranler la foi des deux frères, leur fit trancher la tête, vers l'an 287. Le père Longueval dit que, quoique leur martyre soit constant, les actes qui en rapportent les circonstances, et qui leur attribuent la profession de cordonnier, sont assez incertains. Leurs reliques furent apportées à Notre-Dame de Paris, sous le règne de Louis XI, pendant l'horrible peste qui désola cette ville, et moissonna, dans l'espace de deux mois, quarante mille de ses habitans.

CRÉPU (NICOLAS), né à Bruxelles en 1680, quitta le métier des armes à l'âge de 40 ans, pour se livrer tout entier à l'art de la peinture. Les progrès rapides qu'il fit dans cet art, attirèrent sur lui l'admiration de tous les connais-

seurs. Dans les tableaux qu'il a faits, sa touche est toujours légère, toujours pleine de grace et de naturel. Il se fixa à Bruxelles, sa patrie. Il rentrait un soir chez lui, lorsqu'il se sentit tout-à-coup prendre par les deux épaules ; il mit aussitôt l'épée à la main, et perça son agresseur d'un coup mortel ; mais quel est son étonnement, et ensuite sa frayeur, quand il voit qu'il vient de tuer un cerf, et que cet animal appartient au gouverneur de Bruxelles, homme violent, qui avait pris un soin extrême pour l'apprivoiser! Crépu se cacha pour se soustraire au courroux du gouverneur, qui s'apaisa enfin et pardonna au peintre. Crépu excellait à peindre des campemens et des villes de guerre. Toutes ses compositions sont recherchées. Il mourut à Bruxelles en 1761.

CRÉQUI (Jean de), seigneur de Canaples, l'un des vingt-quatre premier chevaliers de la Toison d'or, défendit, en 1429, la ville de Paris contre l'armée royale, conduite par Jeanne d'Arc. En 1430, il assistait au siége de Compiègne, où cette même héroïne fut faite prisonnière. A la bataille de Germigny, il tomba au pouvoir de l'ennemi, ainsi que Brimeu, maréchal de Bourgogne, et Thomas Kiriel, chef de l'armée anglaise. Plus tard, de concert avec Humières et l'abbé de Corbie, il défit Chabannes, Blanchefort et Longueval. Il mourut en 1473. Son cri de guerre était, *à Créqui, Créqui le grand baron, nul ne s'y frotte.*

CRÉQUI (Antoine de), célèbre guerrier français du 16e siècle, commandait l'artillerie à la fameuse bataille de Ravennes, en 1512. L'année suivante, s'étant jeté dans Térouanne avec une poignée de soldats, il résista aux armées réunies de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de l'empereur Maximilien ; et ce ne fut qu'après le combat de Guinegate, dite *journée des éperons*, et par l'ordre même du roi de France, qu'il capitula, et obtint des conditions honorables. Les vainqueurs avaient acheté si chèrement la victoire, que, désespérant de garder cette place, ils la firent raser. Ce fut aussi Créqui qui, à la funeste journée de la Bicoque, empêcha l'entière déroute de l'armée française. Il accourut ensuite vers le nord du royaume, et battit les Anglais et les Espagnols, qui étaient venus attaquer la Picardie. Créqui termina sa glorieuse carrière au fort d'Hesdin. Les ennemis croyaient surprendre cette place, dans laquelle ils s'étaient ménagé des intelligences ; mais Créqui, qui avait été prévenu de leur projet, les attendait, et avait tout préparé pour les recevoir. A peine furent-ils entrés par la porte qu'on était convenu de leur livrer, qu'il fit mettre le feu à des pièces d'artifice qui étaient cachées sous de la paille. Une fusée l'atteignit au visage, et pénétra dans sa bouche. Deux jours après, il mourut de cette blessure.

CRÉQUI DE BLANCHEFORT ET DE CANAPLES (Charles Ier de), prince de Poix, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, était devenu duc de Lesdiguières par son mariage avec Madeleine et Françoise de Bonne, filles du fameux duc de Lesdiguières, qu'il épousa successivement. Il se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon, en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin,

bâtard de Savoie, servit beaucoup à répandre son nom. La querelle vint d'une écharpe. Créqui ayant emporté, sur les troupes du duc de Savoie, un fort dont le gouverneur fut tué, don Philippin, pressé de se retirer, changea son habit pour celui d'un simple soldat, sans faire attention qu'il laissait une belle écharpe, devenue le partage d'un homme du régiment de Créqui. Le lendemain un trompette des troupes de Savoie vint demander le corps du gouverneur. Créqui le chargea de dire à don Philippin qu'il fût plus soigneux à l'avenir de conserver les faveurs des dames. Ce reproche irrita don Philippin, qui lui envoya un cartel. Le Français porta par terre le Savoyard d'un coup d'épée, lui donna la vie, et un chirurgien pour le panser. On fit courir le bruit que Créqui s'était vanté d'avoir eu du sang de Savoie. Don Philippin l'envoya appeler une seconde fois. Le bâtard de Savoie fut plus malheureux que la première : il laissa la vie près du Rhône en 1599. Depuis ce combat, Créqui ne cessa de se signaler. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Vérue contre les Espagnols, prit Pignerol et s'empara de la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Tésin en 1636, et fut tué, en 1638, d'un coup de canon au siége de Brême, fort construit à l'entrée du Milanais, à l'âge d'environ 60 ans. Il était doué d'une éloquence très-persuasive, et qu'il rendait plus efficace encore par sa politesse et sa magnificence. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya comme ambassade[illegible] extraordinaire auprès d[illegible]pe Urbain VIII, en 16[illegible] La branche aînée de Créqui fut éteinte dans Antoine DE CRÉQUI, cardinal, évêque d'Amiens, mort en 1574, à 43 ans. Ce prélat, héritier de ses frères, laissa tous ses biens à Antoine de Blanchefort, fils de sa sœur Marie de Créqui. Charles de Créqui eut deux fils, François-Emmanuel, qui épousa la fameuse duchesse de Lesdiguières; et Charles, duc de Créqui, mort en 1687, et dont le fils mourut en 1711, sans laisser d'enfans. Mais il existe des branches collatérales des véritables Créqui en Artois.

CRÉQUI (FRANÇOIS DE BONNE DE), fils du précédent, maréchal de France en 1668, fut défait malgré des prodiges de valeur, en 1675, près de Consarbruck sur la Sarre. C'étoit un homme, dit Voltaire, d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles et les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Échappé à peine, lui quatrième, au combat de Consarbruck, il courut à travers de nouveaux périls se jeter dans Trèves. Il aima mieux être pris à discrétion que de capituler. Il fut fait prisonnier de Charles IV, duc de Lorraine, par la trahison insigne d'un nommé *Bois-Jourdan*, qui fit la capitulation à l'insu du maréchal. Les deux campagnes de 1677 et 1678 montrèrent en lui des talens supérieurs. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace; pr[illegible] Fribnurg à sa vue, passa la riv[illegible]re de Kins en sa présence, [illegible] poursuivit vers Offembo[illegible]g, le chargea dans sa retraite; [illegible]t ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kehl, l'épée à la main, alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684, il prit

Luxembourg, et mourut trois ans après, le 4 février 1687, à 63 ans, avec la réputation d'un homme qui eût pu remplacer le maréchal de Turenne, lorsque l'âge aurait modéré le feu de son courage. Le maréchal de Créqui était général des galères depuis 1661. Créqui ne laissa d'Armande de Saint-Gelais, son épouse, qu'une fille, mariée à Charles Holland de La Trémoille, duc de Thouars.

CRÉQUI (Charles, duc de), prince de Poix, frère aîné du précédent, était ambassadeur à Rome, lorsqu'en 1662 les Français furent insultés par la garde corse. Cette troupe furieuse se porta vers le palais Farnèse, où résidait l'ambassadeur, et tira plusieurs coups de mousquet, dont, par un heureux hasard, le duc de Créqui ne fut point atteint, quoiqu'il se fût mis sur le balcon pour apaiser le tumulte. Plusieurs personnes de la maison de l'ambassadeur français furent tuées, d'autres dangereusement blessées. Enfin, le cardinal d'Este, escorté de trois cents hommes armés et de tous ses gens, parvint à rétablir le calme. Louis XIV exigea, comme l'on sait, une réparation éclatante de cette injure, et le cardinal Impériali, qui était alors gouverneur de Rome, demanda pardon en personne au monarque irrité. Le duc de Créqui mourut le 13 février 1687, à Paris, dont il était gouverneur.

CRÉQUI (....., marquis de), lieutenant-général, mort en 1771, a composé les ouvrages suivans: I. *Vie de Nicolas de Catinat*, Amsterdam, 1772; il y en eu une seconde édition où l'on a retranché bien des choses; elle a paru sous ce titre: *Mémoires pour servir à l'Histoire de Nicolas de Catinat*, Paris, 1775, in-12. II. *Principes philosophiques des SS. solitaires d'Égypte, extraits des Conférences de Saint Cassien*, Madrid, imprimerie royale, 1779, in-8°. — Créqui (Anne le Fèvre d'Auxy), épouse du précédent, morte en 1803, dans un âge fort avancé, cultivait les lettres avec succès. Elle laissa en manuscrit des *Pensées et des Réflexions sur divers sujets*, et plusieurs autres ouvrages.

CRESCENS, philosophe cynique, vivait vers l'an 154 de Jésus-Christ. Fameux par ses invectives contre les chrétiens, il excita Marc-Aurèle à les persécuter. C'est contre lui que Saint Justin écrivit sa seconde apologie; Crescens, pour toute réponse, le dénonça, et on le fit mourir.

CRESCENTIUS, patrice romain, qui, vers la fin du 10e siècle, fit tous ses efforts pour rendre la liberté à sa patrie. Il prit les rênes du gouvernement, avec le titre de consul, vers l'an 980. Othon III vint d'Allemagne en Italie pour prendre la couronne impériale. Il entra dans Rome avec une armée formidable. Crescentius se retrancha dans le château Saint-Ange; mais bientôt, forcé de capituler, il se rendit, à des conditions honorables. Mais Othon ne l'eut pas plus tôt entre les mains qu'il le fit périr. Stéphanie, femme de Crescentius, trouva le moyen de se faire passer près d'Othon, pour avoir une grande habileté en médecine, et vengea la mort de son mari et les injures qu'elle avait elle-même reçues, en empoisonnant cet empereur.

CRESCENZI (Pierre), en latin *de Crescentiis*, né à Bologne

en 1230, voyagea pendant trente ans, exerçant la profession d'avocat, pour se dérober aux troubles de son pays, et étudiant dans les diverses contrées d'Italie tout ce que l'agriculture y offrait d'utile à apprendre. A l'âge de 70 ans, il revint dans sa patrie pour y publier un ouvrage intitulé : *Opus ruralium commodorum*, Coutances, 1471, in-fol., qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile. Il y en a deux éditions rares, à Louvain, 1474, in-fol. C'est le premier ouvrage sorti des presses de cette ville ; il y a encore celles de Strasbourg, 1486, in-fol. ; Vicence, 1490, in-fol. ; Bâle, 1538, in-4°, 1548, in-fol. ; Cracovie, 1571, in-fol., etc. On en a une traduction française sous ce titre : *Le livre des prouffitz champestres et ruraulx, compilé par maître Pierre de Crescences, et translaté depuis en langage françois, a la requeste de Charles V, roy de France, en 1373*, Paris, 1486, par Jean Bonhomme, in-fol. Cette version a été réimprimée à Paris, en 1516, dans le même format. Il y en a une italienne, Florence, 1478, in-fol. ; une autre en allemand. L'Italien Lastri, dans sa *Bibliothèque des écrivains géoponiques d'Italie*, observe que Crescentiis cite souvent Caton, Varron, Palladius, mais jamais Columelle, parce que ce dernier auteur n'était sans doute pas encore connu.

CRESCENZI (D. Jean-Baptiste), marquis de la Torre, architecte et peintre, né à Rome en 1595, mort à Madrid en 1660, noble romain, et frère du cardinal Crescencio. Philippe IV, roi d'Espagne, le créa chevalier de Saint-Jacques, et lui donna le titre de marquis de la Torre, avec plusieurs autres marques de sa faveur, pour s'être acquitté honorablement de la surintendance des œuvres royales, et avoir fait plusieurs beaux ouvrages dans les palais de la cour. C'est d'après ses dessins que le Panthéon de l'Escurial a été construit.

CRESCENSI ou CRESCENZIO (Nicolas), médecin de Naples, a publié quelques ouvrages au commencement du 18e siècle ; ils sont intitulés : I. *Tractatus physico-medicus, in quo morborum explicandorum, potissimùm febrium, nova exponitur ratio. Accessit de medicinâ et medico dialogus*, Neapoli, 1711, in-4°. Dans cet ouvrage, l'auteur combat la théorie des fermens, et y condamne l'usage des remèdes chauds dans la fièvre. II. *Raggionamenti intorno alla nuova medicina dell' acqua, coll' aggiunta d'un breve methodo di praticarsi l'acqua anche da coloro che non sono medici*, Naples, 1727, in-4°.

CRESCENZI (François), médecin de Palerme, en grande réputation vers la fin du 16e siècle, a laissé un ouvrage sur les maladies épidémiques qui avaient désolé sa patrie en 1575 ; il a été imprimé sous ce titre : *De Morbis epidemicis qui Panormi vagabantur anno 1575, seu de peste ejusque naturâ et præcautione tractatus*, Panormi, 1624, in-4°.

CRESCI (Jean-François), habile calligraphe du 16e siècle, était d'une famille patricienne de Milan. Il excellait dans le talent de l'écriture, et on lui attribue même l'invention de celle qu'on appelle en Italie *Cancelleresca* (de Chancellerie). Il exerça son

art pendant plusieurs années à Rome, à la cour du pape Pie V, qui se l'attacha. On ignore l'époque de la mort de Cresci ; on sait seulement qu'il mourut fort âgé. Ses ouvrages sont : *Il perfetto scrittore*, Rome, 1560, et Venise, sans date, in-4°. II. *Quattro libri di caratteri*. III. *Idea con le circostanze naturali, che a quella si ricercano per possedere legittimamente l'arte maggiore e minore dello scrivere, etc.*, Milan, 1622, in-4°. Il fut publié après sa mort par l'un de ses fils.

CRESCEMBENI (Jean-Marie), célèbre littérateur et poète italien, le fondateur ou du moins le premier custode de la célèbre Académie des Arcadiens de Rome, né à Macerata, capitale de la Marche d'Ancône, le 9 octobre 1663, développa de bonne heure ses talens pour la poésie et l'éloquence. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe ; mais le séjour de Rome et la lecture des meilleurs poètes italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style, mais il entreprit encore de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il s'occupa de l'établissement d'une Académie nouvelle, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de quatorze ; il augmenta depuis. Ils s'appelèrent alors les *Bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'ancienne Arcadie. Ils crurent retracer, par cette sorte d'allégorie, la simplicité de leurs goûts et leur amour pour le naturel. C'est donc à tort qu'en France on dit *l'Académie des Arcades de Rome* ; aussi nous sommes-nous abstenus de cette dénomination vicieuse dans tous les articles de ce dictionnaire qui rappellent cette célèbre institution. Le fondateur de cette société en fut nommé custode ou gardien en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ce clinquant que les Italiens avaient pris si long-temps pour de l'or. Il mourut le 8 mars 1728, chanoine de Sainte-Marie *in Cosmedin*, membre de la plupart des Académies d'Italie, et de celle des Curieux de la nature, en Allemagne. Il voulut mourir en habit de jésuite. Il se fit élever un mausolée dans l'église de Sainte-Marie. La pierre tumulaire portait les armes de sa famille, la flute du Dieu Pan, et ces initiales : I. M. C. P. ARC. C. *Joannes Marius Crescimbenius, Pastorum Arcadum Custos.* Il fut regretté de ses nombreux amis, répandus dans toute l'Italie. Parmi le grand nombre de ses ouvrages en vers et en prose, on ne citera que les principaux : I. *Istoria della volgar poesia*, fort estimée, et réimprimée en 1731, à Venise, en 6 vol. in-4°. Cette Histoire, accompagnée d'un Commentaire semé d'anecdotes sur la vie des anciens poètes italiens, et sur celle des anciens poètes provençaux, pères des Italiens, renferme beaucoup d'inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre ; l'auteur d'ailleurs, ne vérifiant presque jamais ses copies sur les originaux, est souvent tombé dans les contre-sens les plus grossiers. II. *Vie du cardinal de Tournon*, in-4°. III. *Le vite degli Arcadi illustri, scritte*

dà diversi autori, Roma, 1708, 5 vol. in-4°. IV. Un *Recueil de leurs poésies latines*, en 9 vol. in-8°. V. *Recueil de Poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4°. VI. Une *Version en vers italiens* des Fables de Bernard Baldi, Rome, 1702, in-12. VII. *Abrégé de la Vie de la Sainte Vierge*, en italien, Rome, 1724, in-16. VIII. *Commentarj intorno alla detta istoria*, en 5 vol. in-4°; le premier, Rome, 1702; le deuxième, en deux parties, 1710; les trois autres, 1711. IX. *Trattato della bellezza della volgar poesia*, Rome, 1701, in-4°. X. *Rime del Crescimbeni*, Rome, 1695, in-12; 1704, in-12. XI. *L'Elvio, favola pastorale*, Rome, 1695, in-8°. XII. Plusieurs *Vies* particulières, et les Histoires de diverses églises d'Italie. Crescembeni donna aussi des editions d'un grand nombre d'ouvrages.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du 7e siècle, auteur d'une *Collection de Canons*, qui se trouve dans la *Bibliothèque du Droit Canon*, donné au public par Voël et Justel en 1661, 2 vol. in-folio. Ce Recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESILLA, sculpteur grec, eut l'honneur d'être choisi le troisième, après Praxitèle et Phidias, pour travailler au fameux temple de Diane à Ephèse. Il a sculpté *sept figures d'amazones*.

CRESOL (Louis), jésuite, né en 1568, dans le diocèse de Tréguier, mort à Rome en 1634, publia plusieurs bons ouvrages: I. *Theatrum veterum rhetorum*, Paris, 1620, in-8°. II. *Vacationes autumnales seu deperfectâ oratoris actione*, ibid., 1620, in-4°. III. *Mystagogus*, ibid., 1629, in-fol., et 1638, 2 vol. in-4°. IV. *Anthologia sacra*, ibid., 1632 et 1638, 2 vol. in-fol.

CRESPEL (Emmanuel), religieux récollet, natif de Flandre, partit en 1723, pour le nouveau continent, et courut toutes sortes de dangers dans ce lointain voyage. Il revint en France au mois de décembre 1738, et, quand ses forces furent rétablies, il fut nommé aumônier dans l'armée du maréchal de Maillebois. Son frère publia la relation de son voyage, sous ce titre: *Voyage au Nouveau-Monde, et histoire intéressante du P. Crespel*, Amsterdam (Paris), 1757, 1 vol. in-12. Le récit des malheurs de l'auteur y occupe beaucoup plus de place que les détails géographiques.

CRESPET (Pierre), religieux célestin, né à Sens en 1545, mort dans le Vivarais en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui: *Summa catholicæ fidei*, Lyon, 1598, in-fol.; *Le Jardin du plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8°; et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. On lui attribue encore un ouvrage singulier, publié en 1590, in-12, sous ce titre: *De la haine réciproque de l'homme et du diable*, ainsi qu'un *Discours sur la vie et la passion de Sainte Catherine* (en vers), Sens, 1577, in-16, rare.

CRESPI ou CRÉPY (Jean), graveur, né à Paris vers 1650, était marchand d'estampes. Il fit avec Louis Crespi, son frère, un grand nombre de petites estampes, où l'on reconnaît une touche pleine d'esprit, et une correction peu commune. Ils firent en société les portraits de d'Agnesseau, d'Hou-

dard de la Mothe, d'Antoine Watteau, et du duc de Marlborough, et firent plusieurs gravures d'après les plus fameux maîtres d'Italie.

CRESPI (Daniel), peintre, né en 1592, au bourg de Burto-Arsizio dans le Milanais. Ses tableaux, dit Cochin, annoncent plus de hardiesse que de correction dans le dessin, beaucoup d'imagination et une grande facilité, des tons maniérés et cependant une couleur fraîche et agréable. Il mourut en 1630, de la peste qui ravageait Milan.

CRESPI (Joseph-Marie), appelé l'*Espagnol*, à cause de l'élégance de son costume, élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Carrache à Bologne, du Corrège à Parme, à Urbin et à Pesaro, du Titien, de Paul Véronèse. Une imagination vive et riante répandait des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchaient sa conversation, les artistes ses ouvrages : plusieurs souverains, entre autres le prince Eugène, le grand-duc de Toscane, et le pape Benoît XIV exercèrent son pinceau et le comblèrent de faveurs. Benoît XIV le nomma son peintre, et le créa chevalier de l'Éperon d'Or, avec le titre de comte palatin. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappans et variés, son dessin correct. La plupart des églises d'Italie sont ornées de ses ouvrages. Les plus beaux sont : Une *Sainte Pétrone*, qu'il peignit pour les cordeliers de Castel-Bolognèse ; l'*Entrevue du prétendant avec le légat*, tous les portraits des personnages sont très-ressemblans ; les *Sept Sacremens*, remarquables pour leur composition originale et les effets de lumière, sont dans la galerie de Dresde, ainsi que cinq autres tableaux de ce peintre : celle de Vienne a de lui : *Enée traversant le Styx*, et le *Centaure Chiron*, et le Musée royal, un Tableau connu sous le nom de la *Maîtresse d'école*.

* CRESPIN ou CRISPIN, en latin *Crispinus* (Jean), d'Arras, avocat au parlement de Paris, étudia le droit sous le célèbre Dumoulin, et ayant adopté les opinions de la réforme, changea de religion par le conseil de son ami, Théodore de Bèze, et alla le joindre à Genève, où il s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il publia, entre autres, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, en 1570 ; *Théocrite*, en grec et en latin ; les *Œuvres de Casaubon*. Il mourut de la peste en 1572. Il rendit de grands services à Robert Constantin, pour la composition de son *Lexicon græco-latinum*, Genève, 1562, 1 vol. in-fol. On a aussi de lui : I. *Le marchand converti, tragédie nouvelle, en laquelle la vraie et la fausse religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées*, Genève, 1558, in-8°. II. *Actiones et monumenta martyrum (protestantium)*, Genève, 1560, in-4°. III. *Theocritarum lectionum libellus*, Genève, 1584, in-16. IV. *Juris civilis Romani initia et progressus*, Genève, 1568, in-12. V. *De l'État de l'Église, depuis les Apôtres, sous Néron, jusqu'à Charles V*, 1561, in-8°.

CRESPIN ou CRISPIN (Daniel), descendant du précédent, habitait Lausanne. Il fut employé par le savant Huet, à revoir quel-

ques-uns des auteurs qui s'imprimaient alors pour le Dauphin. Il travailla sur *Salluste* et sur *Ovide*. Le premier de ces auteurs, corrigé par lui, parut à Paris, en 1674; le second, à Lyon, en 1689, 4 vol. in-4°. On ignore l'époque de la mort de Crispin.

CRESSEY ou CRESSY (Hugues-Paulin ou Sérénus), théologien catholique, né en 1605 à Wakefield au comté d'York, mort en 1674, élève du collége de Merton à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, puis boursier. Nommé ensuite chapelain du lord Falkland, il le suivit en Irlande, où il obtint le doyenné de Laughlin, avec un canonicat de Windsor. En 1644, il alla à Rome, où il abjura la religion protestante. Ayant fait profession chez les bénédictins de Douai, il changea son nom de baptême en celui de Sérénus. A la restauration il retourna en Angleterre, où il fut chapelain de la reine, femme de Charles II, et il mourut à Grinsthead au comté de Sussex. Cressey est auteur de plusieurs écrits de controverse pour la défense du catholicisme, auxquels le lord Clarendon a répondu. Il a aussi composé l'*Histoire de l'Église de la Grande-Bretagne*, Rouen, in-fol., 1668. Ses ouvrages annoncent beaucoup d'érudition et beaucoup de travail, mais ils sont remplis de récits fabuleux.

CRESTI. *Voyez* Passignani.

CRESTIN (Guillaume du Bois, dit), c'est-à-dire, *Petit-Panier*, chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire historien du roi sous Charles VIII, Louis XII, et François Ier, mort en 1525, était de Paris et vraisemblablement originaire de Lyon, ou des environs de cette ville. Clément Marot l'appelle le *souverain poète français;* mais ses productions réimprimées à Paris en 1723, in-8°, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques, comme l'a remarqué Rabelais dans son Pantagruel, où Crestin paraît sous le nom de vieux *Rominagrobis*. Ce goût insipide a reparu depuis peu sous le nom de Calembourgs. Le 17e siècle vit renaître en France, sous le nom de Turlupins, les bizarreries du vieux Crestin. Dans les plus beaux jours des lettres et de la politesse, sous le règne de Louis XIV, la cour en fut infectée.

CRÉSUS, fils d'Alyatte, né vers l'an 591, avant J.-C., cinquième et dernier roi de Lydie, successeur de son père, l'an 557 avant J.-C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts, fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états la Pamphilie, la Mysie, et plusieurs autres provinces de l'Asie mineure; il parvint même à réunir sous ses lois toute cette contrée à l'exception de la Lycie et de la Cilicie. Sa cour était le séjour des philosophes et des gens de lettres. Cependant les armées de Cyrus étaient partout victorieuses, et déjà menaçaient la Lydie. Crésus arme de nombreuses troupes; consulte les oracles qu'il comble de présens considérables, et qui lui font les réponses les plus favorables, et marche à l'ennemi. Il fut vaincu, et se renferma dans Sardes qui fut prise peu après, l'an 545 avant J.-C. Crésus fut traité très-généreusement par Cyrus, qui se l'attacha et s'aida souvent de ses conseils. Cambyse ayant succédé à son père

Cyrus, s'offensa de la courageuse franchise, avec laquelle lui parlait Crésus, et donna l'ordre de le faire mourir; mais ceux qui étaient chargés de cette commission ne lui obéirent pas, et Cambyse ayant paru regretter Crésus, celui-ci reparut à la cour. On ne connait pas précisément l'époque de sa mort; on sait seulement qu'il survécut à Cyrus. C'est en Crésus que finit le royaume de Lydie, l'an 544 avant Jésus-Christ.

CRETENET (Jacques), fondateur des Joséphistes et chirurgien, natif de Champlite en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique, après avoir perdu sa femme. Secondé par le prince de Conti et le marquis de Coligni, il avait déjà institué les prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon. Cette congrégation, consacrée aux missions et à l'éducation des ecclésiatiques dans les séminaires, fut peu répandue. L'archevêque de cette ville, fâché qu'un chirurgien se mêlât de gouverner des prêtres, l'avait excommunié. Mais, s'étant ensuite informé du mérite de l'instituteur, il le favorisa, ainsi que ses disciples. L'abbé Cretenet mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, un an après sa femme, avec une grande réputation de vertu. On a sa Vie écrite par Orame, l'un de ses disciples, Lyon, 1680, in-12.

CRETET (Emmanuel), né à Pont-de-Beauvoisin, le 10 février 1747, fit ses études à Saint-Martin, près de Grenoble, dans une maison tenue par les jésuites, et entra ensuite dans la carrière du commerce. Il se rendit à Bordeaux, et c'est de cette ville qu'il fit ses voyages en Amérique. Un de ses oncles, après la mort duquel il remplit les fonctions de directeur de la caisse d'assurance contre les incendies, l'attira à Paris. A l'époque de la révolution, il se retira dans sa terre de Champmol, près de Dijon. Nommé député de la Côte-d'Or, pour le 3ᵉ tiers de la seconde législature, il fut de presque tous les comités, et travailla sur un grand nombre de matières, particulièrement sur celles qui tiennent à l'économie publique. Au 18 brumaire an 8, il fut nommé conseiller d'état, et chargé du département des ponts et chaussées; et au mois d'avril 1806, gouverneur de la banque de France. Le 11 août 1807, on lui confia le ministère de l'intérieur, dans lequel la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de rester longtemps; il reprit son rang au conseil, fut fait ministre d'état et nommé comte de Champmol. Il mourut à Paris, le 28 novembre 1809.

CRETI (Donato), né à Crémone en 1671, mort à Bologne en 1742, peintre de l'école lombarde, avait du génie et de la facilité: il entendait bien l'art de draper et dessinait correctement; mais sa couleur est faible et ses grisailles sont souvent préférées à ses tableaux coloriés. Il y en a un dans la galerie du Louvre, qui représente *un Enfant endormi, tenant encore un fruit.*

CRETIN. *Voy.* Crestin.

CRETTÉ PALLUEL (François), membre de la nouvelle société d'agriculture de Paris, successivement député à l'assemblée législative, administrateur du département de Paris, et juge de paix du canton de Pierrefitte, issu d'une famille très-ancienne dans l'agriculture, s'adonna, dès sa

jeunesse, aux travaux agricoles qui occupaient son père. A 16 ans, il fut chargé d'une grande exploitation rurale, et bientôt sa propriété devint le théâtre continuel des essais et des expériences sur l'agriculture; de nombreux mémoires attestent son dévoûment et ses grandes connaissances. Son *Traité sur les dessèchemens des marais* est digne de la reconnaissance publique, parce qu'il est indispensable dans tous les pays marécageux. Il est auteur encore de plusieurs ouvrages sur *les Prairies artificielles, l'engraissement des bestiaux, les plantations, et sur beaucoup d'outils aratoires* qu'il a perfectionnés. Il est mort le 30 décembre 1798, à l'âge de 57 ans.

CRETWERTYNSKI (R.), prince polonais, cité d'abord pour son patriotisme, et long-temps opposé aux intérêts de la Russie, s'y rallia en 1791, à la suite de Branicki, grand-général de la couronne, et devint l'objet de la haine de ses compatriotes. Lors de l'insurrection qui eut lieu à Varsovie le 18 avril 1794, contre les Russes et leurs partisans, Cretwertynski fut arrêté, conduit en prison, et bientôt après traduit devant le tribunal criminel révolutionnaire, créé par les circonstances; mais les juges ayant différé de prononcer contre lui, le peuple furieux l'arracha des prisons le 27 juin, et le pendit.

CREUTZ (Gustave-Philippe, comte de), né en 1726 dans la province de Finlande, devint ambassadeur de Suède en France, poste qu'il occupa pendant 20 années. Marmontel dans ses *Mémoires*, en fait un portrait intéressant, et dans le dernier volume de ses *Œuvres posthumes*, on a recueilli quelques *Lettres* de Creutz. Ce comte avait fait faire à Paris, d'après les dessins de Boucher, une douzaine de gravures pour un *Roman* de sa composition. Peu de temps après, obligé de repartir, il emporta son manuscrit et laissa les planches à Boucher, qui, ne sachant que faire de ses gravures, alla trouver Duclos, et le pria de l'aider à en tirer parti. Duclos trouva plaisant de se prêter à cette idée, et il en résulta le charmant conte d'Acajou, mis ensuite en opéra-comique par Favart. Il mourut en Suède en 1785.

CREUTZBERGER (André), philosophe allemand, né à Neustadt, en 1714, mort dans la même ville, en 1755, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres: I. *De la diversité des sens extérieurs chez les hommes*, Nuremberg, 1755, in-8°. II. *Melodien concordanz*, ibid., 1755, in-8°. Ce sont des Chansons et des Cantiques, et plusieurs dissertations et opuscules insérés dans divers recueils.

CREUTZIGER ou CRUCIGER (Gaspar), controversiste protestant, fut un des plus zélés compagnons de Luther. Né à Leipsick le 1er janvier 1504, il mourut en 1548. On a de lui: *De ordine discendi, De puritate doctrinæ in Ecclesiâ conservandâ*. II. *Epistola ad M. Gasp. Bornerum;* et quelques autres écrits sur la Bible et sur divers sujets. — Creutziger (Gaspar), fils du précédent, mort à Cassel le 16 avril 1597, est auteur d'un ouvrage intitulé: *De justificatione et bonis operibus*, et de quelques autres écrits polémiques. — Creutziger (George), petit-fils du premier Gaspar, naquit en 1575,

fut professeur de logique et de théologie à Marbourg, et mourut le 8 juillet 1637. On a de lui : *Harmonia linguarum quatuor cardinalium, hebraicæ, græcæ, latinæ et germanicæ*, Francfort, 1616, in-fol.

CREUTZNACH (Nicolas), professeur de théologie à Vienne en Autriche, sur la fin du 15e siècle, a laissé quatre livres de *Questions sur des sentences*, un *Recueil de conférences*, et un *Traité sur la conception de la Vierge Marie*.

CREUX (du). *Voy.* Ducreux.

CREUZ (Frédéric-Charles-Casimir, baron de), né à Hombourg-sur-le-Hartz en 1724, poète allemand, qui peut être surnommé l'*Young* de son pays, mourut en 1770, âgé de 45 ans. De grandes beautés, nulle méthode, des images sublimes et beaucoup d'obscurité, sont les principaux caractères de son poème *des Tombeaux*, le plus étendu, comme le meilleur de ses ouvrages, imprimé à Francfort-sur-le-Mein en 1769. Parmi ses productions, on distingue : *ses Essais sur l'homme*; son poème intitulé : *les Pensées Lucrétiennes, etc.*

CREUZÉ-LA-TOUCHE (Jacques-Antoine), né en 1749 à Châtellerault, d'abord lieutenant-général de la sénéchaussée de cette ville, nommé député aux États-Généraux en 1789. Ses opinions furent modérées et souvent judicieuses. Il travailla beaucoup dans les comités sur des matières d'administration et de finances. Le 2 mars 1791, il fit un rapport sur l'argenterie des églises, et fit décréter que celle que l'on reconnaîtrait inutile au culte serait convertie en numéraire. Après la session de l'Assemblée constituante, il fut nommé grand-juge à la haute-cour nationale d'Orléans, puis député du département de la Vienne à la Convention. Il vota la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. Le 13 décembre 1792, il fut élu secrétaire, et après la session, réélu au conseil des Anciens, dont il sortit, puis nommé au conseil des Cinq-Cents, et ensuite président. Il s'opposa à la liberté de la presse. Après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé membre du Sénat, et mourut le 22 septembre 1800. On a de lui quelques *Opuscules relatifs à la législation et à l'économie politique*, et un plus grand nombre *sur l'agriculture*. Il a aussi donné une *Description topographique du district de Châtellerault*, avec une carte, 1790, in-8°. Dans ses *Réflexions sur la vie champêtre*, imprimées dans le vol. 4 de la société d'agriculture de Paris, il traite l'économie rurale sous le rapport des affections de l'ame et des jouissances du cœur. C'est surtout dans la plantation des arbres, qui doivent présenter de plus longs souvenirs, qu'il s'est plu à répandre les descriptions les plus attachantes. Dans son domaine près de Châtellerault, Creuzé a fait semer à chacun de ses fils une portion de bois analogue au terrain, et lui a donné son nom. « Par là, dit M. Sylvestre, il lui a donné un nouveau motif pour faire le bien, en lui montrant son nom ainsi perpétué, retraçant sans cesse la mémoire de ses fautes ou de ses vertus. »

CREVALCORE (Antoine), célèbre musicien et peintre de Bologne, peignait le *portrait* ainsi que les *animaux*, les *fleurs* et les *fruits* : il réussissait parfaite-

ment dans ces derniers genres. On voit par la date de ses ouvrages, qu'il florissait vers 1490.

CREVANT. *Voyez* HUMIÈRES.

CRÈVECOEUR (PHILIPPE DE), sieur d'Esquerdes, maréchal de France, d'une famille ancienne, était fils de Jacques de Crèvecœur, ambassadeur du duc de Bourgogne auprès du roi d'Angleterre, qui avait été fait chevalier de la Toison dO'r par Philippe-le-Bon, en 1433, et qui mourut en 1441. Philippe s'attacha d'abord au duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, et se signala à la bataille de Montlhéri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, héritière de Bourgogne, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer avec six cents hommes seulement, se rendit maître de Térouane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII le menait à la conquête du royaume de Naples, lorsqu'il mourut à l'Arbresle près de Lyon, en 1494, sans postérité. Grand capitaine et habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au Dauphin son fils, comme un homme également sage et vaillant. « Le roi le regretta si fort, dit Brantôme, que renvoyant son corps pour être enterré à Boulogne, où il l'avait demandé, le roi commanda que par toutes les villes où il passerait, on lui fit pareil honneur qu'à lui. » C'était, ajoute-t-il, un très-grand et ancien capitaine, et était le principal colonel du roi. Le maréchal de Crèvecœur avait une si grande antipathie pour les Anglais, qu'il disait quelquefois : « Je consentirais de passer un an ou deux en enfer, pourvu que je pusse les chasser de Calais. » Il n'eut pas cette satisfaction.

CREVEL (JACQUES), avocat, membre de l'Académie royale des belles-lettres de Caen, né l'an 1692 à Ifs près de cette ville, se distingua au barreau, et joignit à l'exercice de sa profession d'avocat la place de professeur royal de droit français dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. Son rectorat est remarquable par la réparation éclatante des jésuites envers cette université, qu'ils avaient outragée dans une de leurs pièces de théâtre. Crevel mourut le 23 décembre 1764. On a de lui quelques *Odes* et *Poésies latines et françaises*, et plusieurs *Mémoires* intéressans.

CREVENNA (PIERRE-ANTOINE), plus connu sous le nom de *Bolongaro Crevenna*, né à Milan, faisait le négoce et cultivait en même temps les lettres. Il mourut à Rome le 8 octobre 1792. Il s'était beaucoup occupé d'une *Histoire de l'origine et des progrès de l'imprimerie*, qu'il n'acheva pas. Il publia trois catalogues (en latin) de sa bibliothèque, l'un à Amsterdam 1776, 6 vol. in-4°; l'autre en 1789, 5 vol. in-8°; et le troisième en 1793, in-8°.

CRÉVIER (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Après la mort de son illustre maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*, dont il donna 8 volumes ; et publia ensuite divers autres ouvrages. Il termina sa carrière à Paris le 1er décembre 1765. Cet écrivain, recommandable par ses vertus, formait ses disciples à la religion comme à la littérature; mais il

n'avait pas le ton paternel de Rollin : sa vertu paraissait sèche et roide. Son goût pour l'étude et pour le travail ont produit les livres suivans : I. *Titi-Livii Patavini Historiarum libri* 35, *cum notis*, 1748, 6 volumes in-4°. Cette édition n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes et laconiques et d'une préface. II. *Continuation de l'Histoire romaine de Rollin*, depuis le neuvième volume jusqu'au seizième. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes ; mais si le disciple est supérieur en ce genre à son maître, il est au-dessous de lui pour le style. III. *Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, Paris, 1756, 6 vol. in-4°, et 1763, 12 vol. in-12. On y trouve de l'exactitude dans les faits ; mais l'auteur n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. On desirerait plus de pureté dans sa diction. IV. *Histoire de l'Université de Paris*, Paris, 1761, 7 vol. in-12, estimable pour les recherches ; l'auteur néglige souvent son style : il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers. Il était cependant plus propre à écrire l'Histoire de l'Université que l'Histoire romaine. V. *Observations sur l'esprit des lois*, in-12, où il y a peu de profondeur. VI. *Remarques sur le Traité des études de Rollin*, Paris, 1780, in-12. VII. *Rhétorique française*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait. Mais le second volume du *Traité des études de Rollin*, son maître, offre une éloquence plus douce, qui n'est pas incompatible avec le genre didactique, et la lecture en est bien plus agréable. La Rhétorique de Crévier a été réimprimée en 1787, à Liége, 2 vol. in-12.

CREW (NATHANIEL), prélat anglais, fils du lord Jean Crew ; né en 1633 au comté de Northampton, mort en 1721, élève du collége de Lincoln à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, embrassa le parti des presbytériens ; mais à la restauration il prit les ordres, et en 1669 obtint le doyenné de Chichester. En 1671, il fut nommé à l'évêché d'Oxford, et passa ensuite à celui de Durham. Il dut cet avancement à Jacques, alors duc d'York, qui, après son avénement au trône, soutint son ouvrage, et voulut que Crew fût membre de la commission ecclésiastique. Mais quand l'évêque vit chanceler son maître sur le trône, il commença à changer de conduite avec lui, et dans la convention du parlement il fut un de ceux qui votèrent pour que le roi abdiquât. Après tout cela, il fut excepté du pardon que Guillaume et Marie accordèrent, et obligé de se cacher pendant quelque temps. Cependant il obtint sa grace et fut même conservé dans sa dignité. En 1691, son père étant mort, il hérita du titre de la famille. Ce prélat à qui l'on eut beaucoup de reproches à faire, était libéral et magnifique ; il dépensait des sommes immenses en charités.

CREXUS, musicien grec, contemporain de Timothée, fut, comme ce dernier, par ses innovations dangereuses, un des auteurs de la décadence de la musique. Ce musicien, dont parle Plutarque dans

son *Dialogue sur la musique*, vivait environ 400 ans avant l'ère vulgaire.

CRICHTON (Jacques), surnommé l'*Admirable*, fut, de tous les enfans précoces, le plus célèbre et le plus remarquable. Né en 1560 dans le comté de Perth en Écosse, de la famille royale de Stuart, il avait à peine vingt ans, qu'il écrivait et parlait vingt langues différentes, et excellait dans tous les exercices du corps. A cet âge, il vint à Paris. « Il arriva, dit un auteur contemporain, au collége de Navarre, un jeune homme de vingt ans, qui avait atteint la perfection dans toutes les sciences, de l'aveu même des plus habiles professeurs de l'Université. Personne ne le surpassait dans la musique vocale et instrumentale, ni dans la danse, ni dans le dessin, ni dans la peinture. Il faisait si adroitement des armes des deux mains, que personne ne pouvait le toucher, et lui s'élançait de vingt pieds de distance sur son antagoniste et le frappait. Il disputa avec nous dans les écoles du collége sur la médecine, les lois civiles et canoniques et sur la théologie; et, quoique nous fussions cinquante, et qu'il y eût trois mille auditeurs, il répondit avec tant de justesse et d'érudition à toutes les questions qu'on lui fit, que ceux-là seuls qui avaient été présens voulurent le croire. Il parlait très-bien en vers ou en prose, le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'espagnol, l'italien, le français, l'anglais, le flamand et l'esclavon. Il était excellent écuyer; et véritablement un homme qui étudierait pendant cent ans sans manger ni dormir, ne pourrait réunir autant de connaissances. Il nous frappa d'une terreur panique; car il savait plus qu'un homme ne peut savoir, et on crut que c'était l'Antéchrist. » Quelques jours après, il soutint au même collége une thèse générale, qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir. Le président lui donna un diamant et une bourse pleine d'or. Le lendemain il parut dans un tournoi qui se donnait au Louvre, et il y emporta la bague quinze fois de suite. En quittant Paris, Crichton se rendit à Rome, ensuite à Venise, à Padoue, et s'établit à Mantoue, où il devint gouverneur de Vincent de Gonzague, fils du duc, prince cruel, et qui, dit-on, lui plongea son épée dans le cœur, dans une rencontre qui eut lieu le soir dans les rues de la ville. On attribue à cet homme extraordinaire plusieurs opuscules latins, tels que des *Odes adressées à Laurent Massa*; *l'Éloge de Padoue*; celui de *l'Ignorance*; des écrits intitulés *Jugemens des philosophes*; *Erreurs d'Aristote*; Discours sur cette question: *Que doit-on préférer des armes ou des lettres?* On trouve encore dans le premier volume des *Deliciæ poetarum Scotorum*, des *vers* de Crichton sur son entrée à Venise, et des *Odes* adressées au célèbre imprimeur Alde Manuce. Crichton mourut en 1583.

CRICHTON ou CREYGHTON (Robert), évêque de Bath et de Wells, descendait des Stuarts par sa mère. Il accompagna dans son exil le malheureux Charles Ier dont il était le chapelain, et mourut à Bath en 1672, âgé de 79 ans. Il traduisit un manuscrit grec qu'il tenait du célèbre Vossius, et qui contenait l'*Histoire du concile de Florence*. Il donna cet ouvrage sous ce titre: *Vera histo-*

ria unionis non veræ inter Græcos et Latinos, sive concilii Florentini exactissima narratio, La Haye, 1660, in-fol. Cet ouvrage était dédié à Charles II.

CRIGNON (PIERRE), poète français, né à Dieppe, vers la fin du 15ᵉ siècle, mort vers 1540, a laissé quelques Poésies françaises, qui sont très-rares.

CRILLON (LOUIS DE BALBE, ou BALBIS DE BERTON DE), d'une famille illustre d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, ami de Henri IV et l'un des plus grands capitaines de son siècle, né à Murs en Provence en 1541, de Gilles de Balbe, comte de Berton, et de Jeanne de Brissac, servit dès l'année 1557. A 15 ans, il se trouva au siége de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots, aux journées de Dreux, de Jarnac et de Moncontour, en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses différentes expéditions, surtout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape et au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siége de La Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra partout *le brave Crillon :* c'était le nom que lui donnaient Henri III et la reine Marguerite. Henri IV le surnomma *le brave des braves.* Henri III lui conféra la dignité de chevalier de ses ordres en 1585. Le masque de la religion, dont la Ligue couvrait ses attentats, n'égara point la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince contre les faux zélés, à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. Henri III ayant fait la paix avec la Ligue, le duc de Guise fut nommé généralissime. Les États s'assemblèrent à Blois, et le meurtre de Guise fut résolu. Henri mande Crillon. «Croyez-vous que le duc de Guise mérite la mort?—Oui, Sire.—Eh bien, c'est vous que je choisis pour la lui donner. — J'y cours. — Arrêtez, écoutez-moi : vous allez vous battre avec lui, ce n'est pas ce que je veux, le titre seul de chef de la Ligue le rend criminel de lèse-majesté. — Eh bien! Sire, qu'il soit jugé et exécuté.— Mais Crillon sentez-vous le risque que je cours; je ne puis juridiquement punir mon ennemi, et c'est un coup non prévu qui doit lui arracher la vie; j'attends de vous ce service important : l'épée de connétable en sera la récompense. — Sire, la preuve que me donne Votre Majesté que ma conduite jusqu'à ce jour irréprochable n'a pu me gagner son estime, m'engage à me retirer dans ma famille, je ne flétrirai pas son nom par une infamie. — Je vous connais, Crillon, et personne n'a plus de part que vous dans mon estime; mais songez que de la mort du duc de Guise dépend ma sûreté; que je ne puis me défaire de lui que par surprise, et que vous seul... — Sire, n'achevez-pas, permettez que j'aille rougir, loin de la cour, d'avoir entendu mon roi, pour qui je donnerais mille fois ma vie, me demander le sacrifice de ma gloire; ah! Sire, j'en mourrai de douleur. — C'est assez, dit le roi, je vous connais, je vous estime, je vous aime, donnez-moi votre parole que vous n'avertirez point le duc

comme vous avertîtes Fervaques et votre parole me suffira.—Sous Henri IV, il repoussa les Ligueurs devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, avec 45 soldats et 10 gentilshommes, répondant à André de Villars qui le sommait de se rendre : *Villars est dehors et Crillon est dedans.* Villars, offensé de cette réponse, ordonna l'assaut, et fut repoussé avec une grande perte et contraint de lever le siége. Le bon Henri ne fit cependant rien pour lui, « parce que, disait-il dans la suite, j'étais assuré du brave Crillon, et j'avais à gagner tous ceux qui me persécutaient. » La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitaient l'Europe, Crillon alla finir ses jours à Avignon. Il y mourut le 2 décembre 1615. François Bening, jésuite, prononça son éloge funèbre : pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et réimprimée, ces dernières années, comme un modèle du galimatias le plus ridicule et le plus ampoulé. Mlle de Lussan a publié, Paris, 1757, 2 vol. in-12, et 1781, 1 vol. in-12, la Vie de ce héros, celui de tous les Français qui ressembla le plus à Bayard. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, dans l'église de Saint-Agricol d'Avignon, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant : « Où étais-tu, Crillon? » Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans des combats particuliers, dont il sortit toujours avec avantage. Jamais homme ne joignit plus de sang-froid au courage : à la bataille de Moncontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvait le défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devait nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et allait le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. « Je te la donne, lui dit Crillon : et, si l'on pouvait ajouter quelque foi à un homme qui est rebelle à son roi et infidèle à sa religion, je te demanderais ta parole de ne jamais porter les armes que pour ton Souverain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se séparerait pour toujours des rebelles, et qu'il retournerait à la religion catholique.... Le jeune duc de Guise nommé gouverneur de Provence, et auprès duquel Henri IV l'avait envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point pouvaient aller la fermeté et le courage de Crillon; il fait sonner l'alarme devant le logis de ce brave, fait amener deux chevaux à sa porte, entre brusquement dans la chambre de Crillon, en lui annonçant que les ennemis sont maîtres du port et de la ville, et lui propose de se retirer : à cette nouvelle, Crillon, quoiqu'à peine éveillé, prend ses armes sans s'émouvoir, et soutient qu'il valait mieux mourir l'épée à la main que de survivre à la perte de la place. Guise, ne pouvant le détourner de cette résolution, sort avec lui de la chambre; mais,

comme il descendait l'escalier, il laissa échapper un grand éclat de rire. Crillon prenant alors un visage sévère, et lui serrant fortement le bras, lui dit en jurant, suivant son usage : « Jeune homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'une homme de bien. *Harnibieu* (c'était son juron), si tu m'avais trouvé faible, je te donnerais de mon poignard dans le cœur. » Après ces mots, il se retira, sans rien dire de plus. — On connaît le billet laconique que lui écrivit du champ de bataille Henri IV, vainqueur à Arques, où Crillon n'avait pu se trouver, retenu par la dangereuse blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Tours : « Pends-toi, Crillon! nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas.... Adieu, brave Crillon! je vous aime à tort et à travers. » Crillon avait 75 ans, lorsqu'il termina sa glorieuse carrière.

CRILLON-MAHON (Louis de Berton des Balbes de Quiers, duc de), se distingua dans la guerre de sept ans, et quitta ensuite le service de France pour celui d'Espagne. Il y fut nommé Grand de la première classe, et commandant-général des armées pendant les hostilités de 1780, entre l'Angleterre et l'Espagne. En 1782, il s'empara de l'île de Minorque, ce qui le fit surnommer *Mahon*, du nom de la capitale de cette île. Il commanda ensuite le siége de Gibraltar dont les attaques ne réussirent pas, (*Voy.* Arçon.) En 1793, le duc de Crillon ne voulut prendre aucune part dans la guerre déclarée par la France au pays qui l'avait adopté; il contribua à la paix qui réunit les deux puissances. Après une vie glorieuse, dont il avait passé la plus grande partie dans les camps et les batailles, il mourut à Madrid en 1796, à l'âge de 80 ans.

CRILLON (Louis-Athanase des Balbes Berton de), frère du précédent, agent-général du clergé de France, réunit les vertus aux lumières. On lui doit : I. *De l'homme moral*, 1771, in-8°. II. *Mémoires philosophiques du Baron de***, Vienne et Paris, 1777, 2 vol. in-8° : l'auteur y met en scène divers personnages occupés à combattre les philosophes du 18° siècle. L'abbé de Crillon est mort à Avignon, sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 65 ans.

CRILLON (Berton des Balbes), pair de France, fils du duc de Crillon-Mahon, fut en 1789, député de la noblesse du bailliage de Beauvais aux États-Généraux, et passa l'un des premiers de son ordre, dans la chambre du tiers-état. Il réunit peu de temps après, dans son hôtel, un assez grand nombre de députés amis de la liberté, choisis dans les minorités des deux premiers ordres, et c'est à cette réunion qu'on doit la première idée de l'existence du club de 1789. Dans toutes les discussions un peu importantes, le duc de Crillon fit tous ses efforts pour concilier les intérêts du trône avec ceux de la liberté. Le 21 juillet 1791, il se prononça avec énergie contre l'admission des régimens étrangers dans l'armée. Après la session, une correspondance s'ouvrit entre Sieyes et lui, relativement au système de la multiplication des municipalités, dont Sieyes l'accusait d'avoir été l'un des plus ardens propagateurs. Le duc repoussa ce reproche avec chaleur. On peut voir cette correspondance dans les *Moniteurs* des 25, 26 et 27 octobre 1791. En avril 1792,

le duc fut accusé d'entretenir des intelligences avec des émigrés : quoi qu'il en soit, il prit du service dans l'armée de Luckner et passa ensuite en Espagne. Il ne revint en France qu'à la fin des troubles révolutionnaires, et sa conduite fut toujours celle d'un citoyen attaché à son pays; en 1815, le roi l'éleva à la pairie, et il se montra, dans la chambre des pairs, toujours fidèle aux principes qu'il avait professés à l'assemblée constituante. Il est mort à Paris le 27 janvier 1820, âgé de 72 ans. Il avait hérité de son père le titre de duc et la grandesse d'Espagne de première classe.

CRIMGUERAI. *Voyez* CATMGUERAÏ.

CRINAS, médecin de Marseille, qui florissait dans le 1er siècle de l'ère chrétienne. Il alla exercer sa profession à Rome, et à force de charlatanisme, il s'acquit une grande réputation, éclipsant le célèbre Thessalus lui-même. Il se pliait à tous les caprices de ses malades, et par ce moyen était sûr de leur plaire; il ne donnait jamais ni alimens ni remèdes, sans implorer le secours des dieux et sans consulter les astres. Telle était toute la science de Crinas, tels furent les moyens par lesquels il se fit une fortune immense. Pline dit qu'à sa mort, il laissa dix millions de sesterces.

CRINÉSIUS (CHRISTOPHE), né en Bohême l'an 1584, professa la théologie avec distinction à Aldorf, où il mourut l'an 1626, à 42 ans. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages qui prouvent sa profonde érudition : I. *Dispute sur la confusion des langues*, Nuremberg, 1629, in-4°. II. *Exercitationes hebraïcæ*, Altdorf, 1625, in-4°. III. *Gymnasium et Lexicon syriacum*, Wittemberg, 1612, 2 v. in-4°. IV. *Lingua samaritica*, Altdorf, sans date, in-4°. V. *Grammatica chaldaïca*, in-4°. VI. *De auctoritate Verbi divini in habraïco codice*, Amsterdam, 1664, in-4°.

CRINITO ou CRINITUS (PIERRE), ou PIETRO RICCIO, né en 1465, d'un père à qui les cheveux crépus avaient fait donner ce nom et que Pierre latinisa ensuite, devint professeur de belles-lettres à Florence, sa patrie, et après la mort d'Ange Politien, son maître, s'acquit beaucoup de réputation par son esprit et son savoir. Paul Jove prétend que, livré à de sales débauches, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins. Un d'eux, à qui le vin avait échauffé la tête, dans un repas où Crinitus leur parlait avec beaucoup de licence, lui jeta un verre d'eau fraîche, en badinant. Le saisissement subit que ses sens éprouvèrent, et la honte que lui causa cet affront, affectèrent le professeur au point qu'il en mourut vers 1505, à 40 ans. Tout ce récit paraît controuvé; ce genre de mort eût fait du bruit, et Valerianus qui recueillit peu de temps après les morts funestes des gens de lettres, n'en fait pas mention. Il est auteur : I. d'un ouvrage intitulé : *De Honestâ disciplinâ*, divisé en 25 livres, composé en 1504, dans le genre des Nuits Attiques d'Aulu-Gelle. Il contient sur la littérature, sur l'histoire ancienne et moderne, sur les usages, des traits curieux et piquans. Quelques chapitres ont mérité, par leur hardiesse, l'honneur d'être mis à *l'Index* par la cour de Rome. On y voit le texte de la loi que fit l'empereur Héliogabale, en faveur du sénat de femmes qu'il fonda sur le mont Quirinal.

II. *De poetis latinis*, en 5 livres, où il donne une notice sur les poètes latins, depuis Andronicus, jusqu'à Sidoine Apollinaire. III. *Des Poésies latines*, en 2 livres. Ces trois ouvrages ont été réunis en un seul volume in-8°, imprimé à Lyon par Gryphe, en 1543. Le *Traité* des poètes latins, quoique très-médiocre, fut réimprimé par le même en 1554, in-4°.

CRINITUS (David), natif de Hlawaczowa en Bohême, cultiva la poésie latine avec succès, et fut couronné comme bon poète, en 1562, par l'empereur Maximilien qui l'anoblit. Ses principales productions sont : I. *Fundationes et origines præcipuarum in Bohemiâ urbium*, 1575. II. *Les Psaumes de David en vers bohémiens*, Prague, 1596. III. *Poésies Bohémiennes et latines tirées des Évangiles*, Prague, 1577 et 1598, etc. Ses poésies sont en grande partie dans le recueil des poésies latines des poètes bohémiens.

CRINSOZ DE BIONENS (Théodore), seigneur de Cotant, théologien de Genève, naquit à Nyon en 1690. Il ne put obtenir l'ordination à Genève parce qu'il n'avait pas voulu signer la formule de consentement. Ce théologien avait quelques opinions particulières. Il avait prédit que, suivant le 11me chapitre de *l'Apocalypse*, il arriverait de grands changemens dans l'église de Genève avant 1747, et que les vrais croyans seraient accueillis en France. Il était si persuadé de ce qu'il annonçait qu'il avait fait passer sa fortune dans ce royaume. L'événement ne confirma pas la prédiction. Ses principaux ouvrages sont : I. *Le livre de Job, traduit en français d'après le texte hébreu*, Amsterdam, 1729, in-4°. II. *Essai sur l'Apocalypse*, 1729, in-4°, et quelques autres opuscules.

CRISP (Tobie), théologien anglais, né à Londres en 1600, mort en 1643, élève d'Eton, puis de Cambridge, reçut le doctorat au collége de Baliol à Oxford. En 1627, il fut nommé au rectorat de Brinkworth au Wiltshire. Au commencement de la rébellion il passa à Londres, où il mourut. Le nom de ce théologien est devenu fameux depuis qu'il a formé la secte des antinomiens qui soutiennent la dangereuse proposition contenue dans ses Sermons. Crisp prétend que l'œuvre du salut est achevée par le mystère de la croix, et que les chrétiens n'ont besoin que de la foi pour le salut. Il est étonnant qu'une doctrine si accommodante ait trouvé tant d'opposans ; ses sermons, qui ont eu beaucoup d'éditions, ont été aussi très-souvent réfutés.

CRISPE, chef de la synagogue des juifs de Corinthe, en Achaïe. Lorsque Saint Paul vint prêcher l'Évangile en cette ville, Crispe embrassa, avec toute sa famille, la foi de Jésus-Christ, et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Égine auprès d'Athènes.

CRISPIN *Voy.* Crespin.

CRISPINE (Bruttia Chrispina Augusta), fille de Bruttius Præsens, qui fut deux fois consul sous Antonin, avait une figure pleine de graces, et un cœur porté à la débauche. Marc-Aurèle la maria avec son fils Commode, l'an 177 de J.-C. La jalousie qu'elle conçut contre Lucille, sa belle-sœur, accusée par le public de s'être abandonnée à son frère, troubla la cour impériale. Pour se venger de Commode, elle se

livra à son penchant à la volupté. Ses intrigues galantes éclatèrent, et Commode, l'ayant surprise avec un de ses amans, l'exila dans l'île de Caprée, où il lui fit ensuite donner la mort, l'an 183, avec Lucille, qu'il y avait également reléguée. Elle avait occupé pendant cinq ans le trône des Césars. Ses médailles sont très-rares; ce n'est que celles qui ont été frappées en Grèce qui portent le nom de *Bruttia*.

CRISPO (Jean-Baptiste), théologien et poète de Gallipoli, dans le royaume de Naples, mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont: I. *De Ethnicis philosophis cautè legendis :* ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions que les chrétiens doivent apporter dans la lecture des sages du paganisme. Il a été utile autrefois pour découvrir, d'un côté, les erreurs des philosophes; de l'autre, la vérité qu'on cherche dans la philosophie. L'auteur y montre beaucoup de discernement et une critique saine. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-fol., à Rome, est devenu rare. II. *La Vie de Sannazar (en italien)*, Rome, en 1583, et Naples, 1633, in-8°; production estimable et curieuse. III. *Le plan de la ville de Gallipoli*, dédié à Flaminio Caracciolo le 1er janvier 1591.

CRISPO (Antoine), né en 1600 à Trapani, ville de Sicile dans la vallée de Mazara, étudia et pratiqua la médecine. Après la mort de sa femme, il se mit dans les ordres sacrés; mais il ne continua pas moins de remplir les devoirs de sa première profession. Il mourut dans sa ville natale le 30 novembre 1688. Ce médecin a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *In acutæ febris historiam commentarius*, Panormi, 1661, in-4°. II. *In lethargum febri supervenientem acutæ commentarii duo*, ibid., 1668, in-4°. III. *De sputo sanguinis à partibus corporis infinis provenientis cum tussi et sine vomitu, consultatio*, *Trapani*, 1682, in-4°.

CRISPUS (Flavius Julius), fils de l'empereur Constantin et de Minervine : décoré en 317 du titre de César par son père, il s'en montra digne par sa valeur. Crispus eut peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mère, n'avait causé sa mort. Cette impératrice, n'ayant pu le séduire, l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice étouffée dans un bain. Son père lui fit élever une statue d'argent doré.

CRISTEINER (Jean-Ulric), forgeron allemand qui vivait à Augsbourg, au commencement du 17e siècle, maniait tour à tour le marteau et la plume. Il publia à Augsbourg en 1628, une chronique en vers allemands contenant les événemens les plus remarquables depuis 1600 jusqu'en 1628; cette chronique est d'une extrême rareté.

CRISTIANI (Bertrand), noble génois, originaire du Milanais, naquit en 1702. Il se fit connaître avec avantage dans la carrière administrative; en 1734, il fut mis à la tête des finances du duché de Plaisance, et après le traité de Vienne de 1735, il fut nommé

gouverneur de la ville de Plaisance pour l'Autriche. Il s'acquit une si grande estime par la manière dont il se conduisait dans cette charge importante, que quand l'armée combinée du roi de Sardaigne et de l'impératrice-reine se fut emparée du duché de Modène en 1742, les deux puissances confièrent d'un commun accord, l'administration générale au comte Cristiani. Cet homme estimable mourut en 1758, à 56 ans, avant d'avoir pu achever le code qu'il avait commencé. « Je me consolerais plus aisément de la perte d'une armée, écrivait Marie-Thérèse au comte Cristiani, que de celle d'un ministre tel que vous. » Ce ministre protégeait les arts et entreprit d'achever la superbe basilique de Milan, connue sous le nom de Dôme; mais la mort ne lui en laissa pas le temps. Quoiqu'il eût été revêtu des charges les plus considérables, il mourut peu riche. Il a laissé plusieurs ouvrages de droit public et d'économie politique qui sont restés manuscrits, à l'exception de *sa Lettre d'un ami à un ami*, en latin et en français, sur la guerre de 1757, un traité *soprà l'Asilo sacro*, Milan, 1758.

CRISTOFANO (B. DI) *V.* BUFFALMACCO.

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux et le plus cruel de ses collègues, sembla né pour le malheur de sa patrie. Il fit mettre à mort Alcibiade et Théramène, deux chefs dont la valeur menaçait son autorité tyrannique. Il poussa ses vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles mêmes. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique, sous la conduite de Thrasybule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant Jésus-Christ; sa mort glorieuse était digne d'une meilleure cause. Cet illustre oppresseur qui tourmenta ses concitoyens, avait pourtant été disciple du sage Socrate. Il avait fait des *Élégies* et d'autres ouvrages dont on n'a que quelques fragmens.

CRITIAS (NESIOTES), sculpteur grec, rival et contemporain du célèbre Phidias, vivait 432 ans avant J.-C. On voyait à Athènes plusieurs de ses ouvrages, entre autres les statues d'*Harmodius et d'Aristogiton*, et celles d'un *Coureur* qui remporta tout armé le prix de la course.

CRITOBULE. *Voyez* MÉTROPHANES.

CRITOGNATE, seigneur auverguat, se déclara pour la liberté de sa nation, et suivit la fortune de Vercingentorix. L'armée gauloise que César tenait assiégée dans Alexia, venant à manquer de vivres, la plupart des chefs furent d'avis qu'il fallait ou se rendre, ou faire une sortie généreuse, pour vendre cher leurs vies. Critognate préféra de porter la défense à toute extrémité, et d'imiter en cette rencontre le courage des anciens Gaulois, qui, se voyant renfermés dans leurs remparts, et réduits à une extrême nécessité par les Teutons et les Cimbres, se nourrirent de ceux qui n'étaient pas en âge de combattre. On prit cette résolution, et les Gaulois virent bientôt arriver des secours sous leurs murs; mais ce fut sans aucun avantage: ceux qui vinrent pour les dégager ne purent jamais

forcer les retranchemens des Romains.

CRITOLAUS, de Phaselis, disciple d'Ariston de Céos, devint après la mort de son maître chef de l'école Péripatéticienne. Il fut envoyé à Rome l'an 158 avant J.-C. comme ambassadeur, avec Carnéade et Diogène, et il se distingua dans cette ville par son éloquence. Il travailla à confirmer par de nouveaux argumens le dogme d'Aristote sur l'éternité du monde. Jean-Benoît Carpsov est auteur d'une *Dissertation* sur ce philosophe, Leipsick, 1743, in-4°.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Tégée en Arcadie, était l'aîné de deux autres frères, avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrate, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer, par ce combat, la guerre qui durait depuis long-temps entre ces deux villes. Les deux frères de Critolaüs étant demeurés sur la place, après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Démodice, qui avait été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur, au milieu de la joie publique, irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Tégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venait de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles, par Quintus Lucius Métellus, l'an 146 avant J.-C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paraît avoir été copiée sur celle des Horaces; et peut-être l'une et l'autre sont elles fabuleuses.

CRITON, riche Athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, florissait vers l'an 404 avant J.-C.; comme il était fort riche, il fournissait aux besoins de son maître. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *Dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués. Il avait corrompu les geôliers, et offrit à Socrate le moyen d'échapper; mais cet illustre philosophe s'y refusa, comme on le voit dans le *Criton* de Platon.

CRITON, statuaire, né à Athènes, est du petit nombre des artistes de l'antiquité dont nous possédons encore des ouvrages. Il exécuta, avec Nicolaüs, de grands ouvrages à Rome, du temps d'Auguste. (Pline, liv. 36, ch. 5; Winkelmann, lib. 6, ch. 5, tom. III, pag. 150.) On a découvert, dans cette capitale, auprès du tombeau de Cécilia Métella sur la voie Appienne, une cariatide qui porte les noms de Criton et de Nicolaüs. Elle fait partie des richesses de la *villa Albani*.

CRITON, médecin de la cour de Trajan, avait recueilli et réduit en système tous les préceptes des anciens médecins cosmétiques. Le premier livre de son ouvrage traitait des différentes matières que l'on peut mâcher pour détruire la mauvaise odeur de la bouche. Cet ouvrage est perdu. On trouve quelques fragmens des ouvrages de Criton dans le *Tetrabiblos*, d'Aetius. Héraclide de Tarente avait déjà traité les mêmes matières sur l'art de conserver sa

beauté et les ornemens du corps, aussi-bien que la reine Cléopâtre; mais ce n'était rien au prix de ce que Criton en avait écrit. Il vécut sur la fin du premier siècle de l'ère chrétienne.

CRITON. *Voy.* CRICHTON.

CHRITOPULE. *Voyez* MÉTROPHANES.

CRITTON (GEORGE), né en 1554 en Écosse, vint se fixer en France, où il professa le droit, tant dans la province qu'à Paris. Il eut de grands débats avec Edmond Richer, et les autres censeurs chargés de la réforme de l'université, et avec la faculté de droit, dans laquelle il voulut se faire recevoir docteur en droit canonique. Il mourut le 13 avril 1611. De tous ses ouvrages, dont le nombre est considérable, nous ne citerons que les suivans : I. *Oraison funèbre de Ronsard*, en latin, Paris, 1586, in-4°. II. *Oratio de oraculis Apollinis et de sacro principis oraculo*, Paris, 1596, in-18°. III. *Discours latin sur les sorts homériques*, Paris, 1597, in-8°. IV. *In Oppianum de Venatione præfatio*, Paris, 1598, in-8°, etc.

CRIVELLARI (BARTOLOMEO), sculpteur et graveur, né à Venise en 1725, mort dans la même ville en 1777, a fait des gravures assez estimées, parmi lesquelles on remarque celle qui représente *Saint Pétrone en prières, pendant que le diable casse le verre de sa lampe pour le distraire*, et une autre où l'on voit le même Saint se coupant *le doigt pour n'être pas prêtre.* Il a aussi gravé, d'après Nicolò dell' Abbate, une *Compagnie de Joueurs*, une *Compagnie de Buveurs*, etc. Sa touche est très-spirituelle et pleine d'originalité. Quant à ses ouvrages de sculpture, ils ne sont pas connus.

CRIVELLATI (CÉSAR), médecin de Viterbe, florissait dans le 16e siècle. Il a donné un *Traité sur l'usage du vin*, qu'il conseille d'administrer dans les maladies aiguës. Cet ouvrage fut fait pour réfuter celui d'Antoine Persius, qui prétend au contraire qu'il faut boire chaud, suivant la coutume des anciens Romains.

CROCE (VINCENT-ALSARIO-DELLA), en latin, *Crucius* ou *a Cruce*, et en français, *Delacroix*, savant philosophe et médecin, né dans l'état de Gênes vers 1570, pratiqua d'abord son art à Bologne et à Ravenne : il passa ensuite à Rome, où il obtint une chaire au collége romain, environ l'an 1612, et continua d'y enseigner pendant plus de vingt ans. Ce médecin a beaucoup écrit. Parmi ses ouvrages, on distingue les suivans : I. *De epilepsiâ, lectionum Bononiensium libri tres*, Venetiis, 1603, in-4°. II. *De hæmoptysi*, seu *sanguinis sputo*, Romæ, 1633, in-4°. III. *De morbis capitis frequentioribus*, Romæ, 1617, in-4°; Venise, 1619, in-4°. IV. *Providenza metodica per preservarsi dall' imminente peste, discorso*, etc., Romæ, 1630, in-4°, etc., etc.

CROCE (BALTHASAR DELLA), peintre, né à Bologne en 1563, mort à Rome en 1638, était élève d'Annibal Carrache. Il a travaillé au Vatican, à Saint-Jean de Latran, à la salle Clémentine, et dans les églises les plus considérables de Rome.

CROCQUET (ANDRÉ), de Douay, prieur d'un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, dans le

Hainaut, regardé de son temps comme un savant et un grand théologien, mourut de la peste à Valenciennes en 1580. On a de lui : *Catecheses christianæ*. Cet ouvrage, tiré en grande partie des *Homélies* de Matthieu Galen, son maître, fut imprimé à Douay en 1577, in-8°. On a encore de Crocquet, des *Commentaires*, qu'on ne lit plus, *sur plusieurs livres de l'Écriture Sainte*.

CROCUS (Richard), helléniste anglais, né à Londres vers la fin du 15me siècle, professa à Leipsick, et ensuite à Cambridge. Nous avons de ce savant : I. *Theodori Gazæ, libri 4 de verborum constructione latinâ civitate donati*, Leipsick, 1516, in-4°. II. *Grammatica græca vii tabulis comprehensa*, Cologne, 1520, in-4°. III. *Orationes de utilitate linguæ græcæ*, Paris, 1520, in-4°. IV. *Encomium Academiæ Lipsiensis*, etc.

CROCUS (Corneille), humaniste hollandais, né à Amsterdam ; par un zèle infatigable pour la théologie et pour la grammaire, entreprit de bannir des écoles les livres de grammaire composés par des hérétiques, c'est-à-dire par les partisans de la nouvelle réforme. Ainsi, à la *Grammaire* de Mélanchthon, aux *Adages et Colloques* d'Érasme, il opposa une *Grammaire*, des *Adages*, des *Colloques* de sa façon, Anvers, in-8°, 1536. On a encore de lui : *Sylvula vocabulorum, pueritis lectionis exercitationi accommodata*, in-8°, Salignac, 1539, et un Recueil intitulé : *Farrago sordidorum verborum, seu et Lima Barbariei*, in-8°, Cologne, 1520. En 1540, il fit un voyage à Rome, où il entra dans l'ordre des jésuites. Ce fut Saint Ignace de Loyola lui-même qui l'agrégea à son ordre. Il est, à ce qu'on prétend, le premier Hollandais qui ait appartenu à cette société. Il est mort en 1550, dans la maison de son ordre.

CHRODUS. *Voyez* Krodo.

CHROÉSE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de *l'Histoire des Quakers*, Amsterdam, 1695, in-8°, en latin ; traduit en anglais ; et d'un autre ouvrage bizarre intitulé : *Homerus hebræus*, sive *Historia Hebræorum ab Homero*, Dordrecht, 1704, in-8°. A force d'avoir lu et comparé la Bible et Homère, il vint à croire que l'Odyssée était l'histoire des Juifs sous les patriarches, et l'Iliade, le siége et la prise de Jéricho. Pour étayer ce système, il a employé une érudition immense, et cherché à prouver que tous les noms propres qui se trouvent dans les poèmes d'Homère, ne sont que des noms hébraïques défigurés par des formes grecques. Il mourut en 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'était pas sa qualité distinctive ; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment l'érudition.

CROESER (Herman), en latin *Cruserius*, né à Kampen, dans l'Oder-Yssel, vers 1510, conseiller de Charles, duc de Clèves, mort à Konisberg en 1574, a traduit le *Traité de Galien sur le pouls*, Paris, 1532, in-fol. Cette version a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Galien ; mais revue, corrigée

par A. Gadaldini de Modène. Il a aussi traduit en latin les *Vies de Plutarque*, Bâle, 1764, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des *Vies* de Plutarque sans nécessité. Croeser était un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

CROESER (Jacques-Henri), fils du précédent, né à Grave en 1691, exerça la médecine, et professa la botanique et l'anatomie à l'université de Groningue. Il mourut le 13 janvier 1753, laissant quatre Discours curieux et intéressans : I. *De mutuo mentis cum corpore commercio.* II. *De vario sensuum pro objectorum diversitate affectu passivo.* III. *De morte inevitabili ex humorum motu profluente.* IV. *De organo visûs.*

CROFT (Herbert), évêque anglais, né en 1603, au comté d'Oxford, d'une famille noble. Son père, qui avait embrassé la religion catholique, l'emmena avec lui à Saint-Omer, où il le plaça au collége des jésuites anglais. Mais, quelque temps avant la mort du père, le fils fut envoyé en Angleterre pour des affaires de famille. Il y fit connaissance avec Morton, évêque de Durham, qui le ramena à la communion protestante. Alors il fut mis au collége du Christ à Oxford, y prit les ordres, et obtint une cure au comté de Glocester. En 1639, il eut encore un canonicat dans la cathédrale de Salisbury. En 1644, Croft fut doyen d'Héreford ; mais c'était au commencement des troubles, et il eut beaucoup à souffrir pour la cause du roi. A la restauration, il fut nommé évêque d'Héreford, et en 1667, doyen de la chapelle du roi. Il résigna cette place pour se retirer dans son diocèse. En 1667, Croft publia un écrit intitulé : *La vérité toute nue.* Il y plaidait la cause des protestans dissidens. Plusieurs écrivains réfutèrent ses argumens. En 1685, il écrivit ses *Observations sur la théorie de la Terre*, du docteur Burnet. Il mourut en 1691, et fut enterré dans sa cathédrale. Outre les ouvrages que nous venons de citer, Croft est encore auteur de quelques *Sermons* et de plusieurs *Traités de controverse contre l'Église catholique.*

CROFT (Guillaume), musicien anglais, né en 1677, à Nether-Eeatington, au comté de Warwick, mort en 1727, élève du docteur Blow, à qui il succéda dans la place de maître de musique des enfans de chœur, fut compositeur de la chapelle royale, et organiste de l'abbaye de Westminster. En 1712, il publia son *Harmonie divine.* En 1715, il fut reçu docteur en musique à l'université d'Oxford. En 1724, parut sa *Musique sacrée*, en latin, 2 vol. Croft a été enterré à l'abbaye de Westminster.

CROFTON (Zacharie), théologien non-conformiste, né en Irlande, mort en 1672, passa en Angleterre, quand les troubles de la rébellion éclatèrent en Irlande, et obtint la cure de Wrensbury, au comté de Chess ; mais elle lui fut ôtée ensuite pour avoir refusé de signer les engagemens qu'il contractait. Alors il passa à Londres, où on lui donna la cure de Saint-Botolph à Algate, qui lui fut encore ôtée ponr non-conformité. Après la restauration, il écrivit en faveur de la fameuse ligue, et fut mis à la Tour. Mais ayant demandé au roi sa liberté, elle lui

fut accordée, et, en 1667, il prit une école dans Algate. On a de lui plusieurs ouvrages de *Controverse*, qu'il a fait imprimer.

CROI (Jean de), savant ministre d'Uzès, où il était né, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4°. II. *La confession de foi de Genève, prouvée par l'Écriture*, 1650, in-8°. III. *Augustin supposé, ou raisons qui font voir que les quatre livres du symbole que l'on a mis dans le IIe tome des Œuvres d'Augustin ne sont pas de lui*, 1656, in-8°. Il mourut à Uzès le 31 août 1659.

CROISADES. *Voy.* les articles Bernard (St.).— Conrad.— Godefroi de Bouillon. — Louis-le-Jeune. — Louis IX (St.), etc.

CROISET (Jean), né à Marseille, vers le milieu du 17e siècle; jésuite, savant pieux, fut long-temps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, et ensuite provincial de son ordre. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très-répandus : I. *Année chrétienne*, 18 vol. in-12. II. *Retraite*, 2 vol. in-12. III. *Parallèle des mœurs de ce siècle, et de la morale de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12. IV. *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol., qui manquent quelquefois de critique. V. *Vie particulière de Marie-Madeleine de la Trinité, fondatrice de la Miséricorde*; 1696, in-8°. VI. *Réflexions chrétiennes*, 2 volumes in-12, souvent réimprimées. VII. *Heures ou prières chrétiennes*, in-18. Il mourut à Avignon, d'un érysipèle à la tête, le 31 janvier 1738.

CROISILLES (Jean-Claude de), né à Caen en 1654, servit comme volontaire dans sa jeunesse. Nommé ensuite échevin de la noblesse, il fut enfermé au château de Caen pour avoir soutenu les priviléges de cet ordre avec une chaleur qui déplut à la cour. Peu après il se justifia, et obtint la charge d'avocat du roi, puis celle de président au présidial. Après la mort de Segrais, son beau-frère, il recueillit les membres de l'Académie naissante de cette ville, et contribua à lui donner un règlement qui fut sanctionné par le roi. Il mourut le 21 janvier 1735, laissant plusieurs pièces de poésie et dissertations en manuscrits.

CROIX (Saint Jean de la), dont la famille portait le nom d'*Yepez*, né à Ontiveros, bourg de la Vieille-Castille, prit l'habit de carme au couvent de Medina-del-Campo, et lia une étroite amitié avec Sainte Thérèse, qui l'arracha au dessein qu'il avait formé de se retirer dans la chartreuse de Ségovie. Il vint avec cette Sainte à Valladolid; il y quitta l'habit qu'il portait pour prendre celui de carme déchaussé. Telle est l'origine de cette institution approuvée par Pie V, et confirmée par Grégoire XIII en 1580. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvens, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des carmélites, et pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever et mener à Tolède, où ils le renfermèrent dans un cachot. Il y demeura neuf mois, et en fut enfin tiré par le crédit de Sainte Thérèse; mais on lui suscita de nouvelles persécutions. Il mou-

rut dans le couvent d'Ubeda, le 14 décembre 1591, âgé de 49 ans. Son corps repose à Ségovie. Il fut béatifié en 1675, et canonisé en 1726 par Benoit XIII, qui fixa sa fête au 24 novembre. Il a laissé des livres de spiritualité en espagnol, traduits en italien et en latin, intitulés : *La Montée du Mont-Carmel*; la *Nuit obscure de l'ame*; la *Flamme vive de l'amour*; le *Cantique du divin Amour*. Dans ces ouvrages, écrits d'un style alambiqué, l'auteur suit les principes d'une mysticité incompréhensible. Le P. Maillard, jésuite, les traduisit en français, sans trop les entendre, Paris, 1694; mais après y avoir fait divers retranchemens. Le P. Honoré de Sainte-Marie et le P. Dosithée de Saint-Alexis, religieux du même ordre, ont donné la *Vie* de ce Saint. Celle du P. Dosithée a été imprimée à Paris en 1727, 2 vol. in-4°. Collet a écrit aussi la Vie de ce Saint, Paris, 1769, in-12.

CROIX. *Voy.* CROCE, CRUZ, DESCROIX, LACROIX et PETIS.

CROKE (Sir GEORGE), juge d'Angleterre, né en 1561 à Chilton, au comté de Buckingham, mort en 1641, élève d'Oxford, d'où il passa au collége de justice du Temple, et suivit le barreau, s'éleva jusqu'à la place de premier juge du banc du roi. Son beau-fils, sir Harbottle Grimston, a publié ses *Rapports*, 3 vol, in-fol.

CROLL (OSWALD), né à Wetter dans la Hesse, médecin ordinaire de Christian, prince d'Anhalt, florissait vers la fin du 16e siècle. Au retour de ses voyages dans les pays étrangers, il fut nommé gouverneur du comte de Papenheim, et ensuite médecin du prince Christian d'Anhalt. Il mourut dans cette ville en 1609. Ce médecin, imbu des absurdités de l'astrologie, les soutint dans ses ouvrages, qui sont oubliés depuis long-temps. Le seul où il n'ait point caressé cette chimère est intitulé : *Basilica chymica, continens philosophicam propriâ laborum experientiâ confirmatam descriptionem et usum medicamentorum chymicorum selectissimorum è lumine gratiæ et naturæ desumptorum*; *in fine libri additus est ejusdem auctoris tractatus novus de signaturis rerum internis*, Francofurti, 1609, 1611, 1620, in-4°, 1622, in-8°; Genevæ, 1630, 1635, 1645, 1658, in-8°. Les deux dernières éditions sont préférables aux autres pour les nouvelles descriptions qu'on y trouve. Il y en a encore une de Leipsick de 1634, in-8°, avec les augmentations d'Hartmann.

CROLL ou CROLLIUS (GEORGE-CHRÉTIEN), né à Deux-Ponts le 21 juillet 1728, succéda en 1768 à son père dans le rectorat du gymnase de cette ville. Il était très-versé dans les antiquités de l'histoire d'Allemagne, et son mérite lui avait acquis une grande considération dans le monde littéraire. Il fut aussi l'un des plus laborieux collaborateurs de la société qui se forma à Deux-Ponts, pour l'impression des ouvrages classiques, et donna les éditions de Velleius Paterculus, de Salluste, de Térence, de Tacite et de plusieurs autres écrivains latins. Il mourut le 23 mars 1790. Ses ouvrages sont : I. *Origines Bipontinæ*, Deux-Ponts, 1757-1769, 2 vol. in-4°; ouvrage estimé et qui fait regretter qu'il

n'ait pas été fini. II. *De illustri olim bibliotheca ducali Bipontinâ*, ibid., 1758, in-4°. On peut consulter pour ses autres ouvrages l'Histoire de l'Académie de Manheim, dont il était membre. (Act. t. VII.)

CROMER (Martin), historien polonais, né en 1512 à Biecz, petite ville de la petite Pologne, devint évêque de Warmie. Il a laissé une *Histoire de Pologne*, publiée à Cologne en 1578, in-4°, dont on peut voir la notice dans Jablonowski et dans Kolof, et quelques *Traités de controverse contre les protestans* qui se trouvent réunis à deux autres ouvrages du même auteur dans la *Collection* de Pistorius, Bâle, 1582.

CROMPTON (Guillaume), théologien non-conformiste, né à Barnstaple, au Devonshire, mort en 1696, élève d'Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, obtint ensuite la cure de Columpton, dans sa province. Mais elle lui fut ôtée en 1662, pour non-conformité. Il n'en continua pas moins de prêcher selon ses principes. Il a fait un livre intitulé : *Remède contre la superstition*, et plusieurs autres ouvrages.

CROMWEL (Thomas), célèbre politique anglais, né vers l'an 1490, fils d'un forgeron de Putney, dans le comté de Surrey, d'abord soldat sous le duc de Bourgogne, ensuite familier du cardinal Volsey, apprit, sous ce politique, l'art de se conduire à la cour. Henri VIII était alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Cromwel, s'étant attaché à elle, devint, par son crédit, premier ministre. Il était secrètement luthérien. Le roi, qui s'était déclaré chef de l'Eglise anglicane, le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode et à l'assemblée des évêques qui devait se tenir pour reconnaître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Il ne cessa d'aigrir son prince contre les catholiques, et se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter. Plusieurs furent mis à mort. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de statuer que les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absens et non entendus, auraient la même force que celle des douze juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de ce conseil d'iniquité. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Clèves, que Cromwel lui avait fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk, avait gagné le cœur de ce prince ; le duc se servit d'elle pour perdre un ministre qu'il détestait. Il obtint une commission de l'arrêter. Plus le parlement avait flatté Cromwel dans la faveur, plus il s'empressa de l'opprimer dans la disgrace. On l'accusa d'hérésie et de haute-trahison. On le condamna sans examen et sans preuves. Il implora en vain la clémence du bizarre et cruel Henri VIII, par une lettre aussi humble que touchante. Ce prince se la fit lire trois fois, et parut attendri ; mais son amour pour Catherine Howard, et son mauvais génie triomphèrent d'un sentiment de pitié et de justice. Cromwel eut la tête tranchée le 28 juillet 1540, trois mois après que Henri l'eut

élevé au comble de la fortune et de la gloire. Tous ces biens furent confisqués. Ce ministre ne méritait pas ce sort funeste. Élevé du rang le plus bas, il ne fut ni arrogant avec ses inférieurs, ni ingrat envers ses amis ; mais il ne sut pas réprimer sa haine contre ceux qui n'avaient pas la même religion que lui ; et cette intolérance fut une des sources de son malheur.

CROMWEL (Olivier), l'un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire moderne, qui par la seule force de son génie, la fermeté de son caractère, et l'exercice d'une autorité sans bornes, sut se maintenir jusqu'à sa mort sur le trône d'Angleterre, qu'il avait ensanglanté. Il était né dans la ville de Huttington, le 25 avril 1599, et fit ses études à l'université de Cambridge. Il ne savait d'abord s'il serait ecclésiastique ou militaire : il fut l'un et l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange. Il servit ensuite contre la France au siége de La Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : « Son air me plaît beaucoup, et, si sa physionomie ne me trompe pas, ce sera un grand homme. » Étant allé visiter le château de Vincennes, il répondit à un de ses compatriotes qui lui disait : « Voilà le château qui a servi quelquefois de prison aux princes : On a eu tort; il ne faut toucher les princes qu'à la tête. » Cromwel eut une jeunesse assez orageuse. Il se livrait tous les jours à la crapule, dans les cabarets de Londres, avec un charretier nommé Pride, et un boucher appelé Harisson, qu'il éleva ensuite au grade de colonel. Cependant il aspirait à être évêque. Il s'introduisit auprès de Williams, son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'York. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il était puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles Ier. Il commença par se jeter dans la ville de Hull, assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur qu'il eut une gratification de 6000 fr. On le fit bientôt colonel et ensuite lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Jamais on ne montra plus de prudence et d'activité. Dans un combat près d'York, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet. Sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester allait abandonner aux ennemis, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes; leur parle au nom de Dieu; recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avait publié un livre intitulé *La Samarie anglaise :* ouvrage dans lequel il appliquait au roi et à toute sa cour ce que l'ancien Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier, qu'il intitula : *Le Prothée puritain*. Il y traitait d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avait été composé par les partisans du roi, animant tous les partis les uns contre les autres pour venir à

bout de gouverner seul. Ces libelles excitèrent une violente fermentation. On ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que *de perdre Babylone*, de *briser le colosse*, d'*anéantir le papisme et le pape*, et de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem.* Lorsque Cromwel fut envoyé pour punir les universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornemens d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries, les statues du roi et des Saints eurent les oreilles et le nez coupés; les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford (*voyez* COTTON), composée de plus de quarante mille volumes, rassemblés pendant plusieurs siècles, de divers endroits du monde, fut brûlée. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwel tua de sa propre main, le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi, en 1646. Il restait encore une statue de ce malheureux prince dans la bourse, où s'assemblaient les négocians de Londres; on la fit abattre, et l'on mit à la place cette inscription · « Charles, le dernier des rois et le premier tyran sorti de l'Angleterre, l'an du salut 1646, et premier de la liberté de toute la nation...... » Cromwel, proclamé généralissime, après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, tua plus de douze officiers de sa main, battit et fit prisonnier le comte de Holland, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme l'*ange tutélaire des Anglais*, et *l'ange exterminateur de leurs ennemis... Le temps était venu*, ajoutaient-ils, *auquel l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir*. Le procès de Charles Ier montre tout Cromwel. On y voit son audace pour entreprendre, son activité pour exécuter, son hypocrisie profonde, l'absence de toute sensibilité, un mélange de trivialités qui semblent inconciliables. Charles Ier eut la tête tranchée le 9 février 1649. Lorsqu'il fallut signer la sentence qui le condamnait, Cromwel prit la plume, et noircit d'encre le visage d'un des juges, nommé *Martin*, qui lui rendit cette mauvaise plaisanterie. Cromwel contempla le supplice du roi d'une croisée, décorée pour lui d'un carreau de velours. Un mois après l'exécution, Cromwel abolit la monarchie, et lui substitua la république. Cet usurpateur, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis, qui le composaient, le titre de *Protecteurs du peuple*, et de *Défenseurs des lois*. Le titre de *protecteur* lui plaisait à lui-même. Ayant envoyé, dans ce temps-là, son portrait à la reine Christine, il l'accompagna de deux vers latins, dont le sens était:

Les armes à la main j'ai défendu les lois;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez, sans frémir, cette image fidelle;
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

Pour maintenir son usurpation dans les trois royaumes, il passa en Irlande et en Écosse, et eut partout les plus grands succès.

Lorsqu'il était dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement voulaient lui ôter le titre de généralissime ; il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, et, après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer.* Un nouveau parlement qu'il assembla lui conféra le titre de *Protecteur*. Il fut cependant tourmenté plusieurs années de l'ambition du titre de *Roi ;* mais il l'avait avili lui-même dans l'esprit de l'armée pour perdre Charles Ier ; et ses gendres, devenus ses principaux instrumens, le menacèrent de l'abandonner, s'il ceignait la couronne royale. « Après avoir été suspendu, dit Hume, entre ses craintes et ses insatiables desirs, après l'agonie et les perplexités d'un long doute, il fut obligé de refuser cette couronne qui lui avait été offerte par les représentans de la nation. » Il aimait mieux, disait-il, gouverner sous ce nom que sous celui de *Roi*, parce que les Anglais savaient jusqu'où s'étendaient les prérogatives d'un roi d'Angleterre, et ne savaient pas jusqu'où celles d'un protecteur pouvaient aller. C'est la réponse que Lockart, ambassadeur de Cromwel à la cour de France, fit au vieux maréchal de Villeroi. Ayant appris que le parlement voulait encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : « J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de protecteur. Les voilà, dit-il, en les jetant sur la table : je serais bien aise de voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : « Le Seigneur n'a plus besoin de vous ; il a choisi d'autres instrumens pour accomplir son ouvrage. » Ensuite, se tournant vers ses officiers et ses soldats : « Qu'on emporte, leur dit-il, la masse du parlement ; qu'on nous défasse de cette marotte. » Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est par cette fermeté, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi, sous un nom modeste ; mais il n'en fut pas plus heureux. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné pendant la nuit, Cromwel fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de Whitehall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avait une trappe, par laquelle on pouvait descendre à une petite porte qui donnait sur la rivière. C'était là que Cromwel se retirait tous les soirs. Il ne menait personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre. Craint au dedans, il ne l'était pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent qu'on lui paierait 300,000 liv. sterl., et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance : la perte de Dunkerque en fut pour elle le triste fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. Cromwel ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : « Je veux, dit-il, qu'on respecte la république anglaise autant qu'on

a respecté autrefois la république romaine. « Dans le traité qu'il fit avec la France, il fit mettre son nom avant celui de Louis XIV, à qui il ne voulut pas donner le titre de *Roi de France*, mais celui de *Roi des Français*, et il se qualifia *Protecteur d'Angleterre et de France*. Aussi on dit alors que le cardinal Mazarin, qui se prêta à tout ce qu'exigea l'orgueilleux usurpateur, avait moins peur du Diable que de Cromwel. Il ne pouvait entendre prononcer son nom sans pâlir. Ses troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public garni de 300,000 liv. sterling. Il projetait de s'unir avec l'Espagne contre la France, de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Mazarin, qui lui avait remis cette dernière place avec peine, l'appelait, dans ses conversations familières, un *fou heureux*; mais, assez politique pour le traiter en grand roi, il lui envoya Mancini son neveu, en lui faisant témoigner son regret de ne pouvoir lui faire sa cour en personne. Cependant les plus noirs chagrins dévoraient ce cœur altier. Ses gendres, ses propres filles détestaient son usurpation. Les terreurs de la tyrannie l'agitaient plus que jamais. Portant une cotte de maille sous ses vêtemens, ayant toujours deux pistolets dans ses poches, environné d'une garde nombreuse, il voyait le fer des assassins toujours prêt à venger la mort de Charles Ier. Ce cruel état d'une ame ambitieuse et bourrelée lui causa une fièvre lente, qui parut bientôt dangereuse. L'idée de la vie future frappa son esprit, et lui inspira des remords. Il demanda à un ministre s'il était bien vrai qu'un élu ne pouvait jamais tomber, ni courir les risques de la réprobation? « Rien n'est plus certain, répondit l'ecclésiastique. — Je n'ai donc rien à craindre, dit Cromwel, car je suis sûr d'avoir été autrefois en état de grace. » Avec une pareille doctrine, qui n'est pas celle de tous les réformés, le plus grand scélérat pourrait jouir de la douce sécurité des justes. Ses aumôniers le rassurèrent davantage par le récit des révélations flatteuses, qui ne laissaient aucun doute sur sa guérison. Accoutumé à se repaître de ces chimères, il les saisit avidement, comme un gage infaillible de ce qu'il souhaitait. « Croyez-moi, disait-il à son médecin, le Seigneur accorde mon rétablissement aux prières de tant de saintes ames. Vous pouvez être fort habile dans votre profession; mais la nature est au-dessus de tous les médecins du monde, et Dieu infiniment au-dessus de la nature. » Le médecin surpris que, n'ayant pas vingt-quatre heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il serait bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous êtes un bon homme, repartit Cromwel; ne voyez-vous pas que je ne risque rien par ma prédiction? Si je meurs, au moins le bruit de ma guérison, qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis avoir, et donnera le temps à ma famille de se mettre en sûreté; et si je réchappe, car vous n'êtes point infaillible, me voilà reconnu de tous les Anglais comme un homme envoyé de Dieu, et je ferai d'eux tout ce que je voudrai. » Cette réponse, rapportée par plusieurs historiens, ne paraît guère conforme à l'esprit

de dissimulation de Cromwel ; mais il est des momens où le masque tombe du visage des plus fourbes. Quoi qu'il en soit, le protecteur mourut le 13 septembre 1658, âgé seulement de 59 ans. Cromwel avait tenu le gouvernail d'une main ferme et avec succès pendant huit années ; il s'était débarrassé, par la violence, ou par habileté, de ses ennemis et de ceux qui auraient pu prétendre au partage du pouvoir, ou l'entraver; l'autorité du parlement n'était qu'une ombre ; la sienne était toute-puissante dans les trois royaumes, reconnue et redoutée par toute l'Europe : cependant cet homme, d'une audace excessive, d'une intrépidité froide, d'une force morale et physique extraordinaires, languit et meurt dans les angoisses de la terreur. Il y a unanimité entre les historiens sur la cause et les détails de sa fin. Voici quelques observations du judicieux Hume. « Toutes les ruses de sa politique avaient été si souvent employées, qu'elles commençaient à perdre leur effet ; et l'autorité de son office, au lieu d'être confirmée par le temps et le succès, semblait chaque jour devenir plus incertaine et plus précaire... En un mot, tant de difficultés environnaient le Protecteur, que sa mort, dans une conjoncture si critique, passe, aux yeux d'un grand nombre de bons juges, pour le plus heureux événement de sa vie. De son temps même, on jugeait qu'avec toute son adresse et son courage, il n'aurait pas pu maintenir beaucoup plus long-temps son administration usurpée... Accablé du poids des affaires publiques, redoutant sans cesse quelque fatal accident ; ne voyant autour de lui que des amis faux et d'irréconciliables ennemis ; n'ayant la confiance d'aucun parti, il ouvrit les yeux, et son pouvoir lui parut dépendre d'un si petit poids de factions et d'intérêts, que le plus léger incident, sans aucune préparation, était capable de le renverser... Chaque action de sa vie semblait trahir ses terreurs. La vue d'un étranger lui était à charge. Il observait d'un œil inquiet et perçant tous les visages qui ne lui étaient pas familiers. Jamais il ne se transportait d'un lieu à un autre sans une bonne garde. On ne le voyait revenir d'aucun lieu par le chemin droit, ni par celui qu'il avait pris en allant. Dans tous ses voyages, il marchait avec la plus grande précipitation. Rarement il dormait plus de trois nuits dans la même chambre, et jamais il ne faisait connaître d'avance celle qu'il avait choisie. Il se défiait de celles qui étaient sans dégagement et sans portes de derrière : son premier soin était d'y placer des sentinelles. La société l'épouvantait, lorsqu'il faisait réflexion à la multitude de ses ennemis, inconnus, cachés, implacables. La solitude l'étonnait, en lui ôtant cette protection qu'il croyait nécessaire à sa sûreté. » C'est Cromwel que Fénélon avait en vue quand il a décrit, au huitième livre de Télémaque, les soucis qui dévoraient le tyran Pygmalion. Son caractère a été tracé par Bossuet, avec la vigueur qui caractérise ce premier des orateurs de la France. « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable et dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la

fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil ou par prévoyance; mais; au reste, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions qu'elle lui a présentées; enfin, un de ces esprits remuans et audacieux qui semblent nés pour changer le monde. » Cromwel se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes; enthousiaste avec les fanatiques, austère avec les presbytériens, se moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendans. Sobre, tempérant, économe, sans être avide du bien d'autrui, laborieux, exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré à Westminster, dans le tombeau des rois, avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. *Voyez* sa Vie par Grégoire Léti, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-8°; et par Raguenet, Paris, 1671, in-4°, fig. Celle-ci est la plus exacte. Dugour a donné une nouvelle *Vie de Cromwel*, Paris, 1797, 2 vol. in-18, avec le portrait de ce protecteur de l'Angleterre. On a publié à Londres, en 1743, in-fol. (en anglais), *les Lettres originales et Papiers adressés à Cromwel par les personnes les plus distinguées, depuis* 1649 *jusqu'en* 1658, *trouvés dans les recueils politiques de* Jean Milton. *Voyez* Harrison et Ireton.

CROMWEL (Richard), fils du précédent, né à Hutingdon en 1626, succéda au protectorat de son père; mais, n'ayant ni son courage, ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni imposer aux partis et aux sectes qui divisaient l'Angleterre. C'était un jeune homme modéré, simple dans ses mœurs, aussi indolent que doux, élevé en province, loin de l'intrigue et des affaires, et qui n'avait ni des goûts, ni des habitudes, ni des talens propres à remplacer l'usurpateur. Peut-être aurait-il conservé l'autorité de son père, s'il eût voulu faire mourir trois ou quatre officiers qui s'opposaient à son élévation; mais il aima mieux faire ce qu'on exigeait de lui, se démettre, en 1659, du gouvernement, que de régner par des assassinats. Le parlement lui donna deux cent mille livres sterling, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 86 ans, et mourut le 24 juillet 1712, ignoré dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avait voyagé en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connaître, lui dit un jour: « Olivier Cromwel était un grand homme; mais son fils Richard est un poltron et un sot. Qu'est-il devenu? — Il a, répondit tranquillement Richard sans se découvrir, été trahi par tous ceux en qui il avait le plus de confiance, et que son père avait accablés de bienfaits. » Une partie des parens du protecteur disparut; les autres, en reprenant le nom de *Williams*, qu'ils avaient quitté, échappèrent à l'exécration publique. — Henri Cromwel, frère cadet de Richard, fut envoyé, en 1654, par Olivier Cromwel, son père, en Irlande,

avec le titre de colonel, et obtint ensuite le commandement de cette île. Henri la gouverna avec tant de douceur et d'intelligence, qu'on n'avait jamais joui d'une si douce tranquillité, ni vu le commerce si florissant. Son frère Richard ayant été déposé en 1659, le parlement dépouilla Henri de la vice-royauté. L'histoire, depuis ce temps, ne fait plus mention de lui.

CRONACA (SIMON POLLAIOLO, surnommé IL), à cause de l'enthousiasme avec lequel il parlait de l'architecture ancienne, naquit à Florence en 1454, et étudia les principes de cet art auprès d'Antoine Pollaiolo son parent. Cet artiste s'est immortalisé en achevant la construction du palais de Philippo Strozzi, dit le *Vieux*, qui avait été commencé par Benedetto da Mayano. On trouve une gravure de ce beau monument d'architecture dans les *scelta di 24, vedute delle principale contrade, chiese, e palazzi di Firenze*. Le Cronaca construisit aussi l'église de' Saint-François, bâtie sur le mont Miniate, et la sacristie de l'église du Saint-Esprit à Florence. Il mourut en 1509.

CRONANDER (JACOB), jurisconsulte suédois du 17ᵉ siècle, exerça la charge de président de la ville de Wisby. On a de lui : I. *Descriptio Westrogothiæ*, 1646, in-4°. II. *Fasciculus juridicus in Digesto cum Collatione juris Succani*, 1651. Il fit aussi une comédie en suédois, qui passe pour être une des premières qui furent faites en Suède. Elle fut publiée en 1647.

CRONEGK (JEAN-FRÉDÉRIC, baron DE), poète allemand, né d'une famille ancienne à Anspach en 1731, mourut de la petite vérole en 1758. Doué d'une imagination vive, il eut du goût pour la poésie, et se distingua en Allemagne comme un poète aimable, ingénieux et sensible, mais trop souvent négligé. Il parcourut une partie de l'Europe, et s'arrêta à Paris, où il se concilia l'amitié et l'estime des savans, et se lia particulièrement avec madame de Graffigny. Ses *Œuvres* ont été imprimées en allemand, à Leipsick, en 1760 ; on y trouve divers poëmes, des pièces de théâtre, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite : des espèces d'élégies, sous le nom de *Solitudes*, etc. Parmi ses pièces de théâtre, on distingue la *Comédie persécutée*, le *Méfiant*, *Codrus*, *Olinde et Sophronie*, la *Postérité*.

CRONENBURG. *Voy.* DESSENIUS.

CRONSTEDT (AXEL-FRÉDÉRIC, baron DE), minéralogiste suédois, né en Sudermanie en 1722, mort en 1765, découvrit un nouveau métal, nommé *Nikel*, ainsi que *la Zéolithe*, sur lesquels il composa un *Mémoire*, qu'on trouve dans ceux de l'Académie de Stockholm, de 1756 ; où il démontre que cette première substance forme un nouvel ordre dans les corps simples. On a encore de lui un *Essai sur un système de minéralogie*, Stockholm, 1758. L'abbé Taller en a donné une traduction italienne, Venise, 1777, in-8°. Les minéraux y sont classés suivant leurs élémens constitutifs.

CRONSTROEM (ISAAC, baron DE), né en Suède en 1661, entra au service de France vers 1681, et s'éleva au poste de commandant de Pignerol. Il passa ensuite dans les armées hollandaises, et y parvint au grade de général. Agé de 80 ans, il commandait à Berg-op-Zoom, lorsque les Français la prirent en 1747, après

65 jours de tranchée ouverte. Cronstroem fut mis en accusation; mais il se justifia avec autant de calme que de dignité : cependant il ne put obtenir un jugement définitif. Il mourut le 31 juillet 1751, laissant des *Mémoires* dont s'est servi Gjoerwell pour écrire sa *Vie*, publiée en 1756, à Stockholm.

CROONE (GUILLAUME), médecin, né aux environs de Londres, professa la myologie dans cette ville, où il mourut en 1684. Il a donné un traité dans lequel il fait beaucoup d'usage des mathématiques pour expliquer le mouvement musculaire qui en est le sujet. Ce traité a paru sous le titre suivant : *De ratione motûs musculorum*, Londini, 1664, in-8°; Amstelodami, 1667, in-12. — CROONE (Pierre), natif de Malines, mort en 1683, chanoine régulier de Saint-Martin de Louvain, a écrit : I. *De apparatu mensæ boni coci*, Anvers, 1660, in-12. II. *De officio et culinâ boni coci*, Bruges, 1665, in-12, etc.

CROPANO (GIOVANNI-FIORE DA), capucin italien, né dans la province de Reggio, a publié quelques ouvrages historiques sur la Calabre, tels que *Calabria illustrata ; Calabria dichiarata, con iscrizioni e medaglie*, 1691, Napoli, in-fol., fig. On lui doit encore des Sermons, des *Commentaires sur l'Ecriture*, et d'autres ouvrages pieux.

CROPH (PHILIPPE-JACQUES), né en 1666, mort en 1742, fut couronné à Augsbourg en 1690, comme premier poète latin. On a de lui : I. *De Gymnasiis Atheniensium litterariis*, Jéna, in-4°. II. *Hilaria Scholastica*. III. *Histoire du Gymnase de Sainte Anne* (en allemand), Augsbourg, 1731. — Son frère, CROPH (Jean-Baptiste) a publié *Antiquitates Macedonicæ*, Jena, 1682, in-4°.

CROS (DU). *Voy.* DUCROS.

CROSBY (BRASS), lord-maire de Londres, né en 1725 à Stockton-sur-la-Tées, mort en 1793, fut destiné, dès sa jeunesse, à la profession d'avocat, qu'il suivit à Londres avec succès. En 1758, il fut membre du conseil commun ; en 1764, il fit les fonctions de shériff, et l'année suivante il fut élu alderman. Enfin, en 1770, il fut nommé lord-maire. En acceptant cette fonction honorable, il promit à ses administrés, en mettant la main sur son cœur, « de protéger leurs libertés et leurs priviléges au péril de sa vie. » Il leur tint parole, car il se distingua dans cette place par une constante opposition à la cour dans l'affaire de Wheble, et d'autres imprimeurs. On le mit à la tour, mais il fut bientôt élargi ; et, à son retour, la ville en corps le complimenta, et lui fit présent d'un vase qui valait cent livres sterling. — CROSBY (Thomas), ministre anabaptiste anglais, est auteur d'une *Histoire des Anabaptistes d'Angleterre, depuis la réformation jusqu'au commencement du règne de Charles Ier*, Londres, 1738, in-8°.

CROSE. *Voyez* CROZE.

CROSILLES (JEAN-BAPTISTE), dit *le Secrétaire de l'Aurore*, mauvais poète français, moins connu par ses vers que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement, qui le lava de cette calomnie. Il mourut dans la misère six mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8°,

Tircis et Uranie, ou la chasteté invincible, bergerie en cinq actes, Paris, 1633, in-8°, et des *Epîtres amoureuses*.

CROSNE. *Voy.* THIROUX.

CROSS (THOMAS), graveur anglais, né en 1624, ne s'éleva presque jamais au-dessus de la médiocrité. Ses compositions sont froides et monotones. Il grava la sténographie de Metcalf, et donna lui-même une méthode d'écriture tachygraphique, intitulée : *The art of Character or short writing*, Londres, 1645. Son système est simple et méthodique. Il mourut à Londres en 1671.

CROSS (MICHEL), peintre anglais, mort en 1724. On dit que Charles Ier l'envoya en Italie pour y copier plusieurs tableaux. Le doge de Venise lui permit de copier *la Vierge* de Raphaël dans l'église de Saint-Marc. On prétend qu'il y substitua sa copie, et emporta l'original. Ce tableau, vendu avec tout l'ameublement du roi, fut acheté par l'ambassadeur d'Espagne; il passa alors au château de l'Escurial.

CROSWELL (ANDRÉ), ministre à Boston, fut gradué en 1728 au collége d'Harvard. Après avoir exercé les fonctions de son ministère à Groton au Connecticut, il passa à Boston, où il devint pasteur d'une société qui s'était formée de plusieurs églises. Cet ecclésiastique a vécu 77 ans, toujours engagé dans des querelles. Il a publié une *Histoire de la nouvelle Église congrégationnelle : Qu'est le Christ pour moi, s'il n'est pas à moi? ou défense nécessaire de la doctrine protestante sur la foi justifiante*, 1746; *Réponse aux huit argumens de Giles Firmin*, sur le même sujet; plusieurs *Discours* contre les Arminiens : *Controverse avec Turel, Comming*, et autres; *partie d'une exposition du voyage de Paul à Damas*, 1768; *Remarques sur le discours de l'évêque Warburton, prononcé devant la société pour la propagation de l'Evangile*, 1768, etc. Croswell est mort en 1785.

CROTTE (FRANÇOIS - DAILLON DE LA), fils de Daillon, favori de Louis XI, et de Marie de Laval, fut un des plus vaillans officiers des armées de Louis XII. Il périt à la fameuse bataille de Ravenne en 1512, après avoir fait des prodiges de valeur. Brantôme dit qu'on lui donnait, comme à Bayard, le surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Voici comme cet historien rapporte les circonstances de la mort de ce brave guerrier : « Il fut, dit-il, un des premiers qui donna la première charge avec sa compagnie, où il fut blessé, et ainsi qu'on lui dit qu'il se retirât : *Rien, rien*, dit-il, *je veux faire ici mon cimetière, et mon cheval me servira de tombe, car il faut qu'il me serve encore, et que lui et moi, nous mourions ensemble*. Par quoi, le maître et le cheval, en combattant jusqu'à la dernière goutte de sang et de vigueur, tombèrent en terre, et lui dessous. »

CROTTI (BARTHÉLEMI), né à Reggio-de-Modène, chanoine et archiprêtre de la cathédrale de sa patrie, vivait au commencement du 16e siècle. Il était bon poète latin, mais un peu satirique; il apprit aussi la musique, et Paul III, qui l'aimait, lui donna l'inspection de la chapelle pontificale, avec la surintendance de la musique de cette chapelle. On ignore

le lieu et l'époque de sa mort. On a de lui : I. *Bartholomæi Crotti epigrammatum, elegiarumque libellus. Matthæi Bojardi bucolicum carmen*, Regii, 1500, in-4°. II. *Opus Catoni inscriptum à Bartholomæo Crotto in elegiacum versum, ejusdemque appendix*, Regii, 1501, in-4°. — Un autre Crotti (Élie-Jules), de Crémone, cultivait la poésie et les beaux-arts. On a de lui des *Opuscula*, Ferrare, 1564, in-8°.

CROUSAZ (Jean-Pierre de), l'un des plus féconds écrivains du 18e siècle, né à Lausanne en 1663, d'un père, colonel d'un régiment de fusiliers, qui le destinait à la profession des armes ; cependant Crousaz ne soupirait qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa dans les ouvrages du célèbre Descartes des connaissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il voyagea dans les différens pays de l'Europe, et vint à Paris, où Mallebranche tenta vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'Académie en 1706, après avoir rempli, depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724, on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie. L'Académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après ; et le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être le gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Crousaz mourut à Lausanne le 22 mars 1750. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique et les mathématiques : I. *Système de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, ou *Nouvel essai de Logique*, publié d'abord en 1712, à Amsterdam, en 2 vol. in-8°, ensuite à Genève, en 1724, en 6 vol. in-12, et abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'Abrégé : le grand ouvrage, quoique estimable, et pour les préceptes de logique, et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avait noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de mots. II. *Traité de l'Education des enfans*, 1722, 2 vol. in-12. III. *Traité du Beau*, Amsterdam, 1715 et 1724, en 2 vol., et beaucoup trop long. IV. *Examen du Pyrrhonisme ancien et moderne*, in-folio, contre Bayle : ouvrage savant et estimé, mais qui manque de concision. V. *Examen du Traité de la liberté de penser*, contre Collins, Bruxelles, 1715 ; Londres, 1766, 2 vol. in-12. VI. *Examen de l'Essai sur l'homme* de Pope ; production ennuyeuse. VII. *Commentaire sur la traduction du même Poëme*, par l'abbé du Resnel. VIII. *Traité de l'esprit humain*, à Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf, touchant l'harmonie préétablie. IX. Des *Traités de physique et de mathématiques*, sous différens titres. X. Des *Sermons*. XI. Des *Œuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, etc., etc. De Fouchy a donné son *éloge* dans l'*histoire de l'Académie des Sciences*, 1750, in-4°, pag. 779. Le célèbre Chezeaux était son petit-fils.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican, qui se pendit de désespoir vers 1677, était régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8°, fort inférieur à celui du P. Le Long de l'Oratoire, auquel cependant il a été utile.

CROUZET (Pierre), naquit à Saint-Waast le 15 décembre 1753, et fit de fort bonnes études au collége du Plessis. Il professa d'abord au collége de Montaigu en 1780, succéda à Chivot vers 1787 dans une chaire d'humanités, et devint principal de ce même collége en 1791. Dans les années suivantes, il fut successivement nommé directeur de l'institut des Jeunes Français, chef de l'école de Liancour, directeur de l'école de Compiègne, puis de celle de Saint-Cyr, et enfin proviseur du Lycée Charlemagne. Cet homme plein de zèle pour l'instruction des élèves confiés à ses soins, employait ses loisirs au commerce des muses latines et françaises. On trouve quelques-unes de ses pièces dans la *Couronne poétique de Napoléon*, Paris, 1807, in-8°. Il mourut le 1er janvier 1811, à Paris. Ses principales productions sont. I. *La Liberté*, poëme, 1790. II. *Éloge funèbre de J. F. Lefebvre de Corbinière*, 1803, in-8°. III. *Discours sur l'honneur*, 1806, in-8°. IV. *Discours sur la nécessité du travail*, etc. On trouve, dans le *Parnasse latin moderne*, de J. Brunel d'Arles, une pièce de Crouzet, intitulée : *Entretien de Charlemagne et du sénateur Tronchet, dans l'Elysée.*

CROWNE (Jean), poëte américain, auteur dramatique du 17e siècle, né dans la Nouvelle-Écosse, mort au commencement du 18e siècle, vint en Angleterre sous le règne de Charles II, et donna plusieurs *Comédies*, dans lesquelles on distingue celle intitulée: *Sir Courtly nice*, dont le roi lui avait donné le plan. Mais le monarque mourut la veille même de la première représentation ; cet événement ruina les espérances de Crowne, à qui le roi avait promis une place. On présume qu'il mourut vers 1703. Le nombre de ses pièces dramatiques est de dix-sept, dont plusieurs reparaissent encore avec succès sur la scène anglaise.

CROXALL (Samuel), théologien anglais du 18e siècle, né à Walton-sur-Tamise, au comté de Surrey, mort en 1752, élève du collége de St.-Jean à Cambridge, était encore à l'Université, quand il composa le poëme de *la belle Circassienne*, 1720, in-4°, imitation licencieuse du Cantique des Cantiques de Salomon. Il prit les ordres, et obtint la cure de Hampton au Middlesex, et plusieurs bénéfices dans la cathédrale d'Héreford, auxquels on en joignit encore d'autres à Londres. Le docteur Croxall était wigt déterminé. On a de lui un ouvrage intitulé : la *Politique de l'Écriture*, 1735, un vol. in-8°. Il a aussi traduit les *Fables d'Esope*, et composé quelques *Poésies*.

CROY (Guillaume de), fait évêque de Cambrai, l'an 15.6, après la mort de Jacques de Croy, son oncle, devint ensuite cardinal, archevêque de Tolède et chancelier de Castille. Il mourut d'une chute de cheval, en 1521, à 23 ans.

CROY. *V.* Croi et Chievres.

CROY-SOLRE (Emmanuel, prince de), maréchal de France, né le 23 juin 1718, fut un bon citoyen, et un homme vertueux.

Rien n'égalait son désintéressement et son amour pour la patrie; souvent il fournissait des fonds pour des travaux utiles, dont l'état ne pouvait supporter les frais. Il fit restaurer le port de Dunkerque, et établir des batteries pour la défense des côtes de la Picardie, dont il était commandant. Il mourut en 1787, regretté de tous ses amis et de tous ceux qui avaient été sous son commandement. On a de lui: I. *Mémoire sur le passage par le Nord, qui contient aussi des réflexions sur les glaces*, Paris, 1782, in-4°. II. *Maisons des Pays-Bas*, Paris, 1785, in-4°.

CROYSSARD (Michel), jésuite de Lyon, où il mourut recteur du collége, composa des *Hymnes* et des *Cantiques*, imprimés en 1600, que Jean Ursucci de Lucques mit en musique. Son meilleur ouvrage est *Thesaurus Virgilii in locos communes digestus*, 1590. Il a prétendu faire pour Virgile ce que Nizolius a fait pour Cicéron.

CROZAT (Antoine), marquis du Châtel, né à Toulouse en 1655, fut receveur général du clergé, trésorier des États de Languedoc, et ensuite grand-trésorier de l'ordre du Saint-Esprit. Le Roi lui accorda le privilége du commerce exclusif de la Louisiane, et Crozat fut en quelque sorte le fondateur de cette colonie. Il mourut à Paris, le 7 juin 1738, à l'âge de 83 ans.

CROZAT (Joseph-Antoine), fils du précédent, né à Toulouse en 1696, conseiller au parlement, puis maître des requêtes, et lecteur du cabinet du roi, en 1719, fit graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et du duc d'Orléans, etc. Le premier volume a paru en 1729; le second en 1742, in-fol., en forme d'atlas, auquel doit être joint un *Supplément* de quarante-deux estampes, avec l'explication par le P. J. Marletti. Crozat mort deux ans auparavant, en 1740, avait ordonné que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres. — Sa sœur (Marie-Anne), qui avait épousé le comte d'Evreux, et qui mourut en 1729, à 34 ans, était connue sous le nom de mademoiselle Crozat. L'abbé Le François, qui lui avait dédié sa Géographie, in-12, en parle comme d'une personne qui, dans l'âge le plus tendre, faisait honneur à son sexe par ses lumières. Cet ouvrage a pris son nom uniquement à cause de cette dédicace qui lui avait été adressée.

CROZE (Mathurin-Veyssière la). *Voyez* Lacroze.

CROZET (Thomas), religieux récollet, prit l'habit de cet ordre à Marseille en 1650, et obtint quelques succès comme prédicateur. Il mourut à Avignon vers 1720. Il avait fait un long séjour en Espagne, et avait si bien appris l'espagnol, qu'il écrivit plusieurs ouvrages dans cette langue. Parmi ceux qu'il a composés, on remarque: I. *Histoire de la bienheureuse Vierge Marie, écrite par Marie d'Agreda*, trad. de l'espagnol, Marseille, 1595. II. *Indiculus universalis*, Lyon, 1705, in-8°, en latin et en espagnol, ouvrage composé d'après celui du P. Pomey (*Voy.* ce nom).

CRUCIGER (Gaspar), théologien protestant de Leipsick, mort en 1548, à Wittemberg, âgé de 43 ans, fit en allemand plusieurs *Commentaires sur les livres saints*.

CRUCIUS. *V.* Croce et Lacroix.

CRUDEN (Alexandre), savant compilateur anglais, né à Aberdeen en Écosse, en 1704, mort en 1774, élève du collége Maréchal de cette ville, où il fut reçu maîtres-ès-arts, devint correcteur d'imprimerie à Londres en 1728, et publia, en 1737, la *Concordance de la Bible*, ouvrage d'un grand mérite. Cruden avait beaucoup de piété; mais sa tête était quelquefois dérangée, et il fit des actes de folie assez singuliers.

CRUGER (Théodore). *Voyez* Krüger.

CRUIKSHANK (William), célèbre anatomiste, chirurgien et chimiste, né à Édimbourg en 1746, alla à Londres en 1771, où il devint disciple et par suite aide de Hunter. Après la mort de cet anatomiste distingué, dont les cours étaient suivis avec la plus grande vogue, il se chargea, avec le docteur Baillie, de remplir, dans l'école d'anatomie, les fonctions de ce grand maître. En 1786, il publia, comme anatomiste et physiologiste, un ouvrage intitulé: ***Anatomy of the absorbing vessels of the human body***, ou ***Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain***, traduit en français par M. Petit-Radel, Paris, 1787, in-8°, et en allemand par le docteur Ludwig, à Leipsick, 1789, in-4°. Il n'a pas donné d'autre grand ouvrage, et ses travaux postérieurs ne tendaient qu'à perfectionner celui-là, dont il donna, en 1791, une édition augmentée. En 1795, il mit au jour, séparément, les expériences ***sur la transpiration insensible***, qu'il avait insérées dans la première édition. M. Michaelis, à Leipsick, en donna une traduction allemande en 1798. Parmi ses petits ouvrages, on distingue surtout un ***Mémoire*** contenant des ***expériences sur les nerfs d'animaux vivans***, imprimé à Londres en 1794, il y prouva le phénomène remarquable ***de la régénération des nerfs*** après en avoir coupé des parties. Ce savant anatomiste mourut à Londres le 27 juin 1800.

CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore Ier, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille, en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnaître. Ensuite il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée, ou emprisonner, tous les grands de l'empire qui avaient suivi l'empereur. Il remporta cette grande victoire, où Staurace, fils de l'empereur, ou empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchâssé dans de l'argent, et s'en servit dans les festins solennels, ainsi que ses successeurs, pour boire à la santé de leurs sujets qui s'étaient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les officiers prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie; mais ils préférèrent le martyre. Michel Rhangabe, gendre et successeur de Nicéphore, tenta inutilement de venger son beau-père; il fut toujours défait. Son vainqueur mourut l'an 875.

CRUMPE (Samuel), médecin anglais, né en 1766, mort au com-

mencement de 1796, à Limerick où il exerçait sa profession, est auteur de deux ouvrages estimés : I. *Examen de la nature et des propriétés de l'Opium*, Londres, 1793, in-8°. II. *Essai sur les meilleurs moyens de procurer de l'emploi au peuple, couronné par l'Académie royale d'Irlande*. Dublin, 1795, in-8°; 1795, in-8°: ces deux ouvrages ont été traduits en allemand.

CRUQUIUS (Jacques), en flamand *de Crusque*, l'un des meilleurs humanistes du 16ᵉ siècle, était natif de Messines, près d'Ypres. Il professa les langues grecque et latine à Bruges. On ne connaît ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort. Il est principalement connu par son édition d'Horace et le commentaire sur ce poète ; il avait fait ce travail après avoir confronté les manuscrits de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand. Son commentaire est généralement connu sous le nom de *Scholiaste de Cruquius*. Il donna d'abord quelques poésies d'Horace : *Carminum liber quartus*, Bruges, 1565, in-8°; *Epodon liber*, Anvers, 1567, in-8°; *Satyrarum libri duo*, 1573, et l'*Horace* entier, 1578, in-4°, réimprimé plusieurs fois.

CRUSCIANUS. *Voyez* Torrigiano.

CRUSIUS ou KRAUS (Martin), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubinge, mort à Eslingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne ; mais c'est Jean Reuchlin ou Capnion qui l'y a apporté le premier. Crusius lui-même le dit dans le *Germano-Græciæ libr.* 5, pag. 233; et il a fait à ce sujet une savante digression sur la manière dont la connaissance de la langue grecque a passé en occident, et est parvenue jusqu'en Allemagne. On a de lui des ouvrages estimés, sur lesquels David Clément a donné des détails bibliographiques assez étendus. (*Voyez la Bibliothèque curieuse*, tom. 5, pages 350-63.) Les principaux sont *Turco-Græciæ libri* 8, à Bâle, 2 part. en 1 vol. in-fol., 1584; recueil excellent et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. Il faut joindre à ce recueil deux autres ouvrages du même auteur ; savoir, *Poematum Græcorum libri* 2, grec et latin, Bâle, 1567, 3 part. en 1 vol. in-4°, et *Acta et scripta theologorum Wirtembergensium et Patriarchæ Constantinopolitani*, etc., Witebergæ, 1584, in-fol. II. *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum* 1594, en 2 vol. in-fol., à Francfort, 1593 et 1596; ouvrage estimé et peu commun. III. *Germano-Græciæ libri* 6, in-f°, 1585. Voyez Moreri et Dietricht dans sa *Propagatio litterarum Græcarum*, 1663, in-4°.

CRUSIUS (Christian-Auguste), professeur à Leipsick, et à Meissen, né en 1715, mort en 1775; a publié un grand nombre d'ouvrages dont nous ne citerons que les suivans : I. *Guide pour parvenir à la certitude des connaissances humaines* (en allemand), Leipsick, 1766, 3ᵉ édition. II. *Philosophie morale* (ibid.), Leipsick, 1767, 3ᵉ édition, in-8°.

CRUSIUS (Gottlieb-Leberecht), graveur à Leipsick, né en 1730 près de Zwickau, vint en 1764 à Paris, et y fit quelques ouvrages qui sont maintenant inconnus. Il

retourna dans sa patrie, où il travailla beaucoup pour les libraires. — Son frère, Charles-Lebrecht, Crusius, grava avec une grace infinie un grand nombre d'estampes pour l'*Ami des Enfans*, par Weisse; pour les *Œuvres de Wieland, de Frédéric II*, etc. Il mourut en 1769 à Leipsick.

CRUSIUS (Théodore), graveur, né en Saxe en 1730, vint à Paris à l'âge de 27 ans pour s'y perfectionner. On a de lui quelques sujets allégoriques, mais surtout beaucoup de *vignettes*. Il eut un frère, appelé Charles, qui a gravé dans ce dernier genre.

CRUSIUS (David), médecin, né en Misnie le 29 janvier 1589, pratiqua son art à Erford, où il mourut en 1640. On a de lui les ouvrages : I. *Theatrum morborum hermetico-Hippocraticum seu methodica morborum et curationis eorumdem dispositio*, Erfurti, 1615, in-8°. II. *Theatri morborum hermetico-hippocratici pars posterior*, ibid., 1616, in-8°.

CRUSSOL D'AMBOISE (le marquis de), né à Aurillac, lieutenant-général des armées du roi, député de la noblesse de Poitiers aux États-généraux. A la séance du 8 août 1791, lorsqu'on lut l'acte constitutionnel, où était rapporté le décret de suppression de la noblesse, de Crussol, qui avait toujours siégé dans le côté gauche, se leva, et dit : « Je déclare ne point prendre part à la délibération, pour remplir mes devoirs envers mes commettans, et être conséquent aux principes que j'ai toujours eus sur la noblesse. » Il fut décapité le 26 juillet 1793, la veille de la chute de Robespierre. Il était âgé de 69 ans.

CRUTTWEL (Clément), ecclésiastique anglais, né à Wokingham dans le comté de Berg en 1743, mort le 5 septembre 1808, a publié plusieurs ouvrages fort estimés, entre autres : I. *Concordance des textes parallèles de l'Écriture*. II. *Le nouvelliste universel*, auquel il travailla pendant 10 ans, et dont il donna une seconde édition peu avant sa mort. Il donna aussi une belle édition de la *Bible* et des *Œuvres de l'évêque Wilson*.

CRUZ (la). *Voy.* Lacruz.

CRUZ (Agostinho da), religieux capucin, né en 1540 à Ponte da Barca en Portugal, était frère du célèbre poète, Diogo Bernardès. Il vécut constamment dans la retraite, au milieu des solitaires d'Arrabida, cultivant avec succès la poésie. Il mourut le 14 mars 1619. Ses poésies, sans être de la même force que celles de son frère, sont cependant recherchées, à cause de leur élégance et de la douce mélancolie qu'elles semblent respirer. Elles furent publiées à Lisbonne en 1771, à la suite de celles de son frère. Ce sont des *Odes*, des *Églogues*, et des *Élégies*.

CRUZ (Gaspar da), dominicain, natif d'Evora, fut le premier religieux qui prêcha l'Évangile en Chine dans le 16e siècle. Après avoir couru les plus grands dangers, il revint dans sa patrie en 1569, et fut élevé sur le siège archiépiscopal de Malaca. Lisbonne était alors en proie à la peste. Da Cruz se dévoua au salut des malades, et périt bientôt victime de son zèle, en 1570. On a de lui un ouvrage curieux, intitulé : *Tratado em que se contem muito por estenso as cousas da China, com suas parti-*

cularidades, assi do Reyno de Ormuz, Évora, 1569, in-4°, caractères gothiques.

CRYM GUERAI, 35e khan de Crimée, succéda à son frère Arslan-Gueray, qui fut déposé pour la seconde fois en 1758. Crym était aimé des Tartares; mais il eut à lutter contre les intrigues de la Porte, dont il n'était pas la créature, et contre les partisans de son frère. Cependant il défendit long-temps les frontières contre la Russie; mais il fut déposé le 6 octobre 1764. La dignité de khan lui fut restituée par la Porte quatre ans après, et il se mit aussitôt en campagne avec une forte armée pour seconder les efforts du sultan contre la nouvelle Servie. Les pertes que le froid fit essuyer à ses troupes, lui donnèrent tant de chagrin, qu'il fut attaqué d'affections hypocondriaques. Un médecin grec, nommé Siropolo, qui l'accompagnait en qualité d'agent du prince de Valachie, lui offrit un remède qu'il disait devoir être salutaire, et lui administra un breuvage empoisonné, dont le prince mourut deux jours après, en février 1770. Sentant que son dernier moment approchait, il fit venir des musiciens, et rendit le dernier soupir au milieu de leurs concerts. Crym Gueraï était brave, humain, plein d'esprit et de douceur, versé dans un grand nombre de connaissances; il ne pouvait souffrir la plupart des coutumes barbares de l'Orient.

CSELES (MARTIN), jésuite allemand, né à Tirnaw en 1641, mort à Padoue le 14 janvier 1709. Après avoir professé la philosophie dans sa patrie, il fut appelé à Rome pour y remplir la charge de grand-pénitencier, et y publia les deux ouvrages suivans : I. *Elucidatio historica de episcopatu Transylvaniæ*, in-fol. II. *Descriptio episcopatûs Sirmiensis*, in-16.

CTÉSIAS, fils de Ctésiochus, né à Gnide, historien et médecin grec, fait prisonnier par Artaxercès-Mnémon, qui le choisit pour son premier médecin. On a de lui quelques *Fragmens* de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivis par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré le suffrage de ces deux historiens, on ne donne aucune croyance aux récits de Ctésias. Photius, qui nous a conservé ce qui nous en reste, fait assez de cas de cet historien. Si ces ouvrages ne sont point parvenus en entier jusqu'à nous, c'est par une justice que le temps n'exerce pas toujours avec la même sévérité. Il paraît n'avoir écrit que dans l'intention de contredire Hérodote et Xénophon. Il ne manquait dans son style ni de clarté, ni d'énergie. Il vivait vers l'an 400 avant J.-C. Les fragmens de Ctésias sont imprimés d'abord dans *Agatharchide Mnemone excerptæ historiæ*, de Henri Estienne, 1557, et 1594, in-8°; puis dans l'Hérodote de Londres, 1679, in-folio. L'abbé Gedoyn, dans le 14e volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, a donné une traduction peu fidèle de Ctésias. Larcher en a joint la traduction à celle d'Hérodote.

CTÉSIBIUS d'Alexandrie, fils d'un simple barbier, célèbre mécanicien et mathématicien sous Ptolomée-Physcon, vers l'an 120 avant Jésus-Christ, fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en

lui le goût qu'il avait pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servait à le faire monter et descendre, et qui était à cet effet enfermé dans un cylindre, formait un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il était possible d'en faire un *orgue hydraulique*, où l'air et l'eau formeraient le son; c'est ce qu'il exécuta avec succès. Ctésibius, encouragé par cette production, voulut se servir de la mécanique pour mesurer le temps. Il construisit une *Clepsidre* formée avec de l'eau, et réglée avec des roues dentées; l'eau, par sa chute, faisait mouvoir ces roues, qui communiquaient leur mouvement à une colonne sur laquelle étaient tracés des caractères qui servaient à distinguer les mois et les heures. En même temps qu'on mettait les roues dentées en mouvement, elles soulevaient une petite statue, qui indiquait avec une baguette les mois et les heures marqués sur la colonne. — Il ne faut pas le confondre avec Ctésibius de Chalcis, philosophe cynique, d'un caractère badin et d'un esprit gai, qui sut plaire aux grands sans leur prostituer un vil encens, et leur fit entendre la vérité et goûter la vertu sans leur déplaire.

CTÉSILAS ou CTÉSILAUS, sculpteur grec, florissait dans la 87ᵉ olympiade (432 ans avant J.-C.). Cet artiste paraît être le même que celui dont Pline a parlé sous ces deux noms; il fit un *Doryphore*, c'est-à-dire un garde armé d'une pique, et une amazone; il a représenté aussi un homme prêt à mourir d'une blessure, que quelques-uns croient être la figure antique connue sous le nom de *Gladiateur mourant*, et qui, selon Pline, représente « un guerrier expirant, et dans laquelle on pouvait distinguer ce qui restait de vigueur au blessé. » Il est difficile de ne pas reconnaître dans cette description notre gladiateur. Cependant Winckelmann pense, d'après le caractère de noblesse que Ctésilaüs imprimait à ses ouvrages, que cette figure ne peut lui être attribuée; car le Gladiateur mourant ne représente qu'un homme du peuple.

CTÉSILOQUE, peintre grec et élève d'Apelles, peignait dans le genre grotesque. Il s'est fait remarquer par la bizarrerie de l'un de ses tableaux. Il peignit *Jupiter avec une coiffure de femme et dans une chaise longue, accouchant de Bacchus;* le maître des dieux semblait souffrir les douleurs de l'enfantement, et les déesses lui rendaient les services nécessaires en pareil cas.

CTÉSIPHON, athénien, fit décréter que Démosthènes serait couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fît cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthènes le défendit de cette calomnie par cette belle harangue, qu'il a intitulée : *De la Couronne*.

CTÉSIPHON et MÉTAGÈNES. *Voy.* Chersiphron.

CTÉSIPPE, fils de Chabrias, après la mort de son père, fut reçu dans la maison de Phocion, son ami, avec toutes les marques d'une tendre affection. Ce vertueux athénien voulait retirer ce jeune homme de la débauche où

il le voyait plongé ; et, quoique le naturel fâcheux de Ctésippe fît avorter tous ses soins, il ne laissa pas de supporter long-temps tous les défauts de son élève ; mais enfin la modération de Phocion, le plus patient des hommes, ne put tenir contre l'indiscrétion de ce jeune éventé. Un jour qu'il fut importuné par ses sottes demandes, tandis qu'il vaquait à une affaire d'état, il ne put s'empêcher de s'écrier : « O Chabrias ! Chabrias ! je te paie au double l'amitié que tu m'as témoignée, lorsque je souffre les folies de ton fils ! »

CTIBOR (Jean), chanoine de Brünn, de Prague et d'Olmutz, mort en 1657, est auteur de plusieurs ouvrages en bohémien, entre autres des *Sermons*, et un écrit polémique contre les protestans, intitulé : *Larve*. — Ctibor (de Cimbourg), gouverneur de la Moravie, mort le 26 juin 1494, est auteur de plusieurs ouvrages écrits aussi en bohémien : *Mensonge et vérité*, Prague, 1539. II. *Le code de Moravie*, 1615, in-4°. III. *Droit provincial du marquisat de Moravie.*

CUBA (Jean), médecin et botaniste allemand, exerça la médecine à Augsbourg et à Francfort vers le milieu du 15e siècle. On a de lui un des plus anciens ouvrages d'histoire naturelle qui ait été imprimé avec des figures : *Ortus sanitatis*, 1485, in-fol ; 1486, 1487, 1488 et 1496, in-fol. (en allemand). Cet ouvrage est plus recherché pour son ancienneté que pour sa bonté. Il a eu de nombreuses éditions, dont on trouve le détail dans la *Bibliothèque botanique* de Haller.

CUBERO (Pierre), missionnaire espagnol, le premier qui ait fait le tour du monde d'Occident en Orient, naquit près de Calatayud, en Aragon, en 1645. Il voyagea en France, en Italie, visita Constantinople, gagna la Transylvanie, parvint à Varsovie, où le roi Jean Sobieski lui donna une lettre pour Châh-Soliman, sophi de Perse. Arrivé à Moscou, il fut présenté au czar Iwan Waziliewitz, partit avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse, et descendit le Volga jusqu'à Astracan. Ayant traversé la mer Caspienne, il arriva à Derbent, et, en 1674, à Casbin, où il remit ses lettres au sophi, dont il obtint la même protection accordée par ses prédécesseurs aux missionnaires catholiques. Quelques jours après, il reçut un *calaat* ou habit d'honneur, et puis il alla, par Ispahan, Schiras et Laar, à Bender-Abassi, faisant dans sa route un grand nombre de conversions. Dans cette dernière ville, il prit une barque qui le conduisit à Bender-Congo, sur le golfe Persique. S'étant embarqué sur une flotte portugaise qui allait croiser dans la mer Rouge, il aborda à Diu, vit Surate, Damas, Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan et à Saint-Thomé, et passa à Malacca, où les Hollandais le mirent en prison pour avoir enfreint, par inadvertance, leurs règlemens de police. Délivré bientôt de sa captivité, il alla à Manille, employa six mois dans la traversée du grand Océan jusqu'à Acapulco ; il partit de Mexico en 1679, et revint en Europe, qu'il avait quittée depuis neuf ans. Il donna la Relation de son voyage, à Madrid en 1680, in-4°. Elle est fort intéressante, tant pour ce qu'il raconte, que par la manière dont il le raconte.

CUBIÈRES (Michel de), nommé aussi Dorat-Cubières et Cubières-Palmézeaux, ou enfin Énecisie-Palmézeaux, suivant qu'il lui plaisait de se faire appeler, naquit à Roquemaure le 27 septembre 1752, fut, jeune encore, écuyer de madame la comtesse d'Artois; mais, les fonctions de cette charge contrariant son goût pour la littérature, il obtint du roi la permission de s'en défaire. Il était en Italie, en 1790, avec la comtesse Fanny de Beauharnais, et il la quitta pour revenir en France, où il embrassa le parti de la révolution avec une exaltation effrénée, qui l'entraîna dans de coupables travers. Il composa des *Odes* en l'honneur de Carrier, écrivit l'*Éloge* de Marat, et publia plusieurs volumes de poésies révolutionnaires. Ayant voulu dédier un recueil de vers à la femme de Chaumette, celui-ci lui dit : « Ma femme est une femme de lettres ; ses œuvres sont dans le tiroir de ma commode; » ouvrant alors le tiroir, il fit voir au rimeur de vieux bas que sa femme marquait. Cubières devint membre du conseil-général de la commune en août 1792, et l'on rapporte qu'il déclara à la tribune de la section de l'Unité, « que sa mère avait commis un crime en le faisant noble, parce que son père ne l'était pas. » Se trouvant à son tour d'inspection au Temple, et, s'étant aperçu de l'exactitude avec laquelle Louis XVI observait le jeûne des quatre-temps et faisait ses prières, il en rendit compte, et conclut que ce prince était un dévot, et par conséquent un monstre, attendu que Louis XI, et Philippe II, roi d'Espagne, avaient été à la fois dévots et oppresseurs. De tels traits peuvent donner une juste idée de la tournure de l'esprit de Cubières. Il fit beaucoup rire à ses dépens en 1815, à l'occasion d'une assez mauvaise tragédie qui lui était tombée entre les mains, et qu'il disait être de Racine. Mais ce fut encore bien autre chose, lorsqu'après avoir refait la *Phèdre* de Racine, il voulut la faire jouer au théâtre de Molière, sous le titre d'*Hippolyte*. A cette occasion, il fut mis en scène au Vaudeville, sous le titre de *Cassandre aveugle*. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce personnage, dont la vie fut presque entièrement tissue de traits aussi pitoyables. Nous n'entreprendrons pas de citer tous ses écrits, qui méritent la profonde obscurité où ils sont plongés depuis long-temps : ce sont le plus souvent des diatribes révolutionnaires et des poésies licencieuses, mais fort heureusement très-peu nuisibles, car elles ne sont pas lues. On a de lui quelques comédies : *Galatée*, ou *suite de la scène lyrique de Pygmalion*, *le Centenaire de Corneille* ou *le génie vengé*, *la jeune Épouse*, etc. Cubières est mort à Paris le 23 août 1820, âgé de 68 ans. *Voy.* l'*Annuaire nécrologique* pour 1820.

CUBIÈRES (S. L. P., marquis de), frère aîné du précédent, était écuyer cavalcadour de Louis XVI au commencement de la révolution. Il était de service le 5 octobre 1789, lorsque la populace de Paris se porta en foule à Versailles. Le roi chassait alors aux environs de Meudon; Cubières se rendit auprès de lui pour le prévenir de ce qui se passait, et l'engager à se soustraire au danger qui le menaçait. Loin de céder à ce conseil, le roi retourna à Ver-

sailles, et donna au marquis de Cubières l'ordre de faire avancer les voitures et de les conduire sous l'escalier de l'orangerie. Son dessein était de partir pour Rambouillet; mais un groupe de furieux s'opposa au passage des voitures, et les efforts du marquis de Cubières pour calmer la populace furent inutiles. Après la mort de l'infortuné Louis XVI, Cubières se retira dans une maison qu'il avait près du parc de Versailles, et où il cultivait en paix les sciences et les arts. Il y fut arrêté dans la nuit du 20 au 21 mars 1794, et fut conduit dans la maison de détention dite *des Récollets*, où il resta cinq mois. Lors de la restauration, en 1814, le marquis de Cubières a repris auprès de Louis XVIII les fonctions qu'il remplissait auprès de son auguste frère. Il est mort le 10 août 1821, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il joignait à beaucoup d'esprit naturel, un grand nombre de connaissances acquises, un caractère bienveillant et enjoué, et beaucoup de grace dans les manières. Il était associé libre de l'Académie des sciences, et membre de plusieurs Sociétés savantes. On a de lui: I. *Histoire des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours*, Versailles, 1800, in-4°, fig. II. *Histoire du Tulipier*, 1800. III. *Mémoires sur les Abeilles*, ibid. IV. *Mémoire sur le Genèvrier rouge de Virginie*, 1805, in-8°. V. *Notice sur M. F. R. André Michaux*, 1807, in-8°. VI. *Sur les services rendus à l'agriculture par les femmes*, 1809, et plusieurs autres Mémoires sur divers objets d'histoire naturelle.

CUÇAMI. *Voy.* Kutsami.

CUCCO (Marc-Antoine), originaire de Brescia, était de Pavie, où il étudia la jurisprudence, qu'il y professa, ainsi qu'à Rome et dans plusieurs autres villes. Il fut un de ceux qui furent choisis pour réformer le décret de Gratien. On a de lui trois Traités, intitulés: I. *De legitimâ ad auct. novissimas codicis de inofficiatis testamentis*. II. *Alter de moratoriâ præscriptione ad L. quoties C. de precibus imperatori offerendis*. III. *Tertius de mentiente circa possessionem ad fin. ff. de rei venditione. Institutiones juris canonici, lib. 4.*

CUDENA (Pierre), voyageur espagnol, naquit à Villena, en 1602. On a de lui une Description du Brésil dans une étendue de 1038 milles, etc. Les détails qu'il donne sur cette partie de l'Amérique se font remarquer par une grande exactitude. Léiste corrigea cette relation, qui avait été publiée dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, et la donna sous ce titre: *Description de l'Amérique portugaise* par Cudena, Brunswick, 1780, in-12.

CUDSÉMIUS (Pierre), né dans le duché de Clèves, abjura le calvinisme à Avignon, se rendit à Rome, et s'attacha au cardinal Bellarmin. Sur la fin de ses jours, il se retira à Cologne, et mourut au commencement du 17e siècle, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, entre autres, *de desperatâ Calvini causâ*, 1612, in-8°; *le Synode d'Utrecht*, 1614. Les notes en sont savantes et curieuses.

CUDWORTH (Rodolphe), théologien anglais, né dans le comté de Sommerset en 1617, mort en 1688 à Cambridge, où il était professeur en hébreu, occu-

pa d'autres emplois importans et lucratifs. Son savoir universel les lui mérita : philosophe, mathématicien, il joignait à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : I. *Système intellectuel de l'univers contre les athées*, ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très-savantes; Iéna, 1733, 2 vol. in-folio; Leyde, 1773, 2 vol. in-4°; et abrégé en anglais, en 2 vol. in-4°, par Thomas Wise. L'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés. Il fut long-temps renfermé dans l'enceinte de l'Angleterre; mais le savant Jean Le Clerc le fit connaître avantageusement, par les extraits curieux et détaillés qu'il en donna dans différens volumes de sa *Bibliothèque choisie*. Ces analyses peuvent suffire à ceux qui n'ont pas l'original. II. *Traité de l'éternité et de l'immutabilité du juste et de l'injuste*, traduit aussi en latin par Mosheim. III. *Commentaire sur la prophétie de Daniel sur les septante semaines*, 2 vol. in-fol. IV. *Traité de l'amour de Dieu*, 1722, in-12 : il a été traduit en français par Coste. V. De l'*Immortalité de l'ame*, in-8°. Il a laissé plusieurs manuscrits importans. Cudworth était, dit-on, assez incertain dans ses opinions religieuses; et, en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce qu'il en pensait. On dit que, sur plusieurs points de théologie, il était de ceux que les Anglais appellent *Latitudinaires*. Zélé partisan de Platon, il défendit ses opinions, et tâcha d'en imiter encore le style. Le sien est chargé de termes difficiles à entendre, d'expressions dures et de métaphores outrées. — Sa fille, depuis lady MARSHAM, née en 1658, morte en 1708, était pleine d'esprit. Elle fut étroitement liée avec Locke. On a d'elle : I. *Discours concernant l'amour de Dieu*, sans nom d'auteur, 1696, in-12, traduit en français par Pierre Coste, Amst., 1705. II. *Pensées détachées, relativement à la vie vertueuse et chrétienne*, 1700, in-12.

CUERENKERT (THÉODORE VAN), graveur hollandais de beaucoup de mérite, né en 1522, mort à Tergoës en 1590, prétendait que le culte public était contraire à la loi de Dieu. Ces idées singulières sur la religion le firent bannir d'Harlem.

CUEVA (BELTRAM DE LA), favori de Henri IV, roi de Castille, surnommé l'*Impuissant*, passait pour le plus galant et le plus bel homme de l'Espagne. Il était aussi le favori de la reine Isabelle de Portugal, et l'on assure que c'était du propre aveu du roi, qui voulait à toute force avoir des enfans. La reine accoucha d'une fille, qui fut appelée par le peuple Beltramja, par allusion au nom de celui qui était son véritable père. Le roi témoigna sa satisfaction à Cueva en lui donnant la grande-maîtrise de l'ordre de Saint-Jacques. Cette faveur révolta les grands et le peuple. Une révolte éclata, et ce fut La Cueva qui marcha contre les rebelles. Il fit des prodiges de valeur dans plusieurs occasions; mais, préférant la tranquillité publique à ses intérêts, il se démit de la grande-maîtrise, et se donna lui-même pour ôtage à ses ennemis.

Le roi le récompensa par le don de la ville d'Albuquerque. Après la mort de ce prince, La Cueva se déclara en faveur de Ferdinand et d'Isabelle, et combattit contre Jeanne, qui passait pour sa fille. Il voulait par ce moyen détourner le soupçon de sa paternité, qui faisait exclure du trône cette malheureuse princesse. De Cueva mourut en 1492. *Voy.* HENRI IV, roi de Castille.

CUEVA (JEAN DE LA), célèbre poète espagnol, naquit à Séville vers le milieu du 16e siècle. Les Espagnols le placent au premier rang des poètes. Il a laissé : I. Des *Poësies lyriques*, 1 vol. in-8°, imprimé à Séville en 1582. II. *Coro Febeo de romances historiales*, 1 vol. in-8° imprimé à Séville en 1588. III. *Œuvres dramatiques*, 1 vol. in-4°, imprimé à Séville en 1588. Ce volume, indépendamment de quelques comédies, renferme quatre tragédies qui ont été représentées à Séville en 1579 et 1580; elles sont intitulées : 1° *Les sept enfans de Lara*; 2° *la Mort de Virginie*, ou *Appius Claudius*; 3° *la Mort d'Ajax et de Télamon*; 4° *le Prince tyran*. IV. *La conquête de la Bétique*, poème héroïque imprimé à Séville en 1603. Le comte del Aquila possédait, en 1774, d'autres ouvrages manuscrits de la main de Cueva et signés de lui, dédiés à son frère le docteur Claude de LA CUEVA, inquisiteur à Séville : ces ouvrages sont : 1° des *Sonnets, des Épîtres, des Elégies et des Églogues*; 2° *les Amours de Mars et de Vénus*, poème; 3° *Origine de la maison de La Cueva*; 4° *Voyage du poète Sanio au ciel de Jupiter*, poème; 5° *Epître adressée à Christophe de Zayas* : c'est une satire contre les mauvais poètes de son temps; 6° *quatre livres sur les inventeurs des choses*, poème imité de Virgile; 7° *la Muricinda*, poème burlesque; 8° *la Bataille des rats et des grenouilles*, traduction de la *Batrachomyomachie* d'Homère; 9° *l'Art poétique*. Ce dernier ouvrage se trouve dans le huitième volume du *Parnasse espagnol* par Sedano.

CUEVA (ALPHONSE DE LA). *Voy.* BEDMAR.

CUEVAS (EUGÈNE DE LAS), peintre, né à Madrid en 1613, mort dans la même ville en 1667, était élève de Pierre de las Cuevas, son père. Le genre qu'il a présenté était la miniature. Il fut choisi entre les plus habiles maîtres de son temps pour enseigner le dessin et donner des leçons de peinture au prince don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV.

CUFF (HENRI), savant anglais, secrétaire et compagnon d'infortune du malheureux comte d'Essex, né en 1560 dans le comté de Sommerset, mort en 1601, élève d'Oxford, où il fut boursier du collége de Merton, ensuite professeur de grec, eut le malheur d'être le confident et le conseiller imprudent du comte d'Essex. Quand ce seigneur fut condamné, Cuff fut arrêté et pendu à Tyburn, le 30 mars 1601. On a de lui un livre intitulé, *Différence des âges de la vie humaine*, in-8°.

CUGNAL, corsaire indien, qui se rendit redoutable aux Portugais dans l'Inde vers la fin du 16e siècle, et menaça même de les chasser des possessions qu'ils avaient dans cette contrée. Mais les Portugais, s'étant unis avec le Zamorin, en 1599, vinrent as-

siéger par terre et par mer la forteresse que Cugnal avait fait élever dans les états du roi de Calicut. Celui-ci après une longue et vigoureuse résistance, se rendit à Zamorin, qui eut la lâcheté de le livrer aux Portugais. Cugnal fut conduit à Goa, où il fut mis à mort en 1600. Il marcha au lieu du supplice avec la même intrépidité avec laquelle on l'avait vu voler aux combats.

CUGNIERES ou CONGNIÈRES (Pierre de), avocat-général au parlement de Paris, jurisconsulte habile et magistrat intègre, défendit avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'Église avec non moins de chaleur. (*Voyez* Bertrand.) Cette querelle augmenta plutôt l'animosité entre les deux partis qu'elle ne la diminua. L'avocat du roi devint si odieux au clergé, qu'on l'appela par dérision *Maître Pierre du Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui était à la clôture du chœur, sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le ro pour lequel il plaidait.

CUGNOT (Nicolas-Joseph), né à Vold, en Lorraine, le 25 février 1725, mort à Paris en 1804, servit en Allemagne comme ingénieur, et passa ensuite dans les Pays-Bas, au service du prince Charles. Des Pays-Bas, il vint à Paris en 1763; il y donna des leçons sur l'art militaire. On a de lui : I. *Élémens de l'art militaire, ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12. II. *Fortification de campagne*, ou *Traité de la science de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchemens*, 1769, 1 vol. in-12. Cet ouvrage est estimé. III. *Théorie de la fortification*, 1778, 1 vol. in-12. Cet ouvrage contient des observations sur les différens systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places. Il contient de plus une description d'une nouvelle planchette avec la manière de s'en servir. Cugnot imagina à l'âge de vingt ans *un nouveau fusil* qu'il présenta au maréchal de Saxe, et qui fut adopté pour ses houlans.

CUGOANO (Ottobah), nègre, né à Agimaque, du district de Fantin, sur la Côte d'Or en Guinée, enlevé de son pays, ainsi qu'il le raconte lui-même, avec une vingtaine d'enfans des deux sexes, par des Européens, fut transporté à la Grenade, et dut sa liberté au lord Hoth, qui l'emmena en Angleterre, où il était, en 1788, au service de Coswey, premier peintre du prince de Galles. Cugoano épousa une Anglaise et se fit estimer par son caractère doux et modeste, sa piété, ses mœurs intègres et ses talens. Ayant partagé le sort des malheureux Africains que l'iniquité des blancs déprave et calomnie, il prit leur défense dans un petit traité traduit en français par Diannyère, sous le titre de *Réflexions sur la traite et l'esclavage des Nègres*, in-12, Paris, 1788. L'ouvrage est nourri de réflexions très-sensées et touchantes.

CUITLAHUATZIN, frère de Montezuma, souverain du Mexique, auquel il succéda, s'était fortement opposé à ce que ce malheureux prince reçût les Espagnols dans ses états. Il com-

battit ces conquérans pendant le siége de Mexico et surtout pendant la nuit fatale du 1er juillet 1520, qui décida du sort de cet empire. Cuitlahuatzin mourut de la petite vérole au mois d'octobre de la même année.

CUJAS (Jacques), né à Toulouse en 1520, d'un père qui était foulon; son vrai nom était *Cujaüs*, mais il l'adoucit en retranchant l'*ü*; il apprit avec une égale facilité les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. Il professa d'abord dans sa patrie; mais ayant à se plaindre des magistrats, il quitta Toulouse. Ses nombreux écoliers ne l'abandonnèrent point et le suivirent dans toutes les villes où il se fixa, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, etc. Les Toulousains reconnurent trop tard leur faute; ils lui écrivirent pour l'inviter à revenir auprès d'eux. Cujas fit cette réponse fière et précise, qu'il adressa, suivant la forme antique, au sénat et au peuple: *Frustra absentem requiritis, quem præsentem neglexistis. Valete.* Le P. Maldonat, jésuite, étant allé voir Cujas, celui-ci lui rendit sa visite à la tête de huit cents de ses écoliers. Plusieurs curieux allèrent à Bourges, seulement pour le voir, comme autrefois on alloit à Rome pour voir Tite-Live. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, et le pape Grégoire XIII, n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'était le père des écoliers, suivant Scaliger; il leur prêtait de l'argent et des livres. Jamais il ne dictait ses leçons, mais il les prononçait avec tant de clarté, que ses élèves les retenaient et en écrivaient ensuite l'extrait. Sitôt qu'il était interrompu par le bruit il se levait et s'en allait. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit romain. On a soupçonné que ses opinions religieuses n'étaient pas favorables à la croyance des catholiques. Il ne voulut jamais s'expliquer nettement sur cette matière. Quand on le questionnait sur le sujet qui, de son temps, agitait tous les esprits, il se bornait à répondre: *Nihil hoc ad edictum prætoris*, «cela n'a aucun rapport avec l'édit du préteur.» Son testament adressé à sa femme et à son beau-père, prouve qu'il tenait plus au calvinisme qu'à la religion du pape, dont il parle avec mépris. La meilleure édition des *Œuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 vol. in-fol. Celle de Paris, chez Nivelle, donnée par Cujas même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, 1758, 1762, 11 vol. in-fol. Elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode à cause de la table générale qui l'accompagne. Il est bon lorsqu'on la possède, d'y joindre l'ouvrage suivant: *Promptuarium operum Jac. Cujacii, dom. auctore Albunensi*, Neapoli, 2 vol. in-fol. Il y a aussi une première édition de Naples, également en 11 vol., qui est assez estimée: on trouve dans l'une et dans l'autre les variantes de Mérile et les observations de Robert, qui ne se trouvent pas dans l'édition de Paris. On a appliqué à Cujas

ce qu'un homme d'esprit a dit des anciens jurisconsultes: « On trouve dans leurs écrits une vaste connaissance et une méditation profonde de la partie des lois à laquelle chacun d'eux s'était particulièrement dévoué; le projet d'y tout éclairer, et même d'y tout simplifier, presque toujours un grand sens; l'énergie d'un esprit ferme et libre; souvent même les traits hardis d'un esprit original, et grand nombre de vues de réformes sages et courageuses. Mais ces qualités précieuses sont dégradées par des défauts qu'on ne peut imputer qu'à leur siècle; un continuel abus de l'érudition; des préjugés qui rétrécissent leur génie; des détails sans utilité et sans mérite; une prolixité qui égare et fatigue; un style qui a souvent l'empreinte du talent, mais qui conserve toute la pesanteur et la bigarrure des temps, où l'on n'a encore ni le sentiment, ni les principes du goût. » Cependant Cujas est plus clair et plus méthodique que beaucoup de jurisconsultes de son temps. (*Voy.* Dumoulin) Papyre-Masson, dans la Vie de ce célèbre jurisconsulte, rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. Ménage avait également écrit sa vie; mais l'ouvrage, resté manuscrit après sa mort, s'est perdu. Cujas mourut à Bourges, où il s'était établi, le 4 octobre 1590. Il ordonna par son testament que sa bibliothèque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail, de peur que si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes, mal entendues, pour en composer de méchans livres. Il avait été marié deux fois. De son second mariage il ne laissa qu'une fille appelée *Suzanne*, qui avant l'âge de 15 ans, époque où elle fut mariée par l'entremise du président de Thou, était déjà fameuse par ses galanteries; ce lien ne la rendit pas plus sage; ses amans étaient presqu'aussi nombreux que les élèves de son père: et les hommages fréquens rendus à ses charmes étaient nommés plaisamment les *commentaires des Œuvres de Cujas*.

CUIPER (François), libraire à Amsterdam, y publia entre autres ouvrages *Bibliotheca Fratrum Polonorum*. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Arcana atheismi detecta*, où il s'attacha à réfuter les principes spinosistiques de Jean Bredenburg, qui cependant le firent lui-même soupçonner de spinosisme.

CULANT (Louis, baron de), amiral de France, sous Charles VII, sortait d'une des plus anciennes familles du Berri. Il était capitaine-général des frontières du Lyonnais, du Mâconais et du Charolais lorsqu'il fut élevé en 1417 à la charge de bailly de Melun, et en 1422 à celle d'amiral de France. Il fit des prodiges de valeur au siége d'Orléans, parvint à se jeter dans cette place et contribua puissamment à sa délivrance. Jeanne d'Arc avait une estime toute particulière pour ce guerrier. Culant fut employé avec succès dans plusieurs autres expéditions. Il mourut en 1444.

CULANT (Philippe de), neveu et héritier du précédent, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, pour être monté, l'épée à la main, sur les remparts de Pontoise en 1441, et avoir contribué

beaucoup à la réduction de toute la Normandie et à la conquête de la Guienne. Il avait plus de talent, dit Legendre, à prendre des villes qu'à gagner des batailles; les siéges de Taillebourg, de Tartas, de Château-Gaillard, de Rouen, de Pont-Audemer, de Bayeux, de Caen, de Cherbourg, de Bayonne et de Castillon, ne roulèrent que sur lui. Il mourut en 1454. Il était oncle de Charles DE CULANT, grand-maître de la maison du roi.

CULANT-CIRÉ (RENÉ-ALEXANDRE) d'une famille originaire de la Brie, et étrangère à celle des Culant de Berri, né au château d'Angerville, dans l'Angoumois, en 1718, et mort en 1799, a fait imprimer en 1757, 1 vol. in-12, contenant des *Remarques sur quelques évolutions de la cavalerie et des dragons, avec un discours de la manière de combattre de la cavalerie contre l'infanterie en plaine.* Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. On a encore de Culant un recueil de *Fables, de Contes, d'Épigrammes, de Pensées*, etc.; le *Symbole raisonné du philosophe*, une *Démonstration de la commensurabilité de la diagonale et de son rapport exact avec le côté du carré*, 1786, in-8°, et une comédie en cinq actes, en vers, intitulée: *l'Impudent.* Il avait donné en 1755, des *Lettres intéressantes sur le Pyrrhonisme, l'existence de Dieu*, in-12.

CULLEN (GUILLAUME), un des plus célèbres médecins du 18° siècle, né en 1712 au comté de Lanerk, en Ecosse, mort en 1790, étudia d'abord la chirurgie à Glascow, et après ses études fut chirurgien sur un vaisseau marchand de la compagnie des Indes orientales. A son retour, il exerça la chirurgie sous l'inspection du docteur Guillaume Hunter qui le protégeait. En 1740 il fut reçu docteur, et en 1746, professeur de chimie à Glascow. En 1761 il eut la chaire de médecine dans la même université; et en 1765 i nommé professeur de chimie à Edimbourg. Enfin, en 1766 il obtint dans cette même ville la chaire de médecine; et c'est lui qui a fait à cette université la haute réputation dont elle jouit pour cette science. Ses *Leçons de médecine*, imprimées en 4 vol., ont trop de célébrité pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Cullen est auteur de plusieurs autres ouvrages très-estimés; savoir: I. *Synopsis nosologiæ methodicæ*, Leyde, 1772, in-8°; Edimbourg, 1777, 2 vol. in-8°. II. *Le livre classique des étudians en médecine; leçons sur les matières médicales*, Edimbourg, 1789, 2 vol. in-8°; *ibid.*, 2 vol. in-4°. Ouvrage remarquable par des vues grandes et neuves et par une critique sage et judicieuse. III. *Institutions of medicine, part. 1re Physiology*, 3me édition, Edimbourg, 1785, in-8°. IV. *First lines of the practice of Physic*, Londres, 17[illegible], in-8°. V. Il a donné de plus u[illegible] *Lettre sur les secours à donner aux noyés qui paraissent morts*, in-8°.

CULLUM (JEAN), baronnet et ecclésiastique anglais, mort en 1785, membre de la société royale de Londres, est auteur d'un ouvrage historique écrit dans sa langue, intitulé: *Histoire et Antiquités de Hawsted en Suffolk.*

CULPEPER (NICOLAS), astrologue anglais fort renommé de

son temps, mort dans Spitalfieds en 1654, composa sur sa prétendue science, plusieurs ouvrages dont le principal est intitulé: *Herbier* (Herbal) dans lequel il indique sous quelles planètes croissent les plantes, et quelles sont leurs bonnes et leurs mauvaises qualités. Il donnait *gratis* ses avis aux pauvres.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde de la porte du temple s'étant découvert avec indécence, le peuple s'en prit à Cumanus, l'accabla d'injures, et ce dernier fut obligé de faire mettre une garnison dans la forteresse Antonia pour le contenir. Les soldats épouvantèrent si fort la populace, que, dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de deux mille personnes d'étouffées. La tyrannie de Cumanus devint insupportable. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53.

CUMBERLAND (Richard), théologien, né à Londres en 1632, d'une famille honnête, entra dans l'état ecclésiastique et obtint deux cures. Zélé anglican, il déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique. Son zèle, soutenu par beaucoup de mérite et par des mœurs pures, lui valut l'évêché de Péterborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1718, à 86 ans. S'étant rendu un jour de poste au café, selon sa coutume, pour y lire les journaux, il fut fort surpris d'y lire que le docteur Cumberland était évêque de Péterborough. Il n'avait aucunement sollicité cette faveur. Le roi Guillaume s'étant fait donner la liste des ecclésiastiques les plus recommandables du royaume, Cumberland y avait été compris. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentait que ses travaux nuiraient à sa santé, il répondait: « Il vaut mieux qu'un homme s'use que de se rouiller. » La nature l'avait fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix; mais le fanatisme l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit: I. *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4°, réfutation des principes de Hobbes, traduite en anglais, 1686, in-8°, et en français par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes, Amsterdam, 1744, in-4°. On en trouve une bonne analyse dans la Bibliothèque d'un homme public, tome 9. II. *Traité des poids et des mesures des Juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le derach du Caire était l'ancienne coudée des Égyptiens et des Hébreux. III. *Histoire phénicienne de Sanchoniathon*, in-8°, Londres, 1720, traduite en anglais avec des notes; ouvrage posthume qui a peu de mérite, quoiqu'on y trouve de l'érudition. IV. *Traduction de l'histoire de la réformation des Pays-Bas*, par Gérard Brandt, 1723, 3 vol. in-fol. V. *Origines gentium antiquissimæ*, Londres, 1724, in-8°.

CUMBERLAND (Guillaume-Auguste, duc de), troisième fils de George II, né en Angleterre en 1721, mort le 31 octobre 1765, se trouva en 1743 à la bataille de Dettingen, petit village situé entre le Mein et les montagnes. Il y fut

blessé à côté de son père, auquel son sang-froid et sa bravoure firent concevoir les plus brillantes espérances. Chargé du commandement de l'armée des alliés à la bataille de Fontenoi, son courage ardent l'emporta sur les conseils timides du vieux général Kœnigseck, qui voulait harceler les Français par une inaction forcée, et ne point exposer les troupes anglaises aux hasards d'un combat décisif. Le succès semblait justifier la résolution du prince. Le découragement s'était emparé des officiers français, lorsque le maréchal de Saxe changea, par une opération de génie, le destin de cette journée, et sauva l'honneur de nos armes. La perte de cette bataille n'eut point d'influence sur la Grande-Bretagne; mais le gain de celle de Culloden offrit Cumberland aux amis de la liberté civile et religieuse, comme le libérateur de son pays, et comme celui qui avait eu le bonheur d'anéantir le germe des guerres civiles qui depuis soixante ans menaçaient la Grande-Bretagne. Le prince Édouard Stuart avait fait une irruption en Angleterre, où il entretenait des intelligences avec les catholiques, partisans passionnés de sa famille; il s'était emparé de plusieurs places considérables : son parti s'était grossi d'un grand nombre de personnes. Il était à trente lieues de la capitale. Avec plus d'ardeur et de précipitation, il eût peut-être reconquis le trône de ses ancêtres; en se laissant intimider par la crainte d'une armée imaginaire, il donna le temps à ses ennemis d'en former une réelle. Le duc de Cumberland, que l'on avait rappelé de Flandre, chassa d'abord l'ennemi de Carlisle, après neuf jours de siége, le 11 janvier 1746. Le 27 avril de la même année, il marcha contre l'armée du prétendant, qui était forte de huit mille hommes. La bataille dura depuis deux heures après midi jusqu'à la nuit. L'acharnement fut terrible; les ressentimens politiques et religieux allumaient la rage dans toutes les ames. La supériorité de la discipline assura la victoire aux Anglais; mais ils en abusèrent : ceux qui avaient échappé dans le combat furent impitoyablement égorgés; on viola les épouses et les filles sur les cadavres fumans des maris et des pères; on ensevelit des familles entières sous les décombres des édifices où elles s'étaient réfugiées; une étendue de cinquante milles transformée en désert, où le bétail ne fut pas plus épargné que les hommes, où l'aveugle fureur ne ménagea ni les habitations ni les arbres, fut le déplorable résultat de cette funeste guerre. Cumberland ne fut pas si heureux à Lawfeld en 1747. Ce village, où il avait renfermé une partie de ses troupes, fut attaqué et repris plusieurs fois. Les Français ayant battu l'aile gauche de l'ennemi, le maréchal de Saxe fit attaquer la droite. Les alliés perdirent plus de dix mille hommes dans la seule défense du village. Le général français n'avait fait cette attaque que pour parvenir à s'emparer de Maëstricht; mais la retraite de Cumberland dans le duché de Limbourg, d'où il continuait à protéger cette place, fit avorter ce dessein. Ce fut après cette défaite que l'on apprit le traité par lequel la Russie met à la disposition de l'Angleterre cinquante mille Russes, moyennant un subside annuel de cent mille guinées. Les Anglais ont éle-

vé au duc de Cumberland une statue sur une des principales places de Londres.

CUMBERLAND (Richard), écrivain anglais, arrière-petit-fils de l'évêque de Péterborough, né en 1732 à Cambridge, cultiva avec succès la littérature et la poésie, et occupa différens emplois. Il avait composé dès l'âge de 12 ans une petite pièce intitulée : *Shakespeare parmi les ombres*. Ses autres ouvrages sont : I. *Preuves de la religion chrétienne*. II. *Le Calvaire ou la mort du Christ*, poème en vers blancs. III. *L'Observateur* qui forme aujourd'hui 8 vol. IV. *Jean de Lancaster*. V. *Arundel* (roman). VI. *Henri*, 4 vol. VII. *La bataille d'Hastings*, et la *Carmelite*, tragédies. VIII. *L'Amant à la mode*, comédie. On reproche à cet écrivain d'avoir fait l'apologie de l'infidélité conjugale dans un de ses romans. Ses œuvres dramatiques posthumes ont été publiées à Londres en 1813, 8 vol. in-8°. Il était neveu du savant Richard Bentley. Il mourut le 7 mai 1811.

CUMIA (Joseph), de Catane, jurisconsulte, vivait dans le 16° siècle. Il professa le droit, et s'acquit beaucoup de réputation par ses leçons, qui attiraient un concours considérable d'auditeurs. On a de lui : *in Ritus M. R. C. ac totius regni Siciliæ curarium commentaria* : *in ritus magnæ regiæ curiæ praxis practica. Syndicatus cum theoricâ in regni Siciliæ capitularia*, et quelques *Vers*.

CUMING (Guillaume), savant médecin, né en 1714 à Édimbourg, mort en 1788. Après avoir achevé ses études et pris ses degrés, il vint à Londres, puis alla s'établir à Dorchester, où il resta jusqu'à sa mort. Le docteur Cuming, aussi distingué par ses vertus que par ses talens, a aidé Hutchins à compiler *l'Histoire du comté de Dorset*.

CUMING (Jean), bienfaiteur du collége d'Harvard, et célèbre médecin de la Concorde (aux États-Unis d'Amérique), mort à Chelmsford en 1788, dans la 61° année de son âge, consacra sa vie à la charité, à la bienfaisance et à la propagation des sciences. Ses généreuses donations aux pauvres, aux écoles, à la bibliothèque de la Concorde, au collége de Cambridge pour la fondation d'une chaire de médecine, ont laissé d'honorables souvenirs de lui.

CUNÆUS (Pierre), en hollandais *Van der Kun*, professeur de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, né à Flessingue dans la Zélande en 1586, d'un marchand, mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages, on préfère ceux-ci : I. *Traité de la république des Hébreux*, en latin, ouvrage savant, dont la meilleure édition est de 1703, in-4° ; il y en a aussi une de Leyde, Elzévir, 1617, in-8° ; traduit en français par Gorée, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. Cunæus était fort savant dans les langues et les antiquités orientales, où il avait eu pour maître le célèbre Drusius. II. *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24 ; et dans le recueil de *tres satyræ Menippeæ*, de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8°. L'auteur y a joint une traduction de la satire des Césars, par l'empereur Julien. Ces *sardi venales*, où Cunæus n'avait pas ménagé les théologiens de son temps, furent un grand sujet de scandale à ceux-ci. Le

synode de Dordrecht le condamna à une réparation authentique. III. *Orationes varii argumenti*, Leyde, 1640, in-8°. IV. *Recueil de ses lettres*, publié en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur Burman; on y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Peu de jours avant sa mort, Cunæus jeta au feu tous ses écrits, parmi lesquels on regretta principalement son *Commentaire* sur Flavien-Josèphe, auquel il avait consacré la plus grande partie de son temps.

CUNÉGO (Dominique), un des plus célèbres graveurs de l'Italie, mort à Rome en 1804. On distingue parmi ses gravures, celles des *Tableaux de la chapelle Sextine*, peints par Michel-Ange. Il grava d'après Raphaël, Michel-Ange, et principalement d'après Fano. — Il eut un frère, nommé Joseph Cunégo, qui grava quelques paysages de Fr. de Capo et du Guaspre, et qui cessa de cultiver l'art de la gravure pour se faire religieux.

CUNÉGONDE (Sainte), impératrice, fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, soupçonnée d'adultère par son époux, prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente sans se brûler, et en marchant sur des pointes de socs de charrue rougies au feu, sans en ressentir aucun dommage. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers momens aux parens de sa femme: « Vierge vous me l'avez donnée, je vous la rends vierge; » discours ridicule, qui ne s'accorde pas d'ailleurs avec les plaintes qu'il fit, de la stérilité de Cunégonde, à une diète qu'il tint à Francfort. Son mari étant mort en 1024, elle prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé: elle y mourut, le 30 mars 1040, dans les exercices de la pénitence. La cathédrale de Bamberg renferme le corps de cette impératrice, canonisée en 1220 par le pape Innocent III. On peut consulter sur cette sainte, les *Acta Sanctorum*, des Bollandistes.

CUNÉGONDE ou KINGE (Sainte), fille de Béla IV, roi de Hongrie, épousa, l'an 1239, Boleslas, roi de Pologne, surnommé *le Chaste*, et fit, ainsi que son époux, vœu de vivre dans une continence parfaite. Ses peuples manquant de sel, on attribua à ses prières la découverte des fameuses salines de Wilisca. Cette reine visitait les malades, distribuait d'abondantes aumônes, et servait de ses propres mains les malades dans les hôpitaux. Après la mort de Boleslas, elle prit le voile, et mourut dans le monastère de Sandecz, le 24 juillet 1292. Le pape Alexandre VII la canonisa en 1690. La mémoire de cette reine est particulièrement honorée dans la Pologne, et surtout dans le diocèse de Cracovie. (*Voyez* aussi les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, juillet, tom. V.)

CUNEUS (Gabriel), médecin, natif de Milan, disciple de Vesale, et partisan de sa doctrine, enseigna l'anatomie à Pavie dans le 16e siècle, et s'y fit une réputation par les connaissances qu'il avait puisées à l'école de son maître. Il le défendit contre les fausses assertions et les déclamations outrées de Puteus, médecin; ce dernier fit un livre contre Vesale, auquel Cuneus répondit par un ouvrage intitulé: *Apologia Fran-*

cisci Putei pro Galeno in anatome, examen, Mediolani, 1563; Venetiis, 1564, in-4°; Lugduni Batavorum, 1726, avec les *Œuvres de Vesale*.

CUNEUS. *Voy.* Cunæus.

CUNHA (Tristam da), navigateur portugais, qui eut sous ses ordres une flotte de quinze vaisseaux, et alla croiser en 1508, dans la Mer-Rouge. Alphonse d'Albuquerque commandait une escadre dans cette expédition. Da Cunha découvrit, par le 37° 12′ de latitude australe, plusieurs îles qui portent son nom. Il contraignit ensuite la république de Brava à payer aux Portugais le tribut qu'elle lui devait, et fit respecter dans ces contrées les armes de sa nation. Il fit ensuite, de concert avec Almeïda, vice-roi des Indes, une expédition contre le roi de Calicut qui fut vaincu. Da Cunha revint en Europe avec cinq vaisseaux chargés d'un riche butin. En 1515, le roi Emmanuel l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès du pape Léon X, qui accorda aux Portugais la souveraineté des pays qu'ils pourraient conquérir sur les infidèles. Da Cunha mourut vers le milieu du 16e siècle. Le Camoëns a consacré à sa mémoire quelques vers de sa *Lusiade*.

CUNHA (Nuno da), fils du précédent, né en 1487, accompagna son père dans plusieurs de ses expéditions, et se fit de bonne heure une grande réputation de valeur et d'habileté. En 1528, il fut nommé gouverneur-général des Indes par Jean III, et partit avec une flotte de onze vaisseaux qui fut presque entièrement détruite par une tempête. Son vaisseau ayant échoué près de Mélinde, il fit plusieurs conquêtes sur cette côte, et arma plusieurs escadres pour aller en croisière contre les ennemis du pavillon portugais. Il eut l'adresse d'obtenir la permission de bâtir des forts dans les états de plusieurs souverains des Indes, et il en profita pour accroître sa puissance. Des ennemis secrets l'ayant desservi à la cour, il fut remplacé par Garcias de Noronha, qui ne voulut pas même lui permettre de s'embarquer sur un vaisseau du roi. Da Cunha paya son passage sur un navire marchand, et mourut de chagrin dans la traversée. Il fut jeté à la mer, comme il l'avait demandé, revêtu de son costume de chevalier de l'ordre du Christ. Sa *Vie* parut à Leyde (en hollandais), 1706, 2 vol. in-12.

CUNHA (Dom Pédro), marin portugais, combattit vaillamment dans les expéditions de Tanger et d'Azamor en 1532 et 1534, et fut nommé général des galères par le roi Jean III, en 1550. Il fit plusieurs croisières fort utiles contre les Maures, et surtout contre Barberousse. Nommé gouverneur de Ceuta en 1572, il fit voir par sa conduite, qu'il était digne d'occuper ce poste important. Lorsque Philippe II fit une invasion dans le Portugal, De Cunha suivit le parti de Dom Antonio, prieur de Crato, fait prisonnier à la bataille d'Alcantara, il fut enfermé dans la tour de Belem où il mourut les fers aux pieds.

CUNHA (D. Rodrigo), fils du précédent, naquit en 1577 à Lisbonne, et entra dans l'état ecclésiastique. Il occupa successivement les sièges épiscopaux de Portalègre, de Porto, et passa ensuite à l'archevêché de Braga, puis à celui de Lisbonne. La cour d'Espa-

gne mit tout en œuvre pour le gagner, mais il rejeta avec courage toutes ses offres. Constamment fidèle à ses rois légitimes, il eut une grande part à la révolution de 1640 qui fit remonter Jean IV sur le trône. On lui donna le surnom de *Père de la Patrie*. Il mourut en 1642, vivement regretté des pauvres dont il était le bienfaiteur. On a de lui quelques ouvrages : I. *De primatu bracharensis ecclesiæ*, Braga, 1632, in-fol. II. *Historia ecclesiastica de Braga*, Braga, 1634 et 1635, 2 vol. in-fol. III. *Historia ecclesiastica da igreja de Lisboa*, Lisbonne, 1642, in-fol.

CUNHA (Joseph-Anastase da), savant mathématicien, né à Lisbonne en 1744, parvint, sans le secours d'aucun maître, à une connaissance très-approfondie des sciences exactes. Il fut d'abord militaire, et servit sous le comte de la Lippe, puis sur la recommandation de ce général qui avait su apprécier ses talens, il obtint une chaire de mathématiques à l'université de Coïmbre. En 1778, un ordre secret de l'inquisition le fit arrêter, et il passa deux ans dans les cachots, où sa santé s'altéra très-sensiblement. Il mourut le 31 décembre 1787. Il avait composé pour le collège royal de Saint-George, dont il avait été directeur pendant les dernières années de sa vie, des *Principes mathématiques*, où il développait une méthode nouvelle et utile. Cet ouvrage parut à Lisbonne en 1782. Cunha cultivait aussi les lettres et la poésie.

CUNI (Jean), habile fondeur, né à Nancy le 17 juillet 1561. Il se livra comme son maître Chaligny à la fonte de l'artillerie, et fit les canons des places de Metz, de Nancy, de Marsal et de plusieurs autres villes fortes de la Lorraine. Il mourut dans sa ville natale dans un âge fort avancé.

CUNIBERT, fils de Perthari-te, roi des Lombards, associé à la souveraineté par son père en 677, régna seul après lui en 688. Alachis, duc de Trente et de Brescia, à qui il avait sauvé la vie et qu'il avait comblé de bienfaits, ayant résolu, par un excès d'ingratitude, de le dépouiller de son royaume, entra dans Pavie un jour que Cunibert en était sorti, se saisit des postes principaux, s'établit dans la forteresse, et prit le titre de roi en 691. Cunibert n'eut pour le moment d'autres ressource que de se réfugier dans une île du lac de Côme. L'usurpateur, étant monté sur le trône par la violence, voulut s'y maintenir par la rigueur. Il fit éprouver au peuple et surtout au clergé ce que la tyrannie a de plus cruel, et l'arrogance de plus insolent. Bientôt il fut abandonné de tout le monde. Cunibert fut encouragé par tous ses sujets, et notamment par ceux qui avaient conspiré contre lui à poursuivre le traître. Un diacre nommé Zénon offrit de se mettre à la tête de l'armée. « Votre perte, dit-il à Cunibert, entraînerait celle de l'église et de l'état; et si je péris, ma mort ne sera d'aucune importance pour le salut commun » Le consentement de Cunibert en cette circonstance n'est pas fort honorable pour ce prince. Zénon se mit en effet à la tête des troupes, et Alachis qui le prit pour Cunibert, auquel il ressemblait beaucoup par la taille, fondit sur lui et le renversa mort à ses pieds. Cependant le véritable Cunibert lui livra un nouveau combat en 694, et après un grand carnage

de part et d'autre, le tyran tomba mort de plusieurs coups, tandis que ses troupes prenaient la fuite ou se noyaient dans l'Adda. Cunibert, rentré en triomphe à Pavie, consacra un superbe mausolée à la mémoire du diacre Zénon, régna ensuite en paix, aimé et respecté de ses sujets. Il mourut en 700.

CUNIBERT (Saint), nommé aussi *Hunebert* ou *Chunebert*, né en Austrasie, d'une famille illustre, fut évêque de Cologne en 625. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childéric, fils de Clovis III et frère de Clotaire II. Il se conduisit dans le ministère comme il avait fait dans son diocèse; il tâcha de sanctifier, dit Baillet, la politique de la cour; mais ces deux mots, *politique* et *sainteté*, sont assez difficiles à concilier; aussi Saint Cunibert essuya-t-il des oppositions. Il mourut le 12 novembre 664, dans la 4e année de son épiscopat.

CUNIGA. *Voy*. Ercilla.

CUNILIATI (Fulgence), théologien et prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, né à Venise en 1685, mort dans la même ville en 1759 avec une grande réputation de piété, a publié beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Alloquia amatoria ad virginem Deiparam*, in-8°. II. *Universæ theologiæ moralis accurata complexio*, 2 vol., 1770. III. *Bibliotheca eucharistica;* ou sous un autre titre, *il Predicatore eucharistico*, in-4°. IV. *Anno di Jesu-Christo, meditazioni accomodate ai vangeli*, 4 vol. in-12, 1733. V. *Il religioso claustrale negli esercizj spirituali*, 1 vol. in-12. VI. *Vie de Sainte Catherine de Ricci*, Venise, 1747.

CUNINGHAM (Edmond-François), peintre, né en Écosse vers 1742, d'un frère du duc de Cuningham, fut élevé sous le nom de *Kelso* ou *Kalso*, en Italie, où son père avait été forcé de se réfugier, pour avoir pris le parti du prétendant. Cuningham cultiva de bonne heure le goût qu'il avait pour la peinture; il étudia cet art d'après les ouvrages des grands maîtres, et se fit une grande réputation par ses tableaux; mais son extrême prodigalité, et les déréglemens de sa conduite, épuisèrent promptement les sommes considérables qu'il retirait de ses ouvrages: il se vit forcé de passer continuellement d'un pays dans un autre pour échapper aux poursuites de ses nombreux créanciers. Il passa successivement en Angleterre, en France, en Russie, en Prusse, se faisant toujours admirer par son talent, et se faisant toujours décrier par son inconduite. Enfin il vint mourir à Londres, dans un état voisin de la mendicité, en 1793. Ce qu'il y a de remarquable dans ses ouvrages, qui sont très-nombreux, c'est qu'on n'y trouve pas la moindre trace de négligence.

CUNITZ (Marie), femme savante, célèbre surtout par ses talens en astronomie, était née à Schweidnitz, en Silésie, au commencement du 17e siècle. Son père était médecin. Elle s'appliqua avec un succès égal aux langues, à la médecine, à l'histoire, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques et à l'astronomie, principal objet de ses occupations et de ses plaisirs. Les plus habiles astronomes de son

temps lui communiquèrent leurs lumières, et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des Tables astronomiques qui parurent en 1650, in-fol., à Œls en Silésie, et en 1651 à Francfort, sous le nom d'*Urania propitia*.

CUNNINGHAM (ALEXANDRE), écrivain écossais, né en 1654 à Ettrick dans le comté de Selkirk, mort à Londres en 1737, fit ses études en Hollande, puis vint en Angleterre à la suite du prince d'Orange. Il fut précepteur de quelques jeunes seigneurs qu'il accompagna dans leurs voyages, et qui lui procurèrent ensuite la place de résident à Venise, où il demeura cinq ans. On a publié en 1787 son *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution jusqu'à l'avénement de George Ier au trône*, 2 vol. traduits en anglais du manuscrit latin, par le docteur Guillaume Thompson. — Un Alexandre CUNNINGHAM, a donné à La Haye, en 2 vol. in-8°, 1721, une édition d'Horace très-estimée, ainsi qu'une édition de Virgile imprimée à Edimbourg en 1742. On n'est pas certain que ce soit le même, mais rien n'annonce le contraire.

CUNNINGHAM (JEAN), poète irlandais, né à Dublin en 1726, mort en 1778, âgé de 52 ans, à New-castle-sur-Tyne, se fit comédien ambulant. Il a donné une farce intitulée: l'*Amour dans un brouillard*, d'où Garrick a tiré son *Valet menteur*, sans faire aucune mention de la source où il avait puisé.

CUNNINGHAM (JACQUES), chirurgien anglais et naturaliste, fit des voyages, l'un en Chine et l'autre à l'île de Cheusan, vers la fin du 17e siècle, et recueillit un grand nombre de plantes nouvelles, dont Plukenet et Petiver, à qui il les envoyait, ont donné la description. Il donna aussi plusieurs mémoires curieux, insérés dans les *Transactions philosophiques*. On y trouve également la relation de ses voyages et de ses observations. Robert Brown a nommé *Cunninghamia* un nouveau genre de plantes.

CUNO (JEAN), pasteur protestant, naquit à Mulhausen en 1550, et professa l'hébreu à Eisleben. On a de lui : *Grammatica hebraica*, Eisleben, 1590. — CUNO (Sigismond-André), mort en 1745, recteur des écoles à Schoningen, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : *Memorabilia Schœningensia, historiæ Brunovicensi passim inservientia cum documentis et manuscriptis*, Brunswick, 1728, in-4°. — CUNO (Adam-Christophe-Charles), né en 1725 en Thuringe, mort le 19 avril 1799, était recteur des écoles de Grimma. Parmi ses ouvrages on remarque celui-ci : *Notices biographiques et bibliographiques sur les théologiens protestans et autres personnes illustres de l'état ecclésiastique, morts dans le dix-huitième siècle*, Leipsick, 1769, in-4°.

CUNO (JEAN-CHRÉTIEN), botaniste et poète allemand, né à Berlin en 1708, était un des plus riches négocians d'Amsterdam. Il mourut à Weingarten près de Durbach, vers le milieu du dernier siècle. Ses ouvrages en vers allemands sont: I. *Lettres sur différens sujets de morale*, Hambourg, 1766, in-8°, souvent réimprimées. II. *Triomphe de la Croix*, traduit du hollandais, Amsterdam, 1748, in-8°. III. *La*

Messiade en 12 chants, Amsterdam, 1762, in-8°. IV. *Ode sur son jardin*, Hambourg, 1750, in-8°. — CUNO (Cosme-Conrad), opticien, qui a fait faire de grands progrès à l'art de fabriquer les microscopes. On estime son ouvrage intitulé : *Observationes durch dessen verfertigte microscopia*, Augsbourg, 1734, grand in-4°, avec planches.

CUNY (LOUIS-ANTOINE), jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec quelque distinction la carrière de l'éloquence, à Versailles, à Paris et à Lunéville. On a de lui trois *Oraisons funèbres*: celle de l'*Infante d'Espagne, dauphine de France*, 1746, in-4°; de la *reine de Pologne*, 1747, in-4°; du *cardinal de Rohan*, 1750, in-4°. Ces discours, quoique mal écrits, ont de la chaleur. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, le met dans un beau jour, et rapproche avec art ce qui paraît étranger à son sujet.

CUNYNGHAM (GUILLAUME), médecin anglais, auteur et graveur, né à Norwich vers 1520. En 1563, professeur de chirurgie à Londres, il se fit une grande réputation dans la pratique de cet art. Il a publié une *Table cosmographique* (*a Cosmographical glass*), in-fol., 1559. Il mourut à Londres en 1577.

CUP (GUILLAUME), professeur de droit à l'université de Franeker, né dans la Gueldre, le 6 juillet 1604, mort le 16 janvier 1667, a publié : I. *Disputationes ad instituta imperialia*, Harderwick, 1634, in-12 ; Franeker, 1650, in-8°. II. *De successionibus disputationes* 26, Franeker, 1651, in-4°. III. *De obligationibus disputationes* 28, ibid. 1654, in4°. IV. *Notæ ad institut.*, in-4°, 1654.

CUPA, comte de Zegrad, palatin de Hongrie, se mit à la tête des révoltés idolâtres qui voulaient s'opposer à l'introduction du christianisme dans ce pays. Son projet était de détrôner Saint Étienne; mais ce prince le défit, et Cupa périt sur le champ de bataille en 999 : son corps écartelé fut exposé dans les principales villes du royaume.

CUPANI (FRANÇOIS), religieux et naturaliste sicilien, né en 1657, mort à Palerme en 1711, a publié, en italien, un *Catalogue des plantes de Sicile*, Palerme, 1692, in-fol., en latin. *Syllabus plantarum Siciliæ nuper detectarum*, ibid., 1694; et une bonne *Histoire naturelle* de cette île.

CUPÉ (PIERRE), chanoine régulier de Saint-Augustin, et curé de la paroisse de Bois, au diocèse de Saintes, dans le 18° siècle. Il a couru sous ce nom, en manuscrit, un livre irréligieux intitulé : *Le Ciel ouvert à tous les hommes*. Depuis qu'il a été imprimé, en 1768, in-8°, il est tombé dans l'oubli. Combien de manuscrits redoutent ainsi l'éclat de la lumière ?

CUPER (GISBERT), né en 1644, à Hemmendem dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1716, remplit long-temps avec distinction la chaire d'histoire de cette ville, et fut un des membres les plus savans de l'Académie des inscriptions de Paris. Littérateur affable, poli prévenant, surtout à l'égard des gens de lettres, il était l'oracle du monde savant, et presque tous les érudits de l'Europe le consultaient. Il donnait à la littérature, son seul délassement, tous

les momens que lui laissaient ses autres occupations. Ses ouvrages sont : I. *Observations critiques et chronologiques*, Utrecht, Elzevir, 1670-78, 2 volumes in-8°, dans lesquelles l'auteur discute tout ce qu'il y a de plus ténébreux dans l'érudition. II. *Apothéose d'Homère*, en 1683, Amsterdam, in-4°. III. *Historia trium Gordianorum*, Deventer, 1697, in-8°. IV. *Recueil de Lettres de critique, de littérature et d'histoire*, traduites et publiées par de Beyer, gendre de l'auteur, Amsterdam, 1743, in-4°, et sous la date de 1755 ; mais on n'a fait que changer le frontispice : c'est une fraude employée pour rajeunir l'édition précédente, et lui donner plus de débit par une nouvelle date. Ces lettres renferment de petites dissertations sur différens points d'antiquités. V. *Harpocrates et Monumenta antiqua inedita*, Utrecht, 1694, in-4° ; la première édition de cet ouvrage fut publiée en 1687, in-4°. VI. On doit encore à Cuper des notes sur l'édition de Lactance, faite à Utrecht, en 1692, et une *Dissertation sur les éléphans gravés sur les médailles*, imprimée d'abord à La Haye, 1718 et 1746, in-fol., et puis dans le tome 3° du *Trésor des antiquités de Sallengre*.

CUPER (Guillaume), jésuite né à Anvers en 1686, mort le 2 février 1741, a beaucoup travaillé au Recueil intitulé : *Acta sanctorum*; et a publié, en 1733, une *Chronologie* très-savante *des patriarches de Constantinople*, Venise, 1751, in-fol. L'érudition y est unie à une critique judicieuse. Cette pièce fait partie de la collection dite *Byzantine*. — Cuper (François), d'Amsterdam, publia contre Spinosa : *Arcana atheismi revelata philosophicè et paradoxè refutata*, Rotterdam, 1676, in-4°.

CUQUET (Pierre), peintre, né à Barcelonne en 1594, mort dans la même ville en 1666, passait pour un des meilleurs peintres de son temps. On admire surtout les tableaux qu'il fit à Barcelonne pour l'église de Notre-Dame des Carmes, parmi lesquels on distingue celui qui représente le *Concile d'Éphèse*.

CURADI (Dominique), peintre et orfèvre, né à Florence en 1449, mort en 1493, surnommé *il Ghirlandajo*, par sa supériorité dans l'art de faire des guirlandes en orfèvrerie. Son goût particulier pour le dessin lui fit abandonner cette partie. Il peignit particulièrement l'architecture, et obtint une si grande habitude dans ce genre de travail, qu'il exécutait ses tableaux, sans avoir recours aux opérations géométriques qui constituent les bases de cet art. Le bruit de sa renommée s'étendit jusqu'à Rome, où il fut appelé par Sixte IV, pour décorer et peindre sa chapelle. Ce peintre fit beaucoup d'élèves, parmi lesquels on compte Rodolphe son fils, David et Benoît ses frères ; Michel-Ange Buonarotti fut aussi son élève. La gloire d'avoir formé ce génie extraordinaire dans l'art du dessin suffirait pour immortaliser Curadi.

CURADI (Thaddée), dit *il Battirolo*, grand mathématicien et habile sculpteur florentin, fit un Christ d'une si grande beauté que le célèbre Jean de Bologne, qui vint l'admirer dans son atelier, avoua publiquement qu'il n'avait

jamais rien vu d'aussi beau. Le grand-duc de Toscane, François Ier lui accorda plusieurs distinctions honorables, ainsi qu'à son fils François, qui avait été son élève.

CURADI (François), peintre, né près de Florence en 1570, mort dans cette ville en 1661, âgé de 91 ans, était fils du précédent. Dès son enfance, il s'appliqua à dessiner et à ciseler de petites figures de bronze; mais son père l'ayant placé chez Baptiste Naldini, il y fit de tels progrès, que son maître l'employa dans ses propres tableaux. Bientôt après, Curadi s'acquit une grande réputation par plusieurs tableaux de sa composition, qu'il fit pour les églises de Saint-Pierre Majeur, de Saint-Nicolas près l'Arno, etc. Il reçut l'ordre du Christ du roi de Portugal. Ce laborieux artiste travailla jusqu'à l'âge de 84 ans, ainsi que le prouve son *Portrait* qu'il fit pour la galerie de Florence. On y lit : *Ritratto del cav. Curadi dipinto da sua propria mano nell' ultima sua età d'anni* 84.

CURAUDAU (François-René), chimiste et pharmacien, né à Séez en 1765, mort le 25 janvier 1813, tourna constamment ses recherches vers des objets d'utilité publique. Il perfectionna les procédés du tannage des cuirs; éleva une manufacture d'alun artificiel, comparable à celui de Rome; inventa des appareils ingénieux et simples pour blanchir le linge à la vapeur, et donna même à Paris des leçons publiques de cet art. Il trouva aussi une méthode propre à faciliter l'évaporation des liquides, et notamment du suc de raisin. Il travailla aussi à trouver les moyens de diminuer en France la consommation des combustibles, et imagina plusieurs appareils qui ont rendu de grands services. Curaudau était membre de plusieurs Sociétés savantes, dans lesquelles il a lu plusieurs Mémoires sur diverses matières. Il avait publié en 1806 un *Traité sur le blanchissage à la vapeur*.

CURCELLÆUS (Étienne), Arménien, savant théologien de Genève, né en 1586, mort à Amsterdam en 1658, succéda à Episcopius dans sa chaire de théologie. On a de lui une édition du *Nouveau Testament en grec, avec les variantes des anciens manuscrits ;* il a encore donné plusieurs ouvrages de théologie.

CURCHEMOIS (Jean de), Lyonnais, auteur d'un de nos anciens romans de chevalerie, intitulé : *Faits et gestes du chevalier Guérin, surnommé Meschin*, etc. Cet ouvrage, divisé en huit livres, fut imprimé à Lyon en 1530.

CUREAU (de la). *Voy.* Chambre.

CUREUS (Joachim), médecin allemand, né en 1532 à Freystadt. Son père, quoique fabricant d'étoffes de laine, n'était pas étranger à la littérature, et avait occupé une place de juge à Glogau. Il parcourut une partie de l'Europe, pour acquérir des connaissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays, et mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui : I. Une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, Wittemberg, 1571; Anvers et Francfort, 1585, in-fol. II. *Exegesis perspicua controversiæ de Sanctâ Cœnâ*, etc., Hildelberg,

1575, in-8°. III. *Physica seu de sensibus et sensibilibus*, Wittemberg, 1585, in-8°.

CURICKE (Reinold), jurisconsulte, né en 1610, mort en 1688, est auteur des ouvrages suivans : I. *Commentarius juridico-politicus, de privilegiis*, Dantzick, 1652. II. *Tractatus de Secretariis*. III. *De jure maritimo hanseatico*, 1666. IV. Une *Histoire et description de Dantzick*, en allemand, publiée par son fils, Amsterdam, 1687, 1688 ; ouvrage rare et curieux.

CURIEL (Jean-Alphonse), chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie, était de Palenciola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur légua sa bibliothèque, et mourut, dans un âge assez avancé, le 28 septembre 1609. Il a laissé : *Controversiæ in diversa loca Sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol. ; et d'autres ouvrages estimés autrefois en Espagne, et très-peu connus ailleurs.

CURIIS (Jean A.), dont le véritable nom était *de Hœfen*, né à Dantzick en 1483, d'un brasseur, mort en 1548 à Warmie, dont il était évêque, parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de Sigismond III, qui l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui était parfaitement connue. Ses *Poésies* respirent cette connaissance qui en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en 1 vol. in-8°, à Breslau. On y trouve : I. Des *Odes* où il y a plus de latinité que d'élévation. II. Des *Hymnes* qui manquent de chaleur. III. Des *Épîtres*, où la raison domine plus que le goût.

CURINGER (Joseph-Antoine), orfèvre, né à Einsielden, le 6 juin 1750, se destina à l'orfévrerie, et s'appliqua à dessiner et à modeler d'après l'antique. Curinger n'avait encore que 17 ans lorsqu'il vint à Paris, où il fut reçu à titre de compagnon chez Roetiers, orfèvre du roi. Ayant perfectionné son talent, il retourna dans sa patrie, où il se fit bientôt connaître par un nombre considérable de beaux ouvrages. On admire particulièrement ses *Portraits en cire* et ses *Figures en or* et *en argent*.

CURION, célèbre orateur romain, qui, dans une harangue, osa appeler César *l'homme de toutes les femmes et la femme de tous les hommes*. Il mettait un prix très-haut à son talent.

CURION (Caius-Scribonius), sénateur romain, probablement fils du précédent, fut, dans sa première jeunesse, très-enclin à la débauche et au libertinage. Les conseils de Cicéron, qui faisait cas de ses talens, et qui voulait l'attacher aux intérêts de la république, le rappelérent enfin à une vie plus sage et plus réglée. Curion se mit à la tête de la jeunesse patricienne, et acquit une grande popularité. Il fut nommé questeur pour l'année, et, vers l'an 702, tribun du peuple. Il embrassa ensuite le parti de César, qui l'avait gagné en payant toutes ses dettes. César lui confia un commandement important dans son armée, et l'envoya contre Caton, général de la république, qu'il chassa de la Sicile. Curion ayant été battu complétement quelque temps après, par Sabura, lieutenant de Juba, aima

mieux mourir que de survivre à sa défaite; il se jeta au milieu des ennemis, les armes à la main, et y perdit la vie.

CURION (Jacques), médecin allemand, né en 1497 à Hof dans le Voigtland, aussi versé dans les mathématiques que dans la médecine, qu'il enseigna à Ingolstadt et à Heidelberg, où il mourut en 1572. On a de lui deux ouvrages plus bizarres qu'intéressans, et où il se montre partisan de la doctrine de Paracelse; ils sont intitulés: I. *Dialogus inscriptus Hermotimi nomine, in quo primum de umbratico illo medicinæ genere agitur, quod in scholis ad disputandum, non ad medendum comparatum videri potest. Deinde de illo recens ex chymicis furnis educto et nato altero*, Basileæ, 1570, in-4°. II. *Hippocratis Coi, medici vetustissimi, de naturæ, temporum anni et acris irregularium constitutionum propriis, hominisque omnium ætatum morbis theoriâ: ita in enarratione tertiæ aphorismorum sectionis exposita est, ut non solùm rei medicæ, sed omnibus valetudinis ac vitæ tuendæ studiosis, magno usui esse possit*, Francfort, 1596, in-8°.

CURION (Jean), né à Rheinberg dans l'électorat de Cologne, reçu docteur en médecine à Erfurt, où il avait étudié, mourut en 1561. Il a publié à Bâle, en 1557, un ouvrage historique ayant pour titre: *De Francorum rebus et origine*, in-fol.; ainsi que des *Commentaires sur l'école de Salerne*, qui se trouvent dans l'édition de *Schola Salernitana* de Moreau, Paris, 1672, in-8°.

CURION (Cœlius-Secundus), Piémontais, né à San-Chirico, en 1503, d'une famille noble, était le dernier de vingt-trois enfans; il cultiva la philosophie, et fit divers voyages en Allemagne et en Italie. Ayant abjuré la religion catholique pour embrasser le luthéranisme, il essuya diverses persécutions. Curion se maria en 1530 à Milan, et y dogmatisa. Ayant entendu un jour, près de Casal, où il avait fixé son séjour, un dominicain déclamer vivement contre Luther, et le charger de crimes et de nouveaux sentimens hérétiques dont il n'était pas coupable, il demanda la permission de répondre à ce prédicateur outré. Lorsqu'il l'eut obtenue: « Vous avez, mon père, dit-il au moine, attribué à Luther de terribles choses; mais en quel endroit les dit-il? Pouvez-vous me marquer un livre où il ait enseigné une telle doctrine? » Le religieux répondit qu'il ne pouvait le lui montrer actuellement; mais qu'il le ferait à Turin s'il voulait l'y accompagner. « Et moi, dit Curion, je vais sur l'heure vous montrer le contraire de ce que vous avancez. » Puis, tirant de sa poche le commentaire de Luther sur l'Épître aux Galates, il réfuta le dominicain avec tant de force, que la populace se jeta sur le moine, et qu'il eut beaucoup de peine de se tirer de ses mains. » (Fabre, Histoire ecclésiastique, liv. 151.) L'inquisition et l'évêque de Turin ayant été informés de cette querelle, Curion fut arrêté; mais l'évêque, le voyant soutenu par un parti considérable, alla demander au pape ce qu'il avait à faire. Pendant ce temps-là on transféra Curion dans un lieu plus secret, avec les fers aux pieds, et il y fut gardé à vue. Cependant il trouva

moyen de se sauver pendant la nuit et se retira à Salo, dans le duché de Milan, et ensuite à Pavie, d'où trois ans après il fut obligé de se réfugier à Venise, parce que le pape avait menacé d'excommunier le sénat de Pavie, s'il ne le faisait arrêter. De Venise, Curion alla successivement à Ferrare, à Lucques, à Lausanne en Suisse, où il fut fait principal du collége, et enfin à Bâle, en 1547. Il professa l'éloquence et les belles-lettres pendant 22 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée en 1569, à 67 ans. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *De amplitudine beati regni Dei dialogi*, 1554, in-8°, Bâle, chez Oporin; Gouda, 1614, in-8°. C'est le Traité de Marsile Andréasi, *De amplitudine misericordiæ Dei*, qui lui a donné l'idée de composer ce livre singulier. Il l'a d'abord fait imprimer secrètement vers 1554; et, comme Pierre-Paul Vergerio l'avait dénoncé au sénat de Bâle, qui voulait lui faire son procès, il se défendit en disant que son fils avait tiré une copie de son manuscrit, et l'avait fait imprimer dans une ville d'Italie à son insu; tandis qu'il savait très-bien qu'Oporin l'avait lui-même imprimé. L'édition de Gouda, 1614, in-8°, est fort belle; celle de Francfort 1617, in-8°, est moins belle; mais elle a une table des matières. Dans cet ouvrage, l'auteur étend tellement le royaume des cieux, qu'il prétend que le nombre des élus y surpasse infiniment le nombre des réprouvés. On a encore de lui : I. *Opuscula*, Bâle, 1544, in-8°; rares, et qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*; une autre *sur l'immortalité de l'ame*, etc. L'auteur y paraît favorable aux sociniens. II. Des *Lettres*, Bâle, 1553, in-8°. III. *Calvinus judaïsans*, 1595, in-8°. IV. On lui attribue avec raison *Pasquillorum tomi duo*, Milan, 1528, 1544, 2 tomes en 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Les Visions de Pasquille*, imprimé en 1547, in-8°. Ce qui l'a fait juger l'éditeur de ce Recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus extaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus theologaster*, Genève, 1667, in-12; satires sanglantes, que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. Les bibliomanes ajoutent à ces deux volumes les Œuvres d'un certain Allemand, nommé Pasquillus Mérus. Cela forme un troisième volume qui n'a guère de rapport aux premiers, et les uns et les autres sont peu dignes de recherche. V. Traduction latine de l'*Histoire d'Italie*, par Guichardin, 1566, 2 vol. in-fol. VI. *De bello melitensi, anno* 1565, in-8°. Ce dernier écrit a été inséré dans le Recueil de Muratori. VII. *Vita et doctrina Davidis Georgii hæresiarcha*, Bâle, 1599, in-4°, traduit en français en 1560, sous le même format. VIII. *Dictionnaire latin*, intitulé : *Forum Romanum*, Bâle, 1576, 3 t. in-fol.

CURION (Cœlius Horatius), fils du précédent, né à Casal en 1529 et non en 1534, comme le dit Nicéron, mort en 1560, âgé de 30 ans, publia la traduction suivante : *De amplitudine misericordiæ Dei absolutissima oratio à Marsilio Andreasio, Mantuano, italico sermone primùm conscripta, nunc in latinum conversa à C. H. Cu-*

rione C. S. F. interprete; item sermones tres Bernardi Ochini, etc., Basileæ, 1550, in-8°. C'est, comme nous l'avons dit, cet ouvrage d'Andréasi qui a donné lieu à Curion père de composer son singulier traité *De amplitudine beati regni Dei*.

CURION (Cœlius-Augustin), frère du précédent, né à Salo en 1538, mort quelque temps avant son père, en 1567, à 29 ans, fut professeur d'éloquence à Bâle. Il a laissé une *Histoire latine des Sarrasins*, Bâle, 1567, in-fol.; à la suite de cet ouvrage, on trouve une description du *royaume de Maroc*, toutes deux in-fol., compilées sur d'assez mauvaises relations. Il a donné aussi une édition des *Œuvres de P. Bembo*, Bâle, 1567, in-8°. — Curion (Angélique), sœur des précédens, née à Lausanne, le 15 septembre 1543, cultiva avec succès la littérature allemande, latine, française et italienne. On trouve trois lettres de cette femme savante dans le tome 14 des *Aménités littéraires* de Schelhorn. Elle mourut le 31 juillet 1564. La même famille a produit quelques autres savans, mais peu distingués.

CURITA. *Voy.* Zurita.

CURIUS-DENTATUS (Marius), illustre Romain, trois fois consul, vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant Jésus-Christ, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il distribua les terres conquises aux pauvres citoyens; il en donna quatre arpens à chacun, et n'en garda pas davantage pour lui, disant : « que personne n'était digne de commander une armée, s'il ne se contentait pas de ce qui suffit à un simple soldat. » Ses vertus civiles étaient encore au-dessus de ses talens militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé occupé à cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le généreux Romain les refusa, en disant : « qu'un homme qui se contentait d'un mets tel que celui qu'ils voyaient sur sa table (c'était des carottes), n'avait besoin ni d'or ni d'argent, et qu'il était plus honorable de commander à ceux qui en possédaient que d'en posséder. »

CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du 3e siècle, du temps de Gordien et de Philippe l'*Arabe*, d'après ce que dit Jules-Capitolin dans la Vie de Maxime et de Balbin. Il a écrit lui-même la Vie de Maxime et de Pupien. Il nous reste encore quelques ouvrages de lui dans les *Rhetores antiqui*, Alde, 1523, in-fol.; Paris, 1599, in-4°.

CURL (Edmond), libraire anglais, du 18e siècle, qui s'est fait une triste réputation, en publiant un grand nombre de brochures obscènes et immorales. Il vendit aussi des ouvrages estimés qui n'étaient pas de lui, et auxquels il ajoutait de méchantes notes et des lettres apocryphes. L'*Archæologia* du docteur Burnet fut de ce nombre. Curl ayant lancé dans le public deux écrits scandaleux, dont l'un était intitulé : *la Nonne en chemise*, fut mis au pilori et eut les oreilles coupées. Il mourut en 1748. Ce misérable personnage figure dans la *Dunciade de Pope*.

CURNE (la). *Voyez* Sainte-Palaye.

CUROPALATE, historien. *V.* Scylitzes.

CURRADI. *Voy.* Curadis.

CURRIE ou CURRY (Jacques), médecin anglais, né en 1756 à Kirk-Patrick-Fleming, dans la province de Dumfries, mort en 1805 à Sidmouth, au Devonshire, étudia à l'école de Dumfries. Comme on le destinait au commerce, on l'envoya chez un marchand à la Virginie : mais cette profession ne lui ayant pas convenu, il revint dans son pays, et étudia la médecine à Édimbourg. Il se livra pendant trois ans à cette étude avec une ardeur infatigable, et reçut le doctorat. Alors il s'établit à Liverpool, où il se fit connaître et acquit bientôt une grande réputation. Les occupations de son état ne l'empêchèrent pourtant pas de cultiver la littérature, et même de s'appliquer à la politique. Currie a eu part aux *Mémoires de la transaction de Manchester*, aux *Collections de la société de médecine de Londres*, et aux *Transactions philosophiques*. Il a publié, sous le nom supposé de Jasper Wilson, une *Lettre à Guillaume Pitt, sur le commerce et la politique*, qui a eu beaucoup d'éditions, et à laquelle on a fait aussi beaucoup de réponses. Currie s'est acquis particulièrement dans la science qu'il professait une très-haute réputation par ses *Mémoires sur les effets des eaux froides et chaudes pour la curation de la fièvre*, Liverpool, in-8°, 1797; en 1800, cet auteur infatigable publia *les Œuvres de Robert Burns, avec une Notice de sa vie, et une critique de ses ouvrages;* en 1804, il donna encore en *Addition à ses Mémoires sur les eaux, etc.*, un autre volume qui contient beaucoup d'indications et de remèdes. On cite aussi de lui une instruction *sur les morts apparentes*, et sur les *moyens de rappeler à la vie les personnes asphyxiées*, Londres, 1795, in-8°.

CURSAY (Jean-Marie-Joseph Thomassieu, abbé de), chanoine honoraire d'Appoigny, né à Paris en 1705, mort dans la même ville en 1781, a publié quelques ouvrages qui n'ont pas obtenu une grande célébrité. I. *De l'Homonymie dans les pièces de théâtre*, 1756, in-8°. II. *Mémoire sur les Savans de la famille de Terrasson*, Trévoux (Paris), 1761, in-12. Ce Mémoire est précédé d'une Lettre à Jamet le jeune, descendant des Jamet dont Marot parle dans ses Poésies. III. *Anecdotes sur Louis XIV*, 1761, in-12. IV. *Les deux Frères Angevins*, in-12. V. *Le Guerrier sans reproche*, 1776, in-8°. VI. *Le sable et l'émanché, Mémorial raisonné pour les traités du blason*, Paris, 1770, in-12.

CURSIUS (Pierre), né à Carpineto, au 15e siècle, professeur de rhétorique à Rome, y publia en 1535, in-4°, et dédia au pape Paul III, une *Defensio pro Italiâ*, contre Érasme, qui désavoua dans cette circonstance les intentions dépréciatrices que lui prêtait son adversaire. Nous avons encore de Cursius quelques poésies latines, telles que, *Ad humani generis servatorem, in urbis Romæ excidio, deploratio*, en vers hexamètres, Paris, 1528, in-8°. *Lacrymæ in cæde Nicolai Cursii, Germanici unici*, Rome, 1519 (quoique sans désignation ni de lieu ni de date); il n'a fait que s'appro-

prier dans cette complainte, avec les changemens nécessaires, une pièce de son ami Vida. Cursius vivait encore en 1628. — Il ne faut pas confondre ce professeur romain avec Pierre Cursius, premier évêque de Bruges, sa patrie, mort en 1567, dont il y a une Lettre à Érasme dans le t. III des Œuvres de ce savant, part. II, col. 1705, de l'édition de Leyde, 1703. Le nom flamand est *de Corte*. Foppens lui a donné un article dans sa *Biblioth. Belgica.*

CURSON, CURTON ou CORÇON (Robert), cardinal anglais, de la création d'Innocent III, choisi par ce pape pour publier la croisade en France. En 1214, il conduisit un grand nombre de croisés à Simon, comte de Montfort, qui faisait la guerre aux Albigeois. Il passa ensuite en Angleterre, et fut envoyé légat en Orient où il mourut presqu'en arrivant à Damiette en 1218. On attribue divers ouvrages à ce cardinal, comme *Summa theologiæ*, qui se trouvait manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Victor de Paris. *Lecturæ solemnes. An Origenes salvus sit? etc.*, *etc.*

CURTENBOSCH (Jean de), né à Gand, vers le commencement du 16e siècle, versé dans la science ecclésiastique et dans les langues vivantes, mort à Rome en 1550, assista au concile de Trente, et publia une relation exacte de ce qui se passa dans les premières séances. Elle est insérée dans le tome VIII de l'*amplissima Collectio* de Martenne et Durand; on en trouve aussi un abrégé dans la *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, par Dupin, tome XV, Amsterdam, 1710.

CURTI (Jérome), dit *il Dentone*, par l'habitude de laisser sa bouche entr'ouverte, de manière qu'on lui voyait deux grandes dents, naquit à Bologne sur la fin du 16e siècle, de parens pauvres, qui l'employèrent jusqu'à 25 ans à filer des cordes pour gagner sa vie. Mais honteux de ce genre de travail, et se sentant des dispositions naturelles pour le dessin, il se lia avec Léonelle Spada, qui lui en donna les premiers élémens et le mit en état de peindre d'après nature. César Baglioni, peintre d'architecture, ayant pris Curti dans son école, ce dernier abandonna la figure pour peindre l'architecture et la perspective. Il y réussit tellement, que les peintres d'histoire de son temps lui firent exécuter les fonds de leurs tableaux. Le prince Ludovisi fit venir le Dentone à Rome pour décorer son palais. Il travailla aussi pour les ducs de Modène et de Parme, qui lui donnèrent des preuves authentiques de leur satisfaction. A sa mort, il laissa ses porte-feuilles de dessins à Colonna, son ami, qui suivait la même carrière, et sa maison aux pauvres.

CURTI (François), peintre et graveur, né à Bologne, en 1603, mort vers la fin du 17e siècle, grava au burin dans la manière de Chérubin Albert. Il a fait une suite de portraits qui sont estimés. On ne connait rien sur ses peintures. — Bernard Curti, son parent, a gravé dans le même goût. Il fit entre autres portraits celui de Louis Carrache.

CURTI (François), graveur au burin, né à Parme en 1625, a laissé plusieurs morceaux d'après les grands maîtres italiens. Il a gravé les *Principes du dessin*, d'après le Guerchin; le *Mariage*

de Sainte Catherine, d'après Denis Calvaert; *Vénus à la forge de Vulcain*, d'après Le Carrache, etc.

CURTI (Pierre), de Rome, jésuite, né en 1711, et regardé comme un des plus profonds et des plus subtils méthaphysiciens de son temps. Il était très-habile dans la langue hébraïque qu'il professa pendant plusieurs années au collége Romain, où il mourut en 1762. Ses *Dissertations sur les points les plus difficiles de l'Écriture Sainte*, et dont la solution dépendait de la parfaite intelligence de cette langue, forment un volume dont la publication lui acquit une grande réputation; les principales sont : I. *Christus sacerdos*, Rome, 1751. II. *Sol stans*, Rome, 1754. III. *Sol retrogradus*, Rome, 1756. Ces *Dissertations* parurent d'abord séparément.

CURTI (Camille), Napolitain, mais originaire della Cava, avocat, et ensuite président de la chambre royale et professeur de droit féodal dans l'université de Naples, vivait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres celui intitulé : *Diversorii juris feudalis*, part. I et II.

CURTIL (Benoît du), de Lyon, a donné un ouvrage sur les *Jardins* au commencement du 18ᵉ siècle. — Un de ses ancêtres nommé Bon Du Curtil, a publié un *Traité sur la noblesse*.

CURTIS (Charles), né à Bruges en 1704, a rédigé en flamand les *Annales* de cette ville, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est recommandable par l'exactitude et les recherches de l'auteur. Curtis mourut dans sa patrie le 26 février 1752.

CURTIS (William), botaniste et pharmacien de Londres, né à Alton, dans le Hampshire, où son père, qui appartenait à la secte des quakers, exerçait la pharmacie, apprit de lui les premiers élémens de la médecine. Le jeune Curtis s'appliqua aussi de bonne heure à la botanique; il s'occupa d'abord de l'entomologie, et publia en 1772 un vol. in-8°, intitulé *Fundamenta entomologiæ, or an introduction to the Knowledge of insects, à translation from Linnæus, With Copperpl. and. additions*, en 1782. Les dégâts causés par un insecte le déterminèrent à donner un ouvrage intitulé *History of the Brown tailed moth*. Mais son ouvrage le plus important est *sa Flora Londinensis*, publiée en 70 *Fasciculus*, l'année 1777 et suivantes, ornée de quatre cent cinquante gravures dessinées et enluminées d'après nature, et qui lui suggéra l'idée de son *Botanical-Magazine*, exécuté sur un plan plus lucratif; car il en débita 3000 exemplaires, Londres, 1798-99, 12 vol. in-8°. On a encore de lui des *Leçons de Botanique*, Londres, 1804, 3 vol. grand in-8°, fig.; et des *Observations pratiques sur les Graminées de la Grande-Bretagne*, 1790, in-8°. Ce savant botaniste mourut à Brompton; le 7 juillet 1799, à l'âge d'environ 53 ans.

CURTIUS (Metius), guerrier sabin, qui se distingua dans les combats que le roi Tatius livra aux Romains pour recouvrer les Sabines que ceux-ci avaient enlevées. Curtius pénétra jusqu'au centre des guerriers romains, et y jeta le désordre : mais ayant reçu une blessure grave, et se voyant poursuivi par Romulus

à la tête de ses soldats, il se jeta dans un marais formé par les eaux débordées du Tibre, et parvint ensuite à s'en dégager. Depuis lors cet endroit fût appelé *Lacus-Curtius*, quoiqu'il fût desséché.

CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie, vers l'an 362 avant J.-C. (392 de Rome). La terre s'était entr'ouverte dans une place de Rome; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvait être comblé qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme, eut assez bonne opinion de lui-même pour croire que l'oracle le concernait, et assez de courage pour sacrifier sa vie à cette opinion. Il se précipita solennellement tout armé, avec son cheval dans l'abîme, et passa près des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Curtius, chevalier romain, qui vivait dans les plaisirs et aimait la bonne chère. Soupant un jour chez Auguste, avec lequel il vivait familièrement, il prit sur un plat une grive fort maigre, et la tenant à la main, demanda au prince s'il permettait de lui donner la liberté: « Pourquoi non? répondit l'empereur » ; et aussitôt Curtius la jeta par la fenêtre. Auguste, trompé par l'équivoque du mot *mittere*, dont Curtius s'était servi, ne lui sut pas mauvais gré de cette plaisanterie.

CURTIUS (Lancinus), Milanais, mort en 1511, a laissé un assez grand nombre de poésies latines, comme *Meditatio in hebdomadam Olivarum*, qui est un poëme sur la Passion, Milan, 1508, in-4°; 20 livres d'*Epigrammes*, ibid., 1521, 2 vol. in-fol.; La Monnoye a fait à ce recueil l'application de ce vers:

Nulla in tam magno corpore mica salis.

Ce jugement parut lui-même plutôt une épigramme ou une pointe, qu'une critique juste et exacte; on a aussi 10 livres de *Sylves*, ibid., 1521, in-fol. Il a plutôt fait preuve de patience que de goût dans une quantité de pièces intitulées: *Echos, Cancri, Acrostiches, etc.* D'autres pièces sont immorales et licencieuses à l'excès.

CURTIUS. *Voyez* Corté, Corti, Cursius, Curtz et Quinte-Curce.

CURTIUS (François), ou *l'Ancien*, fut le concurrent de Jason. Il fut professeur à Paris et mourut en 1495. Il a donné: *Tractatus monetarum; de sequestrationibus et sequestrio; de feudis, de jurejurando propter calumniam; de positionibus et interrogationibus; de testibus; quæstiones super statutum, quod extantibus masculis feminæ non succedant; consiliorum volumen; additiones ad practicam Jo. Petri de Ferrariis.*

CURTIUS (François), ou *le Jeune*, neveu et fils adoptif du précédent, fut professeur à Pavie et à Mantoue. Après la bataille de Pavie, il fut fait prisonnier par les Impériaux, qui le maltraitèrent et ne lui rendirent la liberté qu'à condition qu'il leur paierait une forte rançon. Il a fait un traité *De feudis*, et des *Consilia* fort estimés. Il mourut en 1533, après avoir professé pendant 40 ans.

CURTIUS (Jacques), juriscon-

sulte, né à Bruges, vers l'an 1500, a donné une traduction exacte en latin des *Institutes de Justinien*, qui étaient en grec, Anvers, 1546.

CURTIUS (Michel-Conrad), né dans le duché de Meklembourg en 1724, mort le 22 août 1802, a beaucoup écrit sur l'Histoire du pays de Hesse. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire et statistique de la Hesse*, Marbourg, 1793, in-8°. II *Commentarii de senatu Romano sub Imperatoribus post tempora eversæ reipublicæ*, Halle, 1768, in-8°. III. *Poétique d'Aristote*, avec des notes, Hanovre, 1753, in-8°, etc. Curtius avait aussi traduit Columelle.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, mort dans l'abbaye de West-Munster, près Dendermonde, en 1638, à 48 ans, professa la théologie dans différens couvens des Pays-Bas et de l'Autriche, et devint provincial et définiteur général. On a de lui : I. *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia, etc.*, Antverpiæ, 1636, in-4°, avec de belles fig. sur cuivre. Ce volume ne renferme que trente éloges. II. Une *Dissertation*, Anvers, 1654, dans laquelle il discute si Jésus-Christ a été attaché à la croix avec trois, ou bien quatre clous; il se détermine pour le dernier nombre.

CURTZ (Albert), en latin *Curtius*, jésuite, né à Munich en 1600, professa les mathématiques et la philosophie dans plusieurs maisons de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : I. *Novum cœli systema*, Dillingen, 1626, in-4°. II. *Problema austriacum*, Munich, 1655. III. *Amussis Ferdinandea*, Munich, 1651, in-fol. IV. *Sylloge Ferdinandea, sive Collectanea historiæ cœlestis è Commentariis Tichonis-Brahe ab anno* 1582-1601, Vienne, 1657, et Augsbourg, 1666, 2 vol. in-fol. Curtz mourut dans sa ville natale en 1671.

CUSA (Nicolas de), en latin *Cusanus*, cardinal, fils d'un pêcheur nommé Jean Crebs, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves. Le comte de Manderscheid l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, et l'envoya à Deventer pour le faire étudier. Nicolas de Cusa fit des progrès. Il fréquenta ensuite les plus célèbres universités d'Allemagne et d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon, à l'âge de 22 ans, et se rendit habile dans les langues, et dans les sciences. Il se passionna surtout pour la scolastique et pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs et abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net et facile, sans affectation et sans vains ornemens. Il paraît constant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florin à Coblentz, puis archidiacre de Liége. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. Eugène IV se l'attacha et l'envoya en qualité de légat à Constantinople, puis en Allemagne et en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconat de Liége. Mais Nicolas V, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la

pourpre en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du jubilé en 1450, et fut envoyé en qualité de légat *à latere* vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux et à tourner leurs armes contre Mahomet II, qui menaçait la chrétienté. Il fit publier en même temps dans ce pays les indulgences du jubilé, et se comporta dans sa légation avec tant de prudence, de vertu et de désintéressement, qu'il mérita l'estime et la vénération des peuples. Rien n'était plus simple que son équipage. Il était monté sur une mule. Son domestique était très-peu nombreux. Sa cour n'était pas composée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes et les prélats allaient au-devant de lui avec une foule de peuple, et Cusa n'en était que plus modeste. Il refusa tous les présens qui lui furent offerts, et voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat, par les papes Calixte III et Pie II. Ce dernier pontife fit ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'était brouillé avec lui à l'occasion d'un monastère où le cardinal avait voulu introduire la réforme en retournant à Rome avec Calixte III. Sigismond fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal de Cusa eut-il remis le pied dans son diocèse, qu'il fut enlevé et mis en prison par ordre de l'archiduc. Dès ce moment on cessa l'office divin dans presque tout son diocèse. Le pape excommunia Sigismond, et celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes et très-dures. Ce prélat mourut quelque temps après à Todi, le 11 août 1464. Son corps fut enterré à Rome dans l'église de St.-Pierre-ès-Liens, et son cœur transporté dans le lieu de sa naissance. Toutes ses Œuvres furent imprimées à Bâle en 1565, en 3 tomes in-fol. On trouve dans le premier vol. : I. Les *Traités théologiques sur les Mystères*. II. Trois livres *De la docte ignorance*, dont il fait l'apologie. III. Un écrit touchant la *Filiation de Dieu*. IV. Des *Dialogues sur la Genèse et sur la Sagesse*... Le deuxième volume comprend : I. De savantes *Exercitations*. II. La *Concordance catholique*, en trois livres. III. Plusieurs *Traités* de controverse, dont l'un, intitulé l'*Alcoran criblé*, offre sous un titre bizarre des choses judicieuses; et l'autre, intitulé *de Conjecturis novissimorum temporum*, composé en 1442, traduit en français, 1700, in-8°, est une rêverie extravagante. L'auteur y place la défaite de l'Antechrist et la résurrection de l'Eglise avant l'année 1734. Le troisième volume renferme des *Ouvrages* de mathématiques, de géométrie et d'astronomie. On sait que le cardinal de Cusa tâcha de ressusciter l'hypothèse du mouvement de la terre oubliée depuis *Pythagore*, mais que ses efforts eurent peu de succès : Copernic et Galilée furent plus heureux. Nicolas, homme savant et pieux, mais en même temps esprit faux et visionnaire, se laissait dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentimens, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel, amateur de l'allégorie

jusqu'au plus ridicule excès. Sa Vie, en latin et sagement écrite par le P. Hartzheim, jésuite, a été imprimée à Trèves, en 1730. *Voyez* l'article CHARLIER, à la fin.

CUSANO (BIAGIO), vécut dans le 17e siècle, et professa pendant plusieurs années la jurisprudence dans l'université de Naples. Il a publié des *Poésies sacrées;* les *Caractères des Héros,* et d'autres *Poèmes.*

CUSHING (THOMAS), lieutenant gouverneur de Massachussetts aux États-Unis d'Amérique, né en 1725, gradué en 1744 au collége d'Harvard, fut dès sa jeunesse honoré d'emplois publics. Ayant été nommé représentant de Boston à la cour générale, son patriotisme et ses talens lui procurèrent la place d'orateur, que son père, qui mourut en 1746, avait occupée avec beaucoup d'éclat. Lorsque dans les discussions avec l'Angleterre la guerre fut décidée, il employa tous ses soins et tous ses efforts à soutenir la cause de son pays. Il devint un des membres les plus actifs et les plus utiles du premier et du second congrès. A son retour, on l'appela au Conseil, qui dans ce temps fut constitué suprême et exécutif. Cushing, aussi nommé juge à la cour des plaids-communs, resta dans ces places jusqu'à l'adoption de la constitution de cet état. Nommé lieutenant-gouverneur, il garda cette place jusqu'à sa mort en 1788. Il avait alors 60 ans, et dans les derniers momens de sa vie, il eut la satisfaction de voir la constitution fédérale ratifiée à Massachussetts.

CUSHING (JACOB), ministre de Waltham à l'état de Massachussetts fils du R. Job Cushing de Shrewsbury, naquit en 1730. Après avoir fait de très-bonnes études; il prit ses degrés en 1748 au collége d'Harvard, et fut ordonné en 1752; il mourut en 1809, après avoir exercé 56 ans les fonctions du ministère. Ses talens et son caractère le firent également estimer et chérir. Il a publié plusieurs *Discours* et *Sermons* qu'il avait prêchés en différentes occasions.

CUSHMAN (ROBERT), célèbre dans l'histoire de la colonie de Plymouth, fut un des hommes de mérite qui quittèrent l'Angleterre pour aller chercher à Leyden la liberté de conscience. En 1617, on l'envoya en Angleterre, avec Carver, pour solliciter des concessions de terres en Amérique. En 1619, il y fut renvoyé avec Bradfort, et obtint une patente. En 1620, Cushman fit voile avec la première compagnie; mais le vaisseau ayant fait eau, il fut obligé d'interrompre le voyage, et n'arriva à Plymouth qu'en 1621. Il n'y resta qu'un mois, étant pressé de retourner pour rendre compte de la plantation à la compagnie, dont les secours avaient procuré l'établissement des premiers planteurs. En 1626, tandis qu'il se préparait à rejoindre ses amis d'Amérique, il mourut. Il avait publié à Plymouth un *Discours* sur le péché et les dangers de l'amour-propre, imprimé à Londres, 1622; à Boston, 1724, et à Plymouth, 1785, avec un Appendice par Jean Davis, contenant la vie de Cushman.

CUSPINIEN (JEAN), en allemand *Spiesshammer,* né en 1473, à Schweinfurt en Franconie, premier médecin de l'empereur,

Maximilien Ier, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, cultiva la littérature, la philosophie, le droit et la médecine, et mourut à Vienne en 1529. On a de lui: I. Un *Commentaire*, in-fol., en latin, 1552, sur la *Chronique des consuls de Cassiodore*. II. Un autre *Commentaire des Césars et des empereurs romains*, Strasbourg, 1540, in-fol. III. Une *Histoire d'Autriche*, Bâle, 1555, in-fol., intéressante et curieuse. IV. Une autre *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*, Anvers, 1541; Leyde, 1654, in-12. Cet auteur avait des connaissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa Vie a été écrite par N. Gerbelius.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de Judée sous l'empereur Claude, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troublaient vers l'an 45 de J.-C. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitait en public de prétendues prophéties, et emmenait le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et qui se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent.

CUSSAY (N**), commandant du château d'Angers, où il mourut en 1579, eut le courage de refuser d'obéir à l'ordre de faire massacrer tous les protestans de l'Anjou, le jour de la *Saint-Barthélemi*. Il répondit au duc de Guise : « Je porte d'honorables marques de mon zèle et de ma fidélité pour la France; je chéris plus mes blessures que toutes les décorations que vous pourriez me donner, parce que je les ai acquises par des actions nobles : vous ne voudriez pas que je souillasse cinquante ans d'une vie honorable et pure par le plus lâche de tous les assassinats. Dites au roi que mes compatriotes sont tous bons citoyens, valeureux guerriers, et non pas des assassins. » Cette réponse sauva la vie à un grand nombre de calvinistes.

CUSSON (Jean), d'abord avocat à Paris, puis imprimeur dans cette ville en 1659, a traduit et publié l'*Imitation de J.-C.*, Paris, 1673, et a rangé, dans l'ordre où on les voit aujourd'hui, les *Mémoires de Nevers*.

CUSSON (Jean-Baptiste), imprimeur, né le 27 décembre 1663 à Paris, s'établit à Nanci en 1706, et se fit beaucoup de réputation en publiant plusieurs bons ouvrages imprimés avec une élégance et une correction inconnues jusqu'alors. Il revoyait lui-même avec beaucoup de soin le style des livres qu'il voulait réimprimer. On remarque surtout l'édition du *Roman Bourgeois*, qu'il donna en 1712. Il préparait une nouvelle édition de la traduction en vers de l'*Imitation de J.-C.*, par Pierre Corneille, lorsqu'il mourut à Nanci le 11 août 1732. Abel-Denis Cusson, son fils, donna cette édition en 1745, in-4°. Elle fut dédiée à la princesse Anna-Charlotte de Lorraine. Cusson écrivit lui-même en prose et en vers. Il fit quelques romans parmi lesquels on remarque *Agathon et Tryphine*, Nanci, 1711, in-12.

CUSSON (Pierre), médecin et botaniste, né à Montpellier le 2 août 1727, mort le 13 novembre 1783, professa d'abord les belles-lettres dans un collége des jésui-

tes, qu'il quitta en 1753 pour se faire médecin. Ses connaissances en botanique le firent envoyer par le gouvernement en Espagne et dans les îles de Maïorque et de Minorque, d'où il rapporta une nombreuse collection de plantes. Son embonpoint l'empêchant d'herboriser, il se livra entièrement à la médecine-pratique, et devint l'un des plus habiles professeurs de l'université de sa patrie. On a de lui plusieurs *Thèses médicales*, et un article *sur les maladies de la première classe*, inséré dans la Nosologie de Sauvages.

CUSTINES (Adam-Philippe, comte de), naquit à Metz le 4 février 1740, d'une famille noble et ancienne. Nommé à l'âge de sept ans lieutenant en second au régiment de Saint-Chamans, il suivit le maréchal de Saxe pendant la campagne des Pays-Bas. Réformé, il reprit ses études à Paris, sortit du collège pour entrer dans le régiment du Roi, et se distingua dans la guerre de sept ans par des traits d'audace et d'intrépidité. Devenu rapidement enseigne, lieutenant, capitaine au régiment de Schomberg, dragons, il était colonel du régiment de son nom à vingt-un ans. Il avait montré de la fermeté dans la discipline, et un talent rare pour les manœuvres de la cavalerie. Il voyagea pendant la paix, dans les principales cours de l'Europe, et porta toutes ses études sur leurs forces militaires. Le grand Frédéric le distingua. En 1780, au commencement de la révolution d'Amérique, il fut du nombre de ces braves qui passèrent dans le Nouveau-Monde; il changea alors le commandement du régiment de dragons-Custines, contre celui de Saintonge, infanterie, destiné pour l'Amérique. Sa bonne conduite au siége d'York, lui fit donner le brevet de maréchal-de-camp. A son retour en France, il fut fait gouverneur de Toulon. La noblesse de Lorraine le nomma député aux États-généraux; son caractère le portait vers l'indépendance, il se mit dans le parti de l'opposition. En 1792, nommé général en chef de l'armée du Rhin, il rassemble un corps de 14,000 hommes, se porte sur Spire, défendu par 5,000 Allemands, l'enlève de vive force et fait 4,000 prisonniers. Il apprend que la garnison de Mayence n'est que de 4,000 hommes de troupes impériales; il part secrètement et de nuit, force sa marche, arrive le 19 octobre sous les murs de la place, et y entre par capitulation, le jour suivant. Il passe le Rhin, s'empare de Francfort, menace Hanau, Gassen, et bat les Prussiens à Lensbourg; il livre quatre combats près de Limbourg, arrête l'ennemi par les pertes qu'il lui fait éprouver, et se replie sur Cassel. En 1793, les représentans Rewbel et Merlin de Thionville, aussi ignorans dans l'art militaire qu'ineptes législateurs, vinrent, par des contre-ordres, contrarier toutes les dispositions du général Custines, et montrèrent le pouvoir malheureux des représentans du peuple sur des généraux. L'armée française obligée d'évacuer le territoire ennemi, et forcée de livrer Mayence à ses propres forces, n'éprouva plus que des pertes. Custines veut alors donner sa démission; mais la Convention le prie, au nom de la patrie, de ne pas abandonner le commandement, et l'envoie, après la défection de

Dumouriez, à l'armée du Nord. Ses premiers momens furent employés à rétablir la discipline : il remonta les restes de sa cavalerie, et s'établit au camp de César-sous-Bouchain; pendant ce temps-là, le gouvernement le pressait de faire lever le siége de Valenciennes; il fallait risquer une bataille, Custines ne le pouvait pas; alors on l'accusa en secret dans les comités du gouvernement. On n'osait l'enlever au milieu de l'armée, il fut mandé à Paris, sous prétexte de concerter des plans de campagne. Tous ses amis l'avertirent des dangers qu'il allait courir : il fut sourd à leurs avis, et se rendit à Paris. Le 28 juillet, Barrère, à la suite d'un rapport sur sa conduite, le fit décréter d'accusation. Le 15 août le tribunal révolutionnaire commença à instruire son procès; Custines se défendit pendant tous les débats avec beaucoup de présence d'esprit; mais sa mort avait été résolue; il fut condamné le 27 août 1793. Lorsqu'on le ramena pour entendre sa sentence, il affecta en entrant un air de gravité et de confiance qui s'évanouit dès qu'il s'aperçut du silence de l'assemblée et de la disparition de son défenseur, Tronson-du-Coudray. « Ma conscience me reste, s'écria-t-il, je meurs calme et innocent. » Rentré au greffe, il se jeta à genoux, et y resta plus de deux heures, demanda un confesseur, auquel il fit passer la nuit auprès de lui, écrivit à son fils pour lui recommander sa mémoire, et donna, avant de mourir, des marques de faiblesse indignes d'un militaire qui avait tant de fois bravé la mort sur le champ de bataille. Ainsi périt, à l'âge de 53 ans, après quatorze campagnes, un des généraux les plus dévoués à la cause de la révolution. Custines avait reçu de la nature un corps dont la force, égale aux passions de son ame, s'était endurcie dans les fatigues de la guerre et l'excès de la volupté. Il était né violent, mais son cœur était bon et fidèle à l'amitié. Il portait dans le commandement la dureté de son caractère ; à ses yeux, les officiers étaient responsables des fautes des soldats. Ardent dans ses dispositions, il était calme au jour de bataille ; son sang-froid était admirable. Un de ses aides-de-camp, le général Baraguay-d'Hilliers, lui lisait une dépêche, pendant que ses soldats se battaient ; une balle siffle et perce entre ses doigts la lettre déployée ; l'aide-de-camp s'arrête : « Continuez, lui dit Custines, c'est un mot que la balle aura emporté. »

CUSTINES (Renaud-Philippe de), fils du précédent, né en 1768. Son éducation fut dirigée vers la diplomatie ; il étudia le droit public sous le professeur Koch, et voyagea ensuite en Amérique et en Allemagne. A l'époque de la constitution de 1791, dont il avait embrassé les principes avec enthousiasme, il était colonel-aide-de-camp de Luckner. Au commencement de 1792, sous le ministère de Narbonne, quelques personnages influens conçurent l'idée de mettre le duc de Brunswick à la tête de la révolution, et Custines fils fut chargé de la mission délicate de proposer à ce prince la place de généralissime des armées francaises. Il chercha vainement à l'intéresser à ce projet par des motifs de gloire et de politique ; le système prussien était déjà

tout-à-fait contraire aux Français. De Brunswick, Custines passa à Berlin, en qualité de chargé d'affaires. Il fut nommé ministre plénipotentiaire à l'avénement de Dumouriez au ministère des affaires étrangères ; mais les circonstances ne lui permirent pas de déployer ce caractère. Les cours de Vienne et de Pétersbourg ayant déterminé la marche des troupes prussiennes contre la France, Custines revint en novembre, et écrivit à la Convention pour la rassurer sur le dévouement de son père ; il lui servit d'aide-de-camp pendant toute la campagne, et revint avec lui à Paris. Les démarches de ce jeune homme, lors du procès de son père, son courage, ses talens, et surtout ses liaisons avec Condorcet, Clavières et le parti girondin, lui valurent la haine des dominateurs. Robespierre le proscrivit à la tribune, et le fit traduire au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 3 janvier 1794 ; il mit tant de candeur, tant d'intérêt dans sa défense, que l'auditoire attendri s'écriait : « Il sera sauvé. » Après sa condamnation, il écrivit à sa femme, lui envoya ses cheveux, et marcha au supplice avec courage.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, remplit les fonctions de juge dans sa patrie, où il mourut le 26 février 1752. On lui doit, en flamand, des *Annales de Bruges*, 3 vol. in-8°, exactes et pleines d'érudition.

CUSTOS ou COSTER (Dominique), habile graveur, né à Anvers en 1560, et mort à Augsbourg en 1610 ; son père se nommait *Battens* et était peintre et poète. Il a publié sous ce titre : *Atrium Heroicum*, 1605, 4 vol. in-fol., les *Vies* des comtes de Tyrol, des rois de Naples, des électeurs de Saxe et de Bavière, avec leurs portraits. On lui doit d'autres recueils gravés, tels que : I. *Illustrium eruditorum imagines*, 1594, quatorze pièces, in-fol. II. *Principum christianorum stemmata*, 1610, in-fol. III. *Tyrolensium Principum Comitum genuinæ icones*, 1599, in-f°.

CUTELLO (Marius), fameux jurisconsulte de son temps, mort en 1654, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence, dont les principaux sont : *Tractatus de donationibus, contemplatione matris, aliisque de causis inter parentes et filios factis*, 2 vol. *Codices legum Sicularum lib. IV, cum glossis, sive notis juridico-politicis decisiones supremorum hujus regiæ Siciliæ tribunalium*, 2 vol. etc., etc.

CUTBERT (Saint), Anglais, né dans le nord de l'Écosse, mort en 686, élevé à Icolmkill, chez les moines des montagnes d'Écosse, d'où il vint à Lindisfarn ou l'île Sainte près Berwick, et peu après à la cour d'Egfred, roi de Nortumberland, qu'il baptisa. Il fut fait évêque de ce district ; mais dans la suite il retourna à Lindisfarn, et y fonda un monastère, où il mourut.

CUTHENUS (Martin), historien de Bohême, mort le 29 mars 1664, a publié : I. *Histoire de Bohême*, par Æneas Sylvius, avec des notes latines, Prague, 1585. II. *La Chronique de Bohême*, depuis l'origine de la nation jusqu'à l'an 1539 (en bohémien), sans date ni lieu d'impression. III. *Catalogus Ducum Regumque Poloniæ, cum Iconibus*, Prague, 1540, in-4°. IV. *Histoire d'Appien*, traduite

du grec en langue *bohémienne*.

CUTLER (Timothée), président du collége d'Yale, gradué en 1701 au collége d'Harvard, ordonné en 1709 ministre de Stratford, état de Connecticut, fut pendant dix ans le plus célèbre prédicateur de la colonie. Cutler était un savant distingué, profond surtout dans la connaissance des langues orientales. En 1722, les ouvrages de beaucoup d'écrivains anglais le frappèrent au point de le faire renoncer à l'église congrégationnelle, et il quitta sa place de président du collége. Alors il passa en Angleterre, et fut reçu docteur en théologie à l'université d'Oxford; puis retourna en Amérique, où il devint recteur de l'église du Christ à Boston. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1765, dans la 82e année de son âge. Il a publié un *Sermon* sur la mort de l'honorable Thomas Greaves, 1757, et un *Discours* prononcé devant la cour générale à New-Haven, 1717.

CUTTERI. *Voyez* Cottery.

CUTTS (lord Jean), général anglais, né à Matching au comté d'Essex, mort en 1707, servit fort jeune sous le duc de Montmouth, puis en Hongrie sous le duc de Lorraine, et se trouva à la prise de Bude. Il retourna en Angleterre peu après la restauration, et fut créé pair d'Irlande. A l'avénement de la reine Anne, il fut fait lieutenant-général de l'armée de Hollande. En 1705, il servait en Irlande; mais, peu de temps après, on lui ôta le commandement, il ne put supporter ce revers, et en mourut. Cutts avait aussi du goût pour la poésie. On a de lui des *Pièces fugitives*, imprimées en 1687.

CUVELIER (Jehan), poëte français, né en Picardie, mort en 1384, est particulièrement connu par la *Vie de Bertrand du Guesclin*, mise en vers, qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, sous les nos 7224 et 8418.

CUVELIER DE CUVERVILLE (...), contre-amiral français, né vers 1739, entra dans la marine dès l'âge de 15 ans, et se distingua dans les Indes où il commandait un vaisseau sous les ordres du bailli de Suffren, qui l'appelait *son fidèle*. Cet homme respectable est mort sans fortune à Quintin (Côtes-du-Nord), à l'âge de 80 ans.

CUYCK (Jean van) en latin, *Cuyckius* et *Cauchius*, conseiller et consul d'Utrecht, sa patrie, mort en 1566, a fait peu d'ouvrages, dit Grævius, mais excellens, et qui semblent être ceux des Muses et des Graces. Il faut remarquer que Grævius lui donne ces éloges dans une harangue académique, et qu'il faut toujours rabattre des louanges prodiguées dans ces sortes de discours. Cuyck est éditeur des *Offices* de Cicéron, avec des remarques, et des *Vies* de Cornélius-Népos. Cette dernière édition, peu commune et très-estimée, fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8°. — Cuyck (Antoine van), fils du précédent, donna une grammaire latine et française, Anvers, 1566, in-8°. —Cuyck (Timannus van), fils du précédent, étudia avec succès la jurisprudence; il mourut le 14 juin 1626, laissant des remarques sur les *Responsa Juris* d'Aimont Cravetta.

CUYCK (Henri van), né à Culembourg dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, official et grand-vicaire de l'archevêque de Malines,

en 1596, et ensuite évêque de Ruremonde où il mourut en 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des harangues et des lettres. Les principaux sont: I. *Orationes* Louvain, 1596, in-8°; les plus curieuses sont celles qui regardent la tonsure cléricale, les devoirs des chanoines, etc. II. *Speculum concubinariorum Sacerdotum Monacorum, Clericorum*, Cologne, 1599, et Louvain, 1610. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. III. Une édition des *Œuvres* de Cassian us, Anvers, 1578, in-8°. Les lettres qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles sectes, ont été imprimées séparément.

CUYCK DE MIERHOP (FRANÇOIS VAN), né à Bruges en 1640, gentilhomme, peintre de l'école flamande, peignait les *Animaux* avec presque autant de talent que Sneyders. Il a fait aussi plusieurs *portraits*, mais il eut peu de succès dans ce genre.

CUYP ou KUTP (ALBERT), peintre paysagiste, né à Dort, en 1606, apprit son art sous son père, Jacques Gerrits Cuyp. Il fit de grands progrès dans le genre qu'il avait adopté, et fit beaucoup de vues des environs de Dort. Ce qu'on admire surtout dans ses compositions, c'est la fidélité avec laquelle il imite la nature. On voit au Musée royal six tableaux de cet artiste: un entre autres représente un grand paysage, où un *Pâtre couché près de ses troupeaux joue du chalumeau.*

CUYPERS. *Voyez* CUPER (Guillaume).

CUZEY (MARIE-CATHERINE-ABEL DE BEFFROY, veuve du baron DE), sœur du *cousin Jacques*, née à Laon en 1761, morte à Bourguignon-sous-Montbavin en Picardie, le 22 juillet 1818, a fourui pour les *Lunes du cousin Jacques*, et pour d'autres recueils, des articles, soit en vers, soit en prose, toujours sans nom d'auteur. On a d'elle deux romans: *Le Muet ou les aventures du comte de Lorestan*, Paris, 1811, 3 vol. in-12; *Damarisse ou le bienfaiteur inconnu*, 4 vol. in-12; ce dernier est posthume.

CYAXARE Ier, roi des Mèdes, succéda, l'an 635 avant l'ère chrétienne, à son père Phraorte, tué devant Ninive. Il tourna ses armes contre cette ville pour venger cette mort; et, comme il était près de s'en rendre maître, une armée formidable de Scythes nomades ayant fait une irruption dans ses états, il fut obligé de l'abandonner pour rentrer dans son royaume. Il marcha contre eux, et on prétend qu'il fut vaincu. Les Mèdes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par la ruse. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisait alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent, se retirèrent auprès d'Halyates, roi de Lydie, père de Crœsus; et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Mais une éclipse de soleil, survenue au milieu d'un combat, effraya tellement les deux armées, qu'on se retira de part et d'autre, et l'on conclut la paix. Cyaxare reprit bientôt le siége de Ninive,

qui fut détruite entièrement après une longue résistance On passa au fil de l'épée tous les habitans. Les enfans mêmes furent écrasés contre les murailles, les temples et les palais renversés, et les débris de cette superbe ville consumés par le feu. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 595 avant Jésus-Christ, après un règne de 40 ans. Il est le même qu'Assuérus du liv e de Tobie.

CYAXAR II. *Voy.* DARIUS.

CYBBER. *Voyez* CIBBER.

CYBO (LAURENT), fils de François et de Madeleine de Médicis, fille de Laurent Ier, le magnifique, comte de Ferentilla, de Sédévetralla, Montgiove et Jano, fut capitaine de la garde du pape Clément VII (Jules de Médicis), son cousin. Il lui conserva Bologne, pendant sa prison, et fut nommé général des armées du Saint-Siége en 1530. Il servit, en la même qualité, la ré ublique de Gênes, et l'empereur Charles-Quint, qui avait de l'estime pour lui, et consolida la fortune de sa maison en épousant Richarde Malaspina. Cette illustre héritière, petite-fille du marquis Jacques Malaspina. (*Voyez* MALASPINA, Jacques, et PIC, François), et de Taddée-Pic, des comtes de la Mirandole, lui apporta les marquisats de Massa et Carrara, et obtint de l'empereur Charles-Quint, le pouvoir d'en disposer en faveur de celui de ses enfans qu'elle préférerait. En conséquence de cette permission, elle les laissa à Albéric Cybo Malaspina, son 2me fils; l'aîné, Jules Cybo, ayant manqué à sa mère en s'emparant à main armée à l'aide de Jeannotin Doria des états de Massa et Carrara; Jules Cybo séduit par les Fiesques, ayant essayé depuis de livrer Gênes aux Français, Ferrant de Gonzague le fit arrêter par le gouverneur de Pontremoli, conduire dans les prisons de Milan, et décapiter en 1547. Laurent Cybo, son père, mourut un an auparavant, et Richarde, sa mère, en 1553.

CYBO (ARANO, ARRONE ou AARON), fils de Maurice Cybo et de Saracine Marucella, né en 1377, à l'île de Rhodes où il possédait des biens, descendait d'une manière prouvée par l'histoire de ce Lambert Cybo qui vivait en 999, et qui reprit sur les Sarrasins les îles de Capraria et Gorgone, d'où ces barbares inquiétaient beaucoup les Génois. Ses ancêtres avaient fourni à Gênes un grand nombre de consuls, d'évêques, de cardinaux et de militaires distingués. Cybo Arano eut avec Thomas Frégose le gouvernement de la république de Gênes, à laquelle il rendit de grands services: l'affection que sa famille avait toujours témoignée pour la maison d'Anjou, le fit choisir pour conduire, en 1440, au roi René, un convoi important, et 700 hommes de troupes. Ce prince l'attacha à son service, et le fit vice-roi du royaume de Naples. Lorsqu'Alphonse d'Aragon surprit cette ville en 1442, Arano fit des prodiges de valeur; et, s'étant jeté dans la mêlée pour encourager ses gens, il eut le malheur d'être fait prisonnier; mais Alphonse le renvoya généreusement à Gênes sans rançon. La révolution, arrivée dans le royaume de Naples, ayant forcé les Génois à changer de parti, ils chargèrent Arano d'aller négocier la paix; il obtint d'abord une trêve, et

conclut la paix en 1443. Le roi Alphonse qui connaissait son mérite, l'engagea à rester auprès de lui en qualité de président de son conseil, et à la prière des Napolitains, il lui redonna la vice-royauté de Naples. Le pape Calixte III l'ayant demandé avec instance à Alphonse pour être son ministre, ce pontife le créa patrice et prèfet de Rome; dignité que le roi Charles Ier. d'Anjou n'avait pas dédaignée. Il retourna ensuite auprès du roi de Naples, qui lui avait conservé ses pensions, et mourut à Capoue en 1457, âgé de 80 ans. De Geneviève-Marie, sa femme, il laissa deux fils, Maurice et Jean-Baptiste. Ce dernier, né en 1432, cardinal en 1473, pape en 1484, sous le nom d'*Innocent VIII* (*Voyez* INNOCENT VIII), avait été marié à Naples dans sa jeunesse, avec une demoiselle de qualité, qui mourut jeune. Il en eut deux ou trois enfans, entre autres, François Cybo, son fils aîné. Il le maria en 1487, à une sœur du cardinal Médicis, depuis Léon X; le déclara baron de Rome, parce que le népotisme n'avait pas encore osé donner la dignité de prince, si prodiguée depuis; et ensuite capitaine-général de l'Église, et lui donna, en 1489, le comté d'Anguillara dans le voisinage de Rome, que François vendit depuis, en 1517, pour acheter le comté de Ferentilla. François mourut âgé de 70 ans, laissant trois garçons: Laurent, Innocent Cybo, général de l'Église, et cardinal en 1513; et Jean-Baptiste Cybo, évêque de Marseille, tous deux morts en 1550; et trois filles, dont l'aînée, Catherine, fut duchesse de Camerino. *Voyez ci-après.*

CYBO (CATHERINE), duchesse de Camérino, dans la Marche d'Ancône, fille de François Cybo, comte d'Anguillara, et de Madeleine de Médicis, avait une facilité étonnante pour l'étude. Elle savait l'hébreu, le grec, le latin, la philosophie et la théologie. Le pape Léon X, son oncle, la maria à Vareno, duc de Camerino, dont elle n'eut qu'une fille nommé Julie, qu'elle maria à Gui d'Urbaldo, duc d'Urbin. Le pape Paul III ayant ôté le duché de Camerino à son gendre, Catherine en eut tant de chagrin, qu'elle se jeta dans la dévotion. Elle fonda le premier couvent de capucins en Italie, et mourut en 1557.

CYBO, célèbre sculpteur italien; il rendait avec la plus grande vérité les veines et les muscles de l'homme, comme on peut le voir dans sa *statue de S. Barthélemi écorché*, qu'on admire dans la cathédrale de Milan.

CYBO, dit *le Moine*, des îles d'Or ou d'Hières, théologien, poète, historien et peintre, né à Gênes vers 1346, de l'illustre famille des Cybo, joignait à beaucoup d'érudition un esprit ingénieux et élevé. Il a composé des livres de *Poésies* et d'*Histoire*, dont l'écriture et les miniatures sont de sa main. Ces ouvrages manuscrits sont recherchés à cause de la grace et de la délicatesse de l'exécution. Il mourut en 1408.

CYBO-MALASPINA (ALBERIC Ier), né à Gênes en 1527. D'après le testament de Richarde, sa mère, qui déclarait ses biens successibles aux mâles et aux femmes de ses descendans, à condition d'ajouter à perpétuité le nom de *Malaspina* à celui de *Cybo*, il lui succéda en 1555, ainsi qu'au comte Laurent son père. Il fut

toujours fort attaché aux intérêts de la maison d'Autriche, pour laquelle il signala son zèle à la bataille de Saint-Quentin en 1557. Il se distingua aussi dans la guerre de Sienne, où il fut lieutenant-général du Saint-Siége sous Guidubaldo, duc d'Urbin, son beau-frère, chambellan du roi d'Espagne, Philippe II, puis créé, en 1568, prince de l'empire et de Massa. Il acquit en 1569 Aiello dans l'Abruzze ultérieure, érigé depuis en duché, en sa faveur, par Philippe II; en 1609, la baronie de Padula, diocèse de Bénévent; et il mourut à Massa le 18 janvier 1623, laissant deux fils, Alderan Cybo, marquis de Massa, marié à Marsilie d'Este, mort avant son père, le 4 novembre 1606, dont un fils, Charles II, prince de Massa, fut marié à Brigitte Spinola; et Ferdinand Cybo, marquis d'Aiello, mort aussi avant son père, en 1595, sans postérité. Le prince Alberic Ier, qui avait vécu quatre-vingt-seize ans, avait vu dans cet espace de temps mourir quatorze papes, six empereurs, six rois de France et trois rois d'Espagne.

CYBO-MALASPINA (ALBERIC II), fils du prince Charles et de Brigitte Spinola, et petit-fils du précédent, succéda en 1662 aux états de son père. L'empereur Léopold érigea en sa faveur, à la diète de Ratisbonne, la principauté de Massa en duché de l'empire (1660), et le marquisat de Carrara en principauté; il fut un prince bienfaisant, protecteur des beaux-arts, et mourut à 83 ans en 1690. Alberic II avait épousé en 1629 Fulvie Pic, fille d'Alexandre Ier, duc de la Mirandole et de Laure d'Este, duchesse de Modène, dont il eut douze enfans, entre autres Alexandre Cybo, né en 1633, et patriarche de Constantinople en 1705. De ces douze enfans, l'aîné seul, Charles CYBO-MALASPINA II, duc de Massa et prince de Carrara, se maria à Thérèse, fille du prince Camille Pamphili et d'Olympie Aldobrandini, princesse de Rossano, veuve en premières noces de Paul Borghèse, dont il laissa deux enfans mâles, Alberic III, duc de Massa, etc., et Alderan. Alberic II avait un frère, Alderan, né en 1613, prélat estimé pour son mérite et ses vertus; créé cardinal en 1644, il eut les légations d'Urbin, de la Romagne et de Ferrare, fut ministre d'état sous le pontificat d'Innocent XI, doyen des cardinaux, et mourut le 21 juillet 1700.

CYBO-MALASPINA (MARIE-THÉRÈSE), duchesse de Massa Carrara et de Modène, née le 29 juin 1725, était fille d'Alderan Cybo-Malaspina V, prince et quatrième duc de Massa-Carrara; fils du duc Charles II, et petit-fils d'Alberic II. Elle descendait des Gonzague par sa mère. Le prince Alderan, son père, étant mort lorsque Marie-Thérèse était en bas âge, l'empereur d'Autriche lui confirma le titre de duchesse de Massa, sous la tutelle de la princesse sa mère. Elle fut alors destinée au jeune comte de Soissons, qui mourut depuis en 1734. On négocia le mariage de cette riche et illustre héritière avec Hercule-Renaud, prince héréditaire de Modène, et Marie-Thérèse lui porta en dot le duché de Massa, la principauté de Carrara, le duché d'Aiello, les marquisats de Calico, Lavensa, Monita, et la baronnie de Padula près Bénévent; ses noces eurent lieu le 16 avril 1741. Dès l'année sui-

vante elle fut obligée d'abandonner Modène, envahie par les troupes du roi de Sardaigne, et de suivre le duc François d'Este, son beau-père, à Ferrare, puis à Venise. Devenue duchesse de Modène en 1770, ce fut pour éprouver de nouveaux chagrins : la désunion qui s'établit entre elle et son époux, l'obligea de se retirer à Reggio où elle tenait sa cour avec beaucoup de grace et de dignité. De longs chagrins n'altérèrent en rien l'égalité, la douceur et la bonté de son caractère; elle y vécut chérie, et y mourut le 26 décembre 1790, emportant les regrets universels. De son mariage avec Hercule-Renaud d'Este, Marie-Therèse Cybo-Malaspina n'a laissé qu'une fille, Marie (Richarde) Béatrix, née le 7 avril 1750, dame de la Croix Étoilée, mariée le 15 octobre 1771, à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, gouverneur de la Lombardie autrichienne, mort le 24 décembre 1806.

CYDIAS, peintre grec, originaire de Cythnos, l'une des Cyclades, vivait dans la 104ᵉ olympiade, environ 364 ans avant J.-C., du temps d'Euphranor, et comme lui il peignit à l'encaustique : entre autres ouvrages de ce genre, on cite de lui un *tableau représentant les Argonautes partant pour la Colchide.* Il fut acheté par l'orateur Hortensius 144 mille sesterces.

CYGNE (Martin du), né à St.-Omer en 1619, professeur d'éloquence de la société des jésuites, où il entra à l'âge de 19 ans, mort en 1669, était un bon humaniste. Nous avons de lui : I. *Explanatio rhetoricæ*, Liége, 1659, in-12, rhétorique estimée, parce qu'on y trouve de l'ordre et de la clarté. II. *Ars metrica* et *Ars poetica*, Louvain, 1755. III. *Ars historica*, Saint-Omer, 1669. IV. *Fons eloquentiæ, sive M. T. Ciceronis orationes*, Liége, 1675, 4 vol. in-12, dont le dernier renferme une excellente analyse des discours de l'orateur romain. V. *Comœdiæ XII, phrasi tum Plautinâ, tum Terentianâ, concinnatæ*, Liége, 1679, 2 vol. in-12 : pièces propres aux représentations théâtrales de collége.

CYLON, citoyen d'Athènes, qui remporta le prix du diaulus ou de la double course, en la 35ᵉ olympiade, 640 ans avant J.-C. Ayant épousé la fille de Théagène, tyran de Mégare, il forma le projet de s'emparer de la souveraineté à Athènes; mais le complot fut découvert, comme on allait l'exécuter. Cylon fut bloqué pendant quelques jours dans la citadelle, et, voyant qu'il ne pouvait plus y résister, il prit la fuite. Ses complices capitulèrent, et, au mépris des conditions qu'ils avaient obtenues ils furent mis à mort sur les autels mêmes des Euménides. On ne sait pas ce que devint Cylon dans la suite.

CYNANE, ou CYNA, autrement encore nommée *Eurydice*, fille de Philippe, roi de Macédoine et d'Audata, était reine d'une portion de l'Illyrie. Elle épousa Amyntas, qu'Alexandre fit périr. Après la mort d'Alexandre, elle se mit en marche pour l'Asie, avec une armée puissante, dans l'intention de donner sa fille Eurydice à Arrhidée, qui avait été nommé roi. Mais Alcetas la prit et la fit mettre à mort l'an 322 avant J.-C.

CYNEAS. *Voyez* Cineas.

CYNÉGIRE, fils d'Euphorion

et frère d'Eschyle, le poète tragique, était soldat athénien. Poursuivant les Perses dans leurs vaisseaux, après la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne, il eut la main droite coupée en montant à l'abordage. Il se cramponna, dit-on, de la gauche au navire. Cette autre main ayant été coupée aussi, il le saisit, ajoute-t-on, avec les dents, et y demeura attaché jusqu'à ce qu'on lui eût fait sauter la tête. Ce trait qu'on lui attribue, et qui n'a pour garant que Justin, paraît fabuleux. D'autres historiens disent simplement qu'ayant eu la main droite coupée, il tomba dans la mer, et y périt. Cette version, qui n'a rien de merveilleux, est sans doute la véritable.

CYNETHUS, poète grec de Chio, vivait vers la 69ᵉ olympiade. Il prétendait descendre d'Homère. Le scoliaste de Pindare (*Ad hemcor.* vol. II, princ.), lui attribue l'*Hymne à Apollon*, que nous avons sous le nom d'Homère, à qui il est attribué par Thucydide. Ruhnken, Epist. crit., I. p. 9, sans le croire d'Homère, estime qu'il ne peut pas être de Cynethus.

CYNISCA, fille d'Archidamus, et mère du célèbre Agésilas, roi de Sparte, fut la première femme qui remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques. Pour immortaliser sa victoire, elle fit placer la statue en bronze de ses quatre chevaux dans le vestibule du temple de Jupiter à Olympie. Les Lacédémoniens élevèrent à Cynisca un monument héroïque.

CYPRÆUS (PAUL), jurisconsulte, né dans le Holstein, au 16ᵉ siècle, laissa manuscrit le commencement de l'histoire de son pays. Il mourut en 1609. — Son fils Jean-Adolphe, ministre de l'Eglise de Saint-Michel à Sleswig, fit abjuration à la suite de disputes théologiques qu'il eut avec des prêtres catholiques. Il se fixa à Cologne, où il publia l'ouvrage commencé par son père, sous ce titre : *Annales episcoporum Slesvicentium ecclesiæ*, 1634, in-8°. Jérôme, autre fils de Paul, jurisconsulte, est auteur des écrits suivans : I. *De jure connubiorum*, Francfort, 1605, et Leipsick, 1622. II. *De origine, nomine et migrationibus Saxonum Vitarum, Cimbrorum et Anglorum*, Copenhague, 1622 et 1632, in-4°.

CYPRIANI. *Voy.* CIPRIANI.

CYPRIANUS (ABRAHAM), né à Amsterdam, fils d'Allart Cyprianus, chirurgien de cette ville, y pratiqua la médecine et la chirurgie pendant plus de 12 ans, et quitta cette ville en 1693, pour aller remplir la chaire d'anatomie et de chirurgie à Franeker, en 1695. Il passa en Angleterre, et revint ensuite dans sa ville natale, où il se rendit célèbre par l'opération de la taille, et fut assez heureux pour pratiquer avec succès cette opération délicate et périlleuse sur 1400 personnes. Il sauva aussi par l'opération césarienne une femme, qui depuis 21 mois portait dans la trompe de Fallope un fœtus mort depuis une année. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Oratio inauguralis in chirurgiam encomiastica*, Franekeræ, 1693, in-folio. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la chaire qu'on lui avait donnée à Franeker. II. *Epistola exhibens historiam*

fœtûs humani post 21 menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite, excisi, Lugduni-Batavorum, 1720, in-8°, avec figures; en français, Amsterdam, 1707, in-8°. III. *Cystitomia hypogastrica*, Londini, 1724, in-4°. Il y traite de la taille au haut appareil.

CYPRIEN (SAINT), évêque de Carthage, où il avait pris naissance, issu d'une famille riche et illustre; il avait un génie facile, abondant, agréable, qui le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il était alors païen. Il se fit chrétien l'an 246, par les soins du prêtre *Cécilius*, dont il prit ensuite le nom. Il hésita cependant: « Il me semblait, disait-il, très-difficile de renaître pour mener une vie nouvelle, et devenir un autre homme en gardant le même corps. Comment apprendre la frugalité, quand on est accoutumé à une table abondante et délicate? Mais lorsque l'eau vivifiante eut lavé les taches de ma vie passée, je trouvai facile ce qui m'avait paru impossible. » Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent d'avoir avili sa raison et son génie, en les soumettant à des contes et à des fables puériles. Mais Cyprien, insensible à leurs railleries, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après, malgré lui, sur la chaire de Carthage, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une grande persécution contre l'Église, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours près de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista aux chrétiens qui surprenaient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'Église qu'ils avaient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devait leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna, dans la même assemblée, le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion, et accuser Saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté: « C'est une chose établie entre les évêques, que le crime soit examiné là où il a été commis. » C'est ainsi dit, le sage Fleury, que Saint Cyprien, écrivant au pape même, se plaignait d'une appellation à Rome, comme d'un procédé notoirement irrégulier. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva, entre le pape Étienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il fallait rebaptiser ceux qui avaient reçu le baptême par le ministère des hérétiques. En 257, la persécution s'étant rallumée, il fut relégué à Currube, à douze lieues de Carthage. Après un exil d'onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de

Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après, pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258. Son corps, conservé à Carthage, fut transporté en 802 en France, par les ambassadeurs que Charlemagne avait envoyés en Perse, et déposé d'abord à Arles, ensuite à Lyon, derrière le maître-autel de l'église Saint-Jean, enfin, transporté à Compiègne dans le monastère de Saint Corneille, que Charles-le-Chauve y fit bâtir. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquens. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, et fort éloignée du style déclamatoire, était capable d'exciter de grands mouvemens. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il appelait lui-même son maître. Il est vrai qu'il a poli et embelli souvent ses pensées, et presque toujours évité ses défauts. Outre 81 *Lettres*, il nous reste de lui plusieurs *Traités*, dont les principaux sont : I. Celui des *Témoignages*, recueil de passages contre les juifs. II. Le livre *De l'unité de l'Église*. III. Le traité *De lapsis*, le plus bel ouvrage de l'antiquité sur la pénitence. IV. L'*Explication de l'Oraison dominicale*. C'est un excellent commentaire de cette prière, et de tous les écrits de Saint Cyprien, celui que Saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimait davantage, et citait le plus souvent. V. L'*Exhortation au martyre*. VI. *Les Traités de la mortalité, des œuvres de miséricorde, de la patience, de l'envie, de l'habit des Vierges*, etc. Le deuxième de ces traités est un des plus forts qui aient été composés pour exhorter les riches à venir au secours des pauvres. Parmi les différentes éditions de ce Père, on estime celle d'Oxford, 1682, qui est enrichie de quelques Dissertations de Péarson et de Dodwel; mais on préfère avec raison celle de 1726, in-fol., de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, et achevée par dom Prudent Maran, bénédictin de Saint-Maur qui l'a ornée d'une préface et d'une Vie du Saint. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites élégamment en français par Lombert, 1672, in-4°, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau sur les Mémoires du célèbre Le Maistre. Ponce, diacre, dom Gervaise, abbé de la Trappe, et le même Lombert, ont écrit sa Vie. Albert de Luynes a aussi traduit en français plusieurs Traités de Saint Cyprien. — Il ne faut pas confondre avec le saint évêque de Carthage, SAINT CYPRIEN le Magicien, évêque d'Antioche en Phénicie, décapité sous Dioclétien l'an 304. Celui-ci était de cette ville, et appartenait à des parens riches. La recherche qu'il fit, avant sa conversion, des secrets magiques, lui fit donner le surnom de *Magicien*.

CYPRIEN (SAINT) assista, en 506, au concile d'Agde avec Saint Césaire qui le sacra évêque de Toulon l'an 516. La Provence, sous son épiscopat, ayant passé

sous le pouvoir des Français, il fit tous ses efforts pour en faire adopter le gouvernement, et en expulser à jamais les Ostrogoths, qui étaient ariens. Saint Cyprien a écrit la vie de son ami Saint Césaire, et mourut quelque temps après la publication de cet ouvrage. La ville de Toulon l'invoque comme son second patron.

CYPSÉLUS, fils d'Ætion et de Labda, était Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes. Consulté par son père, cet oracle répondit « que l'aigle produirait une pierre qui accablerait les Corinthiens. » Pour entendre cet oracle, il faut savoir que le mot *aétos* (qui approche de celui d'*aétion*), signifie en grec *aigle*. Cypsélius s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 650 avant J.-C., et y régna environ 30 ans. Périandre, son fils, qui lui succéda, eut deux enfans: Cypsélus, qui devint insensé, et Lycophron.

CYR ou CYRIQUE (SAINT), fils de Sainte Julitte, native d'Icone, fut arraché, à l'âge de 3 ans, d'entre les bras de sa mère, par ordre du juge Alexandre. Comme cet enfant appelait sa mère, et criait: *Je suis chrétien!* le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Un autre Saint CYR, médecin, fut martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRAN (SAINT). *Voy.* SAINT-CYRAN.

CYRANO DE BERGERAC. *V.* BERGERAC.

CYRÉNUS, gouverneur de Syrie, chargé de faire le dénombrement, pendant lequel Jésus-Christ vint au monde. Son vrai nom était Sulpitius Quirinus.

CYRESTÉNÈS, de Sycione, fut le premier qui attela deux chevaux de front à un char qui en prit le nom de biga. Cette sorte de char parut la première fois dans les jeux olympiques, et dans ceux du cirque à Rome. La Lune était toujours montée sur un char semblable, attelé d'un cheval blanc et d'un autre noir, parce qu'elle est souvent visible le jour et la nuit.

CYRIADES, l'un des vingt-neuf tyrans qui envahirent la plus grande partie des provinces de l'empire romain, sous les règnes de Valérien et de Gallien, était fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédait de grandes richesses. Livré dans sa jeunesse à la débauche, il passa dans la Perse, après avoir volé à son père une somme considérable. Sapor Ier ou Chapour y régnait alors. Ce prince, excité par lui contre les Romains, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces; il répandit même pendant quelques instans la terreur dans tout l'Orient. Ayant pénétré dans la Syrie, il saccagea Antioche, qui en était la capitale. Peu de temps après, il prit le titre d'Auguste; et quoique presque tous les soldats persans fussent retournés dans leur pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands et des gens sans aveu. Ses soldats ayant appris que Valérien marchait contre eux, et indignés, d'ailleurs, de ses déréglemens et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriades ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste. Les médailles de Cyriades publiées par quelques auteurs sont fausses.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople, nommé par l'empereur Maurice, l'an 596, successeur de Jean-le-Jeûneur, prit, à l'exemple de son prédécesseur, le nom d'*Évêque œcuménique* ou *universel*, dans sa lettre synodale à Saint Grégoire, en lui envoyant, suivant la coutume, sa profession de foi, et se le fit confirmer dans un concile. Ce patriarche s'étant opposé à l'empereur Phocas, qui attaquait les immunités et les priviléges de l'Église, ce prince, pour se venger de sa résistance, défendit, par un édit, de donner le titre qu'il avait pris à d'autres évêques qu'à celui de Rome. Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin, l'an 606, et fut enterré dans l'Église des SS. Apôtres.

CYRIAQUE-PIZZICOLLI, d'Ancône, le premier antiquaire peut être qui, depuis la renaissance des lettres, ait paru en Europe, a fait en Italie une ample collection de monnaies, médailles, inscriptions, pierres précieuses, etc.; il a introduit le goût de ce genre de cabinets. Il florissait dans le 15ᵉ siècle. On a de lui: I. *Kiriaci Anconitati itinerarium*, publié à Florence, 1742, in-8°, par Laurent Mehus. II. *Epigrammata reperta per Illyricum*, in-fol. III. *Inscriptionis epigrammata gr. et latini*, Rom., 1747, 1 vol. in-fol. IV. *Fragmenta cum notis Pompeii Compagnonii*, Pezaro, 1763, 1 vol. in-fol.

CYRILLE (SAINT), archevêque de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par Saint Macaire de Jérusalem, vers l'an 334, et prêtre l'année d'après. Le siége patriarcal de cette ville ayant vaqué par la mort de Saint Maxime, en 350, Cyrille lui succéda. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien qu'il faisait à son troupeau et à l'Église. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentimens. Cyrille était zélé catholique, et Acace, arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu les biens de l'Église, et lui fit un crime d'une action louable; car Cyrille n'avait dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur: il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siége. L'empereur Valens l'en tira une troisième fois, et ce ne fut que plus d'onze ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination et son élection. Il mourut le 18 mars 386. Il nous reste de lui vingt-trois instructions connues sous le nom de *Catéchèses*, regardées comme l'abrégé le plus ancien et le mieux digéré de la doctrine chrétienne. Les dix-huit premières sont adressées aux catéchumènes, et les cinq autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes

d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Église croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Grancolas, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, à Paris, en 1715, in-4°. Dom Touttée, bénédictin de Saint-Maur, avait préparé une édition de toutes les *Œuvres* de Saint Cyrille, grecques et latines, in-fol., qui fut publiée par son confrère Prudent Maran, à Paris, en 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes, qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très-exacte.

CYRILLE (Saint), patriarche d'Alexandrie, élevé parmi les solitaires de Nitrie. Son oncle Théophile était patriarche d'Alexandrie. Il le retira de sa cellule, et lui permit de revenir près de lui, et de prêcher dans la ville. Ce fut alors que Cyrille contracta, à son école, l'habitude du zèle et l'amour de la domination. Il avait passé cinq années dans les monastères de Nitrie, voisins de sa résidence. L'abbé Sérapion avait dirigé ses études, auxquelles le jeune Cyrille se livra avec une ardeur infatigable. Il détestait Origène, et lisait avec avidité les écrits de Clément, de Denys, de Saint Athanase et de Saint Basile. La théorie et la pratique de la dispute fixèrent irrévocablement son opinion sur plusieurs points incertains de la croyance, et aiguisèrent son esprit. Sa figure agréable, ses graces, sa voix harmonieuse, établirent sa réputation. Ses amis venaient l'entendre et l'applaudir, et des scribes recueillaient à la hâte ses discours. Théophile mourut le 15 octobre 412, et laissa vacant le trône patriarcal, où son neveu monta trois jours après, malgré les oppositions d'un archidiacre, son concurrent. Loin de la cour, et à la tête d'une capitale immense, Cyrille exerça non-seulement l'autorité spirituelle, mais il se maintint dans le pouvoir temporel, que ses prédécesseurs avaient insensiblement usurpé. C'était, en réalité, un magistrat civil dont la voix excitait ou calmait les passions de la multitude, et intimidait ou irritait souvent les préfets de l'Égypte. Cyrille commença par opprimer les Novatiens, les plus innocens et les plus tranquilles des sectaires. Il interdit leur culte religieux et confisqua leurs vases sacrés. A la tête d'une multitude séditieuse et fanatique, il fondit sur les synagogues des juifs, qui étaient dans Alexandrie au nombre de quarante mille, et qui vivaient dans cette ville à la faveur des priviléges que leur avaient accordés les empereurs. Sans aucune sentence, sans aucun ordre impérial, il attaqua à l'improviste ces malheureux, qui ne purent opposer aucune résistance. Leurs meubles furent pillés, leurs maisons rasées, et l'évêque guerrier les chassa de la ville. Saint Cyrille fut déterminé à cette violence par une émeute récente dont les juifs avaient été les auteurs ou les instrumens, et où le sang chrétien avait coulé; mais c'était au magistrat et non à un évêque à venger cet attentat; c'était d'après les formes légales, et non par une telle violence, qu'il fallait en punir les auteurs. Oreste, préfet de l'Égypte, se plaignit de la conduite de Cyrille; mais ses plaintes furent vaines. Bientôt après, ce magistrat fut attaqué dans la rue par cinq cents moines

furieux ; il leur protesta qu'il était chrétien et catholique ; on lui répondit par une grêle de pierres. Ses gardes avaient pris la fuite. Cependant quelques personnes vinrent à son secours. Un moine appelé Ammonius, qui avait blessé le préfet au visage, fut arrêté et condamné à expirer sous les verges du licteur. Cyrille fit recueillir le corps d'Ammonius. Une procession solennelle le transporta dans la cathédrale ; on changea son nom en celui de Thaumasius ou le Merveilleux. Son tombeau fut orné des symboles du martyre, et le patriarche monta en chaire pour célébrer la grandeur d'ame d'un assassin et d'un rebelle. Alors florissait à Alexandrie une jeune fille aussi belle que sage, et plus étonnante encore par l'étendue et la variété de ses connaissances, c'était la fille du mathématicien Théon, celle dont les savans commentaires ont jeté du jour sur la géométrie d'Apollonius et de Diophante. Elle avait perfectionné, dans les écoles d'Athènes, les leçons que son père lui avait données ; elle enseignait publiquement à Alexandrie la géométrie et la philosophie de Platon et d'Aristote. Les habitans d'Alexandrie accouraient à son école pour l'entendre, l'admirer et s'instruire. Cyrille vit, dit-on, ses succès avec jalousie. On répandit, parmi les chrétiens, qu'Hypatia était le seul obstacle à la réconciliation du préfet et du patriarche. Un des jours de carême, elle rentrait chez elle ; une foule de fanatiques l'arrêtèrent en 415, l'arrachèrent de son char, découpèrent son corps en morceaux, et le jetèrent au feu. On répandit de l'argent pour arrêter les poursuites juridiques contre les meurtriers de cette intéresante fille. Des écrivains ecclésiastiques et l'historien Socrates rejettent l'odieux de cet assassinat sur la mémoire de Cyrille. (*Voyez* Hypatia.) Ce patriarche avait concouru, en 403, avec son oncle Théophile, dans l'odieux concile du Chêne, à la condamnation de Saint Jean-Chrysostôme. Il s'obstina à soutenir que ce prélat avait été justement condamné, malgré les instances d'Atticus de Constantinople et d'Isidore de Péluse ; et ce ne fut qu'après de longs délais et une résistance opiniâtre, qu'il se soumit à cet égard au décret de l'Église catholique. L'élévation de Nestorius au siége de Constantinople ouvrit une carrière plus vaste au zèle et à l'orgueil de Cyrille. Nestorius distinguait l'humanité du Christ de la divinité de Jésus, révérait la Sainte Vierge comme mère du Christ, mais il n'adoptait pas le titre récent de Mère de Dieu. Ces distinctions donnèrent naissance à de longues et violentes querelles, auxquelles Cyrille prit une part très-active. Il dénonça bientôt au prince et au peuple, à l'orient et à l'occident, les erreurs du pontife de Constantinople. Le pape Célestin, flatté d'être choisi pour juge, condamna, dans un concile, les opinions de Nestorius, et approuva le symbole de Cyrille. Celui-ci somma juridiquement Nestorius de souscrire à douze anathématismes, lesquels, suivant l'opinion des théologiens, ne sont pas exempts d'hérésie. Il fut résolu, afin de terminer cette dispute ecclésiastique, d'assembler un concile à Éphèse. Nestorius s'y rendit, accompagné d'un grand nombre de prélats et d'une multitude d'esclaves armés. Cyrille s'y pré-

présenta suivi de cinquante évêques égyptiens ; la flotte qui l'amena était chargée de richesses et d'une foule de gens de mer, d'esclaves et de fanatiques, qui s'étaient enrôlés sous sa bannière. Bientôt ils insultèrent et menacèrent, dans les rues d'Éphèse, les partisans de Nestorius. Cyrille, sans attendre le patriarche d'Antioche, qui venait à petites journées, fixa l'époque de l'ouverture du concile. Nestorius déclina la juridiction des prélats, ses ennemis. Soixante-huit évêques le défendirent par une protestation décente et modérée. Un magistrat demanda, au nom de l'empereur, un délai de quatre jours. Il fut violemment chassé de l'assemblée. Un seul jour suffit pour juger cette affaire. La foi de Cyrille fut adoptée, et Nestorius condamné, dégradé du rang d'évêque, et qualifié de nouveau Judas. Les évêques avaient donné séparément leurs opinions ; mais l'uniformité du style indiquait l'influence d'un chef, accusé d'avoir corrompu les actes et les signatures. Bientôt après, arriva le patriarche d'Antioche ; il tint un synode composé de cinquante évêques, qui condamnèrent aussi précipitamment Cyrille, l'accusèrent d'hérésie, et le traitèrent de monstre né pour la destruction de l'Église. Au lieu de persuasion, les deux partis employérent la force ; des combats furent livrés. La ville d'Éphèse, et même sa cathédrale, devinrent un théâtre de fureurs, et furent souillées de sang. L'empereur Théodose fut obligé d'envoyer à Éphèse des troupes pour séparer ce concile de combattans, et renvoyer chez eux les prélats qui s'y trouvaient. Mais ce moyen ne fit que changer le lieu de la scène. La guerre entre Jean d'Antioche et Cyrille dura encore trois ans ; leurs forces épuisées ramenèrent la paix entre eux. Bientôt Nestorius, qui n'était pas plus modéré que Cyrille, obtint de l'empereur un ordre qui rappelait ce dernier à Éphèse, où devait se tenir un synode. Il s'y rendit à la tête d'une troupe de fanatiques ; les magistrats partisans de Nestorius rassemblèrent des troupes pour les opposer à celles de Cyrille, qui fut maltraité et même emprisonné; il parvint à échapper des mains de ses gardes, et se sauva à Alexandrie. De là il envoya des émissaires à Constantinople, chargés de corrompre avec de l'argent les plus puissans de cette ville ; une lettre de l'archidiacre de Cyrille, qui s'est conservée, prouve cette corruption. Il en résulta une insurrection qui épouvanta le timide empereur. On négocia ; et, par suite, Cyrille fut réduit à modifier ses anathèmes, et à reconnaître, malgré lui, qu'il y avait une double nature en Jésus-Christ. Cette espèce de soumission perdit Nestorius, qui, ne voulant rien céder de ses opinions, fut forcé d'abdiquer, et de se retirer dans un monastère. Il fut ensuite exilé dans la Thébaïde et persécuté par ses ennemis. Il y mourut bientôt vers l'an 439 ou 440. Cyrille termina sa carrière turbulente le 27 juin 444. Son opinion prévalut en orient et en occident, et l'Église le mit au rang des Saints. Ses ouvrages, recueillis en 6 vol. in-fol., consistent en des *Homélies*, des *Lettres canoniques*, des *Commentaires sur les livres de l'ancien Testament.* Le dernier volume contient ses *Traités contre Nestorius, Julien, et contre les moines*

anthropomorphites, qui prétendaient que Jésus avait une origine corporelle. On remarque aussi son *Traité de l'Adoration*, en dix livres, et ses treize livres appelés *Glaphyres*. La meilleure édition est celle que publia, en 1638, Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec et en latin, en 6 vol. in-fol., qui se relient en 7. Il s'était fait, suivant Photius, un style singulier, sans élégance, sans clarté, sans choix et sans précision; il est verbeux, copie des passages entiers de l'Écriture, y ajoute de longs raisonnemens, et même des allégories. Le docteur Dupin avait dit que les querelles qu'avait si violemment excitées Cyrille, n'étaient que des querelles de mois. Ce savant fut obligé de se rétracter dans la suite. On sait ce que valent de pareilles rétractations, qui sont plus ordinairement l'effet de la contrainte que de la conviction.

CYRILLE (Saint), apôtre des Slaves, d'abord appelé *Constantin*, était né à Thessalonique, d'une famille sénatoriale. Il étudia à Constantinople et mérita d'être surnommé le *Philosophe*. Le P. Raynaud prétend qu'il fut moine de Saint-Basile. A. Méthode est appelé son *frère*; mais cela ne signifie peut-être autre chose, sinon qu'ils avaient été de la même profession, philosophes d'abord, moines ensuite. Cyrille défendit le saint patriarche Ignace contre les attaques de Photius. Les Chazares ou Jazaris, tribu populeuse des Turcs, descendait des Huns et des Scythes européens, ayant résolu d'embrasser la religion chrétienne, l'empereur Michel III, d'après l'avis de Saint Ignace, leur envoya Cyrille, qui, en peu de temps, apprit la langue de ces peuples, et ayant d'abord converti le khan, décida, à son exemple, toute la nation à recevoir le baptême. Cyrille, accompagné de Méthode, alla ensuite prêcher la foi chez les Bulgares. Bogoris, leur roi, fut baptisé en 860. Cyrille et Méthode passèrent après cela dans la Moravie, et eurent encore beaucoup de succès dans leur apostolat auprès des Moraves et des Bohémiens. Ils introduisirent, avec la foi, l'étude des lettres, et établirent à Bude une espèce d'Académie. Saint Cyrille inventa l'alphabet esclavon, que de son nom on a appelé *curulique*. Après 882, les deux apôtres vinrent à Rome, où ils moururent; on ne sait pas au juste dans quelle année. Ils furent déclarés *Saints*, et les Grecs et les Russes font la fête de Saint Cyrille le 14 février. C'est vraisemblablement de ce Saint Cyrille que sont les *Fables* (*Apologies morales*), publiées par le jésuite Balthazar Corder, à Vienne en Autriche, en 1630 (in-16 de 317 pag.); mais que celui-ci est loin d'avoir publié le premier, comme il l'annonce, puisqu'elles l'étaient dès le 15e siècle. Ce n'est au reste qu'une traduction de l'original grec, qui est perdu. Ces *Apologues* sentent en effet le philosophe devenu prêtre. Faute de connaître ce Saint Cyrille, on balançait à qui, de celui de Jérusalem ou d'Alexandrie, il fallait attribuer les *Fables*. La *Vie* de ce Saint a été écrite par Jean-George Stredowski, Sulzbach, 1710, in-4°, avec celles de quelques autres Saints.

CYRILLE-LUCAR, patriarche de Constantinople, né dans l'île de Candie en 1572, passa en Allemagne après avoir étudié à Ve-

nise et à Padoue. Il adopta la doctrine des protestans, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetait leurs opinions. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les protestans, et enseigna leurs dogmes dans l'Église grecque. Les évêques et le clergé s'opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après, et, dès qu'il fut paisible possesseur du siége de Constantinople, il publia des *Catéchismes* et une *Confession de foi*, où l'hétérodoxie perçait à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église, et rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1636, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisait; et, selon d'autres écrivains, il fut étranglé sur le vaisseau qui le transportait, ou dans la prison d'un château sur la mer Noire. Le docteur Thomas Smith a publié un recueil intitulé : *Collectaneæ da Cyrillo Lucario*, et *la Vie* de Cyrille.

CYRILLE-CONTARI, patriarche de Constantinople, né à Bérée, aujourd'hui Véria, ville de Macédoine, fit ses premières études sous la conduite d'un moine grec, et les acheva sous celle des jésuites, auxquels il s'attacha. Il fut depuis nommé à l'évêché de Bérée; et ayant prétendu dans la suite à l'archevêché de Thessalonique, il voulut mettre de son parti Cyrille-Lucar, qui refusa de le favoriser. Contari s'en vengea en faisant chasser le patriarche de Constantinople en 1635. Contari eut la dignité de patriarche; mais ses désordres et sa fourberie le firent bientôt déposer en 1636, et Cyrille-Lucar fut rétabli. Contari parvint encore par ses intrigues à le faire de nouveau chasser, et même fut la cause de son assassinat. Alors il reprit le patriarcat de Lucar, dont il jouit peu; car l'empereur turc étant de retour de l'expédition de Perse, Contari fut accusé devant ce prince de tant de crimes, qu'il fut relégué à Tunis, où on le fit étrangler.

CYRILLO. *Voyez* CIRILLO.

CYRNÆUS (PIERRE), prêtre corse, dont le nom de famille était *Filice*, fut long-temps correcteur d'imprimerie à Venise, dans le 15ᵉ siècle. On a de lui une histoire intitulée : *de rebus Corsicis libri IV, usque ad annum* 1506, insérée dans le 24ᵉ vol. de la collection de Muratori. Le seul manuscrit qui en existe est à la bibliothèque du Roi.

CYRSILE, citoyen d'Athènes, fut assommé à coups de pierres pour avoir ouvert l'avis dans l'assemblée du peuple, où l'on délibérait sur la guerre des Perses, d'envoyer les femmes avec les enfans à Trézène, et d'abandonner la ville à la discrétion de Xercès, tandis que les Athéniens iraient avec leur flotte combattre l'ennemi plus sûrement qu'ils ne le pouvaient faire par terre. Il s'attira, par cet avis, l'indignation de tout le peuple, qui le lapida sur-le-champ, la première année de la LXXVᵉ olympiade, 480 ans avant J.-C.

CYRUS, roi des Perses, célèbre conquérant, dont le nom signifie *Soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J.-C., de

Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes. Hérodote, et Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe qui lui avait annoncé qu'il serait détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, et l'éleva en secret. (*Voyez* Astiages et Amytis.) Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencemens de Cyrus. Après la mort d'Astyages, Cyrus marcha avec Cyaxares, son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor, leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'était le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à son mari Abradate, qui passa aussitôt dans le camp de Cyrus avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du desir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier; mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crésus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 538 avant J.-C. Cyrus le vainquit à la journée de Timbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail avec quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différens peuples de l'Asie Mineure, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête que le peuple et la cour passaient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, et tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire babylonien finit, la 21e année depuis le commencement du règne de Bélésis, l'an 538 avant J.-C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en six-vingts provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendans, qui devaient toujours résider à sa cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares, son oncle, et Cambyse, son père, étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J.-C., du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Égypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Baby-

loniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem. La Palestine fut bientôt repeuplée ; les villes rebâties, les terres cultivées, et les Juifs ne firent plus qu'un seul état, gouverné par un même chef. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une façon non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et, par une fuite simulée, elle l'attira dans des embuscades, où périt une partie de son armée. Maîtresse de la personne de Cyrus, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang, en lui adressant ces mots : « Barbare ! rassasie-toi après ta mort du sang dont tu as été altéré pendant ta vie.... » Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, dit au contraire qu'il mourut à Pasargade. Mais, dès le temps de Cicéron, on doutait que sa *Cyropédie* dût être regardée comme une histoire véritable, pour le détail des faits. Il s'est plu à y exposer toutes ses idées sur l'éducation, la discipline militaire et la politique. 1° On voit que tous les discours de ce roman moral sont des allusions aux discours de Socrate, et souvent de simples répétitions de ceux que Xénophon avait déjà fait tenir à ce philosophe dans ses *dits mémorables ;* 2° La chronologie y est entièrement violée ; 3° Xénophon a supprimé des faits qui ne convenaient point à l'idée de faire de Cyrus un prince accompli ; 4° pour arranger les événemens à sa fantaisie, il a imaginé un Cyaxares, fils d'Astyages, qui est inconnu à toute l'antiquité. (*V.* XÉNOPHON.) Quoi qu'il en soit de la véracité des historiens de Cyrus, il paraît qu'il eut de grandes qualités. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Heureux dans toutes ses entreprises, la fortune le couronna toujours, parce qu'il sut la fixer par sa valeur et sa prudence. On a vanté sa chasteté. En refusant de voir Penthée, reine de la Suziane, sa prisonnière, quoiqu'on la lui peignit comme une beauté digne d'un roi, il dit : « C'est précisément parce qu'elle est belle que je dois la fuir. Si je vais la voir, aujourd'hui que mes affaires me le permettent, j'y retournerai lorsque mes devoirs m'appelleront ailleurs, et je risquerai ainsi ma vertu et les soins de mon empire. » Cyrus mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J.-C. Son corps fut mis à Pasargade dans un tombeau qu'il avait fait bâtir en mémoire de la victoire remportée sur Astyages, roi des Mèdes. On y éleva une tour qui avait dix étages, et on le plaça au plus élevé avec cette épitaphe :

CI GIT CYRUS, LE ROI DES ROIS.

CYRUS, le *jeune*, fils puîné de Darius-Nothus, roi de Perse, et de Parysatis. Son père lui donna, dès l'âge de 16 ans, l'an 407 avant J.-C., le gouvernement de toutes les provinces de l'Asie Mineure, avec un pouvoir absolu, et lui re-

commanda, en partant, d'accorder du secours aux Lacédémoniens, contre les Athéniens, pour balancer la puissance des uns par celle des autres. Cyrus, ayant abusé de son autorité pour commettre des injustices, son père le rappela; et, peu après, se voyant sur le point de mourir, donna la couronne à Arsace, son fils aîné, qui prit le nom d'Artaxercès, et ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avait déjà. Ce jeune prince, dévoré d'ambition, attenta à la vie de son frère. Son complot fut découvert, et sa mort résolue; mais Parysatis, sa mère, l'arracha au supplice. Cette clémence ne le toucha point. Il leva secrètement des troupes sous différens prétextes. Artaxercès lui opposa une armée nombreuse. Cyrus avait pris des Lacédémoniens à sa solde. Cléarque, général spartiate, lui conseilla de ne point exposer sa personne. « Quoi, répond ce prince, lorsque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être ! » Les deux frères s'acharnèrent l'un contre l'autre dans la bataille qui se donna près de Cunaxa, à vingt lieues de Babylone; et le plus jeune périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J.-C. La fameuse Aspasie, ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxercès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille Grecs, qui sous la conduite de plusieurs chefs, entre autres de Xénophon l'historien, avaient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. L'écrivain guerrier parle de Cyrus, qui l'avait charmé par son esprit et son mérite, comme d'un prince accompli. Mais il était sans doute trop prévenu en sa faveur. Dans la lettre qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, Cyrus vantait sa religion, sa philosophie, son cœur royal, et la faculté de « boire plus de vin que son frère sans en être incommodé. »

CYRUS (Flavius), né à Panopolis en Égypte, mérita l'estime et l'amitié de l'impératrice Eudoxie, par son savoir et son talent pour les vers. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre, en 446, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il était dans le cirque avec l'empereur Théodose-le-Jeune, le peuple cria : « Constantin a bâti la ville, et Cyrus l'a réparée ! » Théodose, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Il se fit chrétien, et fut élevé au siége épiscopal de Cotyée dans la Phrygie.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, approuva l'Ecthèse, et partagea l'hérésie des monothélites. Ses écrits furent condamnés par le sixième concile général assemblé en 680. Il était mort quelques années auparavant.

CYSAT (Rennward), chancelier de Lucerne, où il naquit en 1545, mort en 1614, chevalier de l'Éperon d'or, rendit à sa patrie des services importans. On a de lui une *Chronique* très-estimée du canton de Lucerne, une *Histoire* du pays d'Entlibuch, une *Traduction* allemande de la

relation de la Suisse, écrite en italien par Ascagne Marsi, ambassadeur de Charles V, et une traduction d'une *Description curieuse du Japon*, extraite des lettres annuelles des missionnaires jésuites, Fribourg, 1586, in-8°.

CYSAT (JEAN-BAPTISTE), jésuite, fils du précédent, né à Lucerne en 1588, se distingua par ses connaissances en astronomie et en mathématiques, et mourut dans sa patrie, le 3 mars 1657. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mathematica astronomica, de loco, motûs magnitudine et causis cometæ annorum*, 1618 et 1619, Ingolstatt, 1619, in-4°. — CYSAT (Jean-Léopold), natif de Lucerne dans le 17me siècle, exerça plusieurs charges importantes dans sa patrie, et mourut en 1663. Il publia une *Description du lac de Lucerne et de ses environs*, Lucerne, 1661, in-4°, fig. (en allemand), et quelques manuscrits.

CYTHERIUS. *Voy.* CITARIUS.

CZALUSKI. *Voy.* ZALUSKI.

CZARNIECKI (ÉTIENNE), général polonais, né en 1599, se distingua de bonne heure par sa bravoure et par ses talens militaires. Ce fut contre les Russes et contre les Cosaques, qu'il fit son apprentissage dans le métier de la guerre; son mérite éclatant l'éleva bientôt aux premiers grades de l'armée. Ce fut lui qui, en 1655, avec une poignée de braves, défendit pendant deux mois la ville de Cracovie, contre Gustave-Adolphe, roi de Suède. Plus tard, il harcela tellement l'armée de ce prince, qu'il la mit dans une déroute complète. Ce vaillant et habile général parvint enfin, par ses savantes et promptes manœuvres, à rétablir les affaires de la Pologne, qui paraissaient désespérées. Le roi pour le récompenser de ses services, lui donna à perpétuité le comté de Tykocsin avec Bialistock et toutes ses dépendances. Czarniecki mourut à l'âge de 65 ans, en 1664, dans les camps, où il avait passé toute sa vie.

CZECHOWIZ, (MARTIN), natif de Pologne ou de Lithuanie, mort en 1608, fut ministre à Wilna, et ensuite pasteur à Cujavie et à Lublin. Après avoir combattu les opinions de Socin, il finit par devenir socinien. On trouve dans le 2e vol. de la *Bibliotheca fratrum Polonorum*, son traité contre Socin. On peut consulter pour ses autres ouvrages la *Bibliotheca anti-trinitariorum*, pag. 50 et suiv.

CZELES. *Voy.* CSELÈS.

CZERNIEWICZ (STANISLAS), vice-provincial des jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province était dépendante. Voyant que non-seulement le bref de suppression ne s'y publiait pas, mais que la cour de Rome n'insistait pas sur sa publication, ni près de l'impératrice ni près des jésuites, il prit le parti de maintenir toutes choses *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société. Czerniewicz mourut le 18 juin 1785, âgé de 57 ans, à Stayky, village appartenant au collége de Polocz.

CZVITTINGER (DAVID), natif de Schemnitz, vers la fin du 17e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Specimen hungariæ litteratæ virorum eruditione clarorum, natione Hungarorum, Dalmatorum, Croata-*

rum, *Slavorum*, *atque Transylvanorum vitas*, *scripta*, *elogia et censuras ordine alphabetico exhibens*, etc., Francfort et Lepsick (Altorf), 1711, in-4°. Cet ouvrage est estimé malgré ses défauts, qu'il faut attribuer à l'extrême jeunesse de l'auteur. Czvittenger devait le revoir; mais il paraît qu'il en fut empêché par une mort prématurée.

DABS

DAABOUL-KOSAI. *Voy.* DIBIL.

DABENTONE (JEANNE), femme enthousiaste, embrassa la secte des turlupins, hérétiques qui parcoururent la France dans le 14e siècle, en imitant l'impudence des anciens cyniques, allant presque nus, et se livrant à toutes sortes d'excès. Gaguin, dans sa *Vie* de Charles V, dit que Dabentone fut publiquement brûlée à Paris.

DABILLON (ANDRÉ), fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs ni ses désordres. Il avait été auparavant jésuite. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques *Ouvrages de théologie*, Paris, 1645, in-4°.

DABSCHÉLYM ou DISALEM, un des plus anciens rois de l'Inde, régnait au temps de Houchenk, 2me roi de Perse de la première dynastie, et eut pour premier ministre le célèbre Bydbaï ou Pylpai, auteur du testament de Houchlenk, livre de politique et de morale, composé en forme d'apologues pour l'instruction des rois.

DABSCHÉLYM, autre monarque de la même famille, que le sultan Mahmoud tira de la retraite et de la condition de derviche pour le placer sur le trône de Soumènat aux Indes, l'an 416 de l'hégire, 1025 de l'ère chrétienne, à charge d'un tribut annuel et de lui faire hommage de sa couronne. Quelque temps après, un de ses parens ayant fait valoir ses droits au trône à main armée, Dabschélym, inhabile à la guerre, implora l'assistance de son protecteur, qui défit complétement, prit et lui envoya le rebelle pour être enfermé, selon l'usage, dans une grotte obscure, pratiquée à cet effet sous le trône même du monarque. Il allait au-devant du prisonnier, comme c'était la coutume, lorsque ennuyé de ce qu'il n'arrivait point, il se mit à chasser; mais la chaleur l'obligea bientôt de chercher l'ombre pour se reposer, et, le sommeil le gagnant, il mit un mouchoir de soie rouge sur son visage pour se garantir des insectes. Un oiseau de proie prit ce mouchoir pour de la chair, et, fondant sur le visage du roi, lui creva les yeux à coups de bec. Cet événement fut regardé par la cour du prince comme un arrêt du ciel qui le déclarait incapable

de régner. On mit le prisonnier sur le trône, et Dabschélym dans la prison qu'il lui avait préparée. Un poète persan dit à ce sujet : « Tel qui creuse un précipice sur le passage d'autrui, prépare souvent un abîme qui l'engloutit lui-même. »

DACE (Petrus de Dacia ou maître Pierre de), recteur de l'université de Paris en 1326, était natif du Danemarck, et c'est de là que lui est venu le nom de Dace, que l'on a donné également à plusieurs autres Danois qui remplissaient des emplois importans dans l'université de Paris. Pierre de Dace défendit avec courage les droits et priviléges de l'université contre les chanoines et d'autres personnages puissans. Il était éloquent, et était versé dans la connaissance de la langue grecque. On a de lui deux ouvrages d'astronomie; l'un est un *Comput ecclésiastique*, l'autre un *Traité du Calendrier*. Ces deux écrits existent en français dans un manuscrit en parchemin de la bibliothèque de Copenhague.

DACH (Simon), poète allemand, né à Memel en 1605, mort le 15 avril 1659, fut professeur de poésie à l'université de Kœnigsberg. Il s'est rendu célèbre en Allemagne par ses *Poésies*, surtout par ses *Odes*. Il composa des chants d'église, qui sont encore en usage aujourd'hui. Il a paru à Kœnigsberg, in-4°, un recueil posthume de ses odes, sous ce titre : *la Rose*, *l'Aigle*, *le Lion*, et *le Sceptre de l'électorat de Brandebourg*.

DACH (Jean), peintre allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous Spanger, et en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe II, ami des arts et protecteur des artistes, employa son pinceau. Les tableaux qu'il fit pour ce prince sont d'un très-bon goût. Ses dessins sont fermes et d'un beau crayon; il y en a beaucoup en Angleterre. Dach mourut fort âgé à la cour impériale, comblé d'honneurs et de biens, et aussi estimé pour son caractère que pour ses talens.

DACHERY. *Voyez* Achery (d').

DACIER (André), garde des livres du cabinet du roi, membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né à Castres en 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous Tannegny Lefèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille, devenue depuis si justement célèbre sous le nom de Mme Dacier. Le jeune littérateur ne la vit pas long-temps sans l'aimer : leurs goûts, leurs études étaient les mêmes ; il fut payé de retour. Leur mariage se célébra en 1683. Gaston d'Orléans ayant vu marier deux personnes pauvres, disait que la Faim avait épousé la Soif; « et l'union de M. Dacier et de Mlle Le Fèvre, dit Basnage de Beauval, est le mariage du grec et du latin qu'ils possèdent tous deux parfaitement. » Boileau mettait cependant la femme au-dessus de l'époux : « Homme, disait-il, qui fuit les graces et que les graces fuient. Dans leurs productions d'esprit faites en commun, Mme Dacier, ajoutait-il, est le père. » Les deux époux abjurèrent la religion protestante en 1685, et plusieurs mois avant qu'il fût question de la révocation de l'édit de Nantes. Le duc de Montausier le mit sur la liste des savans des-

tinés à commenter les anciens auteurs pour l'usage du Dauphin, et le chargea de travailler sur Pomponius Festus. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier : l'Académie des inscriptions, en 1695, et l'Académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avait déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut le 18 septembre 1722, âgé de 71 ans, d'un ulcère à la gorge, qui l'inquiétait si peu, que la veille même de sa mort il était à l'Académie. On a de lui beaucoup de Traductions d'auteurs grecs et latins ; et, quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle. Ce zèle l'indisposa beaucoup contre Perrault, qui s'en plaignit un jour à Fontenelle. « Comment voulez-vous, répondit le philosophe, que Dacier vous pardonne ? vous décriez une monnaie dont il a son coffre plein, et qui fait toute sa richesse. » Cette admiration des Anciens allait chez lui jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisait jamais un Ancien qu'il n'en devînt amoureux. Il était incapable d'y apercevoir des défauts ; et, pour cacher ceux qu'on lui attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Boileau ayant dit de Socrate, dans une de ses satires :

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade ;

ce vers parut scandaleux à Dacier et à sa femme. « Vous avez, leur répondit le poète, un beau zèle pour les morts. Que diriez-vous donc si j'avais fait la chanson scandaleuse contre le père Massillon ? » C'était une chanson qui courait alors. « Ah ! répliqua Dacier, le bel homme que Massillon, pour le comparer à Socrate ! » Une femme d'esprit parlait assez mal des Anciens en présence de Dacier, et surtout du divin Platon. « Sans doute, répondit le savant, Madame ne daigne lire d'auteur ancien que Pétrone. Pardonnez-moi, Monsieur, répliqua-t-elle, j'attends, pour le lire, que vous en ayez fait un Saint. » On a de Dacier : I. Une édition de *Pomponius Festus*, dont nous avons parlé, et celle de *Valerius Flaccus, ad usum Delphini*, Paris, 1681, in-4°, avec des notes savantes et des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. II. *Nouvelle Traduction d'Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1681-89, 10 vol. in-12. Les fleurs du poète latin se flétrirent en passant par les mains du traducteur français. Quant au commentaire, on y rencontre quelques décisions si bizarres, des interprétations si singulières, que Boileau les appelait les révélations de M. Dacier. III. *Réflexions morales de l'empereur Antonin*, Paris, 1691, 2 vol. in-12. IV. *La Poétique d'Aristote*, in-4°, avec des remarques, dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition, Paris, 1692. V. *Les Vies de Plutarque*, 3 vol. in-4°, Paris, 1721 à 1734, réimprimées en 10 vol. in-12, à Amsterdam, 1724 : traduction plus fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a

des graces dans son vieux langage: Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude; encore le savant abbé de Longuerue le lui disputait-il. Son style est dénué de toute chaleur. « Il connaissait tout des Anciens, dit un homme d'esprit, hors la grace et la finesse. » Pavillon disait « que Dacier était un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité. » Cette fureur de l'antique était si forte en lui et en Mme Dacier, qu'ils faillirent à s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avaient puisé la recette dans Athénée. VI. *L'Œdipe* et *l'Électre de Sophocle*, in-12, version assez fidèle, mais plate. VII. Les *Œuvres d'Hippocrate* en français, avec des remarques, Paris, 1697, in-12; le texte est traduit fidèlement. VIII. Les *Œuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 volumes in-12, qui ne renferment que quelques-uns des Dialogues. Mais en 1771 on a publié sous le nom de Dacier, la *Bibliothèque des anciens Philosophes*, 9 vol. in-12. Cette collection contient la vie de Pythagore, ses symboles et ses vers dorés; la vie d'Hiéroclès et ses commentaires sur les vers dorés, 2 vol. Œuvres de Platon, Dialogues traduits par Dacier; le grand Hippias et l'Euthydedemus, traduit par Maucroix; le Banquet, traduit en partie par Racine, 3 vol. Les Lois et les Dialogues de Platon, trad. par Grou, 4 vol. On ajoute à ces 9 vol. la *République de Platon*, trad. par Grou, 2 vol. édition de Hollande; et le *Manuel d'Épictète*, trad. par Dacier, 2 vol. La prévention que Dacier avait pour les Anciens lui a fait trouver une grande conformité entre la sagesse du paganisme et la morale de l'Évangile, entre la doctrine de Platon et celle des premiers Pères de l'Église. Cependant il réforme leurs maximes par ses remarques, lorsqu'il trouve chez eux quelques principes peu conformes à la morale du christianisme. Dacier eut part à l'*Histoire métallique de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de deux mille livres.

DACIER (Anne Lefèvre), épouse du précédent, née à Saumur en 1651, de Tannegny Lefèvre, savant célèbre, eut les talens et l'érudition de son père, et s'annonça dans la littérature par son édition de *Callimaque*, enrichie de doctes remarques, un vol. in-4°, qui parut en 1675. Son épître dédicatoire, sa préface et ses notes sur ce poète, furent réimprimées à Utrecht, en 1697, dans la belle édition du *Callimaque* de Grævius. Mme Dacier mit ensuite au jour de savans *Commentaires sur plusieurs auteurs*, pour l'usage du Dauphin. *Florus* parut en 1674; *Aurelius Victor*, en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dictys* de Crète, en 1684. Elle précéda tous les savans qui avaient été chargés d'interpréter les auteurs latins pour l'éducation du jeune prince. « Ainsi, dit Bayle, voilà notre sexe hautement vaincu par cette illustre savante; puisque, dans le temps que plusieurs hommes n'ont pas encore produit un seul auteur, Mme Dacier en a déjà publié quatre. » Sa préface et ses notes sur Dictys ont été réimprimées en 1702, dans l'édition de Smids, à Amsterdam. De son côté, le célèbre Pitiscus a inséré tout le travail de Mme Dacier sur Aurelius Victor dans l'édition qu'il publia de cet

auteur à Utrecht, en 1696. Florus et Eutrope ont été de nouveau imprimés en Angleterre, le premier en 1692, le second en 1705. Son mari partagea ses travaux. Ils passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens formés par l'esprit et par l'amour. Le fils, qui donnait de belles espérances, et qui, dès l'âge de dix ans, disait « qu'Hérodote était un grand enchanteur, et Polybe un homme de grand sens », mourut en 1694: une de ses sœurs mourut aussi à 18 ans, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres le 17 août 1720. Elle avait obtenu la survivance de son mari à la place de bibliothécaire du Roi, distinction unique et honorable, dont sa mort l'empêcha de jouir. Également recommandable par son caractère et par ses talens, elle se fit autant admirer par sa vertu, sa fermeté, son égalité d'ame, sa générosité, sa modestie, que par ses ouvrages. Un seigneur allemand l'ayant priée de s'inscrire sur son *Album*, elle s'en défendit long-temps; enfin, vaincue par ses instances, elle écrivit son nom avec un vers de Sophocle, dont le sens est:

Le silence est l'ornement des femmes.

Elle avait une charité ardente pour les pauvres, et se mit quelquefois à l'étroit pour les secourir. On a d'elle: I. Une *Traduction* de trois comédies de Plaute, l'*Amphytrion*, le *Rudens* et l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Molière eut publié son Amphitryon, l'illustre savante avait entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, était fort supérieur. Mais, ayant appris que Molière devait donner une comédie des *Femmes Savantes*, elle supprima sa dissertation. On trouve à la tête de sa Traduction une préface intéressante sur l'origine, l'accroissement et les divers changemens de la poésie dramatique; sur la vieille comédie, la moyenne, la nouvelle; sur le mérite de Plaute et de Térence. Elle préfère le premier pour la force du comique et la fécondité de l'invention. Elle traduisit pourtant les pièces du second, en 1688, 3 vol. in-12; et ces deux versions sont, en général, faites avec goût et avec exactitude. II. Une *Traduction* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, avec une préface, et des notes d'une profonde érudition; réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12, C'est une des plus fidèles que nous ayons du poète grec, quoique ses beautés y soient souvent affaiblies. Cette traduction fit naître une dispute entre M[me] Dacier et La Motte, dispute qui n'apprit rien au public, si ce n'est que M[me] Dacier avait encore moins de logique que La Motte ne savait de grec. Dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, un vol. in-12, Amsterdam, 1715, in-8°, elle soutint la cause d'Homère avec la vivacité d'un commentateur; La Motte n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. L'ouvrage de La Motte, dit un écrivain ingénieux, semblait être d'une femme d'esprit, et celui de M[me] Dacier d'un homme savant. Cette femme illustre ne ménagea pas plus le jésuite Hardouin, dans son *Homère défendu*, contre l'Apologie que ce jésuite s'était avisé d'en faire. On a dit « qu'elle

avait répandu plus d'injures contre le détracteur d'Homère que ce poète n'en avait fait prononcer à ses héros. » Mais cette phrase ne doit pas être prise à la lettre, et les injures de Mme Dacier ne sont ni fréquentes ni grossières. III. Une *Traduction* du *Plutus* et des *Nuées* d'Aristophane, Paris, in-12, 1684. C'est la première traduction qu'on ait osé faire, en français, de ce comique grec ; et il était difficile de faire passer dans notre langue l'à-propos et le sel qui caractérisent ces pièces. IV. Une autre d'*Anacréon* et de *Sapho*, Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme, célèbre par ses talens, ainsi que par ses vices, n'était pas coupable de la passion déréglée qu'on lui reproche. Cette version est dédiée au duc de Montausier. On y trouve quelquefois le tour naïf et les graces du poète grec. Elle a été réimprimée en Hollande. La Motte, au sujet de cette traduction, lui adressa une jolie ode qu'on trouve dans ses Œuvres. Mme Dacier avait encore fait des *Remarques* sur l'Écriture sainte. On la sollicita souvent de les publier; elle répondit toujours « qu'une femme doit lire et méditer l'Écriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne ; mais que le silence doit être son partage, suivant le précepte de Saint Paul. » La réputation de Mme Dacier s'étant répandue dans toute l'Europe, la reine Christine de Suède lui fit faire des complimens par le comte de Konigsmarck; cette princesse lui écrivit même pour l'attirer à sa cour. L'abbé Fraguier a consacré une élégie à la mémoire de Mme Dacier; et La Monnoye a fait son épitaphe en vers. Guiraudet, dans son ouvrage *De la Famille, considérée comme l'élément des sociétés*, s'élève avec force contre les prétentions des femmes à fournir la carrière des sciences et des arts : mais il excepte ainsi de sa censure la savante Dacier : « Respectable et docte Dacier ! tu remplis avec autant de distinction que de zèle les devoirs d'épouse et de fille, quand, attachée au double joug de l'hymen et de la science, tu traças, à côté de ton époux, les pénibles sillons de la critique, et que vous défrichâtes ensemble les champs épineux de la philologie; pénible labeur, auquel ton père avait façonné tes premiers ans ! Que d'autres te louent d'avoir été femme savante; je t'admire et te loue bien plus encore, parce que tu n'as été savante que pour mieux remplir ta qualité d'épouse et de mère. Quelle que soit ta réputation, tu seras plus justement célèbre par cette soumission aux vœux d'un père, aux goûts d'un époux, que par la manière dont tu remplis ta part dans cette érudite association. Reçois ici le premier hommage peut-être qu'on t'ait présenté dans ce genre, et puisse-t-il te consoler de quelques critiques, comme il doit t'absoudre à jamais de tout reproche de prétention ou de vaine gloire ! »

DACIO ou DACIUS, évêque de Milan, vivait dans le 6e siècle. Il fut à la tête de son église, depuis 527, jusqu'à 555, époque de sa mort. Il encouragea les habitans de cette ville à se défendre courageusement contre les Goths qui les assiégeaient : malgré son zèle et ses vives exhortations, la ville fut prise; trois mille personnes furent passées au fil de l'épée, et Dacius lui-même, au rapport de Procope, fut obligé de se sauver. Il avait

laissé une *Chronique*, dont on n'a pu retrouver qu'un fragment du chap. 10, où il parle de l'hymne *Te Deum laudamus*.

DADIN. *Voyez* HAUTESERRE.

DAEHNERT (JEAN-CHARLES), né à Stralsund en 1719, mort le 5 juillet 1785, professa la philosophie et le droit à l'université de Greifswald. Il publia un grand nombre d'ouvrages dont nous ne citerons que les suivans : I. *Réflexions critiques sur les traductions allemandes*, Greifswald, 1743, in-8°. II. *Notices littéraires Poméraniennes*, ibid., in-8°. III. *Événemens remarquables et anecdotes pour servir à l'histoire du roi Charles XII*, Greifswald et Leipsick, 1757, in-8°. IV. *Principes constitutionnels de la monarchie Suédoise*, Rostock, 1759, in-8°, etc., etc., etc. On trouve la liste des autres ouvrages dans le *Dictionnaire de Meusel*.

DAELMANN (CHARLES-GUISLIN), né à Mons en 1690, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collége Adrien, et chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et de Sainte-Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *Théologie scolastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois en 9 vol. On y voit plusieurs *Oraisons latines* qui montrent qu'il était versé dans les belles-lettres.

DAELMANN (GILLES), médecin hollandais du 17e siècle, voyagea aux Indes, où il exerça sa profession pendant plusieurs années. On a de lui un ouvrage qui a paru à Amsterdam en 1694 et en 1703, in-8°, sous ce titre, *de Nieuws herwomdegeneeskonst*. Il fut traduit en allemand, et publié à Francfort en 1694, in-8°. On l'a encore dans la même langue, de l'édition de Berlin, en 1715, in-8°, avec les notes de J. Daniel Gohlius.

DAENS (JEAN), riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au desir que Daens avait de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avait prêtés au prince. « Je suis, lui dit-il, trop payé par l'honneur que Votre Majesté me fait. »

DAGAR (JACOB), peintre français, né à Paris en 1640, mort en 1715, élève de Vouet, sous lequel il apprit à peindre l'histoire et le portrait, dans lequel surtout il a excellé. Cet artiste, après un long séjour en Danemarck, à la cour de Christian V, passa ensuite à Londres, où il fut bien accueilli; puis il retourna en Danemarck, où il mourut.

DAGINCOURT (FRANÇOIS-GERMAIN), né en 1729, ancien fermier-général, aimait les arts, et les cultiva avec succès. Après s'être exercé long-temps à Paris, où il fréquentait les artistes et leurs ateliers, il fit le voyage de l'Italie pour accroître et perfectionner ses connaissances. Il a fait élever à Rome, à ses frais, un monument au Poussin dans une des salles de l'Académie de cette ville. On a de lui quelques *pièces gravées à l'eau-forte* en 1758, d'après Boucher.

DAGOBERT Ier, roi de France, fils de Clotaire II et d'Haldetrude, né vers l'an 600, fut fait roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628, et se signala contre les Esclavons, les Saxons, les Gascons et les Bretons; mais il ternit l'éclat de ses victoires par sa cruauté, et

par sa passion démesurée pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avait d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps, qui portaient le nom de reines, sans compter les concubines. Ce fut Dagobert qui publia les lois des Francs, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Épinay le 19 janvier 638, âgé d'environ 36 ans; il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Denis, dont il est considéré comme le fondateur, à cause des libéralités qu'il lui a faites. Quelques chroniques lui ont donné le titre de Saint, ainsi qu'à la plupart de nos rois de la première race. Mais l'Église ne leur a pas confirmé ce titre. Il faut avouer que c'étaient d'étranges Saints! Que penser, en effet, d'un prince tel que Dagobert, qui, ayant subjugué les Saxons, eut la cruauté de faire couper la tête à tous ceux qui excédaient la longueur de son épée? Les épées des Francs étaient plus longues de beaucoup qu'elles ne le sont aujourd'hui; mais les Saxons étaient aussi d'une haute stature, et il en fut fait un massacre effroyable. Ces atrocités furent, pour ainsi dire, surpassées encore par le massacre des Bulgares, auxquels il avait donné asile, lorsqu'ils fuyaient devant les Huns; mais Dagobert, craignant qu'ils ne gardassent le pays qu'il leur avait cédé, les fit égorger dans une seule nuit au nombre de dix mille familles. Ce prince aimait beaucoup Paris; et, comme il était avide de plaisirs, il trouvait plus facilement à satisfaire ses goûts dans la capitale. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert que l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II, et de Raguetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II, surnommé le Jeune, roi d'Austrasie, fils de Sigebert II, devait monter sur le trône de son père, mort en 656; mais Grimoald, maire du palais, le fit arrêter, comme il n'était encore qu'en bas âge, il le fit conduire secrètement en Angleterre, et donna le sceptre à son propre fils, Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, et, sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childéric II. Dagobert épousa une Saxonne nommée Mathilde, dont il eut Sainte Ermine, abbesse d'Hoëren, où il avait été conduit. Après la mort de Childéric, il reprit la couronne d'Austrasie, en 674, et en 679 Ebroïn, maire du palais, le fit assassiner comme il marchait contre Thierri, roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Dagobert fonda divers monastères, et gouverna son peuple en paix. Il ne laissa que des filles. Sa sépulture est à Stenay, où la mémoire de ses bienfaits le fit sincèrement regretter. D. Bouquet prétend que ce n'est pas lui qu'on y considère comme martyr sous le nom de Dagobert.

DAGOBERT III, appelé aussi Dagobert II, fils et successeur de Childebert III, roi de Neustrie, l'an 711, mort le 17 janvier 715, laissa un fils, nommé Thierri, auquel les Francs préférèrent Chilpéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Henschenius a publié en 1653 une savante dissertation sur les trois Dagobert, rois de France, in-4°. Le plus mémorable événement de son règne, fut la mort de Pépin-le-Gros, qui gouvernait alors sous son nom la

France, et auquel il ne survécut pas long-temps.

DAGOBERT (Louis-Auguste), général français, né à Saint-Lô, département de la Manche, d'un père noble, entra comme officier dans le régiment de Tournaisis; tous ses grades, jusqu'à celui de maréchal-de-camp, furent le prix de son courage aux batailles de Minden et de Clostercamp. Général d'avant-garde à l'armée d'Italie, sous Biron, en 1793, avec 800 soldats, près de Nice, il attaqua 2000 Piémontais; après les avoir taillés en pièces, il atteignit une autre colonne sur les hauteurs du Col-de-Négro, et la poursuivit de poste en poste jusqu'à la Visubia. Le bruit de sa valeur le fit choisir pour commander l'armée des Pyrénées orientales. Il combattit contre 30,000 Espagnols avec une poignée de soldats, s'empara de Puicerda, marcha sur Belver, et reconquit en vingt-quatre heures la Cerdagne française. Il défendit avec courage Mont-Louis; et après avoir battu les assiégeans, il les força à lever le siége de cette place. Les Espagnols furent encore défaits par lui près d'Olette et de Campredon; et, le 10 avril 1794, à Monteilla: cette dernière victoire, où il fit beaucoup de prisonniers, lui ouvrit les portes d'Urgel. Dagobert mourut au milieu de ses succès, le 21 du même mois. Il est le premier général de la guerre de la révolution qui ait terminé sa vie sur une terre étrangère soumise à ses armes. Il légua à ses subordonnés deux grands exemples, sa valeur et son désintéressement. Les officiers firent les frais de ses funérailles. On a de lui : *Nouvelle méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecque et romaine, pour être particulièrement l'ordonnance des Français*, in-8°, 1793.

DAGOMARI (Paul), surnommé *le Géomètre*, et réputé l'inventeur des almanachs, naquit d'une noble famille de Prato, dans le 14ᵉ siècle, et mourut à Florence vers l'an 1365. On lui éleva un tombeau de marbre dans le monastère de la Sainte-Trinité de cette ville, où ses manuscrits étaient conservés avec soin.

DAGONEAU (Jean), qui passa pour avoir composé une satire très-virulente, intitulée : *Légende de don Claude de Guise*, était protestant, fut arrêté avec deux de ses frères, après le massacre de la Saint-Barthélemi, et fut jeté dans la prison de Mâcon, d'où il ne sortit qu'en payant une somme considérable à l'abbé de Cluni. Revenu chez lui, il trouva sa maison pillée, et fut accablé d'injures par sa femme, qui s'était aussi déclarée contre lui. Dagoneau mourut de chagrin, selon les uns, et fut empoisonné suivant d'autres en 1580. Plusieurs historiens et biographes ont soutenu qu'il n'était pas l'auteur de la *Légende*, mais de Thou et d'Aubigné sont d'un avis contraire.

DAGOTY. *Voyez* Gautier.

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer, au milieu du 17ᵉ siècle, mort à Courbevoye en 1745, avait été professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, principal de ce collége, et recteur de l'université. On a de lui : I. Un *Cours de Philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités, 1701-1703, 3 vol. in-12. II. Un petit *Ouvrage* en français, contre les Avertissemens de Languet, depuis archevêque de Sens, anti-janséniste déclaré.

Dagoumer était extrême dans l'opinion contraire, et entêté comme la plupart des raisonneurs scolastiques. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de Guillomer dans son roman de Gil-Blas. Dagoumer, malgré son mérite, avait des goûts crapuleux. Il s'enivrait. Un jour sortant du cabaret, il s'arrêta contre le mur de la rue St.-Séverin, près de la fontaine, pour satisfaire un besoin naturel. Son jugement obscurci par les fumées du vin, lui laissa croire qu'il était la cause du bruit que faisait l'eau qui coulait de la fontaine. Il y avait plus d'une demi-heure qu'il attendait dans cette attitude, que son besoin fût satisfait, lorsqu'il fut tiré de son erreur par un ami qui le reconnut, et qui lui donna le bras pour rentrer au collége.

D'AGRAIN. *Voy.* Agrain (d').

DAGUES DE CLAIRFONTAINES (Simon-Antoine-Charles), de l'Académie d'Angers, et de la Société d'agriculture de Tours, né au Mans le 31 mars 1726, et mort à la fin du 18e siècle, a publié : I. *Éloge historique d'Abraham Duquesne*, 1766, in-8°. II. *Premier cri d'un cœur français sur la mort de la Reine*, 1768, in-8°. III. *Bienfaisance française*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle*, 1778, 2 vol. in-8° ; compilation à laquelle le goût n'a pas toujours présidé. IV. Il a aussi publié la nouvelle édition de la *Vie de Nicole*, par l'abbé Goujet, avec un *Essai* sur la mort de ce dernier.

D'AGUESSEAU. *V.* Aguesseau.

DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, né à Baume-les-Dames en Franche-Comté, le 1er décembre 1707, et mort à Besançon le 18 avril 1782, se distingua dans sa société par sa piété et par son zèle. Ses ouvrages sont estimés. On a de lui : I. *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12. II. *Exercices chrétiens des gens de guerre*, où les instructions les plus intéressantes sont confirmées par des traits d'histoire curieux et édifians, Lyon, 1759, in-12. III. *Exercices du chrétien, contenant les préservatifs les plus sûrs contre le péché*, etc., Lyon, 1759, in-12. IV. *La Consolation du Chrétien dans les fers*, ou *Manuel des Chiourmes*, Lyon, 1779, in-12.

D'AGUIRRE. *V.* Aguirre (d').

DAHERY. *Voy.* Khalyl.

DAHLBERG (Éric, comte de), général suédois, né en 1625, mort à Stokholm en 1703, perdit ses parens dès sa jeunesse, et son éducation fut très-négligée ; mais il suppléa, par son application et son génie, à ce qui lui avait manqué d'instruction. Il étudia les fortifications, et en 1648 il fut nommé ingénieur. Gustave Adolphe le chargea des travaux pour la défense de Thorn, et il suivit ce monarque dans la guerre de Pologne. Ce fut par ses avis que le roi entreprit de faire passer à son armée le grand Belt sur la glace en 1658. Cette expédition donna à Gustave le moyen de pousser ses conquêtes jusqu'à Copenhague. En 1660, Dahlberg fut anobli, et en 1669 il fut nommé commandant de Malmoë, et surintendant des fortifications. Sous la conduite d'un tel ingénieur, cette partie des travaux fut portée à la perfection, et Dahlberg fut surnommé *le Vauban de la Suède*. En 1690, le roi le récompensa, en le nommant gouverneur de la Livonie. On a

de cet habile ingénieur un ouvrage intitulé : *Suecia antiqua et hodierna*, 3 vol. in-fol., 1700.

DAHLMAN (PIERRE), bibliographe, qui vivait à Halle au commencement du 18e siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *Les Écrivains pseudonymes démasqués* (en allemand), Leipsick, 1710, in-8°. II. *Théâtre historique des publicistes et jurisconsultes les plus célèbres*, Francfort et Leipsick, 1710 et 1715. Ces écrits sont peu estimés.

DAHLMAN (CHARLES), agronome suédois, qui publia, dans le 18e siècle, un ouvrage sur l'agriculture de son pays, intitulé : *Svenska hushalls ræn, foersta delen*, Stockholm, 1746, in-8° : ce n'est que la première partie ; la seconde parut en 1747, et la troisième en 1750. Dahlman publia aussi un ouvrage sur la culture du houblon.

DAHLSTIERNA (GUNNO-EUSELIUS DE), savant et poète suédois, né en 1618, a donné les ouvrages suivans : I. Un *poème* sur la mort de Charles XI, estimé des lecteurs nationaux. II. *Latium in Livoniâ*, dans lequel il essaie de prouver que la langue de la Livonie et le latin ont une grande conformité. III. Une dissertation savante sur l'*Ambre jaune et le Succin*. Il mourut en 1709.

DAHURON (RENÉ), jardinier, élève du célèbre La Quintinie, a publié un nouveau *Traité des arbres fruitiers, contenant plusieurs figures* (en bois), *qui marquent les manières de les bien tailler*, Paris, de Sercy, 1696, in-12 ; 2me édition, 1719, 1752 ; il a été traduit en italien. Ce traité est divisé en deux parties : la première est remplie de principes sages, et exposés avec méthode et clarté ; la seconde est si fort au-dessous, qu'on est fondé à croire qu'elle n'est pas du même auteur. Dahuron a donné un autre ouvrage (en allemand), *le Jardinier complet*, Veimar et Cell, 1758, in-8°.

DAIGNAN (GUILLAUME), né à Lille en 1732, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, où il mourut le 16 mars 1812, dans un âge avancé, ancien médecin des hôpitaux militaires et des armées, s'établit à Paris avant la révolution, et y acheta une charge de médecin ordinaire du roi. Sous le règne de la Convention, il fut nommé membre du conseil de santé, et ne tarda pas à obtenir sa retraite. Loin d'adopter les innovations que l'on s'efforçait chaque jour d'introduire dans la médecine, Daignan resta constamment fidèle aux principes consacrés par les grands maîtres : il s'est fait beaucoup d'honneur dans la pratique ; également prodigue de soins envers toutes les classes de la société, il aida souvent de sa bourse le malade indigent. Au talent le plus estimable dans son art, il réunissait celui d'un littérateur distingué. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on remarque : I. Une *Traduction* de Baglivi, Paris, 1757, in-12. II. *Tableau des variétés de la vie humaine*, où l'on trouve des recherches profondes, des aperçus lumineux, et une vaste érudition, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. III. *Réflexions sur la Hollande*, Paris, 1778, in-12, et 1802, in-8°. IV. *Topographie médicale du Calaisis*, 1778, in-8°. V. *Mémoire sur l'Épizootie de la Chatellenie de Bergues*, 1778, in-8°. VI. Plusieurs *Dissertations* latines et

françaises sur la médecine et la physiologie.

DAILLÉ (JEAN), en latin *Dallæus*, né à Châtellerault en 1594, d'un receveur des consignations, chargé, en 1612, de l'éducation de deux petits-fils de Duplessis-Mornay, fit, avec eux, plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connaissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après. Ce ministre, illustre par son érudition autant que par sa probité, mourut à Paris le 15 avril 1670. Les protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont: I. *De usu Patrum*, traduit en latin par Mettayer, Genève, 1646, in-4°, très-estimé dans sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition. II. *De pœnis et satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam, 1649. III. *De jejuniis et quadragesimâ*, in-8°. IV. *De Confirmatione et Extremâ-Unctione*, in-4°, Genève, 1669. V. *De cultibus religiosis Latinorum*, Genève, 1671, in-4°. VI. *De fidei ex Scripturis demonstratione*, etc. VII. *De sacramentali, sive auriculari confessione*, 1661, in-4°: l'un des traités les plus forts qu'on ait publiés sur cette matière. VIII. *Apologie des Eglises réformées*, 1633, in-8°. Des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Écriture et des Pères. On peut voir dans les Mémoires du P. Nicéron, le détail de quelques autres de ses ouvrages. Il était si prévenu contre les voyages, qu'il regrettait les deux années qu'il avait passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande; il croyait qu'il les aurait mieux employées dans son cabinet. Son fils Adrien, mort en 1690 à Zurich, où il s'était retiré après la révocation de l'édit de Nantes, a écrit sa Vie. *Voyez* MORUS.

DAILLON. *Voy.* CROTTE.

DAILLON (BENJAMIN DE), fut, vers la fin du 17e siècle, ministre de l'Église de la Rochefoucault. Il était issu de la famille des comtes de Lude. Il fut persécuté par les ennemis des protestans; le temple de la Rochefoucault fut démoli. Daillon se réfugia en Angleterre, après la fameuse révocation de l'édit de Nantes, et il mourut dans ce pays, où il était ministre de l'église française de Catterlough. On a de lui, entre autres sermons, celui qui est intitulé: *Examen de l'oppression des réformés en France, où l'on justifie l'innocence de leur religion*, Amsterdam, 1687, 1691, in-12. — Son frère, JACQUES, était établi bien avant lui en Angleterre. Il mourut à Londres en 1726, âgé de plus de 80 ans, laissant, entre autres ouvrages, un livre intitulé: *Démonologie*, Londres, 1723.

DAILLON. *Voy.* LUDE.

DAILLY (M. F.), premier commis des finances sous Turgot, directeur-général des vingtièmes, conseiller d'état, et procureur-général-syndic de l'assemblée provinciale de l'Ile-de-France, fut nommé député du tiers-état du bailliage de Chaumont aux États-

généraux, dont il fut le premier président d'âge. Après la session, nommé membre du département de Paris, il quitta cette place pendant la tourmente révolutionnaire. Après le 18 brumaire, il fut appelé au sénat, et mourut le 10 août 1800, à l'âge de 76 ans. Dailly, lié avec Turgot, Malesherbes, d'Ormesson, Franklin et Necker, avait travaillé avec eux à la rédaction de plusieurs Mémoires sur l'administration. Il s'occupa aussi d'agriculture, et eut part aux ordonnances de 1764, 1765 et 1766.

DAILLY. *Voy.* AILLY (D').

DAIMBERT, archevêque de Pise, assista au concile de Clermont, où le pape Urbain prêcha la première croisade. Après la prise de Jérusalem par les Chrétiens, Daimbert envoyé en Palestine, comme légat du Saint-Siége auprès des croisés, fut nommé patriarche latin de Jérusalem. Godefroi étant mort, Daimbert disputa la couronne à Baudouin Ier; mais son ambition échoua: il fut dépouillé de son église et obligé de se réfugier à Rome. Le pape Pascal II ayant prononcé en sa faveur, Daimbert se disposait à retourner dans la Palestine lorsqu'il mourut en 1107.

DAIN (OLIVIER LE). *V.* LEDAIN.

DAIRE (LOUIS-FRANÇOIS), né à Amiens en 1713, mort à Chartres le 18 mars 1792, embrassa la profession religieuse chez les Célestins, et fut fait bibliothécaire de la maison de Paris. Il y professa pendant trois ans la philosophie et la théologie. Il a consacré la plupart de ses écrits à l'histoire de sa province. On lui doit: I. *Supplément à l'Almanach de Picardie*, 1753. II. *Histoire de la ville d'Amiens depuis son origine*, 1757, 2 vol. in-4°. III. *Histoire de la ville de Montdidier*, 1765, in-12. IV. *Tableau historique des sciences, etc., dans la province de Picardie*, 1768, in-12. V. *Histoire de la ville de Doulens et du bourg de Granvilliers*, 1785, 3 vol. in-12. Il a publié encore les *Epithètes françaises*, rangées sous leurs substantifs, 1759, in-8°; *Vie de Gresset*, Paris, 1779, in-12, et un *Almanach proverbial et gaulois; Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12. Il avait commencé la *Traduction* française de l'*Alexandréidos*, poème de Philippe Gauthier, de Châtillon, en dix chants; mais il est mort avant de la publier. L'Académie de Rouen le comptait parmi ses membres.

DAIRVAL (DE). *Voyez* BAUDELOT.

DAIX (FRANÇOIS), né à Marseille vers 1580, meilleur poète latin que français, fit paraître à Lyon, en 1605, sous le titre de *Prémices*, en 1 vol. in-12, un recueil de vers, divisé en trois livres. La plupart des pièces de ce recueil sont sur des sujets de galanterie, et de nature à ne pas faire regretter que l'auteur ne leur ait pas donné la suite, que le titre semblait annoncer.

DAKE ou DACKE (NICOLAS), paysan suédois de la province de Smolande, se mit à la tête des laboureurs qui levèrent l'étendard de la révolte contre Gustave-Vasa, pour le rétablissement de l'ancienne religion. Il obtint d'abord de grands succès, et traita même avec plusieurs princes d'Allemagne. Mais enfin Gustave vint à bout de diminuer le nombre de ses partisans; de sorte que bientôt Dake, resté seul, fut obligé de se sauver dans les bois; des soldats le tuè-

rent à coups de fusil en 1543. Son corps fut écartelé, et sa tête placée sur la roue avec une couronne de cuivre.

DALAYRAC (Nicolas), compositeur célèbre, né à Muret en Languedoc, d'une famille noble, le 13 juin 1753, mort à Paris le 27 novembre 1809, annonça dès l'âge de 14 ans un goût décidé pour la musique. Son père le destinait au barreau. Après avoir achevé ses études élémentaires de droit, et débuté dans cette carrière aussi peu analogue à ses sentimens qu'à ses goûts, il obtint en 1774 une place dans les gardes du comte d'Artois. Comme il jouait très-bien du violon, il fut admis à faire sa partie dans les concerts les plus brillans de la capitale; bientôt, à l'aide des excellens principes qu'il avait reçus pour la composition, de Langle, élève de Caffaro, il débuta par des duos de violon et des quatuors, qu'il publia sous un nom italien et qui eurent une vogue prodigieuse. A la suite de ces succès, il mit en musique le *Petit souper* et *le Chevalier à la mode*, qui furent représentés par les comédiens italiens. Les plus grands applaudissemens furent donnés à la musique, où l'on trouva de la facilité, de la grace, de l'esprit et surtout beaucoup de chant. Ces deux pièces furent suivies de l'*Eclipse totale*, paroles de la Chabeaussière, où l'on admira l'élégance et l'esprit qu'on trouve dans les productions de Grétry. Le *Corsaire*, opéra en trois actes, fut accueilli avec un nouvel enthousiasme. Dalayrac avait cette finesse de tact précieuse qui lui découvrait toujours les défauts ou les parties faibles d'un ouvrage de théâtre, et qui le fit surnommer à juste titre le *musicien poète*. Aucun compositeur peut-être, après Grétry, ne posséda aussi éminemment que lui la connaissance juste et raisonnée de l'art scénique et musical, ni l'entente du théâtre. Pendant les 28 années qu'a duré sa vie théâtrale, Dalayrac a écrit 56 *ouvrages*, et, par une bien singulière conformité, ce nombre répond au nombre d'années qu'il a vécu. La dernière pièce qu'il composa fut le *Poète et le Musicien*, paroles de M. Dupaty. Ses derniers instans ne furent qu'un délire de composition, et il ne cessait de répéter les traits de chant qu'il a mis dans ce dernier ouvrage. Parmi ses opéras, ceux qui ont eu le plus de succès sont: *Adolphe et Clara, Maison à Vendre, Gulistan, Camille, Nina, Primerose, Azémia, les Deux Petits Savoyards, Romeo et Juliette, Picaros et Diego, Gulnare, Ambroise ou voilà ma journée, Philippe et Georgette, la Soirée orageuse, Raoul sire de Créqui, Sargine, Alexis; Adèle et Dorsan, La Jeune Prude, Lina et la Maison isolée.* Le genre dans lequel Dalayrac a excellé davantage, ou plutôt dans lequel il semble avoir donné le précepte et l'exemple, est la *Romance*. « C'est lui, dit un biographe, c'est lui qui a naturalisé dans toute la France ces airs tendres et mélancoliques connus sous le nom de *Romances*, et qui avaient été pendant plusieurs siècles l'apanage exclusif des troubadours, avant que Dalayrac les eût fait entendre sur nos théâtres C'est donc à lui que nous devons ce genre de musique, d'autant plus difficile, qu'il s'écrit avec l'ame, et que l'art et la science sont également impuissans pour le pro-

duire. C'est dans les Romances, que cet auteur est vraiment inimitable. Elles respirent la sensibilité, le naturel, les graces, et surtout ce tendre abandon, et cette tristesse délicieuse qu'il semble avoir empruntée de Tibulle et des poètes provençaux.» Une bonne action qui ne lui fit peut-être pas moins d'honneur que son talent, c'est l'annulation qu'il fit lui-même du testament de son père qui l'avait institué son unique héritier au préjudice d'un frère cadet, et cela, dans un moment où il venait de perdre le fruit de dix ans de travaux, par la faillite de Savalette de Lange.

DALBERG (Jean Camerer de), évêque de Worms, né à Oppenheim en 1445, fit en 1476 un voyage en Italie, où il se lia avec les savans les plus distingués de ce temps-là. De retour en Allemagne, le comte palatin du Rhin le fit son conseiller intime et son chancelier. En 1482, Dalberg fut appelé au siége de Worms. Ce prélat protégea les savans, et eut une grande part au rétablissement des bonnes études en Allemagne. Il fut l'un des principaux fondateurs de l'Académie d'Heidelberg, la plus ancienne de l'Allemagne et dont il fut président. Il possédait une riche bibliothèque, qui fut ensuite réunie à celle d'Heidelberg, dont la bibliothèque royale possède actuellement un grand nombre de manuscrits. En 1499, Dalberg fut obligé par suite des troubles politiques, de quitter sa ville épiscopale, et se retira à Ladenburg, où il mourut le 23 juillet 1503.

DALBERG (Wolfgange-Heribert, baron de), ministre d'état du grand-duc de Bade, mort à Manheim le 27 septembre 1806, à l'âge de 86 ans, était ami zélé et protecteur actif des sciences et des arts. Aussi longtemps que la société allemande de Manheim a existé, il en a été le premier présideut; et le théâtre de cette même ville, dont il a été l'intendant jusqu'en 1803, lui doit son origine et sa conservation. Il est auteur de différens ouvrages dramatiques, dont plusieurs ont paru sous son nom. En voici les titres : I. *Watwaïs et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8°. II. *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8°. III. *Electre*, récitatif musical, ibid., 1780, in-8°. IV. *Jules César*, ou la *Conjuration de Brutus*, tragédie d'après Shakespeare, ib., 1785, in-8°. V. *Le Colérique*, comédie en 5 actes, imitée de l'anglais de Cumberland, ibid., 1786, in-8°. VI. *Oronocho*, tragédie en 5 actes, imitée de l'anglais, ibid., 1786, in-8°. VII. *La Fille célibataire*, drame en 2 actes, Augsbourg, 1786, in-8°. VIII. *Les Frères*, drame en 5 actes, imité de l'anglais de Cumberland, Manheim, 1786, in-8°. IX. Le *Religieux du Mont-Carmel*. poème dramatique en 5 actes, Berlin et Leipsick, 1787, in-8°. X. *Montesquieu*, ou *le Bienfait caché*, drame en 5 actes, pour le théâtre national de Manheim, Manheim, 1787, in-8°. Il a aussi travaillé à l'ouvrage périodique qui a paru sous le titre de *Rheinische Beitræge*, qu'on peut traduire par *Mélanges Rhénanes*.

DALBERG (Frédéric-Hugues de), frère du précédent, chanoine de Worms, mort à Aschaffenbourg en 1812, a publié un bon ouvrage sur la religion d'Orient, intitulé : *Histoire d'une*

famille Druse. Cet ouvrage a été traduit en français, sous le titre de *Mehaled et Zedli*, Paris, 1811, 2 vol. in-12. On a aussi de lui plusieurs ouvrages sur la musique. — François - Henri de DALBERG, père des deux précédens, burgrave de Friedberg, né en 1716, mort en 1776. Ce fut en sa faveur que Joseph II institua l'ordre de Saint-Joseph.

DALE (SAMUEL), médecin anglais, né en 1650, mort en 1739, fut d'abord apothicaire à Braintrée, au comté d'Essex; mais en 1690, il fit sa licence au collége de médecine, et fut associé de la Société royale. Alors il s'établit à Bocking, où il exerça la médecine. Il mourut dans cette ville, et laissa plusieurs ouvrages intéressans, dont les principaux sont: I. *Pharmacologia, seu manuductio ad materiam medicam*, qui a eu trois éditions. II. *Les Antiquités de Harwick, et la cour du roi Pétau* (Dovercourt), dont Silas Taylor est le véritable auteur; mais qui a été considérablement augmenté par le docteur Dale. Il a aussi quelques écrits insérés dans les *Transactions philosophiques*, et un *Traité* des coquillages, des animaux et des plantes des endroits maritimes du comté d'Essex; mais le nombre des plantes dont il parle n'est pas considérable.

DALE. *Voyez* VAN DALE.

DALÉCHAMPS (JACQUES), savant médecin et botaniste français, célèbre par son érudition, né à Caen l'an 1513, mort en 1588 à Lyon, où il exerçait la médecine, fut reçu dans la faculté de Montpellier en 1545, bachelier sous Rondelet en 1546, et docteur l'année suivante. Il possédait les langues et les belles-lettres. On a de lui: I. *Historia generalis plantarum*, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol.; traduits en français par Jean Desmoulins; 2 vol. in-fol. ibid., 1653. Cette histoire des plantes n'est pas entièrement de Daléchamps. II. Une *Traduction* en latin des quinze livres d'Athénée, en 2 vol. in-fol., 1552, avec des notes et des estampes. III. Une *Traduction* en français du sixième livre de Paul d'Egine, enrichie de savans *Commentaires* et d'une *Préface* sur la chirurgie ancienne et moderne. IV. Les onze livres d'administrations anatomiques de Claude Galien, translatés et corrigés, Lyon, 1566, in-8°. V. Des *Notes* sur l'Histoire naturelle de Pline, 1587, in-fol. VI. Un *Traité de Chirurgie*, en français, Lyon, 1570, 1573, in-4°, Paris, 1610, in-4°, avec les additions de Jean Girault. VII. *De peste libri tres*, Lyon, 1562, in-12.

DALEMBERT. *Voy.* ALEMBERT.

DALÉMILE, le plus ancien des poètes et des écrivains bohémiens que nous connaissions, était natif de Mezriz, chanoine de la collégiale de Saint-Boleslas-le-Vieux, et vivait au commencement du 14e siècle. Il écrivit en bohémien l'histoire de son pays, d'après les plus anciennes chroniques, et poussa cette entreprise jusqu'à l'an 1314. Cette chronique, précieuse pour la fidélité avec laquelle les faits y sont exposés, fut imprimée en 1620, à Prague, in-4°, par Jean Grassin, secrétaire de cette ville. C'est un des livres les plus rares qui existent.

DALEN (CORNEILLE VAN), dit *le Jeune*, graveur et dessinateur, né à Harlem en 1640, était

fils d'un marchand d'estampes ; il a imité la manière de Visscher, dont on croit qu'il fut l'élève. Il se distingua parmi les graveurs hollandais, par un burin léger et délicat. Il a travaillé souvent dans la manière de Blocteling ; mais plus souvent encore il imita si bien celle de Visscher, que plusieurs de ses pièces sont attribuées au dernier. On remarque en général dans tous ses ouvrages beaucoup de goût et d'intelligence. Il a gravé d'après Rubens, Flinck, et plusieurs autres morceaux d'après divers maîtres, tels que les *quatre Pères de l'Eglise*, *la Nature embellie par les Graces*, *Vénus et l'Amour*, *le Concert*.

DALENS (Thierri van), peintre de paysage, né à Amsterdam en 1669, fut élève de son père, et le surpassa étant encore très-jeune. En 1672, il se retira à Hambourg, pour s'éloigner de la guerre qui accablait sa patrie. Aussitôt que la Hollande fut délivrée de ce fléau, Van Dalens retourna à Amsterdam, où ses tableaux lui acquirent de la réputation, mais il n'en jouit pas long-temps : car la mort l'enleva au printemps de sa vie, à l'âge de 29 ans, en 1688.

DALESME (André), physicien français, était membre de l'Académie des sciences en 1699, en qualité de mécanicien pensionnaire. Il mourut en 1727. Parmi les nombreuses inventions de Dalesme, on cite celle du poêle ou fourneau qui porte son nom, dans lequel la fumée est forcée de descendre dans le brâsier, et de s'y convertir en flamme. Ce fourneau a passé de mode, parce qu'on a prétendu qu'il chargeait l'air d'exhalaisons nuisibles.

DALESMAN. *Voyez* Speronella.

DALET (la comtesse de), fille du comte de Bussy-Rabutin, morte vers la fin du 17e siècle, est mise au nombre de celles qui firent, par leur esprit, l'ornement de la cour de Louis XIV. Le peu de *Poésies* qui reste d'elle ne donne cependant pas une grande idée de ses talens. On peut en juger par le conte de *la Calomnie confondue*, inséré dans le recueil du P. Bouhours, et que Philippon-la-Madeleine a reproduit dans son Dictionnaire, pour apprendre à se défier des réputations.

DALGARNO (George), savant Écossais, natif d'Aberdéen, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Ars signorum vulgò character universalis et lingua philosophica*, Londres, 1661, dans lequel il expose un système pour une langue universelle. Ce livre est devenu fort rare, parce que tous les exemplaires ont été détruits dans l'incendie de 1666.

DALH (Michel), peintre danois, célèbre par les portraits qu'il a peints, fut appelé en Angleterre pour faire celui de la reine Anne; il s'y fixa, et mourut dans ce royaume en 1643.

DALIBARD (Thomas-François), botaniste français du 18e siècle, fut le premier qui fit goûter en France le système de Linné. Le botaniste suédois lui en témoigna sa reconnaissance, en donnant à une plante du Canada le nom de *Dalibarda*. Dalibard contribua aussi à la découverte du célèbre Franklin, sur l'électricité et les paratonnerres; « car ce fut lui, dit un savant biographe, qui confirma le premier, par expérience, cette théorie, en

élevant une barre de fer sur une cabane qu'il avait fait construire près de Marly-la-Ville. Ayant eu le courage de s'y tenir pendant un orage, il fut récompensé de son zèle en voyant jaillir de ce conducteur des étincelles de l'électricité atmosphérique.» On a de Dalibard: *Floræ Parisiensis prodromus*, Paris, 1749, in-12, avec quatre planches ; c'est le *Botanicon Parisiense* de Vaillant, rangé d'après le système de Linné. Il donna aussi dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, des *Observations sur le réséda à fleur odorante*.

DALIBARD (Françoise-Thérèse-Aumerle de Saint-Phalier), morte à Paris, sa patrie, le 3 juin 1757, a publié des *Lettres historiques*, et un roman intitulé : *Les caprices du sort, le Porte-Feuille rendu*, Paris, 1749, en 2 parties in-12, recueil de Poésies, Amsterdam, 1751, et la comédie de *la Rivale confidente*, jouée sans succès sur le théâtre italien, le 12 décembre 1752.

DALIBRAY (Charles-Vion), poète, né à Paris vers la fin du 15e siècle, fils d'un auditeur des comptes, prit d'abord le parti des armes; mais cet état ne tarda point à lui déplaire ; il le quitta, et passa tout le reste de sa vie à cultiver les Muses et à se divertir. Le cabaret fut son Parnasse. Il ne parle dans ses poésies que de bien boire. Content d'un bien honnête qu'il possédait, il ne souhaitait rien au-delà. Les plaisirs purs et doux de la campagne firent les charmes de ses dernières années. Il mourut vers la fin de 1654, dans un âge avancé. Ses ouvrages avaient paru d'abord en 1647, in-12, sous le titre de *Musette du S. D.*, réimprimés ensuite sous celui d'*Œuvres poétiques* de Dalibray, Paris, 1653, in-8°. Ce Recueil, divisé en six parties, offre des vers bachiques, satiriques, héroïques, moraux et chrétiens; mais ni les uns ni les autres n'ont eu un grand succès, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. Il a traduit *Torismène*, tragédie du Tasse, Paris, 1636, in-4°; *Aminte* du Tasse, en vers, Paris, 1632, in-8°; et *Soliman*, d'après Benarelli, Paris, 1637; *Pompe funèbre*, ou *Damon et Cloris*, Paris, 1637, in-8°; et *Réforme du royaume d'Amour*, Paris, 1634, in-8°, d'après César Crémonin. On a encore de lui une *Traduction* des Lettres d'Antonio de Pérez, espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et soixante-treize *Epigrammes* contre le fameux parasite Montmor. Dalibray s'est peint dans plusieurs endroits de ses ouvrages comme un agréable débauché, et avoue lui-même qu'il n'ambitionnait point d'autre réputation que celle de grand buveur ; témoins les vers suivans :

« Moquons-nous de cette fumée
Que l'on appelle renommée
Et dont se moque l'esprit fort.
Un verre plein devant la vie,
Est cent fois plus digne d'envie
Qu'un tombeau vide après la mort. »

Les *Œuvres poétiques* de Dalibray furent imprimées à Paris, en 1647 et 1653, en deux parties in-8°.

DALILA, courtisane qui demeurait dans la vallée de Sorec, était de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson fut épris de ses charmes, et trahi indignement par elle. *Voyez* Samson.

DALIN (Olaus de), savant suédois, né à Winberga en 1708, dans la province de Halland, mérita le nom de *Père de la poésie suédoise*, par deux poëmes écrits en cette langue. L'un a pour titre, *la Liberté de la Suède*, l'autre est sa tragédie de *Brunehilde*, sujet tiré de l'ancienne histoire du Nord. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. Il avait débuté dans la carrière littéraire par un ouvrage intitulé : *Argus*, imité du *Spectateur français*. De l'état de fils d'un simple curé, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile du Nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avait écrit l'*Histoire générale du royaume*, récompensa ses talens. Cette histoire, publiée à Stockholm en 1747, forme 4 vol. in-4°, et s'étend jusqu'à la mort de Charles XI. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*Épîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*, et cinq *Éloges* des membres de l'Académie royale des sciences, dont il était un des principaux ornemens. On a encore de lui une *Traduction* de l'ouvrage du président Montesquieu, *sur les Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Le suédois Olaüs Celsius a publié, dans sa langue, en 1764, l'Éloge de son illustre compatriote. Dalin mourut le 12 août de l'an 1763. On lui a élevé un mausolée par ordre de la reine Louise-Ulrique.

DALLAEUS. *Voy.* Daillé.

DALLIKER (Rodolphe), peintre, né à Zurich en 1694, entra, dès l'âge de 12 ans, chez un peintre d'animaux ; mais, ayant plus de goût pour peindre la figure, il se mit à faire des portraits et forma son goût sur l'étude de la nature. A 19 ans, il alla à Brunswick ; le duc, qui aimait et protégeait les arts, lui fit peindre la famille ducale à Cassel. De retour dans sa patrie, Dalliker y fut très-occupé, chacun voulait avoir son portrait de sa main. Il mourut à Schaffhouse en 1769, après avoir fait un voyage à Paris, où il a laissé quelques-unes de ses productions. Ce peintre avait une manière facile et vraie. On trouve dans ses têtes un dessin correct, de la fraîcheur et de la délicatesse ; son coloris est vigoureux et animé, ses cheveux légers et naturels, et tous les accessoires traités avec soin et intelligence.

DALLINGTON (Sir Robert), écrivain anglais, né au comté de Northampton, mort en 1637, élève du collége de Pembroke à Cambridge, où il reçut la maîtrise ès-arts, fut secrétaire du comte de Rutland, et maître de la Chartreuse. Charles Ier le fit chevalier. On a de lui : I. *Description des États du grand-duc de Toscane.* II. *Méthode de voyage*, ou *État de la France telle qu'elle était en* 1598, in-4°. III. *Aphorismes civils et militaires*, *avec les autorités*, in-fol.

DALMACE (Saint), archimandrite des monastères de Constantinople, montra beaucoup de zèle contre Nestorius. Les Pères du concile d'Éphèse, en 430, le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans. Dom Banduri a fait imprimer sa Vie, écrite en grec par un hom-

me qui paraît très-instruit. On la trouve dans le second volume de son *Imperium Orientale*, de Banduri.

DALMASIO (Lippo), peintre bolonais et élève de Vitale, mit tant de grâce dans ses tableaux de vierge, qu'il fut appelé le *Lippo delle Madone*. Il florissait sur la fin du 14ᵉ siècle, et entra dans l'ordre des carmes en 1508, étant fort avancé en âge.

DALMATIN (George), savant esclavon, et ministre luthérien à Laybach, très-versé dans la connaissance des langues orientales, a traduit la Bible en langue esclavone. Dalmatin était sur le point de l'imprimer, lorsque l'impression en fut interdite à Laybach, par l'archiduc Charles, en 1580. Dalmatin la fit imprimer quatre ans après à Wittemberg, in-4°. On ignore l'époque de sa mort.

DALRYMPLE (Sir David), jurisconsulte écossais, né à Édimbourg en 1726, mort en 1792, fils d'un auditeur de l'Échiquier, et de la fille du comte de Haddington, étudia au collége d'Éton et à Utrecht. En 1748, il fut reçu avocat en Écosse, et en 1766 nommé juge. Dans cette circonstance il prit le titre de lord Hailes Dalrymple. Sir David a laissé deux filles, et a publié : I. Beaucoup de *Mémoires avec des Lettres, qui ont rapport à l'histoire d'Angleterre, sous les règnes de Jacques Iᵉʳ, et de Charles Iᵉʳ*, 2 vol. II. *Remarques sur l'histoire d'Écosse*, 1773, in-12. III. *Annales de l'Écosse*, 1776 et 1779, 2 vol. in-4°. IV. *Antiquités du christianisme*, Édimbourg, 1778, 3 vol. V. Plusieurs *Mémoires pour la biographie de l'Écosse*. VI. *Histoire des martyrs de Smyrne et de Lyon dans le 2ᵉ siècle*, Édimbourg, 1776. VII. *Recherches concernant les antiquités de l'Eglise chrétienne*, Glascow, 1783, et des *Pièces* insérées dans le World et le Miroir.

DALRYMPLE (Alexandre), frère du précédent, célèbre géographe, né à Édimbourg en 1737, entra d'abord au service de la compagnie des Indes, et obtint dans la suite, de cette compagnie, le commandement d'un petit vaisseau destiné à relever le commerce de cet établissement avec les îles de l'archipel des Indes. Il fit ainsi plusieurs voyages, et observa soigneusement les côtes de l'archipel oriental. Ses cartes, les plus exactes que l'on connaisse, se trouvent dans le *Neptune oriental* de d'Après. Il fut nommé hydrographe de la compagnie des Indes, et obtint ensuite le même emploi auprès du gouvernement anglais ; mais, en ayant été dépouillé en 1808, il en mourut de chagrin le 19 juin de la même année. On a de lui : I. *Traité sur les découvertes faites sur l'Océan pacifique*, 1767, in-8°. II. *Mémoires sur la formation des îles, dans les Transactions philosophiques* de 1768. III. *Collection historique de divers voyages et découvertes dans l'Océan de la mer du Sud*, 1770, 2 vol. in-4°, trad. en français et abrégés par Fréville. IV. *Collection de voyages faits principalement dans l'Océan Atlantique méridional*, 1775, in-4°. V. *Mémoires sur les passages que l'on peut pratiquer pour aller à la Chine et en revenir*, 1783, in-8°. VI. *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie*, en 1768-69-70, traduit

d'un manuscrit espagnol, 1790, in-4°. VII. *Plan pour étendre le commerce de ce royaume et de la Compagnie des Indes*, 1769, in-8°. VIII. *Répertoire oriental publié aux frais de la Compagnie des Indes*, 1791, 1794, 2 vol. in-4°, etc.

DALRYMPLE HAMILTON MAGGIL (Sir John), né vers 1726, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, Londres, 1771, 2 vol. in-12. Cet ouvrage répand un grand jour sur les affaires de ce temps. Dalrymple avait eu la faculté de consulter pour cet ouvrage la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre sous Charles II, et il y avait trouvé des renseignemens jusqu'alors inconnus. Sir John Dalrymple avait beaucoup d'esprit et de talent comme historien. Il mourut en 1810 à l'âge de 84 ans.

DALTON (Michel), jurisconsulte anglais, mort vers 1620, a écrit un *Ouvrage sur l'office du juge de paix*, et un autre *sur celui de shériff*.

DALTON (Jean), théologien et poète anglais, né en 1709 à Whitehaven au Cumberland, mort en 1750, élève du collége de la reine à Oxford, où il prit le doctorat, fut précepteur du lord Beauchamp. Il a arrangé pour le théâtre le *Comus* de Milton auquel il a ajouté quelques *Couplets;* et la pièce a été jouée dans cet état, au bénéfice de la petite-fille de Milton. Dalton a été recteur de Sainte-Marie de la Montagne à Londres, et chanoine de Worcester. On a de lui un volume de *Sermons* et quelques *Poésies*. — Son frère Richard, bibliothécaire du roi, a publié les *Gravures d'une caravane de la Mecque*, dont il avait fait lui-même les dessins.

DALZIEL (Thomas), général écossais, se trouva avec Charles II d'Angleterre à la bataille de Worcester, et passa ensuite au service du czar de Russie ; mais, à la restauration, il fut rappelé, et eut le commandement en chef de l'armée d'Écosse. Depuis la mort de Charles Ier, Dalziel ne voulut plus se raser ; il laissa croître sa barbe jusqu'à sa ceinture, et porta un chapeau de feutre de trois pouces de bord : son habillement était en tout si bizarre, qu'il ne pouvait sortir sans être poursuivi par une troupe d'enfans. Cet homme singulier était très-aimé de Charles II. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort.

DAM (Antoine Van), né à Middelbourg en 1682, réussissait surtout à peindre des *Marines*. La science héraldique lui a aussi des obligations. Il a publié, en 1740, les *Armoiries des bourguemestres de Middelbourg*, depuis 1498 jusqu'en 1740. — En 1741, un *Tableau généalogique de la maison de Nassau*, depuis Otton de Nassau en 970, jusqu'à Guillaume IV, stathouder, en 1741.

DAMAGÈTE, roi d'Ialysus dans l'île de Rhodes, épousa vers l'an 623 avant J.-C., la fille d'Aristomènes, pour obéir à l'oracle de Delphes qui lui avait ordonné d'épouser la fille du plus vaillant des Grecs.

DAMAIN (Jacques), prêtre, né à Orléans vers 1528, fut docteur en droit, chanoine et conseiller au présidial de sa ville natale. Pendant les troubles religieux qui désolèrent cette ville, il se fit admirer des deux partis par sa

modération vraiment évangélique. Il mourut le 20 mars 1596, laissant une *Relation de ce qui s'est passé à Orléans au massacre de la Saint-Barthélemi*, le 26 août 1572. Cette pièce a été insérée dans les *Mémoires de Charles IX*, et dans l'*Histoire de ceux qui ont souffert le martyre pour la religion protestante*, pag. 712.

DAMALIS (GILBERT) auteur du 16ᵉ siècle, qui a traduit du latin de Philippe Béroalde l'ancien, et en rimes françaises le *Procès des trois frères*, Lyon, in-8°, 1558. On a encore de lui un autre ouvrage en vers, intitulé : *Sermon du grand souper, duquel est fait mention en Saint Luc, 14ᵉ chap., réduisant le festin de caresme-prenant et autres de ce monde, à la joie et grand festin de paradis*, etc. : ce sermon a été imprimé aussi in-8° à Lyon, en 1554.

DAMARIS, Athénienne, d'un rang distingué, entendit Saint Paul prononçant devant l'aréopage un discours sur l'unité de Dieu, dont il est fait mention dans le chap. 17 des Actes des Apôtres. Touchée de son éloquence, elle embrassa la religion chrétienne.

DAMASCÈNE. *Voy.* NICOLAS.

DAMASCÈNE (SAINT JEAN), ou de *Damas*, appelé *Mansur* ou *Mandur* par les Sarrasins, prêtre savant, né dans cette ville vers l'an 676, de parens très-riches, qui lui donnèrent une bonne éducation, fut instruit dans les sciences par un religieux italien nommé Côme, qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins. Jean, quoique chrétien, s'acquit de bonne heure l'estime du calife de Damas. Ce prince le fit son premier ministre. Mais Jean ayant senti que plusieurs le haïssaient à cause de sa religion, et craignant de succomber sous leurs calomnies, quitta les lieux où le turban insultait à la croix. Il se retira au monastère de Saint-Sabas à Jérusalem. Du fond de cette retraite, il défendit avec zèle le culte des images contre les hérétiques qui les attaquaient. Il mourut vers l'an 760. Nous avons de lui : I. Quatre *Livres de la foi orthodoxe*, dans lesquels il a renfermé toute la théologie d'une manière scolastique et méthodique. On y voit qu'il croyait que le Saint-Esprit procédait du Père seulement, et non du Fils. II. Plusieurs *Traités théologiques*. III. Des *Hymnes*. IV. Une *Dialectique* et une *Physique*. On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam et Josaphat, Indiæ regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-fol., rare: il y en a plusieurs traductions françaises, anciennes et peu recherchées, et particulièrement celle de Jean de Billy, Lyon, 1592, in-12. Son zèle pour la foi était si grand, qu'il adoptait quelquefois de pieuses fables pour appuyer des vérités. C'est le premier qui ait rapporté la délivrance de Trajan par le pape Saint Grégoire-le-Grand. Jean de Jérusalem, qui vécut dans le 10ᵉ siècle, l'ôta des ouvrages de ce Saint. Il écrivait avec assez de méthode, de force et de clarté. Bellarmin dit que dans les matières théologiques il a surpassé ceux qui l'avaient précédé, et même qu'il a ouvert des routes nouvelles à ceux qui l'ont suivi. Arnauld ajoute que les Grecs le regardent avec le même respect qu'ont les Latins pour Saint Thomas, et que ses décisions sont suivies préférablement à celles des autres Pères

de l'Église orientale. Le ministre Claude est du même avis qu'Arnauld, et c'est peut-être la premiere fois que ces deux grands adversaires se sont trouvés d'accord. La meilleure édition de ses *Ouvrages* est celle du P. Michel Le Quien, Paris, 1712, in-fol., 2 vol., grec et latin. Jean IV, patriarche de Jérusalem, a écrit une *Vie* de S. Jean Damascène, en grec, Rome, 1553, in-8°.

DAMASCÈNE (Jean), ou Jean, fils de Mésué, médecin arabe, vivait, selon quelques auteurs sous le califat d'Aaroun al Raschild, vers l'an 846, et, selon d'autres, vers l'an 1015. On lui attribue les ouvrages suivans : I. *Aphorismorum liber*, Bononiæ, 1489, in-4°; Venetiis, 1497, in-fol., avec les œuvres de Rhazes, Basileæ, 1579, avec les Aphorismes de Rabbi Moyses. II. *Medicinæ therapeuticæ libri septem*, Basileæ, 1543, in-fol, de la version d'Albanus Torinus, qui a encore donné un commentaire sur les aphorismes de Damascène, ainsi que sur son livre *de exquisitâ febrium curatione*. Ce commentaire a paru à Bâle en 1542, in-8°, avec les ouvrages d'Alexandre d'Aphrodysée.

DAMASCIUS, l'un des derniers philosophes eclectiques, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Élamite, vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit : I. Un ouvrage en quatre livres, *Des choses extraordinaires et surprenantes*. II. *Vie d'Isidore*. III. *Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous, et les savans ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce qu'en dit Photius, qui les traite fort mal. Il nous reste de Damascius un Traité très-volumineux sur les premiers principes περὶ ἀρχῶν, dont il existe un manuscrit inédit à la bibliothèque du Roi.

DAMASE Ier (Saint), élu pape le 1er octobre 366, successeur de Libère, originaire d'Espagne, était fils d'un écrivain, qui, s'étant établi à Rome, y avait été lecteur, diacre et prêtre de l'église de Saint-Laurent. Damase servit dans la même église jusqu'à ce qu'il fût élu évêque. Il était diacre, lorsque l'empereur Constance bannit de Rome le pape Libère. Damase s'engagea par un serment solennel, avec tout le clergé, à ne jamais reconnaître d'autre évêque que lui. Il voulut le suivre dans son exil, et ne monta sur le trône pontifical qu'après lui, en 366. Le diacre Ursin ou Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil, à leur sollicitation. Damase, paisible possesseur du siége de Rome, travailla à la conservation de la discipline ecclésiasique. La plupart des clercs et des religieux se relâchaient depuis que l'Église était paisible. Ils recherchaient les commodités de la vie, les compagnies des séculiers et des femmes mondaines. Ils s'attachaient de préférence aux riches veuves et aux filles dévotes, pour en obtenir des donations ou des legs. L'empereur Valentinien fit une loi pour interdire aux uns et aux autres ce commerce intéressé. Le pape Damase, à qui elle était adressée, la fit observer avec soin. Il tint un concile en 369, dans lequel Ursace et Valens, ariens, furent anathématisés. Auxence,

évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu un an après, en 370, contre les ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Mélèce, Apollinaire, Vital, Timothée et les lucifériens. Les hérétiques et les schismatiques voyant qu'ils ne pouvaient attaquer la foi du pontife, répandirent des bruits scandaleux contre sa réputation. Mais leurs calomnies furent dévoilées. Damase fut toujours regardé comme amateur de la chasteté, docteur vierge de l'Église, selon l'expression de Saint Jérôme; comme un homme de très-sainte vie, toujours prêt à dire et à faire toutes sortes de choses pour conserver la foi des apôtres, dit Théodoret. » Ce pape mourut en 384, à 80 ans. Il fit rebâtir à Rome l'église Saint-Laurent près du théâtre de Pompée, qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Laurent *in Damaso* et l'embellit de peintures; il fit dessécher les sources du Vatican. Saint Jérôme, secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Les véritables ouvrages de Damase ont été imprimés à Paris en 1672, in-8°. Il reste aussi de lui plusieurs *Lettres*, Rome, 1754, in-fol., avec sa Vie dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Epist. Rom. Pontif.* de D. Coustant, in-fol. On trouve encore de lui quelques *Vers latins* dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire. On assure que ce fut lui qui introduisit l'usage de chanter l'*Alleluia* pendant la solennité de Pâques.

DAMASE II, appelé auparavant *Papon*, était évêque de Brixen, et succéda à Clément II. Il fut élu pape en 1048, le même jour que Benoît IX, abdiqua, et mourut à Palestrine, vingt-trois jours après son élection.

DAMASIPPE, partisan fougueux de Marius, était un homme de basse extraction, qui massacrait cruellement les personnes de la plus haute noblesse attachées au parti de Sylla. Il eut l'audace de faire porter dans les rues de Rome, au haut d'une pique, la tête d'Arvina, tribun du peuple. Sylla rentra heureusement victorieux dans Rome, et fit mourir ce tyran. — Il y avait aussi un sénateur du même nom, connu pour un curieux peu connaisseur en statues et en vases précieux. Il achetait fort cher ce qui le flattait; et, s'en dégoûtant peu après, il le revendait à bon marché; aussi, tous ceux qui voulaient se défaire de quelques curiosités, ou qui voulaient en avoir, s'adressaient à lui.

DAMATRION, femme de Sparte, tua son fils de sa propre main, parce qu'il avait fui dans une bataille livrée par ses compatriotes aux Messéniens.

DAMBOURNEY (L. A.), secrétaire de l'Académie des sciences et belles-lettres de Rouen, où il naquit, le 10 mai 1722, et mort dans la même ville le 2 juin 1795, se destina à la profession du commerce, et y réunit la culture des arts agréables, tels que la musique et la peinture, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres. L'Académie de Rouen l'avait choisi pour son secrétaire, et, en 1761, ayant été nommé intendant du jardin botanique, il s'occupa principalement de recherches sur l'emploi des végétaux dans l'art de la teinture, et obtint des résultats heureux. Il prouva que le noyau du ruscus torréfié et bouilli, peut avoir les

propriétés du café; il imagina de tirer par la fermentation le bleu du pastel; et les colons des Antilles ont profité à cet égard de ses idées. On en a encore depuis tiré un grand parti en France, lorsque la cherté de l'indigo a fait recourir aux ressources qu'offraient ses procédés pour la confection de la matière colorante, qui fut nommée alors *indigo-pastel*. Les principaux ouvrages de Dambourney sont : I. *Instruction sur la culture de la garance*, imprimerie royale, in-4°. Par ses procédés, celle qui a été acclimatée en France par lui a été regardée comme supérieure à celle de Hollande, et égale en bonté à celle de Smyrne. II. *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines*, 1786, in-4°. Le gouvernement fit imprimer cet important ouvrage à ses frais. Il en a paru une nouvelle édition en 1793, avec un supplément considérable. III. Divers *Mémoires agricoles*, et surtout *sur le cidre*, dans les Mémoires de la société d'agriculture de Rouen, dont il fut un des membres les plus éclairés et les plus actifs. Dambourney est aussi l'inventeur d'un enduit qui produit le même effet que le ciment pour retenir les eaux.

DAMBROWKA, fille de Boleslas, Souverain de Bohême, épousa, l'an 965, Micislas Ier, duc de Pologne, et lui fit embrasser le christianisme, ainsi qu'aux principaux seigneurs polonais.

DAMÉAS, de Crotone, fit la statue de Milon, son compatriote, vers la 67e olympiade : c'était vraisemblablement une de ces statues *iconiques* ou statues-portraits qui devaient offrir dans chacune de leurs parties une image parfaitement ressemblante du corps des athlètes. Pline dit que l'usage d'élever des statues iconiques aux athlètes couronnés trois fois, était fort ancien; et Milon, à cette époque, avait remporté six fois le prix de la lutte. La statue de Milon était de bronze; et cet athlète, si célèbre par sa force extraordinaire, la porta sur ses épaules à la place qu'elle devait occuper dans le bois appelé l'Altis, consacré à Jupiter, auprès du temple d'Olympie.

DAMERVAL. *Voyez* AMERVAL.

DAMÉRY (SIMON), peintre liégeois, mort de la peste à Milan en 1640, eut de la réputation; il a laissé en Italie et en Allemagne des tableaux estimés.

DAMÉRY (WALTER), peintre, né à Liége l'an 1614, montra, dès sa jeunesse, une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étaient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre de Cortone, et ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre. Daméry s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque temps, et se rendit à Paris, où il se fit connaître par l'*Enlèvement du prophète Élie dans un char de feu*, peint dans le dôme des carmes déchaussés. L'auteur du *Dictionnaire des artistes*, et M. Deschamps, dans ses *Vies des peintres*, attribuent mal à propos ce tableau à Bertholet

Damèry, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liége. Une manière aisée, tendre et gracieuse caractérise son pinceau. Il mourut vers la fin du 17e siècle.

DAMHOUDER ou DAMHAUDER (Josse de), né à Bruges en 1507, élevé, par son mérite, aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles V et de Philippe II, composa divers ouvrages relatifs à sa profession, et quelques-uns de piété : il mourut en 1581, à 74 ans. Les principaux sont : I. *Patrocinium pupillorum, minorum et prodigorum*, Bruges, 1544, in-fol.; Anvers, 1546. Cet ouvrage a été traduit en français. II. *Enchiridion rerum criminalium*, Anvers et Lyon. Ce livre fut traduit en français, en allemand et en flamand. Il fut mis en 1625 à l'*index* des livres défendus à Rome, jusqu'à ce qu'il fût corrigé. III. *Praxis rerum civilium*, avec les notes de Nicolas Tudeln, Anvers, 1617, in-4°; et 1646, réimprimé in-fol. avec le *Praxis rerum criminalium*.

DAMIANISTES. *Voy.* Claire.

DAMIANO (François), frère lai, dominicain du 16e siècle, s'est rendu célèbre par un genre de peinture admirable et peu commune en marqueterie, dont il a enrichi le chœur des dominicains de Bologne. Il a garni les stalles de pièces rapportées, et mises en couleur, qui composent des tableaux représentant plusieurs traits de l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament. L'empereur Charles-Quint, frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de goût et de patience, et doutant si cette étonnante peinture était de pièces de bois rapportées, eut la curiosité d'en sonder un endroit avec la pointe de son poignard. Le morceau qu'il enleva n'a point été remis, afin que tout le monde fût certain du nouveau genre de ces tableaux.

DAMIEN, évêque d'Alexandrie au 6e siècle, professa une opinion particulière au sujet de la Trinité, et ses partisans furent appelés *Damianistes*.

DAMIEN, nom d'un roi juif qui, au commencement du 6e siècle, fit souffrir de grandes persécutions aux chrétiens dans cette contrée de l'Arabie Heureuse qu'on nomme *Homérite*. Vers 521, Eléesban, roi des Axumites en Abyssinie, priva Damien du sceptre et de la vie.

DAMIEN (Pierre), cardinal-évêque d'Ostie, né à Ravenne vers l'an 988, d'une famille honnête, mais pauvre, après avoir enseigné avec réputation, s'enferma dans la solitude de Saint-Croix d'Avellana près de Gubbio, et devint prieur, puis abbé de ce monastère. Le pape Étienne IX le fit cardinal et évêque d'Ostie en 1057, et l'employa dans les affaires de l'Eglise romaine. Pierre Damien continua, sous les papes suivans, d'être chargé de diverses affaires dont il s'acquitta très-bien. Il consacra tous ses soins à faire revivre la discipline dans le clergé et dans les monastères. Il mourut à Faënza, le 22 février 1072, à 66 ans. Il s'était démis auparavant de son évêché. On a de lui, des *Lettres*, des *Sermons*, des *Opuscules*, et d'autres Ouvrages, recueillis en quatre tomes formant un in-folio; ils sont utiles pour la connaissance de l'his-

toire ecclésiastique du 11ᵉ siècle. On y trouve une érudition variée, mais peu de solidité dans le raisonnement, peu de justesse dans les idées, peu de pureté et de précision dans le style ; et trop d'allégories, de visions, de faux miracles. Son esprit n'était pas au-dessus de celui de son siècle. Il prit le surnom de *Damien* par reconnaissance pour un de ses frères qui portait ce nom, et auquel il devait son éducation. L'édition des ouvrages de ce père, donnée à Paris en 1663, in-fol., est assez estimée. Elle est enrichie de notes de Constantin Cajetan, et contient huit livres de *Lettres* ; soixante-quinze *Sermons* ; des *Vies de Saints* et un grand nombre d'opuscules. Sa Vie, écrite par Saint Jean de Lodi, son disciple, se trouve dans Mabillon, *Secul.* 6. *Bened. Voyez* Cadalous et Honestis.

DAMIEN, chef d'une bande de voleurs, ayant voulu se signaler par quelque action hardie, résolut, en 1735, d'aller assassiner Soliman II dans sa tente, au milieu de son armée, qui était campée sur le rivage de la mer Ionienne, proche de la ville de Butrinto en Albanie. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ces peuples sauvages qui habitaient sur le mont de la Chimère, dans la même province, et, leur représentant la gloire et l'avantage qu'ils recueilleraient de cette action, il les détermina à entrer dans son entreprise ; mais ce malheureux étant descendu des montagnes pour découvrir précisément l'endroit où était la tente de ce prince, et étant monté sur un arbre, dont quelques branches s'éclatèrent, le bruit le fit découvrir aux janissaires, qui se saisirent de lui, et qui, à force de tourmens, lui firent déclarer sa conspiration. Soliman le fit dévorer par une bête féroce qu'il venait de prendre, et détacha quelques-unes de ses troupes pour aller exterminer les peuples qui étaient complices de cette perfidie.

DAMIEN DE GOEZ. *Voyez* Goez.

DAMIENS (Robert-François), régicide, né à Tieulloy dans le diocèse d'Arras, le 9 janvier 1715, était fils d'un petit fermier qui avait fait banqueroute. Son enfance s'annonça par des méchancetés qui le firent surnommer *Robert-le-Diable.* Il s'engagea deux fois, et se trouva au siége de Philipsbourg, étant au service d'un officier suisse. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collége des jésuites de Paris. Il en sortit en 1738, pour se marier avec une des femmes de la comtesse de Crussol. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, et avoir empoisonné un de ses maîtres dans un lavement, il finit par un vol de deux cent quarante louis d'or fait à un Hollandais qu'il servait ; ce qui l'obligea de prendre la fuite. Ce scélérat rôda pendant environ cinq mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, tenant partout des propos extravagans sur les disputes qui divisaient la France. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disait : « Si je reviens en France.... Oui, j'y reviendrai ; j'y mourrai, et le plus grand de la terre mourra aussi, et vous entendrez parler de moi. » C'était dans le mois d'août 1756 qu'il débitait ces extravagances. Le 21 décembre de la même année, se trouvant à Falesque près d'Arras chez un de ses parens, il y tint des propos d'un

homme désespéré; disant, « que le royaume, sa fille et sa femme étaient perdus. » Son esprit était presque aliéné lorsqu'il retourna à Paris, où il arriva le 31 du même mois. Il faut observer que son sang était constamment en effervescence, et qu'il le calmait par de fréquentes saignées. Sa taille était assez élevée, il avait le visage un peu allongé, le nez aquilin, le regard perçant et la bouche enfoncée. « C'était un homme, dit Voltaire, dont l'humeur sombre et ardente avait toujours ressemblé à la démence. » Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditait alors l'attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les cinq heures trois quart du soir. Comme Louis XV allait monter en carrosse, pour aller de Versailles à Trianon, il frappa d'un coup de couteau, au côté droit, ce monarque, environné des seigneurs de sa cour. L'assassin fut arrêté sur-le-champ, et, après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris, dans la tour de Montgommery, où on lui avait préparé la même chambre que Ravaillac avait autrefois occupée. Le roi chargea la grand'chambre du parlement d'instruire son procès. Malgré les tortures les plus cruelles, qu'il supporta patiemment, il ne fut pas possible de lui arracher le moindre aveu qui pût faire penser qu'il avait des complices. Ce misérable protesta que, s'il avait été saigné aussi copieusement qu'il l'avait demandé le jour même de l'assassinat du roi, il n'aurait pas commis ce crime. Après qu'on lui eut fait subir inutilement la question (ce fut la question des brodequins qui fut employée), il fut condamné à mourir du même supplice que les assassins de Henri IV. Le 28 mars de la même année, jour de l'exécution, il arriva à la place de Grève à trois heures et un quart, regardant d'un œil tranquille le lieu et les instrumens de son supplice. On lui brûla d'abord la main droite avec un feu de soufre. La douleur lui arracha un cri terrible. Ensuite il leva la tête et regarda assez longtemps sa main sans cris et sans imprécations. On l'entendit hurler lorsqu'il fut tenaillé aux bras, aux jambes, aux cuisses, aux mamelles, et qu'on jeta dans les plaies le plomb fondu, l'huile bouillante, la cire, la résine et le soufre brûlans. Enfin l'on procéda à l'écartèlement. Les quatre chevaux firent, pendant cinquante minutes, des efforts inutiles pour démembrer ce malheureux. Au bout de ce temps, Damiens étant encore plein de vie, les bourreaux lui coupèrent avec des bistouris les chairs et les jointures nerveuses des cuisses et des bras; ce qu'on avait été obligé de faire, en 1610, pour Ravaillac. Il respirait encore après que les cuisses furent coupées, et il ne rendit l'ame que pendant qu'on lui coupait le dernier bras. Son supplice, depuis l'instant qu'il fut mis sur l'échafaud, jusqu'au moment de sa mort, dura près d'une heure et demie. Il conserva toute sa connaissance, et releva la tête sept ou huit fois pour regarder les chevaux, et ses membres tenaillés et brûlés. Au milieu des tourmens les plus affreux de la question, il avait laissé échapper des plaisanteries. Il était rempli de vanité, desireux de se signaler, curieux de nouvelles,

frondeur, quoique taciturne, parlant seul, obstiné à suivre tout ce qu'il projetait, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur ; tour à tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par la fougue du sang le plus bouillant. Son forfait fit éclore dans le temps beaucoup de propos hasardés, et des conjectures sans vraisemblance. Un homme de la lie du peuple, accoutumé au crime, échauffé par les propos de quelques esprits turbulens, dans le temps des contestations qui agitaient l'État et l'Église, se détermine à un meurtre. Son cerveau s'enflamme ; il se fait en lui une fermentation de désespoir, produite par la misère, par la crainte des châtimens que ses vols méritaient, et par des discours séditieux. Agité de plus en plus par les mouvemens contradictoires que son ame éprouve, en méditant un projet de cette nature, son esprit achève de s'égarer ; et dans un des accès de son délire frénétique, il consomme son crime, tel qu'un enragé qui se précipite sur le premier venu pour le déchirer. C'est la réflexion d'un philosophe ; c'est celle de tous ceux qui ont réfléchi sur le caractère de Damiens ; et cette idée met à l'écart tous les soupçons qu'on sema dans le temps contre des hommes qui n'avaient point participé à son projet. Plusieurs personnes cependant périrent à la suite de l'instruction de son procès. Un garde du corps et un huissier furent pendus pour avoir tenu des discours séditieux ; les parlementaires, les jansénistes, les molinistes s'accusèrent réciproquement. Seize conseillers furent envoyés en exil. Des pamphlets et des libelles furent publiés de part et d'autre. Ceux qui voudront être plus instruits sur cet étrange événement, peuvent consulter les pièces originales, et les procédures faites à son occasion, tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. Le Breton, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies, et publiées à Paris en 1757, in-4°, et 4 vol. in-12, avec une Table des matières très-détaillée. Cette collection curieuse renferme un Précis de la Vie de l'assassin. L'éditeur a rassemblé avec exactitude tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. L'auteur de la *Vie privée de Louis XV*, tom. III, entre aussi dans de longs détails sur Damiens.

DAMILAVILLE (....), ami de Voltaire, et son correspondant, avait été garde-du-corps de Louis XV. Il quitta l'état militaire pour une place de premier commis au bureau des vingtièmes. Cette place fut l'occasion de son intimité et de ses liaisons avec le patriarche de Ferney. Il avait le contre-seing du contrôleur général, et il s'en servait pour faire parvenir à Voltaire, francs de port, les paquets, pièces et lettres qui lui étaient adressés ; et pour recevoir et remettre à leurs adresses les réponses et les brochures qu'il envoyait, et même faire circuler celles-ci dans le public. Damilaville lui mandait, en outre, les nouvelles littéraires et politiques du jour, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, et lui faisait passer tout ce que la presse fournissait de curieux ou d'intéressant pour lui. En relation avec tous les amis de Voltaire, Damilaville était aussi, ou se croyait philosophe ; il faut que ce fût avec peu de moyens, puisque le baron d'Holbach l'appelait

le gobe-mouche de la philosophie. La *Biographie universelle* le peint sous des traits assez défavorables : « Sans grace ni agrément de l'esprit, et manquant de cet usage du monde qui y supplée. Grimm n'en parle pas d'une manière plus avantageuse, et remarque qu'entouré, durant sa maladie, de ce que les lettres comptaient de personnages les plus illustres, il n'a été regretté de personne. Il voulut néanmoins payer aussi son tri..ut à la philosophie, c'était répondre à l'appel que Voltaire lui faisait presque dans chacune de ses lettres. *Le gobe-mouche de la philosophie* écrivit donc, et s'il était au-dessous de ses maîtres en talent, il ne leur céda pas en zèle et en enthousiasme. On eut de lui : I. dans l'*Encyclopédie*, les articles *Vingtième* et *Population*, où, à propos d'impôts et d'économie politique, dans de longues excursions, il attaque toutes les religions, et plus particulièrement le christianisme. Il mit cet écrit sous le nom de Boulanger. II. *L'Honnêteté philosophique*, donnée pour être de Voltaire, et que le public crut un moment être son ouvrage; c'était une satire amère et cynique, dirigée contre Coger et l'abbé Riballier, en faveur de Marmontel. III. *Le Christianisme dévoilé*, ou *Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Londres (Nanci), 1767, in-12, qui parut aussi sous le nom de Boulanger, et qui fut attribué au baron d'Holbach, production si révoltante, que Voltaire lui-même en fut indigné, et écrivit ces mots à côté du titre de son exemplaire : *impiété dévoilée*, outre beaucoup de notes qu'il mit de sa main sur la marge des pages, et dans lesquelles il s'élève avec force contre l'auteur. On n'est pas d'accord sur la manière dont se termina une vie entièrement consacrée à la guerre contre toute religion. Suivant les uns, Damilaville, à la suite d'une maladie longue et cruelle, voulut être averti du temps qu'il pouvait avoir encore à vivre. Instruit par son médecin que sa fin approchait, il fit, dit-on, venir un tapissier, avec lequel il traita de ses meubles, les vendit et s'en fit remettre le prix; puis il invita ses amis à un grand dîner, à la fin duquel il voulut boire avec eux un verre de vin de Champagne, le but, ajoute-t-on, et expira. (*Bibliographie universelle.*) Selon d'autres, et d'après l'autorité dont ils appuient cette version et la correspondance de Voltaire et de d'Alembert, qui ne peut être suspecte, Damilaville demanda un prêtre, et fut confessé au lit de la mort. Ce fut le 13 décembre 1768 que Damilaville cessa de vivre, à l'âge de 47 ans. La Harpe dit qu'il n'avait d'autre mérite que de professer beaucoup de respect et d'admiration pour Voltaire et Diderot, dont il répétait les sarcasmes contre la religion.

DAMINO (Pierre), peintre, né à Castel-Franco dans l'état de Venise en 1592, mort de la peste en 1631, apprit à dessiner en copiant les ouvrages d'Albert Durer et de Lomazzo. On trouve la plus grande partie de ses tableaux à Vicence, dans le dôme de Padoue, à Venise, à Crémone, à Trévise et autres lieux. — Sa sœur peignait aussi avec talent, ainsi que son frère George Damino, mort en 1648, qui excellait dans le portrait en miniature.

DAMIS, Assyrien, vivait dans

le 1er siècle; il était ami d'Apollonius de Tyanes, et écrivit même un livre de ses discours et de ses prétendues prophéties. Philostrate en fait mention dans la vie d'Apollonius, et Suidas en parle après lui: Eusèbe le cite aussi en écrivant contre Hiéroclès. (*Voy.* APOLLONIUS, et PHILOSTRATE.) Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe, nommé aussi DAMIS.

DAMM (CHRISTIAN-TOBIE), théologien protestant et savant hélleniste, né près de Leipsick, en 1699, mort le 27 mai 1778, a réuni un grand nombre d'ouvrages, entre autres: I. *Novum lexicon græcum etimologicum et reale*, 1765, in-4°; ouvrage très-important. II. Une traduction allemande *du panégyrique de Trajan*, par Pline, Leipsick, 1759, in-8°. III. *Introduction à la littérature grecque et latine, ibid.*, 1786. IV. *Traduction des œuvres d'Homère*, Lemgo, 1769-71, 4 vol. in-8°, etc., etc.

DAMMARTIN. *Voyez* CHABANNES (Antoine DE) et VERGI.

DAMMY (MATTHIEU), fils d'un marbrier de Gênes, vint à Paris au commencement du 18e siècle, se donnant pour marquis, et faisant beaucoup de dépenses et beaucoup plus de dettes encore. Il prétendait posséder des secrets merveilleux pour beaucoup de choses, surtout pour blanchir des diamans qui avaient une teinte jaunâtre. Pour échapper aux poursuites de ses créanciers, il alla s'établir à Vienne en Autriche, vers 1725; on a de lui: *Mémoires de Matthieu, marquis Dammy, contenant des observations et recherches curieuses sur la Chimie, le travail des mines et minéraux, écrits par lui-même.* Amsterdam, in-8°, 1739.

DAMNORIX. *Voyez* DUMNORIX.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, aussi sage que spirituelle. Ce fut à elle que son père confia tous les secrets de la philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que, se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat.

DAMOCLES, célèbre flatteur de Denys-le-Tyran, affectait de vanter, dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenait au plancher que par un crin de cheval; l'ayant aperçue tout à coup, il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran.

DAMOCRITE, statuaire, élève de Pison de Calaurée, Athénien, était né à Sicyone, et florissait vers la 95e olympiade. Pline dit qu'il excellait à représenter les philosophes, et qu'il pouvait être compté au nombre des sculpteurs qui se livraient à la seule occupation de faire des portraits de ce genre. — Il y eut un autre DAMOCRITE, qui excellait à ciseler des coupes d'argent.

DAMOCRITE, historien grec, auteur *De l'Art de ranger une armée en bataille*, et *Des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoraient la tête d'un âne, et qu'ils prenaient tous les ans un pélerin qu'ils sacrifiaient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

DAMON, philosophe pythagoricien, qui vivait environ 400 ans avant J.-C., était lié d'amitié avec Phintias. Denys-le-Tyran, qui avait résolu sa mort, lui permit sur sa demande d'aller régler ses affaires moyennant que son ami se constituerait prisonnier à sa place et qu'il reviendrait le jour même. Phintias se rendit caution de son retour, et se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à l'heure même que Denys lui avait marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, laissa vivre Damon, et les pria tous deux de l'admettre en tiers dans leur amitié. Ce à quoi ils ne voulurent point consentir, quelques prières qu'il leur fît.

DAMON, poète musicien, né à Oa, bourg de l'Attique, précepteur de Périclès, était un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il avait joint l'étude de l'éloquence à celle de la philosophie, et surtout de la politique. Il possédait parfaitement la musique, il avait cultivé surtout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Il s'efforça de prouver que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéraient avec les qualités morales, pouvaient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existaient point auparavant, ou qui n'étaient point développées. Galien dit, en effet, que, voyant des jeunes gens que les vapeurs du vin, et un air de flûte joué sur le ton phrygien, avaient rendus extravagans, il les ramena tout d'un coup à un état calme et tranquille, en faisant jouer un air sur le ton dorien. Ce musicien était aussi politique, et, sous les dehors agréables de la musique, il voulait cacher à la multitude sa profonde capacité. Il soutenait, au rapport de Platon, que les innovations et les changemens dans la musique avaient la plus grande influence sur les mœurs publiques, les lois et la constitution des empires. On lui attribue l'invention du mode *hypolydien*. Damon se lia avec Périclès, et le forma au gouvernement; mais il fut banni par l'ostracisme, comme se mêlant de trop d'intrigues, et favorisant la tyrannie, vers l'an 430, avant J.-C.

DAMOPHILE et **GORGASUS**, peintres et habiles ouvriers en plastique, ou modeleurs. Pline nous apprend que ces artistes décorèrent, dans ces deux genres, le temple de Cérès; les ornemens de plastique étaient au haut de l'édifice, et ceux de peinture à fresque sur les murs intérieurs. Une inscription en vers grecs annonçait que le côté droit était l'ouvrage de Damophile; et le côté gauche, celui de Gorgasus. Avant l'arrivée de ces deux peintres grecs à Rome, les temples de cette ville, ainsi que le remarque Pline, n'avaient eu que des ornemens dans le genre étrusque, c'est-à-dire des ouvrages de plastique et de sculpture, et non des ouvrages de peinture. On peut donc placer au temps de Damophile et de Gorgasus l'introduction de la peinture dans la ville de Rome, vers l'an 424 avant l'ère chrétienne.

DAMOPHON, sculpteur grec, né dans la Messénie, s'est rendu célèbre par le nombre et par la beauté de ses ouvrages. La fameuse statue de Jupiter Olympien, qui était d'or et d'ivoire, menaçait d'une entière destruction : Damophon entreprit de la restaurer; il réussit, et ce succès lui mérita de grands honneurs. Il fit pour les Messéniens la statue de *Diane-Laphria*, celle de la mère des dieux, en marbre de Paros, et toutes celles qui décoraient à Messène le temple d'Esculape. A Ægium, ville de l'Elide, dans un vieux temple, on voyait de lui la statue de *Lucine* (la déesse des accouchemens); un voile léger la couvrait jusqu'au bout des pieds; elle étendait une main, et tenait de l'autre un flambeau. Non loin de ce temple, dans une enceinte consacrée à Esculape, le même artiste avait fait la statue du dieu, et celle d'Hygie. Il avait fait aussi à Mégalopolis un Mercure et une Vénus, en bois. C'était encore du même statuaire, qu'à quelques stades d'Acacesium, dans le temple de Proserpine, surnommée *Despena* (la maîtresse), était la statue de cette divinité, et celle de Cérès, taillées dans un seul bloc de marbre, avec le trône sur lequel elles étaient assises. A côté de ce trône, près de Cérès, était le titan Anytas, qui avait été le nourricier de la déesse. Pausanias dit que Damophon était le seul statuaire messénien digne de quelque attention. Cet artiste vivait environ 400 ans avant J.-C.

DAMOURS (Louis), avocat au conseil, né à Angers, mort le 16 novembre 1788, a publié quelques ouvrages de jurisprudence et de littérature assez médiocres. Les premiers sont : I. *Conférences* sur l'ordonnance concernant les donations, avec le droit romain, 1753, in-8°. II. *Exposition abrégée des lois*, avec des observations sur les usages des pays de Bresse et de Bugey, 1761, in-4°. III. *Mémoires sur l'abolition de la servitude en France*, 1765, in-4°. Les seconds sont: *Lettres et Vie de Ninon de l'Enclos*, 1751, 2 vol. in-12; *Lettres de Milady****, sur l'influence que les femmes peuvent avoir sur l'éducation des hommes, 1784, in-8°.

DAMPIER (Guillaume), célèbre voyageur anglais, né en 1652, à East-Coker, d'une bonne famille du comté de Sommerset, fit trois voyages autour du monde; le premier fut terminé en 1691, et le second commencé le 14 janvier 1699. Il revint en Angleterre en 1701, et entreprit de nouvelles courses en 1704, qui ne furent achevées qu'en 1711. Dans ses différentes expéditions, il désola les possessions espagnoles de concert avec les flibustiers, et acquit de grandes richesses. Dampier publia, en 1699, à Londres, en 3 vol. in-8°, le *Recueil de ses voyages autour du monde, depuis 1673 jusqu'en 1691*. On trouve à la suite le *Voyage de Lionel Wafer*, et la description de l'isthme de Darien. Ce recueil a été traduit en français, et imprimé à Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen, en 1723, en 5 vol. in-12; il a été aussi traduit en allemand. Il méritait cet honneur par une foule d'observations utiles à la navigation, et de remarques nécessaires à la géographie. Dampier, dans ses courses parcourut les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande, depuis le 28e degré, jusqu'au 15e parallèle; il a décrit la terre des Papous, la Nouvelle-Guinée; il

découvrit le passage qui porte son nom; il appela Nouvelle-Bretagne la grande île qui forme ce détroit à l'est. Depuis l'année 1711, l'on n'a plus aucun détail sur sa vie.

DAMPIERRE (Jean), né à Blois; après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, il devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome Ier des *Deliciæ poetarum Gallorum*.

DAMPIERRE (Gui de), comte de Flandre, et pair de France, fit le voyage d'Afrique avec Saint Louis en 1270. Puis il maria sa fille à Édouard, prince d'Angleterre, sans l'autorisation de Philippe-le-Bel, qui le fit arrêter avec sa fille, comme il se disposait à passer en Angleterre. La liberté ne lui fut rendue qu'à condition qu'il se conformerait au traité de Melun, et ne ferait aucune alliance avec l'Angleterre. Mais sitôt que Dampierre fut libre, il déclara la guerre à Philippe-le-Bel, qui mit son pays en interdit, et le battit complètement à Furnes. Dampierre et ses deux fils aînés furent faits prisonniers, et le roi donna des gouverneurs à la Flandre. Ceux-ci firent révolter les Flamands par les exactions criantes qu'ils commettaient sans cesse, et bientôt après l'armée royale fut battue. Cependant le roi voulant réparer cet échec, rassembla de nouvelles troupes et battit les Flamands à Mons-en-Puelle, et des négociations furent entamées; mais sur ces entrefaites, le comte Dampierre mourut à Pontoise le 7 mars de l'année 1305, âgé de 80 ans. Il avait eu de deux femmes dix-neuf enfans.

DAMPIERRE (Auguste-Henri-Marie-Picot de), né à Paris le 19 août 1756, fut admis à quinze ans dans les gardes-françaises, et passa successivement dans le régiment de Chartres et dans les chasseurs à cheval de Normandie. Nommé président du département de l'Aube, il honora sa place par son patriotisme et sa fermeté à réprimer les entreprises d'une populace effrénée, qui venait de tremper ses mains dans le sang du maire de Troyes. Il servit ensuite sous Dumouriez, et se distingua par son courage à la bataille de Jemmapes. La résolution avec laquelle il attaqua les retranchemens des Autrichiens, fut une des principales causes du succès de cette journée. Devenu général en chef, il commanda à Aix-la-Chapelle, et en fut chassé par les Autrichiens le 3 février 1793. Le 1er mai suivant, il attaqua les alliés à Quiévrain, et fut battu. Le 8, il défendit avec intrépidité le camp de Famars, y eut la cuisse emportée par un boulet, et il expira six heures après l'amputation. L'annonce de sa mort fit sur les soldats la plus grande sensation. Dampierre, malgré son air sombre et sa taille pesante, avait une vivacité extraordinaire. La Convention ordonna que son corps serait déposé au Panthéon. Les contrariétés continuelles qu'essuya ce général dans ses entreprises, de la part des représentans du peuple à son armée, furent presque toujours la cause des revers qu'éprouva l'armée du Nord, et, malgré les meilleures intentions et un courage décidé, ce général fut presque toujours malheureux. La perte de la bataille de Famars le 23 mai, et l'invasion

des Autrichiens dans la Flandre française, justifièrent l'opposition de Dampierre aux ordres des représentans du peuple qui l'avaient forcé à tenter le sort des armes. On lui attribue quelques écrits sur l'approvisionnement des troupes. — Son fils, qui avait été son aide-de-camp, fut adjudant-général sous le consulat, et obtint de l'emploi dans l'expédition de Saint-Domingue, où il mourut en 1802.

DAMPIERRE (le marquis DE), parent du précédent, gentilhomme de Champagne, et dont la terre se trouvait voisine du lieu où Louis XVI fut arrêté lors de son départ. Il accourut près de ce prince, et il fut victime de son zèle. A l'instant où il s'approchait pour parler au monarque, il tomba percé de trois balles, et fut écrasé sous les roues.

DAMPMARTIN (PIERRE), né en Languedoc dans le 16ᵉ siècle, fut chargé de plusieurs missions par la reine de Navarre, qui le récompensa de ses services en le nommant gouverneur de Montpellier en 1585. On a de lui un ouvrage intitulé : *Vies de cinquante personnes illustres avec l'entre-deux des temps*, Paris, 1599, in-4°. Ce premier volume devait être suivi de neuf autres qui n'ont point paru. Il laissa plusieurs autres ouvrages manuscrits. — DAMPMARTIN (Pierre de), conseiller à Cambrai, procureur du duc d'Alençon, publia à Anvers en 1592 un ouvrage intitulé : *Du bonheur de la cour et vraie félicité de l'homme*, in-12, réimprimé sous ce titre : *La Fortune de la cour* ou *Discours curieux sur le bonheur et le malheur des favoris*.

DAN, le cinquième fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui portait son nom, et qui produisit Samson. Il mourut âgé de 127 ans.

DAN, surnommé *Mikillati* ou le *Magnifique*, 10ᵉ roi de Lethra en Sélande, et premier roi de tous les États Danois, régnait sur la fin du 3ᵉ siècle. Les deux royaumes qu'il s'était formés par ses conquêtes, peuvent être regardés comme les souches de la monarchie Danoise.

DAN (PIERRE), supérieur des Mathurins de Fontainebleau, désigné, en 1631, pour aller en Barbarie travailler à la rédemption des captifs; il s'embarqua à Marseille en juillet 1634, arriva à Alger après quatre jours de traversée, et revint en mars 1635. Il ramena 42 esclaves qu'il conduisit à Paris. Le P. Dan a publié : I. *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4°, traduite en hollandais en 1684, par S. de Vries, qui y ajouta une seconde partie. Elle avait reparu en français sous ce titre : *Histoire des royaumes et villes d'Alger, de Tunis, de Salé et de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, Paris, 1649, in-fol. Ce livre contient une histoire générale des pirates depuis les temps anciens, et des notions sur les habitans de la Barbarie. II. *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau, contenant son antiquité, les singularités qui s'y voient*, etc., Paris, 1642. Le P. Dan mourut en 1649.

DANCHET (ANTOINE), membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, né à Riom en Auvergne en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhé-

torique au collége de Louis-le-Grand, sur la prise de Mons, une pièce de *Vers latins* qu'on jugea digne de l'impression. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de rhétorique à Chartres, il produisit ses talens sur un plus grand théâtre. Il eut une place à la bibliothèque du Roi, fut reçu à l'Académie des inscriptions et à l'Académie française, et il justifia ces différens choix par plusieurs *Pièces de poésies*, et surtout par des *Drames lyriques*. Il mourut à Paris le 21 février 1748, âgé de 77 ans. Danchet se fit aimer autant par son caractère qu'estimer par son esprit. Jamais il ne se permit un seul vers satirique, quoique outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire, il fit en réponse une *Epigramme* très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verrait, et qu'il voulait seulement lui montrer combien il était facile et honteux d'employer les armes de ce genre. Un homme en place lui ayant fait un jour une demande qui répugnait à son caractère; et sans doute à l'exacte probité, il se contenta de lui répondre par ces deux vers d'une des dernières tragédies de P. Corneille :

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'apprit point, Seigneur, à faire une bassesse.

Comme Danchet avait l'air simple, et même un peu niais, il ne fut pas estimé autant qu'il méritait de l'être. On répéta pendant longtemps, en le voyant, ce trait de l'auteur des fameux couplets de 1710 :

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet,
Écouter les vers que je chante.

Mais cet *innocent* était un homme qui ne manquait pas de mérite. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses *Tragédies* en général n'ont pas un grand mérite, et sans ses *Opéras* ce poète serait moins connu. Ses tragédies sont : *les Tyndarides*, *les Héraclides; Nitétis*, et *Cyrus*, imprimées en 1706, à Paris. Les Opéras de Danchet, dont Campra fit presque toujours la musique, sont : *Hésione*, *Aréthuse*, *Tancrède*, *Alcine*, *les Fêtes vénitiennes*, *les Muses*, *Idoménée*, *les Amours de Mars*, *Camille*, *Télèphe*, *Télémaque*, *le Triomphe de l'Amour*, *Achille et Déidamie*. Ces divers ouvrages dramatiques furent représentés depuis 1700 jusqu'en 1735, ils ont été insérés dans le recueil général des Opéras. On a encore de Danchet quelques *Pièces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Épîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu faible.

DANCKERT (Corneille), graveur hollandais, né à Amsterdam en 1561, et marchand d'estampes à Anvers vers l'an 1604. On a de lui des *Ruines Romaines*, gravées en petit avec du goût et de l'intelligence, et plusieurs suites de différens sujets. Il avait un fils nommé Pierre, né à Anvers en 1600, qui fut son élève, et qui se distingua dans le même art par un talent supérieur au sien. Plusieurs *Paysages* gravés par ce dernier d'après Wouvermans et Berghem sont estimés des connaisseurs, et plusieurs autres pièces d'après Le Titien, Gérard Zeghers, etc. Il a aussi gravé des portraits et di-

vers sujets de sa composition. Il combinait artistement la pointe avec le burin. Ses deux fils, Henri et Jean, furent aussi de célèbres artistes pour la gravure. On cite de ce dernier un *Embarquement de marchandises*. Il y eut un autre DANCKERT (Juste), sans doute de la même famille, qui se distingua parmi les bons graveurs d'Angleterre.

DANCOURT (FLORENT CARTON), naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, le même jour que le grand-dauphin. Le père Larue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune homme, dont la vivacité et la pénétration promettaient beaucoup; mais l'éloignement du disciple pour la vie religieuse rendit inutiles tous les soins du maître. Dancourt aima mieux se livrer au barreau, et devint un assez bon avocat; mais l'amour qu'il conçut pour la fille du comédien la Thorillière, le détourna de cette carrière; il enleva sa maîtresse, l'épousa, et se fit recevoir dans la troupe des comédiens du Roi en 1685. Il fut non-seulement grand acteur, mais encore auteur distingué. La Harpe n'accorde à Dancourt que le 3e rang parmi les auteurs comiques. Voltaire est peut-être plus juste quand il dit : « Ce que Regnard » était à l'égard de Molière dans » la haute comédie, le comédien » Dancourt l'était dans la farce. » Plusieurs de ses pièces attirent encore beaucoup de monde. Le dialogue en est léger, vif, rapide, plein de gaité et de saillies. Le talent singulier de faire parler les paysans les lui fit mettre souvent en jeu : aussi a-t-on dit, « qu'il était plus souvent au village qu'à la ville, et au moulin qu'au village. » Ses comédies forment des tableaux champêtres qui plaisent à ceux qui peuvent soutenir une pièce presque toute écrite en jargon de paysan. Borné aux petites peintures, il traça rarement de grands caractères; et lorsqu'il voulut le tenter, il choisit mal ses sujets. Il faut en excepter le *Chevalier à la mode*, pièce d'intrigue où il a su faire entrer des caractères plaisans et bien soutenus. Un de ses talens, ou plutôt une de ses adresses, était de mettre sur le théâtre les ridicules du jour, et il y réussit ordinairement assez bien. Sa prose est très-supérieure à ses vers, rimés ordinairement avec peine, et à qui cette contrainte fait perdre les graces de la vivacité. Les agrémens de son esprit et de sa société le firent rechercher de ce qu'il y avait de plus distingué et de plus aimable à la cour et à la ville. Louis XIV l'aimait. Lorsque ce prince devait assister à la comédie, Dancourt allait lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule était admise. Les dernières années de Dancourt furent plus sages et plus régulières que celles de sa jeunesse. Il quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelles-le-Roi, en Berri, où ne s'occupant plus que de religion, il composa une traduction des psaumes et une tragédie sacrée dont le nom ne nous est pas parvenu. Il se fit bâtir un tombeau dans la chapelle du château, et en dirigea lui-même la construction. Il y mourut, le 16 décembre 1726, à 65 ans. Comme il était beau parleur, les comédiens le chargeaient ordinairement des discours d'apparat. Étant allé de leur part porter aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu

les rétributions de la comédie, il fit un discours pour prouver que le secours annuel donné aux pauvres par les comédiens aurait dû les mettre à l'abri de l'excommunication. Le premier président de Harlay, l'un des administrateurs, lui répondit en escobardant : « Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir vos aumônes, mais nous n'avons point de langue pour répondre aux propositions que vous faites. » Réponse assez peu spirituelle. La fécondité de son esprit était telle que dans l'espace de 33 ans il composa une soixantaine d'ouvrages. Ils ont été rassemblés en 1710 et 1730, en 9 vol. in-12. Celles de ses comédies qui ont été conservées au théâtre, sont : I. *Les Bourgeois à la mode*. II. *Les trois Cousines*. III. *Le Chevalier à la mode*. Celle-ci, jouée en 1687, est regardée comme le chef-d'œuvre de l'auteur. Son intrigue est bien conduite, le style naturel, les scènes pleines de gaîté. Les rôles de Serrefort, riche usurier; de madame Patin, du conseiller Migaud et du Chevalier, sont bien soutenus. Les ennemis de Dancourt prétendirent qu'il devait en grande partie cette pièce à un M. de Saint-Yon. IV. *Les Coquettes*. V. *Le Moulin de Javelle*. VI. *La Parisienne*. VII. *La Foire de Bezons*. VIII. *Le Mari retrouvé*. IX. *Colin-Maillard*. X. *Le galant Jardinier*. XI. *Le Tuteur*. XII. *Le Notaire obligeant*. XIII. *La Folle Enchère*. XIV. *L'intrigante*. XV. *La Baguette*. XVI. *Les Vendanges de Surène*. XVII. *La Loterie*. XVIII. *Le Charivari*. XIX. *Les Fées*. XX. *La Famille à la mode*. XXI. *L'Opérateur*. XXII. *Le Diable boiteux*. XXIII. *La Trahison punie*. XXIV. *L'Amour charlatan*. XXV. *Les Agioteurs*. On aurait dû reprendre celle-ci dans ces derniers temps. On a imprimé la plupart de ces pièces, sous le titre de *Chefs-d'œuvre de Dancourt*, 3 vol. in-12. Titon Dutillet dit qu'on a cru que Dancourt, assez dissipé et ami du plaisir, se faisait quelquefois aider : cela peut être. L'opinion générale a même été longtemps que Dancourt s'emparait des ouvrages de quelques auteurs qui les lui confiaient pour les faire représenter, et les donnait ensuite sous son nom. Cependant il avait un génie extrêmement comique, et une grande facilité. Il laissa deux filles, l'une et l'autre mariées; la cadette, aussi comédienne, connue sous le nom de *Mimi*, avait beaucoup d'esprit, de finesse dans les rôles de soubrette, et brillait en outre par sa beauté.

DANCOURT (Thérèse Lenoir de la Thorillière), femme du précédent, ne fut pas moins distinguée au théâtre pour ses talens que pour sa beauté. Elle était née vers 1660, et entra au Théâtre Français avec Dancourt en 1685. Elle y joua les rôles d'amoureuse jusqu'en 1720, et mourut cinq ans après, le 11 mai 1725. — Elle eut deux filles qui débutèrent de fort bonne heure, l'une d'elles est citée dans l'article qui précède.

DANCOURT (L. R.), auteur, et comédien de province, mort aux Incurables de la rue de Sèvres, le 29 juillet 1801, a publié les ouvrages suivans : I. *L. R. Dancourt, arlequin de Berlin, à J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*, 1759, in-8°. C'est une apologie des spectacles et des comé-

diens; cet ouvrage est le meilleur de tous ceux qui parurent à l'occasion de la fameuse lettre de Rousseau sur les spectacles. II. *Les Deux Amis*, comédie en 3 actes et en prose, jouée sur le théâtre des Italiens en 1762. III. *Le Mariage par capitulation*, comédie en 1 acte, jouée sur le même théâtre en 1764. IV. *Ésope à Cythère*, comédie en 1 acte et en prose, jouée en 1766, et plusieurs autres comédies représentées en province.

DANDELOT (François de Coligni, plus connu sous le nom de), quatrième fils de Gaspar de Coligni, premier du nom, et frère puîné de l'amiral, était né à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles. Les protestans eurent en lui un défenseur plein d'esprit, et un héros fécond en ressources. Il fut colonel-général de l'infanterie en 1551, par la démission de l'amiral, son frère, et se jeta, en 1557, dans Saint-Quentin, avec ce frère, dont il partageait la valeur. Ils furent faits prisonniers. Dandelot trouva le moyen de se sauver, et servit l'année suivante au siége de Calais. Peu de temps après, ses intrigues en faveur du calvinisme le firent conduire à Melun. Son épouse l'engagea à entendre la messe pour recouvrer sa liberté; mais cette démarche ne l'empêcha pas de prendre le parti des protestans pendant les guerres civiles. Il se distingua à la bataille de Dreux en 1562, et l'année d'après il défendit Orléans. La prise de cette ville fut suivie de la paix, qui ne dura que jusqu'en 1567. L'année suivante il fit la guerre en Bretagne, dans le Poitou, et se montra partout aussi entreprenant qu'infatigable. La dernière journée où il se trouva fut la bataille de Jarnac, donnée le 13 mars 1569. Il mourut environ deux mois après à Saintes, de maladie, selon les uns, et de poison, suivant d'autres.

DANDERI, fou de la cour de l'empereur Théophile, vers l'an 830, divertissait ce prince par ses naïvetés. Comme il avait la liberté d'aller partout, il entra un jour brusquement dans un cabinet de l'impératrice Théodora, tandis qu'elle faisait ses prières. Son oratoire était orné de très-belles images, qu'elle gardait fort secrètement pour les cacher à la vue de l'empereur, qui était iconoclaste. Danderi, s'étant rendu au dîner de l'empereur, lui dit qu'il avait trouvé l'impératrice qui baisait les plus jolies poupées du monde. Théophile se douta que c'étaient des images; mais l'impératrice lui dit en riant que ce fou avait pris pour des poupées les images de ses filles, avec lesquelles elle était devant le miroir. Théophile crut une chose qu'il trouvait plaisante. Théodora, piquée contre Danderi, le fit si bien châtier, pour lui apprendre à ne plus parler de poupées, qu'aussitôt qu'il en était question, il mettait le doigt sur sa bouche.

DANDINI (Jérôme), jésuite, d'une bonne famille de Césène dans la Romagne, fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1586, au Mont Liban, en qualité de nonce, chez les Maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a traduit de l'italien en français la *Relation de son voyage*, Paris, 1675, in-12; La Haye, 1685, in-12, avec des remarques, où il relève très-souvent les erreurs du texte, et qui en font tout le prix. Ce jésuite

mourut le 26 novembre 1634, à 89 ans. On a encore de lui un Commentaire sur les trois livres d'Aristote, *De animâ*, Paris, 1611, et un autre ouvrage intitulé : *Ethica sacra*, Césène, 1651, in-fol.; Anvers, 1676, in-fol., très-peu connu.

DANDINI (Pierre), peintre de Florence, né en 1647, mort en 1712, fut employé par le grand-duc, de sorte que presque tous ses ouvrages se trouvent à Florence. Il a copié les tableaux des grands maîtres dans la plus grande perfection.

DANDINI (Hercule-François), savant jurisconsulte italien et professeur en droit à Padoue, né à Ancône en 1693, mort Padoue en 1747, à 56 ans, avec la réputation d'un homme savant, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *De forensi scribendi ratione*, 1 vol. in-4°, Padoue, 1734. II. *De servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas*, Vérone, 1741, vol. gr. in-4°. III. *Leges academiæ Philomathorum nuper in urbe Cesena institutæ, Kalendis Januarii*, Césène, 1731, in-8°, etc.

DANDINI (César), peintre florentin du 17ᵉ siècle, élève du chevalier Curadi, du Passignano et de Christophe Allori, avait une manière correcte, fine et légère. On voit de lui plusieurs beaux *Tableaux d'Autels* dans les églises de Volterra et de sa patrie, principalement dans celle de la *Santissima Nunziata*.

DANDINI (Vincent), né à Florence en 1607, fut élève de César son frère, de Passignano, et enfin à Rome, de Piètre de Cortone. Ses talens dans le dessin lui méritèrent d'être nommé prince de l'Académie, ce qui lui fit faire un grand tableau, dont il fut honorablement récompensé. De retour dans sa patrie, sa réputation lui fit donner à peindre plusieurs tableaux pour les églises; ces ouvrages lui firent une grande réputation, et il mourut comblé de biens et d'honneurs, en 1675.

DANDOLO (Henri), noble Vénitien, naquit en 1108. L'histoire n'a signalé ses talens, sa prudence et la fermeté de son caractère, que dans les dernières années de sa vie; mais les actions de sa vieillesse font présumer celles de sa virilité, qui sont inconnues. Au mois de juin 1192, Dandolo fut élu doge de Venise; il avait alors 84 ans. Les Français qui se réunirent pour la quatrième croisade envoyèrent, en 1201, six députés auprès de ce doge pour solliciter des secours de cette puissante république, et notamment des vaisseaux de transport. Dandolo accueillit favorablement la députation, et après en avoir conféré avec le conseil d'état, il consentit d'accorder à certaines conditions, les demandes qui lui étaient faites. Les croisés, au lieu d'aller délivrer Jérusalem, abandonnèrent pour payer leurs dettes et pourvoir à leurs besoins cette entreprise sainte, prirent et pillèrent quelques villes de la Dalmatie, entre autres Zara. Dandolo, occupé à accroître les relations commerciales de son pays, saisit la circonstance où le jeune Alexis vint solliciter l'appui des Vénitiens contre l'usurpation de son oncle, qui avait détrôné son père, empereur de Constantinople, pour engager les croisés à replacer ce prince sur le trône, et à porter leurs armes vers cette capitale. Cent vingt

bateaux plats ou palandres pour les chevaux, deux cent quatre-vingts vaisseaux chargés de soldats, et soixante-dix de provisions, soutenus par cinquante galères armées, composaient la flotte destinée à cette expédition. Dandolo en fut le Nestor. Arrivé à Constantinople, il sut malgré son grand âge réunir à la sagesse de ses conseils la valeur d'un jeune guerrier. Lorsque les croisés assiégèrent cette capitale, on voyait dans le fort du combat le vénérable doge, armé de toutes pièces, debout sur le pont de sa galère, où l'étendard de Saint-Marc flottait à ses côtés, animer ses rameurs par des menaces et des promesses. Son vaisseau aborda le premier, et Dandolo précéda tous les guerriers sur le rivage. Bientôt instruit que les troupes de l'usurpateur du trône, dans une sortie qu'elles firent, avaient accablé une partie de celles des croisés, il vole à leur secours, et parvient à les sauver. Dandolo fut l'ame du conseil, et déploya beaucoup de prudence et de sagesse pendant les troubles qui agitèrent Constantinople. Lorsqu'en 1205 les croisés s'occupèrent de nommer un empereur d'Orient, tous les suffrages se réunirent en faveur du doge. Il eut la gloire de mériter et de refuser l'empire. A son refus, la couronne impériale fut posée sur la tête de Baudouin, comte de Flandre. Dans le partage des provinces de l'empire, Dandolo obtint la Romanie, et en fut proclamé despote : on lui chaussa les brodequins pourpres, signe de la royauté chez les Grecs. Il termina sa longue et glorieuse carrière l'année suivante, en 1205, à 97 ans. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie. Il laissa deux fils, Renier, qui fut revêtu de la dignité de procureur de Saint-Marc; et Fantin, qui fut patriarche de Constantinople.

DANDOLO (Jean), doge de Venise, pendant neuf ans, de 1280 à 1289, soutint contre le patriarche d'Aquilée une guerre ruineuse, qui dura autant que son règne. Il avait succédé à Jacques Contarini. — Dandolo (François), fut élevé à la dignité de doge, le 8 février 1328. Avant son élection, il reçut le surnom de *Chien* qu'il garda toute sa vie. Ce surnom lui venait de ce qu'étant en ambassade auprès de Clément V, qui avait excommunié la république, il se jeta aux pieds de ce pontife, avec une chaîne de fer à son cou, déclarant qu'il ne se relèverait pas, qu'il n'eût obtenu l'absolution de sa patrie. Clément V, touché, réconcilia Venise avec l'Église; sous son règne les Vénitiens dépouillèrent la maison de la Scala de Trévise, de Céneda et de Conégliano.

DANDOLO (André), doge de Venise, et historien, régna de 1342 à 1354. Il était profondément versé dans le droit public et dans les lois civiles, qu'il étudia sous Richard Malombra, célèbre jurisconsulte, comme il en donna des preuves par les six livres qu'il ajouta aux statuts de Venise; il donna aussi dans une *Chronique*, qui a été imprimée dans le *Recueil des écrivains de l'histoire d'Italie*, dont le manuscrit possédé par le cardinal Baronius était très-estimé, une notice des faits les plus remarquables de la ville de Venise, mêlée avec beaucoup d'autres anecdotes étrangères, mais qu'il réduisit par la suite à ce qui concernait seulement l'état de Ve-

pise. Il est encore l'auteur de quelques *Lettres* à François Pétrarque, pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'amitié. Il mourut le 7 septembre 1354.

DANDOLO (Fantin), Vénitien, fils du précédent, né vers l'an 1379, montra de bonne heure un esprit pénétrant, et des dispositions heureuses pour les belles-lettres et la jurisprudence, qu'il étudia dans les universités les plus célèbres de l'Italie. Reçu docteur dans celle de Padoue, il y obtint bientôt une chaire de droit civil, qu'il remplit avec la plus grande distinction. De retour dans sa patrie, il remplit une des charges les plus importantes de la magistrature, et devint successivement ambassadeur et membre du conseil secret. Eugène IV le nomma protonotaire apostolique, légat *à latere*, ensuite gouverneur de Bologne, en lui conférant en même temps un pouvoir très-étendu sur l'exarchat de Ravenne et sur tout le territoire de la Romagne. Il mourut au mois de février 1449. On a de lui: *Incipit compendium reverendissimi, etc. pro catholicæ fidei instructione.* On lui attribue aussi *Tractatus de beneficiis; Responsa quædam juridica*, et un grand nombre de *Discours* en manuscrits, qui étaient conservés dans le chapitre de la cathédrale de Padoue.

DANDOLO (Antoine), né à Venise en 1431, étudia la jurisprudence à Padoue, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'il fut choisi pour l'enseigner dans les écoles de cette ville, et ensuite dans celles de Pérouse et de Pise. Rappelé à Venise par son père, il y remplit avec distinction les charges les plus importantes, et fut employé dans plusieurs légations; devenu ensuite membre du conseil des dix, et podestat de Ravenne, il fut empoisonné dans cette ville en 1472. Il a composé plusieurs *Traités sur le droit civil*, qui n'ont pas été imprimés.

DANDOLO (Marc), Vénitien, né en 1458, s'appliqua à l'étude avec tant d'activité qu'il fut reçu docteur en droit civil et canonique dans l'université de Padoue. Il possédait parfaitement la langue grecque. De retour dans sa patrie il remplit plusieurs emplois considérables, et fut envoyé en ambassade en Pologne, et auprès de plusieurs autres souverains. Il mourut à Venise en 1535. On a de lui, *Oratio ad Ferdinandum, Hispaniæ et utriusque Siciliæ catholicum regem, habita Neap. in Castello novo*, 1507; *Oratio in laudem S. Crucis; Catena* in-1°. *Psalm. ex græco versa cum ejusdem expositione.*

DANDRÉ BARDON (Michel-François), né à Aix en Provence, le 22 mai 1700, se consacra d'abord à la profession d'avocat; mais dégoûté de ses premiers essais, il apprit à peindre sous Vanloo et Détroy, et réussit surtout dans les tableaux d'histoire Il devint professeur d'histoire à l'école de peinture, et il publia ses leçons dans un grand nombre d'écrits; I. *De l'utilité d'un cours d'histoire pour les artistes*, 1751. II. *Principes du dessin*, 1754, in-12. III. *Anecdotes sur la mort de Bouchardon*, 1764. IV. *Vie de Carle Vanloo*, 1765, in-12. V. *Monumens de la ville de Reims*, 1765, in-12. VI. *Traité de peinture*, 1769, 2 vol. in-12. VII. *Histoire universelle relative*

aux arts, 1769, 3 vol. in-12. VIII. *Costumes des anciens peuples*, 1776, in-4°. Cochin a considérablement augmenté cette collection, réimprimée en 1786 et 1792, 4 vol. in-4°. Bardon faisait aussi des vers : il fit deux poèmes : *le Passage du Var, et l'impartialité dans la musique*. Il aimait tous les arts, cultivait la musique avec succès, et avait une érudition très-variée. Il est mort à Marseille, directeur de l'Académie de cette ville, le 14 avril 1783.

DANDRIEU (Jean-François), célèbre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, touchait parfaitement l'orgue et le clavecin. A ces talens Dandrieu joignait celui de la composition. On le compare, pour le goût et les talens, au célèbre Couperin. On a de lui trois livres de *Pièces de Clavecin*, et un de *Pièces d'orgue*, avec une *suite de Noels*, qui ont été recherchés ; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU (Lambert), *Danæus*, ministre calviniste, né à Beaugency, vers 1530, d'un père dont l'aïeul avait été anobli par Charles VII, pour avoir fait prisonnier sur le champ de bataille l'anglais Talbot, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde, et mourut à Castres, en 1596, à 66 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires sur Saint Matthieu et sur Saint Marc*. II. Une *Géographie poétique*, en latin, Lyon, 1580, in-8°. III. *Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12. IV. *Traité des danses*, dans lequel est résolue la question, s'il est permis aux chrétiens de danser, Paris, 1580, in-8°. V. *Traité contre les Bacchanales ou mardi-gras*, Paris, 1582, in-8°. VI. *De Veneficiis aut sortilegis quos sorciarios vocant dialogus*, Genève, 1573, in-8°.

DANEDI (Joseph et Jean-Étienne), frères, dits *les Montaltes*, natifs de Treviglio près Bergame, sur le commencement du 17ᵉ siècle, eurent tous deux la même inclination pour la peinture. Le premier apprit cet art du Guide, et le 2ᵉ du chevalier Morazzoni. La longue et heureuse carrière dont ils jouirent leur donna les moyens de produire quantité d'excellens ouvrages, qui se voient en différens lieux, principalement à Milan et à Turin. Tous deux moururent dans l'année 1689 ; Joseph étant âgé de 70 ans, et Jean-Etienne de 81 ans. Dans la galerie de Dresde il y a de Joseph Danedi *un Tableau* représentant *Saint Antoine caressant l'enfant Jésus*.

DANES (Pierre), né en 1497, à Paris, d'une famille noble, fut nommé par François Iᵉʳ pour ouvrir l'école grecque au collége royal ; il y professa pendant cinq ans, et eut les plus illustres disciples, tels qu'Amyot, de Billy, Brisson, Daurat, Cinq-Arbres. Il devint ensuite précepteur et confesseur du dauphin, depuis François II. Danes, envoyé au concile de Trente, y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Sponde et de Thou nous ont transmis une réponse ingénieuse de ce prélat. Un jour que Nicolas Psaume, évêque de Verdun, parlait avec beaucoup de force contre les abus de la cour de Rome, l'évêque d'Orviette, regardant les Français, dit avec un sourire plein d'amertume : *Gallus cantat*....

Utinam, reprit l'évêque de Lavaur, *ad illud gallicinium Petrus resipisceret!* Ce prélat se démit de son évêché en 1576, mourut à Paris le 23 avril 1577, et fut enterré à Saint-Germain-des-Prés. Il joignait aux connaissances d'un vrai savant le talent de la parole, la douceur du caractère, et la simplicité des mœurs. Sa coutume était d'écrire beaucoup, et de cacher presque toujours son nom. On le croit auteur du traité *De Ecclesiæ ritibus*, publié sous le nom du président Duranti. (*Voyez* DURANTI). Il y a bien du pour et du contre, et il est probable que la question ne sera jamais décidée. Quelques critiques ont soupçonné que le dixième livre de l'*Histoire de France* de Paul-Émile était de lui; du moins ce fut Danes qui l'envoya de Venise à l'imprimeur Vascosan. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire DANES, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la Vie de son parent, qui avait été disciple de Budé et de Jean Lascaris. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à P. Danes deux *Apologies pour le roi Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

DANES (JACQUES), l'un des plus pieux prélats du 17e siècle, naquit à Paris en 1601, de la même famille que le précédent. Il fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, puis intendant de Languedoc. Après la mort de Madeleine de Thou, son épouse, et du fils qu'elle lui avait donné, Danes embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque de Toulon l'an 1640. Ferme et jaloux des intérêts de l'Église, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641. Se sentant infirme, il se démit, l'an 1650, de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens dont il avait hérité de ses pères, et acheva ses jours dans les exercices de la piété. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris, en odeur de sainteté, dans sa 72e année.

DANES (PIERRE-LOUIS), né à Cassel en Flandre, l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714, passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal, et pénitencier. En 1732, il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il y mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui: I. *Institutiones doctrinæ christianæ*, Louvain, 1713 et 1768. C'est un abrégé de théologie; entre autres, *De fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière. II. *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. Paquot en a donné une nouvelle édition, avec des notes et des supplémens jusqu'à l'an 1772, Louvain, 1773.

DANET (PIERRE), long-temps curé à Paris, sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, mort en 1709, en revenant de Lyon, étouffé dans un bourbier, où la voiture versa. Danet est célèbre par son *Dictionnaire latin et français*, par un autre *Dic-*

tionnaire français et latin, à l'usage du Dauphin et des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact et plus utile que le français, trop chargé de circonlocutions, et de mauvaises phrases de Plaute; mais ni l'un ni l'autre ne sont plus guère consultés ; nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre : *Radices seu Dictionarium linguæ latinæ*, Paris, 1667, in-4°, très-rare. On a encore de lui : *Dictionarium antiquitatum Romanarum et Græcarum, in usum Delphini*, Paris, 1698 et 1701, in-4°. Danet fut du nombre des interprètes dauphins, choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage le *Phèdre*, qu'il donna avec une interprétation et des notes latines. Ce Commentaire a moins de réputation que ses Dictionnaires. Si les ouvrages de Danet ne firent pas de ce prince un savant homme, ils contribuèrent à éclairer la France, surtout dans un temps où l'on n'avait rien de meilleur.

DANFORTH (Thomas), président du district de Maine, aux États-Unis, né en Angleterre en 1622, à son arrivée en Amérique, s'établit à Cambridge, et prit une grande part aux affaires du temps. En 1679, il fut nommé député gouverneur. Dans la même année, le district du Maine ayant été détaché du comté de Massachussetts, il fut élu président de la province. En conséquence, il tint sa cour à York. Il conserva cette place, et celle de député gouverneur, jusqu'à l'arrivée d'Andros à la fin de l'année 1686, et, dans ce temps, il fit sa principale résidence à Cambridge. En 1681, il se réunit à Gookin, Cooke et quelques autres, pour s'opposer au traité de commerce, et soutenir les constitutions de l'Amérique. Danforth mourut en 1699.

DANFORTH (Samuel), frère du précédent, ministre de Roxbury, Massachussetts, né en 1626 en Angleterre, amené en Amérique par son père, en 1634, prit ses degrés, en 1643, au collége d'Harvard; il prit les ordres en 1650, et mourut en 1674. Il avait des notions très-étendues en astronomie ; on a de lui beaucoup d'almanachs : I. Une *Description astronomique de la comète qui parut en 1664, avec une application théologique*. II. *Le Cri de Sodome, ou témoignage contre le péché d'impudicité*. III. Un *Sermon* qu'on croit avoir été prononcé en 1670, intitulé : *La nouvelle Angleterre errant dans le désert*.

DANFORTH (Jean), ministre de Dorchester, état de Massachussetts, fils du précédent, fut gradué en 1677, au collége d'Harvard, prit les ordres, et succéda à Flint en 1682. Depuis ce moment, il resta dans le ministère jusqu'à sa mort arrivée en 1730, dans la 78e année de son âge. On a de lui : I. Plusieurs *Sermons*. II. Deux *Discours sur le Tremblement de terre*. III. Un *Poème sur la mort du R. Pierre Thacher de Milton, et sur celle de Samuel Danforth*, de Taunton, 1727. IV. Un autre *Poème sur la mort de Mistriss Anne Éliot*, et des *vers à la mémoire de son mari*, le R. Jean Éliot.

DANFORTH (Samuel), ministre de Taunton, état de Massachussetts, frère du précédent, né en 1666, gradué en 1683, au collége d'Harvard, mourut en 1727, laissant la réputation d'un des plus savans et des plus dignes ministres de son temps. On a conservé

dans *l'Histoire chrétienne* de Prince, plusieurs *Lettres de Danforth sur la réformation*; il a publié : I. Plusieurs *Sermons*. II. Un *Eloge de Thomas Léonard*, 1715; on a encore de lui un *Dictionnaire indien*, manuscrit, dont une partie se trouve dans la bibliothèque de la société historique de Massachussetts. Il paraît qu'il a été tiré d'une bible indienne d'Éliot; car il y a à chaque mot un renvoi à quelque passage de l'Écriture.

DANFRIE (PHILIPPE), tailleur général des monnaies de France en 1558, a taillé les poinçons d'un caractère d'imprimerie très-agréable, imitant l'écriture bâtarde, et s'en est servi pour l'édition de quelques écrits qu'il a publiés sur les mathématiques. On estime son livre intitulé: *Déclaration de l'usage du graphomètre*, par la pratique duquel l'on peut mesurer toutes les distances, Paris, 1597, in-8°.

DANGEAU (PHILIPPE DE COURCILLON, marquis DE), naquit dans la Beauce en 1638. Les agrémens de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV; et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'Académie française et dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Quand il fut revêtu de cette dernière dignité, il procura par ses soins la fondation de plus de vingt-cinq commanderies, et il employa les revenus de la grande maîtrise à faire élever en commun douze jeunes gentilshommes de la meilleure noblesse du royaume. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et intacte. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse, qui était encore moins celle d'un homme du grand monde que d'un homme officieux et bienfaisant. On lui reprochait la manie de vouloir être un très-grand seigneur. Madame de Montespan, qui ne le croyait pas fait pour jouer ce rôle, disait malignement de lui, « qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de s'en moquer. » Il avait épousé en premières noces Françoise Morin, sœur de la maréchale d'Estrées, et en secondes la comtesse de Lœwestein, de la maison Palatine, mais d'une branche peu opulente. Ce fut le cardinal de Furstemberg, oncle de cette demoiselle, qui fit ce dernier mariage. On a du marquis de Dangeau des *Mémoires* manuscrits, dans lesquels Voltaire, Hénault, La Beaumelle ont puisé plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées. Ces *Mémoires* sont déposés à la bibliothèque du Roi, à Paris; ils forment ou remplissent environ 500 volumes ou cartons. Ce n'était pas toujours Dangeau qui faisait ces Mémoires; « c'était, selon l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, un vieux valet de chambre imbécile, qui se mêlait de faire à tort et à travers des gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendait dans les antichambres. » En réduisant cette phrase un peu tranchante, il en résulte qu'on doit se tenir en garde en lisant les Mémoires qui portent le nom du marquis de Dangeau. Le plus considérable de ces morceaux est un *Journal de la Cour de Louis XIV*, que l'on croit

extrait des Mémoires manuscrits du marquis de Dangeau. Voltaire l'avait fait imprimer avec des notes, que l'auteur du *Dictionnaire des Anonymes* attribue sans fondement à Sylvain Maréchal. Ces notes sont bien de Voltaire. Il est impossible d'y méconnaître le fond de ses idées et le tour de son style. Il confirme ou dément les anecdotes rapportées par l'auteur du journal, avec ce ton d'autorité qu'on lui a quelquefois reproché en pareil cas, mais que pouvaient justifier la fidélité, la certitude des renseignemens que lui avaient fournis les personnes de l'ancienne cour les mieux instruites de ce qui s'y était passé. Souvent aussi il cite son Siècle de Louis XIV, comme pour prendre le journal à témoin de la vérité des choses qu'il a dites dans cette histoire. Enfin, on doit se rappeler qu'il a mis des notes tout-à-fait semblables aux souvenirs de madame de Caylus. Parfaitement informé, comme il l'était, de tous les événemens du règne de Louis XIV, il ne devait pas pouvoir s'empêcher, en lisant un livre qui y avait rapport, d'appuyer ou de réfuter par quelques mots écrits à la marge les faits qu'il reconnaissait véritables ou faux. On a encore de Dangeau un petit Ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante Louis XIV, tel qu'il était au milieu de sa cour.

DANGEAU (Louis de Courcillon, abbé de), frère du précédent, membre de l'Académie française, abbé de Fontaines-Daniel et de Clermont, né à Paris en janvier 1643, y mourut le 1er janvier 1723, à 80 ans. Né de parens protestans, il fut lui-même élevé dans cette croyance. Le célèbre Bossuet le convertit à la religion catholique. L'abbé Dangeau, dans ses *Mémoires*, pag. 210, rapporte lui-même quelle méthode suivit l'évêque de Meaux pour l'amener à ce changement. Peu de gens de qualité ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs nouvelles méthodes pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes, et la grammaire française. On lui doit quelques Traités sur ces différentes parties : I. *Nouvelle Méthode de géographie historique*, 1706, in-fol. II. *Les principes du blason*, en 14 planches, Paris, 1705, in-4°. III. *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière. IV. *Réflexions sur toutes les parties de la grammaire*, 1684, in-12. L'auteur s'est occupé avec succès d'y faire l'énumération exacte de tous les sons de notre langue, et d'assigner à chacun une marque particulière : il y présente aussi des considérations très-savantes sur les diverses manières de conjuguer des Grecs, des Latins, des Français, des Italiens, des Espagnols et des Allemands. V. *Sur la Comparaison de la langue française avec les autres langues*, in-8° de 23 pages ; mais son principal ouvrage est le premier et une partie du deuxième ; *Les dialogues sur l'immortalité de l'ame*, sont attribués ordinairement à l'abbé de Choisi, Paris, 1684, in-12. Ce livre est assez commun ; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuait à ses amis. Ses *Essais*

de grammaire sont contenus en trois lettres d'un académicien à un autre académicien, Paris, 1694, in-4°; réimprimés avec une lettre sur l'orthographe, avec un supplément, Paris, 1711, in-8°. L'abbé d'Olivet a fait réimprimer une partie des petits écrits de l'abbé de Dangeau en 1754, in-12, sous le titre d'*Opuscules sur la langue française*; l'éditeur paraît n'avoir pas connu les *Considérations* sur les diverses manières de conjuguer des Grecs, des Latins, des Français, des Espagnols et des Allemands, car il a négligé de l'insérer dans cette collection, bien qu'il soit dit dans l'avertissement que l'on offre le recueil des sept ou huit brochures de l'abbé de Dangeau. Cet abbé possédait presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent. Ses vertus étaient bien au-dessus de son savoir. « Plein d'humanité pour les malheureux, dit d'Alembert, il prodiguait, avec une fortune médiocre, ses secours à l'indigence, et joignait à ses bienfaits, le bienfait plus grand de les cacher. »

DANGEVILLE (Marie-Anne Botot), excellente actrice, et la plus célèbre qui ait rempli sur la scène française les rôles de soubrette, naquit à Paris le 26 décembre 1714. En appliquant à son art une distinction réservée à la peinture, on a dit avec raison d'elle qu'elle fut une artiste d'histoire plutôt que de genre. En effet, elle s'était particulièrement attachée à représenter parfaitement les mœurs et les caractères. Il est impossible de surpasser jamais le naturel et la vérité de son jeu. Voici la manière dont Dorat a caractérisé son talent :

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté,
Piquante sans attraits et vive sans grimace,
A chaque mouvement découvrir une grace,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclat du débit;
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel et parer la nature.

Armand la nommait *la force du naturel*. Elle créa une foule de rôles pendant les 33 années qu'elle est restée au théâtre. Son buste fut couronné en 1794 à une séance du Lycée où elle assista. Elle était alors octogénaire. Elle est morte très-âgée à Paris, au commencement de mars 1796.

DANHAWER ou HANHAWER (Jean-Conrad), théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois honorables dans la même ville, où il mourut à l'âge de 57 ans, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhawer, dévoré par le zèle le plus amer, passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étaient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit sont : I. *De Spiritûs Sancti processione*, in-4°. II. *De Christi personâ, officio et beneficiis*, in-8°. III. *De Voto Jephtæo*, in-8°. IV. *Præadamitæ*, in-8°. V. *Collegium Psycologicum circà Aristotelem de Animâ*, Strasbourg, 1650, in-8°. VI. *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8°. VII. *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8°.

DANHAWER, excellent pein-

tre de portraits, né en Souabe, exerça d'abord, à l'imitation de son père, l'horlogerie, puis la musique. S'étant rendu à Venise pour se perfectionner dans ces deux arts, il y fit la connaissance de Sébastien Bombelli, apprit de lui la peinture, et devint son meilleur élève. En Hollande, il imita avec succès la manière de Rubens. Enfin, il fut appelé à Pétersbourg, où il mourut en 1733, comme peintre de Pierre-le-Grand. Ce fut dans ce pays qu'il exécuta ses plus beaux ouvrages.

DANIEL, le 4e des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 602 avant J.-C. Nabuchodonosor, l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinait à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans la langue des Chaldéens furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages. Quelque temps après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel s'y refusa. Ses compagnons l'ayant imité furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés, suivant la Bible, sans avoir rien souffert. Daniel, sous le règne de Balthasar, expliqua à ce prince les paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue; paroles qui renfermaient l'arrêt de mort de ce prince. Après la mort de Balthasar, Darius le Mède le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des piéges: il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse aux lions. Dieu, selon l'Écriture, le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritaient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir confondu les adorateurs de l'idole de Dagon, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Les Juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes; mais Jésus-Christ lui a donné cette qualité. La plus célèbre de ses prophéties est celle de la mort de J.-C., qui devait arriver au bout de soixante-dix semaines, composées de sept années chacune; et qui toutes ensemble font le nombre de quatre cent quatre-vingt-dix ans, à compter depuis l'ordre donné par Artaxercès-Longuemain, la vingtième année de son règne, pour rebâtir Jérusalem, jusque vers la fin de l'empire de Tibère, auquel tombe le temps de la dernière semaine. On croit communément que c'est Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne. La réputation de ce prophète était si grande, même pendant sa vie, qu'elle était comme passée en proverbe: «Vous êtes plus sage que Daniel» (2. 8. 3.), disait Ézéchiel, avec ironie au roi de Tyr. Les Orientaux re-

gardent Daniel comme l'inventeur de la géomancie, c'est-à-dire de l'art de deviner l'avenir sur des points tracés au hasard.

DANIEL (SAINT), né à Marathe près de la ville de Samosate, embrassa la vie pénitente, et se fit monter sur le sommet d'une colonne où il fixa son séjour: Gennade, évêque de Constantinople, s'y fit mettre pour lui conférer la prêtrise, et depuis, Daniel y dit la messe. Gubas, roi de la Colchide, étant venu renouveler alliance avec les Romains, l'empereur le mena voir le saint reclus, et ce dernier, du haut de sa colonne, devint l'arbitre du traité qui unit les deux Souverains. Il en descendit pour solliciter Basilique, qui était parvenu à l'empire, de ne point soutenir les Eutychéens et de donner la paix à l'Église; mais, n'ayant pu le persuader, il lui prédit la fin de sa puissance, et remonta sur sa colonne où il mourut à l'âge de 80 ans, vers l'an 490, assisté par le patriarche Euphémius.

DANIEL (PIERRE), avocat, né à Orléans en 1530, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, mort à Paris en 1603, était un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui: I. Une édition de l'*Aulularia* de Plaute, Orléans (Paris, Robert Étienne), 1564, in-8°. II. Des *Commentaires* de Servius, de Fulgence, etc., *sur Virgile*, Paris, 1600, in-fol. III. *Claudii Cantiunculæ epistolæ ad Andræam Alciatum*, Orléans, 1561. IV. *Theodulphi Parænesis ad judices*, Paris, 1598, in-4°; Cologne, 1602. V. *Notæ in Petronii arbitri satyricon*. Toutes les œuvres de Pierre Daniel ont été réunies en 1599, in-fol., etc. Paul Pétau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la suite à Stockholm, et l'autre au Vatican.

DANIEL (SAMUEL), poète et historien, fils d'un musicien anglais, né à Taunton dans le comté de Sommerset en 1562. Ses *Épîtres* ont la facilité de celles d'Ovide; ses *Pièces de théâtre* ont été recueillies en 1718, et forment 2 vol. in-12. Parmi ses pièces, on remarque, *Cléopâtre*, *l'Arcadie de la reine*, *Philotas*, le *Triomphe de l'hymen*; son *Histoire des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre*, poème en 8 chants, publiée à Londres en 1604, se fait lire avec intérêt. Mais elle a eu moins de réputation que *l'Histoire d'Angleterre* depuis l'origine de la nation jusqu'à Édouard III, Londres, 1618, in-fol. Celle-ci, augmentée par Trussel, a obtenu un très-grand nombre d'éditions. Daniel est mort en 1619 à Beckington.

DANIEL DE VOLTERRE. *V.* VOLTERRE.

DANIEL (GABRIEL), né en 1649, à Rouen, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit, le 23 juin 1728, à l'âge de 79 ans, une vie très-laborieuse, et remplie par la composition de différens ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont: I. *Le Voyage au monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien

et en anglais. II. *Histoire de la Milice Française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changemens qui s'y sont faits depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est très-intéressant; mais il y manque bien des traits. Le tacticien Folard en parle avec éloge sous le rapport de la tactique militaire. III. Une *Histoire de France*, dont il y a eu plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1755, en 17 vol. in-4°. Louis XIV rempli de projets pour l'élévation des légitimés, et qui n'omettait rien pour y préparer le public, chargea le P. Daniel d'appuyer, dans son *Histoire de France*, sur les grands établissemens des bâtards de nos rois. Sitôt que l'ouvrage eut paru, le roi en parla avec éloge, en recommanda la lecture; il fallait le lire ou l'avoir lu. Daniel reçut le brevet d'historiographe de France, avec une pension. Le P. Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de dissertations de l'histoire du règne de Louis XIII, et du Journal historique de Louis XIV. De Lombard a fait la comparaison des deux Histoires de Mézerai et de Daniel, Amsterdam, 1723, in-4°, et de ce parallèle il résulte que l'histoire du jésuite, quoique pleine de défauts, est encore la moins mauvaise qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié, grace à Cordemoi, à Valois, et à Le Cointre, les défauts de Mézerai sur la première et la deuxième race. On avoue qu'il narre avec netteté et avec justesse, et qu'il arrange assez bien les faits; mais il est sans force et sans élégance. « On lui a reproché, dit Voltaire, que sa diction n'est pas toujours assez pure; que son style est trop faible; qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre; qu'il n'a pas assez fait connaître les usages, les mœurs, les lois; que son Histoire est un long détail des opérations de guerre, dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours. » Cependant le chevalier Folard en fait de grands éloges, sous le rapport de l'exactitude militaire, mérite rare et étonnant pour un théologien et un religieux. « En lisant son Histoire de Henri IV, dit encore Voltaire, on est tout étonné de ne pas le trouver un grand homme: des manœuvres de guerre sèchement racontées, de longs discours au parlement en faveur des jésuites, et enfin la vie du P. Cotton, forment dans Daniel le règne de ce grand prince. » Ce qu'on a dit de son Histoire de Henri IV, on peut le dire de celle des autres princes, du moins de ceux qui approchent le plus de ces derniers temps: car pour les rois anciens, il est assez exact dans les jugemens qu'il en porte; il n'est pourtant pas exempt de flatterie, lorsqu'il parle de leurs défaites. « Si vous lisez le P. Daniel, dit Mably, vous verrez qu'il ne s'est pas même douté du plan qu'il aurait dû se proposer. Au lieu d'étudier l'ancien temps, il a trouvé plus commode d'en juger par le nôtre. Voyant la monarchie partout où il trouve le nom de roi, il ne parle jamais des coutumes, tantôt plus, tantôt moins grossières, qui formaient le seul droit public de la nation. Il vous mène de Clovis jusqu'à nos jours, sans que vous soupçonniez ces révolutions, tantôt sourdes, tantôt bruyantes, que nous avons éprouvées. » Le

comte de Boulainvilliers, le même qui disait « qu'il était presque impossible qu'un jésuite écrivît bien l'Histoire de France », trouvait dans celle de Daniel près de dix mille erreurs. Le savant abbé de Longuerue pensait à peu près de même. « Il assure, disait-il, qu'il y a travaillé 20 ans; il en faudrait 40 : et puis tant d'autres ouvrages qu'il a faits pendant ces 20 années. » L'abbé Millot lui fait un autre reproche non moins fondé que ceux de l'abbé de Longuerue; il blâme son intolérance. Daniel prétendait qu'on devait exercer les plus grandes rigueurs contre les hétérodoxes, pour étouffer en naissant ces pestes publiques. Mais, dit l'abbé Millot, il aurait pu observer que les supplices avaient allumé le feu au lieu de l'éteindre; que plus il faut réprimer les perturbateurs de l'état, plus on doit avoir de compassion pour des malheureux qui n'ont d'autre crime que l'erreur. L'historien jésuite devait savoir que le zèle de la religion n'est pas contraire à l'humanité. Daniel avait fait précéder la publication de son Histoire par un écrit de 370 pages in-12, intitulé : *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai*, Paris, 1700. L'objet de cette brochure était de rendre Mézerai suspect, odieux et méprisable, aux princes, aux ministres, aux courtisans, aux gens de robe, au haut clergé, aux religieux, aux financiers, aux femmes, et, en le décréditant auprès de tous les gens qui lisent, de le reléguer dans les antichambres. Ce projet ne réussit point; mais il prouva aux juges impartiaux que Mézerai était souvent inexact, et se livrait quelquefois à ses préventions et à son humeur. IV. *Abrégé de l'Histoire précédente*, en 9 vol. in-12, réimprimée en 1751, en 12 vol., avec la *Continuation* par le P. Dorival, et traduite en anglais, en 5 vol. in-8°. V. *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les *Lettres au Provincial* de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais; ils ont été réfutés par D. Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, malgré quelques bonnes raisons, et les soins qu'eurent ses confrères de la répandre, ne servit qu'à prouver combien il était difficile d'atteindre à l'éloquence et à la bonne plaisanterie de Pascal. VI. Une version du savant *Traité* de Louis Léon *sur l'immolation de l'Agneau Pascal*, Paris, 1675, in-12. VII. Une foule de *Brochures* sur les disputes du temps, dans lesquelles l'auteur, ami du P. le Tellier, était entré avec beaucoup de chaleur. La plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques et critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°. Cette collection renferme quelques opuscules mentionnés plus haut, et beaucoup d'autres, dont le détail serait trop long. *Voyez* Broue.

DANIEL (Chrétien-Frédéric), médecin allemand, né en 1714 à Sondershausen en Thuringe, fut l'élève et le secrétaire du célèbre Frédéric Hofmann. Il exerça avec distinction sa profession à Halle. On a de lui : I. *Mélanges de littérature médicale, contenant des Mémoires, des Observations, des Documens choisis sur les différentes branches de la médecine*, Halle, 1748-1755, 3 vol. in-4°, ouvrage fort estimé; il est

écrit en allemand, ainsi que le suivant, qui fut publié par son fils : II. *Recueil de consultations et de rapports médicaux-judiciaires relatifs à l'examen et à l'ouverture des cadavres*, Leipsick, 1776-77, 2 vol. in-8°.

DANIEL (Chrétien-Frédéric), fils du précédent, né à Halle en 1753, fut aussi un médecin distingué. Il mourut le 28 septembre 1798. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Essai d'une théorie des principaux phénomènes physiques*, Halle, 1777 (en allemand), in-8°. II. *Institutionum medicinæ publicæ edendarum adumbratio*, Leipsick, 1778, in-4°. III. *Commentatio de infantum nuper natorum umbilico et pulmonibus*, Halle, 1780, in-8°. IV. *Esquisse d'une bibliothèque de médecine politique ou légale*, ou de *Police médicale*, Halle, 1784, in-8° (en allemand), etc.

DANIEL DE PRIEZAC. *Voy.* Priezac.

DANIELE (François), Napolitain, né le 11 avril 1740, à Saint-Clément, mort en 1812, le 13 novembre, dans sa patrie, se fit une grande réputation comme historien et comme antiquaire. Il fut associé de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe, et eut le titre d'historiographe royal de Naples en 1778, et, quatre ans après, celui d'historiographe de l'ordre de Malte. En 1799, au retour du roi de Naples dans ses états, d'où la révolution républicaine l'avait éloigné, ayant voulu défendre quelques-uns de ses amis qui étaient menacés de la vengeance royale, il fut disgracié et dépouillé de ses emplois. Le roi Joseph, à son avénement au trône de Naples en 1806, fit une pension à Daniele et lui confia la direction de l'imprimerie ; mais celui-ci n'en jouit que peu de temps. Déjà atteint de la maladie dont il mourut, il se retira dans sa patrie, où il passa le reste de ses jours à faire des actes de bienfaisance. Ses principaux écrits sont : I. *Le Forche Caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-fol. II. *Monete antiche di Capua* Naples, 1802 (1803), in-4°. III. *I regali sepolcri del duomo di Palermo riconosciuti ed illustrati*, Naples, 1784, in-fol., etc. Daniele a aussi enrichi de bonnes préfaces plusieurs ouvrages estimés, entre autres les jolies éditions de *Daphnis et Chloé* (de Longus), traduites en italien par Annibal Caro, Parme, chez Bodoni, 1786, in-4°.

DANIELLI (Etienne), médecin, né en 1656, à Butrio, petite ville du territoire de Bologne en Italie, occupa avec distinction une chaire dans l'université de cette ville. Les ouvrages qu'on a de ce médecin sont latins : I. *Animadversio hodiernis tatûs medicinæ-practicæ*, Venetiis, 1709, in-8°. II. *Animadversioni hodierni medicinæ statûs additio*, Bononiæ, 1719, in-8°. III. *Raccolta di questioni intorno a cose di botanica, anatomia, filosofia e medicina*, Bologne, 1623, in-8°. IV. *Vita præceptoris sui Joannis, Hieronymi, Sbaraleæ*, Bologne, 1710, in-4°.

DANKELMANN (Ebrard Christophe Balthazar), ministre prussien, né en 1643, dans le comté de Lingen, fut le gouverneur du jeune Frédéric, fils de l'électeur Frédéric-Guillaume-le-Grand, et rendit les plus grands services à son élève, qui était dé-

testé de sa belle-mère. Frédéric étant parvenu au trône en 1688, combla Dankelmann de dignités, et le mit bientôt à la tête de son ministère, le regardant comme son confident le plus intime, et n'ayant rien de caché pour lui. Lorsque Frédéric proposa à son conseil de délibérer sur son projet de prendre le titre de roi, Dankelmann fut le seul de tous les ministres qui s'y opposa. Ce ministre intègre et éclairé profita de son crédit pour embellir Berlin, et pour y fonder des Académies des sciences et des arts; la ville de Halle lui est aussi redevable de la fondation de son université, et de plusieurs autres établissemens utiles. Cependant de perfides courtisans tramaient en secret la perte de Dankelmann; voyant qu'il avait perdu la faveur du roi, il donna sa démission, qui fut acceptée en 1697. Sitôt qu'on sut qu'il ne faisait plus partie du ministère, mille accusations calomnieuses planèrent sur sa tête; il fut arrêté et enfermé à la forteresse de Peitz en Lusace. Son innocence ne fut reconnue qu'au bout de dix ans que dura son procès, il resta néanmoins en prison jusqu'en 1713, et ne fut délivré qu'à l'avénement de Frédéric-Guillaume Ier qui le rappela à la cour. Ce ministre mourut à Berlin, le 31 mars 1722.

DANKERS DE KY (Corneille), architecte, né à Amsterdam en 1561, mort en 1634. Après la mort de son père qui avait longtemps exercé la profession d'architecte de cette ville, il remplit sa place pendant 40 ans, bâtit en cinq ans la bourse, monument remarquable, et fit un pont de pierre sur l'Amstel, qui a 200 pieds de large. C'est le premier qui, en Hollande, a trouvé le moyen de bâtir des ponts de pierre sur les grandes rivières, sans gêner le cours de leurs eaux.

DANKEERS DE KY (Pierre), peintre d'Uladislas IV, roi de Suède et de Pologne; sa grande habileté, et l'art admirable avec lequel il fit le portrait du roi et ceux des principaux seigneurs, lui attira beaucoup de louanges et un grand crédit à la cour. Cet artiste florissait encore en 1630.

DANKS (François), peintre et sculpteur, né à Amsterdam vers 1650, peignait avec succès l'histoire dans de petits tableaux. Il réussit aussi fort bien dans le portrait. La figure du *Temps*, qu'on voit en pierre sur le Heeregraft à Amsterdam, est d'après un modèle fait par Danks (qui modelait fort bien en terre et en cire.

DANLOUX (Pierre), peintre distingué d'histoire, né à Paris en 1745, mort dans la même ville le 3 janvier 1809, à l'âge de 54 ans environ, passa à Londres à l'époque de la révolution, où il se fit une grande réputation pour le portrait. A son retour à Paris, il exposa au salon un tableau représentant la *Punition d'une Vestale*, et le *Portrait en pied de l'évêque Saint Léon*. Le gouvernement d'alors lui ordonna de le faire disparaître. J. Delille, en parlant du tableau de la Vestale de Danloux dans son poëme de la Pitié, s'est plu à rendre hommage à son auteur qui était son ami. Voici les vers relatifs à ce tableau, extraits de ce poëme (Chant 1er):

> Nous pleurons quand Danloux dans la fosse fatale
> Plonge, vivante encore, sa charmante vestale.

Danloux avait de la finesse et de la gaîté dans l'esprit; il était bon

mime et se plaisait à contrefaire tous ceux qu'il voyait dans le monde. Ce genre d'amusement, en lui dérobant une partie de son temps, a singulièrement nui aux avantages qu'il aurait pu retirer de son talent.

DANNENMAYER (Matthieu), né en 1741, à Oepfinfen en Souabe, professa l'histoire ecclésiastique et la théologie à Fribourg et à Vienne, où il mourut le 8 juillet 1805. On a de lui : I. *Introductio in historiam Ecclesiæ christianæ universam*, Fribourg, 1778, in-8°. II. *Institutiones historiæ eccles. Novi Testamenti periodus*, Fribourg, 1783, in-8°. III. *Institutionis historiæ ecclesiasticæ Novi Testamenti*, pars 1 et 2, Vienne, 1788; ouvrage estimable sous plusieurs rapports, et principalement à cause de son impartialité.

DANNEVILLE (Jacques-Eustache, sieur de), avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, dans le 17e siècle, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé: *Inventaire de l'Histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

DANOW (Ernest-Jacques), théologien protestant, né en 1742, à Redlan en Prusse, professa avec beaucoup d'éclat, la théologie à l'Université d'Iéna. L'excès du travail le fit tomber dans une noire mélancolie, et, dégoûté de la vie, il alla se noyer dans la Saale, le 18 mars 1782. On trouve l'exposition de sa doctrine dans l'ouvrage intitulé : *Institutionis Theologiæ dogmaticæ liber I et II*, Jéna, 1732, in-8°. Meusel a donné la liste de ses autres ouvrages. — Danow (Gottlob), né en 1750, à Lauenbourg, mort en 1794, était professeur à l'École d'artillerie de Berlin. Ses ouvrages sont: I. *Mémoires sur la Statistique*, Berlin, 1780, in-4°. II. *Mémoires pour mesurer les hauteurs, par le moyen du graphomètre, ibid.*, 1786. III. *Poésies de Raufseysen*, Berlin, 1792, in-8°.

DANSSE. *V.* Ansse de Villoison.

DANTE ALLIGHIERI, le premier poète célèbre qui ait paru dans l'Italie moderne, après les siècles d'ignorance et de barbarie, naquit à Florence au mois de mai 1265. Son véritable nom était *Durante*, dont on fit *Dante* par une abréviation usitée alors parmi les Italiens; et ce nom est devenu un des plus illustres parmi les poètes modernes. Sa famille était une des plus nobles de Florence. Un esprit vif et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Dès l'âge de 9 ans, il connut une jeune persnnne nommée *Beatrice Portinari*, et par abréviation *Bice* qu'il aima toute sa vie, pour laquelle il composa ses premiers vers, et à laquelle il a élevé un monument plus durable, dans son grand poème qui est en quelque sorte plein de son souvenir. Il embrassa le parti gibelin, ennemi des papes. C'était vouloir être persécuté; et il le fut par Boniface VIII, et par Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, que ce pontife avait envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante se trouva à la bataille de Campaldino, et contribua par sa valeur à la victoire de Caprona, remportée par les Florentins sur les habitans de Pise. Il se maria en 1291, avec *Gemma*, de l'illustre famille des

Donati, et en eut plusieurs enfans : son union néanmoins ne fut point heureuse, et il chercha à s'en consoler par l'ambition. Nommé en 1300 l'un des huit prieurs de Florence, il déplut à un des partis qui déchiraient cette malheureuse cité; il fut chassé de sa patrie, sa maison fut rasée et ses terres pillées. La fureur de ses ennemis ne se borna pas à ces excès. Le podestat de Florence eut ordre d'examiner la conduite tenue par les bannis, tandis qu'ils étaient en charge. Dante fut condamné, ainsi que ses compagnons d'exil, à être brûlé vif, comme coupable de fraudes et d'extorsions, lui et tous ses adhérens. Ces sentences existent écrites en latin barbare. Il crut ramener les magistrats et ses compatriotes par des représentations touchantes. Il adressa au peuple florentin une lettre où il paraphrasait ce texte de l'Écriture : *Popule meus, quid feci tibi?* Ses complaintes n'ayant eu aucun effet, il engagea les exilés à s'armer contre leur ingrate patrie. Ils formèrent en 1304, une petite armée, qui fut battue dans le territoire de Florence, où elle avait fait une incursion. Alors Dante se rendit à Vérone, avec toute sa famille, et s'en fit bientôt exiler. Can de la Scala, prince de Vérone, l'aimait et l'estimait. Un courtisan lui dit un jour : « N'êtes-vous pas surpris de ce qu'un bouffon reçoit beaucoup de caresses de la part du prince, tandis qu'un homme savant et sage tel que vous, est négligé. » Dante répondit : « Chacun chérit son semblable. » Ce mot, répété au prince, causa sa disgrace. Après avoir mené une vie inquiète et errante, tantôt en Allemagne, tantôt à Paris, il s'écrie dans l'un de ses ouvrages : « Partout où se parle cette langue toscane, on m'a vu errer et mendier. J'ai mangé le pain d'autrui et savouré son amertume. Navire sans gouvernail et sans voile, poussé de rivage en rivage par le souffle glacé de la misère, les peuples m'attendaient à mon passage, sur un peu de bruit qui m'avait précédé, et me voyaient tout autre qu'ils n'auraient osé le croire; je leur montrais les blessures que me fit la fortune, blessures qui déshonorent quiconque les reçoit. » Dante, fier et sensible, revint mourir pauvre à Ravenne, le 14 septembre 1321. Le prince de Ravenne, Guido Novello, lui fit des obsèques magnifiques, et prononça son oraison funèbre. En 1483, Bernard Bembo, prêteur de Ravenne pour les Vénitiens, fit ériger, par ordre de la république, un mausolée où les cendres de Dante furent placées. En 1692, ce tombeau fut réparé par le cardinal Dominique Cossi, légat de Ravenne. Dante laissa plusieurs fils qu'il avait eus de Gemma. Pierre, qui était l'aîné, et Jacques, son cadet, firent des notes et un commentaire inédit sur la fameuse comédie de leur père. Le premier passa une partie de sa vie à Vérone, où il devint fort riche, par la culture des lettres, et surtout par les leçons de droit qu'il donna, métier alors fort lucratif; le second vécut toujours à Florence, où il acquit la réputation de bon poëte. Dante n'oubliait ni les bienfaits, ni les offenses; il dit ou écrivit autant de mal de ses ennemis que de bien de ses amis et de ses bienfaiteurs. Parmi les différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Para-*

dis, partagée en trois actes ou récits. La 1re édition de ce poëme est de 1472, in-fol. et in-4°; les plus estimées sont: Venise, Alde, 1502, in-8°; Alde et André d'Asola, in-8°; Florence, Juntes, 1506, in-8°; Florence, 1595, in-8°; ouvrage célèbre par le travail des académiciens *de la Crusca*: et l'une des plus jolies est celle de Paris, 1768, 2 vol. in-12. Grangier l'a traduite en français, à Paris, 1596 et 1597, 3 vol. in-12, ainsi que le comte Colbert d'Estouteville, petit-fils du grand Colbert. Cette traduction a été revue, corrigée et publiée par le libraire Sallior, Paris, 1796, 3 vol. in-8°. Le manuscrit de cette version qui est très-inexacte, était connu de Montesquieu, qui en parle dans ses Lettres familières. La traduction la plus récente et la meilleure, est celle de M. Artaud, publiée en 1811, 1812 et 1813, Paris. Le Dante s'éleva, dans les détails de cet ouvrage, que les Italiens appellent *divin*, au-dessus du mauvais goût de son siècle. Il est plein de pensées aussi justes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de tours délicats, de saillies ingénieuses, de morceaux brillans et pathétiques: le spectre d'Ugolin qu'on y trouve est une des fictions les plus fortes qu'aient jamais enfantées l'esprit humain, et elle suffirait seule pour immortaliser son auteur. Mais l'invention de l'ouvrage est en général bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans ce tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variétés d'attitudes. Cette divine comédie, que quelques Italiens ont regardée comme un beau poëme épique, n'est qu'un beau monstre. Dante trouve d'abord, à l'entrée de l'Enfer, un lion et une louve. Virgile s'offre à lui, pour lui faire les honneurs du lieu. Le poète latin lui montre dans l'Enfer des demeures très-agréables; dans l'une, sont Homère, Horace, Ovide et Lucain; dans une autre, Électre, Hector, Lucrèce, Brutus, Saladin; dans une troisième, Socrate, Platon, Hippocrate et Averrhoès. Enfin paraît le véritable Enfer, où Pluton juge les damnés. Le voyageur y reconnaît quelques cardinaux et quelques papes: il était surtout fort animé contre eux. Boniface VIII et Charles de Valois y sont traités avec outrage. Il veut déshonorer la race du dernier, en avançant que Hugues Capet était fils d'un boucher. Ce trait lancé contre la naissance du chef de la race capétienne n'est pas de l'invention du Dante; il l'a pris dans un roman français en vers alexandrins, qui paraît avoir été composé (par un anonyme) sous le règne de Philippe-le-Hardi ou Philippe-le-Bel. Cet ouvrage, qui est resté manuscrit, mais dont on peut voir l'extrait dans la nouvelle Bibliothèque des romans, janvier, 1778, 1er vol., dit expressément que Hugues Capet était fils de Richer, chevalier et seigneur de Beaugency, et de Béatrix, fille d'un gros boucher de Paris, fable absurde, mais qu'il est tout simple que Dante, persécuté par Philippe de Valois, ait adoptée pour dénigrer autant qu'il était en lui le prince dont il avait à se plaindre. Rivarol, qui a traduit en français le poëme du Dante, en a donné dans son discours préliminaire une brillante analyse; nous en citerons quelques traits: «Partout ce poète, dit-il, a heurté les préjugés de son temps. Il conçut dans son exil

son poëme de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, embrassant dans son plan les trois règnes de la vie future, et s'attirant toute l'attention d'un siècle où l'on ne parlait que du jugement dernier, de la fin de ce monde, et de l'avénement d'un autre. Il y a deux grands acteurs dans ce poëme; Béatrix, fille d'un gentilhomme florentin, nommé Portinari, qu'il aima passionnément, qui lui fut ravie par la mort, et qui doit lui montrer le Paradis, et Virgile, son poëte par excellence, qui doit le guider aux Enfers et au Purgatoire. Il descend donc aux Enfers sur les pas de Virgile, pour s'y entretenir avec les ombres des papes, des empereurs et des autres personnages du temps sur les malheurs de l'Italie, et particulièrement de Florence: ce n'est qu'en passant qu'il touche aux questions sur la vie future, dont le monde s'occupait alors. Comme il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, il met à profit les erreurs de la géographie, de l'astronomie et de la physique, et le triple théâtre de son poëme se trouve construit avec une intelligence et une économie admirables. L'effet qu'il produisit fut tel, que, lorsque son langage rude et original ne fut plus entendu et qu'on eut perdu la clef des allusions, sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de cinq cents ans, comme ces commotions dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances. L'Italie donna le nom de *divin* à ce poëme et à son auteur; et, quoiqu'on l'eût laissé mourir en exil, cependant ses amis et ses nombreux admirateurs eurent assez de crédit, sept à huit ans après sa mort, pour faire condamner le poëte Cecco d'Ascoli à être brûlé publiquement à Florence, sous prétexte de magie et d'hérésie, mais réellement parce qu'il avait osé critiquer Dante. Sa patrie lui éleva des monumens, et envoya, par décret du sénat, une députation à un de ses petits-fils, qui refusa d'entrer dans la maison et les biens de son aïeul. Trois papes ont depuis accepté la dédicace de la *divina Commedia*, et on a fondé des chaires pour expliquer les oracles de cette obscure divinité. Au temps où Dante écrivait, les divers genres de littérature répandus en France, n'offraient aucun monument de ce genre. De longs romans de chevalerie, en prose et en vers, de courts fabliaux, des récits d'aventures galantes, des contes dévots, des pièces de théâtre, et enfin des chansons qui offrent toutes les mesures et toutes les rimes bizarres, faussement attribuées à Marot et à son siècle, étaient les seuls ouvrages alors connus. J'en excepte cependant quelques mauvais traités de physique et d'histoire naturelle. En Italie, on ne faisait rien d'important dans la langue du peuple; tout s'écrivait en latin. Dante a versifié par tercets ou rimes triplées; et c'est, de tous les poëtes, celui qui, pour mieux porter le joug, s'est permis le plus d'expressions impropres et bizarres: mais aussi, quand il est beau, rien ne lui est comparable. Quoi de plus sublime que cette inscription placée sur la porte de l'Enfer:

Lasciate ogni speranza, voi ch' intrate.

Son dialogue est souvent plein de vigueur et de naturel, et tous ses personnages sont fièrement dessinés. La plupart de ses peintures ont encore aujourd'hui la force

de l'antique et la fraîcheur du moderne. Il est vrai que, dans son immense galerie de supplices, on ne rencontre pas assez d'épisodes; et, malgré la brièveté des chants, qui sont comme des repos placés de très-près, le lecteur le plus intrépide ne peut échapper à la fatigue. C'est le vice fondamental du poème. Enfin, du mélange de ses beautés et de ses défauts, il résulte un poème qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu, et qui laisse dans l'ame une impression durable. Le plus ancien commentaire sur la *divina Commedia*, est celui de Boccace. On a du poète florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent encore aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue. I. *Il Convivio amoroso*, Florence, 1490, in-8°, qui a été réimprimé plusieurs fois, et parmi les ouvrages en prose de Dante, imprimés avec ceux de Boccace, à Florence, 1723, in-4°. Il avait écrit dans sa jeunesse la *Vie nouvelle* (*vita nuova*). C'est l'histoire de ses amours avec Béatrix Portinari. Quelques commentateurs ont pensé que, par Béatrix, Dante ait voulu marquer la sagesse divine; mais les critiques, mieux instruits ou moins enthousiastes, conviennent que c'est la noble Portinari, sa maîtresse, qu'il a voulu immortaliser. II. *De monarchiâ mundi*, Venise, 1744, in-8°. Cet ouvrage fut publié, pour la première fois à Bâle, en 1559, in-8°, et Simon Scardius le redonna en 1566, dans la même ville, dans son *Syntagma tractatuum de juridictione imperiali*, in-fol. Dante y soutient que l'autorité des rois ne dépend point de celle des papes. III. Un Traité *De vulgari eloquentia*, ouvrage écrit en latin et qui est resté imparfait, n'ayant que deux livres au lieu de quatre, Dante étant mort avant d'avoir pu l'achever. Les *rimes* ou poésies lyriques du Dante, sont regardées comme ce que la poésie italienne a produit de plus fort avant Pétrarque. On les trouve dans le recueil imprimé par les Juntes en 1527. Boccace fit aussi paraître la Vie de Dante, Florence, 1576, in-8°. Chabanon en a donné également une en notre langue. (*Voyez* Corbinelli.)

DANTE, *da Majano*, natif de Majano en Toscane, contemporain du Dante Allighieri, jouissait aussi d'une grande réputation poétique. Ses vers inspirèrent une passion très-vive à une jeune Sicilienne nommée Nina, qui cultivait aussi la poésie, et qui se fit appeler *Nina di Dante*. Toutefois la renommée de ce Dante a considérablement diminué en venant jusqu'à nous. On trouve ses poésies dans le recueil donné par les Juntes, Florence, 1527, in-8°, sous ce titre : *Sonetti, e Canzoni di diversi antichi autori Toscani, in X libri*.

DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, crut avoir tellement réussi à imiter les vers du Dante, qu'il en prit le nom, et le légua à ses descendans. Il ne se distingua pas moins par la délicatesse de ses *Poésies* et son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture. Il mourut en 1512, dans un âge fort avancé, après avoir inventé plusieurs *Machines*, et composé un *Commentaire sur la Sphère* de Sacrobosco, Pérouse, 1544.

DANTE (Jules), fils du précé-

dent, mort en 1575, fut bon architecte et mathématicien renommé. Il a fait un ouvrage, *De alluvione Tiberis*. Il a aussi construit la magnifique église de Saint-François d'Assise.

DANTE (Théodora), sœur du précédent, née à Pérouse en 1498, savante dans les mathématiques, excellait aussi dans la peinture. Elle imita le genre de Pierre Pérugin, son maître.

DANTE (Egnazio), religieux dominicain, né à Pérouse en 1537, fils de Jules, était habile architecte, bon peintre, savant mathématicien et littérateur distingué. Cosme III l'appela à Florence pour être son architecte; et le pape Grégoire XIII le chargea de peindre *la Galerie papale*. Il a donné la traduction de la *Sphère* de Proclus, enrichie de notes, et celle de la perspective d'Euclide, intitulée : *La Prospettiva da Euclide, tradotta da Egnazio Dante*, Fiorenze, per i Giunti, 1543, in-4°; *le Scienze matematiche ridotte in tavole*, Bologne, 1577, in-fol.; des *Commentaires* sur la *Sphère* de Sacrobosco. Enfin, on lui doit la *Vie* de Vignole, avec la traduction de ses règles d'architecture, et des éclaircissemens sur celles de la perspective, in-fol., Bologne, 1582, et Rome, 1583. Le pape, pour récompenser le rare mérite de Dante, le fit évêque de Velletri; il y mourut en 1586.

DANTE (Jean-Baptiste), né à Pérouse, excellent mathématicien, florissait vers la fin du 15e siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servait pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Pérouse, finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de Barthélemi Alviano. Il s'éleva très-haut, et vola par-dessus la place; mais le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, il tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles ayant guéri ce nouvel Icare, il professa les mathématiques à Venise, où il mourut âgé de 40 ans.

DANTE (Vincent), petit-fils de Pierre-Vincent, habile mathématicien comme lui, fut en même temps architecte, peintre et sculpteur. Il naquit à Pérouse en 1530. Sa *Statue* de Jules III, sur la place de Pérouse, a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial; mais Dante avait une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui la *Vie de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues*.

DANTE (Jérôme), peintre, né à Pérouse, et frère du précédent, bon dessinateur et excellent coloriste, mort à l'âge de trente-trois ans; il a exécuté à Rome différens travaux de peinture à fresque.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, curé de Saint-Étienne-du-Mont à Paris, sa patrie, en 1694, quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut l'an 1718, à 75 ans. On a de lui : I. Deux

Factums pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux États de Bourgogne. II. Un livre de controverse, intitulé *Défense de l'Église*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre: *Défense de la réformation.*

DANTINE (D. Maur-François), né à Gonrieux au diocèse de Liége, en 1688, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mort d'apoplexie le 3 novembre 1746. L'innocence de ses mœurs, la piété, la politesse, l'art de consoler les affligés : telles étaient les qualités qui le faisaient chérir et respecter. On a de lui plusieurs ouvrages. Il fit paraître les cinq premiers volumes de la nouvelle édition du *Glossaire de Du Cange*, en 1736, et le public ne put qu'applaudir aux recherches abondantes, aux améliorations et aux augmentations intéressantes qui enrichissent ce recueil. *Les Psaumes traduits de l'hébreu*, Paris, 1738, in-18, et 1740, in-12. Il travailla ensuite à la *Collection des Historiens de France*, commencée par D. Bouquet, et à l'*Art de vérifier les dates*, ouvrage excellent, qui a été réimprimé en 1770, in-fol., par les soins de D. Clément, qui l'a considérablement augmenté.

DANTON (George-Jacques), né à Arcis-sur-Aube, le 26 octobre 1759, fit son droit à Paris, et fut reçu, en 1788, avocat au conseil du roi. Danton était d'une haute stature ; il avait des formes vraiment athlétiques, des traits bien caractérisés, une voix de Stentor. La révolution lui fournit les moyens de tirer parti de cette audace et de cette imagination ardente, qui lui étaient naturelles. Son élocution véhémente, les images gigantesques qu'il employait, l'énergie qu'il mettait dans les moindres traits de ses discours, lui acquirent bientôt une grande influence dans les premières assemblées de districts. Ce fut lui qui fonda le fameux club des cordeliers, où Marat allait tous les jours. Danton voulait une révolution, mais il n'avait aucun plan déterminé. Des liaisons secrètes avec le duc d'Orléans le firent soupçonner de lui être dévoué. On le présenta à Louis XVI comme un homme dangereux, et le général La Fayette reçut bientôt l'ordre de le faire arrêter; dès ce moment, Danton déclara la guerre à la cour. Si Louis XVI eût été bien conseillé, il eût acheté ses poumons, comme il avait acheté les talens oratoires de Mirabeau; le premier aurait dirigé les sans-culottes, et le second les philosophes, hommes d'état. Danton se lia successivement avec Mirabeau, Marat, Le Gendre et Robespierre: « Marat est mon aboyeur, disait Danton; pour Le Gendre, il faut en faire un chef de brigade révolutionnaire. » En 1790, il demanda à l'assemblée nationale, au nom des quarante-huit sections de Paris, de dénoncer à Louis XVI les ministres, comme ayant perdu la confiance de la nation. En février 1791, il fut élu membre du département de Paris. Après l'arrestation de Louis XVI, il dirigea le rassemblement du Champ-de-Mars, où l'on demanda la déchéance du roi; il fut, par suite de cet événement, obligé de se tenir quelque temps caché ; mais il reparut bientôt avec plus d'audace et d'énergie que jamais : il proposa aux jacobins de forcer la législature à faire payer la dette de l'état aux riches, et, en cas de

refus, d'employer des mesures de rigueur pour les y contraindre. Nommé électeur dans les assemblées du mois de juillet de la même année, l'ordre fut encore donné de le faire arrêter, même dans le sein de l'assemblée électorale; l'huissier Damien, chargé de l'exécution de cet ordre, fut arrêté lui-même comme violateur de la souveraineté du peuple. Ces persécutions lui donnèrent la plus grande importance, et en firent un chef de parti. Danton ne craignit plus alors de se déclarer comme tel : il fut nommé procureur de la commune de Paris. Son pouvoir dans la capitale s'accrut beaucoup en 1792. Danton répétait souvent qu'il fallait *sansculottiser la révolution* pour la faire tourner au profit des patriotes. Sur le reproche qu'on lui fit de ses liaisons secrètes avec le duc d'Orléans, il répondit : « Nous n'avons pas le sou; quand nous aurons mangé son argent, nous nous en débarrasserons. » Le club des cordeliers considérait Danton comme le seul homme capable de diriger les grands mouvemens révolutionnaires : c'est dans son cabinet que fut arrêté le plan de la journée du 20 juin contre la cour, ainsi que la journée du 10 août. Le 8, il alla à la barre de l'assemblée pour lui signifier que, si elle ne prononçait pas la déchéance du roi, le club des cordeliers s'insurgerait et marcherait contre la législature : ces paroles, prononcées avec une voix de Stentor, effrayèrent tous les membres de cette assemblée, composée en grande partie d'avocats, de procureurs, etc., la plupart sans caractère et sans énergie. La déchéance de Louis XVI ayant été prononcée le 10 août, Danton devint membre du conseil exécutif provisoire. Chargé du département de la justice, quelqu'un lui dit : « Il faut espérer que, sous votre ministère, les tribunaux feront leur devoir : en révolution, répondit-il, les tribunaux vont trop lentement. » L'entrée des Prussiens en Champagne ayant répandu la consternation dans la capitale, les ministres, un certain nombre des principaux députés, et Robespierre lui-même, s'assemblèrent chez Danton pour aviser au moyen de préserver la France de l'invasion des ennemis : jamais conjuration, chez les Romains, n'a offert une réunion plus imposante et plus extraordinaire. Danton y fut sublime; il dit : « Regardez-moi; la nature m'a donné la physionomie âpre de la liberté; j'ai dans mon cerveau des ressources capables de faire trembler l'univers; j'irai demain à l'assemblée vous fouetter le sang. » Effectivement, il se présenta le lendemain à la barre, et termina son discours, qui était très-laconique, par cette phrase: « Représentans, la patrie est en danger ! pour sortir de crise, il faut de l'audace, toujours de l'audace, et encore de l'audace. » Il fut applaudi avec enthousiasme : dès ce moment, Danton s'empara, pour ainsi dire, de tous les pouvoirs, et dicta les mesures de défense. Danton fut le seul qui s'opposa à la translation de l'assemblée au-delà de la Loire, et déploya dans cette circonstance une énergie extraordinaire ; Robespierre ne la lui pardonna pas, et leur haine date de cette époque. Malheureusement pour la mémoire de Danton, les massacres des prisonniers d'Orléans à Versailles, et ceux des deux et trois

septembre, eurent lieu pendant qu'il était ministre de la justice. Il fut nommé député à la Convention nationale par le département de Paris; il y eut chez lui une réunion pour savoir si l'ouverture de la première séance de la Convention ne s'immortaliserait pas en proclamant la république; mais les membres étaient peu d'accord entre eux sur le vœu du peuple français. Danton dit : « On le consultera après; j'y mets si peu d'importance, que je veux que ce soit le résultat d'un déjeûner. Le peuple est une machine que l'on fait mouvoir à volonté : il suffit de lui promettre la poule au pot. » Chargé d'une mission dans la Belgique, pour observer la conduite du général Dumouriez, il fut accusé par Marat de dilapidation lors de son retour; et, quoiqu'il le traitât avec mépris, il ne put effacer l'impression que cette accusation avait faite. Ce fut lui qui fit donner 40 sous par jour à toutes les femmes qui assisteraient assidûment aux séances de la société des jacobins, des cordeliers, et à celles de la commune de Paris. Cependant la lutte entre les girondins et les montagnards prenait chaque jour un caractère plus sérieux. Danton semblait craindre les suites de ces divisions. « Le métal bouillonne, disait-il; mais la statue de la liberté n'est pas encore fondue; si vous ne surveillez le fourneau, vous serez tous brûlés. » Danton fut accusé d'aspirer à la dictature. Ses partisans regardaient comme important qu'un homme aussi énergique fût momentanément revêtu d'un pouvoir absolu. Mais Danton n'était pas doué de ce génie qui fait naître, conduit et dirige les événemens. Il blâma la fête de la Raison, poursuivit les partisans d'Hébert et de Chaumette, et dit : « Plus de mascarades anti-religieuses dans le sein de la Convention. » Il proposa d'organiser l'instruction publique, les fêtes nationales, qu'il appela « le pain de la raison », et demanda qu'on célébrât une fête à l'Être Suprême; « car nous n'avons pas voulu, ajoutait-il, anéantir la superstition pour établir le règne de l'athéisme. » Par ces mots, il signalait Hébert et Chaumette comme prêchant le matérialisme; et il sembla marcher d'accord pendant quelques jours avec Robespierre pour les faire périr sur l'échafaud; mais leur union ne fut pas de longue durée; l'inimitié dissimulée, qui régnait entre eux, avait été remarquée. Robespierre ne lui pardonna pas l'influence qu'il avait eue dans plusieurs circonstances sur les événemens. Lorsque Danton voulut, le 3 décembre, suggérer aux jacobins « qu'ils devaient être indépendans de toute autorité, il dit : « Il faut se méfier de ceux qui veulent porter le peuple au-delà des bornes de la révolution. » Des murmures se firent alors entendre. Il demanda à se justifier des dénonciations dirigées contre lui. « Je défie, dit-il, les malveillans de citer contre moi la preuve d'un crime; vous me jugerez en présence du peuple; je ne déchirerai pas plus les pages de mon histoire que vous ne déchirerez les pages de la vôtre. » Robespierre, qui n'était pas encore en mesure pour l'attaquer, prit sa défense, et le déclara innocent des projets de royauté que les aristocrates lui attribuaient. Après la mort d'Hébert, la haine, qui régnait entre Robespierre et Dan-

ton, se changea en guerre ouverte. Danton, voulant attaquer le despotisme que Robespierre exerçait dans les comités, disait: « Cet homme perdra la liberté avec sa guillotine; en révolution, une saignée nationale de vingt-quatre heures est quelquefois nécessaire; mais tuer les hommes à coups d'épingles est une fausse mesure. » Danton fut quinze jours sans aller aux séances de la Convention; ce qui fit concevoir des soupçons à Robespierre; mais Danton était naturellement paresseux. Il se levait à midi, et son adversaire ne dormait pas. Ses amis lui représentaient qu'il devait prendre des précautions; que, s'il n'avait pas un moyen prompt pour anéantir son adversaire, il en serait la victime. On essaya de les réconcilier, et on les fit même dîner ensemble. « Il est juste, dit Danton à son ennemi, de comprimer les royalistes; mais nous devons, dans notre justice, ne pas confondre l'innocent avec le coupable, et borner notre puissance à ne frapper que des coups utiles à la république. » Robespierre, en fronçant le sourcil, ne répliqua que ces mots: « Qui vous a dit qu'on ait envoyé à la mort un innocent? » Dès cet instant, tout espoir de réconciliation fut détruit, et Danton dit en sortant: « Il faut nous montrer, il n'y a pas un instant à perdre; » et cependant il hésita au lieu d'agir. Mais son rival était déjà en mesure; Saint-Just, membre du comité de salut public et le Séide de Robespierre, fit un rapport contre Danton, qui fut arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, avec ceux qu'on prétendit être ses complices. Enfermé au Luxembourg, il y affecta une gaîté forcée, et avoua à La Croix, député, et son compagnon d'infortune, qu'on l'avait prévenu de son arrestation; mais qu'il n'avait pu y ajouter foi. « Quoi! lui répondit son collègue, tu étais prévenu, et tu t'es laissé arrêter; ta nonchalance et ta mollesse t'ont perdu; combien de fois ne te l'a-t-on pas prédit? » Transféré à la conciergerie, il devint sombre et farouche, et parut humilié d'avoir été la dupe de Robespierre. Lors de son interrogatoire, il répondit avec calme: « Je suis Danton, assez connu dans la révolution; ma demeure sera bientôt au néant, et mon nom vivra dans le Panthéon de l'histoire. » Invité à cesser ses récriminations contre ses accusateurs, et à s'adresser au jury, il répondit: « Un accusé comme moi, qui connais les mots et les choses, répond devant le jury, mais ne lui parle pas. » Il réclama avec violence l'audition des témoins. « On veut, disait-il, nous immoler à l'ambition de quelques scélérats; mais ils ne jouiront pas long-temps du fruit de leur lâche et criminelle victoire. » Le décret qui le mettait hors des débats le transporta d'une fureur difficile à peindre. Rentré dans la conciergerie, il s'écria: « C'est à pareil jour que j'ai fait instituer ce tribunal infâme. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes! Je laisse tout dans un gâchis épouvantable. Il n'y en a pas un qui s'entende en gouvernement: au surplus, ce sont tous des enfans de Caïn. Brissot m'aurait fait guillotiner comme Robespierre. » Danton fut condamné à mort le 5 avril 1794, comme ayant voulu rétablir la royauté. Il monta avec courage sur la fatale charrette. Il tenait la tête haute, ses regards étaient pleins de fierté;

il semblait commander à la foule qui l'entourait. Il donna, au pied de l'échafaud, une preuve de sensibilité, et, se tournant vers sa famille : « O ma femme ! ô ma bien-aimée ! ô mes enfans ! je ne vous verrai donc plus ! » Puis, s'interrompant brusquement : « Allons, Danton, point de faiblesse ; » il monta aussitôt à l'échafaud, et dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine. » Danton n'était point méchant, il eut deux femmes qu'il a rendues heureuses ; il aimait beaucoup ses enfans. Ses mœurs domestiques étaient douces. Il a obligé beaucoup de personnes pendant le cours de la révolution, et sans distinction d'opinion. Mais Danton, avec du génie, marchait sans plan. Il ne prévoyait pas souvent les résultats des grandes mesures révolutionnaires qu'il avait, pour ainsi dire, commandées : il traitait les matières les plus sérieuses en plaisantant, se servant souvent de termes indécens, même orduriers ; ce qui déplaisait beaucoup à Robespierre, qui affichait l'hypocrisie de la vertu. Il mourut âgé de 35 ans.

DANTZ ou DANZ (Jean-André), savant orientaliste allemand, théologien luthérien, né à Sandhussen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre, et se fixa à Iéna, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les langues et sur les antiquités hébraïques. Ce savant excellait dans la critique sacrée. Ses principales productions sont : I. Des *Grammaires hébraïque et chaldaïque*, 1706, 3e édition. II. *Sinceritas sacræ Scripturæ veteris Testamenti triumphans*, Iéna, 1713, in-4°. III. *Rabbinismus enucleatus*, Francfort, 1761, in-8°, dernière édition. IV. *Interpres Ebræo Chaldæus omnes utriusque linguæ idiotismos dexterè explicans*, Iéna, 1694, in-8°. Plusieurs *Dissertations* imprimées dans le *Thesaurus dissertationum ad Vetus Testamentum*. Tous ces ouvrages décèlent un savant consommé.

DANVERS (Henri), comte de Danby, né à Dantesey dans le Wilshire en 1573, servit d'abord dans les Pays-Bas sous Maurice, comte de Nassau ; puis il fit partie des troupes qu'Élisabeth envoya à Henri IV, pour combattre contre la Ligue. La bravoure qu'il déploya dans cette guerre fut récompensée, et il fut employé en Irlande en qualité de lieutenant-général de cavalerie, sous le comte d'Essex. Il obtint de grandes charges sous Charles Ier, mais il fut ensuite disgracié et se retira dans ses terres, où il mourut au commencement de l'année 1643. Il avait fait don d'un jardin de botanique à l'université d'Oxford. — Jean Danvers, son frère, fut un des juges de Charles Ier. Il mourut avant la restauration.

DANVILLE (Guillard), gendarme de la reine, épouse de Louis XIII, sur la personne duquel on n'a aucuns détails, si ce n'est qu'il nous apprend lui-même qu'il fut mis à la Bastille vers le mois de juin 1619, quelque temps après son retour du Levant, où il avait fait un voyage ; mais sans dire quel fut le sujet

de cette détention. On a de lui un *Poème héroïque en l'honneur du roy et des roynes*, intitulé : *la Chasteté*, qui fut imprimé in-4°, à Paris, en 1624. Ce poème est en vers de dix syllabes, tournés avec assez de facilité, mais pleins d'hiatus et d'enjambemens. Dans une note qui le termine, l'auteur dit qu'il l'a composé, pour ainsi dire, en courant la poste dans un voyage qu'il faisait, et en passant par la Styrie, l'Autriche et la Bavière, et qu'il en a rimé jusqu'à neuf cents vers en douze jours.

DANVILLE. *Voyez* ANVILLE.

DANZ (FERDINAND-GEORGE), médecin allemand, né à Dachsenhausen, mort le 1er mars 1793, âgé de 32 ans, fut professeur extraordinaire à l'université de Giessen, et remplit cette chaire avec distinction. On a de lui : I. *Essai d'une histoire générale de la coqueluche*, Marbourg, 1791, in-8°. II. *Anatomie du fœtus aux diverses époques de la grossesse*, Francfort et Leipsick, 1792-93, 2 vol. in-8°. III. *Manuel de séméiotique générale à l'usage des jeunes chirurgiens*, Leipsick, 1793. IV. *De arte obstetriciâ Egyptiorum*.

DANZEL (EUSTACHE), graveur, né à Abbeville, vint exercer son talent à Paris, où il mourut en 1775. Il a gravé les deux *Fils de Rubens dans l'adolescence*, sur la copie que Daullé a gravée pour le volume de la galerie de Dresde, etc.

DANZEL (JÉROME), graveur supérieur au précédent, né à Abbeville, élève de Beauvarlet, a gravé *Socrate prononçant son discours sur l'immortalité de l'ame à ses amis, après avoir bu la ciguë; Vénus commandant les armes d'Énée à Vulcain; le Roi boit; Vénus et Adonis; Vénus et Énée*, faisant le pendant du précédent, d'après Boisot; le *Sacrifice de Callyrhoé*, d'après Fragonard.

DANZER (JOSEPH-MELCHIOR), théologien catholique et mécanicien, né en 1739, à Ober-Aybach, près de Landshut, en Bavière, mort le 10 mai 1800, professa les mathématiques et la physique à Straubing et à Munich. On a de lui : I. *Essai sur la théologie morale et pratique*, Augsbourg, 1777, in-8°. II. *Premiers principes de droit naturel*, Augsbourg, 1778, in-8°. III. *Application de ces principes aux circonstances particulières*, Munich, 1780. IV. *Traité élémentaire sur les mathématiques*, Munich, 1780-81. Il a inventé des fourneaux économiques qui portent son nom en Allemagne.

DANZER (JACQUES), religieux bénédictin allemand, né en 1743, à Lengenfeld, en Souabe, professa la théologie à Saltzbourg. Ayant été accusé de pélagianisme par des calomniateurs, il quitta Saltzbourg, se fit séculariser, et mourut à Burgau en 1796. Parmi ses ouvrages, tous écrits en allemand, et dont la liste se trouve dans Meusel, on remarque son *Introduction à la morale chrétienne*, Saltzbourg, 1791, 2e édition.

DANZETTA (FABIO), né d'une noble famille de Pérouse en 1691, entra chez les jésuites de Rome, où il s'acquit bientôt de la réputation par son mérite et ses connaissances. Profondément versé dans les matières canoniques, liturgiques et ecclésiastiques, il fut souvent consulté par Benoît

XIV, qui avait pour lui beaucoup d'estime et de considération. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* insérées dans les *Mémoires de l'Académie de Cortone*. Il mourut en 1766, à l'âge de 75 ans.

DANZIG (Salomon de), célèbre peintre pour *les petites figures*, fixa l'attention des connaisseurs par ses têtes, qui exprimaient la tristesse, la gaîté, la colère, le mépris, etc. Elles excitaient le rire dans ceux qui les regardaient. L'artiste les travaillait avec soin, et employa un coloris vigoureux et brillant à la manière des Flamands; mais il représenta la nature brute, et ne se donna pas la peine de choisir ses objets. En 1695, il passa en Italie, exécuta beaucoup d'ouvrages à Milan, où vraisemblablement il termina ses jours.

DAOUD, surnommé *Esfahani*, fut chef de l'une des six sectes reconnues pour orthodoxes dans la religion de Mahomet. Plusieurs princes et savans ont porté le nom de Daoud chez les Orientaux. Quelques rois de Géorgie furent appelés de même.

DAOUD, surnommé *Albussir* et *Alduzir*, habile médecin, né à la Mecque en 1005 de l'hégire ou 1595 de J.-C., a écrit plusieurs traités sur son art. Les plus connus sont : I. *Système de médecine*. II. *Des causes des maladies et des infirmités*. III. *Avis aux gens sages*. On lui attribue encore *Explication en vers d'une partie des Œuvres d'Avicenne*. L'*Avis aux gens sages* se trouve manuscrit dans la bibliothèque du Roi.

DAOUD-PACHA, grand-visir, beau-frère de Mustapha Ier, suscita la révolte de l'année 1622. Ce fut lui qui fit périr de sa propre main le sultan Othman II dans sa prison. Ce forfait ne resta pas long-temps impuni; le peuple indigné l'appela hautement *régicide*. Il prit la fuite, mais on l'arrêta, et on le conduisit à Constantinople, où les janissaires, qui d'abord avaient servi ses desseins, furent les premiers à demander sa tête. Il fut mis à mort dans le lieu même où il avait sacrifié le jeune Othman à son ambition. Il mourut en 1623.

DAOYS (Étienne), religieux bénédictin espagnol, habile canoniste, était chanoine de Pampelune. Il mourut en 1619, laissant un *Index* du droit civil, Venise, 1610, in-fol. et un *Index* du droit canonique, Bordeaux, 1613; 1 vol. in-fol.

DAPHESIN, de Milet, architecte qui vivait environ 400 ans avant J.-C., a bâti dans sa patrie, avec Péonius, un *Temple* superbe en l'honneur d'Apollon. Cet ouvrage, l'un des plus majestueux et des plus magnifiques dont se vantait la Grèce, était entièrement en marbre et d'ordre ionique. Daphesin avait aussi contribué à finir le fameux *Temple de Diane* à Éphèse. *Voyez* Démétrius et Péonius.

DAPHIDAS, grammairien, ayant voulu se jouer de la Pythie en lui demandant s'il reverrait bientôt en son pouvoir un cheval qu'il n'avait point perdu, devint la victime de cette moquerie, et fut tué par Attalus dans un lieu qu'on nommait *le Cheval*.

DAPHNOMÈLE (Eustache), fut gouverneur d'Acre, pour l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Comme cette rébellion donnait beaucoup d'in-

quiétude à l'empereur, Daphnomèle rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditieux. Il savait qu'Ibatzès célébrait avec une solennité particulière la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, et que ce jour-là il recevait sur la montagne tous ceux qui voulaient prendre part à sa dévotion. Daphnomèle s'y rendit, obtint une audience particulière dans un lieu solitaire, et profitant de l'occasion, renversa Ibatzès au moment qu'il s'y attendait le moins. Deux hommes qu'il avait apostés étant venus le seconder, ils lui firent une telle violence que les yeux d'Ibatzès lui sortirent de la tête par ses efforts et les douleurs terribles qu'il souffrit. Les Bulgares, accourus aux cris de leur chef, voulaient faire subir les tourmens les plus cruels à ses assassins. Daphnomèle se montra sans crainte, et parla avec tant d'éloquence et de fermeté, qu'il apaisa en un instant leur fureur. Les plus timides se retirèrent d'eux-mêmes; les autres approuvèrent Daphnomèle; tous jurèrent une obéissance entière à l'empereur. Basile, pénétré de reconnaissance, récompensa Daphnomèle, en lui donnant le gouvernement de Dyrrachium, avec tous les biens d'Ibatzès.

DAPPER (Olivier), médecin d'Amsterdam, travailla plus pour les libraires que pour les malades de cette ville. Il mourut en 1690, sans avoir, à ce qu'on prétend, professé aucune religion. Il s'est fait connaître très-avantageusement par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de l'Anatolie, de la Palestine, de la Chine, de la Tartarie et de l'Amérique*, ou du monde inconnu. Tous ces ouvrages sont en flamand, et on a souvent désiré que quelqu'un les donnât en notre langue. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs; mais elle est faite avec exactitude. La *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1686, in-fol.; et celle de l'*Archipel*, La Haye, 1703, in-fol., ont été traduites en français. L'auteur n'avait jamais vu les pays qu'il a décrits; mais il avait du discernement. On a aussi de lui la *Description historique d'Amsterdam*, Amsterdam, 1663, in-fol.; et l'*Histoire d'Hérodote*, et *Vie d'Homère*, traduites en hollandais, Amsterdam, 1664, in-4°.

DAPRES DE MANNEVILLETTE. *Voyez* Après (d').

DAQUIN. *Voyez* Aquin (d').

DARA. *Voyez* Darius Codoman.

DARA-CHEKOUH. Ce nom, qui signifie égal en majesté à Darius, est celui du fils aîné du malheureux Chah Djihân. Ce prince naquit l'an 1025 de l'hégire (1616-17 de J.-C.), et monta jeune encore sur le trône de l'Indoustan. Dara s'étant mis à la tête des troupes qui marchaient contre son frère, le rebelle Aureng-Zeyb, fut vaincu dans une bataille livrée près d'Agra. Il tomba au pouvoir de son vainqueur féroce, et fut une de ses victimes. (*Voyez* Aureng-Zeyb.) Ce malheureux prince était vertueux, brave guerrier, et ami des lettres, qu'il cultivait. Il avait fait traduire, ou traduit, un grand nombre d'ouvrages du Samskrit en persan.

DARAB. *Voyez* Darius Nothus.

DARAN (Jacques), chirurgien, né à Saint-Frajon, en Gascogne, le 6 mars 1701; se livra dès sa jeunesse à l'étude de cette profession; il devint chirurgien-major dans les troupes de l'empereur, et pratiqua ensuite son art à Milan, à Turin, où le roi Victor-Amédée voulut en vain le retenir par des propositions très-avantageuses. Daran aimait à voyager; il passa à Rome, à Vienne, revint à Naples, et se fixa quelque temps à Messine, qu'une peste affreuse ravageait, et qui lui donna l'occasion de montrer ses talens et son humanité. Le fléau continuant à faire de grands ravages, il fit embarquer sur un navire le consul avec toute sa famille, ainsi que tous les négocians français qui se trouvaient à Messine, et les ramena, à l'exception d'un seul, sains et saufs au port de Marseille. Daran s'était particulièrement attaché à la guérison des maladies de la vessie; et pour opérer celle qui résulte du retrécissement de l'*urètre*, il fut le premier qui employa pour algalie des bougies creuses et flexibles, enduites d'un onguent propre au traitement. François Ier, atteint d'une cruelle rétention d'urine, produite par le rétrécissement du canal, mourut sans que l'art pût lui apporter aucun soulagement. La célébrité de Daran attira à Paris une foule d'étrangers; ce qui lui fit gagner plus de deux millions; mais sa bienfaisance envers les indigens, et son extrême facilité à entrer dans toutes les entreprises, firent évanouir cette fortune, et le laissèrent même dans une sorte de détresse lorsqu'il mourut, en 1784. Daran fut un excellent chirurgien; mais ses brillans succès dans les maladies des voies urinaires, feront seuls passer son nom à la postérité. Ses écrits sont: I. *Réponse à la brochure de Bayet sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme*, 1750, in-12. II. *Traité complet de la gonorrhée virulente*, 1756, in-12. III. *Lettre sur un article des tumeurs*, 1759, in-4°. IV. *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, 1768, in-12. Cet ouvrage a obtenu diverses éditions antérieures, dont la première fut faite à Avignon en 1745. V. *Composition du remède de Daran, pour la guérison des difficultés d'uriner*, Didot jeune, 1775, in-12.

DARARY (Mohammed-ben-Ismayl-el-), chef des sectaires appelés de son nom Dararyouns. Né en Perse dans une condition obscure, mais doué d'un esprit entreprenant, ambitieux et hardi, il vint en Égypte l'an de l'hégire 408 (1017 de notre ère); et, étant entré au service du calife Hakem, qui le combla de bienfaits, il songea bientôt à le servir dans le nouveau culte qu'il voulait établir. Il se mit donc à prêcher au peuple que Hakem était Dieu, qu'il avait créé le monde, et autres folies pareilles. Mais une troupe de gens se jetèrent sur lui un jour, et le massacrèrent en présence de Hakem, dont il s'était concilié, par cette conduite, la plus intime faveur. On pilla sa maison; les portes du Caire furent fermées, et, pendant trois jours que dura le tumulte, le peuple en fureur fit un massacre affreux de tous ses sectaires.

DARAY ou DARANY (Abd-er-Rahman), l'un des plus anciens sophis de la Perse, né à Darâ, bourgade du territoire de Damas,

fut renommé pour la sainteté de sa vie. Un de ses disciples lui ayant dit qu'il ne pouvait prier Dieu s'il n'était seul et séparé des hommes, le sophi lui répondit : « Vous êtes bien faible, si, conversant avec Dieu, vous vous souvenez encore des hommes. » Daray mourut l'an 215 de l'hégire, et fut enterré dans le lieu de sa naissance.

DARCCI (Jean), né à Vénose dans le royaume de Naples, au commencement du 16e siècle. On lui doit un poème, intitulé *Canes*, qui plaît par l'élégance et la variété des tableaux. Colines en a fait une assez belle édition à Paris, en caractères ronds, 1543; elle contient aussi une héroïde de *Déidamie à Achille*. Ce poème se trouve aussi dans l'*Amphitheatrum sapientiæ* de Dornau, et dans le recueil intitulé *Deliciæ poetarum Italorum*, tom. 1er.

DARCET (Jean), savant médecin et chimiste célèbre, membre du sénat de France, de l'institut national, et d'un grand nombre de sociétés savantes et littéraires, professeur au collége de France, ne voulut point suivre la carrière des lois qui lui était ouverte par son père, et se réfugia à Bordeaux pour y étudier la médecine. Abandonné dès-lors par sa famille, il se trouva bientôt dans une si grande détresse, qu'il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons de latin à des enfans. Montesquieu, à qui il fut présenté, frappé de l'honnêteté de ses mœurs et de l'étendue de ses connaissances, lui confia l'éducation de son fils, et l'amena à Paris en 1742. Darcet, devenu lui-même élève de Rouelle, contribua, par ses utiles travaux, aux progrès de la chimie. Il a publié d'intéressans Mémoires *sur les poteries, sur la nature des terres propres à être employées dans les arts, sur la combustion du diamant, sur l'action d'un feu long et prolongé également, sur l'énorme quantité de substances nutritives contenues dans les os, sur l'existence de l'or dans les cendres des végétaux, sur sa dissolution dans l'acide nitrique, et sur l'épuration du métal des cloches*. Il a donné des *Analyses exactes de plusieurs mines, de diverses eaux minérales, d'une foule de matières animales*. On lui doit la *première fabrication des porcelaines en France*, où depuis elles ont acquis tant de perfection. Il est mort à Paris en 1801, à l'âge de 78 ans. On a de lui : I. *Mémoires sur l'action d'un feu égal et continué sur un grand nombre de terres, de pierres et chaux métalliques*, 1766-1771, in-8°. Ce travail important facilita la fabrique de plusieurs espèces de porcelaines, et acquit à la peinture en émail des couleurs nouvelles. II. *De l'état actuel des Pyrénées et des causes de leur dégradation*, 1776, in-8°. III. *Rapport sur la fabrication des savons*, 1795, in-8°. Il fit avec Rouelle et Sage des expériences curieuses pour reconnaître la quantité d'or qu'on pouvait retirer de la terre végétale, et des cendres des végétaux, et il en publia le résultat. Il inventa un alliage métallique, remarquable par la propriété singulière de se fondre à une chaleur moindre que celle de l'eau bouillante, et c'est sur cette espèce de métal que repose l'art du stéréotype ; il perfectionna les procédés de la cuisson

dans la manufacture de Sèvres, et ceux de la teinture dans celle des Gobelins. Enfin, c'est à Darcet qu'on doit la naturalisation en France de l'art de fabriquer la porcelaine de Chine, que le hasard avait introduite en Saxe, et dont la découverte est due entièrement aux recherches et à la sagacité de cet habile chimiste. Michel J.-J. Dizé a donné un *Précis historique sur la vie et les travaux de Jean Darcet*, an 10 (1802), in-8°.

DARCIS, célèbre graveur, mort à Paris en 1801, est connu par un grand nombre d'ouvrages estimés, entre autres, les *Portraits de Franklin, de Bonaparte à cheval, de J.-J. Rousseau, de Guillaume Tell, de Brutus*, et plusieurs estampes, telles que *le Départ et le Retour; l'Industrie et l'Économie; la Dissipation; les Suites de la Dissipation; la Brouille et le Raccommodement*, et *Marius à Minturne*.

DARÇON. *Voy.* ARÇON (D').

DARD (JEAN), jésuite, né à Vendôme en 1585, mort à Paris le 17 avril 1641, a publié: I. *Histoire du royaume du Japon*, 1621 et 1622, Paris, 1627, 1 vol. in-12. II. *Histoire d'Éthiopie et de Malabar*, ibid., 1628. III. *Un abrégé des Méditations du P. Dupont*, in-12. Il avait été déterminé à entrer dans la compagnie de Jésus par la mort d'un de ses condisciples tué à côté de lui par la foudre.

DARDANI (ANTOINE), peintre bolonais, né en 1677, mort en 1735, apprit à dessiner dans l'école de Viviani; mais il n'eut pas de maître pour la peinture. Il a fait plusieurs ouvrages publics et particuliers, qui se voient dans sa patrie.

DARDÈNE. *Voy.* ARDÈNE (D').

DAREAU (FRANÇOIS), avocat au présidial de Guéret, né au bourg de Sainte-Feyre, près de cette ville, le 19 mars 1736, vint à Paris, où il mourut en 1783 ou 1784. Il a publié un *Traité des injures*, Paris, 1775, qui est estimé. Il faisait aussi des *vers*. Plusieurs de ses pièces sont insérées dans l'*Almanach des Muses* de 1768-76-78.

DARÈS de Phrygie, prêtre troyen, sacrificateur de Vulcain, célébré par Homère, dans le 5e livre de l'Iliade, où il le qualifie d'homme très-riche, et d'une sagesse consommée, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie* en grec. Cet ouvrage, que l'on voyait encore du temps d'Élien, est perdu; celui que nous avons sous son nom est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan, 1477, in-4°. Madame Dacier en a donné une édition à l'usage du Dauphin, 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°; et une traduction française, par Postel, 1553, in-16.

DARET (PIERRE), graveur au burin, né à Pontoise en 1610, se rendit en Italie, et après un long séjour à Rome, revint mourir à Dax en 1675. Il fut le maître de François de Poilly. On a de lui diverses *Estampes*, d'après Le Guide, Le Dominiquin, Blanchard, etc.

DARGENVILLE. *Voy.* DEZALLIER.

DARGONE. *Voy.* ARGONE.

DARIES (JOACHIM-GEORGE), né à Gustrow, dans le duché de Mecklembourg, professa la théologie et la philosophie, à Iéna, avec beaucoup de distinction. Il établit ensuite à Francfort-sur-

l'Oder, une école où l'on instruisait les enfans pauvres à la culture de la terre. Il mourut le 17 juillet 1791. On a de lui : I. *Institutiones jurisprudentiæ universalis*, Iéna, 1766, in-8°. II. *Elementa metaphysica*, ibid.. 1753. III. *Institutiones jurisprudentiæ romano-germanicæ*, ibid., 1766. IV. *Meditationes ad Pandectas*, Francfort, 1775, et plusieurs autres ouvrages de droit en allemand.

DARIGRAND (N.), avocat au parlement de Paris, mort en 1771, est auteur de l'*Anti-financier*, Amsterdam, 1763, in-8°, où il s'élève avec force contre les abus et les extorsions commises dans l'administration des finances ; mais il exagère quelquefois ces abus, et ne donne guère le moyen d'y remédier.

DARINEL (.....), surnommé *de Tirel* par La Croix-du-Maine, auteur peu connu d'un ouvrage en vers, intitulé *la Sphère des deux mondes*, imprimé in-4° avec cartes et figures, à Anvers, en 1555, et à la suite duquel se trouve un *Épithalame sur les noces de Philippe, roi d'Angleterre*. Darinel prend dans le titre de cet ouvrage, la qualité de *Pasteur des Amadis*. *L'Almanach des Muses* de 1769 contient encore une *Chanson rustique* de sa composition, que l'on regarde avec raison comme un chef-d'œuvre de naïveté.

DARIOT (Claude), médecin, né en 1533 à Pomar, près de la ville de Beaune, mort en 1594, a laissé plusieurs écrits, tant en latin qu'en français, dont on cite les suivans : I. *De morbis et diebus criticis ex astrorum motu cognoscendis fragmentum*, Lugduni, 1558. II. Un *Discours sur la goutte*, et trois *Traités sur la préparation des médicamens*, Lyon, 1603, in-4° ; Montbéliard, 1608, in-8°.

DARIUS, surnommé *le Mède*, le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus, mourut à Babylone vers l'an 348 avant J.-C. On serait fort tenté de mettre parmi les choses que nous sommes forcés d'ignorer, la place de Darius-Médus dans les anciennes dynasties de l'Orient. Certes on ne peut douter de son existence, d'après le témoignage formel du prophète Daniel ; mais les écrivains profanes ont gardé sur ce prince un tel silence, que, pour concilier leur récit avec l'Écriture, on est obligé d'avoir recours à mille conjectures. Celle de Larcher, dans les notes qui accompagnent sa traduction d'Hérodote, me paraît aussi vraisemblable qu'heureuse. Au lieu de faire simplement de Darius-Médus un roi des Mèdes ou des Perses, comme la plupart des chronologistes l'ont imaginé, il trouve dans Nérégosolarus, du canon de Ptolémée, ou Nériglissar de Bérose, et de Mégasthène, prince mède qui vint régner à Babylone, tous les caractères qui conviennent au Darius dont parle Daniel.

DARIUS, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étaient convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier dans un lieu et un moment désignés. L'écuyer de Darius ayant attaché, la nuit d'auparavant, une cavale dans

l'endroit où il devait se rendre, et y ayant mené le cheval de son maître le lendemain, il hennit le premier, et Darius fut roi. (*Voy.* INTAPHERNES.) Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avait publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après, il mit le siége devant Babylone, révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après vingt mois de siége, par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avaient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan, s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, par qui il feignait d'avoir été ainsi maltraité, mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J.-C. Le prétexte apparent de cette guerre était l'irruption que ce peuple avait faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable, l'ambition du prince, qui brûlait d'aller se signaler. Œbase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avait trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. « Un seul ne vous suffit point, lui répondit ce prince cruel, gardez-les tous trois » ; et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Darius marcha enfin contre les Scythes, après avoir subjugué la Thrace; mais cette expédition fut malheureuse. Son armée essuya des fatigues incroyables dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ces peuples, il tourna ses armes contre les Indiens, les surprit, et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs; l'incendie de Sardes et la part qu'y eurent les Athéniens en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.* Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées; Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490 avant J.-C. Le général athénien n'eut pas plus tôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se précipitèrent sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers. Darius, vivement touché de cette perte, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition; mais il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J.-C. Athénée dit qu'on mit sur son tombeau cette épitaphe : *Il buvait beaucoup et ne s'enivrait pas.* Ce prince, tout conquérant qu'il était, fut occupé du bonheur de ses peuples; mais son ambition, son goût pour le faste, et les dépenses que ces deux

passions entraînèrent, firent beaucoup de mal à la Perse. La première ruina cet empire, la seconde l'amollit, et la plus intrépide des nations se vit en peu de temps la plus efféminée et la plus faible.

DARIUS II, neuvième roi de Perse, surnommé *Nothus*, c'est-à-dire bâtard, et dont le véritable nom était *Ochus*, né d'une maîtresse d'Artaxerces-Longuemain, satrape d'Hyrcanie du vivant de son frère, s'empara du trône de Perse après la mort de Xercès, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J.-C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxerces-Mnémon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus le jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J.-C., après un règne de 19 ans. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât, quelle avait été la règle de sa conduite pendant son règne, afin de pouvoir l'imiter? « C'a été, lui répondit le prince mourant, de faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi. » Cette histoire diffère tellement de celle écrite par les auteurs persans, que, sans vouloir prononcer entre eux et les Grecs, on va la rapporter pour mettre l'une et l'autre sous les yeux du lecteur. Darab, fils de Bahmane et de Homay, huitième roi de Perse, de la dynastie de Caynays, fut exposé aussitôt après sa naissance, et par l'ordre des astrologues, sur les eaux du Gion. Un pauvre foulon, ayant trouvé la corbeille où il était, l'éleva. Mais le prince, dès ses jeunes ans, montrait pour la profession de l'homme qu'il croyait son père une aversion prononcée. Lorqu'il eut atteint l'âge de raison, le foulon lui apprit, en lui remettant les joyaux trouvés dans la corbeille, comment il avait été sauvé des eaux. Darab part aussitôt avec les signes capables de le faire reconnaître. Il se rend à l'armée que sa mère Homay envoyait contre les Grecs. Il ne tarda point à se signaler; ses premières armes furent si brillantes, que le général voulut connaître ce jeune héros, qui remplissait toutes les bouches de sa gloire. Au récit de son exposition, à la vue des joyaux, le général persan le reconnut sans peine, et Homay, informée de sa conservation miraculeuse, abdiqua en sa faveur la couronne qu'elle portait seule depuis la mort de son époux. Darab avait alors trente ans passés, il régna avec toutes les vertus d'un grand roi et la gloire d'un conquérant. Ses voisins humiliés, ses états agrandis, l'or apporté de toutes parts, en firent le plus puissant monarque de sa race. Dans la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, il le pressa tellement, qu'il lui vendit la paix moyennant le tribut annuel de mille œufs d'or, qui servit de prétexte à la ruine de Dara, son fils et successeur. (*Voyez* l'article suivant.) Darab établit le premier des postes dans son empire, pour être informé plus promptement de tout ce qui s'y passait. On lui attribue aussi la fondation de plusieurs villes.

DARIUS, dont le vrai nom était *Codoman*, douzième et dernier roi de Perse, descendait de Darius-Nothus; il était fils d'Arsame et de Sysigambis. L'eunuque Bagoas croyait régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avait procuré la couronne; mais ses espé-

raoces furent vaines. Ce scélérat, mécootent, se préparait déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinait, l'an 336 avant J.-C. C'était à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençait ses conquêtes, et que l'Asie Mineure s'était rendue au vaioqueur macédonieo. Darius crut devoir marcher eo personne contre Alexaodre. Il s'avança avec une armée de six cent mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xercès, et allant au combat avec l'appareil pompeux d'uoe cérémonie de religion. Athéoée dit qu'il avait 277 cuisiniers, 29 esclaves destioés à servir sa table et à la desservir, 17 échansoos pour l'eau, et 70 pour le vio; 40 officiers chargés de parfumer le prince, et 66 dont les fonctioos étaieot de préparer les guirlandes de fleurs dont les plats étaient entrelacés. Uoe armée où l'on traînait tant d'hommes ioutiles, ne devait pas teoir devaot Alexandre. Celle de Darius fut entièrement défaite en trois journées différeotes; au Graoique, dans la Phrygie, vers le détroit du Mont-Taurus (*voyez* MEMNON), et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins terrible que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfans, qui fureot traités avec générosité par le vainqueur. Daos la dernière journée, la victoire fut longtemps ioeertaioe; mais Alexandre sut la fixer autaot par sa prudence que par sa valeur. Darius, livré à son désespoir, se retira dans la Médie. Alexaodre le poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, voulut forcer ce prince iofortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence; mais comme il le refusa, ce traitre l'assassina l'an 330 avant J.-C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonieo lui apporta dans son casque. « Le comble de mes malheurs, lui dit-il en lui serrant la main, est de ne pouvoir récompeoser le service que vous me rendez. Témoignez à Alexandre ma recoonaissance pour ses bootés envers ma triste famille, taodis que moi, plus malheureux qu'elle, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits. » Ce prince méritait un meilleur sort. Il était pleio de douceur et d'humaoité. Avant de mooter sur le trône, il avait donoé des preuves de sa valeur personoelle; mais cela ne pouvait suffire dans la circoostance où il se trouvait vis-à-vis d'Alexaodre. Eo lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus eo eut jeté les premiers fondemens. Il avait duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, et 238 aos depuis la prise de Babylone. Voici l'histoire du même personoage d'après les auteurs nationaux : Dâra, fils de Dârab, appelé aussi Aschek; Dâra Koutchouk (le petit Darius); Dârab II; Dârâ, fils d'Arschak (Arsace); enfin Dârâ le jeune, neuvième et dernier roi de Perse, de la dynastie des Cayânys, était fils de Darab (Darius-Nothus), petit-fils de Bahmaoe ou Behmine, et succéda a soo père. Alexandre ayaot refusé de lui payer le tribut annuel de mille œufs d'or, que Darab avait imposé à Philippe, et ayant répoodu que la poule qui pondait ces œufs s'était envolée, Dârâ leva uoe armée innombrable pour châtier le roi de Macédoine, qui ac-

courut aussitôt à sa rencontre. Les deux monarques se trouvèrent en présence dans les plaines de Syrie, et se livrèrent un combat sanglant. La victoire, long-temps incertaine, s'étant déclarée en faveur des Grecs, Dârâ fut assassiné le soir, en entrant dans sa tente, par deux de ses principaux officiers. Il rendait les derniers soupirs lorsque Alexandre arriva. L'entrevue fut touchante. Dârâ, après avoir reçu du vainqueur la promesse de ne point confier à des mains grecques les gouvernemens de la Perse, lui donna sa fille Rouschink en mariage. Quelques historiens disent que Dârâ vaincu, ayant pris la fuite, Alexandre l'atteignit à Ayâs, ville maritime de la Cilicie, le tua, prit possession de la Perse, et épousa la même Rouschink ou Roxane. Dârâ était un prince faible, violent et cruel. Son règne fut de six ans et quelques mois.

DARMSTADT (le prince George de), l'un des fils du landgrave Louis de Hesse-Darmstadt, fit ses premières armes sous le prince Eugène, et parvint au grade de lieutenant-général des armées de l'empereur Léopold. Il passa en Espagne avec 15,000 Allemands, fit sa jonction avec l'armée espagnole, se jeta dans Barcelonne en 1697, et défendit cette ville pendant 52 jours de tranchée ouverte. Après la paix de Riswick, la reine d'Espagne le nomma vice-roi de Catalogne. Philippe d'Anjou étant monté sur le trône d'Espagne, le prince de Darmstadt prit le parti de l'archiduc et chercha à faire soulever plusieurs provinces. Il mit ensuite le siége devant Barcelonne et fut tué à la première attaque, le 14 septembre 1705.

DARNALT (Jean), avocat au parlement de Bordeaux, a publié en 1620, un *Supplément des chroniques de la noble ville et cité de Bourdeaux*, in-4°. Il a donné aussi des *Remarques et Notes* pour corriger la chronique de de Lurbe. (*Voy.* ce nom). *Les antiquités de la ville d'Agen depuis 1700 ans*, dans un livre intitulé : *Remontrance ou harangue solennelle faite aux ouvertures des plaidoyeries, d'après la Saint-Luc*, Paris, 1606, in-8°. — Un autre Jean Darnalt, prêtre et religieux de l'abbaye de Sainte-Croix à Bordeaux, publia en 1618, in-12, le *Narré véritable de la vie, trépas et miracles de Saint Mommolin, patron de Bordeaux.*

DARNAUD-BACULARD. *Voy.* Arnaud.

DARNLEY (Henri Stuart, lord), époux de Marie Stuart, reine d'Écosse, né en 1541, était fils du comte de Lenox. Ce fut le 29 septembre 1565, que Marie donna sa main à Darnley, quoique Élisabeth eût donné l'ordre à celui-ci de revenir sur-le-champ en Angleterre, et eût fait conduire le comte de Lenox à la tour et saisir tous ses biens. Le mariage de Marie déplut beaucoup aux protestans, parce que Darnley était catholique; le nouveau roi essaya vainement de se concilier l'affection des ecclésiastiques réformés, qui allèrent même jusqu'à l'insulter en face. Cependant Darnley, corrompu par de vils flatteurs, se montra ingrat envers Marie, et s'abandonna au libertinage le plus grossier. Irrité de ce que son épouse n'avait plus que de la froideur pour lui, il fit assassiner un musicien nommé Rizzio, qui passait pour le confident de la reine; puis il fit garder Marie par ses as-

sassins. Cependant les deux époux se réconcilièrent; mais Darnley, ayant désavoué toutes les intelligences qu'il avait eues avec les conjurés, devint l'objet du mépris général, et de l'aversion particulière de la reine. Il se retira à Glascow, où il fut atteint d'une maladie extraordinaire, qui fut attribuée au poison. On le transporta à Édimbourg, on le logea dans une maison isolée, que Marie vint habiter pendant quelques jours; mais, dans la nuit du 9 février 1567, elle coucha dans son palais, et la maison de Darnley sauta en l'air à deux heures du matin. On trouva dans un champ voisin le cadavre de ce prince, qui ne portait aucune marque de mort violente.

DARONATSI (Paul), théologien arménien, né en 1043 dans la province de Darou, mort en 1123 dans un monastère dont il avait été abbé, est auteur des ouvrages suivans : I. *Lettre contre Théopiste, philosophe et théologien grec*, Constantinople, 1752, 1 vol. in-fol. II. *Traité contre l'Église grecque*. III. Un *Commentaire sur Daniel*, et quelques autres traités.

DARONATSI (Khatchadour), docteur arménien, né en 1161, étudia avec succès la rhétorique, la philosophie et la théologie, et devint bientôt le supérieur d'une grande abbaye arménienne, appelée Hoghardzin. Il assista, en 1204, à un concile provincial, tenu dans la ville de Lorhi, et mourut vers l'an 1213. On a de lui les ouvrages suivans, qui sont manuscrits : I. *Recueil d'Hymnes et de Chants ecclésiastiques*. II. *Chansons sur des sujets de morale et de jouissances innocentes*. D'après le rapport de l'historien Ghiragos, cet auteur introduisit chez les Arméniens des contrées orientales l'usage des notes de la musique d'église.

DARQUIER (Augustin), astronome, né à Toulouse le 23 novembre 1718, mort dans la même ville le 18 janvier 1802, fut entraîné par son goût à l'étude de l'astronomie, et cultiva sans relâche cette science avec activité pendant une vie de quatre-vingt-cinq ans. Darquier acheta des instrumens, établit un observatoire dans sa maison, forma des élèves, paya des calculateurs, et se passa des secours du gouvernement. On lui doit : I. Deux volumes d'*Observations astronomiques*, 1782. II. Une *Traduction* des Lettres cosmologiques de Lambert. III. *Élémens de Géométrie*, traduits de l'anglais de Simpson, 1766, in-8°. IV. *Observation de l'Éclipse du soleil du* 24 juin 1778, traduite de l'espagnol de don Antoine de Ulloa, 1780, in-12. V. *Lettres sur l'astronomie-pratique*, 1786, in-8°. VI. *Uranographie, ou Contemplation du ciel à la portée de tout le monde*, Paris, 1771, in-8°. Darquier était associé de l'Institut de France.

DARSAIDJ, prince de la race des Orpelians, était le 5me fils de Libarid. En 1283, il devint maître de toutes les provinces soumises à la famille Orpeliane, sur les bords de l'Araxe. Il rendit de grands services aux rois Mongols de Perse, dans plusieurs guerres qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins. C'était un prince vaillant et belliqueux. Il mourut en 1290, après huit ans de règne.

DARTHÉ (Augustin-Alexandre), homme de loi à Saint-Pol, où il naquit, était à Paris à l'époque du 14 juillet 1789. Dans l'âge des passions, où l'on ne raisonne pas,

il se réunit aux clercs du palais de justice qui furent enlever les armes et les canons des Invalides pour faire le siége de la Bastille. Darthé faillit être lanterné par le peuple, qui le prenait pour un émissaire de la cour. De retour à Saint-Pol, il y propagea les principes de la révolution, et fut nommé, en 1792, administrateur du département du Pas-de-Calais. En mars 1793, il fut chargé de comprimer un rassemblement de réquisitionnaires révoltés dans les bois de Pernei; il déploya beaucoup d'énergie dans cette mission. Il fut l'un des ministres des cruautés de Joseph Lebon, et remplit sous lui la place d'accusateur public, ou plutôt de bourreau à Arras. Envoyé à Boulogne, il y fit immoler une foule de citoyens comme *conspirateurs*, parce qu'on avait saisi dans cette ville une caisse de couteaux, qu'il prétendit être des poignards contre les patriotes. Après le 9 thermidor, il demeura à Paris, et se lia avec Babeuf, et fut arrêté avec lui en mai 1796. (*Voyez* BABEUF.) Conduit à Vendôme devant la haute-cour, il refusa constamment de répondre à ses juges qu'il déclinait, et fut condamné à mort le 24 mai 1795, comme ayant provoqué le rétablissement de la constitution de 1793. Quand on lui eut lu sa sentence, il se poignarda en criant : *Vive la république!* Mais la blessure qu'il s'était faite avec une espèce de poinçon n'étant pas mortelle, on le pansa pour le réserver au supplice. Revenu à lui, et déterminé à mourir de ses propres mains, Darthé déchira sa blessure en silence sous la couverture qui le cachait. Son sang, en se répandant, n'avertit ses gardiens de ce qui se passait que quand il ne fut plus temps de s'y opposer. Il fut néanmoins porté à l'échafaud et exécuté à mort. Il était âgé de 28 ans.

DARTIGOYTE (......), député à la Convention nationale, l'un des membres les moins éclairés de l'assemblée, suppléa par l'exagération de ses principes aux talens qui lui manquaient. Étant malade, lors du procès du roi Louis XVI, il se fit transporter dans l'assemblée et vota la mort sans appel et sans sursis. La même année (1793), ayant été envoyé en mission dans les départemens du Gers et des Hautes-Pyrénées, il y mit la terreur à l'ordre du jour. Tenant un jour, dans la société populaire d'Auch, les discours les plus atroces et les plus immoraux, une brique fut lancée contre lui des tribunes de cette société; c'en fut assez pour faire arrêter au-delà de cinquante personnes, dont dix furent mises à mort. Le 1er juin 1796, son collègue Pérès, député du Gers, l'accusa de vexations, de dilapidations, d'effusion de sang, et d'une dépravation inouïe de mœurs; Dartigoyte ne répondit pas un mot pour sa justification. Décrété d'accusation sur la demande de Pérès, il fut amnistié le 26 octobre 1795, et rentra dans l'obscurité, où il est mort depuis plusieurs années.

DARTIS (JEAN), né à Cahors en 1572, d'un bourgeois de cette ville, obtint, en 1618, la place d'antécesseur aux écoles de droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda, l'an 1622, à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris le 2 avril 1651, après avoir publié plusieurs ouvrages. Doujat, son successeur dans cette chaire, les

a recueillis en un volume in-fol., 1656. Ce recueil est utile, par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur était meilleur compilateur qu'habile jurisconsulte. Ses remarques sont quelquefois curieuses; mais ses conjectures ne sont pas toujours heureuses ni justes, et les autorités qu'il cite ne prouvent pas ce qu'il veut prouver.

DARVIEUX. *V.* ARVIEUX (D').

DARWIN (ÉRASME), médecin et poète anglais, né à Elston, près de Newark dans le comté de Nottingham, en 1732, pratiqua son art à Litchfield, et alla ensuite s'établir à Derby, où il mourut subitement le 10 avril 1802. Ce médecin cultiva également la poésie avec succès; il est auteur de plusieurs ouvrages: I. *Zoonomie*, ou *Lois de la vie organique*, qui fut traduite en allemand par M. Brandis. II. *Les amours des plantes*, Londres, 1789, 1791, 1792 et 1795, in-4°. Ce poème est plein d'idées philosophiques et d'une grande imagination. Le système sexuel de Linné sert de fondement à ses fictions. Ovide avait changé les hommes en plantes; Darwin, au contraire, métamorphose les plantes en belles et en héros. Il leur donne nos sentimens, nos passions, nos travers; il leur prête même des formes humaines. Ce poème a eu trois éditions en Angleterre. M. Deleuze en a donné une excellente traduction en français. III. *Phytologia, or the philosophy of agriculture and gardening, with the theory of Draining morasses and with an improved construction of the drillplough*, London, 1799, in-4°. Cet ouvrage peut être regardé comme un pendant de sa Zoonomie; il a été traduit en allemand par M. Hebenstreit à Leipsick. Darwin a encore donné une traduction anglaise du *Systema vegetabilium* de Linné; elle fut corrigée par la société de Litchfield, dont il était un des membres les plus distingués. On lui doit aussi un ouvrage sur l'éducation des filles, intitulé *A plan for female education in boarding-schools*, London, 1797, in-4°. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve des idées vraiment philosophiques sur l'éducation des filles, trop négligée en Angleterre. On a imprimé après sa mort son poème intitulé: *le Temple de la nature*, fort inférieur à ses autres productions.

DARWIN (CHARLES), fils du précédent, né à Litchfield en 1758, mort en 1778, fut d'abord instruit par son père, puis passa au collége du Christ à Oxford, et enfin à celui d'Edimbourg, où il s'appliqua à la médecine, et obtint le prix de la société d'Esculape, proposé pour le meilleur ouvrage sur *la Distinction du pus et du mucus*. Il a laissé un mémoire en latin sur *les Mouvemens rétrogrades des vaisseaux absorbans du corps animal dans certaines maladies*. Son père en a publié la traduction en anglais.

DASSIÉ (F***), habile constructeur de vaisseaux du roi de France au Havre, est auteur des ouvrages suivans: I. *L'Architecture navale avec le routier des Indes orientales et occidentales*, Paris, 1677, in-4°. II. *Description générale des côtes de l'Amérique, avec les mœurs et usages des peuples qui les habitent*, Rouen, 1677, in-4°. III. *Le Pilote expert*, Havre, 1683, in-4°.

DASSIER (JEAN), graveur en médailles, né à Genève en 1677,

d'un graveur des monnaies de la république, surpassa les talens de son père. Après s'être perfectionné en France, en Allemagne et en Italie, il résolut de graver les principaux événemens de l'histoire romaine, et en 1745 il exécuta ce projet sur soixante jetons. Il avait déjà gravé une partie des grands hommes du siècle de Louis XIV, les réformateurs du 16ᵉ siècle, les plus célèbres rois et savans d'Angleterre. Peu d'artistes ont eu autant d'exactitude et de rapidité. Il faisait sauter l'acier sous ses instrumens, comme un sculpteur fait sauter le marbre sous son ciseau. Il y a du génie et de l'invention dans presque toutes ses médailles historiques, et dans les revers des autres. Ses têtes étaient très-ressemblantes. Il mourut en 1763.

DASSIER (Jacques-Antoine), fils du précédent, né en 1715, et mort à Copenhague en 1759; après avoir voyagé en France et en Italie, passa en Angleterre, où ses talens lui procurèrent l'emploi d'inspecteur en second à la monnaie de Londres. L'impératrice de Russie, desirant perfectionner dans ses états l'art monétaire, appela Dassier à Saint-Pétersbourg, comme l'artiste le plus capable de remplir ses vues; mais le climat lui étant contraire, il fut forcé de quitter la Russie, et, ne pouvant soutenir la fatigue de la route, il mourut à Copenhague. Il a fait une grande quantité de médailles, parmi lesquelles on distingue celle où il a gravé tous les grands personnages qui vivaient de son temps en Angleterre. Il partagea la gloire et seconda tous les travaux de son père. On trouve le catalogue des médailles gravées par ces deux artistes dans le troisième volume de l'Histoire littéraire de Genève par Sennebier. On a publié en 1778 *l'Explication* de ses médailles et de celles de son père, représentant une suite de sujets tirés de l'histoire romaine.

DASSOUCY. *Voyez* Assoucy.

DASTEIN ou DAUSTEIN (Jean), prêtre anglais du 14ᵉ siècle, cultivait la science hermétique. On a de lui : *Visio, seu de lapide philosophico*, in-8°, Francfort, 1625. II. *Rosarium correctiùs à Combachio publicatum*, in-8°, Geismar, 1647.

DASYPODIUS (Pierre), grammairien, né à Fauenfeld en Suisse, y fut maître d'école en 1530. Il s'appelait Rauchfuss, qui en allemand signifie *pied velu*, et qui est rendu en grec par Dasypodius. Il mourut à Strasbourg en 1559. Il a publié un *Dictionnaire latin, grec et allemand*, dans lequel, sans s'assujettir, pour tous les mots, à l'ordre alphabétique, il a placé les composés sous les simples, et les dérivés sous les racines primitives. — Conrad Dasypodius, son fils, professeur de mathématiques à Strasbourg, sur la fin du 16ᵉ siècle, mort le 26 avril 1600, à l'âge de 68 ans, publia en 1564, en grec et en latin, les deux premiers livres d'*Euclide*. On lui attribue plusieurs autres ouvrages du même genre. C'est sur ses dessins que fut faite en 1580 la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg, dont il donna la *description* dans son *Héron mathematicus*, Strasbourg, 1580, in-4°.

DASYPODIUS (Wenceslas), savant bohémien, dans le 16ᵉ siècle, a publié : I. *Elegia de ultimo judicio et mundi fine*; il y annonçait pour l'an 1585, la fin

du monde et la descente de J.-C. II. *Carmen de terræ motu, qui, anno*, 1581, *Moraviam concussit*. III. *Dictionarium latino-bohemicum*, qui servit de base au plus ancien dictionnaire national en Pologne, en plaçant seulement le mot polonais au lieu du bohémien.

DATHAME, fils de Castamare, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxerces - Ochus (*voyez* ce mot), commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxerces, l'an 361 avant Jésus-Christ, et fut tué peu de temps après en trahison par le fils d'Artabase.

DATHAN, fils d'Eliab, un des lévites séditieux qui furent, suivant la Bible, engloutis dans la terre. *Voyez* ABIRON et CORÉ.

DATHE (JEAN-AUGUSTE), célèbre orientaliste allemand, né en 1731 en Saxe, mort en 1791, après avoir employé toute sa vie à des travaux sur les livres saints, a laissé une traduction de l'ancien Testament, dont les différentes parties ont paru séparément : I. *Pentateuchus*, Halle, 1781. II. *Libri historici V, et Test.* ibid., 1784. III. *Prophetæ majores*, ibid., 1779 et 1785. IV. *Prophetæ minores*, ibid., 1773, 1779. V. *Psalmi*, 1787. VI. *Jobus*, *Proverbia*, *Ecclesiastes*, *Canticum canticorum*, ibid., 1789. On lui doit aussi une nouvelle édition des *Prolégomènes de la polyglotte de Walton*, Leipsick, 1787, in-8°. — DATHE (A.), né à Hambourg, mort dans la même ville en 1768, a donné un *Essai sur l'histoire d'Hambourg*, Hambourg, 1768, 2me édition.

DATHENUS (PIERRE), né à Ypres, fut d'abord moine de l'abbaye de Poperingen, et devint ministre fanatique et séditieux iconoclaste. Guillaume Ier ayant, selon lui, trop d'indulgence pour les catholiques, il lança un libelle furieux contre lui, et le traita dans la chaire d'impie et d'athée. Son caractère inquiet, turbulent, le portait continuellement d'un pays dans un autre, et lui faisait de mauvaises affaires partout. Pressé, au moment de la réforme, de contribuer à l'édification des fidèles par une traduction hollandaise en vers des Psaumes de David, les Etats-Généraux promirent une prime à celui qui, le premier, remplirait ce vœu. Ce fut Dathenus. Comme il n'entendait pas l'original, sa traduction fut calquée seulement sur celle de Clément Marot et de Théodore de Bèze, reçue parmi les protestans de France. Quoique la poésie hollandaise fût alors au berceau, et que l'ouvrage de Dathenus se ressentit d'un bout à l'autre de la précipitation avec laquelle il avait été fait, les réformés l'accueillirent avec transport; et, malgré les réclamations du goût, une dévotion routinière a conservé cette pitoyable version à l'usage des églises hollandaises jusqu'à l'année 1773, où elle a enfin fait place à une autre, digne de l'état actuel de la littérature dans les sept provinces. Dathenus se fixa enfin à Elbing, dans la Prusse polonaise, où, renonçant au ministère évangélique, il professa la médecine avec tant de succès, qu'après sa

mort, arrivée en 1590, le magistrat lui fit construire un mausolée orné de sa statue de grandeur naturelle.

DATHEVATZY (Grégoire), l'un des plus savans docteurs de l'Église arménienne, naquit vers l'an 1340 de l'ère vulgaire. On remarqua en lui dès sa plus tendre jeunesse une vivacité d'esprit extraordinaire, une passion dominante pour les études, une pénétration et un jugement bien audelà de son âge. Ses parens confièrent son éducation à un célèbre docteur appelé Jean Orodnetzy. Grégoire devint bientôt un prodige de mémoire et d'érudition dans l'histoire sacrée et profane. Il embrassa l'état monastique, reçut le bâton doctoral, et professa la philosophie et la théologie pendant plus de 30 ans. Grégoire forma un grand nombre de disciples savans, et mourut vers l'an 1410, laissant plusieurs ouvrages érudits, qui sont : I. *Commentaire d'Aristote*, manuscrit. II. *Grandes Questions*. C'est un corps complet de théologie, de métaphysique et de physique, écrit par demandes et par réponses. Cet ouvrage est divisé en dix sections; la bibliothèque du roi en possède un exemplaire manuscrit, n° 71. Il fut imprimé aussi à Constantinople en un volume in-4°. Un troisième ouvrage de cet auteur, intitulé *Volume d'Été*, imprimé à Constantinople, volume in-4°; et un quatrième intitulé *Volume d'Hiver*, imprimé dans la même ville, in-4°, renferment des sermons et homélies pour tous les jours de l'année. Outre cet ouvrage, Dathevatzy a composé divers écrits sur la discipline ecclésiastique, des *Homélies*. *des Sermons*, mais qui n'ont pas été imprimés.

DATI (Gobo), né en 1365, l'un des prieurs de la république de Florence, en 1425, gonfalonnier en 1428, mort le 12 septembre 1436, écrivit, en forme de dialogues, *l'Histoire de Jean Galeas Visconti*, 1er duc de Milan.

DATI (Léonard), frère du précédent, dominicain, fut maître du sacré palais, et envoyé en 1400 au concile de Constance. Il remplit d'autres missions importantes, fut général de son ordre en 1414, et mourut en avril 1425. Il était savant théologien, et fit un fort mauvais poëme italien sur la *Sphère du monde*.

DATI (Léonard), chanoine de Florence en 1458, ensuite secrétaire de quatre souverains pontifes, Calixte III, Pie II, Paul III et Sixte IV, évêque de Massa en 1467, mort à Rome en 1472, a laissé beaucoup d'ouvrages, en prose et en vers, entre autres une tragédie intitulée *Hyempsal*. Mehus a publié en 1473 les lettres de Léonard Dati.

DATI (George), traducteur de Tacite, était de la même famille que les précédens. Sa traduction fut publiée après sa mort à Florence, chez les Juntes, 1563, in-4°. Il donna aussi une traduction de *Valère Maxime*, Venise, 1547 et 1551, in-8°.

DATI (Carlo), poëte et littérateur italien, né à Florence le 2 octobre 1619, mort le 11 janvier 1679, professa les belles-lettres avec distinction à Florence, sa patrie. Tous les voyageurs, gens de lettres, qui ont passé à Florence de son temps, se sont loués de ses manières polies, et ce sont principalement ces éloges, qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIV*, en italien, publié à Flo-

rence en 1669, in-4°, réimprimé à Rome l'année suivante, et traduit en français. Cet ouvrage a été précédé de plusieurs autres en vers et en prose. Parmi ses productions, on distingue la *Vie des peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, et Naples, 1650, in-4°. Elle a été réimprimée en dernier lieu sous le titre suivant; *Vite de' pittori antichi greci e latini, compilate da Carlo Dati, ed illustrate del P. M. Gugl. della Valle*, Sienne : 1795, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur voulait donner. On a aussi de lui : *Discours sur la nécessité de bien parler sa propre langue*, Florence, 1657, in-12, plusieurs fois réimprimés.

DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, écrivit, par ordre du sénat, l'*Histoire de Sienne*, en trois livres, et il s'en était acquitté avec sincérité; mais, après sa mort, son fils Nicolas Dati en retrancha beaucoup de choses par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent également les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, à 58 ans, et le second en 1498. On a de l'un et de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517; elles contiennent quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-fol. ; à Paris en 1513, 2 vol. in-4°, et à Venise en 1516, in-fol. L'édition de Paris est défectueuse; la meilleure est celle de Sienne. On y trouve le traité *De animi immortalitate*, en dix livres; sept livres de *Harangues*, dont six en latin, la septième en italien; trois livres d'*Epîtres*; l'*Histoire de Sienne*, sous le titre de *Fragmenta Senensium historiarum*, parce que son fils l'a mutilée par politique; l'*Histoire de Piombino*; des *Opuscules*, parmi lesquels on remarque : *Sermo de voluptate*; *Lectio prima in Virgilii Æneidem*, *de vitâ beatâ*; *De connubiis Sanctorum*. Il s'était proposé pour modèle Tite-Live, dont il ne fait le plus souvent qu'adapter les phrases aux faits qu'il raconte.

DAUBANTON (Antoine-Grégoire), né à Paris en 1752, était greffier de juge de paix à Paris en 1792; puis il devint juge de paix, et mourut dans cette ville, le 20 février 1813. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages relatifs à la police et aux procédures civiles. Nous ne citerons que les principaux : I. *Manuel judiciaire, journalier du citoyen*, 1792, in-12. II. *Code des familles, du mariage et des époux*, 1805, in-12. III. *Dictionnaire du droit civil*, 1805, in-8°. IV. *Dictionnaire du code de commerce*, 1808, 2 vol. in-12. V. *Traité pratique du code d'instruction criminelle*, 1809-1810, 2 vol. in-8° ; traduit en hollandais, Leyde, 1811, 3 vol. in-8°. VI. *Répertoire universel de législation commerciale*, 1810, 2 vol. in-8°, etc.

DAUBASSE (Arnaud), né à Moissac-sur-le-Tarn en 1660, et mort à Villeneuve-d'Agen en 1710. Ce poète exerçait la profession de peignier; mais, comme le célèbre menuisier de Nevers, il sut ériger son atelier en Parnasse. Tout en faisant ses peignes de corne, il composa dans le patois de son pays une foule de vers d'une tournure agréable et facile.

Nous citerons un impromptu qu'il adressa à une dame en passant un petit pont de planches, et dont voici la traduction littérale :

Vous êtes belle comme un jour,
Et moins que vous la neige est blanche;
Pour passer le fleuve d'amour,
Je ne voudrais pas d'autre planche.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre, le 21 octobre 1648, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il était le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince, et les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. A force de sollicitations, il fut rappelé en 1716, pour reprendre sa place, et il eut plus de pouvoir encore. On a prétendu que lorsque Philippe V, dégoûté du trône, voulut abdiquer, il lui confia son dessein; que Daubenton, qui craignait de le suivre dans sa retraite, découvrit ce secret au duc d'Orléans, régent de France, qui projetait alors le double mariage de mademoiselle de Montpensier sa fille, avec le prince des Asturies, et celui de Louis XV avec l'infante, âgée de cinq ans. On ajoute que le jésuite crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner Philippe de sa résolution ; que le duc d'Orléans envoya la lettre du confesseur au roi, qui la montra à Daubenton sans lui dire un seul mot; que ce père tomba évanoui; qu'une apoplexie le saisit au sortir de sa chambre, et qu'il mourut peu de temps après en 1723, à 75 ans. Ce fait, que nous garantissons d'autant moins que le maréchal de Noailles n'en parle pas dans ses *Mémoires*, est rapporté par l'auteur du Siècle de Louis XV, qui cite l'Histoire civile de Bellando, page 366 de la quatrième partie. Il est clair seulement, par les Mémoires de Noailles, que Daubenton s'opposa à l'abdication du roi d'Espagne. L'abbé Grosier, dans une lettre insérée dans l'Année littéraire, 1777, n° 18, nie, 1° que Daubenton ait révélé au régent aucun secret qui eût rapport à ce que Philippe V pouvait lui avoir confié en confession; 2° que ce jésuite soit mort comme Voltaire le fait mourir d'après Bellando, historien inexact, dont l'ouvrage fut supprimé en Espagne ; 3° il prétend que, loin que Daubenton fût un intrigant, un moine ambitieux, capable de s'opposer à l'abdication de Philippe pour n'être point éloigné de la cour, il sollicitait sa retraite depuis quelques années. Une sage critique paraît avoir dicté cette lettre. Daubenton, que Duclos peint des mêmes couleurs que Voltaire, avait prêché avec quelques succès. On a de lui des *Oraisons funèbres* assez médiocres, et une *Vie de Saint Jean-François Régis*, Paris, 1716, et Lyon, 1717, in-12.

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste célèbre, de l'Académie des sciences, né à Monbar, dans l'Auxois, le 29 mai 1716, d'un notaire de ce lieu, étudiait en médecine, lorsque Buffon, son compatriote, le prit en 1735, pour son collaborateur. Il se chargea de la partie anatomique de *l'Histoire naturelle*, et mit dans ce travail autant d'exactitude que de clarté et de sagacité. C'est une mine riche, où tous ceux qui s'occupent des quadrupèdes ont fouillé, et d'où plusieurs ont tiré, sans s'en vanter, des résultats précieux ; aussi Camper disait-il que Daubenton ne savait pas toutes les découvertes dont il était l'auteur. Le cabinet d'histoire na-

turelle de Paris, qu'il dirigea ensuite, n'avait été jusqu'en 1750 que le simple droguier de Geoffroi, et ne possédait en histoire naturelle proprement dite, que quelques coquilles rassemblées par Tournefort, et qui avaient servi d'amusement à l'enfance de Louis XV. Il devint, par l'augmentation et par l'arrangement méthodique de toutes les productions de la nature, et par les soins qu'il y apporta pendant cinquante années, la collection la plus riche et la plus considérable de l'Europe, et l'une des plus précieuses curiosités de la capitale. Ce fut à Daubenton autant qu'à Buffon qu'on en eut l'obligation. Reçu à l'Académie des sciences en 1744, il enrichit considérablement le recueil des *Mémoires* de cette compagnie, par une foule de découvertes anatomiques, d'expériences sur la naturalisation des espèces, l'amélioration des laines et le traitement des maladies des animaux. La minéralogie, la physique végétale lui durent aussi de nouvelles lumières. Le premier, il publia une *Méthode* pour la classification des minéraux. Après dix ans de secousses révolutionnaires, qui n'interrompirent point ses études, Daubenton fut nommé membre du sénat. Les changemens causés dans ses habitudes par cette nouvelle dignité altérèrent sa santé, et il succomba dans la nuit du 31 décembre 1799 au premier janvier 1800, à une attaque d'apoplexie dont il avait été frappé quatre jours auparavant à l'une des premières séances où il eût assisté. Ses restes ont été déposés sous un monument modeste dans le jardin que ses loisirs avaient embelli. Il a fourni à l'Encyclopédie la partie qui concerne l'histoire naturelle, et ce n'est pas la moins bien traitée de ce vaste recueil; il a travaillé aussi à la *Collection académique* de Berryat, et au *Magasin encyclopédique*. On lui doit encore: I. *Instruction pour les bergers et les propriétaires de troupeaux*, 1796, 1 vol. in-8°. C'est la troisième édition. L'auteur s'occupa avec zèle de l'amélioration de nos laines, et commença en 1766, aidé par Trudaine, ses expériences sur ce sujet, et les continua jusqu'à sa mort. Il fit sentir toute l'utilité du parcage des moutons, et développa l'art de les nourrir et de les traiter. II. *Mémoire* sur les indigestions qui commencent à être plus fréquentes pour la plupart des hommes de l'âge de 40 à 45 ans. III. *Traité* des qualités des arbres et arbustes. IV. *Mémoire* sur le premier drap de laine superfine du crû de France, 1784, in-8°. On lui doit plusieurs autres *Mémoires* sur l'espèce de chevrotin qui produit le musc; sur l'organisation singulière des organes de la voix dans quelques oiseaux étrangers; sur la découverte de cinq espèces de chauve-souris, et une de musaraigne, non encore décrites par les naturalistes, quoiqu'elles soient assez communes en France. V. Il a travaillé en outre pendant plusieurs années au *Journal des Savans*, et a rédigé des *Elémens d'histoire naturelle* qui sont restés manuscrits. « Buffon, dit M. Cuvier, n'écoutait guère que son imagination; Daubenton était presque toujours en garde contre la sienne. Le premier était plein de vivacité; le second, de patience. Le premier voulait plutôt deviner la vérité que l'observer; le second remarquait tous les

détails, et se défiait toujours de lui-même.

DAUBERMENIL (F. A.), député à la Convention par le département du Tarn, et, en 1798, au conseil des Cinq-Cents, s'étant opposé à la révolution du 18 brumaire, fut exclus du Corps législatif, et ensuite condamné à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure; mais cet arrêté fut presque aussitôt rapporté. Il se retira ensuite dans son département, et y mourut en 1802. Il n'avait point voté dans le procès de Louis XVI, parce qu'il était malade. Il est auteur d'un ouvrage qui a pour titre: *Extraits d'un manuscrit intitulé: Le culte des Adorateurs de Dieu*, Paris, 1796, in-8° de 175 pages.

D'AUBIGNÉ. *Voyez* AUBIGNÉ.

DAUBIGNY (J. L. MARIE-VILLAIN), né à Saint-Just en Picardie. D'abord procureur au parlement de Paris, il devint ensuite membre de la municipalité de cette ville, et fut l'ami et un des agens de Danton. Sa conduite et ses mœurs le rendaient digne de servir sous un tel maître. Lorsque celui-ci combina l'attaque des Tuileries, le 10 août 1792, Daubigny, dans la matinée du même jour, posté aux Champs-Élysées, y fit arrêter plusieurs personnes qui s'étaient réunies et qui paraissaient vouloir porter secours au roi. Quelques heures après il donna le signal pour les massacrer, et leurs têtes, promenées dans les rues au bout de piques et de baïonnettes, répandirent la terreur parmi les habitans. Après cet exploit, Daubigny fut nommé membre du comité de salut public, institué par Danton le même jour qu'il fit écrouler la monarchie. Il prit une part très-active aux tristes événemens de septembre; mais, tout en répandant le sang français, Daubigny n'oubliait pas de faire sa fortune. Dans le pillage général du 10 août, il fit, avec d'autres complices, un vol considérable dans le Garde-Meuble de la couronne. Le ministre Roland l'en accusa devant l'assemblée nationale; mais, à l'aide de ses protecteurs, s'il ne détruisit pas les soupçons, il put au moins arrêter les poursuites. Il était adjoint de Bouchotte, ministre de la guerre, lorsqu'en 1793, Bourdon de l'Oise l'accusa d'un nouveau vol, et le fit traduire devant le tribunal révolutionnaire. Mais, comme dans ce tribunal, il se trouvait des amis de Daubigny, il fut acquitté à la pluralité des voix. A cette époque, la grande influence de Danton commençait à diminuer; il se rangea du parti de Robespierre, qui devint son protecteur. Plus heureux que lui, il ne fut pas compris dans les exécutions qui suivirent le 9 thermidor (27 juillet 1794): on se contenta de le mettre en arrestation. Traduit devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir par Bourdon de l'Oise, son mortel ennemi, il obtint sa liberté par l'amnistie du 4 brumaire (25 octobre 1795). Il fut enfin impliqué dans l'affaire de la *machine infernale* (23 janvier 1801), dont l'explosion devait être dirigée contre le premier consul. Arrêté de nouveau, il échappa encore au supplice. On le déporta aux îles Séchelles, où il est mort vers 1808.

DAUBUS ou DUBUS (....), ministre protestant à Nérac, sa patrie, se signala par un zèle outré pour sa secte, lorsque le cardinal de Richelieu établit en 1620 dans

cette ville les capucins. Il s'éleva contre l'article de leur règle qui les autorise à mendier. Le livre qu'il publia contre ces religieux, est intitulé : *L'Ebionisme des moines, ou de la pauvreté et mendicité volontaire, vouée et pratiquée contre l'Ecriture Sainte, l'orthodoxe antiquité et la saine raison*, in-12. Cet ouvrage devenu rare, et qui, peut-être, ne mérite guères d'être commun, offre des recherches curieuses et savantes. Les Ébionites, dont le nom en hébreu signifie *Pauvres*, étaient des hérétiques, qui tenaient un peu pour la façon de vivre des anciens stoïciens, et c'est à eux que Dubus compare les nouveaux mendians. Il haïssait les capucins, non-seulement, parce qu'ils lui enlevaient quelque portion de son casuel, mais parce qu'il craignait que les prédications de ces franciscains ne fissent diminuer son troupeau ; ce qui, en effet, ne manqua pas d'arriver.

DAUCHE (PIERRE), auteur peu connu, qui vivait au milieu du 16e siècle. Il a écrit en vers français les *Blasons des bons vins de France*, de *la Belle Fille*, et du *Beau Cheval*. Le tout imprimé à Paris, et réimprimé en 1809, in-8°.

D'AUCOUR. *Voy.* BARBIER.

DAUCOURT. *Voy.* GODARD.

DAUDÉ (PIERRE), ministre calviniste, né à Marvejols, diocèse de Mende, mort en Angleterre le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur des traductions suivantes : I. *Discours historiques, critiques et politiques sur Tacite*, traduits de l'anglais de Gordon, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12, et 1751, 3 vol. in-12. II. *Discours historiques et politiques sur Salluste*, traduits de l'anglais de ce même auteur, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12. III. *Vie de Michel de Cervantes*, traduite de l'espagnol de don Gregorio Mayans-y-Syscar, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12. IV. *Sibylla Capitolina; Publii Virgilii Maronis poemation (contra bullam Unigenitus)*, Oxford (Amsterdam), 1726, in-8°.

DAUDET (.....), de Nîmes, ingénieur-géographe du Roi, a publié les ouvrages suivans : I. *Le plan de la ville de Rheims, avec les cérémonies du Sacre*, 1722, in-fol. II. *Nouveau Guide des chemins du royaume de France*, Paris, 1724, in-12. III. *Epître héroïque à la Reine*, 1726, in-12. IV. *Journal historique du premier voyage de Louis XV*, 1726, in-12. V. *Nouvelle introduction à la Géométrie pratique*, Paris, 1740, 2 vol. in-12. VI. *Mémoire historique, concernant le Canal de Conti*, Paris, 1733, in-4°.

DAUDIGUIER. *Voyez* AUDIGUIER, HAUDICQUER et HAUDIQUIER.

DAUDIN (FRANÇOIS-MARIE), naturaliste, né à Paris, mort en 1804, à peine âgé de 28 ans, se fit d'abord connaître par des mémoires ou dissertations insérés dans les collections scientifiques, telles que le *Magasin encyclopédique*, et les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. Il forma ensuite un recueil de toutes ces pièces, et les donna sous le titre de *Recueil de Mémoires et de notes sous des espèces inédites ou peu connues de Mollusques et de Zoophytes*, Paris, Treuttel, 1800, in-8° de 49 pages, avec 4 planches. On a aussi de lui *le Tableau*

des divisions, subdivisions ordres et genres des mammifères et oiseaux, d'après la méthode de M. Lacépède, avec l'indication de toutes les espèces décrites par Buffon, et leur distribution dans chacun des genres, 1802, in-8°. Il a aussi donné quelques articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*; mais ses deux ouvrages capitaux sont un *Traité d'Ornithologie*, qui n'a pas été terminé, et une *Histoire naturelle des Reptiles*. Il a paru 2 vol. in-4°, 1800, du premier de ces deux ouvrages. On regrette que cette entreprise n'ait pas réussi, et n'ait pu être achevée, quoiqu'on trouve beaucoup d'erreurs dans l'ouvrage, erreurs qu'il faut attribuer à la jeunesse de l'auteur. Le second ouvrage, publié en 8 vol. in-8°, en 1802 et 1803, avec beaucoup de figures, est le plus complet que nous ayons sur cette classe d'animaux.

DAULIER DES LANDES (André), natif de Montoire en Vendômois, fit un voyage en Perse en 1664 avec Tavernier. A son retour il publia un ouvrage intitulé: *Les beautés de la Perse, ou description de ce qu'il y a de plus curieux, avec la Carte et les dessins faits sur les lieux; plus, la relation des aventures de Louis Marot, pilote réal des galères de France*, Paris, 1673, in-4°, fig. Cette relation est courte, mais piquante.

DAULLÉ (Jean), célèbre graveur, né à Abbeville en 1703, mort à Paris en 1763, a gravé, d'après le Corrège, Rubens et Van-Dyck, et a laissé divers portraits d'hommes célèbres. Il excellait dans cette partie, et fut reçu à l'Académie royale de peinture. On distingue le portrait *de la comtesse de Feuquières*, fille de Mignard, celui de *Maupertuis*, ceux *des fils de Rubens*, la *Madeleine au désert*, *l'Amour*, d'après Van-Dyck, le *Quos ego*, etc.

DAUM (Christian), né à Zwickau en Saxe en 1612, recteur du collège de Zwickau, mort dans la même ville en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus savans hommes de son siècle, savait la plupart des langues mortes et vivantes. On lui doit des *Éditions* de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et plusieurs autres écrits: témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talens. Les plus estimés sont: I. *Tractatus de causis amissarum quarumdam linguæ latinæ radicum*, Zwickau, 1642, in-8°. II. *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8°. III. *Epistolæ*, 2 vol.; le premier publié à Dresde en 1697; le second à Chemnitz, 1709, in-4°. IV. Des *Poésies*. La liste de ses ouvrages se trouve dans les Mémoires du P. Nicéron, etc.

DAUN (Léopold-Joseph-Marie, comte de), prince de Tiano, chevalier de la Toison d'Or, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-marechal, ministre d'état, président du conseil aulique de guerre, né à Vienne en 1705, d'une famille ancienne et illustre, fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avait laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine était assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire

lever le siège, combat le roi de Prusse à Chotzemitz, le 18 juin 1757, et remporte une victoire complète. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirch, en 1758, ajoute de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siége de Dresde, par une suite de mesures savantes, qui avaient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siplitz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi, déjà vaincu, reprit, après qu'une blessure dangereuse eut fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766. Les occasions où la prudence était plus nécessaire que l'activité lui ont été particulièrement favorables. Son coup d'œil était sûr; mais quand le besoin du moment ne lui permettait pas la maturité de la réflexion, il avait de la peine à prendre un parti vigoureux. Aussi ses victoires furent souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée. C'est ce qui fut cause qu'ayant affaire à un général aussi actif et aussi entreprenant que l'était Frédéric, ses victoires n'eurent pas toujours des suites aussi décisives qu'il avait lieu de l'espérer. En comparant ces deux hommes comme généraux, on ne peut disconvenir que Frédéric tira souvent un meilleur parti de ses défaites, que Daun de ses victoires. Quoiqu'il en soit, il doit être regardé comme un des plus habiles tacticiens de son siècle. Sans doute s'il n'eût pas été opposé à Frédéric, il eût été plus souvent vainqueur; mais aussi sa gloire ne serait pas aussi éclatante. Son plus grand mérite est d'avoir souvent résisté à Frédéric, de l'avoir quelquefois vaincu, et d'être sorti avec honneur d'une lutte aussi longue que difficile.

DAUPHIN-BERAUD (appelé le *Sire de Combronde*), fils de Jean de l'Espinasse et de Blanche-Dauphine, dame de Saint-Ilpise et de Combronde, quitta le nom de l'Espinasse à la mort de sa mère, et prit celui de Dauphin, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse il servit en Guienne, sous le comte de Foix, avec ses francs-archers et les volontaires de Saint-Ilpise et de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son père. En 1470, il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne, son parent, et le comte de Comminges, dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui donna sa confiance en Auvergne: il le fit chambellan, et général de l'armée qu'il envoyait, en 1475, contre le comte de Roussi, maréchal de Bourgogne. Il avait sous ses ordres le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de Bourbon, celui de Beaujolais, et les francs-archers et volontaires de Geoffroi de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, et battit l'armée du maréchal de Bourgogne le 21 juin, à Mont-Reuillon, près la rivière d'Yonne en Nivernais. Le comte de Roussi fut prisonnier de Dauphin: ses héritiers plaidè-

rent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenait; et le 24 février 1490, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent par l'alliance d'Antoinette d'Amboise, sa petite-fille, avec Louis, prince de Luxembourg, comte de Roussi. Dauphin-Beraud épousa en premières noces Antoinette de Chazeron; et, en secondes, Antoinette de Polignac. De la première, il eut Louise, femme de Jacques de Miolans, gouverneur du Dauphiné; de la deuxième, il eut Françoise, femme de Guy d'Amboise, sire de Ravel. Il mourut en 1490, bailli du Vélay.

DAUPHIN D'AUVERGNE (le), mort en 1234. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les conjectures des historiens sur la manière dont le titre de Dauphin, originairement porté par un comte d'Albon, après s'être signalé dans un tournoi où il avait pris cet animal pour emblême, passa dans la maison d'Auvergne, par le mariage d'une fille de Gigues III, seigneur du Dauphiné, avec Guillaume VII, comte d'Auvergne, ni de parler des démêlés que le troubadour, dont il s'agit ici, eut avec Richard Ier, roi d'Angleterre. On ne doit pas cependant passer sous silence, qu'il envoya à ce souverain, à l'occasion de ces démêlés, un *Sirvente* plein de défis insultans et de reproches amers. Les autres pièces que l'on a recueillies de lui, et dont Millot rapporte des extraits, sont des espèces de *Satires personnelles*, la plupart d'une grossièreté souvent révoltante.

DAURAT. *Voy.* DORAT.

DAUSQUE (CLAUDE), *Dausqueius*, né à Saint-Omer en 1566, jésuite, puis chanoine de Tournay, mourut le 17 janvier 1644. Ce savant connaissait parfaitement le latin et le grec; mais il écrivait assez mal. Son style est affecté, obscur, et rempli de vieilles phrases. On a de lui divers ouvrages; les plus rares sont: I. *Antiqui novique Latii orthographica*, Tornaci, Adrianus Quinque, 1632, in-fol. La prétendue édition de Paris, 1677, in-fol., est la même que la précédente; le libraire Frédéric Léonard n'a fait que changer le frontispice et la date. II. *Terra et aqua, seu Terræ fluctuantes*, Tornaci, Adrianus Quinque, 1633; in-4°, et Parisiis, 1677, in-4°. Cette dernière édition a aussi le titre renouvelé. De petites îles flottantes, près de Saint-Omer, lui fournirent l'occasion d'écrire avec une très-grande érudition, toutes les singularités observées au sein des mers. III. Il a traduit en latin les *Harangues de Saint Basile de Sélcucie*, et y a ajouté des notes, 1604, in-8°. IV. On lui doit encore un *Commentaire sur Quintus Calaber*, 1614, in-8°. Il combattit l'opinion de quelques cordeliers qui soutenaient que Saint Joseph et Saint Paul avaient été sanctifiés dès le ventre de leur mère.

DAUTHEVILLE DES AMOURETTES. *Voy.* AUTHEVILLE.

DAUTREAU, DAUVIGNY. *V.* AUTREAU et AUVIGNY (D').

D'AUXIRON. *V.* AUXIRON (D').

DAVAL (PIERRE), avocat anglais, membre de la société royale de Londres. Il était très-versé dans les mathématiques, et lors de la discussion concernant les arcs elliptiques, à l'occasion de la construction du pont de *Blackfriars*, le comité lui demanda son opinion. On trouve sa réponse dans le *London Magasine* de Mars,

1760. Il a donné une traduction anglaise, des *Mémoires du cardinal de Retz*, 1723, in-12.

DAVAL (Jean), médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV, pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval peu ambitieux, et jaloux de sa liberté, refusa ce poste, et s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin modeste mourut en 1719, à l'âge de 64 ans.

DAVANZATI BOSTICHI (Bernard), né à Florence, le 30 août 1529, d'une famille noble, mort en 1606, âgé de 77 ans, passa la plus grande partie de sa vie à Lyon, où il suivit le commerce. De retour dans sa patrie il se fit un nom par la *Traduction de Tacite*, Venise, 1668, in-4°; Padoue, 1755, 2 vol. in-4°; Paris, 1760, 2 vol. in-12; et enfin, à Bassano, aux frais de Remondini, 1790, 3 vol. in-4°. Cette dernière édition est augmentée de plusieurs notes. Il a employé souvent de vieux mots toscans inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible, même aux Italiens; mais de tous les traducteurs de Tacite, c'est le plus concis, le plus serré dans ses idées, et, ce qui est un phénomène dans la langue italienne, ordinairement si verbeuse, c'est que la traduction est plus courte que l'original. Au reste, cette traduction est un chef-d'œuvre de pureté de style, de force, de précision et d'élégance. On a encore de lui : I. *Coltivazionne delle viti*, Florence, 1604 et 1734, in-4°. Il accorde beaucoup aux influences lunaires; mais il a bien établi la nomenclature des fruits. II. *Scisma d'Inghilterra con altre opere tre*, Padoue, 1754, in-8°, et quelques autres écrits en italien, dont Nigri a fait mention.

DAVAU (..), auteur de l'*Homme marin*, comédie jouée au théâtre italien en 1726, en un acte et en vers libres. On ne connaît ni la patrie ni la vie de cet auteur.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connaissait comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaud, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ces distinctions, Davel se rappela une vision qu'il avait eue à l'âge de dix-huit ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaud à la domination de Berne, pour en former un quatorzième canton. Comme il se préparait à exécuter son dessein, il fut arrêté. On l'appliqua à la question, pour l'obliger à découvrir ses complices; mais il déclara qu'il n'en avait aucun; qu'il avait agi par l'ordre de Dieu, qui lui était apparu plusieurs fois; et que c'était pour cette raison qu'il avait pris peu de monde sans poudre ni plomb. Il montra une sérénité et une patience inconcevables dans les tourmens. Son courage ne se démentit point, lorsqu'il eut la tête tranchée, le

24 avril 1723, à l'âge de 54 ans.

DAVENANT (Jean), savant et pieux théologien anglais, docteur et professeur de théologie à Cambridge, né à Londres en 1570, devint évêque de Salisbury. C'était un homme de mœurs exemplaires, qui cherchait avec zèle le moyen de réunir les chrétiens sur leurs divers sentimens; son livre intitulé *Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie, et par sa grande pénétration. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640, à 70 ans. Ses productions sont : I. *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol. II. *Commentaria in Epistolam ad Collossenses*. Ces divers ouvrages décèlent un homme qui connaissait l'antiquité ecclésiastique et profane.

DAVENANT (Guillaume), né à Oxford en 1603, d'un cabaretier, chez lequel Shakespeare avait coutume de loger dans les voyages qu'il faisait à Londres, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et surtout pour le théâtre. Après la mort de Johnson en 1637, il fut déclaré poète lauréat. Charles Ier y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque temps avant sa mort tragique, le poète passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre, lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut le 7 avril 1668; tous ses ouvrages ont été publiés par sa veuve, en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragédies*, des *Tragi-Comédies*, des *Mascarades*; des *Comédies* et d'autres pièces de poésies. Parmi ses ouvrages de théâtre, on distingue *Albouin, roi des Lombards*, tragédie, Londres, 1629, in-4°; *le Frère cruel*, tragédie, Londres, 1630, in-4°; *les Triomphes du Prince d'Amour*, mascarade, représentée le 24 février 1635, et imprimée la même année, in-4°. L'auteur composa cette pièce en trois jours; *les Beaux esprits*, comédie, Londres, 1636. Cette pièce a été jouée souvent avec applaudissement; *le Temple de l'amour, représenté par la reine avec ses dames à Whitehall*. Cette mascarade a été généralement regardée comme l'une des plus magnifiques que l'on eût vues en Angleterre, tant pour la nouveauté de l'invention, la variété des décorations et des spectacles, que pour la richesse des habits; *l'Amour et l'Honneur*, tragi-comédie, Londres, 1549, in-4°, jouée plusieurs fois avec succès, etc., etc. Davenant a eu part aussi à la pièce de Dryden qui a pour titre la *Tempête* ou *l'Ile Enchantée*, imprimée à Londres en 1676, in-4°, c'est la Tempête de Shakaspeare, retouchée ou imitée. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien. On trouve aussi parmi ses œuvres le mauvais poème de *Gondibert*, commencé à Paris dans le palais du Louvre, continué dans la prison de l'île de Wight, et resté incomplet. Ayant été chargé en France d'une mission en Virginie, son vaisseau fut pris par les Anglais, et il aurait été condamné à mort en 1650, si Milton et quelques autres gens de lettres n'eussent vivement sollicité en sa faveur. En récompense de la vie que Milton lui avait sauvée, Davenant obtint la grâce de ce poète

au rétablissement de Charles II. Il fut chargé, conjointement avec l'intendant des menus-plaisirs du roi, pour examiner les pièces de théâtre, afin qu'il n'y parut rien de contraire aux bonnes mœurs.

DAVENANT (Charles), fils aîné du précédent, né à Londres ou à Westminster en 1656, et mort à Londres en 1714, fit ses études à Oxford, et s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de politique et de poésie. On cite parmi les écrits de ce dernier genre sa tragédie de *Circé*, qui fut reçue avec beaucoup d'applaudissemens. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il la composa. Le prologue est de Dryden, et l'épilogue, du comte de Rochester. Ses traités de politiques sont : I. *Essai sur les moyens de pourvoir aux frais de la guerre*, Londres, 1695, in-8°. II. *Traité des revenus publics et du commerce d'Angleterre*, Londres, 1698, 2 vol. in-8°. III. *Essai sur les voies par lesquelles on peut vraisemblablement donner l'avantage à une nation dans la balance du commerce*, Londres, 1699, in-8°. IV. *Traités des concessions et des réunions*, Londres, 1700, in-8°. V. *Essais sur la balance du commerce, le droit de faire la guerre et de conclure la paix et des alliances, et sur la monarchie universelle*, Londres, 1701. VI. *Essais sur la paix au dedans et la guerre au dehors*, en deux parties, Londres, 1704, in-8°. Il siégea au parlement de 1685, et fut commissaire général des importations et exportations. Ses ouvrages ont été imprimés en 1771, 5 vol. in-8°.

DAVENANT (Guillaume), quatrième frère du précédent, mort d'accident en 1681, fut destiné à l'église, et obtint une cure au comté de Surrey. Il voyagea avec un seigneur anglais, et se noya près de Paris en voulant nager. On a de lui une *Traduction anglaise des remarques sur les historiens grecs et latins*, par la Mothe-le-Vayer.

DAVENPORT (Christophe), savant franciscain anglais, né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1615, de là à Ypres, où il prit l'habit de Saint-François, reçut le nom de *François de Sainte Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé en mission en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement de Comwel, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Ce prince le choisit pour son théologien; emploi qu'il était bien capable de remplir, par ses connaissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres le 26 avril 1680. Tous ses ouvrages, dont les plus remarquables sont : I. *Exposition des articles de la confession anglicane*. II. *Traité de la prédestination*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douai, en 1665. Ses ouvrages sont aussi savans que modérés. Il faut remarquer qu'il prenait aussi quelquefois le nom de *François de Coventry*, du lieu de sa naissance.

DAVENPORT (Jean), frère aîné du précédent, premier ministre de New-Haven, et l'un des fondateurs de la colonie de ce nom, naquit en 1597 dans la ville

de Coventry en Angleterre. Au commencement de 1613, il fut envoyé au collége de Merton à Oxford, où il resta deux ans; alors il passa au collége de la Madeleine, il alla ensuite à Londres, où il devint célèbre prédicateur et savant recommandable; mais il ne fut pas long-temps sans adopter les sentimens des non-conformistes; et les persécutions qu'il essuya, le contraiguirent, à la fin de l'année 1638, de se retirer en Hollande. Il y fut collègue de Jean Paget, pasteur de l'église anglaise d'Amsterdam. Bientôt ses opinions sur le baptême des enfans, le mirent dans le cas d'abandonner cette place. Il se borna d'abord à donner des leçons particulières, et peu après retourna à Londres. Une lettre de Cotton, qui rendait un compte assez favorable de la colonie de Massachussetts, l'engagea à aller à Boston, où il arriva en 1637 avec MM. Eaton et Hopkins. Il y fut reçu avec joie et bientôt envoyé au synode que les erreurs du temps occasionèrent. Il s'embarqua en 1638 pour New-Haven, où ils allaient fonder une colonie. Il en fut ministre pendant trente ans. Son zèle pour le Christianisme lui fit condamner quelques propositions du synode, et il écrivit contre, en 1667. Après la mort de Wilson, pasteur de la première église de Boston, Davenport fut invité à lui succéder; et, à la fin de l'année, il passa dans cette ville. Il avait alors 70 ans : sa colonie de New-Haven avait été incorporée au Connecticut, et il espérait être plus heureux à Boston. Il y fut établi en 1668; mais son église ne jouit pas long-temps de ses soins; il mourut d'une apoplexie en 1670. Il s'était fait une si grande réputation, qu'il avait été invité avec Cotton et Hooker à assister aux assemblées du clergé à Westminster. Son portrait est conservé au muséum du collége d'Yale. Davenport a publié plusieurs *Sermons: une Lettre aux Hollandais sur le malheureux état de l'Église anglaise d'Amsterdam*, 1634; *un Catéchisme*, imprimé en 1659; *Instruction aux anciens de l'Église d'Angleterre, ou Récit de quelques procédés, etc.; contre Jean Paget*, 1634, et un très-grand nombre d'autres *ouvrages* de controverse. Il a aussi écrit en latin, une lettre à Jean Dury, qui fut signée de tous les ministres de la colonie de New-Haven. Il a laissé manuscrite une *Exposition sur les Cantiques*, petit ouvrage qui n'a jamais été imprimé.

DAVESNE (Baudouin), frère du comte de Hainaut, vivait en 1289. Il est auteur d'une *Chronique des comtes du Hainaut*, qui n'a été imprimée qu'en 1693, par les soins de Jacques Le Roi. — Son frère Bouchard d'Avesne, évêque de Metz, brava la puissance de l'empereur Rodolphe, se mit à la tête d'une armée; défit le duc de Lorraine, et le contraignit à demander la paix. Ce prélat guerrier mort en 1296, fut enterré dans la cathédrale de Metz, où on lui éleva un tombeau de marbre.

DAVESNE (François), qui se donna lui-même le surnom de *Pacifique*, né à Fleurance dans le Bas-Armagnac, fut un des principaux disciples de Simon Morin, fameux fanatique, aux ouvrages duquel on croit même qu'il eut beaucoup de part; pendant qu'on brûlait son maître, il con-

tinua d'écrire, et fut enfin mis en prison l'an 1651, pour des libelles contre le roi, dictés par sa folie et son fanatisme. On le relâcha l'année suivante. Tous ses écrits sont remplis de visions, d'enthousiasme et de singularités. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, la rénovation du monde. Ses ouvrages les plus singuliers sont : I. *Les huit béatitudes de deux cardinaux, Richelieu et Mazarin, confrontées à celles de Jésus-Christ.* II. *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siége du dragon et de la bête, par l'Ange et le Verbe de l'Apocalypse.* III. *Factum de la Sapience éternelle au parlement.* IV. *Plusieurs autres ouvrages*, dans le même genre et le même goût de fanatisme. (*Voyez* tome 27 des Mémoires du P. Nicéron, qui a eu le courage de donner un catalogue de toutes les folles productions de Davesne.)

DAVESNE (N. Bertin), né à Dinan, vint de bonne heure à Paris, où il fit le charme des meilleures sociétés par son esprit. Il mourut en 1742, à l'âge de 30 ans. Il a donné au théâtre italien le *Frère ingrat*, comédie en trois actes, et *Arlequin apprenti philosophe.* On reproche à cette dernière pièce plusieurs traits de ressemblance avec d'autres.

DAVIA (Alexis), moine de la Trappe, se nommait auparavant Antoine ; il était fils du comte et sénateur Virginio de Bologne, et de la comtesse Victoire Montecuccoli, femme célèbre dans l'histoire. Etant dame d'honneur de la reine d'Angleterre en 1688, elle se déguisa en charbonnière, et sauva la vie à Jacques III, dit le *Prétendant*, fils de Jacques II, roi d'Angleterre, en cachant dans une boîte à perruque l'enfant royal; et par un rare exemple de fidélité et de courage, elle parvint au milieu des plus grands obstacles et à travers mille dangers à le transporter à Saint-Germain-en-Laye, où elle mourut le 30 avril 1703. Elle est plus connue sous le nom de la marquise del Monte. Alexis Davia servit, avec son frère le comte Jean-Baptiste, dans les armées de l'empereur Léopold. Il passa ensuite à la cour de Marie-Béatrice d'Este, reine d'Angleterre; qui, après le malheur de Jacques II, se réfugia à Saint-Germain. Mais bientôt, dégoûté du monde et de la cour, il prit, en 1703, l'habit de moine de la Trappe, à Notre-Dame de la Maison de Dieu en Normandie, et peu de temps après, il fut un de ceux qui accompagnèrent l'abbé Dominique Malachie, qui alla fonder un nouveau couvent de son ordre à dix lieues de Florence. Alexis y mourut en 1732. On a de lui plusieurs *Vies de pères de la Trappe* et en manuscrits des *Lettres de piété écrites depuis 1703 jusqu'en 1706.*

DAVIA. *Voyez* AVIA.

DAVID, fils d'Isaï ou de Jessé, de la tribu de Juda, né à Bethléem l'an 1085 avant Jésus-Christ, fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. David n'avait alors que 22 ans; mais il était déjà connu par des actions qui marquaient du courage. Sa valeur augmenta avec ses années. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Dès ce jour-là même, Saül voulut avoir auprès de lui ce jeune héros ; et, pour se l'attacher, il lui donna le

commandement d'une troupe de gens de guerre. Mais les applaudissemens que David recevait sur son passage, changèrent bientôt le cœur de Saül. Il se laissa aller à un mouvement de jalousie contre lui, sur ce que les femmes sortaient de toutes les villes sur leur route en chantant et en dansant au son des instrumens, et que le refrain de leur chanson était : « Saül en a tué mille, et David dix mille. » Ces paroles proférées sans dessein, mais indiscrètement, déplurent à Saül, et lui inspirèrent contre David une haine mortelle. Il chercha dès-lors tous les moyens d'ôter la vie à celui qui venait de le sauver, lui et son peuple. Un jour que David jouait de la harpe devant lui, il l'eût percé d'un trait, si celui-ci n'eût évité le coup en se détournant. Il tâcha ensuite de le faire mourir par la main des Philistins, en le mettant souvent aux prises avec eux. Il lui avait promis Mérob, sa fille aînée, en mariage ; il la donna à Hadriel Molathite. Michol, sa seconde fille aimait David; il la lui promit, à condition qu'il lui rapporterait les prépuces de cent Philistins. (*Voyez* MICHOL.) La haine de Saül contre son gendre augmentant de jour en jour, David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg, pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David devait combattre avec ces derniers contre les Juifs ; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avait été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avaient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. Saül le poursuivait toujours, malgré des actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'il était dans le désert, David aurait pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne, et l'autre dans sa tente; mais il se contenta de lui faire connaître que sa vie avait été entre ses mains. (*Voy.* SAUL.) Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédait, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantaient de l'avoir tué. Il fut sacré, de nouveau roi, à Hébron, l'an 1054 avant Jésus-Christ. C'était pour la seconde fois qu'il recevait l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnaître pour roi Isboseth, son fils; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vient le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avait donné la couronne. Sa réputation s'était étendue au loin. Il avait vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites : mais ces actions furent obscurcies par l'assassinat d'Urie, époux de Bethsabée, qu'il avait corrompue. Un an presque entier s'écoula sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse. Les maux que ce prophète lui avait prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même. Un de ses

fils viole sa sœur; le frère ensuite assassine le frère ; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut lui arracher la couronne et la vie. Tout Israël suit le rebelle et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours soixante-dix mille hommes. David, dominé, suivant l'Écriture, par un mouvement de vanité, avait fait faire le dénombrement de son peuple. Il apaisa le ciel irrité contre lui, en sacrifiant dans l'aire d'Arefina, qu'il avait achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Ayant déclaré Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné, il fit sacrer et couronner ce prince, et mourut bientôt après, l'an 1015 avant Jésus-Christ, dans la 40e année de son règne. Il laissa un royaume tranquille au dedans et au dehors. C'est une question fort agitée par les savans de savoir si David est l'auteur des cent cinquante *Psaumes*, ou s'ils ont été composés par plusieurs. Quelques-uns prétendent que chaque Psaume en particulier a été composé par celui dont il porte le nom; qu'ainsi David en a composé soixante-dix, et que les autres sont de Moïse, de Samuël, de Salomon, des enfans de Coré, d'Etham, d'Idithun, etc. Mais l'opinion la plus suivie, soit parmi les juifs, soit parmi les chrétiens, est que David est l'auteur de tout le recueil des Psaumes, et que ceux dont le nom est dans le titre sont les chantres à qui le roi-prophète avait donné ordre de mettre ces Psaumes en musique. Plusieurs sont relatifs aux différens états où il s'est trouvé. Toujours envié, haï, persécuté par Saül, il avait été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville, et de désert en désert. Ses sentimens, dans ces différentes situations, sont exprimés avec force et quelquefois avec onction. A côté de la menace et des châtimens, marchent toujours l'espérance, les consolations et les faveurs. L'enthousiasme poétique et le génie oriental n'ont pas toujours permis à l'auteur des Psaumes, le choix des images, l'ordre et la liaison des idées, la netteté du style. Les Psaumes, dit La Harpe, sont de continuelles élévations à Dieu, des invocations, des supplications, des actions de graces, des entretiens de l'homme avec Dieu, des exhortations et des leçons pour ses serviteurs, des menaces et des arrêts contre ses ennemis, des hommages à ses grandeurs, à ses justices, à ses bienfaits, à ses merveilles. Quand ils ne nous auraient été transmis que comme des productions purement humaines, ils seraient encore, par leur originalité et leur antiquité, dignes de toute l'attention des hommes qui pensent; et par les beautés uniques dont ils brillent, dignes de l'admiration et de l'étude de tous ceux qui ont les sentimens du beau. » Les savans ne sont pas d'accord sur l'authenticité des titres des Psaumes ; quelques-uns les regardent comme inspirés, et faisant partie des cantiques, dont ils sont la clef; et quelques autres les rejettent absolument comme très-peu importans pour l'intelligence du texte, et ajoutés au hasard. Le livre des Psaumes est regardé comme le précis de l'Écriture Sainte. Il contient, dit Saint Augustin, tout ce qu'on

trouve dans les autres livres sacrés : *Psalmorum liber quæcumque utilia sunt ex omnibus continet*. Les nations infidèles sont, comme nous, frappées de la beauté de divers Psaumes; elles en ont des versions dans leurs langues. Spon parle dans ses *Voyages* d'une traduction de plusieurs Psaumes en vers turcs, composée par un renégat polonais, nommé Alybeg. Les versions et les commentaires qui en ont été publiés dans les autres langues sont indiqués dans les divers articles de ce Dictionnaire. Nous n'indiquerons ici que la plus récente traduction en vers, qui est aussi la plus estimée: celle de M. de Boishuguet de Sapinaud ; la première édition a paru à Paris en 1818, 2 vol. in-18 : la seconde en 1820.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissait vers le milieu du 5e siècle. Il puisa à Athènes les connaissances de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant leurs erreurs. On conserve ses écrits dans la bibliothèque du Roi ; ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis. Il a composé un *Traité des descriptions philosophiques*, imprimé à Constantinople en 1731. Il a aussi composé quelques *homélies*.

DAVID ALROI, ou DAVID-EL-DAVID, fameux imposteur du 12e siècle, et faux Messie des Juifs, persuada à sa nation qu'il allait la rétablir dans Jérusalem, et la délivrer du joug des infidèles. Il leva l'étendard de la révolte vers l'an 1169, contre le roi de Perse, qui, s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il consentait qu'on lui coupât la tête, et qu'après le supplice il revivrait aussitôt; son objet était d'éviter de plus grands tourmens. On le mit en prison; il s'échappa. Il fallut, pour se délivrer de ce fourbe, que son beau-père, gagné par de grandes sommes, le poignardât pendant la nuit. Les Juifs, en haine de cet imposteur, furent opprimés et réduits à la dernière misère dans la Perse.

DAVID Ier, surnommé *Anhoghin*, c'est-à-dire *sans terre*, parce que son royaume fut presque toujours occupé par ses ennemis, de la famille Pagratide, naquit l'an 961. Il s'occupa de bonne heure aux études militaires et à l'art de gouverner. A l'âge de 19 ans, il succéda à son père dans le gouvernement de la province de Dahirk, par ordre de son oncle Kakik Ier, roi d'Arménie. Deux ans après son installation, il forma une armée considérable ; il détruisit les forces de l'émir sarrasin qui résidait à Téflis ; il remporta une victoire complète sur Fadloun, l'émir de Ghengé, et s'empara de ses états. Il prit ensuite le titre de roi, et fut le fondateur de la dynastie Pagratide dans l'Albanie arménienne. Selon Matthieu d'Edesse, dans les manuscrits de la bibliothèque royale, n° 99, Doughril, sultan de la Perse, fit contre ce prince, en 1036, une expédition composée de 150,000 hommes : David Ier

les mit en fuite, et devint redoutable à tous ses voisins. Ce roi, à peine affermi sur le trône, bâtit la ville de Larry, éleva douze principales forteresses, et mourut vers l'an 1046.

DAVID III, surnommé *le Fort et le Réparateur*, roi de Géorgie, commença à régner l'an 1089. Il régna 37 ans, et se rendit redoutable par ses conquêtes. Il mourut en 1126. Son fils Démétrius II lui succéda.

DAVID-COMNÈNE, dernier empereur de Trébisonde, usurpa le trône de Jean son frère, dont il fit périr le fils. Menacé par Mahomet II, il fit alliance avec Usum-Cassan, roi de Perse. Après la prise de Constantinople en 1453, Mahomet tourna ses armes contre David, et le détrôna. Cet usurpateur fut conduit à Constantinople. On dit que Mahomet II, qui s'était engagé par la capitulation à lui conserver un apanage considérable, se dispensa de tenir sa parole, en lui proposant d'embrasser le mahométisme, sous peine d'être massacré avec ses fils. David aima mieux mourir que de renoncer à sa religion. On ajoute que Mahomet, pour augmenter les horreurs de sa mort, le rendit témoin de la circoncision d'un de ses fils, qui se sauva en Perse, et ensuite à Mania dans la Laconie. Cet événement arriva en 1462. Ce prince fugitif s'appelait Nicéphore. Les Maniotes, peuple qui est un reste des anciens Spartiates, le déclarèrent *protogeros*, c'est-à-dire premier sénateur : dignité qui demeura héréditaire dans sa famille, et qui fut transmise à sa postérité. *V.* DÉMÉTRIUS COMNÈNE.

DAVID Ier, roi d'Écosse, succéda, en 1124, à son père Alexandre Ier. Pendant 21 ans qu'il occupa le trône, il fit le bonheur de ses sujets. Il rendit lui-même la justice dans des causes importantes, punit les juges prévaricateurs, et dota le clergé de ses états. Il mourut le 11 mai 1153. On a uni son nom à ceux des Saints honorés particulièrement en Écosse. Son petit-fils Macolm IV lui succéda.

DAVID II, roi d'Écosse, fils de Robert Bruce, couronné dans son enfance en 1329, régna d'abord sous la tutelle du comte de Murrai. Édouard Bailleul, fils de Jean Bailleul, qui avait pris le titre de roi d'Écosse, voulant faire valoir les droits de son père sur ce royaume, y entra avec une nombreuse armée, remporta plusieurs victoires, et força David de se retirer en France. Les Écossais, honteux de sa fuite, le rappelèrent, le remirent sur le trône, et l'obligèrent de déclarer la guerre aux Anglais, qui avaient soutenu Édouard. Mais cette seconde guerre ne fut pas plus heureuse que la première : David, fait prisonnier par les troupes d'Angleterre, en 1346, n'obtint sa liberté qu'à force d'argent, et après une captivité de dix années. Ce prince infortuné mourut en 1371. C'était un roi juste et humain, qui manqua plutôt de fortune que de prudence. Il ne laissa point de postérité.

DAVID-GEORGE, ou plutôt *fils de George* (JORISZ), né à Delft en 1501, d'un batelcur, fut d'abord peintre sur verre, et excella dans cet art. Il n'avait fait aucunes études, et les écrits qu'il a laissés annoncent également et le défaut d'instruction et une imagination extravagante; le plus remarquable est celui qu'il a intitulé : *Le Livre merveilleux*,

publié en 1542. Il s'imagina, vers l'an 1525, qu'il était le vrai Messie, le troisième David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disait, étant vide, il avait été envoyé pour adopter des enfans dignes de ce royaume éternel. Avec les saducéens, il rejetait la vie éternelle, la résurrection des morts et le jugement dernier; avec les adamites, il réprouvait le mariage, et approuvait la communauté des femmes; et avec les manichéens, il croyait que le corps seul pouvait être souillé, et que l'ame ne l'était jamais. La guerre que les catholiques firent aux sectateurs de cet homme, l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Il promit en mourant, à ses disciples, qu'il ressusciterait 3 jours après. Ce n'est que trois ans après sa mort, que le procès fut fait à sa mémoire, et que, par une sentence du magistrat de Bâle, son corps fut exhumé et brûlé avec ses écrits. Cette même année 1559, l'université de Bâle fit imprimer un récit de sa vie, de ses mœurs et de sa doctrine, réimprimé à Delft en 1603. Son *Livre de la perfection* et son *Livre merveilleux*, sont de tristes monumens du plus absurde fanatisme.

DAVID (Luc), historien et jurisconsulte prussien, né à Allenstein en 1503, mort en 1583 à Kœnigsberg, où il était conseiller, a laissé manuscrit *dix livres* sur l'Histoire de Prusse. On les trouve à la Bibliothèque royale de Kœnigsberg.

DAVID (Jean), jésuite, né à Courtray en 1546, fut recteur des colléges de Courtray, de Bruxelles et de Gand, et mourut le 9 août 1613. On distingue parmi ses ouvrages: I. *Veridicus Christianus*, Anvers, 1601, in-4°. II. *Occasio arrepta, neglecta*, Anvers, 1605, in-4°. III. *Paradisus sponsi et sponsæ*, Anvers, 1607, in-8°.

DAVID-COHEN, savant rabin portugais, natif de Lara, mort à Hambourg en 1674, a composé plusieurs ouvrages très-savans, dont voici les principaux: I. *Ænigma Aben Esræ de quatuor litteris Ehevi*, avec une version latine et des notes, Leyde, 1658, in-8°. II. *Corona sacerdotum ou Lexique Talmudico-Rabbinique*, Hambourg, 1667, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage très-important et très-utile, coûta quarante années de travail à son auteur. (*Voy.* la Bibliothèque hébraïque de Wolf, tom. Ier, pag. 316.

DAVID (Charles), graveur, né à Paris vers 1600, fit, d'après Villamena, une excellente copie des *Cris de Rome*, suite de seize pièces où sont représentées en pied différentes figures grotesques. Il grava aussi d'après Philippe de Champagne. Sa meilleure estampe est celle qui représente un *homme tenant un escargot sur son doigt, un avare portant une couronne d'escargot, et, sur la table, un plat, aussi rempli d'escargots.*

DAVID (Jérôme), frère du précédent, aussi graveur, excellait surtout dans le portrait. Ceux qui sont sortis de son burin, représentent tous des personnages historiques: *Charles Ier*, roi d'Angleterre; *Henriette*, sa femme; *Anne*, reine de France; *Gaston*, etc. Sa manière ressemble beaucoup à celle de son frère: leurs Œuvres réunies forment 220 pièces.

DAVID (Louis-Antoine), né à Lugano en 1648, après avoir fait ses humanités s'appliqua à la peinture à Palerme, à Rome, à Mantoue, à Bologne. Il travailla aussi avec plusieurs peintres célèbres de son temps, et dans ces villes il donna des preuves de ses talens. Il réussissait surtout dans le portrait. Il publia à Rome un livre intitulé : *Il disengamno delle principali notizie del disegno*. Cet ouvrage est divisé en trois parties, dans l'une desquelles il donne une *Notice* exacte et détaillée de la Vie du Corrége. Après avoir long-temps voyagé, il alla s'établir à Rome avec son fils Antoine, où il fit les *Portraits* de plusieurs cardinaux, princes et ambassadeurs, et celui du pape Clément XI. On ignore l'époque de sa mort.

DAVID (Jean), abbé commandataire de l'abbaye des Bons-Hommes-lès-Angers, fut chargé d'une mission pour Rome par Louis XIV, et la remplit avec distinction. Il mourut au commencement du 18e siècle, laissant quelques ouvrages, dont les principaux sont : I. *Du Jugement canonique des évêques*, Paris, 1671, in-4°. II. *Réponse aux Remarques de M. de Launoy, sur la Dissertation du concile plénier*, Paris, 1671, in-4°.— David (François), capitoul, de la même famille que le précédent, fut calomnié par Voltaire à l'occasion de l'affaire de Calas. Il fut nommé lieutenant-général de police à Toulouse, et remplit cette place jusqu'à sa mort. — Un autre David (Pierre), grand-père du précédent, était premier magistrat de Carcassonne. On a de lui un *Recueil des méditations sur les Mystères*, en latin fort élégant. Il fut assassiné le 3 novembre 1709.

DAVID (Jean-Pierre), né à Gex en 1737, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et membre de l'Académie de cette ville, mourut le 21 août 1784. Les ouvrages qu'il a produits sur l'exercice de son art, sont savans et utiles. Ils ont pour titre : I. *Recherches sur la manière d'agir de la saignée*, 1763, in-12. II. *Dissertation sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes*, 1763, in-12. III. *Observations sur la nature, les causes et les effets des épidémies variotiques*, Paris, 1760, in-12. IV. *Dissertatio de sectione cæsareâ*, 1766, in-4°. V. *Dissertation sur le mécanisme et les usages de la respiration*, 1766, in-12. VI. *Dissertation sur la cause de la pesanteur*, Amsterdam, 1767, in-8°. VII. *Traité de la nutrition et de l'accroissement*, Rouen, 1771, in-8°. VIII. *Dissertation sur les effets du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales*, Rouen, 1779, in-12. IX. *Observations sur une maladie des os, connue sous le nom de nécrose*, 1782, in-8°. X. *Dissertation sur la figure de la Terre, avec une Lettre de la Condamine, et la Réplique à cette Lettre*, Paris, 1771, in-8°.

DAVID DE SAINT-GEORGE (Jean-Joseph-Alexis), ancien conseiller au grand-conseil, membre de l'Académie celtique, de l'Académie de législation, de l'Académie de Besançon, et de plusieurs autres sociétés savantes, né à Saint-Claude, le 30 décembre 1759, d'une famille distin-

guée, mourut à Arbois le 30 mars 1809. L'étude des langues avait fait la principale occupation de David de Saint-George; et, doué d'une grande facilité pour ce genre de travail, il en avait tiré parti pour enrichir la nôtre de quelques écrits, estimés chez nos voisins; mais sa vive imagination ne pouvait se restreindre long-temps à traduire les idées des autres; il était trop riche des siennes pour ne pas aspirer à une réputation qui lui fût plus propre. Les orages de la révolution, qui le forcèrent à abandonner sa patrie, développèrent peut-être en lui des facultés qu'il se connaissait à peine. Des langues vivantes qu'il possédait presque sans exception, il remonta aux langues mortes, et particulièrement à celles qui offrent des caractères remarquables d'originalité, et qui se rapprochent, autant qu'on en peut juger, des premières époques du monde. L'ouvrage de Court de Gébelin, qui lui avait inspiré le goût de ses recherches, commençant à lui paraître insuffisant, et surtout trop hypothétique, à mesure qu'il s'enrichissait de nouvelles études, il se dirigea d'après un autre plan, dont la conception lui appartient, et qu'on peut regretter qu'il n'ait pas eu le temps de mettre à exécution. Le grand Dictionnaire proposé par le savant président de Brosses, sous le titre d'*Archéologue*, ne faisait qu'une partie de l'immense édifice lexicologique pour lequel David a rassemblé d'immenses matériaux pendant un grand nombre d'années; mais réduit par les événemens à une fortune médiocre, qui l'obligeait à subordonner l'intérêt de sa réputation à celui d'une famille très-intéressante, il ne put porter son glossaire qu'à la lettre G, et seulement, pour les langues de première race, dans l'ordre de son système; c'est-à-dire, chaldéenne, hébraïque, égyptienne, phénicienne, carthaginoise, celtique ou scythique, et leurs dérivées les plus immédiates. Peu de temps avant d'être atteint par la mort, et reconnaissant l'impossibilité d'achever sa prodigieuse entreprise, il en légua les matériaux à son jeune ami Charles Nodier, qui a publié depuis les *Prolégomènes de l'Archéologue*, *et d'un Système universel et raisonné des langues* qu'il se propose de mûrir, et dont il paraît avoir un peu modifié les élémens. Les principaux ouvrages imprimés de David de Saint-George sont: I. *Lettres de Charlotte à Caroline pendant sa liaison avec Werther*, Paris, 1787, 2 vol. in-12. II. *Histoire fabuleuse pour l'éducation des enfans*, par miss Sabra Trimmer, Genève, 1789, 2 vol. in-12; livre avantageusement connu dans la première éducation, sous le nom d'*Histoire des rouge-gorges*. III. *Fathom et Melvill*, traduit de Smolett, 3 vol. in-12, tous trois traduits de l'anglais. Il a laissé en manuscrit *Arsace, prince de Betlis*, (supposé traduit de l'anglais); *Lettres de Julie de Roubigné à Pauline de Chermont*; un *Cours d'éducation anglais et français, propre à apprendre les deux langues aux enfans, en leur formant l'esprit et le cœur*; des *Recherches sur les antiquités celtiques et romaines des arrondissemens de Poligny et de Saint-Claude*; et un autre *Mémoire sur les tour-*

bières et sur la tourbe, dans les montagnes des mêmes arrondissemens. Il avait beaucoup contribué à la *Traduction d'Ossian*, publiée par Labaume, sous le nom d'Hill, et dont une édition très-vicieuse a paru vers une époque de la révolution où David n'était pas libre de donner ses soins à ses ouvrages. Celui-ci, refondu depuis avec une sollicitude extrême, enrichi d'une excellente traduction de l'*Histoire des Druides* de Smith, et accompagné d'un grand nombre de notes et de beaucoup de parties du texte, recueillies par David lui-même, était près d'être mis au jour, quand le savant auteur a été ravi aux lettres et à ses amis par une mort prématurée.

DAVID, duc de Rothsai, fils de Robert III, roi d'Écosse, devait succéder à son père, lorsque son cruel oncle, le duc d'Albanie, le fit enfermer et assassiner dans le vieux château de Falkland. La vie de ce jeune prince fut prolongée pendant quelque temps, par la charité de deux femmes, dont l'une lui passait, à travers les grilles de sa prison, des gâteaux d'avoine; l'autre le nourrissait avec du lait qu'elle lui versait par le moyen d'un tuyau. Mais elles furent toutes les deux découvertes, et mises à mort par ordre du tyran.

DAVID GANZ, historien juif du 16e siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulée *Tsemath David*, qui est rare, Prague, 1592, in-4°. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4°.

DAVID DE POMIS, médecin juif, du 16e siècle, prétendait descendre d'une famille ancienne de la tribu de Juda. Il publia: I. Un traité *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8°. II. *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en italien, Venise, 1587, in-fol.; cet ouvrage est fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de remarques savantes sur la littérature des Juifs.

DAVID DE DINANT, disciple d'Amauri, vivait vers le commencement du 13e siècle. Il enseignait que Dieu était la matière première. Son système ressemblait à celui de Spinosa. Il a été combattu victorieusement par Saint Thomas et par d'autres théologiens.

DAVID (Nicolas-Joseph), mort à Paris, le 5 août 1784; a rempli avec distinction la place de professeur au collége de Montaigu. Il a combattu dans un volume in-12, publié en 1730, l'opinion d'un philosophe cartésien sur la présence réelle dans l'Eucharistie.

DAVID, de Hiraezug, surnommé *Le Noir*, théologien, poète et grammairien gallois, qui vivait en 1350. C'est lui qui a modifié le système de prosodie et la grammaire d'Edzyrn. Au temps où le pays de Galles fut conquis par Édouard Ier, il a traduit fort élégamment en gallois un *Missel* ou *Office de la Vierge*, dont on a plusieurs copies.

DAVID (Jacques), juge royal au bailliage de Vellay. Duverdier le cite pour avoir composé trois *Chants royaux*, quatre *Ballades*, et dix *Rondeaux à l'honneur et louange de très-sacrée Vierge Marie, avec une Oraison*, imprimée à Lyon en 1556.

DAVID (Claude), ami d'Oronce Finé. Cet auteur a composé à sa louange quelques *Épigrammes*, et autres pièces de

Vers français qui se trouvent dans le livre intitulé : *Funebre symbolum virorum aliquot doctorum de viro doctissimo Orontio Finæo*, in-8°; Paris, 1555.

DAVID-AB-GWILYM, célèbre poëte gallois, mort à la fin du 14e siècle, auteur de beaucoup de *Poëmes* très-estimés. Ce poëte fut protégé par Yvor, surnommé *le Généreux*, ancêtre de la famille de Tradegar au comté de Montmouth. Il a composé beaucoup de ses Ouvrages pour la belle Morvid, à qui cent quarante-sept de ses pièces sont dédiées. Elle lui avait inspiré une passion vive, mais malheureuse; car les parens de Morvid la marièrent à Rhis Gugan, qui servait dans l'armée anglaise en qualité d'officier à la bataille de Crécy. Les ouvrages de David-ab-Gwilym ont été imprimés à Londres en 1789.

DAVID-AB-EDMUND, célèbre poëte gallois du 15e siècle, natif de Hanner, au comté de Flints, présida une assemblée de Bardes réunis, par ordre d'Édouard IV, à Caermarthen. A cette assemblée, on dressa un code pour les poëtes du pays de Galles, contre lequel les bardes d'une autre province s'élevèrent.

DAVID-BEG, issu d'une ancienne famille arménienne de la province de Sunik, s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse au maniement des armes et à l'exercice militaire. En 1714, il entra au service de Chahnavouz, prince de la Géorgie; à l'âge de 24 ans, il fut nommé commandant d'un régiment, et remporta des victoires signalées contre les troupes de Legzistan. Vers l'an 1722, lors de l'invasion des Aghovans en Perse, la province de Sunik, celles de Nakhgiovan, Tchaventour et d'autres, étaient opprimées par un grand nombre de rebelles qui se battaient sans cesse pour gagner du terrain. David-Beg s'y rendit avec une quarantaine d'officiers bien disciplinés; dès qu'il eut mis le pied dans ces contrées, il rassembla une armée de 2000 hommes; il tomba d'abord à l'improviste sur les troupes persanes, appelées karatchorlou, et, après en avoir fait un horrible carnage, il s'enrichit de leurs dépouilles, augmenta le nombre de ses troupes, tailla en pièces les tribus des Turcomans, et défit complètement les armées de Givanchir. Pataly-Khan, gouverneur de Pargachad, et Aslamo Ghouly-Kau, gouverneur de Nakhgiovan, vinrent contre lui avec une armée de 26,000 hommes. La bataille se donna sur les bords de l'Araxe; elle dura depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et fut terrible. David-Beg resta maître du champ de bataille. Vers l'an 1724, ce prince, plein d'audace et de valeur militaire, s'empara de plus de quarante-cinq forteresses, d'un grand nombre de villes et de villages en très-peu de temps, et avec fort peu de troupes. Il nomma ensuite des gouverneurs pour chaque province, et établit le bon ordre partout. En 1726, les Persans levèrent contre lui une armée de soixante-seize mille hommes; David-Beg et Der-Avédik, commandant sous ses ordres, se battirent en héros, et gagnèrent la bataille, en prenant à l'ennemi cent quarante-huit drapeaux, un grand nombre de prisonniers et beaucoup d'artillerie : six mois après cet événement, ce prince défit complètement une autre armée persane. En 1727, Chahtahmaz, roi de la Perse, informé des

victoires éclatantes de David-Beg, le nomma prince des provinces de Sunik, de Karabagh et de Païdagavan, et lui permit de battre monnaie à son nom. Ce prince arménien établit son siége à Halitzor, et mourut par le poison, vers l'an 1728. Peu de temps après cet événement, sa principauté tomba de nouveau sous le sceptre persan. *Voyez* DER-AVÉDIK.

DAVID-SAVIO (AURÉLIUS), jurisconsulte d'Asti, dans l'état de Gênes, mort en 1562, a laissé, *De verborum et rerum significatione*, et plusieurs *Commentaires* sur quelques chapitres du droit.

DAVID, de Cérizy, en Normandie, l'un des chefs des chouans, était un homme robuste, d'une mine sauvage, terrible dans les combats, et ennemi implacable des républicains : il était généralement connu sous le nom de la *Terreur;* au reste, il fit plus de mal que de bien à la cause royale, par sa cruauté et ses concussions. Il traitait tout le monde en ennemi, et pendant long-temps il dévasta les départemens du Calvados et de la Manche. En 1796, il fut surpris par les républicains à Lamberville. Il n'avait que vingt-huit hommes avec lui, mais, s'étant jeté dans une maison, il y fit une vigoureuse résistance. Les assaillans, après avoir perdu une partie de leur monde, ne trouvèrent d'autre moyen pour s'en emparer que de mettre le feu à la maison. Il se rendit alors, et fut exécuté dans les premiers jours d'avril de cette même année.

DAVID. *Voy.* PRÊTE-JEAN.

DAVID (FRANÇOIS), socinien hongrois, surintendant des églises réformées de Transylvanie, un des héros des unitaires, mourut enfermé par ordre du prince de ce pays dans la forteresse de Deva, l'an 1579. Il avait été luthérien, sacramentaire, arien, trithéiste, samosatien, etc. Il reste de lui une *Lettre* en latin aux Eglises polonaises sur la question du règne millénaire de J.-C. Quelques ouvrages assez bien écrits, mais remplis d'irréligion, dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum.*

DAVIEL (JACQUES), célèbre oculiste, né au bourg de la Barre en Normandie en 1696, et mort à Genève en 1762, n'a publié que trois lettres; l'une *sur les maladies des yeux*, 1748, in-12; une autre sur les *Avantages de l'opération de la cataracte par extraction;* et la troisième à M. de Vandermonde, sur le même sujet, 1756, in-12,

DAVIE (MARIE), centenaire, morte en 1752 à Newton dans l'état de Massachussetts, âgée de 116 ans. On voit au Muséum de la société historique son portrait, peint par Smibert.

DAVIES (JEAN), poète anglais, fils d'un riche tanneur, né en 1570 à Cisgrove, dans le comté de Wilt, fait chevalier par Jacques Ier, roi d'Angleterre, et procureur-général d'Irlande, parvint, par ses talens, à la place de *lord chief-justice* (premier juge) du banc du roi; mais il mourut subitement en 1626, avant d'en avoir pris possession. Il passait pour être plus versé dans les lettres que dans la jurisprudence. La liste de ses ouvrages, donnée par Wood dans ses *Athenæ Oxon*, est très-nombreuse. Son poème, intitulé *Nosce te ipsum*, est le premier poème philosophique qui ait paru en Angleterre : le style en est pur et soigné. Il est surtout

heureux dans ses comparaisons. Il traite de l'immortalité de l'ame. Il parut en 1599, et a été souvent réimprimé depuis. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1 vol. in-8°, imprimé en anglais en 1773. On a un volume de ses principaux écrits en prose, sous le titre de *Traités historiques*, 1786, in-8°.

DAVIES (Éléonore Touchet), femme du précédent, morte en 1652, prétendant avoir le don de prophétie, a publié beaucoup de prédictions et de révélations, répandues dans plusieurs écrits imprimés. On prétend que quelques jours avant la mort de son mari, étant à table avec lui, elle se mit à fondre en larmes. Son mari lui en ayant demandé la cause, elle lui dit que c'étaient les larmes de ses funérailles. « En ce cas, dit-il, épargnez-moi vos larmes aujourd'hui, et je vous pardonnerai de rire quand je serai mort. » On a mis au jour, en 1649, une *Relation de ses étranges et étonnantes Prophéties*.

DAVIES (Jean), en latin, *Davisius*, chanoine d'Ély, né à Londres en 1679, mort en 1732, a donné de savantes éditions de *Maxime de Tyr*, de *Minutius Félix*, des ouvrages philosophiques de Cicéron. Celle-ci est en six volumes in-8°, 1709 à 1745. En voici le détail : *Tusculanes*, Cambridge, 1709. 1723, 1730, 1738, in-8°; *De finibus*, Cambridge, 1715, 1728, 1741, in-8°; *De naturâ Deorum*, ibid., 1718, 1723, 1744, in-8°; *De Divinatione*, ibid., 1721, 1730, in-8°; *Les Académiques*, ibid., 1725, 1736, in-8°; *De legibus*, ibid., 1727, 1745, in-8°. Les notes sont explicatives et critiques, et fort estimées. Son projet était de publier toutes les œuvres philosophiques de Cicéron, mais la mort l'en empêcha. Il avait mis au jour, en 1706, les *Commentaires de César*. Les notes sur César reparurent en 1727, augmentées et corrigées. Ses belles éditions de Cicéron lui assurent une longue célébrité.

DAVIES (docteur Jean), savant théologien gallois, né à Lanveres, au comté de Denbigh, mort en 1644, élève de l'école de Ruthin, d'où il passa au collége de Jésus, et ensuite à celui de Lincoln d'Oxford, a donné un *Dictionarium latino-britannicum*, imprimé en 1632, et une *Grammaire* de la langue galloise en latin, fort curieuse, intitulée *Antiquæ linguæ Britannicæ, nunc communiter dictæ Cambro-Britannicæ à suis Cymbrecæ vel Cambricæ, ab aliis Vallicæ rudimenta*, 1621, in-8°; *Adagia britannica auctorum britannicorum nomina et quando floruerunt*, 1632, imprimé à la fin du Dictionnaire Bas-Breton.

DAVIES (Thomas), mort en 1785, élève du collége d'Édimbourg, d'abord comédien au théâtre de Haymarket, se fit ensuite libraire; mais, n'ayant pas réussi dans ce commerce, il reprit la comédie, et fut acteur ambulant. Vers 1762, il reprit le commerce de la librairie, et s'établit à Covent-Garden; mais en 1778, il fit banqueroute. Il reçut des secours du docteur Johnson, et en 1780, il publia la *Vie de Garrick*, 1780, 2 vol. in-8°, qui eut un grand débit. On a encore de lui des *Mélanges dramatiques*, 3 vol. qui ont eu plusieurs éditions; *Mémoires du comédien Henderson*; la *Vie du docteur S. Ea-*

chard, celle de *Massinger*, et celle de *Lillo;* et plusieurs *Pièces fugitives*.

DAVIES (Samuel), président du collége de Princeton, au nouveau Jersey, né en 1724, fils d'un planteur au comté de New-Castle, se consacra dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique. Après avoir fait un voyage en Hanovre, en 1747, pour obtenir des licences de la cour générale, il retourna en Virginie, malgré les efforts qui furent faits pour le fixer à Hanovre. En 1753, le synode de New-York, à la prière des chefs du collége de Jersey, le nomma pour accompagner le docteur Gilbert Tennent, qui allait en Angleterre solliciter des bienfaits pour ce collége; il réussit dans cette entreprise au-delà de ses espérances. A son retour en Amérique, il reprit ses prédications, et fut choisi pour succéder au docteur Edwards, président du collége. A sa mort, en 1761, il laissa cette institution dans l'état le plus florissant; il n'avait guère que 36 ans. Il a publié un discours sur *l'État primitif de l'homme*, 1748; *l'État de la religion parmi les protestans résidens de la Virginie, dans une lettre au révérend Bellamy*, 1751; et un grand nombre de *Discours*, dont plusieurs sur des sujets de politique. Enfin, des *Lettres* sur l'état de la religion dans la Virginie, particulièrement parmi les nègres.

DAVIES (Jean), maître d'écriture et poète, mort vers 1618, a publié : I. *L'Anatomie de la belle écriture*, 1539. II. *La Complainte de Saint Pierre*, 1595, in-4°. III. *Le Pèlerinage de l'esprit*. IV. *Le Fouet de la folie*, et autres productions peu importantes.

DAVIET. *Voy.* Foncenex.

DAVIGNON (Hugues), seigneur de Monteil, docteur ès-droit, et avocat en la sénéchaussée du Puy en Vélay, sa patrie. L'amour de son pays lui fit entreprendre de chanter les principaux événemens et les différens prodiges dont il avait été le théâtre, ainsi que l'histoire des évêques qui l'avaient gouverné, des hommes célèbres qu'il avait produits, etc. : c'est ce qu'il a exécuté dans diverses élégies, stances, cantiques, acrostiches et autres petites pièces réunies en trois livres, sous le titre de *La Velleyade*, ou *Délicieuses merveilles de l'église de Nostre-Dame-du-Puy et pays de Vellay*. Ce recueil, des plus médiocres, a été imprimé à Lyon en 1630, in-8°.

DAVILA (Henri-Catherin), d'une famille illustre du royaume de Chypre, naquit au Sacco, dans le Padouan en 1576; Antoine Davila, son père, connétable de Chypre, fut obligé de quitter cette île pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étaient rendus maîtres de son pays en 1570 et 1571. Son fils alla chercher des secours à Avila en Espagne, où il avait des parens. Comme il n'en put tirer aucun soulagement, il vint en France, et se fit connaître avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala, sous ce dernier prince, devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens, où il fut blessé. Depuis, il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister noblement. Il fut tué d'un coup de pistolet dans un voyage qu'il faisait par ordre de la république, vers l'an 1631. Davila avait avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier et le mit en pièces. Ce fut à Venise

qu'il travailla à son *Histoire des Guerres civiles de France*, en quinze livres, depuis la mort de Henri II, en 1559, jusqu'à la paix de Vervins, en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs, par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. Il peint supérieurement un assaut, une bataille, une émeute populaire. Ses descriptions topographiques, telles que le plan intérieur et extérieur d'une ville, l'aspect général du pays, le tableau particulier de chacune de ses parties, sont chez lui d'une vérité frappante. Il rend nettement une négociation; il saisit la finesse du dialogue, l'à-propos des réponses, les ruses des interlocuteurs, et présente adroitement les gestes, les coups-d'œil et tous ces mouvemens involontaires qui trahissent quelquefois les négociateurs les plus habiles. Il cherche surtout à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne le devine pas toujours. Comme la plupart des écrivains italiens, il s'attache trop aux petits détails; il n'a point ce coup-d'œil profond qui pénètre et qui indique la cause des grands événemens, ni cette sensibilité qui n'est pas moins utile à l'historien qu'au poète pour retracer les maux que l'ambition et le fanatisme font à l'espèce humaine. Il semble oublier que celui qui remplit la délicate mission de transmettre à l'avenir les événemens de son siècle, ne doit être ni l'esclave d'un parti, ni l'enthousiaste d'une secte, mais l'interprète fidèle de la vérité. Si Davila s'était pénétré de ces maximes, il n'eût point montré contre les protestans une aveugle partialité; il eût vu que les trahisons de la cour, que la perfidie de Catherine de Médicis les forçaient à chercher leur salut dans les armes; il n'eût point pallié par des considérations politiques l'exécrable attentat de la Saint-Barthélemi. Du reste, Davila n'est point un écrivain médiocre; son style est pur, sa narration agréable : il fut témoin d'une partie des faits qu'il raconte. Il aurait reçu plus d'éloges, s'il en avait moins donné à son héroïne, Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille (c'est en l'honneur de cette princesse et de Henri III, qu'il avait été nommé *Henri-Catherin*), et s'il avait retranché de son Histoire quelques harangues, genre d'ornement que n'admet guère sa gravité, du moins pour nos temps modernes. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. Le président de Thou et lui ont travaillé quelquefois sur des relations partiales. Chacun d'eux a adopté celles qui étaient le plus selon son goût. On peut donc se défier de Davila, quand il cite des faits favorables à la cour, et du président de Thou, quand il parle contre elle. L'*Histoire* de Davila, écrite en italien, fut imprimée à Venise, chez Tomaso Baglioni, 1630, in-4°; au Louvre l'an 1644, en 2 vol. in-fol.; à Venise, 1733, 2 vol. in-fol.; et à Londres, 1755, 2 vol. in-4°, ou 1801, en 8 vol. in-8°. Grosley et l'abbé Mallet l'ont mise en français, Amsterdam (Paris), 1757, 3 vol. in-4°. Pierre-François Cornazzano a publié en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.

DAVILA (Don Pedro Franco), membre de l'Académie royale d'histoire de Madrid, de la Société de Londres, de l'Académie

de Berlin, de Stockholm, etc., né à Guayaquil, dans le royaume du Pérou, en 1713, et mort à Madrid en 1785 ou 1786, étudia la minéralogie et l'histoire naturelle à Linx, et voyagea dans son pays pour examiner les riches minéraux qu'il renferme. A l'âge de 28 ans, il passa à Londres avec un de ses oncles, où il publia, en espagnol, les observations qu'il avait faites dans son voyage du royaume du Pérou, sous ce titre : *Essai sur l'histoire naturelle du Pérou*, Londres, 1746. Cet ouvrage et les éloges que les savans anglais en firent, lui ouvrirent les portes de l'Académie royale de Londres. Deux ans après, il vint à Paris, où l'amour des sciences le retint pendant vingt-deux ans. Ce fut dans cette capitale qu'il forma un des plus riches cabinets d'histoire naturelle que jamais simple particulier ait possédé; mais plusieurs causes qui survinrent l'ayant forcé à le mettre en vente, il fit imprimer en français un catalogue très-curieux, tant par la rareté des choses qu'il renferme que par l'excellente méthode avec laquelle il les classe, en exposant avec un ordre admirable les innombrables objets qu'il possédait des trois règnes de la nature. Ce catalogue fut imprimé à Paris en 1767, en 3 vol. grand in-8°, et parut sous ce nom : *Catalogue systématique et raisonné des curiosités de la nature et de l'art, qui composent le cabinet de M. Davila, avec figures en taille-douce, qui n'avaient pas encore été gravées.* Davila ayant vendu pour deux cent mille francs des objets de son cabinet, il lui en restait encore plus de la moitié, qu'il prit le parti d'aller offrir à son souverain à Madrid. Dès l'avénement au trône de Ferdinand VI, on s'occupait d'établir à Madrid un cabinet d'histoire naturelle, sous la direction de Guillaume Bowles, qui était chargé de le former. Davila, profitant de cette circonstance, se rendit à Madrid, où il arriva en 1769. Dès son arrivée il fit connaître à S. M. C. le desir qu'il avait que les objets précieux qu'un de ses sujets avait ramassés avec tant de peines et de sacrifices, fussent déposés dans son cabinet d'histoire naturelle; proposition que S. M. C. accepta, en nommant Davila directeur à vie, avec un traitement de 15,000 francs. Ce fut sous sa direction que le cabinet d'histoire naturelle de Madrid devint le plus riche de l'Europe en minéraux. Davila connaissait presque toutes les langues: un auteur espagnol dit qu'il en parlait huit. Le comte de Caylus, dans son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques grecques et romaines*, en décrivant une sardoine grecque très-rare, appartenant à Davila, parle ainsi de ce savant péruvien : « Ce morceau, de la plus parfaite conservation et du plus beau travail grec appartient à M. Davila, gentilhomme du Pérou, qui, guidé par l'amour de l'étude, a quitté sa patrie pour venir apprendre dans cette capitale les langues savantes de l'antiquité et les langues d'Europe, et qui a assez de force d'esprit pour n'employer son bien qu'à rassembler les morceaux les plus curieux dans tous les genres, et principalement ceux qui peuvent servir à la connaissance de l'histoire naturelle. »

DAVILA Y PADILLA (Augustin), Espagnol et profès de l'ordre de Saint-Dominique, était né au Mexique, et y fut prieur du

couvent de la Puebla. C'était un religieux de mérite, renommé pour son éloquence, et qui avait acquis de la célébrité par ses sermons. Philippe III l'honora du titre de son prédicateur ordinaire, et récompensa ses talens et ses services en le nommant archevêque de Santo-Domingo. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut en 1604. On a de lui : *Historia de la provincia de Saint-Iago de Mexico de la orden de Predicadores*, Madrid, 1590, in-4°; Bruxelles, 1625, in-fol. Il en parut une troisième édition avec ce titre : *Varia historia de la Nueva Espana y Florida*, Valladolid, 1634, in-fol. On trouve dans cet ouvrage des choses curieuses et d'intéressans documens sur les premiers temps de la conquête.

DAVILA (François), dominicain espagnol, vivait vers l'an 1603. Il a donné un *Traité de la confession et de l'absolution ;* ainsi qu'un autre *Traité sur la grace*, qui sont aujourd'hui à peine connus.

DAVILA. *Voyez* Avila.

DAVILER. *Voyez* Aviler (d').

DAVINI (Jean-Baptiste), né à Camporgiano en 1652, pratiqua la médecine à Modène, où il devint médecin du duc Renaud Ier. Sur la fin de ses jours, il prit les ordres sacrés, et mourut en 1733. On a de lui : I. *De potu vini calidi dissertatio,* Mutinæ, 1720. Cette dissertation se trouve encore dans le tome 2 des *Œuvres* de Vallisnieri. II. *Dissertatio de usu chinæchinæ ;* elle a été insérée dans le tome 4 de la *Galerie de Minerve. Epistola ad Vallisnerium ;* c'est dans cette lettre, qui fut publiée dans le tom. 2 des *Œuvres* de Vallisnieri, que Davini parle d'une fontaine qui existait alors dans le lieu de sa naissance, et qui était limpide ou trouble, suivant que le temps était serein ou chargé de nuages.

DAVIRON. *Voyez* Aviron.

DAVIS (Jean), navigateur anglais, né à Sandridge dans le Devonshire, parcourut, en 1585, l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage par le nord-ouest aux Indes orientales ; mais le succès de trois voyages qu'il entreprit, se réduisit à la découverte d'un détroit, auquel il donna son nom. Il périt dans une expédition aux Indes, en 1605. Si les glaces ne l'eussent arrêté aux approches du pôle, il eût, sans doute, fait les découvertes qui plus tard ont illustré Baffin. — Davis (Jean), de Limehouse, a publié : *Le Routier*, ou *briève Description de la route pour aller par mer aux Indes* (en anglais, inséré dans la collection d'Harris. — Davis (Guillaume), chirurgien anglais qui, après avoir été long-temps prisonnier des Espagnols au 17e siècle, écrivit l'histoire de sa captivité. On trouve des extraits curieux de cette relation dans Purchas.

DAVIS (Édouard), flibustier anglais, prit, après la mort de Jean Cook, le commandement du vaisseau où étaient Cowley, Dampierre et Wafer. Les deux premiers le quittèrent, et Davis quitta le port de Bialeja le 27 août 1685; et, longeant les côtes du Pérou et du Chili, il pilla et ravagea plusieurs villes. En 1687, en cinglant vers le sud, et étant parvenu à la hauteur des 27° 20′ de latitude sud, il aperçut, à l'ouest, une suite de terres hautes, qui se prolongeaient pendant l'espace de

seize lieues, et il donna son nom à ces terres. Davis, arrivé à Philadelphie en mai 1688, et profitant de l'amnistie accordée par Jacques II aux flibustiers, revint en Angleterre, où il finit paisiblement ses jours. La postérité n'a pas confirmé sa découverte, et les plus fameux voyageurs ont fait de vains efforts pour retrouver la terre de Davis, qui de nos jours n'occupe plus de place sur les cartes.

DAVIS (Édouard), peintre et graveur, né vers 1640, dans le pays de Galles, reçut lespremiers élémens de la gravure dans l'école de Loggan. Pressé par la nécessité, il fut obligé d'être domestique. Son maître étant venu en France, il le suivit et eut occasion d'y acquérir quelques notions de la peinture. Revenu dans sa patrie, il chercha à tirer profit de ses talens, et peignitet grava tour à tour. Ses tableaux sont beaucoup moins connus que ses gravures. Il fit une suite de portraits historiques, représentant les membres de la famille de Charles Ier. Il fit aussi un *Ecce homo*, d'après Van Dyck, qui est d'une grande rareté.

DAVIS (Henri-Édouard), théologien anglais, né à Vindsor en 1756, mort en 1784, âgé de 28 ans, d'une maladie de langueur, suite d'une trop grande application au travail, élève du collége de Baliol à Oxford, où il prit le baccalauréat ès-arts, et fut boursier. Davis a donné des *Remarques sur l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, par Gibbon*; et il est le seul de tous ceux qui ont attaqué cet ouvrage, à qui l'auteur ait répondu.

DAVISSON ou DAVIDSON (Guillaume), médecin et chimiste, né vers le commencement du 17e siècle, d'une famille noble d'Écosse, passa la plus grande partie de sa vie parmi les fourneaux de son laboratoire ; c'est aussi sur la chimie que roulent les ouvrages qu'on a de lui : I. *Philosophia pyrotechnica, seu curriculus chymiatricus*, Parisiis, 1635, 1657, in-8°. Jean Hillot a traduit ce traité en français, sous le titre *d'Élémens de la philosophie de l'art du feu ou chimie*, Paris, 1651, in-8°. II. *Oblatio salis*, Parisiis, 1641, in-8°. III. *Commentariorum in Petri Severini, Dani, ideam medicinæ philosophicæ propediem proditurorum prodromus*, Hagæ Comitis, 1660, in-8° ; Roterodami, 1668, in-4°. Il vint en France, où il obtint le titre de médecin du Roi, et d'intendant du Jardin des Plantes. Il fut aussi archidiacre du roi de Pologne. Il fut un zélé partisan de la doctrine de Paracelse.

DAVITY (Pierre), sieur de Montmartin, gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, mort à Paris en 1635, publia un ouvrage intitulé : *États et empires du monde*, Paris, 1626, en 1 vol. in-fol. ; livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin et Rocoles augmentèrent cette compilation de 5 vol., et ne la rendirent que plus mauvaise. Ses poésies, qui consistent en épigrammes, sonnets, stances, poèmes, épitaphes, etc., le tout d'une extrême médiocrité, se trouvent réunies à des lettres, dialogues amoureux, historiettes et autres œuvres en prose dans un recueil qu'il a intitulé : *les Travaux sans travail*, Paris, 1599, 1602, et Rouen, 1609, in-12. On lui attribue *les Origines de*

tous les ordres militaires et de chevalerie de la chrétienté, Paris, 1635, in-fol.

DAVOT (Gabriel), né à Auxonne en 1677, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa un monument de son savoir. C'est son *Institution au droit français*, publiée en 1761, 6 vol. in-12, par Banuelier, son confrère. Les matières y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

DAVOUCHTZY (Jean), célèbre docteur arménien, naquit vers l'an 1107. Après avoir fini ses études, il se maria avec la fille d'un personnage distingué de son pays. Au bout de six ans, il devint veuf, avec un enfant en bas âge ; il le confia aux parens de sa femme, en leur abandonnant tous ses biens ; il entra alors dans un couvent et se fit sacrer prêtre religieux. Davouchtzy y acquit bientôt de la célébrité dans la Haute-Arménie, tant par son éloquence que par son érudition profonde, qui le firent aimer également par les chrétiens et par les mahométans. Les gouverneurs de ce pays tenaient à honneur de l'avoir à leur conseil. L'historien Ghiragos fait l'éloge le plus pompeux de Davouchtzy, et le regarde comme l'homme le plus vertueux de son temps. Ce savant mourut vers l'an 1189, et laissa les ouvrages suivans, encore inédits : I. *Trésor des enfans*. C'est un corps complet de morale et de métaphysique, mis à la portée de tout le monde. II. Un *Traité sur la rhétorique des hommes, et sur le mouvement des êtres non-parlans.*

DAVRÉ (François), docteur en théologie et curé de Minière, a donné deux tragédies morales, *Dippne, infante d'Irlande*, et *Geneviève de Brabant*, imprimées toutes les deux in-12, à Moutargis ; la première en 1668, et la seconde en 1670.

DAVY. *Voyez* Duperron.

DAVY DE CHAVIGNÉ (François-Antoine), né à Paris le 4 mai 1747, où il mourut en 1806, ancien auditeur de la chambre des comptes, fit ses études au collége de Jully, et son droit à Paris. Il s'adonna principalement à l'architecture. Il a publié à diverses époques plusieurs *Projets* de monumens publics, entre autres : *Projet d'une fontaine des Muses*, 1778, in-8° ; *Projet d'un pont triomphal*, 1781, in-8°, et différens *Mémoires* sur des points importans d'architecture. En 1800, il donna un *Mémoire sur la construction des ponts en fer*, et un recueil de sentences et de quatrains moraux, extraits des meilleurs auteurs latins et français, et mis en ordre pour servir à l'instruction de la jeunesse, sous le titre de *Leçons d'un père à ses enfans*, 1801, in-12, nouvelle édition, 1806, in-12. On n'a mis à exécution aucun de ses projets ; cependant c'est à son zèle et à ses démarches qu'on doit la construction du pont qui joint l'île de Saint-Louis avec Notre-Dame ou la Cité.

DAWES (Sir Guillaume), prélat anglais, né en 1671 dans une terre de son père, près de Braintrée au comté d'Essex, mort en 1724, élève de l'école de Merchant-Taylor, puis du collége de Saint-Jean à Oxford, et de Catherine-Hall à Cambridge, où il prit le degré de docteur, fut ensuite maître de ce même collége. La même année, il obtint le doyenné de Bocking. En 1707, il

fut nommé chapelain du roi, et chanoine de Worcester; en 1698, évêque de Chester, et, en 1714, il passa au siége d'York. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 3 vol. in-8°, 1733. On y trouve un poëme intitulé : *Anatomie de l'athéisme*, 1693 ; *les Devoirs du cabinet* ; des *Sermons*. Ce prélat a été enterré dans la chapelle du collége de Catherine-Hall, qui devait beaucoup à sa bienfaisance.

DAWES (RICHARD), savant critique anglais, né en 1708, fit ses études à Markel-Bosworth, sous Antoine Blakwall, et au collége d'Emmanuel à Cambridge en 1725. Il publia, en 1745, des *Miscellanea critica*, qui font preuve de son érudition grecque et latine; il y reproduit son *Essai* d'une traduction en vers grecs *du Paradis perdu de Milton*, consistant dans le premier chant de ce poëme, qu'il avait publié quelques années auparavant, et il s'y juge franchement lui-même. Ces *Miscellanea* ont été réimprimés à Oxford en 1781, avec plusieurs additions et un précis de la vie de l'auteur, 1 vol. in-8°, par M. Burgess, évêque de Saint-David. Dawes se retira à Heworth près Newcastle, où il mourut en 1766.

DAWOUD, fils de Nassir, savant et pieux docteur musulman, de l'illustre tribu de Thaï, était, dit-on, d'une si rare probité, que les Arabes en gardent encore le souvenir. Il mourut en 160 de l'hégire. (777 de J.-C.)

DAY (JEAN), imprimeur anglais, mort en 1585, a donné des éditions de la *Bible*, des *Martyrs de Fox*, des *Sermons de Latimer*, des *Œuvres de Tindal*, et de beaucoup d'autres ouvrages. Ses travaux lui ont procuré une grande fortune; mais, ce qui lui assigne une place dans la biographie anglaise, c'est qu'il est compté au rang des plus zélés promoteurs de la réformation.

DAY (THOMAS), écrivain anglais, né à Londres en 1748, mort en 1789. Son père était collecteur des contributions, et, quand il mourut, Thomas était fort jeune; mais il lui laissa douze cents livres sterling de rente. Thomas fit ses études à la Chartreuse, et au collége de Corpus Christi d'Oxford. Il passa ensuite au collége de Justice; mais il ne suivit jamais le barreau. Ses manières étaient extraordinaires, et sa façon de voir tout-à-fait romanesque. Il prit, avec son ami, M. Bicknell, deux petites filles de l'hôpital des orphelins, qu'ils firent élever à l'ancienne manière des Romains, pour les épouser ensuite. Cependant ce projet ne fut pas exécuté, et Day épousa, en 1778, miss Mill, du comté de Derby. Il a beaucoup écrit *contre la guerre d'Amérique et la traite des nègres;* entre autres une pièce de vers intitulée : *Le Nègre mourant*, 1775, et un poëme intitulé : *Les Légions dévouées*, 1776. Il fut aussi l'intrépide avocat des réformateurs du parlement. Mais le seul ouvrage qui doive porter son nom à la postérité, c'est *Sandfort et Merton*, roman d'éducation, très-agréable, un peu trop dans le goût de *l'Émile* de Rousseau; mais regardé comme le meilleur qui existe en ce genre. Cet ouvrage a été traduit en français par Berquin, et se trouve dans la collection de ses œuvres, dont les éditions sont fort nombreuses. Les idées de Day étaient toutes théoriques, et trop peu fondées sur

l'expérience et la religion. Ce fut son éloignement pour les usages reçus qui occasionna sa mort. Il avait un petit poulain qu'il aimait beaucoup ; il ne voulut jamais souffrir qu'il fût dompté par les moyens ordinaires, prétendant qu'ils étaient trop cruels, et il entreprit de le former lui-même. L'animal, quand il voulut le monter, le jeta à terre, et lui donna un coup à la tête, dont il mourut.

DAYTON (Élie), brave ami de son pays, mort à Philadelphie en 1807, dans la 71ᵉ année de son âge, embrassa la profession militaire, et s'y signala par son courage et ses talens, qui le firent parvenir au grade de major-général. Il fut un des plus ardens amis de la liberté de l'Amérique, et prit une part très-active dans la révolution.

DAZÈS (l'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits : I. *Le Compte rendu des Comptes rendus*, 1765, 2 vol. in-8°. II. *Il est temps de parler*, ou *Compte rendu au public des pièces légales de madame Ripert de Monclar, à l'occasion de l'affaire des jésuites*, Anvers, 1763, 2 vol. in-12. Comme cet écrit parut dans le temps que les jésuites étaient chassés d'Espagne, un homme qui faisait le plaisant à contretemps (puisqu'on ne doit jamais rire des malheureux), dit qu'on aurait dû l'intituler, *Il est temps de partir*. III. *Le Cosmopolite*... Ces ouvrages pourraient être plus modérés.

DAZILLE (Jean-Barthélemy), médecin, élève d'Antoine Petit, fut nommé, à l'âge de vingt-cinq ans, chirurgien-major de la marine royale, et parcourut la Guiane, le Canada, les îles de France, de Bourbon, de Caïenne, de Saint-Domingue. Dazille pratiqua son art pendant 28 ans dans les colonies, et reçut, en 1776, le brevet de médecin honoraire du roi à l'île Saint-Domingue. De retour en France, il publia ses observations sur les maladies des pays chauds. Ses ouvrages sont : I. *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1776, 1792, 2 vol. in-8°. II. *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8°. III. *Observations sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes, et sur les hôpitaux d'entre les tropiques*, Paris, 1788, in-8°, réimprimées en 1792, et formant le tome 2 des *Observations sur les maladies des nègres*. Ce médecin éclairé, et qui prodigua en toute occasion des secours gratuits aux pauvres, mourut à Paris en juin 1812.

DAZINCOURT (Joseph-Jean-Baptiste Albouy, plus connu sous le nom de), naquit à Marseille le 11 décembre 1747, d'un négociant recommandable par sa probité et ses connaissances. Il fut d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna bientôt pour occuper une place auprès du maréchal de Richelieu, qui le chargea du travail de son cabinet, de sa bibliothèque et des mémoires de sa vie. Admis dans une de ces sociétés, dont le plus grand amusement était de jouer la comédie, le jeune Dazincourt fit entrevoir un talent pour le théâtre, qui se développa depuis avec le plus grand succès à la comédie française. Après avoir fait ses premiers

essais sur les théâtres de société, Dazincourt voulut prendre un vol plus élevé. Il s'engagea dans la troupe de Bruxelles, dirigée par D'Hannetaire, qui lui donna d'excellentes leçons ; ce fut par le rôle de Crispin, dans les *Folies amoureuses*, qu'il débuta dans cette ville, où il recueillit les plus vifs applaudissemens. A cette époque, il prit le nom de Dazincourt. Le prince de Ligne, qui avait la plus vive amitié pour lui, écrivit, en faveur du jeune comédien, au maréchal de Richelieu, et le pria de lui faire obtenir son ordre de début à Paris ; il fut admis à l'essai le 26 mars 1776, et, le 23 mars 1777, reçu sociétaire avec tous les droits de comédien. En 1785, Dazincourt fut appelé à Trianon par la reine, qui voulait jouer la comédie avec les dames de sa cour, et qui se destinait aux rôles de soubrette. Il lui donna des leçons, et en reçut des présens considérables ; il était sur le point d'obtenir une pension du roi, mais la révolution vint détruire toutes ses espérances. A cette époque, il perdit presque toute la fortune qu'il avait amassée par ses économies; ce fut de là qu'il prit cet air inquiet et soucieux qu'il conserva toute sa vie. Plein de loyauté, il en donna un exemple frappant dans le cours de la révolution; averti par quelqu'un, qui vint le trouver un soir au théâtre, que les comédiens devaient être arrêtés, et qu'il pouvait encore se sauver : « Je vous remercie, lui dit-il, mais je serais un lâche si j'abandonnais mes camarades ; mon devoir est de partager leur sort, quel que puisse être l'événement.» Il fut en effet mis en prison avec ses camarades, et détenu onze mois. Ce fut d'après ses soins et ses démarches infatigables que la société du théâtre français fut réorganisée en 1799. En 1807, il fut nommé professeur de déclamation au Conservatoire. Il était malade lorsque la même année il fut nommé directeur des spectacles de la cour ; il ne jouit pas long-temps de cet emploi, la mort l'enleva au théâtre et à ses amis le 28 mars 1809, à l'âge de 62 ans. Dazincourt était bien dans tous les rôles ; sa diction était pure, il avait le débit facile, le jeu très-fin, l'aisance et le ton de la bonne société ; on lui reproche néanmoins beaucoup de grimaces, de la froideur dans son jeu, et un certain air empesé qui nuit à cette aisance qui doit caractériser l'acteur. Ce qui fit répondre par Préville à quelqu'un qui lui demandait son avis sur cet acteur : « C'est un bon comique, plaisanterie à part. » Ce mot peint la manière de Dazincourt. On a publié, quelque temps après sa mort, des *Mémoires de Dazincourt*, 1 volume in-8°, avec son portrait, mais auxquels il est absolument étranger.

DÉACON (Jacques), gentilhomme anglais, mort en 1750, distingué également dans la musique et dans la peinture, s'est surtout rendu recommandable comme peintre de portraits en miniature.

DÉAGEANT (Guichard), né à Saint-Marcellin en Dauphiné, fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur-général des finances. Arnauld d'Andilly le fit ensuite connaître au duc de Luynes. Déageant s'acquit la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre, son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs

commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Évreux; mais Déageant préféra un second mariage. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes, ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que, « s'il avait terrassé l'hérésie, Déageant pouvait se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied. » — Déageant essuya les caprices de la fortune après en avoir éprouvé les faveurs. Disgracié, il eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1626 dans un âge assez avancé, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des ***Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu, contenant plusieurs choses particulières et remarquables arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu,*** c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces Mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils: on les trouve aussi dans les ***Mémoires particuliers pour l'Histoire de France***, Paris, 1756, 4 vol. in-12, recueillis et rédigés par Algay de Martignac. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais ils renferment des choses curieuses. Ils furent écrits sous l'influence du cardinal de Richelieu.

DÉANE (Edmond), médecin, né vers l'an 1572, dans le duché d'York en Angleterre, pratiqua son art avec distinction dans la capitale de sa province. On a de lui un ouvrage en anglais ***sur les eaux minérales de Knaresborough dans le duché d'York***; il l'écrivit vers l'an 1626. On a encore de lui un traité intitulé, ***Admiranda chemica***, qui fut imprimé à Francfort en 1630, in-4°, avec le ***Catholicum physicorum***, seu ***methodus conficiendi tincturam physicam***, et le ***Mercurius redivivus***, deux écrits de la composition de Samuel Norton de Bristol.

DEANE (Silas), ministre des États-Unis à la cour de France, né à Gotron dans le Connecticut, gradué en 1758 au collége d'Yale; nommé membre du premier congrès en 1774; en 1776, il fut député en France comme agent politique et commercial. Il arriva cette même année à Paris, avec des instructions pour sonder les dispositions du cabinet de Versailles dans la querelle de l'Amérique et de la Grande-Bretagne; il devait aussi solliciter des secours en munitions de guerre. Peu après il fut résolu en Amérique de nommer des ministres pour négocier avec les puissances étrangères; Franklin et Jefferson furent adjoints à Deane en France; mais Jefferson refusa la commission: Arthur Lée, qui était alors à Londres, fut nommé à sa place. Il faut remarquer que les délégués du Connecticut ne votèrent pas pour Deane. En décembre suivant, les trois commissaires se trouvèrent réunis à Paris. Deane, malgré leur assistance pour le traité avec sa majesté, ne répondit pas à tout ce qu'on avait attendu de lui; le congrès fut obligé de le rappeler, et Johns Adams fut envoyé à sa place. Deane quitta Paris en 1778. À son retour, le congrès lui demanda compte de ses opérations, et il paraît qu'il ne se disculpa pas entièrement du soupçon d'avoir

mal employé les fonds qui lui étaient confiés. Il éluda un jugement, en alléguant que ses papiers étaient en Europe. Pour détourner l'attention, il répandit dans le public un *écrit* dans lequel il exposait, non sa conduite dans les négociations, mais celle des membres du congrès eux-mêmes avec lui. En 1784, il publia une *adresse* aux citoyens des États-Unis, dans laquelle il se plaignait du traitement qu'il avait éprouvé. Peu après, il revint en Europe; et enfin, après avoir perdu toute sa fortune, il arriva à Deal en Angleterre, dans l'état le plus déplorable. On ignore l'époque de sa mort.

DEBELLE (Alexandre-César), né à Voreppe, en Dauphiné, en 1767, entra dès l'âge de 15 ans dans le régiment d'Auxonne, artillerie, en qualité de cadet gentilhomme, et fut reçu lieutenant en 1789 au même régiment, alors en garnison à Metz. En 1793, il commandait une compagnie d'artillerie à cheval à l'armée de la Moselle; et quelques jours avant la prise de Charleroi, il délivra, à la tête de quelques braves qu'il rallia par son exemple, sa compagnie enveloppée par les Autrichiens et déjà prisonnière; il fut dans cette action laissé pour mort sur le champ de bataille. La même année, nommé général de brigade, il fut successivement employé aux armées de la Moselle de Sambre-et-Meuse, et du Rhin; il y servit constamment à l'avant-garde. L'année suivante il suivit le général Hoche, son beau-frère, dans l'expédition d'Irlande, qui mit à la voile le 15 décembre 1796; mais les vents ayant séparé les vaisseaux, la flotte rentra dispersée, après avoir perdu plusieurs bâtimens. Debelle, à son retour, reprit le commandement en chef de l'artillerie de l'armée du Rhin; au passage de ce fleuve, à Neuwied, en 1797, il se jeta le premier dans un bateau, et traversa sous le feu de l'ennemi. « Là, dit le rapport officiel, s'engagea le combat d'artillerie le plus inégal et le plus audacieux qu'on ait osé concevoir. Le général Debelle approche jusqu'à cent pas des redoutes fraisées, palissadées et garnies de canons, avec trente pièces d'artillerie légère, reçoit sans s'ébranler un terrible feu à mitraille, et tire si vivement et si juste qu'il démonte les pièces des ennemis, brise les palissades, ouvre les redoutes à nos grenadiers et même à la cavalerie. » Debelle passa à l'armée d'Italie, qu'il quitta pour aller à Saint-Domingue avec le général Leclerc, et y succomba en 1802, à la fleur de l'âge, de la funeste épidémie qui enleva à la France tant de braves guerriers.

DEBELLOY. *Voyez* Belloy.

DEBES (Lucas-Jacobson), né dans l'île danoise de Falster, en 1623, mort en 1676, était pasteur à Thorshavn, dans l'île de Stroma, la principale des îles Féroer, et s'occupa de recherches touchant l'Histoire naturelle et civile de ce pays. Il a consigné le résultat de la plupart de ses travaux, dans un ouvrage intitulé: *Feroa reserata*, ou *Description des îles de Feroer et de leurs habitans*, Copenhague, in-8° (en danois). Cet ouvrage abonde en faits curieux.

DEBEZ (Ferrand), né à Paris en 1528, principal du collège du Plessis, et recteur de l'université de Paris, mort en 1581, dans sa 53e année, cultiva également la

poésie latine et la poésie française. Voici la notice de ses ouvrages dans ce dernier genre: I. *La cinquième églogue des Bucoliques de Virgile, translatée de latin en vers français*, Paris, 1548, in-4°. II. *Deux déplorations en forme d'églogue; l'une de feu M. d'Orléans, l'autre de feu M. d'Enghien, avec autres traductions*, dans le volume précédent. III. *Institution puérile à Charles d'Alonville, Jean et Christophe de Thou, Christophe Bouguier, et Gaspard Viallet, en vers*, in-8°, Nîmes, 1553. IV. *Esjouissance de Nîmes du siége présidial établi, et du collége nouvellement érigé pour la jeunesse*, Avignon, 1555, in-8°. V. *Les Épistres héroïques, amoureuses aux Muses, dédiées à Dieu Mécénas très-libéral*, etc., in-8°, Paris, 1579. Enfin on attribue encore à Ferrand Debez. VI. Une *Eglogue, ou bergerie, à cinq personnages, contenant les abus du mauvais pasteur, et montrant que bienheureux est qui a cru sans avoir vu*, imprimée in-8°, à Lyon, en 1565.

DEBÉZIEUX (BALTHASAR), né à Aix en 1655, d'un avocat au parlement de cette ville, fut consul et procureur du pays en 1692. Il était né pour des emplois plus considérables : l'étude du droit, à laquelle il s'était appliqué, avait fait de lui un grand jurisconsulte. Debézieux mit à profit ses lumières dans les fonctions de président des enquêtes du parlement d'Aix, auxquelles il fut reçu en 1693, et ne porta jamais d'opinion qu'il ne la soutînt par les principes de la loi qu'il possédait à fond. Il rédigeait dans son cabinet les questions qu'il avait jugées au palais, et en a composé quatre gros volumes in-folio, tous écrits de sa main. Aux arrêts rendus sur ces questions, il a joint les motifs qui l'avaient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été publié par Sauveur Eyriès, à Paris, 1750, en un volume in-folio, comme une continuation de Boniface, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cet habile magistrat mourut en 1722, également regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

DÉBONNAIRE (LOUIS), né à Ramerup-sur-Aube, près de Troyes, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit ensuite, mourut à Paris en 1752, d'une attaque d'apoplexie qui le frappa subitement dans le jardin du Luxembourg. On a de lui : I. une *Imitation avec des réflexions*, in-12. II. *Leçons de la sagesse*, 3 vol. in-12. La sagesse y parle avec peu d'onction, quelquefois avec peu de clarté. III. *L'Esprit des lois quintessencié*, 1751, 2 vol. in-12, mauvaise critique, moitié sérieuse, moitié bouffonne, où la matière et l'auteur de l'*Esprit des lois* sont traités trop lestement. IV. *La religion chrétienne méditée*, avec le père Jard, 16 vol. V. *La règle des devoirs*, Paris, 1758, 4 vol, in-12, et différens ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. VI. *Les semaines évangéliques*, Paris, 1735, 2 vol. in-8°. VII. *Chanson sur l'air des pendus, à l'encontre des gens sinistres*, in-12. VIII. *Parallèle de la morale des jésuites, et de celle des payens*, Troyes, Lefèvre, 1726, in-8°.

DÉBORA, femme de Lapidoth, prophétesse des Israélites, selon

l'Écriture, ordonna de la part de Dieu, à Barach, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barach s'y étant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, battit le général ennemi, et chanta un celèbre cantique en action de graces de sa victoire, vers l'an 1281 avant J.-C. Un auteur a cru ce cantique connu d'Homère et le germe de son Iliade. Mais on ne voit pas sur quoi il peut fonder cette supposition. Ce cantique est un chef-d'œuvre de poésie. Débora gouverna pendant quarante ans avec sagesse le peuple hébreu. On a remarqué que l'Écriture Sainte qui blâme la défiance de Moïse, l'imprudence de Josué, l'incontinencedeSamson, la chute deDavid, la prodigalité de Salomon, n'a trouvé rien à reprendre dans Débora. On chante encore aujourd'hui les paroles suivantes, à la gloire de cette prophétesse. « On a cessé de voir de vaillans hommes dans Israël. Il ne s'en trouvait plus jusqu'à ce que Débora se fût élevée; jusqu'à ce qu'il se fût élevé une mère dans Israël. »

DÉBORA, femme du rabbin Ascaliel, juif établi à Rome au commencement du 17e siècle, réussit dans la poésie italienne, et a traduit en vers plusieurs pièces de l'hébreu. Ses œuvres ont été imprimées à Venise en 1602 et 1609.

DEBRAIE (Nicolas), en latin *de Braia*, a écrit un poème latin héroïque de 1800 vers environ, mais qu'il semble avoir laissé imparfait, sur les actions de Louis VIII, roi de France, intitulé : *Gesta Ludovici VIII*. Il dédia son ouvrage à Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, depuis 1228 jusqu'en 1248. On le trouve dans le cinquième vol. des *Scripta Francorum* de Duchesne. Un talent peu commun à l'époque où vivait Nicolas Debraie distingue cette production. Voici la fin de la description d'une coupe présentée au roi lors de son avénement à la couronne. Le poète imagine que Vulcain y cisela l'adultère de Vénus et de Mars.

. . . Venerem laqueis cum Marte ligavit :
Pluraque cœlasset sub margine ; sed pudor illi
Obstat, et ingentis renovatur causa doloris.

DEBROSSES. *Voy.* BROSSES.

DEBURE (...). Boileau ne l'a point ménagé comme prédicateur. On a de lui une *Vie du maréchal de Gassion*, en 4 vol. in-12, Paris, 1613, trop noyée dans les affaires générales du temps, mais où il se trouve des morceaux bien frappés, tels qu'à la page 205 du premier volume, les portraits de Louis XIII et de Richelieu.

DEBURE (GUILLAUME-FRANÇOIS), le jeune, libraire de Paris, né au mois de janvier 1731, mort le 15 juillet 1782, s'adonna particulièrement à la connaissance des livres rares, et se distingua par les ouvrages bibliographiques qu'il publia. Les principaux sont : I. *Musæum typographicum*, A. G. F. Rebude (Debure), Parisiis, 1755, in-12; petit vol. imprimé par lui-même à douze exemplaires. Il ne renferme que les titres de livres rares, sans notes et remarques. II. *Bibliographie instructive, ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers, disposé par ordre de matières et de facultés*, Paris, 1763, 1768, 7 vol. in-8°, dont le premier traite de la *théologie;* le second, de la *jurisprudence*,

des *sciences et arts;* les troisième et quatrième, des *belles-lettres;* les cinquième et sixième, de l'*histoire;* et le septième, la *table générale*, suivie de la *liste des éditions du quinzième siècle*, *de celle des auteurs grecs, latins*, etc., imprimés par les Elzévirs; de celle des *variorum*, et des *ad usum*. Cet ouvrage acquit beaucoup de réputation à son auteur, quoiqu'il ait été critiqué dans le principe assez amèrement, surtout par Mercier de Saint-Léger. Debure a répondu par un *Appel aux savans*, 1763, in-8°. Il est certain que cette bibliographie n'est pas parfaite; qu'il y a des erreurs de dates, des erreurs dans quelques titres de livres, et dans quelques notices; qu'on y a trop préconisé certains ouvrages, qui sont maintenant regardés comme bouquins; mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque où il a paru, il était le meilleur livre qu'on eût dans ce genre, et qu'il est encore le plus estimé des bibliographes; qu'on le consulte tous les jours, et qu'il serait véritablement le livre par excellence dans cette partie, si l'on en donnait une nouvelle édition avec les notes et corrections qu'y ont faites beaucoup de savans, tels que Magné-de-Marolles, Mercier de Saint-Léger, Rive, Laire, Crevenna, la Serna Santander, etc. III. *Supplément à la Bibliographie instructive*, ou *Catalogue des livres du cabinet de feu Louis-Jean Gaignat*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°; rare. Debure a rectifié dans ce catalogue plusieurs erreurs qu'il a reconnues dans sa Bibliographie: on ajoute à ces deux volumes une *Table des anonymes*, rédigée par M. Née de La Rochelle, Paris, 1782, in-8°, et qui forme le 10° vol. de cette collection. On en a renouvelé le titre en 1793; c'est aussi une espèce d'errata pour les neuf premiers volumes. On a tiré cinquante exemplaires de la collection sur format in-4°. Plusieurs bibliographes y ajoutent le beau *Catalogue des livres rares et précieux* de la bibliothèque du duc de La Vallière, rédigé par MM. Debure (Guillaume) et Van Praet, Paris, 1783, 3 vol. in-8°. On trouvera dans ces 13 vol. la notice de la très-grande majorité des ouvrages les plus précieux connus dans la république des lettres jusqu'en 1783. IV. *Catalogue des livres de M. de La Vallière*, 1767, 2 vol. in-8°; de M. Girardot de Préfond, 1757, un vol. in-8°, etc.

DEBURE (Guillaume), parent du précédent, fut comme lui un bibliographe distingué, et se fit surtout connaître par la rédaction d'un grand nombre de catalogues de bibliothèques, très-bien faits, entre autres, des livres du baron d'*Holbach*, Paris, 1789, in-8°; de ceux d'*Ansse de Villoison*, Paris, 1806, in-8°; de ceux de *Sainte-Croix*, Paris, 1809, in-8°, etc. Il fut, pendant quarante ans, libraire de la bibliothèque du Roi, et sa librairie acquit une réputation européenne. Il donna des éditions de plusieurs ouvrages estimés. Il est mort au commencement de février 1820, âgé de 86 ans.

DEBURE (Catherine), savante suédoise, écrivait parfaitement en latin. On a imprimé sa *Correspondance* avec Vendela Skylte, autre Suédoise renommée. Elle mourut à 77 ans, en 1679.

DEBURIE (Idelette), femme du célèbre hérésiarque Jean Cal-

viii. Il l'épousa à Strasbourg en 1539, étant veuve. Elle eut de Calvin un fils qui mourut jeune, avant son père. Calvin, l'ayant perdue, ne voulut jamais se remarier, et garda toujours d'elle le plus tendre souvenir.

DECAMPS. *Voyez* CAMPS et DESCAMPS.

DECE (CNÉIUS-METIUS-QUINTUS-TRAJANUS DECIUS), né l'an 201 à Bubalie ou Budalie, dans la Pannonie inférieure, s'avança au service et parvint aux premiers grades. Il y eut en 246 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais, au lieu de remplir sa mission, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son maître. La mort de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths, qui désolaient la Mœsie et la Thrace. Il périt en poursuivant les Goths. Ses troupes ayant plié dans une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça. « On rapporte de lui en cette triste occasion, dit Crévier, un trait de fermeté et de grandeur d'ame, tout semblable à celui que l'histoire loue dans Crassus au milieu de ses infortunes dans le pays des Parthes. On dit que le fils aîné de Dèce, qu'il venait d'élever au rang d'Auguste, ayant été tué dans le combat, ce père généreux, loin de succomber à la douleur, entreprit de consoler ses troupes, et de les animer à bien faire, en leur disant que la perte d'un soldat n'était pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'affreuse position où il se trouvait. Enfoncé dans la fange, percé de traits par un ennemi qui tirait de loin sans se commettre, Dèce, son fils, et toute l'armée romaine, soldats et officiers, périrent, sans qu'il en échappât un seul. » Le règne de Dèce ne dura qu'un peu plus de deux ans. Sa mort arriva vers la fin de novembre, ou au commencement de décembre de l'an de J.-C. 251. Il laissa un fils, Hostilien, qui fut la victime de la perfidie de Gallus. Il paraît que Dèce estimait la décence dans la conduite, et souhaitait la réforme des mœurs. Trébellius Pollio rapporte que ce prince, étant en Illyrie, écrivit au sénat pour ordonner l'élection d'un censeur, et que le choix de la compagnie tomba sur Valérien, qui fut depuis empereur. Les historiens, en blâmant son ambition, ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Ses mœurs étaient réglées; son esprit solide, délié, actif, propre aux affaires; et il l'avait cultivé par l'étude. Le sénat le déclara, par un décret, égal à Trajan, et l'honora du titre de *Très-bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe, qui les avait aimés et protégés. Les médailles de ce prince ne sont pas fort rares.

DÈCE (PHILIPPE), célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, doué naturellement d'un esprit subtil et délié, parvint par une étude assidue et un exercice continuel à se faire regarder dans les disputes publiques comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptait au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurison-

sulte de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste et du Code; des *Conseils* et des *Commentaires* sur les règles du droit. Dumoulin a fait des notes sur ces différens ouvrages.

DÉCEBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, dont le règne est l'époque la plus glorieuse de cette nation barbare, eut des succès contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix, et l'obtint de l'empereur et du sénat. Décebale reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes de son voisinage contre les Romains. Trajan marcha de nouveau contre lui, et, après avoir défait ses troupes en différentes occasions, le réduisit à se tuer, 105 ans après J.-C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. Elle le devint en effet depuis cette époque, et forme aujourd'hui la Transylvanie et une partie des provinces voisines. Ce fut au retour de cette expédition qu'on éleva à Rome la fameuse colonne Trajane, destinée à transmettre à la postérité les exploits de Trajan dans ces contrées; et ce fut pour cette expédition que Trajan fit construire sur le Danube ce fameux pont si vanté par Dion Chrysostôme. *Voy.* TRAJAN.

DECEMBRIO (HUBERT), s'acquit de la réputation dans les belles-lettres par ses traductions du grec, qu'il avait appris de Crisolora, et par ses autres ouvrages, intitulés : ***De Republicâ*, *de Modestiâ*, *de Candore*, *de morali Philosophiâ***, etc., dont aucun n'a vu le jour.

DECEMBRIO (PIERRE-CANDIDE), fils du précédent, né à Pavie en 1399, et mort en 1477, savait le grec et le latin; il mit dans cette dernière langue ***Appien d'Alexandrie***, 1472, in-fol.; et les ***sept livres de Xénophon***. Il traduisit en langue vulgaire les *Commentaires de César*, et *Quinte-Curce*, Milan, 1488, à la prière du pape Nicolas V. Il a commenté les *Poésies de Pétrarque*, dont il a écrit la vie. Un *Abrégé de l'Histoire romaine;* trois livres intitulés : *Histoire étrangère*, la *Vie de Philippe Visconti*, duc de Milan, celle de *Saint Ambroise*, et un grand nombre de *Lettres*. L'inscription, gravée sur le tombeau de Pierre Candide Decembrio, porte que le nombre de ses ouvrages s'élevait à 127, non compris ses opuscules. Il paraît que la plus grande partie n'a pas vu le jour.

DECEMBRIO (ANGE), frère du précédent, célèbre dans les lettres et les affaires, fut ambassadeur du pape Jules II auprès du duc de Milan. Ses sept livres, *De politiâ litterariâ*, Augsbourg, 1540; Bâle, 1542, in-8°, avaient été dédiés au pape Pie II. en 1462. Dans le prologue du 4e livre, il donne une notice exacte et détaillée de tous ses autres ouvrages. Il mourut peu après.

DÉCENTIUS (MAGNUS), frère de Magnence, fut fait César à Milan en 351, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais, battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, et craignant de ne pouvoir soutenir le rang où il se trouvait placé, il s'étrangla à Sens en 353. Décentius était chrétien.

DÉCIANUS (TIBERIUS), jurisconsulte d'Udine, au 16e siècle, dont on a des *Consultations* et

d'autres ouvrages en 5 vol. in-fol., mourut en 1581, âgé de 73 ans. Il est très-peu connu aujourd'hui.

DECIO (Antoine), de Milan, poète, et ami du Tasse, est auteur de quelques tragédies. Il florissait vers l'an 1590.

DECIO (Philippe), en latin *Decius*, né en 1454 de Tristan de Dexio, qui tenait un rang distingué à la cour des ducs de Milan, jurisconsulte milanais, professeur en droit à Pise et à Pavie, obtint la chaire de Pise à l'âge de 21 ans. S'étant avisé de soutenir les décisions du concile de cette ville, lorsqu'il professait à Pavie, Jules II l'excommunia, et sa maison fut pillée. Contraint de se retirer en France, il obtint de Louis XII une chaire à Valence, et une charge de conseiller au parlement de Grenoble. Il mourut à Sienne en 1535, à 80 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont on a donné plusieurs éditions. Les plus connus sont : *Consilia*, Venise, 1581, 2 t. in-fol. II. *De regulis juris*, in-fol. Le célèbre Dumoulin a fait des notes sur la plupart des ouvrages de Décio.

DÉCIUS-MUS (Publius), consul romain d'une famille plébéienne, manifesta de bonne heure son courage. Il n'était que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas difficile, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius-Torquatus, l'an 343 avant J.-C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Décius-Mus son fils, héritier des vertus et de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort durant son 4e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévoûment de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avait fait dire que s'il s'avisait de le faire, on serait sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendrait vivant, pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifiait après quelques cérémonies et quelques prières que faisait le pontife, s'armait de toutes pièces, et se jetait dans le fort de la mêlée. Il en coûtait la vie à l'enthousiaste; mais sa superstition secondée par les troupes, auxquelles elle donnait un nouveau courage, décidait quelquefois la victoire.*

DÉCIUS-JUBELLIUS, tribun militaire dans les armées romaines, fut envoyé à Rhégium avec une légion de quatre mille hommes, vers l'an de Rome 471, pour défendre cette colonie grecque contre les Carthaginois, et contre Pyrrhus. D'abord, la conduite des soldats de Décius ne mérita que des éloges; mais bientôt la cupidité s'étant emparée de leurs cœurs, ils en vinrent à convoiter les richesses de Rhégium. Décius les surpassant tous en perversité, accusa les Rhégiens d'intelligence avec Pyrrhus, et, sous ce prétexte spécieux, les fit tous égorger dans la même nuit, et livra leurs maisons au pillage. Décius ayant voulu prendre une trop forte portion de butin, fut chassé par ses propres soldats, et se retira chez les Messéniens, où il fut attaqué d'une fluxion sur les yeux. Le médecin qu'il consulta, se trouvant être un ancien habitant de Rhégium, sans que Décius le sut, résolut de venger ses concitoyens. Il promit à Décius de le guérir, s'il voulait se servir d'un remède un peu vio-

lens à la vérité, mais infaillible; le malade consentit à tout, et le médecin lui appliqua sur les yeux un emplâtre de mouches cantharides, lui enjoignant de l'y laisser jusqu'à son retour, et au même instant il s'éloigna sur une barque qui l'attendait. Après avoir beaucoup souffert, Décius impatient de ne pas voir revenir son médecin, arracha l'emplâtre, et reconnut qu'il était aveugle. Cependant dix ans après le massacre de Rhégium, la république étant en paix avec ses voisins, résolut de donner un exemple de sévérité et de justice, et fit arrêter tous ceux qui avaient trempé dans cet abominable complot, et les condamna au dernier supplice, avec défense de les ensevelir et de pleurer leur mort. Décius-Jubellius ayant été aussi arrêté, quoique aveugle, mit fin lui-même à ses jours dans sa prison.

DÉCIUS (Josse-Louis), historien polonais, natif d'Allemagne, vivait dans le 15ᵉ siècle. On a de lui : I. *De Vetustatitubus Polonorum*. II. *De Jagellonum familiâ*. III. *De regis Sigismondi temporibus*, tous trois recueillis ensemble, Cracovie, 1511, in-fol. — Décius (Conrad), secrétaire de Ferdinand, archiduc d'Autriche, est l'éditeur des *Annales d'Autriche*, rédigées par Gérard de Roo (de 1273 à 1519), en 12 livres, Inspruck, 1592, in-fol. — Antoine Décius ou *Decio*, poète italien, natif d'Orta, a laissé quelques tragédies, entre autres *l'Acripanda*, Venise, 1592, in-12.

DÉCIUS, empereur. *Voyez* Dèce.

DÉCIUS (Jean-Barovius), né à Tolnu, mort à la fin du 16ᵉ siècle, voyagea en Hongrie, en Moldavie, en Russie, en Pologne et en Prusse, et a publié le récit de ses voyages en vers, sous ce titre : *Hodœporicon itineris Transylvanici*, 1587, in-4°. On lui doit encore un *Abrégé* du droit public d'Allemagne et de Hongrie; et un recueil de maximes, intitulé : *Adagia latino-hungarica*.

DECKER (Thomas), auteur dramatique anglais, qui florissait sous le règne de Jacques Iᵉʳ. Parmi les pièces qu'il a composées seul, on remarque l'*Honnête prostituée*, et le *vieux Fortunatus*. Ben Johnson l'ayant désigné sous le nom de *Crispin*, dans une satire intitulée : le *Poëtereau* (Poetaster), Decker se vengea dans son *Satyromastix*. On croit que cet auteur vivait encore en 1638.

DECKER (Adolphe), natif de Strasbourg, capitaine des armes à bord de la flotte hollandaise appelée la flotte de Nassau, sous les ordres de Jacques l'Hermite, fit partie de l'expédition que fit cette flotte aux Indes orientales par le détroit de Lemaire en 1624 et années suivantes. Il rédigea un journal de ce voyage, qui fut imprimé à Strasbourg en 1629, in-4°. On le trouve en latin dans la collection de de Bry, 13ᵉ partie des *Grands Voyages* et 12ᵉ partie des *Petits Voyages*. Cette relation est fort estimée.

DECKER (Paul), architecte, né à Nuremberg en 1677, mort en 1713 à Bareuth, après y avoir été architecte de la cour, publia un ouvrage avec beaucoup de planches, en langue allemande, intitulé : *Der Fürstlicher Baumeister, Oder architectura civilis*, avec 64 planches, 3 vol. in-fol. Ses *Plans* sont chargés d'or-

nemens et d'idées bizarres, difficiles à réaliser, et présentant peu de sûreté dans l'exécution. Il faut dire la même chose de ses cahiers de dessins à l'usage des orfèvres, ciseleurs, ouvriers en gipse, etc., etc. Ce peintre a eu la satisfaction de voir ses tableaux gravés par les meilleurs artistes de son temps.

DECKER (Jérémie de), poète ollandais, issu d'une ancienne famille de Brabant, né à Dordrecht en 1608 ou 1609, fut d'abord traducteur. Les *Lamentations de Jérémie*, les *Psaumes de David*, l'*Hymne de Prudence*, les *Odes d'Horace*, exercèrent son talent naissant. *Ovide, Juvénal, Perse, Lucrèce, Ausone, Sannazar, Buchanan* lui fournirent aussi des morceaux d'un bon choix. Il a traduit de ce dernier sa tragédie intitulée : *Jean-Baptiste*. On lui doit une suite de tableaux poétiques, l'*Histoire de la Passion* de *J.-C.*, l'*Éloge de l'avarice*, et beaucoup d'autres poésies. Sa pièce intitulée *à ma Mère*, est un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression. Le goût le plus pur ne préside pas toujours à ses compositions. Il mourut vers 1666. La première édition de ses poésies parut en 1656, la seconde en 1659. Enfin Bronérius Van Nyedek en donna, en 1746, une nouvelle plus complète, en 2 vol. in-4°. Decker est encore auteur d'un ouvrage intitulé : *L'Ancien zèle de Rome renouvelé en Piémont*, de quatre *Lettres sur des matières théologiques* fort controversées de son temps, et qui touchent à la doctrine du libre arbitre et de la prédestination.

DECKER (Jean), jésuite pieux et savant, né vers l'an 1559, à Hazebrouck en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Styrie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619. Son principal ouvrage traite de l'année de la naissance et de la mort de J.-C. Il est intitulé : *Velificatio, seu Theoremata de anno ortûs ac mortis Domini*, Gratz, 1616, in-4°. On a encore de lui, *Tabula chronographica, à captâ per Pompeium Jerosolimâ, ad deletam à Tito urbem*, Gratz, 1605, in-4°. Il avait une grande érudition, et s'était rendu habile dans la chronologie.

DECKER DE WALHORN (Jean), né à Faulquemont, dans le duché de Limbourg, en 1583, conseiller au grand-conseil de Brabant, mort à Bruxelles l'an 1646, à 63 ans, a donné : I. *Dissertationum juris et decisionum libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable est celle de Bruxelles, en 1673, in-fol. II. *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

DECKER (Jean-Henri), auteur d'un livre assez rare, *De spectris*, Hambourg, 1690, in-12. — Un autre Decker, poète anglais, au dernier siècle, fut célèbre, dans sa patrie, par ses drames.

DECKER (Léger-Charles), doyen de la métropole de Malines, où il mourut en 1723, à 77 ans, était né à Mons en 1645. On a de lui une réfutation des systèmes de Descartes, intitulée *Cartesius se ipsum destruens*, imprimée en 1675, in-12, à Louvain, où il professait la philosophie : elles renferment quelques observations utiles. L'auteur y soutient que le pape Zacharie ne condamna pas Vigile pour avoir établi la doc-

trine des antipodes, mais pour ne pas croire que ces peuples pussent être descendans d'Adam. On doit encore à Decker une *Histoire du Baïanisme*, et une autre du *Jansénisme*.

DECKHERR (JEAN), jurisconsulte et bibliographe de la fin du 17e siècle, avocat de la chambre impériale et procureur de la même chambre à Spire. Son principal ouvrage est intitulé : *De scriptis adespotis, pseudepigraphis, et supposititiis conjecturæ.* On le trouve dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 1788, in-f. On trouve la liste de ses autres ouvrages dans le *Moreri* de 1759.

DECLAUSTRE (ANDRÉ), prêtre du diocèse de Lyon, né au commencement du 18e siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *Dictionnaire portatif de mythologie*, 1745, 1758, 3 vol. in-12. II. *Histoire de Thamas-Koulikan, nouveau roi de Perse*, Paris, 1742, in-12, 1758, in-12. III. *Table générale des matières contenues dans le journal des Savans*, de l'édition de Paris, depuis l'année 1565, jusqu'en 1760 inclusivement, Paris, 1753-1764, 10 vol. in-4°.

DECLIEU (N.), lieutenant de roi à la Martinique en 1723, demanda et obtint avant son départ de la France, un des pieds de caféyer, que l'ambassadeur de Hollande avait donnés à Louis XIV. Il en prit le plus grand soin pendant la traversée, et l'eau étant venue à manquer, il se priva de sa ration pour arroser ce pied. A son arrivée à la Martinique, il le déposa dans son habitation; il le cultiva et parvint à en obtenir un grand nombre de jeunes plants. La Martinique ayant été ravagée par un ouragan terrible, qui détruisit presque tous les caféyers, il distribua généreusement aux habitans, les plants qu'il avait obtenus et qui devinrent dès-lors la principale richesse de cette colonie. Declieu mourut dans l'obscurité, sans avoir recueilli aucun fruit de son zèle.

DECOMBES (JEAN), avocat du roi au présidial de Riom, sa patrie, succéda à son père en 1582, dans la charge de premier président de la cour des aides de Montferrant, publia en 1584, un *Traité des Tailles et subsides, et de l'institution et origine des Offices concernant les Finances.* Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est surtout estimable par des recherches utiles, et par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DE COMBES, auteur des *Procédures civiles des Officialités*, 1705, in-fol., et qui a donné aussi les *Procédures criminelles*, in-4°.

DECOMBES DES MORELLES (PERRETTE-MARIE), née à Riom, le 19 mai 1728, élevée à Saint-Cyr, était de la même famille. Elle a publié : I. *Méditations sur les événemens de la vie.* II. *Œuvres spirituelles*, 1778, 2 vol. in-12. Ces œuvres renferment *des poésies et des cantiques.* — DECOMBES (Jean), médecin de Manosque dans le 17e siècle, a publié : *Hydrologie ou discours sur les eaux, contenant les moyens de connaître les qualités des fontaines chaudes ; et particulièrement celles de Greoux à Aix*, 5 vol. in-8°.

DECRÈS (DENIS), ancien ministre de la marine française, né en 1761 à Château-Villain en

Champagne, d'une famille noble; entra, à l'âge de 18 ans, dans la carrière des armes, adoptant de préférence le service de mer. Au malheureux combat que le comte de Grasse livra le 13 avril 1782, dans la mer des Antilles, un vaisseau français, privé de tous ses mâts, ne pouvait plus se mouvoir; Decrès, alors garde-marine, s'élança dans un frêle canot, et bravant le feu de toute la flotte anglaise, alla porter à ce vaisseau un câble, à l'aide duquel une frégate le prit à la remorque, et le tira du milieu des ennemis. Il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1786, et passa bientôt dans les mers des Indes avec les fonctions de major d'une division navale. Nommé capitaine de vaisseau en 1793, et chef de division en 1795, il devint contre-amiral en 1797, et commanda en cette qualité l'escadre d'observation au combat d'Aboukir. Après l'issue fatale de cette journée, il se retira dans le port de Malte, et contribua avec son escadre, à la défense de cette place pendant dix-sept mois. Decrès ayant tenté d'en sortir le 7 mars 1800, appareilla sur le *Guillaume-Tell* à la vue des ennemis, et, déjà canonné, bombardé et désemparé avant de s'être éloigné du port, il se jeta au milieu de l'escadre anglaise, et fut pris, après avoir sauté sur la dunette de son vaisseau. Échangé peu après, il fut nommé préfet du quatrième arrondissement maritime à Lorient, et, le premier octobre 1802, ministre de la marine et des colonies. En 1804, Napoléon le créa vice-amiral et grand-officier de la Légion d'honneur, et l'année suivante, inspecteur-général des côtes de la Méditerranée. Enfin, en 1813, il fut élevé au rang de duc. Le retour du Roi en 1814 l'éloigna du ministère de la marine, mais, en 1815, il y fut rappelé par Bonaparte, et fit partie de la Chambre des pairs des cent jours, où il prit plusieurs fois la parole. Il quitta définitivement le ministère à la seconde rentrée du Roi; et depuis cette époque il vivait retiré des affaires, lorsqu'un affreux attentat vint terminer ses jours. Le 22 novembre 1820, le duc Decrès revenant de la comédie française, venait de rentrer à onze heures et demie. Il se couche aussitôt, et son valet-de-chambre se retire. Environ une heure et demie après, le duc se réveille en sursaut, en sentant une forte odeur de linge brûlé et de poudre à tirer; il entend ensuite un grésillement semblable à celui d'une amorce qui prend feu, et il s'élance aussitôt du lit; mais une explosion de la force d'un marron de trois livres, éclate tout à coup entre ses matelas, et est suivie au même instant d'une semblable explosion. La chambre était tout en feu; le duc appelle son valet-de-chambre à son secours; mais il l'appelait vainement; celui-ci venait de se jeter par la fenêtre. Bientôt des secours arrivèrent, on éteignit le feu, et l'on trouva dans les matelas du duc trois paquets de poudre, dont deux d'une livre et un d'une demi-livre. Ces paquets avaient fait explosion par la communication d'une mèche qui s'étendait de leur foyer à l'extérieur d'une porte latérale de la chambre. Plusieurs circonstances prouvèrent évidemment que c'était le valet-de-chambre du duc, nommé Francisque Tasca, qui était l'auteur de cette explosion. Ce misérable

avait été conduit à la Charité, où il mourut le lendemain. Cependant le duc Decrès avait reçu plusieurs blessures qui ne parurent pas dangereuses au premier abord, mais une fièvre ataxique se développa subitement, et il y succomba le 7 décembre 1820. Considéré comme ministre, le duc Decrès, mérite des éloges pour l'activité qu'il déploya. Dans un intervalle de treize ans, il fit creuser les ports de Cherbourg et d'Anvers, et construire 80 vaisseaux et 60 frégates. On lui a reproché d'avoir été l'un des courtisans les plus soumis aux volontés arbitraires de Napoléon.

DÉDALE, sculpteur grec, natif de Sicyone, était, suivant Pausanias, frère et élève de Patrocle, et vivait dans la 95ᵉ olympiade, 400 avant J.-C. Il fit les statues de plusieurs Grecs vainqueurs aux jeux olympiques, plusieurs monumens, et une statue de la *Victoire*, qu'on voyait en Arcadie.

DEDEKIND (FRÉDÉRIC), inspecteur des églises protestantes dans le duché de Lubeck, mourut le 27 février 1698. Il a publié un ouvrage en vers élégiaques, dans le goût de l'*Eloge de la folie d'Erasme*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé : *Grobianus et Grobiana, sive de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8°. L'auteur paraît avoir eu plus de finesse dans l'esprit que n'en avaient alors ses compatriotes. Ce poème, qui n'avait que deux livres lorsqu'il parut, en a trois dans les éditions suivantes, qui sont celles de Leyde, 1631, in-16, et de Brême, 1704, in-8°. Gruter l'a réimprimé dans le tom. 2, pag. 1082 de ses *Deliciæ Poetarum Germanorum*. Il y en a une traduction anglaise, en vers, de Roger Bull, Londres, 1739, in-8°. Le troisième livre du poème de Dedekind est dans le même genre que les deux premiers, même esprit et même ironie. Le dernier chapitre de ce troisième livre y traite, toujours ironiquement, des manières que doit avoir le sexe en public, dans les repas, dans les assemblées, etc., etc. Ce même sujet avait déjà été traité dans le 13 siècle, dans une pièce appelée *le Chastiement des dames*, qui se trouve dans le premier vol. de la nouvelle édition de Barbazan. On a prétendu que le nom de *Grobianus* qui se trouve en tête du titre, vient de celui de Jean Huldericus Grobius, dont on a un poème badin, intitulé : *De Nemine*, imprimé dans l'*Amphitheatrum Sapientium* de Gaspar Pornavius, tom. 1ᵉʳ, pag. 759. Le fameux Ulric Hutten fit aussi imprimer le petit poème latin : *Nemo*. Nous observerons, en passant, que Josias Simler ne donne pas d'article à ce Grobius dans son *Epitome*, Biblioth. Gessner. — DEDEKING (Constantin-Christian), autre poète allemand du 17ᵉ siècle, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont la liste se trouve dans le dictionnaire d'Adelung et dans celui de Jordens. On y remarque un *Recueil de drames propres à être mis en musique*, Dresde, 1676, 2ᵉ édition.

DÉE (JEAN), né à Londres en 1527, d'un marchand de vin, mort dans la détresse en Angleterre en 1607, se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale et la recherche de la pierre philosophale. Il disait à ceux

qui ne croyaient point à ces inepties : *Qui non intelligit, aut discat, aut taceat.* Après avoir débité ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où il tomba dans une grande misère. La reine Élisabeth, qui l'avait rappelé, lui donna quelques secours, et l'honorait quelquefois du titre de *son philosophe.* Dée avait un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étaient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connaître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain peut s'abandonner. On conserve, dans la bibliothèque d'Oxford, six livres de ses *Conférences avec Béelzébuth.*

DÉE (Arthur), fils du précédent, né le 15 juillet 1479, à Mortlac, dans la province de Surrey en Angleterre, fut médecin de Charles Ier. Après la mort de ce prince, en 1649, il se mit en société avec un charlatan pour travailler à l'alchimie. Cette science le réduisit bientôt à la plus affreuse misère, et le força d'aller cacher sa honte à Norwich, où il mourut en 1651. Ce fut là qu'il composa un ouvrage sous le titre de *Fasciculus chymicus, abstrusæ hermeticæ scientiæ ingressum, progressum, coronidem explicans*, Bâle, 1575, 1629, in-8°; Paris, 1631, in-8°. Il fut ensuite traduit en anglais.

DEENE (Édouard de), Flamand, natif de Bruges, a écrit dans son idiome natal, un Recueil de *Fables*, plus connues sous le nom de Marc Gheeraerts, peintre célèbre vers le milieu du 16e siècle. Cet artiste a dessiné et gravé à l'eau-forte les figures qui ornent ce recueil, imprimé à Bruges en 1567, in-4°. Il est actuellement rare. Les mêmes gravures, mais bien usées, ont été employées pour l'ouvrage de Vondel, intitulé : *Vorstelicke Warande der dieren.*

DEERING (Charles), médecin saxon, du 18e siècle, cultivait la botanique avec succès. Il alla en Angleterre en 1720 à la suite d'un ambassadeur, et s'établit à Nottingham où il combattit très-heureusement une épidémie de petite vérole par les moyens du régime rafraîchissant. Il publia le catalogue des plantes des environs de Nottingham, in-8°, 1738. Il entreprit aussi une *Histoire de Nottingham*, qu'il ne put achever, étant mort à la suite des chagrins que lui avait causés la misère où il était tombé. Cet ouvrage tel qu'il était, fut cependant publié en 1751, in-4°, par ses créanciers.

DEFFANT (Marie de Vichy Chambroud, marquise du), née à Paris en 1697, d'une famille noble et militaire de la province de Bourgogne, fut élevée au couvent de la Madeleine de Tresnel. Elle montra dès sa première jeunesse une grande fougue d'imagination, un caractère à la fois mobile et indocile, un esprit vif et agréable, et de l'éloignement pour les idées religieuses. Incapable d'application, mais concevant avec une facilité qui suppléait à tout, elle se fit bientôt citer pour ses saillies ingénieuses. Après avoir épousé très-jeune le marquis du Deffant, avec lequel elle ne vécut pas long-temps en bonne intelligence, elle s'en sépara. Admise

par la duchesse du Maine dans la brillante cour de Sceaux, que Malézieux appelait les galères du bel-esprit, parce qu'il fallait toujours en faire paraître, elle y connut Fontenelle, le cardinal de Polignac, Voltaire, La Motte, Madame de Lambert, et mademoiselle Delaunay. Entraînée bientôt par tous les plaisirs de Paris, souvent compromise par l'éclat de ses galanteries, elle cessa d'aller à Sceaux, et s'en dédommagea en réunissant dans sa maison les écrivains les plus remarquables, et les étrangers les plus distingués par leur savoir. Ses opinions y faisaient loi. Sa société, ennemie de toute gêne et de toute affectation, fut embellie par les graces de son esprit et par son goût sûr dans le jugement des ouvrages. On y trouvait Diderot, madame Duchâtelet, la duchesse de Boufflers, Pont-de-Veyle, Hénault, la duchesse de Grammont, la duchesse de Chaulnes, le duc de Choiseul, le marquis de Beauveau, David Hume, Horace Walpole, Montesquieu, etc. Ce dernier écrivait de la Brède qu'il ne regrettait de Paris que les soupers de madame du Deffant. Elle-même disait que les soupers étaient une des quatre fins de l'homme, et qu'elle avait oublié les trois autres. On se rappelle plusieurs de ses reparties. Le cardinal de Polignac lui parlant un jour du miracle de Saint Denis, qui ayant le cou coupé, porta lui-même sa tête depuis Paris jusqu'au bourg qui porte son nom : « Monseigneur, lui répondit-elle, dans une semblable occasion, il n'y a que le premier pas qui coûte. » Elle disait à Pont-de-Veyle ; « Depuis quarante ans que nous sommes amis, il n'y a jamais eu de nuage dans notre liaison ! — Non, Madame. — N'est-ce pas parce que nous ne nous aimions guère ? — Cela peut être, Madame. » Cette conversation peint bien la froideur de la plupart des liaisons de la capitale. Madame du Deffant disait encore à l'une de ses amies, qui s'était chargée d'élever une petite Anglaise : « Vous aimiez donc beaucoup cet enfant ? cela est bien heureux ; car pour moi je n'ai jamais pu rien aimer. » Sur la fin de sa vie, elle voulut vainement se faire dévote; elle écrivait alors en parlant des choses auxquelles elle voulait renoncer : « Pour ce qui est du rouge et du président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » Celui-ci était le président Hénault, qui avait passé long-temps pour son amant, mais qui était alors déjà vieux. Elle se faisait lire les Epîtres de Saint Paul par sa femme de chambre, et s'impatientant souvent de ne point saisir le style figuré de l'apôtre, elle s'écriait : « Mademoiselle, est-ce que vous comprenez quelque chose à tout ce que vous me lisez. » Dans sa dernière maladie, le curé de Saint-Sulpice vint la voir, elle lui dit alors : « Monsieur le curé, vous allez sûrement être content de moi, mais pour que je le sois de vous, faites-moi grace de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons. » Les mélanges de madame Necker offrent beaucoup de pensées ingénieuses et de bons mots de cette femme bel-esprit. On connaît sa liaison avec Voltaire, qui lui a adressé des pièces nombreuses. On a conservé de cette dame des chansons, des épigrammes, et d'autres petites pièces de vers pleines d'es-

prit. Nous citerons cette chanson :

Le ver à soie est à mes yeux
L'être dont le sort vaut le mieux :
Il travaille dans sa jeunesse ;
Il dort dans sa maturité ;
Il meurt enfin dans sa vieillesse,
Au comble de la volupté.

Notre sort est bien différent ;
Il va toujours en empirant ;
Quelques plaisirs dans la jeunesse ;
Des soins dans la maturité ;
Tous les malheurs dans la vieillesse ;
Puis la peur de l'éternité.

et le couplet suivant plein de sel et d'originalité :

Quand l'humeur vient me prendre,
Et que je fais du noir,
J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir.
Si de ma léthargie
Je sors par un soupir,
Je sens que je m'ennuie,
Ça fait toujours plaisir.

L'éloignement de madame du Deffant pour les idées religieuses est difficile à concilier avec d'autres traits de son caractère : on lui a souvent entendu dire qu'il lui avait été impossible d'apprendre une seule page du catéchisme qu'on l'obligeait cependant au couvent de lire tous les jours. J'étais, disait-elle, absolument comme Fontenelle; j'avais à peine dix ans que je commençais à n'y rien comprendre. A douze ans, on lui donna à lire l'histoire de l'Ancien Testament par Royaumont. Loin d'y trouver rien qui pût satisfaire sa raison, elle en faisait des plaisanteries à ses compagnes, au grand scandale de toute la maison. Madame du Deffant mourut en 1780, âgée de 84 ans, il y en avait trente qu'elle était aveugle, ou comme elle le disait énergiquement elle-même, «plongée dans un cachot éternel.» On a imprimé à Paris, en 1808, 2 vol. in-8°, sa *Correspondance littéraire*, dans laquelle on distingue la pièce de vers suivante :

Les deux âges de l'homme.

Il est un âge heureux, mais qu'on perd sans retour,
Où la faible jeunesse entraîne sur ses traces
Le plaisir vif avec l'amour
Et les desirs avec les graces.
Il est un âge affreux, sombre et froide saison,
Où l'homme encor s'égare et prend dans sa tristesse
Son impuissance pour sagesse
Et ses craintes pour la raison.

On a imprimé à la suite de la correspondance de cette dame avec M. Walpole, ses *Lettres à Voltaire*, 4 vol. in-8°, Paris, 1811, 1812. Sa *Correspondance avec d'Alembert, le président Hénault, Montesquieu, la duchesse du Maine*, a été imprimée à Paris, 1809, in-8°.

DEFLERS, né d'une famille noble, maréchal-de-camp en 1780, servit sous le général Dumouriez, et fut blessé d'un coup de feu au camp de Maulde. Le gouvernement lui confia le commandement de l'armée des Pyrénées orientales, qui était dans un dénûment absolu et privée des objets les plus nécessaires. Ce général fit tout ce qui était en son pouvoir pour relever le courage du soldat, et pourvoir à ses premiers besoins. La campagne ne fut pas heureuse ; Deflers fut destitué, arrêté et conduit à Paris, où il fut livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 22 juillet 1794.

DEFOÉ (DANIEL). *Voy.* FOÉ.

DEFORIS (Dom JEAN-PIERRE), bénédictin du couvent des Blancs-Manteaux à Paris, né à Montbrison en 1732, et mort sur l'échafaud révolutionnaire le 25 juin 1794, âgé de 62 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *La divinité de la religion chré-*

tienne, vengée des sophismes de J.-J. Rousseau, seconde partie de la Réfutation d'Émile ou de l'Éducation, Paris, 1792, in-8°. L'abbé André, ami de D. Deforis, a eu part à ce petit traité. II. *Préservatif pour les fidèles, contre les sophismes et les impiétés des incrédules, avec une réponse à la lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont*, Paris, 1764, in-12. III. Une *Édition complète des œuvres de Bossuet*, enrichie d'un grand nombre d'ouvrages de l'auteur, non encore imprimés, Paris, 1772, et années suivantes, 18 vol. in-4°. Cette édition avait été commencée par l'abbé Lequeux. Il est malheureux que cette collection n'ait pas été achevée; le libraire Lamy en fait imprimer une suite.

DEGAULLE (Jean-Baptiste), ingénieur de la marine, correspondant de l'Institut, né en 1732 à Attigny, se trouvait à Louisbourg lors de la prise de cette ville en 1758; il s'en échappa avec plusieurs de ses camarades, et parvint avec beaucoup de peine à Québec. Revenu en France, il fut professeur d'hydrographie au Havre, et ensuite à Honfleur, où il mourut le 13 avril 1810. On a de lui: I. des *Mémoires sur les travaux du port du Havre, de Dieppe, etc.*, in-4°. II. *Une Instruction détaillée sur la manière de faire la vérification des boussoles*, 1803, in-8°. III. *Construction et usage du sillomètre.* Ce fut Degaulle qui établit de petits phares sur la jetée du Havre et sur celle de Honfleur.

DEGEER. *Voyez* Geer.

DEGENFELD (Christophe-Martin), colonel-général des troupes étrangères, sous Louis XIII, avait d'abord fait la guerre en Hongrie et en Bohême sous Wallenstein et Tilly. Il passa ensuite au service de France, et donna de si grandes preuves de fidélité, que Louis XIII le nomma lieutenant-général, et ensuite colonel-général des troupes étrangères, charge créée pour lui, et que personne n'a occupée dans la suite. En 1643, Degenfeld fut d'un grand secours à la république de Venise, contre les troupes du pape, puis contre les Turcs. Il mourut en Souabe, en 1653.—Degenfeld (Ferdinand), obtint une compagnie au service de Venise, perdit la vue d'un coup de feu à l'âge de 18 ans, et devint ensuite, malgré sa cécité, conseiller intime de quatre électeurs palatins. Il mourut à Venise en 1710, âgé de 81 ans.

DEGENFELD (Marie-Suzanne), née au commencement du 17° siècle, d'abord dame d'honneur de le princesse Charlotte, femme de Charles-Louis, électeur palatin, devint la maîtresse et ensuite la femme de ce prince, qui ne pouvant s'accoutumer à l'humeur hautaine de la princesse Charlotte, rompit avec elle afin de contracter son nouveau mariage. Herlan, ministre protestant à Heidelberg, ne craignit pas de lui donner la bénédiction nuptiale. La princesse Charlotte vint un jour avec ses trois enfans se jeter aux pieds de son époux, et la baronne de Degenfeld étant accourue, la princesse voulut lui tirer un coup de pistolet, et n'en fut empêchée que par le comte de Hohenlohe. La baronne de Degenfeld eut quatorze enfans du prince, et mourut en couches, le 18 mars 1677. Cette femme possédait à un degré su-

périeur les qualités du corps et de l'esprit.

DEGNER (Jean-Hartmann), médecin allemand, né en 1687, à Schweinfurt, pratiqua la médecine à Eberfeld et à Nimègue, fut nommé archiâtre et sénateur de cette dernière ville, et mourut le 6 novembre 1756. On a de lui: I. *Dissertatio physica de turfis, sistens historiam naturalem cespitum combustibilium*, Utrecht, 1729, in-8°; trad. en allemand, par Domandres, sous ce titre : *Découverte d'une nouvelle mine d'or pour l'Allemagne*, Francfort, 1731, in-8°. II. *Historia medica de dysenteriâ bilioso-contagiosæ quâ 1736, Neomagi et in vicinis ei pagis epidemicè grassata fuit*, Utrecht, 1738, in-8°, ibid., 1754, in-8°. III. *Description abrégée des eaux minérales d'Ubbergen*, Nimègue, 1745, in-8°, en hollandais.

DEGOUGES. *Voyez* Gouges.

DEGUIGNES. *Voyez* Guignes.

DEHEEM (Jean-David), peintre, né à Utrecht vers 1604, peignit avec beaucoup de grace et de légèreté, des fleurs, des fruits, des vases d'or et d'argent, des et tapis de Turquie. Il mourut à Anvers en 1674, à l'âge de près de 70 ans.

DEHNE (Jean-Chrétien-Conrad), médecin-physicien de Schœningen, né à Celle, mort en 1791, écrivit plusieurs ouvrages dont nous ne citerons que les deux suivans : I. *Essai d'un traité complet sur la teinture âcre d'antimoine, et ses grandes propriétés médicales, ainsi que la manière de préparer des teintures semblables avec d'autres métaux*, Helmstadt, 1779, in-8°, ibid., 1784, in-8°. II. *Essai d'un traité complet du Proscarabée, et de son emploi dans la rage et l'hydrophobie*, Leipsick, 1788, 2 vol. in-8°; livre de peu de mérite.

DEI (Jean-Baptiste), généalogiste, né à Florence en 1702, mort dans la même ville, le 15 février 1789, fut directeur de l'*Archivio secreto* du prince Ferdinand, réuni aux archives du grand-duc, sous le titre de *Segretaria Vecchia*. Il mit dans un ordre lumineux la plupart des archives de Florence, et forma les arbres généalogiques de plusieurs familles illustres.

DEIDIER (Antoine), fils d'un chirurgien de Montpellier, professeur en médecine dans l'Université de cette ville, mort à Marseille en 1746, a donné une dissertation *De morbis venereis*, imprimée à Londres en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide. Il établit la cause de cette maladie dans la communication d'une infinité de petits animaux qui, passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débauche. Cette dissertation, ainsi qu'une seconde du même auteur sur la *Nature de la curation des tumeurs*, ont été traduites en français par Jean Devaux, chirurgien, Paris, 1725, in-12. Ses autres ouvrages sont : I. *Physiologia*, Montpellier, 1699, in-8°, ibid., 1708, in-8°. II. *Pathologia*, Montpellier, 1710, in-8°. III. *Institutiones tedicinæ*, Montpellier, 1716, in-12; Paris, 1731. IV. *Dissertatio de morbis internis capitis et thoracis*, Montpellier, 1710, in-8°. V. *Matière médicale*, Paris, 1738, in-12.

VI. *Anatomie raisonnée du corps humain*, Paris, 1742, in-12.

DEIDIER (l'abbé), mathématicien du 18ᵉ siècle, rendit de grands services à l'instruction par ses écrits, dont voici les principaux : I. *Arithmétique des géomètres*, 1739, II. *La science des géomètres*, 1739, 2 v. in-4°. III. *La mesure de surfaces et celle des solides*, 1740, 1 vol. in-4°. IV. *Connaissance des calculs modernes*, in-4°. V. *Calcul différentiel et calcul intégral, expliqués et appliqués à la géométrie*. VI. *Mécanique générale*, Paris, 1741, 1 vol. in-4°. VII. *Cours de perspective*, 1745, 1 vol. in-4°, etc.

DEIDRICH (George), poète de Transylvanie, mort à la fin du 16ᵉ siècle, est auteur d'une *Description*, en vers, *de la Hongrie, et d'une grande partie de l'Allemagne*, publiée à Strasbourg en 1589.

DEIMAN (Jean-Rodolphe), médecin hollandais, né à Hagan, en Ost-Frise, le 29 août 1743, fut un savant praticien et un des premiers chimistes de son pays. Il fit dans cette dernière science plusieurs découvertes utiles, dont le célèbre Fourcroy a fait l'éloge. Il fut médecin du roi de Hollande, et mourut dans sa ville natale, en février 1808. Ses principaux ouvrages sont : I. *Un excellent traité sur l'électricité médicale*. II. *Un Traité sur les pluies métalliques et quelques écrits relatifs à l'hygiène et à l'éducation physique*. Ces ouvrages sont en hollandais. Jérôme de Bosch a écrit un *Éloge* de Deiman, de 64 pages in-8°.

DEIMIER (Pierre de), né à Avignon vers 1570, d'une famille noble, a laissé deux recueils de poésies : le premier, sous le titre des *Illustres aventures*, fut imprimé in-12, à Lyon, 1603; le second, qui parut aussi in-12, à Paris en 1605, est intitulé : *La Néréide, ou Victoire navale, ensemble les destins héroïques de Cléophile et de Néréclide*. Ces illustres aventures sont des poèmes peu intéressans sur *Phaéton*, *Écho* et *Narcisse*, *Daphné*, *Actéon*, *Marsin*, *Angélique du Catay*, *le Chevalier de Clermont*, et *Félide*, nymphe de Provence. Le sujet de la *Victoire navale* est la fameuse *Bataille de Lépante*. Ce poème n'a que cinq chants, mais il devait en avoir vingt-quatre. Il est suivi d'un mélange de Stances, Madrigaux, Discours, Cartels, Élégies, Sonnets, etc., réunis sous le titre du *Printemps de Vaucluse*. On trouve aussi quelques pièces de Deimier dans le recueil intitulé : *Les Muses ralliées*, et il a en outre composé en prose *l'Académie de l'art poétique*, imprimée en 1610. On a encore de ce poète, les *Histoires des amoureuses destinées de Lyrimont et de Clitie*, Paris, 1608, in-12.

DEIRON (Jacques), généalogiste fort médiocre, né à Nîmes vers le commencement du 17ᵉ siècle, a fait des généalogies pleines d'erreurs. Il est aussi auteur d'un ouvrage aussi peu soigné, intitulé : *Des anciens bâtimens de Nîmes*, 1656, réimprimé sous le titre des *Antiquités de la ville de Nîmes*, 1663, in-4°.

DEISCH (Jean-André), médecin allemand, né à Augsbourg en 1713, exerça souvent dans sa ville natale, et se distingua surtout dans la partie des accouchemens. Ses principaux écrits, sont :

Dissertatio de necessaria in partu præternaturali instrumentorum applicatione, Strasbourg, 1741, in-4°. II. *Traité concis et fondé sur l'expérience, dans lequel il est démontré que ni la version, ni le forceps anglais ne peuvent être employés dans tous les accouchemens avec sûreté pour la mère et pour l'enfant, et que ces moyens ne dispensent pas entièrement des instrumens tranchans*, Augsbourg, 1754, in-8°; Francfort, 1766, in-8°, etc.

DEJAURE (Jean-Élie-Bedene), littérateur et poète agréable, né en 1761, mort jeune et subitement, en octobre 1799, a consacré toute sa vie aux lettres et a laissé au théâtre : *Le Franc Breton ; Montano et Stéphanie*, opéra en trois actes, musique de M. Berton ; l'opéra de *Lodoïsca*, qui a eu du succès ; *La dot de Suzette*, comédie en un acte ; *Louise et Volsan*, comédie en 3 actes ; *Werther et Charlotte*, comédie en un acte ; *La Fille Naturelle*, comédie en un acte ; *le Négociant de Boston*, opéra en un acte, fait en société avec M. d'Avrigny ; *Imogène ou la Gageure indiscrète*, comédie en 3 actes et en vers libres, mêlée d'ariettes, musique de Kreutzer, etc. On lui doit encore un *Éloge de J.-J. Rousseau*, publié en 1792.

DÉJOCÈS, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissemens utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle était environnée de sept enceintes de murailles, la dernière renfermait le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par la crainte des châtimens. Il mourut l'an 646 avant Jésus-Christ, après un règne de 53 ans.

DÉJOTARUS, roi de Galatie, succéda à son père comme chef d'une des douze tétrarchies qui formaient l'établissement des Gaulois en Asie. Il avait obtenu ce titre et y joignit la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti de ce dernier ; il assista à la bataille de Pharsale, et s'enfuit sur le même esquif qui reçut le malheureux Pompée à son bord. César, irrité, l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnace, roi de Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui alors prononça sa belle harangue *pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus en Asie avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut ; mais il était extrêmement âgé, dès l'an 50 avant Jésus-Christ. Il avait toujours été fort superstitieux. Sa femme qui était stérile, le pria de donner des héritiers au trône, et lui présenta une belle captive. Elle reconnut pour légitimes les enfans nés de ce commerce, les aima comme s'ils eussent été les siens

et les éleva en princes faits pour tenir un jour le sceptre.

DEKEN (Agathe), née vers la fin de 1741 à Amstelveen, près d'Amsterdam, fut orpheline dès l'âge de trois ans, et entra dans un hospice d'orphelines à Amsterdam. Elle montra de bonne heure un grand talent pour la poésie. Elle s'associa dans la suite à madame Wolff, née Bekker, pour la composition d'un grand nombre d'ouvrages. (*Voy.* Bekker.) Agathe Deken mourut à Amsterdam, le 14 novembre 1804.

DEKENUS (Jean), jésuite flamand du 17me siècle, auteur d'un ouvrage curieux et instructif, intitulé : *Observationes poeticæ exemplis illustratæ*, dont la première édition est d'Anvers, 1685, in-12. Morhot en a donné une nouvelle édition à Kiel en 1691.

DEKKER. *Voy.* Decker.

DEKKERS (Frédéric), médecin hollandais, célèbre dans le 17e siècle, professeur du collége pratique dans l'Université de Leyde, a enrichi de notes et d'observations les ouvrages de Paul Barbette, qu'il fit imprimer sous ces titres : I. *Pauli Barbette tractatus de peste, cum notis*, Leydæ, 1667, in-12. II. *Praxis Barbettiana, cum notis et observationibus*, ibid., 1669, in-12 ; Amstelodami, 1678, in-12. On a de sa façon un ouvrage intitulé : *Exercitationes medico-practicæ circà medendi methodum, observationibus illustratæ*, Leydæ, 1673, in-8° ; 1695, in-4°, avec figures et augmentations.

DELACROIX. *Voy.* Lacroix.

DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), graveur en géographie et en topographie, né à Paris en 1725, d'un père graveur lui-même en géographie, eut pour parrain le célèbre de Lisle. Sous leur inspection, il devint le plus célèbre artiste français pour la gravure de la topographie et de la géographie. Son burin était pur, son ordonnance nette et précise. Il a gravé plus de 1200 cartes ou plans, parmi lesquels on doit distinguer en géographie les *Œuvres de d'Anville et de Robert de Vaugondy, l'Atlas de d'Après de Mannevillette;* en topographie, *les Campagnes de Maillebois*, en Italie, *la Carte des Alpes de Bourcet*, celles *des limites de France et de Piémont, du diocèse de Cambrai, du pays de Vaud et du territoire de Genève*, par Mallet ; *celles enfin des forêts de Fontainebleau et de Saint-Hubert.* Delahaye est mort aux Carrières de Charenton près Paris en 1801.

DELAHAYE (Jean), cordelier parisien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, né en 1593, et mort en 1661, est fort connu par deux ouvrages, l'un intitulé : *Biblia magna*, Paris, 1643, 5 vol. in-fol. Cette compilation, utile et assez bien faite, contient les *Commentaires* de Ganæus, d'Estius, de Tirin et de plusieurs autres. L'autre, *Biblia maxima*, Paris, 1660, 19 vol. in-fol., est un recueil informe et peu estimé. Les prolégomènes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition ; mais elle est mal distribuée, et souvent mal choisie : ce livre est cependant peu commun.

DELAHAYE (Jean), jésuite, mort en 1614, à 74 ans, a donné une *Harmonie évangélique*, en 2 vol. in-fol., et d'autres ouvra-

ges. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean Delahaye, valet-de-chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses *Poésies*. *Voy.* Marguerite.

DELAHAYE (Jean), lieutenant-général de la sénéchaussée de Poitiers, tué en 1575. On lui doit, *Mémoires et Recherches* sur la France et la Gaule Aquitanique, 1581, in-8°.

DELAHAYE (Gilbert), dominicain, né à Lille en 1640, se fit aimer et estimer par la pureté de ses mœurs et par la douceur de son caractère : quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le temps de fouiller dans beaucoup d'archives des monastères des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pièces, pour éclaircir l'histoire des couvens et des écrivains de son ordre. Delahaye mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrit : I. *Compendium historiæ provinciæ Germaniæ inferioris FF. prædicatorum*. Le P. Richard en a profité dans l'Histoire du couvent des dominicains de Lille, 1781, où l'on voit une très-bonne réfutation de la dernière histoire de cette ville, rédigée par un barbouilleur philosophiste. II. *Bibliotheca Belgo Dominicana*. Le P. Échard a fait entrer cet ouvrage dans sa continuation des *Scriptores ordinis prædicatorum* du P. Quetif, Paris, 1721, in-fol.

DELAISEMENT. *Voy.* Ballière.

DELAISTRE. *Voy.* Courtalon.

DELAMET. *Voy.* Lamet.

DELAN (François-Hyacinthe), chanoine de Rouen, où il mourut en 1754, à 82 ans, publia divers ouvrages contre la constitution *Unigenitus*, et *l'Usure condamnée par le droit naturel*, 1753, in-12, où il adopte les principes des anciens casuistes sur le prêt à intérêt.

DELANDINE (Antoine-François), né à Lyon en 1756, était avocat avant la révolution. Il fut nommé député du tiers-état aux Etats-Généraux, et s'y fit remarquer par une opposition constante à la plupart des mesures démocratiques. A l'époque de l'arrestation du Roi à Varennes, il fut le seul qui fit une motion pour la mise en liberté des trois gardes-du-corps qui avaient suivi le Monarque, donnant pour raison utile qu'ils y étaient obligés par leurs sermens. Lors de la discussion sur l'inviolabilité du Roi, il fit imprimer son opinion, et défendit avec force cette inviolabilité. Delandine fut fidèle à ses principes pendant la durée de la session, et, de retour à Lyon, il y fut très-maltraité par le parti populaire, et fut obligé de se cacher pour ne pas être la victime de ses fureurs. Il fut arrêté en 1793, et ne dut son salut qu'à la révolution du 9 thermidor. Lorsqu'il fut libre, il retraça tous les excès de tyrannie dont son pays avait eu à gémir, dans un ouvrage intitulé : *Tableau des prisons de Lyon*, Lyon, 1797, in-12 et in-8°, qui a eu depuis plusieurs éditions. Delandine occupa depuis la chaire de législation à l'Ecole centrale du Rhône, et à la suppression des Écoles centrales, lorsque les bibliothèques furent rendues ou concédées aux villes où ces écoles avaient été placées. Delandine, ancien bibliothécaire, fut rappelé à ses fonctions par le conseil municipal de Lyon, et les a conservées jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1820. On a de Delandine

des *ouvrages académiques*, des *brochures politiques*, des *notices* sur différens personnages, quelques écrits sur des *antiquités*. De tous ses ouvrages, nous ne citerons que les plus connus : I. *L'Enfer des peuples anciens, ou Histoire des Dieux infernaux*, Paris, 1784, 2 vol. in-12, traduit en anglais. II. *Des Romans héroïques ou de Chevalerie*, Lyon, 1787, 4 vol. in-12. III. *Bibliothèque historique et raisonnée des Historiens de Lyon*, Lyon, 1787, in-8°. IV. *Le Conservateur*, 1787-88, 4 vol. in-12. L'ouvrage qui a contribué le plus à étendre sa réputation, est la 8me édition du *Dictionnaire historique* de D. Chaudon, qu'il publia à Lyon en 1804. Cet ouvrage obtint un grand succès, qu'il dut en partie à l'avantage d'offrir pour la première fois une collection de notices biographiques, sur les personnages qui ont figuré dans la révolution. Delandine rédigea à peu près tous les articles de ce genre, et l'on doit des éloges à l'esprit de sagesse et de modératiou qui guida généralement sa plume. Ce dictionnaire valut à Delandine, de la part de l'empereur d'Autriche, la grande médaille d'or du mérite civil. Pour les autres écrits de Delandine, on pourra consulter avec fruit la notice qui se trouve dans l'*Annuaire nécrologique* pour 1820.

DELANNES (Jean), religieux de Cîteaux, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, a laissé deux ouvrages estimables : I. *Histoire du Pontificat du pape Innocent II*, Paris, 1741, in-12. II. *Histoire du Pontificat d'Eugène III*, Nanci, 1737, in-8°.

DELANY (Patrice), savant théologien irlandais, fils d'un fermier, né en 1686, mort en 1768, élève du collége de la Trinité à Dublin. Le lord Carteret le nomma à plusieurs bénéfices, et en 1732 il publia à Londres son ouvrage, intitulé : *Examen impartial de la révélation*. La même année il épousa une femme riche qu'il perdit peu après. En 1738, parurent ses *Réflexions sur la polygamie* : le troisième ouvrage qu'il donna fut *la Vie de David, roi d'Israël*, dont on fait beaucoup de cas. En 1743, Delany épousa en secondes noces la veuve d'un gentilhomme de Cornouailles, dont nous parlerons dans l'article suivant. En 1744, il fut nommé doyen de Downe ; et la même année, il publia sa *Réponse aux remarques du lord Orrery sur la vie et les écrits de Swift*. Il y a dans cette réponse beaucoup d'anecdotes curieuses sur cet auteur singulier, avec qui Delany avait contracté une liaison intime ; et dans les œuvres de Swift, on trouve plusieurs pièces de Delany pleines d'une fine plaisanterie. Delany a publié encore quelques ouvrages avant sa mort, dans lesquels on distingue ses *Sermons sur les devoirs de la société*.

DELANY (Marie), seconde femme du précédent, fille du lord Lansdowne, morte en 1788 ; à l'âge de 17 ans, fut mariée à un gentilhomme de Cornouailles qui mourut en 1724. Elle resta veuve jusqu'en 1743 ; alors elle épousa le docteur Delany, et après sa mort elle se retira chez la duchesse douairière de Portland, sa parente. Après la mort de la duchesse, le roi donna à Marie Delany une maison à Windsor, et une pension de 300 liv. sterling. Cette dame s'est distinguée par beaucoup d'esprit, et particuliè-

rement par un grand talent pour la peinture. On a d'elle une *Flore*, ou *Collection* de 980 plantes, parfaitement peintes.

DELARAM (François), graveur au burin, né à Londres, fit une suite de portraits de personnages les plus célèbres du 16me siècle. Ces gravures sont fort recherchées. Le plus remarquable de ces portraits est celui de *John*, évêque de Lincoln. L'œuvre de ce graveur est très-considérable, et doit être regardé comme un monument de l'histoire de l'art en Angleterre. Delaram mourut à Londres, âgé de 37 ans.

DELARBRE (Antoine), docteur en médecine, de l'Académie de Dijon, correspondant des Sociétés de médecine et d'agriculture de Paris, précédemment curé de l'église cathédrale de Clermont-Ferrand, ancien professeur de botanique et directeur du Jardin des Plantes de cette ville, où il naquit le 15 janvier 1724, est mort au commencement de ce siècle. Les ouvrages qu'il a publiés, et qui sont en grand nombre, sont: *Dissertation sur l'arcade et le mur formés par les eaux minérales de Saint-Alyre*, dans un des faubourgs de Clermont, imprimée dans cette ville, 1768, in-8°. II. *Dissertation sur le serein de la ville de Clermont-Ferrand et des environs*, lu dans l'assemblée des sciences, arts et belles-lettres de cette ville, le 25 août 1771, in-8°. III. *Discours sur l'utilité et la nécessité d'un Jardin botanique à Clermont-Ferrand*, prononcé le 9 août 1781, dans la séance tenue par la société des sciences, arts et belles-lettres de cette ville, in-8°. IV. *Essais zoologiques, ou histoire naturelle des animaux sauvages, quadrupèdes, et des oiseaux indigènes; de ceux qui ne sont que passagers ou qui paraissent rarement, et des poissons et amphybies, observés dans la ci-devant province d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, 1797, in-8°. V. *Flore d'Auvergne*, ou *Recueil des plantes de cette province*, Clermont-Ferrand, 1797, in-8°. La préface contient l'exposition de la méthode de l'illustre Tournefort, de celles des ouvrages de Linné, de Durande, professeur à Dijon, et de celle du professeur de Jussieu. L'ouvrage est terminé par un récit des propriétés médicinales des plantes de cette province, extrait des leçons et dictées de Bernard de Jussieu. On y a inséré la description du lac de Pavin, dans les environs de la ville de Besse, au voisinage du Mont-d'Or. Ce lac est un des plus beaux de France; il mérite d'être observé par les naturalistes. VI. *Flore de la ci-devant Auvergne, ou Recueil des plantes observées sur les montagnes du Puy-de-Dôme, du Mont-d'Or, du Cantal*, etc.; seconde édition, augmentée de plusieurs genres ou espèces, avec les caractères, la description, la durée, le temps de la floraison et de la maturation des fruits, la station, etc.; toutes les phrases des auteurs présentées en latin, traduites en français pour l'utilité des élèves, en 2 volumes in-8°, Riom, 1801. Outre les ouvrages ci-dessus, les Mémoires de la Société de médecine de Paris contiennent ceux qui suivent: 1°, *Essai topographique de la paroisse de Royat*, dont l'auteur

était curé, 15 février 1785; 2° *Essai topographique de Clermont-Ferrand, et de quelques autres endroits de la Limagne d'Auvergne*, 1787; 3° *Essais topographiques et d'histoire naturelle du Mont-d'Or et des environs*, 30 août 1785

DELATOUR. *Voy.* LATOUR.

DELATOUR (LOUIS-FRANÇOIS), né à Paris le 6 avril 1727, fut longtemps imprimeur-libraire, et imprima entre autres ouvrages le *Tacite* de l'abbé Brotier, 1771, in-4°. Delatour se retira ensuite du commerce, et donna ses loisirs à la littérature et aux arts. Il mourut le 6 novembre 1807, laissant les ouvrages suivans: I. *Petites Nouvelles parisiennes*, 1750, in-18. II. *Essai sur l'architecture des Chinois*, Paris, an 11, 1803, deux parties en un volume in-8°. Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 36 exemplaires.

DELAUDUN (PIERRE), sieur d'Aigalliers, né à Usez en 1575, fils d'un mauvais poète de cette ville, mourut de la peste en 1629. Il s'occupa encore plus que son père de la poésie. Il se fit connaître par un *Art poétique* français, 1559, in-16, et par d'autres pièces de poésie écrites dans le style de Ronsard. On connaît de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poëme insipide, divisé en neuf livres, dédié à Henri IV; deux tragédies, *Dioclétien* et *Horace*, représentées et imprimées à Paris, avec des mélanges, en 1596, in-12.

DELAUNAY. *Voy.* LAUNAY.

DELAUNE (ÉTIENNE), graveur, né à Orléans, en 1536, a laissé un grand nombre de pièces gravées au burin, parmi lesquelles on admire le *Serpent d'airain*, d'après le beau tableau que Jean Cousin avait peint pour les Cordeliers de Sens; il a fait en petit des gravures fort estimées, représentant le *Massacre des Innocens; l'Enlèvement des Sabines; Goliath*, etc., et un grand nombre de compositions arabesques de son invention, à l'usage des orfévres et des décorateurs.

DELAUNE (THOMAS), théologien non-conformiste, a publié en 1683, une *Réplique au Discours du docteur Benjamin Calamy, sur les scrupules de conscience.* L'ouvrage de Delaune fut regardé comme un plaidoyer en faveur des non-conformistes, et l'auteur, condamné à une forte amende, fut mis à Newgate: n'étant pas en état de la payer, il resta en prison jusqu'à sa mort.

DELBÈNE (JACOB), né à Florence, d'une famille illustre et ancienne, qu'on croit originaire de France ou de Fiésole, en possession pendant long-temps des principales charges de la république, fut quatre fois membre du souverain magistrat, de 1334 à 1360, et proclamé, à trois différentes époques, souverain gonfalonier. —François DELBÈNE, un de ses fils, fut aussi membre du souverain magistrat pendant les années 1373 et 1377.

DELBENE (ALEXANDRE), né à Lyon en 1554, entra de bonne heure au service, et s'y distingua. Il fut blessé au siége de La Rochelle en 1573, suivit Henri III en Pologne, servit sous les ducs de Guise et de Mayenne. Il rendit de grands services à Henri IV pour sa réconciliation avec le Saint-Siége; et, sans l'assassinat de ce prince, il eût été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit à la première promotion. Il

mourut en 1613, laissant plusieurs enfans, entre autres Alexandre DELBÈNE, seigneur de La Mothe, si connu par son esprit et ses talens militaires; et Léon DELBÈNE d'Hiers, seigneur de Chantemerle, etc.

DELBENE (ALPHONSE), savant évêque d'Alby, né à Lyon, dans le 16ᵉ siècle, d'une famille illustre originaire de Florence, gouverna sagement son église, dans des temps difficiles. Il mourut le 8 février 1608, âgé de 70 ans, laissant plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *De regno Burgundiæ et [illegible]atis*, 1602, in-4°. II. *De familiâ Capeti*, 1595, in-8°, etc. On n'en connait guère aujourd'hui que les titres. C'est à lui que Ronsard dédia son *Art Poétique*. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu Alphonse DELBÈNE, qui lui succéda dans l'archevêché d'Alby, dont il était archidiacre. Ce prélat étant entré dans la révolte du duc de Montmorency, fut obligé de se cacher jusqu'à la mort du cardinal de Richelieu. Il revint alors en France, et mourut à Paris, conseiller d'état, en 1651, à 71 ans.

DELBENI (THOMAS), de Maruggi, dans le diocèse de Tarente, clerc régulier et bon théologien, vécut dans le 17ᵉ siècle. On a de lui : I. *De comitiis, seu parlamentis dubitationes morales*, Lyon, 1644. II. *De immunitate et juridictione ecclesiasticâ*, Lyon, 1650. III. *Summa theologica*, Lyon, 1655. IV. *Tractatus morales*, Avignon, 1658.

DELCOURT (JEAN), célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourte, dans la principauté de Stavelot, vers le milieu du [illegible] siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liége, où il mourut le 4 avril 1707. Cette ville lui doit la belle *Fontaine* de la place Saint-Paul, dont les figures sont en bronze; le *Sauveur au sépulcre*, dans l'église des religieuses des Bons-Enfans; et la *Statue de Saint-Jean-Baptiste*, dans l'église de ce nom. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégans, et ses draperies bien jetées. — DELCOURT, son frère, s'est distingué dans la peinture.

DELEBOË. *Voy.* DUBOIS.

DELEN (DIRCK ou THIERRY VAN), peintre, né à Heusden vers 1635, peignit de préférence des églises, des édifices publics, des salons, et mourut à Armuyden en Zélande, où il était bourguemestre. On voit de lui au Musée royal un tableau représentant *des Joueurs de balon*, dont le fonds est un palais d'une riche architecture.

DELEUSE. *Voy.* FRAXINIS.

DELEYRE (ALEXANDRE), né aux Portrets, près Bordeaux, en janvier 1726, fils d'un huissier au parlement, entra à l'âge de 15 ans chez les jésuites. Une dévotion ardente fit alors fermenter son imagination; mais il ne resta pas long-temps dans ces principes : il vint à Paris pour y cultiver les belles-lettres. Montesquieu, son compatriote, lui procura la connaissance de plusieurs savans; et il publia, en 1755, à l'âge de 29 ans, une *Analyse de la philosophie de Bacon*, en 3 volumes in-12. Cet extrait, fait avec soin, découvrit dans son auteur de la sagacité, du discernement, et l'es-

prit d'analyse. Les auteurs de l'Encyclopédie le chargèrent de la rédaction de plusieurs articles, et entre autres de celui de *fanatisme*. Bientôt après, le duc de Nivernais le fit nommer secrétaire des carabiniers, puis attacher à l'ambassade de Vienne : de retour à Paris, il fut envoyé à Parme comme bibliothécaire de l'infant, et en obtint une pension de 2000 francs. A la fin de l'éducation, il revint à Paris, où il aida l'abbé Raynal dans le choix des matériaux de son *Histoire des deux Indes*. Deleyre partageait la façon de penser de cet écrivain sur les droits des peuples. Il fit paraître la continuation de l'*Histoire générale des Voyages ;* un *Essai sur la Vie et les Ouvrages de Thomas, son ami ;* et des *Romances*, mises en musique par J.-J. Rousseau, avec lequel il était lié, et qui lui a écrit un assez grand nombre de lettres imprimées dans sa correspondance. Nommé député de la Gironde à la Convention nationale, il s'attacha au parti de Brissot et de Vergniaud, et exprima, dans ses opinions, sa haine contre la royauté. Il vota dans le procès de Louis XVI contre l'appel au peuple, et pour la mort de cet infortuné monarque. Le régime de Robespierre lui ouvrit les yeux. Le spectacle des actes répétés d'un despotisme sanguinaire, aigrit son humeur, que l'âge n'avait pas adoucie. Il se montra morose dans les sociétés, et inquiet dans son intérieur, se mêla un peu du gouvernement, et fut, en 1795, chargé de la surveillance de l'école normale. En juillet, il combattit vivement la division du Corps législatif en deux chambres, et siégea ensuite dans le conseil des Anciens. Il mourut le 10 mars 1797, à l'âge de 71 ans. Doué d'une imagination ardente et bizarre, il fit quelquefois croire qu'il était aliéné. Il a publié aussi le *Génie de Montesquieu*, 1 v. in-12 ; *l'Esprit de Saint-Evremont*, in-12. Il prenait le titre d'ami de J.-J. Rousseau, et il en avait adopté plusieurs principes, et même quelques paradoxes. Deleyre a laissé en manuscrit le commencement d'une *Traduction de Lucrèce* en vers, et les *Héliades*, roman politique.

DELFAU (Dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Montet en Auvergne l'an 1637, entra dans cette célèbre congrégation en 1656, et se fit un nom dans son ordre et dans l'Église. Le grand Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de *Saint Augustin*, Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le *Prospectus* en 1671, et il était déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé : *L'Abbé commendataire*, Cologne, 1674, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne ; il périt sur mer, le 13 octobre 1676, comme il passait de Landevenec à Brest, où il devait prêcher. On a encore de lui une *Dissertation latine* sur l'auteur du livre de l'*Imitation*, imprimée trois fois. On lui doit aussi une belle *édition latine* de l'*Imitation*, Paris, 1674, in-8°.

DELFINO (Jean), doge de Venise où il était né, succéda, en 1356, à Jean Gradenigo. Sous son règne, la république eut à soutenir une guerre malheureuse

contre Louis de Hongrie, et fut obligée de demander la paix à des conditions désavantageuses. Jean Delfino mourut le 11 juillet 1361.

DELFINO (Joseph), parent du précédent, fut capitaine-général de la flotte vénitienne en 1654, et se distingua dans un combat livré le 6 juillet, au sortir des Dardanelles, à la flotte turque, trois fois plus forte que la sienne. Quoiqu'il eût perdu ses mâts, ses voiles, son gouvernail, il arracha son vaisseau à plusieurs bâtimens russes, qui l'attaquaient de tous côtés — Delfino (Jérôme), provéditeur général des Vénitiens, commanda en Dalmatie de 1694 à 1699, et il fit beaucoup de conquêtes dans l'Albanie et la Bosnie. Il devint ensuite capitaine-général de la flotte vénitienne, et ne put empêcher les Turcs de conquérir sous ses yeux toute la Morée.

DELFINO (Pierre), général des Camaldules, de la même famille que les précédens, naquit en 1444, et fut mis à la tête de l'ordre des Camaldules, étant à peine âgé de 36 ans. Il mit tout en œuvre pour conserver la rigueur et l'esprit du premier institut, et refusa le chapeau de cardinal. D'après un projet de réforme et de réunion, Delfino résigna sa dignité de général, mais il en conserva le titre. Il mourut le 6 janvier 1525. On a de Delfino un *Recueil de lettres*, Venise, 1524, in-fol., en 12 livres; rare. On les trouve dans la collection des PP. Martenne et Durand.

DELFINO (Jean), cardinal et poète italien, d'une famille patricienne de Venise, mort à Udine en 1699, âgé de 82 ans, a donné un ouvrage intitulé *Relation de la cour de Rome*, où il fut employé en 1694. Il a aussi composé quatre tragédies, *Cléopâtre*, *Lucrèce*, *Médor* et *Crœsus*, qui ne sont pas exemptes des défauts du temps, mais dans lesquelles on remarque de la noblesse dans le style, et de la conduite dans l'action. Il ne voulut jamais les publier. La *Cléopâtre* fut imprimée pour la première fois dans le théâtre italien, par les soins du marquis de Maffei: un Hollandais les fit toutes paraître à Utrecht en 1730, mais contrefaites et défigurées. En 1733, on en donna une édition à Padoue, plus correcte et plus soignée, avec un discours apologétique de ces tragédies, par le cardinal Delfino lui-même. On a encore de ce prélat *six Dialogues en vers*, insérés dans les *Mélanges de divers ouvrages*, Venise, 1740. Delfino s'y montre profondément attaché à la philosophie moderne de ce temps, sans cependant abandonner les préjugés de l'ancienne.

DELFINO (Jean-Pierre), patricien de Venise, né en 1709 à Brescia, où son père remplissait la charge de trésorier, prit l'habit ecclésiastique, et alla ensuite à Venise, où il étudia la théologie et le droit. Nommé archiprêtre de Saint-Zenon, il sut, au milieu des devoirs de son état, consacrer le peu d'instans qu'ils lui laissaient de libres à composer les ouvrages suivans : I. *Il tempio di Dio, o sia la giustificazione dell' uomo, simboleggiata nella fabbrica di un tempio materiale, didicata à Clemente XIII*, Brescia, 1760 et 1767. II. *Ragionamento in cui si propone il vero sistema per riformare el clero, e in un con esso i fedeli in confutazione del sistema proposto dall' autor del li-*

bro intitolato : Del Celibato. Cet ouvrage est inséré dans les Opuscules scientifiques de Calogera. Delfino mourut en 1770.

DELFINO (FRÉDÉRIC), a fait imprimer à Padoue, en 1559, in-4°, un *Traité* où il prouve le rapport du flux et du reflux de la mer avec les phases de la lune.

DELFT (GILLES DE). *Voyez* DELPHUS.

DELFT ou DELFIUS (GUILLAUME), peintre et graveur habile de portraits, né à Delft en Hollande, florissait vers la fin du seizième siècle. Il a gravé au burin nombre de *Portraits*, d'après Mirevelt, son parent, entre autres les trois princes d'Orange, Guillaume, Maurice, Frédéric, etc. — JACOB, fils du précédent, peintre de portraits, de la ville de Delft, né en 1619, mort en 1661, petit-fils de Mirevelt, a égalé son grand-père pour la force et la délicatesse du pinceau. Il fournit aussi dans la magistrature une carrière honorable.

DELILLE (JACQUES), célèbre poète français, naquit le 22 juin 1738, dans les environs de Clermont, en Auvergne, dans ce beau pays de la Limagne, qui avait déjà vu naître l'illustre chancelier Michel de l'Hôpital, Pascal, et plusieurs autres grands hommes. Il fut reconnu sur les fonts de baptême par Antoine Montanier, avocat au Parlement; sa mère avait pour aïeules une l'Hôpital et une Pascal. Le jeune Delille passa les premières années de sa vie dans sa patrie. Son père, mort quelque temps après sa naissance, lui avait laissé une pension viagère de cent écus; avec ce modique secours, il se rendit de bonne heure à Paris, où il entra au collège de Lisieux. Les succès éclatans, qu'il obtint dans ses premières études, semblaient présager ceux qu'il devait avoir dans une carrière plus glorieuse. Mais, sans fortune, sans appui, sans protecteur, il fut obligé, pour vivre, d'accepter au collège de Beauvais les fonctions obscures de maître d'études. « Celui qui devait, a dit M. Delambre, enrichir un jour notre langue poétique, fut réduit à donner à des enfans des leçons de syntaxe. » Dès lors il se préparait à traduire les *Géorgiques* de Virgile; ce poème occupait tous ses instans, et détermina le genre de son talent. Après la suppression des jésuites, Delille fut appelé au collège d'Amiens comme professeur d'humanités. Ce fut dans la patrie de Gresset que Delille commença sa traduction des *Géorgiques*, entreprise périlleuse, à laquelle il avait préludé par de longues études, et qu'il acheva avec tant de gloire. Revenu à Paris, il obtint une chaire au collège de la Marche, et fut souvent nommé par l'Université pour haranguer le Parlement et les autres corps de la magistrature, dans les solennités académiques. Il débuta dans le monde littéraire par quelques *Odes*, et particulièrement par une *Épître à M. Laurent*, où il décrivait avec une élégance toujours poétique les procédés des arts. Les difficultés, qu'il avait surmontées dans cette épître, révélèrent dans Delille un talent original, et l'on reconnut que notre langue, si souvent accusée d'être pauvre et rebelle, pouvait s'enrichir et acquérir de la flexibilité dans les mains d'un habile maître. Delille se mit une fois sur les rangs pour le prix de poésie à l'Académie française : le sujet proposé était *La bienfaisance*.

Thomas, son compatriote, remporta le prix; mais on distingua dans l'Ode du jeune poète, plusieurs strophes, qui furent très-applaudies. Encouragé par Racine le fils, Delille mit au jour sa Traduction des *Géorgiques*, qu'il avait achevée, et la littérature française posséda un trésor de plus. On connaît cette phrase de Voltaire, dans son discours de réception à l'Académie française : « Qui oserait, parmi nous, entreprendre de traduire en vers les *Géorgiques* de Virgile? » « Cette traduction, a dit un littérateur judicieux, n'est pas seulement un ouvrage prodigieux, par la quantité d'obstacles vaincus et de préjugés domptés, mais encore, de tous les poèmes qu'on a publiés depuis plus d'un siècle, c'est évidemment celui qui a créé dans la poésie francaise les richesses les plus nouvelles et les plus inconnues. L'art d'exprimer sans enflure et sans bassesse tous les travaux de l'agriculture, de parler toujours sans périphrase, et toujours avec dignité, des animaux utiles et des instrumens nécessaires, d'admettre même les mots techniques dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie; cet art, disons-nous, est une découverte de Delille. Le grand Frédéric disait que cette traduction était le seul ouvrage *original* qui eût paru depuis long-temps. » Voltaire, qui tenait alors le sceptre de la poésie, fut si frappé du mérite de cette traduction, que, sans connaître Delille, il écrivit à l'Académie française pour l'inviter à ouvrir ses portes à un homme dont le talent avait agrandi la littérature, le champ de la poésie, et la gloire de la nation. Cependant l'envie, ce ver rongeur des réputations naissantes, fit tous ses efforts pour diminuer le mérite de la traduction de Delille; elle exhuma la Traduction des *Géorgiques* de Segrais, et celle de Lefranc de Pompignan; elle rappela les essais du jeune Malfilâtre, et l'*Épisode* d'Aristée, traduit par Lebrun; mais les injustes clameurs de l'envie furent étouffées par les cris de l'admiration universelle. Delille, loin de répondre à ses détracteurs, profita habilement des critiques, quand elles lui parurent justes, et convint de ses fautes avec une franchise noble et modeste, qui rehaussait encore son talent. (*Voy.* Clément.) Le traducteur de Virgile fut bientôt connu à la cour; tous les seigneurs, qui y faisaient profession d'aimer et de favoriser les lettres, accordèrent leurs suffrages à Delille, et S. A. R. le comte d'Artois lui donna l'abbaye de Saint-Séverin, dépendant de la généralité du Poitou; de là le titre d'*abbé*, que l'on a souvent donné à notre poète. En 1772, Delille fut nommé à l'Académie française, avec Suard; mais cette nomination n'eut pas de suite. Le maréchal de Richelieu fit entendre au roi que Delille était trop jeune; que Voltaire n'avait été admis dans ce corps qu'à cinquante-cinq ans; en conséquence, l'élection fut annulée. Deux ans après, Delille fut élu de nouveau, et, cette fois, sa nomination fut confirmée par le monarque, qui donna au poète des témoignages d'une estime toute particulière. Il succédait à La Condamine, et fit, lors de sa réception, l'éloge de son prédécesseur, dans un discours rempli d'idées ingénieuses, et exprimées avec élégance, et qui mérite une place parmi les

meilleures productions académiques. Quelques années après, Delille publia son poème des *Jardins*, et l'envie se réveilla plus injuste que jamais; le public fut inondé de critiques; on ne voulut voir que les défauts de l'ouvrage; on lui en supposa même, et l'on oublia les beautés du premier ordre, dont il brille dans le genre descriptif. Une des critiques les plus piquantes, fut une réclamation en vers du *chou* et du *navet*, qui redemandaient leur place dans les *Jardins*. Rivarol disait à cette occasion :

Les jardins passeront, le navet restera.

Rivarol se trompait : les *Jardins* ont trouvé des traducteurs dans toutes les langues, et les critiques se sont évanouies. Un homme d'esprit, envoyant à Delille une brochure dans laquelle son poème était peu ménagé, lui écrivait : « Il faut avouer que vos ennemis sont bien peu diligens ; ils en sont seulement à leur septième critique, et vous en êtes à votre onzième édition. » Delille se montra tout aussi peu sensible à ces critiques qu'aux premières, et il tint toujours la même conduite pour tous ses autres ouvrages; d'ailleurs, il avait fort peu d'ennemis personnels. Isolé de toute espèce de parti, de toute coterie littéraire, il ne dut point ses succès à l'intrigue, mais à son propre mérite; aussi seront-ils plus durables. Intimement lié avec de Choiseul-Gouffier, Delille le suivit dans son ambassade à Constantinople. (*Voy.* CHOISEUL-GOUFFIER.) Il était trop près du beau climat de la Grèce, pour ne pas visiter ces lieux, si pleins d'antiques souvenirs, et qui sont comme la terre classique de la poésie et des arts. Il s'embarqua sur un bâtiment qui relâcha au rivage d'Athènes. En revenant, le canot, qui portait l'ambassadeur et sa suite, fut poursuivi par deux forbans. Tout le monde était consterné ; Delille seul montra du sang-froid et de la gaîté : « Ces coquins-là, dit-il, ne s'attendent pas à l'épigramme que je ferai contre eux. » Enivré de la vue des monumens antiques qu'il parcourut dans Athènes, il écrivit à une dame de Paris une lettre qui eut alors beaucoup de succès, et qui respire le plus vif enthousiasme. « Je ne chercherai pas à vous exprimer mon plaisir, disait-il, en mettant le pied sur cette terre célèbre ; je pleurais de joie. Je voyais enfin tout ce que je n'avais fait que lire ; je reconnaissais tout ce que j'avais connu dès l'enfance ; tout m'était à la fois familier et nouveau ; mais, ce que je n'oublierai de ma vie, c'est la sensation que m'a fait éprouver l'aspect du premier monument de cette ville à jamais intéressante. » Notre poète visita tout ce qu'il y avait à visiter; il examinait tout avec une attention religieuse, et ne pouvait se lasser de contempler ces restes précieux de la belle antiquité. Enfin, il acheva son voyage, et arriva à Constantinople, où il passa l'hiver, et presque tout l'été, à la charmante maison de *Tarapia*, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire, où il avait sous les yeux le magnifique spectacle des innombrables vaisseaux qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore, et du Bosphore dans la mer Noire. Ce spectacle animé, la vue des superbes prairies de l'Asie, souriaient à son imagination active. Il trouvait un plaisir extrême à

déjeûner tous les jours en Asie, et à revenir dîner en Europe. C'est dans ces lieux qu'il travaillait à son Poëme *de l'Imagination*, au milieu des scènes les plus favorables à l'inspiration poétique. Delille, de retour dans sa patrie, reprit ses fonctions de professeur de belles-lettres à l'Université, et de poésie latine au collége de France. Cette dernière place avait été créée pour lui. Un auditoire très-nombreux assistait toujours à ses leçons. C'était avec un plaisir extrême qu'on l'entendait expliquer Juvénal, Horace, et surtout son cher Virgile. La manière expressive dont il lisait les vers, faisait dire à ceux qui l'avaient entendu, que les poètes étaient expliqués quand il les avait lus. Personne ne lisait les vers avec autant de charme que Delille, et c'est pour lui qu'on avait trouvé le mot de *dupeur d'oreilles*. Cependant ses vers n'avaient pas besoin de la séduction du débit pour plaire. Lorsque le poëme des *Jardins* parut, le comte de Schomberg, qui avait trouvé les vers encore plus agréables à la lecture qu'il en fit lui-même, lui dit d'une manière tout à la fois délicate et flatteuse: « Je vous avais toujours bien dit que vous ne saviez pas lire vos vers. » Delille avait été comblé des bienfaits de la cour, sans avoir jamais fait le métier de solliciteur. Sa fortune disparut à la révolution, mais cette perte ne l'abattit pas; sa lyre lui restait: il la fit servir à sa consolation, en faisant des vers charmans sur la pauvreté. En 1793, deux jours avant la cérémonie bizarre et insensée, à laquelle on avait donné le nom de *Fête de l'Être-Suprême*, Robespierre lui fit demander une hymne, qu'il eut le courage de refuser, en répondant, aux menaces qu'on lui faisait, « que la guillotine était fort commode et fort expéditive. » Dans une autre circonstance aussi critique, il montra encore plus de courage. Sur la demande menaçante que lui fit le président du Comité révolutionnaire de sa section, il composa un *Dithyrambe* sur l'immortalité de l'ame, et traita ce sujet dans un sens peu propre à lui concilier les suffrages de ses juges. Aussi, lorsqu'il lut cette pièce à celui qui l'avait demandée, on lui répondit qu'on l'avertirait, lorsqu'il serait temps de la faire imprimer; et, depuis, personne n'en réclama l'impression. En effet, la doctrine du poète ne devait guère plaire aux chefs des factieux. On remarquait, dans ce dithyrambe, qui est un de nos meilleurs morceaux lyriques, deux strophes entre autres, où il peignait, d'une manière neuve, l'effrayante immortalité du coupable, et l'immortalité consolante de l'homme de bien. Il osait dire dans ces temps malheureux:

Oui, vous, qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels;
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu, les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels!

Peu de jours après l'établissement des comités de surveillance, Delille fut arrêté, et ne dut son salut qu'à un maçon, membre du comité du Panthéon, qui prit chaudement sa défense. En 1794, notre poète s'éloigna de Paris, où il ne lui restait plus ni asile, ni appui, et il se retira à Saint-

Diez, où il acheva dans la retraite sa traduction de l'*Énéide*, qu'il avait commencée depuis trente ans. Voyant avec douleur les révolutions qui se succédaient en France, il se réfugia à Bâle, et de là se rendit à Glairesse, village charmant de la Suisse, situé au bord du lac de Bienne, vis-à-vis l'île célèbre de Saint-Pierre, qui fut l'asile du malheureux Rousseau. C'est dans ce pays, rempli de sites pittoresques, que Delille termina l'*Homme des champs* et *les Trois Règnes de la nature*. Après avoir passé deux ans à Soleure, il alla en Allemagne, où il composa le poème de la *Pitié*. Il fit ensuite un séjour de deux ans à Londres, où il traduisit en moins de quinze mois, le *Paradis perdu* de Milton. Cette traduction faite de verve, passe pour un de ses plus beaux ouvrages. Lorsque ses amis le félicitaient dans la suite, sur une entreprise si heureusement terminée, le poète répondait qu'elle lui avait coûté la vie. En effet, à peine avait-il fini de traduire la belle scène des adieux d'Adam et Ève au paradis terrestre, qu'il sentit la première atteinte de la paralysie dont les suites l'ont conduit au tombeau. Delille revint en France en 1802, et publia plusieurs des poèmes qu'il avait composés pendant son émigration. Ils furent accueillis avec le même empressement que ses premiers poèmes, et critiqués avec autant d'amertume et de mauvaise foi. Sollicité plusieurs fois de faire partie de l'Institut, et placé longtemps, sans son consentement, au nombre de ses membres, il n'accepta cette place qu'en 1804, et rentra au sein de la nouvelle Académie avec Suard, Morellet et quelques autres de ses anciens confrères. Toutes les fois que Delille assistait aux séances publiques de l'Académie, un concours nombreux s'empressait pour avoir le plaisir de voir et d'entendre le poète dont on avait lu les ouvrages avec tant de plaisir. Delille est mort le 1er mai 1813, à l'âge de 75 ans. Tout ce que la capitale possédait d'hommes distingués dans les lettres, assistèrent à ses funérailles, et plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe. Sa veuve lui a fait ériger au cimetière du P. La Chaise, un monument simple et tel qu'il l'avait d'avance décrit lui-même dans la dédicace de son poème de *l'Imagination*. Il avait épousé pendant son émigration, Mlle Vaudchamp, qui fut long-temps la compagne de ses voyages, et qu'il appelle son *Antigone* dans plusieurs passages de ses poèmes, en faisant allusion à la cécité dont il fut affligé dans sa vieillesse. Parmi les poètes, tant anciens que modernes, Delille est un de ceux qui ont fait le plus de vers, et de beaux vers. En vain quelques critiques de mauvaise foi, n'ont-ils voulu lui accorder que le titre de *Versificateur;* en vain lui ont-ils refusé celui de poète; ils n'ont pu faire tort qu'à eux-mêmes, aux yeux du public et de la postérité. Delille est toujours poète dans les détails; il donne toujours à sa pensée les formes les plus heureuses; ses vers sont tous empreints du génie poétique. Décrit-il les objets de la nature? c'est un peintre dont la palette est chargée des couleurs les plus riches et les plus variées, et qui sait les employer avec un art vraiment magique. Personne n'a pu l'égaler dans le talent admirable de plier au joug de la poésie les sujets qui

paraissaient lui être le plus rebelles; personne n'a porté aussi loin que lui la perfection de l'harmonie imitative; on en trouve la preuve à chaque page de ses ouvrages. Nous citerons ici un mot charmant du chevalier de Boufflers. Dans une société, où des gens de beaucoup d'esprit niaient l'existence de l'harmonie imitative, Delille lut, pour réponse, des vers où il avait essayé de produire ce genre de beautés, plus rare dans notre langue que dans toutes les autres. Ils sont traduits de Pope, les voici :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore,
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Qu'Ajax soulève un roc et le lance avec peine,
Chaque syllabe est lourde et chaque mot se traîne;
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau,
Le vers vole et la suit aussi prompt que l'oiseau.

« Il a fait, dit M. de Boufflers, en entendant ces vers, comme le philosophe à qui l'on niait le mouvement; il a marché. » La partie faible de Delille (nous ne voulons parler que de ses ouvrages originaux) est dans la conception et dans l'ensemble de ses poèmes; le défaut d'invention s'y fait quelquefois sentir : on y desirerait souvent une marche plus régulière; il semble que le poète a mis dans cette partie une négligence, qui répand quelque chose de vague dans ses compositions; par moment on serait tenté de croire qu'il n'a pas de plan arrêté, et qu'il se laisse aller à l'impulsion d'une muse capricieuse. Mais ces défauts disparaissent le plus souvent sous la perfection des détails; le lecteur oublie facilement le fonds de l'ouvrage, à la vue des tableaux riches et toujours variés que le poète présente sans cesse à son imagination. De l'élégance, de la pureté, une brillante facilité, une harmonie continue, des idées ingénieuses et toujours revêtues des formes de la poésie, voilà les principaux élémens du talent de Delille. On lui a cependant reproché, et avec raison, quelques *Concetti*, quelques graces maniérées, et un peu de ce fard qui gâte partout les couleurs naturelles. Quoi qu'il en soit, Delille a soutenu presqu'à lui seul, pendant près de trente ans, la gloire du Parnasse français; ses ouvrages l'avaient placé seul au premier rang, et le public devenu depuis long-temps assez indifférent pour la poésie, les accueillait toujours avec empressement. En voici la liste : I. *Les Géorgiques de Virgile*, traduites en vers français, Paris, 1769, in-12, 1782, 1785 et 1809; il y en a eu dans tous les formats avec des notes et des variantes; il ne nous reste rien à dire sur cette excellente traduction; le public éclairé a prononcé depuis long-temps. II. *Les Jardins* ou *l'Art d'embellir les paysages*, poème en 4 chants, 1780; Londres, 1800; Paris, 1802. III. *L'Homme des champs*, ou *les Géorgiques françaises*, 1800, traduites en vers latins, par M. Dubois, 1 vol. in-8°, avec le texte en regard. IV. *Poésies fugitives*, 1802. On trouve dans ce recueil des pièces fort agréables. V. *Dithyrambe sur l'immortalité de l'ame, suivi du Passage du Saint-Gothard*, poème traduit de l'anglais de Mme la duchesse de Devonshire, 1802. VI. *La Pitié*, poème en 4 chants, Londres et Paris, 1803. Ce poème a été tronqué dans la

première édition qui parut en France. Une édition complète faite en même temps, fut saisie par la police, et l'un des éditeurs mis en prison. Delille, aussi recommandable par la fermeté et l'indépendance de son caractère, que par la supériorité de son talent, n'avait pas hésité à manifester hautement son amour pour la famille des Bourbons; c'est ce qui fut cause de cette saisie. Le poëme de *la Pitié* retrace les malheurs de la France, et les infortunes de la famille royale, pendant la révolution. On avait injustement reproché à Delille le défaut de sensibilité; cet ouvrage était la meilleure réponse qu'il pût faire à ses détracteurs; ses vers semblent lui avoir été inspirés par la muse des tombeaux. VII. *L'Énéide de Virgile*, traduite en vers français, 1804; 2e édition, 1814. De nombreuses critiques ont été lancées contre cette traduction; elle n'en est pas moins un véritable monument littéraire. Delille s'y montra presque partout digne de servir d'interprète au rival d'Homère. Il n'est au-dessous de son modèle, que dans le 4e livre consacré aux amours de Didon : il y a manqué quelquefois de cette sévérité de goût, de cet abandon passionné, de cette mollesse d'harmonie, de cette vérité d'accent, que Virgile et Racine ont su prêter, l'un à Didon, l'autre à ses amantes tragiques. On pourrait aussi reprocher au traducteur de la prolixité et des négligences; mais ces défauts se perdent dans la vaste étendue de ce travail, et sont d'ailleurs rachetés par des beautés du premier ordre. VIII. *Le Paradis perdu* de Milton, traduit en vers français, 1805; Delille déploya un nouveau genre de talent dans cette traduction; sa muse prit un essor plus hardi pour s'élever à la hauteur du vol sublime de Milton. De tous les ouvrages de notre poëte, c'est peut-être celui où l'on trouve le plus de chaleur et de mouvement. Il égale souvent son modèle dans les peintures fortes et terribles des Enfers, il le surpasse peut-être dans l'expression des voluptés pures du Paradis terrestre. Les Anglais disent qu'il a enrichi Milton; ce qui est certain, c'est qu'il l'a naturalisé en France. IX. *L'Imagination*, poëme en 8 chants, 1806; c'est une suite de tableaux, où se développent toute la magnificence et toute la variété de la poésie descriptive. X. *Les Trois Règnes de la nature*, 1809. XI. La *Conversation*, poëme, 1 vol., 1812; le poëte semble s'être peint lui-même dans cette production. Personne n'avait dans le monde un esprit si facile, si brillant, une gaîté si douce, si inaltérable : personne ne racontait avec plus de charmes, et n'écoutait avec plus d'indulgence. XII. Des *Œuvres posthumes*, 2 vol. On y trouve la traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope. (*Voyez* FONTANES.) XIII. La veuve de l'auteur a publié, en 1817, un poëme de Jacques Delille, intitulé : *Le Départ d'Éden*, suivi d'une *Lettre à deux enfans voyageurs*, 1 vol. in-8°. On assure que dans les dernières années de sa vie, Delille avait travaillé à un poëme *sur la Vieillesse*, et qu'à cette occasion, il disait quelquefois à ses amis, qu'il n'était que *trop plein de son sujet*. Delille est du petit nombre des écrivains qui ont également bien écrit en prose et en vers; la plupart des discours préliminaires de ses ou-

vrages sont des morceaux remarquables. L'article LA BRUYÈRE de la *Biographie universelle* est de lui. Presque tous ses poèmes descriptifs ont été traduits dans plusieurs langues. Il a paru plusieurs éditions complètes de ses œuvres, entre autres une de 17 vol. in-8°; une de 19, même format, et une autre de 19 vol. in-18. L'éloge funèbre de Delille a été prononcé sur sa tombe, par Regnaud de Saint-Jean d'Angely, et MM. Arnaud et Delambre. M. Tissot prononça aussi l'éloge de cet illustre poète dans la chaire de poésie latine au collège de France, où il l'avait remplacé. M. Campenon, auteur du poème de la *Maison des champs*, succéda à Delille dans la seconde classe de l'Institut. Quand M. Campenon s'était mis sur les rangs, on avait fait cette épigramme :

Au fauteuil de Delille aspire Campenon :
Croyez-vous qu'il s'y campe ? — Non.

DELISLE DE SALES (JEAN-BAPTISTE-CLAUDE ISOARD, plus connu sous le nom DE), membre de l'Institut, classe des inscriptions et belles-lettres, né à Lyon en 1743, mort à Paris le 22 septembre 1816, a laissé un grand nombre d'ouvrages. Il en portait lui-même le nombre à 74 volumes; savoir: 41 de l'*Histoire des Hommes*, et 33 d'*Œuvres diverses*. Un bibliographe habile assure qu'il en avait composé encore davantage. Nous n'entreprendrons pas de donner la liste de tous ses écrits ; elle dépasserait de beaucoup les bornes de ce Dictionnaire. On pourra consulter l'*Analyse du catalogue de la Bibliothèque de M. de Sales*, membre de l'Institut, Paris, 1810. On trouvera des détails bibliographiques encore plus satisfaisans dans la *Bibliographie de la France*, année 1817, pages 214 et 228. Le plus volumineux de ses ouvrages est l'*Histoire des Hommes*, avec MM. Meyer et L. S. Mercier, 1781 et suiv., 52 vol. in-12 et atlas, in-4°; 2e édition, 53 vol. in-8°. Les 41 premiers volumes de l'édition in-8° sont de Delisle de Sales, et renferment toute l'Histoire ancienne. La plupart de ses autres écrits traitent de l'histoire et de la politique. Nous remarquerons en finissant, les différens noms qu'il a pris. Son nom de famille était ISOARD, et c'était ainsi qu'on l'appelait dans la congrégation de l'Oratoire, dont il fit partie. Du nom de sa mère, il se fit appeler *de Liste*, en y ajoutant *de Sales*. Dans le même temps, il signait aussi *Delisle de Salse*. Il s'est caché une seule fois sous le masque de *Henri Ophellot de la Pause*; enfin, plusieurs de ses derniers ouvrages sont souscrits seulement de ces mots : *J. de Sales*.

DELISLE (CLAUDE), géographe et historien, né à Vaucouleurs en Lorraine, l'an 1644, d'un père qui était médecin, se fit recevoir avocat; mais l'étude de la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra tout entier à l'histoire et à la géographie. Pour se perfectionner, il vint à Paris, où il donna des leçons particulières d'histoire et de géographie, et compta parmi ses disciples, les principaux seigneurs de la cour, et le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. Ce prince conserva toujours pour lui une affection singulière, et lui donna souvent des marques de son estime. Delisle, mort à Paris, le 2 mai

a donné : I. *Relation historique du royaume de Siam*, 1684, in-12, assez exacte. II. *Abrégé de l'Histoire universelle* depuis la création du monde jusqu'en 1714, Paris, 7 v. in-12, 1731. Cet ouvrage plat, ennuyeux, superficiel, est le fruit des leçons que Delisle avait données sur l'histoire. Il a cependant quelques singularités qui le firent rechercher dans le temps. III. *Atlas historique et généalogique*, Paris, 1718, in-4°. IV. *Traité de Chronologie*, imprimé avec l'*Abrégé chronologique* de Pétau, trad. par Maucroix, Paris, 1730, 3 vol. in-8°. V. Une *Introduction à la géographie*, avec un *Traité de la sphère*, 2 vol. in-12, à Paris, 1746; livre publié sous le nom de son fils aîné.

DELISLE (GUILLAUME), premier géographe du roi, fils aîné du précédent, né à Paris en 1675, commença dès l'âge de 8 ou 9 ans à dessiner des cartes; et ses progrès dans la géographie furent tous les jours plus rapides. A la fin de 1699, il donna une *Mappemonde*, quatre *Cartes* des quatre parties de la terre, et deux *Globes*, l'un céleste, et l'autre terrestre, qui eurent une approbation générale. Ces ouvrages différaient beaucoup de ceux qui avaient paru jusqu'alors. « La Méditerranée, dit Fontenelle, mer connue de tout temps par les nations savantes, toujours couverte de leurs vaisseaux, traversée de tous les sens possibles par une infinité de navigateurs, n'avait que 860 lieues d'occident en orient, au lieu de 1160 qu'on lui donnait; erreur presque incroyable. L'Asie était pareillement raccourcie de 500 lieues; la position de la terre d'Yeso, changée de 1700; une infinité d'autres corrections, moins frappantes et moins sensibles, ne surprenaient que les yeux savans; encore Delisle avait-il jugé à propos de respecter jusqu'à un certain point les préjugés établis, et de n'user point à toute rigueur du droit que lui donnaient ses découvertes; tant le faux s'attire d'égards par une certaine possession où il se trouve toujours! » Ces premiers ouvrages furent suivis de beaucoup d'autres, qui lui méritèrent une place à l'Académie des sciences en 1711, le titre de premier géographe du roi, et une pension en 1718. Delisle, choisi pour montrer la géographie à Louis XV, entreprit plusieurs ouvrages pour l'usage de ce jeune monarque; il dressa une *Carte générale du monde*, et une autre de la fameuse *Retraite des dix mille*. L'illustre élève devint l'émule de son maître. Louis XV a été l'un des monarques de l'Europe qui possédaient le mieux la géographie; il a même composé un petit traité sur cette science. Delisle a composé un *Traité du cours de tous les fleuves*, précieux pour les recherches et pour l'exactitude; sa réputation était si répandue et si bien établie, qu'il ne paraissait presque plus d'Histoire ni de Voyage qu'on ne voulût l'orner de ses cartes. Il travaillait à celle de Malte pour l'*Histoire* de l'abbé de Vertot, lorsqu'il mourut le 25 janvier 1726. Après avoir travaillé plusieurs jours de suite dans son cabinet, il sortit après son dîné, et fut frappé d'apoplexie dans la rue, sans que la connaissance lui soit revenue. Ses cartes, en très-grand nombre et très-estimées, ne sont pas des répétitions de cartes plus anciennes; on voit dans les siennes l'histo-

rien qui recueille les témoignages, et le géographe qui mesure et qui compare. Il devait donner une *Introduction à la géographie*, dans laquelle il aurait rendu compte des raisons qu'il avait eues de faire des changemens aux cartes anciennes; mais sa mort prématurée priva de cette utile production. Il avait donné un grand nombre de Mémoires dans le recueil de l'Académie des sciences, entre autres, sur *la longitude du détroit de Magellan*, année 1720; et *sur la détermination géographique de la situation et l'étendue des différentes parties de la Terre*, 1720. Le nom de ce géographe n'était pas moins célèbre dans les pays étrangers que dans sa patrie. Plusieurs Souverains tentèrent toujours inutilement de l'enlever à la France. Le czar Pierre, dans son voyage à Paris, allait le voir familièrement, pour lui donner quelques remarques sur la Moscovie; et plus encore, dit Fontenelle, pour connaître chez lui, mieux que partout ailleurs, son propre empire. Son éloge a été fait par cet académicien.

DELISLE (Simon-Claude), second fils de Claude, et frère du précédent, né à Paris au mois de décembre 1675, se livra, comme son père, à l'étude de l'histoire. Au rapport de plusieurs bibliographes, il eut une très-grande part à la *Défense de l'antiquité de la ville et du siége épiscopal de Toul*, Paris, 1702, in-8°. On a aussi une édition des *Tables chronologiques du P. Pétau*, trad. en français, Paris, 1708. Il mourut en 1726.

DELISLE (Joseph-Nicolas), frère des précédens, né à Paris en 1688, mort doyen de toutes les grandes Académies, fit de bonnes études au collége Mazarin, et se consacra tout entier aux mathématiques. L'astronomie avait surtout des attraits puissans pour lui. L'éclipse totale de soleil, arrivée le 12 mars 1706, fut comme le signal que la nature sembla donner à son génie. Il ne cessa depuis de faire des observations astronomiques, dont plusieurs sont très-importantes. La place d'élève que l'Académie des sciences lui donna en 1714, fut un nouveau lien pour le jeune astronome. Les Mémoires de cette compagnie furent bientôt ornés de ses réflexions et de ses dissertations. Il proposa, en 1720, de déterminer la figure de la terre en France; et ses vues à ce sujet furent mises à exécution quelques années après. Il fit, en 1724, le voyage d'Angleterre, et y fut très-bien accueilli par Newton et Halley. Le premier lui fit présent de son portrait, et le second de ses tables astronomiques, qui ne furent publiées que long-temps après. La Société royale, et successivement toutes les compagnies savantes de l'Europe, s'empressèrent de s'associer Delisle. Appelé en Russie en 1726, par l'impératrice Catherine, pour y former une école d'astronomie, il y obtint une pension considérable, et un observatoire vaste, commode, et ne revint dans sa patrie, en 1747, qu'après s'être signalé par des travaux immenses en géographie et en astronomie. Il les continua à Paris, où il était professeur au collége royal, et y forma des élèves dignes de lui, entre autres Lalande et Messier. L'Académie des sciences lui reprocha d'avoir accepté les dons d'une puissance étrangère; ce qui le décida à demander sa retraite.

Delisle termina sa longue et utile carrière en 1768, à quatre-vingts ans, dans une sorte d'indigence, laissant un grand nombre de porte-feuilles, remplis de plusieurs collections précieuses, qui peuvent être très-utiles aux astronomes, aux géographes, aux navigateurs. Nous avons encore de lui : I. D'excellens *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'astronomie*, 1738, en 2 vol. in-4°. II. Divers *Mémoires*, insérés dans ceux de l'Académie des sciences, et dans quelques journaux. III. *Mémoires sur les nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, 1752, in-4°; c'est le plus important de tous ses ouvrages en géographie. Enfin, il aurait pu, sans doute, en donner un bien plus grand nombre ; mais la vaste étendue de ses projets faisait qu'il rassemblait beaucoup et qu'il publiait peu. Le roi acheta, du vivant de Delisle, toute la bibliothèque et les manuscrits de ce savant. Elle fut placée après sa mort, dans le dépôt des plans et des journaux de la marine, alors dépôt public, ouvert aux marins et aux amateurs.

DELISLE (Louis), autre frère des précédens, astronome distingué, membre de l'Académie des sciences, fit le voyage de Russie avec son frère, et s'embarqua, en 1741, avec le capitaine Bering, *voy.* Bering (Vitus) pour aller faire des découvertes. Le mauvais état de sa santé le força de revenir au port d'Avatcha, où il mourut le 22 octobre 1741. Il avait donné des *Observations astronomiques* dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1729. On a aussi de lui : *Recherches du mouvement propre des étoiles fixes par des observations d'Arcturus faites par Picard, et comparées avec de pareilles observations faites au Luxembourg*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences. Delisle avait pris le nom de *La Croyère*, qui était celui de sa mère.

DELISLE (Dom Joseph), religieux bénédictin, abbé de Saint-Léopold de Nanci, était natif de Brainville dans le Bassigny. Il avait d'abord été militaire, mais cet état n'étant pas conforme à ses goûts, il avait embrassé la vie monastique. Il professa les belles-lettres, la théologie et la philosophie dans plusieurs maisons de sa congrégation, et mourut à Saint-Mihiel, le 24 janvier 1766. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Vie de M. Hugy, calviniste converti*, Nanci, 1731, in-12. II. *Traité dogmatique et historique, touchant l'obligation de faire l'aumône*, Neufchâteau, 1736, in-8°. III. *Défense de la vérité des martyrs de la légion Thébaine*, Nanci, 1737, in-8°. IV. *Histoire de l'ancienne ville et abbaye de Saint-Mihiel*, Nanci, 1758, et un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

DELISLE DE LA DREVETIERE (Louis-François), issu d'une famille noble du Périgord, né à Suze-la-Rousse en Dauphiné, mort au mois de novembre 1756, dans un âge assez avancé, et dans un état assez voisin de l'indigence, vint finir ses études à Paris. Il fit ensuite son droit dans le dessein de suivre le barreau ; mais l'amour du plaisir et des lettres le détourna de cette carrière. Son père ne pouvant le soutenir à Paris, Delisle se vit réduit à vivre de ses talens. Il travailla pour le théâtre Italien.

En 1721, il publia sa comédie d'*Arlequin sauvage*, pièce qu'on voit toujours avec plaisir, malgré quelques défauts. En 1722, il fit représenter *Timon le Misanthrope*, qui eut le plus grand succès. L'année suivante il donna *Arlequin au banquet des sept Sages*, comédie qu'on recevrait peut-être mieux aujourd'hui qu'elle ne le fut alors, parce que le goût de la philosophie n'était pas dominant. Cette pièce fut suivie du *Banquet ridicule*. Il mit au jour, en 1725, sa comédie du *Faucon*, ou les *Oies* de Boccace. On a encore de lui: *Essai sur l'amour-propre*, poème, 1738, in-8°; la *Découverte des Longitudes*, in-12, 1740; *Danaüs*, tragédie, 1752; le *Berger d'Amphryse; le Valet auteur; Arlequin astrologue; Arlequin Grand-Mogol, etc.*; et quelques *Pièces de Vers*, recueillies en un seul volume. Il donna en 1733, sa tragédie de *Danaüs*, qui tomba tout à plat, et qui méritait bien cette chute. Delisle, d'un caractère fier, taciturne et rêveur, ne pouvait s'abaisser qu'auprès des grands; encore disait-il « qu'il y avait trop à souffrir dans leurs antichambres. »

DELISLE, littérateur aimable, se fit un nom par de *jolis couplets* répandus à la cour, ce qui l'avait fait surnommer *Delisle-Noëls*. Beaucoup de facilité et un talent agréable l'appelèrent auprès du duc de Choiseul, et dans la maison de Rohan; enfin il était attaché à M. le comte d'Artois, qui lui avait donné une pension, et auquel il a légué tous ses manuscrits; on croit qu'ils contiennent des choses fort curieuses. Il mourut en mars 1784.

DÉLIUS ou DILIUS (QUINTUS), un des généraux d'Antoine envoyé vers Cléopâtre pour l'obliger à venir rendre compte de sa conduite, persuada à cette reine de paraître devant le conquérant, dans la plus riche parure. Elle le crut, et elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J.-C. Délius passa sa vie à changer de parti, et servit tour à tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octave, quitta l'un pour l'autre, suivant ses intérêts, ce qui lui fit donner les noms de *Cheval des relais de la république*, et de *Voltigeur des guerres civiles*. Il avait écrit l'*Histoire de son temps*.

DÉLIUS (CHRISTOPHE-TRAUGOTT), minéralogiste, né en Thuringe en 1730, mort le 21 janvier 1779 à Florence, pendant un voyage qu'il fit aux eaux de Pise, se distingua par ses connaissances minéralogiques, exerça à Vienne la charge de conseillier aulique et de référendaire au département des mines et des monnaies. Son principal ouvrage porte le titre: *Anleitung zur Berg-Baukunst*, etc., Vienne, c'est-à-dire: *Art d'exploiter les mines relativement à la théorie et à la pratique*, 1773, in-4°, avec 24 grandes planches. Ce livre fut traduit en français par les ordres de Louis XVI, et imprimé aux frais du gouvernement, sous ce titre: *Traité sur la science de l'exploitation des mines*, etc., Paris, 1778, in-4°.

DÉLIUS (HENRI-FRÉDÉRIC), médecin, né à Wernigerode en Saxe, le 8 juillet 1720, exerça d'abord sa profession dans sa ville natale, puis il fut nommé en 1747 médecin-physicien adjoint de Bareuth. Ses profondes connaissances en médecine, le firent appeler comme professeur à l'université d'Erlang,

et en 1750 il obtint le titre de conseiller. La plupart des Sociétés savantes de l'Europe s'étaient empressées de lui ouvrir leurs portes, et il fut élu, en 1787, membre de l'Académie des curieux de la nature, et proclamé président de cette même société l'année suivante. La considération dont il jouissait lui fraya aussi la route des distinctions civiles; il devint successivement noble de l'empire, archiâtre et comte Palatin. Il mourut le 22 octobre 1791. Ce savant et laborieux médecin n'a attaché son nom à aucun ouvrage étendu, ou d'une importance majeure; mais le nombre de ses opuscules est considérable; ce sont de petits Traités, des Programmes, des Discours, des Dissertations inaugurales, et quelques Morceaux insérés dans divers écrits périodiques. Nous n'entreprendrons pas d'en donner ici une notice détaillée, qui d'ailleurs excéderait de beaucoup les bornes que nous impose le plan de cet ouvrage, nous indiquerons seulement les sources où l'on pourra les trouver. Voyez *la Prusse littéraire* de Denina, le *Recueil* de Boek, et le *Nécrologe* de Schilchtegroll.

DELLA MARIA (Dominique), né à Marseille en 1778, d'une famille italienne, se sentit tellement dominé par le goût de la musique, qu'il s'y livra tout entier. A 18 ans, il avait déjà composé un grand *Opéra* qui fut représenté dans sa ville natale. Il partit ensuite pour l'Italie, où il passa dix ans à étudier sous plusieurs maîtres. Le dernier fut Paësiello. Imbu des leçons de ce grand maître, il composa six *Opéras comiques*, dont trois eurent beaucoup de succès; mais celui de tous qu'il estimait le plus était le *Maestro di capella*. Il revint en France, et fit à Paris l'essai de ses talens; *Le Prisonnier*, *l'Oncle et le Valet*, *le Vieux Château*, *l'Opéra comique*, et quelques autres ouvrages donnés successivement et dans moins de deux ans, attestèrent le génie musical de l'auteur et sa fécondité. Un chant aimable et facile, un style pur et élégant, des accompagnemens légers et brillans, et des pensées charmantes caractérisent toutes les productions de ce célèbre compositeur; il mourut à la suite d'une grave imprudence en 1800, à la fleur de son âge.

DELLE (Claude), religieux dominicain, natif de Paris, dans le 17e siècle, se distingua comme prédicateur et comme professeur. Il mourut le 14 octobre 1699, laissant un ouvrage intitulé: *Histoire ou Antiquités de l'état monastique*, Paris, 1699, 4 vol. in-12; ouvrage très-savant, mais où l'on désirerait quelquefois plus d'ordre et de critique.

DELLON (C.), médecin et voyageur français, né vers 1649, partit jeune encore, en 1668, du Port-Louis sur un vaisseau de la compagnie royale, visita l'île Bourbon, Madagascar, la côte de Malabar, Surate; puis il alla en Chine, et se fixa à Daman. Il y vivait tranquillement, lorsqu'il fut arrêté par ordre de l'inquisition portugaise. Il resta fort longtemps dans les cachots du saint-office. Enfin, le 25 janvier 1676, après qu'on l'eut revêtu du *san-benito*, vêtement destiné aux sorciers et aux hérétiques; après qu'on l'eut déclaré excommunié, banni des Indes, dépouillé de ses biens, et condamné à servir dans les galères du Portugal, on l'embarqua les fers aux pieds sur un

vaisseau qui se rendait au Brésil ; de là il passa à Lisbonne, où le crédit du premier médecin de la reine de Portugal, qui était Français, fit annuler le jugement de la sainte inquisition. Dellon passa en France, où il exerça sa profession de médecin ; il s'attacha ensuite aux princes de Conti. On croit qu'il vivait encore en 1709. On a de lui : I. *Relation d'un voyage fait aux Indes orientales*, Paris, 1685, 2 vol. in-12. II. *Traité des maladies particulières aux pays orientaux et dans la route*, Amsterdam, 1699, 1 vol. in-12 ; il se trouve aussi avec l'ouvrage précédent. III. *Relation de l'inquisition de Goa*, Leyde, 1687, in-12 ; Paris (Hollande), 1688, in-12. Ces divers ouvrages sont curieux et assez bien écrits.

DELMACE (Flavius Julius Delmatius), petit-fils de Constance-Chlore, était neveu de Constantin, qui aimait en lui un excellent naturel et des talens distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devait posséder ces provinces en propre ; mais après la mort de Constantin, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnaître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendaient à la succession impériale. Delmace fut de ce nombre. Ce prince méritait un meilleur sort ; il avait les bonnes qualités de Constantin, sans en avoir les défauts. Delmace prend sur ses médailles le titre de *Nobilis Cesar*. On en voit plusieurs à la bibliothèque du Roi, quoiqu'elles soient fort rares. *Voyez* Calogera.

DELMINIO. *Voyez* Camillo.

DELMONT (Déodat), peintre, né à Saint-Tron en 1581, mort à Anvers en 1634, reçut une éducation distinguée et devint savant dans les langues anciennes, dans la géométrie et l'astronomie. Il fut employé dans sa jeunesse, en qualité d'ingénieur, par la cour d'Espagne, et il eût suivi pour toujours cette profession, si la vue des tableaux de Rubens, et l'amitié de ce grand artiste, n'eussent développé son goût et ses talens pour la peinture. Delmont le suivit en Italie ; et, à son retour à Anvers, il répandit dans cette ville plusieurs ouvrages très-estimés. Les principaux sont une *Adoration des rois* pour les religieuses d'Anvers ; une autre pour l'église de Notre-Dame ; une autre et un *Portement de croix* pour les jésuites. La composition en est noble, le dessin correct, la couleur et la touche savantes.

DELOBEL (Nicolas), peintre médiocre, mort à Paris en 1763, à 70 ans, était peintre ordinaire du roi.

DELOEUVRE (E. Xavier), comédien et auteur, mort le 24 avril 1817, dans le département de Maine-et-Loire, où il a été assassiné. Il était âgé d'environ 60 ans. On a de lui : I. *Les Deux Épouses*, comédie en 3 actes, Paris, 1805, in-8°. II. *Le Jeune Homme enlevé*, comédie historique en 1 acte et en prose, jouée à l'Ambigu-Comique le 5 thermidor an 13, Paris, 1806, in-8°. III. *Le Mari incognito*. IV. *Sophronie d'Alphonse*, comédie en 3 actes.

DELORME (Philibert), né à Lyon vers le commencement du 16e siècle, mort le 9 février 1577 ; distingué par son goût pour l'ar-

chitecture, alla, dès l'âge de 14 ans, étudier en Italie les beautés de l'antique. De retour en France, son mérite le fit rechercher à la cour de Henri II, et dans celle des rois ses fils. Delorme a bâti, par ordre du roi Henri II, pour Diane de Poitiers, le beau château d'Anet, situé sur la rivière d'Eure. En homme habile, il s'est singulièrement distingué dans la construction de ce monument considérable, par l'élégance de l'architecture et par la richesse des ornemens. Le château d'Anet, ayant été détruit pendant la révolution, M. Alexandre Lenoir en a fait transporter à Paris les façades principales, qu'il a fait replacer dans la première cour du Musée des monumens français. On voyait à ce même Musée le beau mausolée de François Ier, dont on doit la composition et le dessin à Philibert Delorme; mais il vient d'être transféré et réédifié dans l'église royale de Saint-Denis; il a aussi donné un ouvrage *sur la Coupe des charpentes*. Ce fut Delorme qui fit le fer à cheval de Fontainebleau, et qui conduisit plusieurs magnifiques bâtimens dont il donna les dessins, comme le château de Meudon, de Saint-Maur-lès-Fossés, le palais des Tuileries, l'église de Saint-Nizier de Lyon, etc.: il orna aussi et rétablit plusieurs maisons royales. La chapelle de Villers-Cotterets a de cet architecte un portique d'ordre corinthien, remarquable par son goût et par sa construction. N'ayant point à sa disposition de pierres assez étendues pour y tailler des colonnes d'un seul morceau, Delorme les fit de quatre tambours, et imagina de cacher, par des ornemens et des moulures, les joints de leurs assises. C'est probablement à cet essai que l'on doit ces colonnes à tambour de marbre et à bandes sculptées, qu'il a employées au pavillon du milieu des Tuileries. Un des plus remarquables ouvrages de Delorme fut le tombeau des Valois, construit près de l'église de Saint-Denis. Il fut démoli en 1719, et il n'est presque plus connu que par les estampes qu'en a données Marot. Delorme fut fait aumônier et conseiller du roi, et on lui donna l'abbaye de Saint-Éloi et celle de Saint-Serge d'Angers. Ronsard ayant publié une satire contre lui, intitulé *La Truelle crossée*, Delorme s'en vengea, en faisant refuser la porte du jardin des Tuileries, dont il était gouverneur, au satirique, qui crayonna sur la porte ces trois mots en lettres capitales : FORT. REVERENT. HABE. L'architecte, qui entendait fort peu le latin, crut trouver une insulte dans ces paroles, et s'en plaignit à la reine Catherine de Médicis. Ronsard répondit que ces trois mots étaient latins, et le commencement de ces vers du poète Ausone, qui exhortait les hommes nouvellement élevés par la fortune à ne point s'oublier :

Fortunam reverenter habé, quicumque repenté
Dives ab exili progrederère loco.

La reine fit des réprimandes à l'orgueilleux abbé, et dit tout haut « que les Tuileries étaient dédiées aux Muses. » On a de Delorme : I. *Dix Livres d'Architecture*, 1568, in-fol.; réimprimés dans le parallèle de l'architecture antique et moderne, ensuite à Paris en 1626, ou Rouen, 1648, 2 tom. en 1 vol. in-fol. II. Un *Traité sur la manière de bien bâtir et à petits frais*, Paris, 1561 et 1568, in-fol. Le

nom de Delorme a acquis depuis quelques années une célébrité nouvelle, par la méthode de charpente de son invention, reproduite par MM. Legrand et Molinos : elle consiste à substituer aux formes des charpentes ordinaires, dans les toitures, etaux chevrons, des courbes composées de deux planches de bois assemblées en coupe et en liaison, entretenues dans leur position par des mortaises, dans lesquelles on introduit des liernes percées à distance convenable, et remplies par des coins qui serrent les courbes et les empêchent de s'incliner.

DELORME (Jean), né à Moulins en Bourbonnais en 1547, étudia la médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur en 1577. Après quelques années de pratique, il vint s'établir à Paris, et il y exerça sa profession avec tant de succès, qu'en 1606 il fut nommé premier médecin de Louise de Lorraine, épouse de Henri III, et de Marie de Médicis, sous Henri IV, dont il fut aussi médecin ordinaire. Delorme eut le bonheur de réussir, contre l'opinion de Dulaurens, premier médecin du roi, et l'avis même d'Hippocrate, en faisant saigner la reine pour une violente diarrhée. Il se fondait sur ce passage: *Fluente alvo, venam non secabis.* La reine était grosse, elle avait mangé trop d'abricots, et avait une forte fièvre. « Elle fut saignée sur l'avis de Delorme, dit Gui-Patin, et guérit. » Attaché à la cour pendant une longue suite d'années, il s'y fit généralement estimer, et obtint dans sa vieillesse une honorable retraite à Moulins, sa patrie. Louis XIII, revenant victorieux du Languedoc, en 1622, avec la reine-mère, lui fit l'honneur de prendre ses logemens chez lui, en témoignage de sa haute estime.

DELORME (Charles), né à Moulins en 1584, fils du précédent, prit également ses degrés en médecine à Montpellier, fut reçu docteur en 1607, et soutint quatre thèses à cette occasion. Il examina dans la première, « si les amoureux et les fous pouvaient être guéris par les mêmes remèdes, » et décida pour l'affirmative. Cette guérison est possible en effet; mais très-difficile. Ce célèbre médecin passa de Paris à Montpellier, et fut très-recherché par les malades et par ceux qui se portaient bien; il rendait la santé aux uns, et inspirait la gaîté aux autres. Il mourut à Moulins en 1678, à 94 ans. L'enjoûment de son caractère contribua sans doute à sa longue vie. Il avait épousé à 86 ans une jeune fille, à laquelle il survécut encore. On a de lui : *Lauri Apollinares*, in-8°, Paris, 1608. C'est un recueil de ses thèses : la plupart roulent sur des sujets intéressans. L'abbé Saint-Martin a publié : *Moyens faciles et éprouvés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans*, 1682, in-12, 1683, in-12. Quelque réputation qu'ait eue ce médecin pendant sa vie, on ne le connaît plus que par les bouillons rouges qu'il mit à la mode, que tout le monde prenait de son temps, dont beaucoup de malades se trouvaient bien, et qu'on ordonne encore quelquefois. Ces bouillons si vantés n'étaient dans le fond que des bouillons altérans avec des racines et des herbes, où l'on ajoutait des racines d'oseille pour leur donner la couleur rouge. Delorme rendit de grands services à l'humanité pendant la

peste qui désola la capitale en 1619. Voici, d'après l'abbé de Saint-Martin, l'invention singulière dont il se servit pour s'en garantir. « Il » se fit faire, dit-il, un habit de » maroquin, que le mauvais air » pénètre très-difficilement, il » mit en sa bouche de l'ail et de » la rhue, il se mit de l'encens » dans le nez et les oreilles, cou» vrit ses yeux de besicles, et en » cet équipage assista les malades, » et il en guérit presqu'autant qu'il » donna de remèdes. » Le même Saint-Martin parle des moyens que Delorme employa huit ans après au siége de La Rochelle. « Une infinité de soldats de l'ar» mée du roi mouraient du flux de » sang; Delorme en guérit plus » de dix mille, en faisant faire du » feu de vieilles savates sous des » siéges sur lesquels il les faisait » seoir tout nus, et il arrêta tout» à-fait le cours de ce mal dange» reux. »

DELORME (MARION), célèbre courtisane française, née vers l'an 1612 ou 1615, d'une famille bourgeoise de Châlons en Champagne, fut aimée jusqu'à la folie par Henri d'Effiat de Cinq-Mars, favori de Louis XIII, et devint ensuite maîtresse du cardinal de Richelieu. Le grand Condé l'aima beaucoup; et les frondeurs tenaient chez elle leurs assemblées les plus secrètes. Mazarin, qui en fut instruit, voulut la faire enlever; mais elle avait des amis jusque dans le cabinet du ministre. Elle fut instruite de l'ordre, et se sauva. On la supposa malade, et bientôt après morte. Elle vit passer son convoi sous ses fenêtres, et plusieurs de ses amans qui le suivaient en pleurant de bonne foi. Loret en parle aussi dans sa *Muse historique* (2 juillet 1650):

La pauvre Marion Delorme,
De si rare et plaisante forme,
A laissé ravir au tombeau
Son corps si charmant et si beau.

La nuit qui suivit cette étrange cérémonie, elle partit pour l'Angleterre, où elle épousa un lord fort riche, qui mourut au bout de quelques années, en lui laissant une grande partie de son bien. Elle réalisa sa fortune pour finir sa vie en France. Entre Dunkerque et Paris, elle fut attaquée par des voleurs qui, de toutes ses richesses, ne lui laissèrent pas une obole. Cependant leur chef, lui trouvant encore quelques attraits, l'emmena et l'épousa. Peu après, devenue veuve, et restée avec 4,000 livres de rente, elle vint s'établir au Marais, avec un laquais et une femme de chambre. Après une absence de plus de 30 ans, il lui prit fantaisie d'aller à Versailles; et la première personne qu'elle rencontra dans la galerie, fut Ninon, sa meilleure et sa plus ancienne amie. Elle se présente pour l'embrasser, et n'en est pas reconnue. Ce qui était un effet tout simple de l'âge, lui parut un effet cruel de sa destinée. Elle revient à Paris le cœur navré, et tombe malade. Son laquais et sa femme de chambre font le complot de la voler, et lui enlèvent son argenterie, son argent et jusqu'à son contrat de rente. Marion Delorme reste vingt-quatre heures sans secours et sans ressources. Un voisin monte par hasard chez elle; elle lui raconte son dernier malheur. Celui-ci s'informe si elle a des parens et des amis. « Des parens! je n'en ai pas connu, dit-elle; mais l'autre jour j'avais encore une amie; elle vient de me renier.........» Le brave voisin court dans la rue des Tour-

nelles, où demeurait Ninon, et revient, les larmes aux yeux, lui apprendre qu'elle est morte la veille. Ce dernier coup l'accable, et quelques heures après elle cessa de vivre. Elle était alors âgée de 85 ans. Dans les Mémoires de la vie du comte de Grammont, l'auteur s'exprime sur Marion Delorme et Ninon de Lenclos de la manière suivante : « Ces deux courtisanes, dit-il, partagèrent tous les suffrages de la cour; cependant il s'en fallait beaucoup que Marion Delorme eût le mérite de Ninon. Le génie de Ninon était ferme, étendu, élevé, noble, celui d'un vrai philosophe. Marion n'était que vive, spirituelle et amusante. L'une s'était fait un système de ses plaisirs, et raisonnait jusque dans les bras de la volupté; l'autre donnait tout au tempérament. L'esprit, dans Ninon, guidait le sentiment; le sentiment de Marion était le guide de l'esprit. On était séduit par les charmes de Marion, mais on pouvait s'en dégager par la réflexion; plus on réfléchissait sur le mérite de Ninon, moins on était disposé à la quitter. Les infidélités de Marion chagrinaient ses amans, et les écartaient; Ninon était infidèle avec tant de raisonnement, qu'on se voulait du mal de l'en blâmer. On ne se fût point attaché à Marion, si elle n'eût été que belle. C'était son premier mérite. Ce n'était que le second de Ninon; et, sans beauté, elle se fût fait une cour et des adorateurs : on oubliait presque ses charmes en faveur de son esprit, de son caractère et de ses entretiens; mais, avec Marion, on ne voyait qu'une créature toute charmante, qui avait de l'esprit et de l'enjoûment, parce qu'elle était belle. Un homme sage, sans passion, pouvait aimer Ninon; il suffisait de penser auprès d'elle pour lui rendre hommage. Mais on n'aimait Marion que parce qu'on était jeune, et qu'on oubliait sagesse et philosophie avec elle. La nature semblait s'être épuisée pour la figure de Marion, ce n'était que la moitié des dons qu'elle avait accordés à Ninon; les plus précieux étaient ceux du caractère et de l'esprit. Ajoutons pour dernier coup de pinceau à leur portrait, que l'une était, à la conduite près qu'on exige du sexe, telle qu'on voudrait que fussent toutes les femmes, et l'autre ce qu'elles sont ordinairement, lorsqu'elles sont aimables et coquettes.....»

DELORME (Antoine), graveur à l'eau forte, né à Paris en 1653, fit un mauvais usage de son talent. L'autorité ne l'aurait peut-être pas recherché s'il s'était contenté de publier des sujets libres; mais des pièces allégoriques contre les grands l'ont fait mettre en prison, où il est mort en 1723.

DELPAPA. *Voy.* PAPA.

DELPHIDIUS (Attius Tiro), fils du rhéteur Attius Patère, professeur de rhétorique à Bordeaux, au 4e siècle, Gaulois d'origine, se fit un grand nom par ses poésies et par son éloquence; mais il ternit ses talens par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358, il accusa de péculat devant Julien, alors César, Numérius, gouverneur de la Gaule Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputait. Delphidius ne pouvant les prouver : « Quel coupable s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes ? Julien répondit par ces belles paroles : Eh qui sera innocent, s'il suffit d'accu-

ser ? On ignore l'époque de sa mort.

DELPHINUS. *Voyez* DELFINO.

DELPHIUS. *Voy.* DELFT.

DELPHUS (EGIDIUS) ou GILLES *de Delft*, docteur de Sorbonne, né à Delft, jouissait de son temps d'une grande considération de doctrine. Il fut l'ami d'Érasme, qui rapporte qu'il avait traduit en vers presque toute la Bible. Il a laissé quelques *Traités de théologie;* un *Commentaire* sur Ovide, *de remedio amoris*, imprimé à Paris en 1495, in-4°; une *Traduction en vers hexamètres* des sept psaumes pénitentiaux, avec quelques autres *Poésies*, à Paris, sans date, mais chez Antoine Denidel, qui imprimait de 1497 à 1501. Un Poème de *Causis ortûs mortisque Christi*, également sans date, mais probablement de 1511 ou 1516, à Paris. Dans la dédicace de ses *Psaumes pénitentiaux* à l'évêque du Puy, aumônier du roi (Louis XII), l'auteur demande à ce prélat des secours pour fournir à la dépense nécessaire du bonnet de docteur qu'il allait prendre. — Il ne faut pas confondre cet Egidius Delft avec un autre *Egidius Delphensis*, prêtre à Paris, interprétateur de l'*Aurora* de Pierre Riga, sur la fin du 12° siècle. On lui doit aussi un poème de *Pœnis ad Inferos*. — DELPHUS ou DELPHIUS (Jean), coadjuteur de l'évêché de Strasbourg, assista au colloque tenu à Worms, en 1541, pour la pacification de l'Église. On a de lui : I. *De potestate pontificis*, Cologne, 1580, in-8°. II. *De notis Ecclesiæ*, ibid.

DELPHIUS (MARTIN), docteur de Sorbonne, auteur d'un traité de l'instruction de l'orateur, sous le titre de *Instituendo fermè ab uberibus oratore*, 1482.

DELPO (PIETRO), peintre et graveur, né à Paris en 1610, mort à Rome en 1692, vint à Rome suivre l'école du Dominiquin. Ses tableaux, peu recherchés, sont néanmoins bien dessinés. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets d'après Le Poussin, Annibal Carrache, et autres.

DELPUECH - COMEYRAS. *Voy.* COMEIRAS.

DELPUITS (JEAN-BAPTISTE BOURDIER), ancien jésuite, était né en Auvergne, vers 1736. Il resta dans la société jusqu'au moment de sa suppression, et ne fut pas compris dans les arrêts de bannissement lancés contre les jésuites profès, attendu qu'il n'avait pas encore fait les derniers vœux. Après la révolution, il devint chanoine honoraire de Notre-Dame, et rendit de grands services à la religion en donnant de fréquentes retraites. Il mourut le 15 décembre 1811. On a de lui : un *Abrégé des vies des Saints*, de l'abbé Godescard, 4 vol. in-12.

DELRIO (MARTIN-ANTOINE), né à Anvers vers 1551, mort à Louvain le 29 octobre 1608, fut en 1574 reçu docteur à Salamanque. Il se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé, avec autant de fidélité que de prudence, la charge de conseiller du parlement de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent, dans les Pays-Bas, à enseigner la philosophie, les langues et les lettres sacrées. Tout son temps était partagé entre la prière et l'étude. Il aimait la tranquillité ; et ce furent en partie les troubles des Pays-Bas, qu'il prévoyait ne devoir pas finir sitôt, qui le dégoûtèrent du monde, et lui inspirèrent le dessein de chercher la paix dans l'état religieux.

Ce jésuite, dès l'âge de 20 ans, mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse, son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : I. Ses *Disquisitiones magicæ*, Louvain, 1599; à Mayence, in-4°, 1624. Duchesne en donna un Abrégé en français, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires qui amusent sa crédulité, cet ouvrage eut beaucoup de cours. II. Commentaires *sur la Genèse*, le *Cantique des Cantiques et les Lamentations*, 3 vol. in-4°. Ces Commentaires, imprimés à Lyon, la *Genèse* et *Jérémie* en 1608, et le *Cantique des Cantiques* en 1607, sont en latin. «L'auteur, dit Nicéron, savait le latin, le grec, l'hébreu et le chaldaïque. Mais il faut qu'il n'ait su ces dernières langues que légèrement, ou qu'il lui ait manqué quelque autre chose pour s'appliquer utilement à l'explication de l'Ecriture, puisque les savans n'ont pas témoigné faire beaucoup de cas de tout ce qu'il a fait en ce genre. » III. *Les Adages sacrés de l'ancien et du nouveau Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tomes in-4°. IV. Trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Ecriture Sainte;* ouvrage qui peut servir aux prédicateurs. V. *Commentaires et paraphrases sur les Tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragmens qui nous restent des anciens tragiques latins, Anvers, 1574, 1593, in-4°. VI. *Commentarius rerum in Belgio gestarum à Petro Henriquez de Azevedo, addito Tractatu de tumultibus Belgicis*, Cologne, 1611, in-4°; sous le nom de *Rolandus Miriteus Onatinus*, anagrame du sien; il laissa aussi des commentaires sur *Claudien*, et plusieurs autres ouvrages. Delrio avait beaucoup de lecture et de savoir; mais il était, dit Nicéron, fort crédule et fort prévenu. Son style est assez pur, mais dur et affecté. — Il a existé un Jean Delrio de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des commentaires *sur le Psaume* 118, in-12, 1617.

DEL SOLE. *Voyez* SOLE (DEL).

DÉLU. Après la mort de Djay-Tchoud, l'empire de l'Inde était demeuré aux mains de son fils, prince faible et peu capable de régner. Délu, son oncle, l'homme le plus intrépide de son siècle, et prince doué des vertus qui font un grand roi, mais déjà avancé en âge, lui ôta le sceptre. Les premiers temps de son règne furent heureux; il en profita pour fonder la ville de Dehli, dont le nom est formé du sien. Déjà quatre ans s'étaient écoulés, lorsque Four ou Porus, parent du monarque, et gouverneur de Comaoùn se révolta contre lui, et marcha sur Kinodj, sa capitale. Délu à cette nouvelle, assemble ses troupes, vole à sa rencontre; mais la fortune trahit son courage, que l'âge n'avait pu abattre. Délu, défait par les rebelles, et fait prisonnier, fut enfermé dans la forteresse de Rhodas, où il termina ses jours quelque temps après.

DELUC (GUILLAUME-ANTOINE), naturaliste, frère cadet du célèbre physicien du même nom, naquit à Genève, en 1729. Dès sa plus tendre enfance, il manifesta un goût très-vif pour l'histoire naturelle, et il s'associa de bonne heure aux travaux de son frère. Il visita en 1756 et 1757 le Vésuve, l'Etna et l'île de Vulcano, et en

rapporta une riche collection de produits volcaniques, dont il augmenta le précieux cabinet qu'il possédait. Les coquillages fossiles fixèrent aussi son attention, et, cherchant à en déterminer les analogues vivans, il en trouva cent espèces dont l'identité n'est plus douteuse. Il mourut le 26 janvier 1812, laissant un grand nombre d'observations inscrites dans les *Recherches sur les modifications de l'Athmosphère*, et dans les *Lettres physiques* de son frère. Il a aussi donné des Mémoires fort estimés dans le *Journal de physique*, de 1798 jusqu'en 1804; dans la *Bibliothèque Britannique*, depuis 1800 jusqu'en 1809, et dans le *Mercure de France* pendant 1806 et 1807. Son style se fait remarquer par une élégante simplicité; ce savant aimait beaucoup la musique et l'étude des médailles.

DELUSSE, professeur de flûte, facteur d'instrumens, musicien de l'Opéra-Comique, publia dans le 18ᵉ siècle plusieurs écrits sur son art: I. *L'Art de la flûte traversière*, 1760. II. *Lettre sur une dénomination nouvelle des sept degrés de la gamme*. III. *Recueil de romances historiques, tendres et burlesques, tant anciennes que modernes, avec les airs notés*, 1768, in-8°. Delusse fit la musique de *l'Amant statue*, paroles de Guichard, qu'il ne faut pas confondre avec une autre pièce du même nom dont Daleyrac fit la musique. Il renouvela aussi des Anciens la flûte à deux tuyaux, à laquelle il donna le nom de *Flûte Harmonique*.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né à Gand en 1695, mort à Nivelle le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *Statues* qui ornent la façade du palais, la *Chaire* de la cathédrale de Gand, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monumens de ses talens. Sa manière dirigée et formée par les modèles antiques avait plus de force que de graces, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse, et le duc Charles de Lorraine ont estimé et récompensé cet artiste célèbre.

DEMABUSE (Jean), peintre, né à Maubeuge en 1499, fit de longues études en Italie, et en rapporta dans sa patrie le goût du naturel et du beau. Il fit plusieurs tableaux pour différentes villes de la Hollande. On voyait à Middelbourg un tableau d'autel de sa main, représentant une *Descente de croix*, qui était regardé comme un chef-d'œuvre. Demabuse se fût placé au premier rang des artistes, s'il eût pu vaincre son goût pour la débauche et l'ivrognerie. Il mourut à Middelbourg en 1562.

DEMACHY (Jacques-François), né à Paris le 30 août 1728, où il mourut en 1803, à l'âge de 75 ans, pharmacien, professeur public depuis 1767, membre des Académies de Berlin, de Rouen, des curieux de la nature, de la société libre des sciences, lettres et arts, et de celle de médecine, s'initia, pour ainsi dire, de lui-même dans la chimie, dans laquelle il s'acquit une grande réputation: On a de lui. I. *Institut de chimie*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. II. *Dissertations chimiques*, traduites de Pott, 1759, 4 vol. in-12. III. *Traductions des Elémens de chimie*, suivant Newton et Staal, par Juncker,

1757, 6 vol. in-12, qu'il publia avec des notes critiques. IV. *Examen physique et chimique de l'eau minérale de Passy*, 1 vol., 1755, in-12. V. *Recueil de dissertations physico-chimiques*, 1774, 1 vol. in-8°. VI. *Procédés chimiques rangés méthodiquement, etc.*, 1769, 1 vol. in-12. VII. *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8°. *Opuscules chimiques de Margraff*, conjointement avec Formey, 1762, 2 vol. in-12. VIII. *Art du distillateur d'eaux-fortes, et du distillateur liquoriste*, 2 vol. dans la collection in-fol. de l'Académie. IX. *Art du vinaigrier*, tom. XII de la collection de Neufchâtel, de 1780: les deux premiers réimprimés à Neufchâtel, in-4°. Ce furent ces deux derniers ouvrages qui lui firent ouvrir les portes de l'Académie de Berlin. X. *Examen des eaux de Verberie*, 1757, 1 vol. in-12. *Réfutation du système des pneumatistes*, dans les cahiers du tribut des neuf Sœurs; la partie *Cuisine, Botanique et Pharmacie*, faisant la moitié du livre intitulé : *Économie rustique*, suite du Manuel des Champs de l'abbé Chanvallon ; *Œuvres polémiques* insérées dans différens journaux. Il est encore auteur des *nouveaux Dialogues des morts*, 1755, in-12, de plus de 400 *Fables*, de *Contes en vers*, et de *Comédies en prose*.

DEMADES, célèbre démagogue athénien, de matelot devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Un jour Philippe s'étant présenté aux prisonniers avec tous les ornemens de la royauté, et insultant inhumainement à leur misère : « Je m'étonne, lui dit Demades, que la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, vous vous amusiez à faire celui de Thersite! » Sa remontrance fut très-bien reçue..... Demades était aussi intéressé qu'éloquent. Antipater son ami, ainsi que celui de Phocion, disait, « qu'il ne pouvait faire accepter des présens à celui-ci, et qu'il n'en donnait jamais assez à l'autre pour satisfaire son avidité... » Demades fut mis à mort, comme suspect de trahison, l'an 202 avant J.-C. Nous avons de lui : *Oratio de Duodecennali*, gr. lat., 1619, in-8°; et dans *Rhetorum collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol. *Voy.* DRACON.

DEMANET, ecclésiastique français, envoyé en 1764, aumônier à l'île de Gorée en Afrique, mort au commencement du 19° siècle, est auteur d'une *Nouvelle histoire de l'Afrique française*, 1767, 2 vol. in-12, et d'un *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12. Il expose à la fin de cet ouvrage, son système sur la cause de la couleur des nègres, et il prétend qu'elle est due à l'influence du climat. Il soutient que cette race d'hommes, dans l'origine, a été aussi blanche que la nôtre.

DÉMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi, parce qu'il était venu au monde à sept mois. Démarate se retira en Asie l'an 424 avant J.-C. Darius, fils d'Hystaspes, le

reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandait un jour pourquoi, étant roi, il s'était laissé exiler? « C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois. » Il donna des avis très-sages à Xercès sur son expédition contre les Grecs, et ce prince eut dans la suite lieu de se repentir de ne pas les avoir suivis. Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xercès faisait contre eux.

DÉMARATE, un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J.-C. La domination de Cypsèle, qui avait usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, et s'établit à Tarquinie, en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de Tarquin l'Ancien.

DÉMARES (JOSSE), jésuite, habile dans la littérature grecque et latine, né à Anvers en 1590, a donné une édition d'*Horace* avec des notes courtes, savantes et judicieuses, Cologne, 1648. Il y a à la fin une table méthodique des termes et des phrases d'Horace. Il laissa en manuscrit un *Onomasticon*, dans lequel il donnait tous les mots grecs empruntés du latin. Ce jésuite mourut à Maubeuge, le 13 décembre 1637, à 48 ans.

DEMARTEAU (GILLES), graveur, né à Liége en 1729, mort à Paris l'an 1776, pratiqua la manière de graver qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurgue blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'Académie royale de peinture. On croit que c'est le premier qui ait employé cette manière de graver. On a de lui plus de 500 pièces à l'imitation du crayon; diverses pièces pastorales d'après Boucher, Vanloo, Cochin, Raphaël, etc. On remarque, parmi ces gravures, son *Christ porté au tombeau*, par Stellaert.

DEMARTEAU (GILLES-ANTOINE), neveu et élève du précédent, a gravé avec succès dans la manière de son oncle. On a de lui aussi plusieurs pièces gravées en couleur d'après Huet et d'autres artistes. Il est mort à Paris en 1806, dans un âge peu avancé.

DEMAUGRE (JEAN), ecclésiastique, né à Sedan, le 26 février 1714, fut d'abord jésuite; puis, ayant été sécularisé, il fut curé de Chanvency, ensuite de Givet, et enfin de Gentilly près Paris. Il avait sollicité cette cure pour se rapprocher d'un de ses frères. Il fut ensuite pourvu du prieuré de Chablis; mais la révolution ayant éclaté, il fut persécuté et obligé de se retirer dans le Luxembourg. Il mourut à Ivoy-Carignan en 1801. On a de lui plusieurs ouvrages, qui sont tous marqués au coin de l'originalité: I. *L'Oraison funèbre du maréchal de Belliste*, Paris, 1741, in-4°. II. *Oraison funèbre de Dom Mann-Erfleur, abbé d'Orval*, 1765, in-4°. III. *Le militaire chrétien*, petit in-12. IV. *Une Épître en vers latins*, sur le jeu de Wisk et de Reversi. V. *Les Psaumes de David, en vers latins*, inédits.

DEMERLE, évêque de Bethsaïde, ancien suffragant de l'archevêché de Cologne, mourut à Cologne, le 4 janvier 1810, dans la 78e année de son âge. Ce prélat

respectable par ses vertus et connu par son amour pour les sciences et les arts, laissa une collection complète et rare des monnaies frappées tant au coin de la ville de Cologne, qu'à celui de l'électorat et de ses dépendances; il possédait aussi une belle collection de tableaux.

DEMESTE (Jean), docteur en médecine, capitaine et chirurgien-major des troupes de l'évêque prince de Liége, membre de plusieurs Académies, mourut à Liége, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres au docteur Bernard, sur la chimie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom distingué parmi les physiciens de son siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses nouvelles que l'auteur adopte avec trop de facilité, on ne peut y méconnaître un grand fonds de savoir, et le résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment le mérite de ce médecin, c'est l'activité, le désintéressement et la charité qu'il mit dans l'exercice de sa profession. Ses ossemens réduits en verre, et coulés sous la forme d'une petite urne, ont été exposés long-temps à Paris, dans le cabinet de physique de Robertson.

DÉMÉTRIADE, jeune dame romaine, renommée pour sa beauté, quitta l'Italie, livrée à la fureur des Goths, et se réfugia à Carthage avec sa mère Julienne. Touchée d'un discours de Saint Augustin sur la virginité, elle fit vœu de l'embrasser. Saint Jérôme, Saint Augustin et le pape Innocent Ier lui ont adressé plusieurs épîtres.

DÉMÉTRIANUS ou DEXTRIANUS, célèbre architecte sous Adrien, rétablit le *Panthéon*, la *Basilique* de Neptune, les *Bains* d'Agrippine, et le *Forum* d'Auguste. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre* d'Adrien; que Spartien appelle *Détrianus*. On avait regardé comme une fable l'anecdote, que Détrianus avait transporté le temple de Cérès d'un lieu dans un autre; mais le procédé d'un artiste moderne, qui dans ces derniers temps a fait avancer une grosse tour de quelques pas en Italie, rend celui de l'architecte ancien plus croyable. Au surplus, il est plus croyable qu'il l'ait transféré en détail, que d'imaginer qu'on l'ait transporté en masse. Ce qui est constaté, c'est le déplacement par ce célèbre architecte du *colosse de Néron* en bronze, qui avait environ cent à cent dix de nos pieds. Il fut soulevé, suspendu et transporté debout au-devant du Colisée, par vingt-quatre éléphans.

DÉMÉTRIUS, sculpteur grec, d'Alopée, vivait, à ce que l'on croit, vers la 108e olympiade, 348 ans avant J.-C. Il avait fait la statue de *Lysimachès*, prêtresse de Minerve, et celle de *Sarmenès*, célèbre par ses écrits sur l'équitation. Son chef-d'œuvre était une statue de *Minerve*, nommée la *Musicienne*, parce que les têtes de serpens qui environnaient sa gorge, rendaient un son presque semblable à celui d'un instrument de musique, lorsqu'elles étaient frappées. — Il y a eu un peintre et un architecte du même nom; ce dernier termina vers la 95e olympiade, le fameux temple de Diane à Ephèse.

DÉMÉTRIUS-POLIORCÈTE, (c'est-à-dire preneur de villes), fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, fit la guerre à Ptolémée-Lagus, avec

des succès divers. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avait perdu depuis quinze jours. (*Voyez* Stilpon.) Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple, autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans. Séleucus, Cassandre et Lysimachus réunis, gagnèrent sur lui et son père la fameuse bataille d'Ipsus, l'an 299 avant J.-C. Après cette défaite, il se retira à Éphèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardait comme l'asile où il serait le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athènes étant venus à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avait décrété de ne recevoir aucun roi, il retira ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de Lysimachus, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathoclès, fils de Lysimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avait fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer près du mont Taurus. Pour toute grace, il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas de rompre les barrières qu'on lui opposait. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp, durant la nuit; mais, ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvait adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut trois ans après, l'an 283 avant J.-C., d'une apoplexie causée par des excès de table. « Ce prince, dans la paix, était d'un commerce enchanteur. Nul n'était plus magnifique, plus voluptueux, plus délicat. A la guerre, c'était le plus actif et le plus vigilant de tous les hommes; rien n'égalait son courage et son activité, que sa patience et son assiduité au travail. » Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguait des autres princes de son temps, le profond respect qu'il avait pour son père et pour sa mère. Antigone, de son côté, avait pour son fils une tendresse vraiment paternelle, qui, sans rien diminuer de l'autorité de père et de roi, formait entre eux une union et une confiance exemptes de toute crainte et de tout soupçon. Un jour qu'Antigone était occupé à donner audience à des ambassadeurs, Démétrius, revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son père d'un baiser, et s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone rappela les ambassadeurs qui sortaient, et leur dit à haute voix : « Vous direz à vos maîtres la manière dont nous vivons mon fils et moi. » Lorsque Démétrius fut sur le trône, il n'eut point la sage politique de se faire aimer de ses soldats, et il s'en vit souvent abandonné; mais il fut toujours ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et immodéré dans la prospérité. Démétrius est

célèbre dans l'histoire par les machines de guerre qu'il inventa, et les galères qu'il fit construire à quinze et seize rangs de rames.

DÉMÉTRIUS II, fils d'Antigone Gonatas et de Phyla, se distingua dans sa jeunesse par sa valeur et son habileté dans l'art de faire la guerre. Il chassa de la Macédoine Alexandre, fils de Pyrrhus, qui l'avait envahie, et il s'empara ensuite de l'Épire, et remit son père en possession de ses états. Il monta sur le trône en 241, et se fit respecter de ses voisins pendant son règne, qui fut, il est vrai, d'assez courte durée. Il mourut l'an 231 avant J.-C. Il avait répudié sa première femme, sœur du roi de Syrie, pour épouser Phthia, fille d'Olympias, veuve d'Alexandre d'Épire.

DÉMÉTRIUS, petit-fils du précédent, second fils de Philippe V, et frère de Persée, était un jeune prince plein de candeur et de vertu. Son père ayant fait un traité avec les Romains, après avoir été défait par le consul T. Q. Flaminius, donna Démétrius pour ôtage. Démétrius se rendit à Rome, et s'y acquit l'estime et l'amitié de tout le monde. Toutes les villes grecques ayant fait des plaintes très-graves sur le compte de Philippe, qui continuait à inquiéter ses voisins, le sénat romain ne pardonna au roi de Macédoine, qu'en considération de son fils Démétrius. Philippe fut blessé de ne devoir qu'à son fils la faveur des Romains; et, prêtant l'oreille aux calomnies de Persée, qui accusait son frère d'avoir voulu attenter aux jours du roi, il fit mettre à mort ce malheureux prince. Philippe fut bientôt désabusé, et, dévoré par le chagrin, il ne survécut que peu de temps à son innocente victime.

DÉMÉTRIUS Ier, *Soter* ou *Sauveur*, roi de Syrie, petit-fils d'Antiochus-le-Grand, et fils de Séleucus IV Philopator, fut envoyé en ôtage à Rome par son père. Quand il fut mort, Antiochus-Épiphanes, et après lui son fils Antiochus-Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lysias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermit sur son trône. Alcime, qui avait acheté le souverain pontificat des Juifs d'Antiochus-Eupator, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran, et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion, et ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'Alexandre-Balas, qui passait pour fils d'Antiochus-Épiphanes. Celui-ci lui ayant présenté le combat et l'ayant défait, Démétrius fut tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 150 ans avant J.-C.

DÉMÉTRIUS II, dit *Nicator*, c'est-à-dire Vainqueur, était fils du précédent. Ptolomée-Philométor, roi d'Égypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir

chassé Alexandre-Balas. Le jeune prince s'abandonna au plaisir, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui tyrannisait sous son nom. Diodore-Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre-Balas pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates, leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune l'an 141 avant J.-C. Cléopâtre, sa première femme, épousa, par dépit, Sidètes, frère de Démétrius. Sidètes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J.-C., Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa quatre ans. Ses premières fautes ne l'avaient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolémée-Physcon, roi d'Égypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius, chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où était Cléopâtre, sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant Jésus-Christ. Alexandre-Zébina, que Ptolémée avait mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, depuis laquelle ils dataient.

DÉMÉTRIUS III, surnommé *Eucærus*, l'un des cinq fils d'Antiochus Grypus et de Triphène, se fit nommer *Deus*, *Philopator*, *Soter*, *Philometor*, *Eusèbe*, *Callinicus Evergète*; mais rien ne prouve qu'il méritât aucun de ces titres. Il vécut d'abord en très-bonne intelligence avec son frère Philippe, et ils partagèrent entre eux les provinces de Syrie, où ils régnaient séparément, Démétrius à Damas, et Philippe à Antioche. La guerre éclata ensuite entre eux, et, après des succès divers, Démétrius ayant été vaincu, fut fait prisonnier par Mithridate, général des Parthes, qui était venu au secours de Philippe. Démétrius fut envoyé dans la Haute-Asie, où il mourut quelque temps après. On peut consulter sur ce prince une savante dissertation de l'abbé Belley, insérée dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. 29.

DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, ainsi nommé, parce qu'il était né à Phalère, port d'Attique, fils de Phanostrate, fut au nombre des plus célèbres disciples de Théophraste. Il acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par les charmes de son éloquence, et surtout par ses vertus, qu'il fut fait archonte l'an 309 avant J.-C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses citoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain qu'il y avait de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. « Au moins, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées. » Le philosophe se retira, sans se plaindre, chez Ptolémée-Lagus, roi d'Égypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfans. On dit qu'il lui conseilla de mettre la

couronne sur la tête des fils d'Euridice. Philadelphe, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J.-C., il le relégua dans la Haute-Égypte. Démétrius, ennuyé de son exil, et dégoûté de la vie, se donna la mort en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolémée-Philadelphe; qu'il enrichit sa bibliothèque de 200,000 volumes, et qu'il engagea ce prince à faire traduire la Loi des Juifs d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avait composés sur l'*Histoire*, la *Politique* et l'*Éloquence* sont perdus. Le *Traité de l'Élocution*, que plusieurs historiens lui attribuent, et dont la dernière édition est de Glascow, 1743, in-4°, est, selon quelques savans, de Denis d'Halycarnasse. On doit croire plutôt d'après Muret, Vossius et autres savans, que ce Traité est de Démétrius d'Alexandrie, que Thomas Gale fait vivre du temps de Marc-Antonin. On le trouve dans les *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°.

DÉMÉTRIUS DE PHAROS, fut ainsi surnommé, parce qu'il était né dans une petite île voisine de l'Illyrie, nommée Pharos, et qui porte maintenant le nom de *Lesina*. Après la mort d'Agron, roi d'Illyrie, Démétrius obtint de Teuta, veuve de ce prince, le gouvernement de l'île de Corcyre. S'étant ensuite marié avec Triteuta, première femme d'Agron, il se rendit maître de presque toute l'Illyrie, et entreprit de secouer le joug des Romains, avec lesquels il avait formé une alliance. Ceux-ci le punirent de son manque de foi en le chassant de l'Illyrie. Ayant été aussi vaincu dans l'île de Pharos, où il s'était retiré, il se réfugia auprès de Philippe, roi de Macédoine, le suivit dans toutes ses expéditions. Après la bataille de Cannes, Philippe, par son conseil, fit un traité d'alliance offensive et défensive avec Annibal, contre les Romains; une des conditions de ce traité fut que Démétrius serait rétabli dans l'île de Pharos; mais celui-ci ne profita guère de ce traité, car il périt en combattant dans la ville de Messine, qu'il avait surprise pendant la nuit. Ce prince, dont l'audace tenait beaucoup de la témérité, mourut vers l'an 214 avant J.-C.

DÉMÉTRIUS, *le Cynique*, né dans l'Attique, fut disciple d'Apollonius de Tyane. Il parla avec beaucoup de liberté à Néron sur les dépenses qu'il faisait pour l'érection d'un gymnase, et ne dut son salut, en cette circonstance, qu'à la bonne humeur où se trouvait ce jour-là le tyran, qui avait bien chanté. Caligula voulant l'attacher à ses intérêts par un présent, il répondit: « Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème. » L'empereur Vespasien le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique égaya son exil en vomissant des injures contre lui. Ce prince lui fit dire: « Tu fais tout ce que tu peux pour que je te fasse mourir; mais je ne m'amuse pas à faire tuer tous les chiens qui aboient. » Il mourut sur la paille, craint des méchans, respecté des bons, et admiré de Sénèque, qui dit de lui: La na-

ture l'avait produit pour faire voir à son siècle qu'un grand génie peut se garantir de la corruption de la multitude. » *Voyez* BATHYLLE.

DÉMÉTRIUS, né à Scepsis en Troade, disciple d'Aristarque et de Cratès, fit un commentaire sur les poèmes d'Homère, et principalement sur la partie géographique. Strabon cite fréquemment cet ouvrage.

DÉMÉTRIUS-PÉPAGOMÈNE, médecin de l'empereur Paléologue, vivait dans le 13e siècle. Il a laissé un traité *de Podagrâ*, gr. lat., Paris, 1558, in-8°. On lui attribue un Traité *de Fauconnerie*, et le *Cynosophion* ou *Traité des Chiens*, publié sous le nom d'un philosophe Phœmon, inconnu aux critiques. Ce dernier manuscrit, trouvé au siége de Rhodes, fut vendu par un soldat à Jean Fresler, médecin de Dantzick. Sa première édition parut avec de notes d'Aurifaber à Wittemberg 1545, in-8°. On a réimprimé cet ouvrage en 1654, in-4°, et à Londres en 1700, in-8°.

DÉMÉTRIUS DE BYSANCE, écrivain grec sur lequel on ne sait rien de positif. Les uns le confondent avec le précédent et lui attribuent les mêmes ouvrages. D'autres le regardent comme l'auteur d'un livre grec sur la fauconnerie, traduit en latin par Pierre Gilles, et inséré dans les *Scriptores rei accipitrariæ*, gr. lat., Paris, 1612, in-4°. Cet ouvrage est curieux. On attribue aussi à ce Démétrius, une traduction du grec en latin du livre de Galien, *de Oculis*.

DÉMÉTRIUS II (THEMÈDRE), roi de Géorgie, de la race des Pagratides, succéda à David III en 1126 (575 de l'ère arménienne), et se rendit très-redoutable aux sultans Seljoucides de Perse. Pendant un règne glorieux de 32 ans, il fut presque toujours en guerre avec eux, et les battit en diverses rencontres. Il mourut en 1158. Son fils, David IV, lui succéda.

DÉMÉTRIUS III, roi de Géorgie, monta sur le trône en 1272, après la mort de David V, son père. En 1282, se trouvant à la cour des rois Mongols, à Tauris, lors de la mort d'Abaka-Khan, il aida puissamment Arghoun-Khan, fils de ce prince, à vaincre l'usurpateur Tangodor. Arghoun-Khan, reconnaissant, combla de bienfaits Démétrius. Tant de faveurs éveillèrent l'envie; on calomnia Démétrius pour le perdre, et on l'accusa d'avoir trempé dans une conspiration contre Arghoun-Khan, qui, oubliant tous les services qu'il en avait reçus, le fit arrêter, et le condamna à mort en 1289. Ce prince avait régné 17 ans.

DÉMÉTRIUS (GRISKA EUTROPÉIA), d'une famille noble, mais pauvre, de Jaroslaw, d'abord moine de l'ordre de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône. Après que ce vieux moine eut donné au jeune homme des instructions sur le rôle qu'il devait jouer, il l'envoya en Lithuanie, au service d'un seigneur distingué. Démétrius, ayant été un jour maltraité par son maître, pleura, et dit qu'on n'en agirait pas de la sorte si on le connaissait. Et qui es-tu donc, lui demanda le seigneur lithuanien?

— « Je suis, répondit le jeune Moscovite, fils du czar Ivan Basilowitz : l'usurpateur Boris voulut me faire assassiner; mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressemblait parfaitement, et on me fit ensuite évader. » Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que ce fourbe avait mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Démétrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établirait la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit Démétrius d'épouser une catholique romaine le rendit bientôt odieux; c'était la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, surtout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. Un boïard, nommé Chuskoi, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar; il entre dans le palais, le sabre dans une main et une croix dans l'autre, et casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui était devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils et sa fille, furent mis en prison. Suski ou Chuskoi, chef de la conspiration, fut élu grand-duc et couronné le 1er juin 1606. On prétend que ce qui irrita le plus les Moscovites contre Démétrius, fut que ce prince ne demanda pas au patriarche la permission de coucher avec sa femme; qu'il ne se lavait point dans certaines étuves, après avoir couché avec elle, suivant l'usage du pays, et que la nouvelle mariée et les autres dames polonaises, jouant au piquet, avaient marqué leurs points avec de la craie sur le revers d'une image de Saint Nicolas. *Voyez* Boris.

DÉMÉTRIUS, fils du précédent et de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva le moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Démétrius vécut jusqu'à 26 ans dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur ses épaules. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut: *Démétrius, fils du czar Démétrius.* Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein; mais, malheureusement pour lui, le duc de Holstein avait alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyait en Perse ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius, qui fut condamné à mort, et exécuté en 1635.

Michel Fœdorowitz lui fit couper la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscow. Le trone fut laissé sur la place et dévoré par les chiens.

DÉMÉTRIUS, évêque d'Alexandrie. *Voy.* ORIGÈNE.

DÉMÉTRIUS, orfèvre d'Éphèse, dont le principal trafic était de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendait aux étrangers. Cet homme, voyant que les progrès de l'Évangile nuisaient à son commerce, suscita une sédition contre Saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Éphèse.

DÉMÉTRIUS, Grec de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa l'islamisme pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix, sous la condition d'un tribut, mais, dans le fond, pour le surprendre. D'Aubusson ne vit en lui qu'un traître, et non un homme avec lequel il pût négocier. Démétrius, piqué, anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Démétrius accompagna le Pacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siége; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

DÉMÉTRIUS-DUCAS. *Voy.* DUCAS.

DÉMÉTRIUS. *Voy.* MÉTEREN et COMNÈNE.

DÉMEUNIER. *Voy.* DESMEUNIER.

DÉMIRI. *Voy.* DOMAIRY.

DÉMOCEDE, médecin de Crotone, le plus fameux de son temps, selon Hérodote, était fils de Calliphron, et ami de Polycrate, tyran de Samos. Ce prince ayant été tué par Oronte, Darius, fils d'Hystaspes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocède était confondu avec eux; mais ayant guéri le roi qui s'était démis le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grace à la cour que par son canal. Il guérit aussi Atossa, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère au sein, et obtint par son crédit d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone, et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J.-C.

DÉMOCHARES, orateur et historien grec, neveu de Démosthènes, fut envoyé avec d'autres en ambassade vers Philippe de Macédoine. Après lui avoir exposé les instructions dont ils étaient chargés, le roi leur demanda poliment ce qu'ils croyaient qu'il pût faire d'agréable aux Athéniens: « C'est de vous pendre », répondit Démocharès. Ses collègues, indignés et confus de cette réponse, demeurèrent dans le silence. Philippe, sans s'émouvoir, les congédia, en leur disant: *Demandez aux Athéniens à qui il appartient de commander, ou à ceux qui tiennent de tels discours, ou à ceux qui les écoutent patiemment.* Cicéron

dit qu'outre plusieurs *Harangues*, Démocharès avait écrit l'*Histoire de son temps*, plutôt en orateur qu'en historien.

DÉMOCHARÈS. *Voy.* MOUCHY (DE).

DÉMOCRITE, naquit à Abdère dans la Thrace, la 3me année de la 77e olympiade (470 ans avant J.-C.), d'un citoyen qui logea chez lui Xercès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa par reconnaissance quelques mages qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atomes et du vide; système extravagant, qui remplace des difficultés par des absurdités, qui, pour ne point admettre de créateur, accorde au hasard la faculté créatrice, et fait des dieux inutiles, sans providence, sans bonté, sans pouvoir. Son goût pour les sciences et pour la philosophie le porta à voyager dans tous les pays où il pourrait acquérir de nouvelles connaissances. Il vit les prêtres d'Égypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et l'on prétend même qu'il pénétra jusque dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages accrurent ses lumières; mais ils épuisèrent son patrimoine, qui montait à plus de cent talens (un demi-million de notre monnaie). Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Le philosophe, voulant prévenir cet opprobre, alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, un de ses meilleurs ouvrages. Ils en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de cinq cents talens, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public se chargerait de ses funérailles. S'étant trouvé un jour à la cour du roi Darius-Ochus, et ne pouvant réussir à le consoler de la mort de la plus chère de ses femmes, il promit de la faire revivre, pourvu qu'on lui trouvât le nom de trois personnes qui n'eussent point essuyé d'adversités dans la vie, pour les graver sur le tombeau de la reine: la chose était impossible, et Darius se consola. Démocrite n'aimait pas la tristesse. On prétend qu'il riait toujours, ne pouvant s'empêcher de se moquer des hommes, en les voyant si faibles et si vains, passant tour à tour de la crainte à l'espérance, et d'une joie excessive à des chagrins immodérés. Les Abdéritains, étonnés de ce rire continuel, et craignant que leur philosophe ne tombât en démence, écrivirent à Hippocrate pour lui recommander son jugement. Le médecin, s'étant rendu auprès du sage, le vit occupé à lire, à disséquer, et étudier la nature. Il fut seulement un peu choqué de l'air railleur que prit Démocrite dès la première conversation. Il lui en demanda la raison. Le philosophe lui répondit en lui faisant un tableau piquant des bizarreries et des disparates de l'espèce humaine. Il fit voir que rien n'est plus comique, ni plus risible que la vie. «On l'emploie, dit-il, à chercher des biens imaginaires, et à former des projets qui demanderaient plusieurs vies. Qu'arrive-t-il? C'est qu'elle échappe au moment même où l'on compte le plus sur sa durée. Ce n'est enfin qu'une illusion perpétuelle, qui séduit d'autant plus aisément qu'on porte en soi-même le principe de la séduction,

Si l'univers se dévoilait tout d'un coup à nos yeux, qu'y verrions-nous? des hommes faibles, légers, inquiets, passionnés pour des bagatelles, courant après des grains de sable; des inclinations basses et ridicules, qu'on masque du nom de vertu; de petits intérêts, des démêlés de famille, des négociations pleines de tromperies, dont on se félicite en secret, et qu'on n'oserait produire au grand jour; des liaisons formées par hasard; des choses que notre faiblesse, notre extrême ignorance nous font regarder comme belles, héroïques, éclatantes, quoiqu'au fond elles ne soient dignes que de mépris.» Ce discours remplit Hippocrate de surprise et d'admiration. Il conçut tant de vénération pour le philosophe, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à son avis, ceux qui s'estimaient les plus sains étaient les plus malades. Hippocrate avait, dit-on, avec lui une fille lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Le philosophe la salua comme vierge la première fois qu'il la vit; mais le jour d'après il la traita de femme, parce qu'on en avait abusé pendant la nuit. Cette anecdote paraît fort apocryphe. Il n'est pas vrai, comme on l'a écrit, qu'il se soit aveuglé pour méditer plus profondément. Il mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J.-C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés. Il croyait que les atomes et le vide étaient les principes de toutes choses; qu'ils roulaient et étaient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formaient le feu, l'eau, l'air et la terre. Il pensait, suivant Lucien, que l'ame meurt avec le corps. Comme il ne croyait point aux revenans, des jeunes gens se masquèrent en spectres hideux, et vinrent le trouver la nuit dans sa retraite, qui était une espèce de sépulcre hors de la ville. Le philosophe, sans se troubler de la vue de ces prétendus fantômes, leur dit tout en écrivant: « Cessez donc de faire les fous. » On a débité sur Démocrite une foule de fables que l'on se gardera bien de copier. Ceux qui veulent connaître sa doctrine à fond, peuvent consulter la *Vie des philosophes par Diogène-Laërce*, et les *Opinions des philosophes anciens*, par Diderot. Épicure, si décrié par les uns, tant loué par les autres, lui emprunta le système des atomes, qu'il développa et qu'il étendit. On peut l'expliquer en peu de mots; mais plus on l'étudie, moins il satisfait. Il fait regarder la création de l'univers comme le résultat des mouvemens et de l'arrangement fortuit de particules de matières de toutes les figures. Ainsi le monde aurait pris naissance, et continuerait d'exister sans l'intervention des dieux. Lucrèce a popularisé ce système en lui prêtant l'éclat de la poésie, et le poète se donne avec confiance comme le bienfaiteur de l'humanité, qu'il prétend affranchir du joug des superstitions et des terreurs d'une autre vie. Jean-Chrysostôme Magnéuus a publié: *Democritus reviviscens seu de vitâ et philosophiâ Democriti*, Leyde, 1648, in-12, Londres, 1658, idem. On a publié plusieurs ouvrages sous le nom de ce philosophe, mais ils sont évidemment pseudonymes. Regnard, Moncrif et Taconnet l'ont reproduit sur notre théâtre.

DÉMOCRITE-CHRÉTIEN (LE). *Voy.* DIPPEL.

DÉMOCRITE DE SICYONE. *Voy.* Damocrite.

DÉMOIVRE. *Voy.* Moivre.

DÉMON ou DÉMENETES, Athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J.-C. Il écrivit, et parla en public, pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverrait un vaisseau pour revenir, et que non-seulement les 50 talens auxquels il était condamné lui seraient remis, mais encore qu'on en tirerait 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port du Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en actions de graces de ce qu'il avait conservé ce grand homme.

DÉMON, peintre d'Athènes, contemporain de Parrhasius, se rendit célèbre par ses ouvrages et son orgueil. Il se qualifiait *prince de la peinture et descendant d'Apollon*. On estimait surtout de lui une *représentation de Cybèle*.

DÉMONAX, philosophe crétois, d'une maison illustre et opulente, méprisa ces avantages pour s'adonner à la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière; mais il prit ce qu'il y avait de bon dans chacune. Il se rapprochait beaucoup de Socrate pour la façon de penser, et de Diogène pour celle de vivre. Lorsqu'il fut parvenu à une extrême vieillesse, et qu'il sentit que son affaiblissement le mettait hors d'état de pourvoir lui-même à ses besoins, il se laissa mourir de faim, sans rien perdre de sa gaîté, et fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étaient autour de son lit: «Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée.» (Mot pareillement attribué à Auguste.) Ce philosophe pratiqua la vertu sans trop d'ostentation, et reprit le vice sans aigreur. Il fut écouté, chéri et respecté pendant sa vie, et préconisé par Lucien, même après sa mort. Les Athéniens voulaient établir dans leur ville un spectacle de gladiateurs: «Renversez donc auparavant, leur dit Démonax, l'autel que vos ancêtres ont élevé à la pitié.» Accusé d'impiété devant le peuple, il se défendit ainsi: «Si je n'ai point sacrifié à Minerve, c'est que je n'ai pu croire que cette déesse eût besoin de mes sacrifices; si je ne me suis point fait initier aux mystères d'Eleusis, c'est que je n'aurais pu m'empêcher de les divulguer, par amour de l'humanité, s'ils renferment quelque chose d'utile, et pour en détourner, s'ils sont contraires à l'humanité.» Un magistrat l'ayant consulté sur les moyens de bien remplir son emploi, Démonax lui répondit: «Fuyez la colère, parlez peu, écoutez beaucoup.» Sa grande maxime était celle-ci: «Le propre de l'homme est d'errer, et celui du sage de pardonner à l'erreur.» Ce philosophe vivait sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J.-C.

DÉMONICE, jeune fille d'Éphèse: elle vendit sa patrie à Brennus, chef des Gaulois, qui l'assiégeait, après en avoir obtenu parole qu'on lui donnerait les colliers et bracelets des autres femmes de la ville, elle en ouvrit une des portes. Brennus, maître d'Éphèse, ordonna à ses soldats de jeter, à la tête de Démonice, tous les joyaux d'or et d'argent qu'ils avaient enlevés; et elle périt sous cette sorte de lapidation.

DEMONS (Jean), sieur d'Hé-

dicourt, conseiller au bailliage et au siege présidial d'Amiens en 1587, est auteur de deux ouvrages bizarres de théologie mystique, intitulés, l'un la *Démonstration de la quatrième partie de rien, et quelque chose, et tout; avec la quintessence tirée du quart de rien et de ses dépendances, contenant les préceptes de la sainte magie et devote invocation de Demons pour trouver l'origine des maux de la France, et le remède d'iceux*, Paris, 1594, in-8°. Par ces mots, *la quatrième partie*, l'auteur entend qu'il vient en quatrième après le *Nihil* de Passerat. L'autre ouvrage de Demons est intitulé: *la Sextessence dialactique et potentielle, tirée par une nouvelle façon d'alambiquer suivant les préceptes de la sainte magie et invocation de Demons, tant pour guérir l'hémorrhagie, playes, tumeurs et ulcères vénériennes de la France, que pour changer les choses estimées plus nuisibles et abominables en bonnes et utiles*, Paris, 1595, in-8°, 396 pages.

DEMONTIOSIUS. *Voy.* MONTJOSIEU.

DÉMOPHILE, évêque de Bérée, embrassa la secte d'Arius, et assista au concile de Rimini, où il soutint son erreur avec beaucoup d'adresse. Placé ensuite sur le siége de Constantinople, il en fut chassé par l'empereur Théodose, et mourut l'an 386.

DÉMOPHILE ou HIÉROPHILE, sibylle née à Cumes en Eolide, apporta à Tarquin l'Ancien les livres sibyllins, écrits en vers. Après que ce roi en eut fait l'acquisition pour la somme de 300 pièces d'or, il les fit déposer sous le faîte du Capitole, et en confia la garde à deux prêtres particuliers, qu'on appela *duumvirs*. Ces livres étaient consultés dans les grandes calamités; mais il fallait un décret du sénat pour y avoir recours, et il était défendu, sous peine de mort, aux gardiens, de les laisser voir à personne. Ce recueil d'oracles périt dans l'incendie du Capitole, arrivé sous la dictature de Sylla.

DÉMOPHILUS. *Voyez* DAMOPHILUS.

DÉMOPHON. *Voyez* DAMOPHON.

DÉMOSTHÈNES, Athénien, le plus grand orateur de la Grèce, naquit l'an 381 avant J.-C., non d'un forgeron, comme Juvénal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisait valoir des forges. Il n'avait que sept ans, lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, et prit des leçons sous Isée et Platon, profitant des traités d'Isocrate qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, et une poitrine très-faible, étaient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Ce fut l'auteur

Satyrus qui le lui conseilla. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus : il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ses harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont ses envieux disaient *qu'elles sentaient l'huile*; mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce; harangues dans lesquelles, dit Plutarque, « il contredisait hautement aux fols appétits de la commune, et reprenait âprement les Athéniens de leurs fautes. La vive force de son éloquence, ajoute-t-il, leur allumant le courage, et les enflammant du desir d'honneur, offusqua toutes les autres considérations, et les ravit tellement en l'amour du devoir et de l'honnêteté, qu'ils oublièrent toute crainte de danger, de manière que les capitaines lui obéirent, ainsi que les gouverneurs de Thèbes et du pays de la Béotie. » Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il traita les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étaient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui voulaient les asservir; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il était pénétré. (*Voy.* PHOCION; CTÉSIPHON et DÉMON.) Il se trouva même, l'an 328 avant J.-C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Il voulut cependant prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts dans cette célèbre journée; mais Eschine, son rival, ne manqua pas de relever cette inconséquence dans le discours qu'il prononça contre lui. « Comment, s'écria-t-il, comment, avec ces mêmes pieds qui ont si lâchement quitté leur poste dans le combat, as-tu osé monter sur la tribune, pour y louer ces mêmes guerriers que tu as conduits à la mort? » Car c'était par son conseil que la bataille avait été livrée. Cette contestation entre les deux orateurs fut le sujet de la harangue *pro coronâ*, qui fit le triomphe de Démosthènes et qui valut l'exil à son adversaire. Eschine représenta en même temps aux Athéniens que, s'ils accordaient à Démosthènes une couronne d'or, les pères, les mères et les enfans de tous ceux qui avaient péri par sa faute à Chéronée, pousseraient des cris d'indignation de ce que tant de braves guerriers étaient morts sans vengeance, et de ce que Démosthènes, qu'on pouvait regarder comme leur assassin, recevait un honneur devant toute la Grèce assemblée. Ces désagrémens ne ralentirent pas le zèle patriotique de l'ennemi de Philippe. Après la mort de ce prince, Démosthènes se déclara contre Alexandre, son fils, avec non moins de véhémence; mais s'étant laissé, à ce qu'on prétend, corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avait dit auparavant de lui, « que tout l'or de Philippe ne le tentait pas plus que celui de

Perse n'avait tenté Aristide. On veut, mais le fait est invraisemblable, que sa vertu se soit démentie en cette occasion. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il revint à Athènes, et continua de haranguer contre les Macédoniens. Mais il fut bientôt contraint d'en sortir, parce que sa vie n'était plus en sûreté, surtout depuis qu'Antipater s'était rendu maître de la Grèce. Il se retira à Calaurie dans un asile inviolable consacré à Neptune. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'Antipater envoya un comédien pour se saisir de lui. Cet histrion voulut d'abord lui persuader de le suivre, et lui jura qu'il n'avait rien à craindre; mais, voyant que Démosthènes n'était pas disposé à le croire, il menaça de l'enlever de force. L'orateur fit semblant de céder à ses instances, et le pria d'attendre qu'il eût écrit un mot à ses domestiques; en même temps ouvrant son écritoire comme pour écrire, il avala le poison qu'il y tenait en réserve, l'an 322 avant J.-C. On peut remarquer comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont eu une fin tragique. Cet homme, qui eut le courage de se donner lui-même la mort, la craignait sur le champ de bataille. (*Voyez* LAÏS.) Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription sur la base: « Si tu avais eu, Démosthènes, autant de force que tu avais d'éloquence, les armes de Macédoine n'eussent jamais triomphé de la Grèce. » Démosthènes passe avec raison pour le prince des orateurs. C'est le rang que lui donnait Cicéron, son rival de gloire. « Il remplit, dit-il, l'idée que j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. » Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paraissait sans art, et naître du sujet. C'est ici le lieu de citer le parallèle, que Fénélon a établi entre ces deux grands orateurs. « Je ne crains pas de dire que Démosthènes me paraît supérieur » à Cicéron. Je proteste que personne n'admire plus Cicéron que » je ne le fais. Il embellit tout ce » qu'il touche; il fait honneur à » la parole; il fait des mots ce qu'un » autre n'en saurait faire; il a je » ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut » l'être, contre Catilina, contre » Verrès, contre Antoine; mais » on remarque quelque parure dans » son discours; l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la » république, ne s'oublie pas, et » ne se laisse point oublier. Démosthènes paraît sortir de soi, » et ne voir que la patrie. Il ne » cherche point le beau, il le fait » sans y penser; il est au-dessus de » l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste » de son habit pour se couvrir, il » tonne, il foudroie: c'est un » torrent qui entraîne tout, on ne » peut le critiquer, parce qu'on » est saisi. On pense aux choses » qu'il dit et non à ses paroles, » on le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe qui envahit » tout. Je suis charmé de ces deux » orateurs; mais j'avoue que j'étais moins touché de l'art infini » et de la magnifique éloquence de » Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthènes. » A cette éloquence mâle et toute de

choses, il joignait une déclamation véhémente et pleine d'expression. C'était, selon lui, la partie la plus importante de l'art oratoire. Un Athénien lui ayant demandé, à trois différentes reprises, quelle était la qualité la plus nécessaire à l'orateur? Il répondit chaque fois, « la déclamation. » Ce talent supplée en partie aux autres, et couvre presque tous les défauts. Un autre Athénien, l'ayant prié de prendre en main sa défense contre un homme qui l'avait maltraité, lui faisait tranquillement le récit des injures reçues par lui. « Des injures! lui répondit Démosthènes, cela n'est pas possible. » Comment, s'écria cet homme avec colère, je n'ai point été maltraité? « Oh! présentement, répliqua Démosthènes, j'entends la voix d'un homme qui a été réellement outragé.» Démosthènes se conformait aux leçons qu'il donnait. Le feu de ses yeux, l'action de son visage, la véhémence de ses gestes, étaient comme des coups de foudre qui terrassaient ses adversaires. Un des grands avantages qu'on puisse tirer de ses harangues politiques, c'est d'y recueillir une foule de maximes utiles au gouvernement des états, c'est d'y apprendre à connaître le peuple d'Athènes par les moyens divers qu'il sait employer pour l'animer contre Philippe, lui faire prendre les armes, et le déterminer au bien public. Son génie tirait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. Son nom rappellera toujours de grandes idées, les idées de courage, de patrie et d'éloquence. On a souvent comparé Démosthènes avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus sensé, c'est que ces deux grands hommes prirent des routes opposées pour parvenir au même but. Ce que nous possédons des ouvrages de Démosthènes, consiste en 61 discours ou harangues, 65 exordes et six lettres écrites pendant son exil au peuple d'Athènes. Les meilleures éditions des *Harangues* de l'orateur grec sont celles de Venise, 1543, 3 vol., et de Francfort, 1604, in-fol., avec la traduction latine de Jérôme Wolf. Toureil a traduit les *Harangues* en français, et a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grèce, Paris, 1691, in-8°, et les *Philippiques*, Paris, 1701, in-4°. Cette version a été éclipsée par la traduction complète que l'abbé Auger en a donnée avec celle d'Eschine, Paris, 1789 et 1794, 6 volumes in-8°. Taylor, savant anglais, a publié à Londres une bonne édition de Démosthènes en 1748 et 1757. On regrette qu'elle n'ait pas été achevée. De cinq volumes qui devaient la former, deux seulement ont vu le jour, le 2° et le 3°. La plupart des harangues de Démosthènes ont été publiées et traduites séparément. Ses six *Lettres* furent publiées en 1499 dans la *Collection* des *Epistolæ diversorum*, Venise, in-4°, *grec.*

DÉMOSTHENES, médecin, né à Marseille, vécut sous Néron. On estime son *Traité des maladies des yeux*, dont on trouve les fragmens suivans dans Aëtius, Tetrab., 2, serm. 3, cap. 12, 16, 44, 48, *De oculorum inflatione, illabentibus in oculum animalculis, aut arenâ. De oculorum debilitate,*

obfuscatione, suffusione, eversione palpebræ, lagophthalmis, lippitudine durâ, abcessu in palpebris.

DÉMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des Ariens, persécuteur des catholiques, était maître d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que Saint Basile faisait à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : « Quoi ! lui dit Saint Basile en souriant, un Démosthènes qui ne sait pas parler !... Démosthènes piqué lui fit des menaces, et Saint Basile lui répondit : Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, et non pas de parler de théologie. » Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre leurs adversaires.

DÉMOSTHÈNES. *Voyez* NICIAS et GYLIPPE.

DEMOTZ DE LA SALLE, parent du général Demotz de Lallée, qui commandait les troupes d'Hyder-Aly dans le Maïssour, naquit à Rumilly en Savoie, vers la fin du 17e siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut curé dans la partie du diocèse de Genève, qui faisait alors partie de la France. Il s'occupa beaucoup de la musique d'église. Il inventa une nouvelle méthode de plain-chant, qui fut approuvée par l'Académie des sciences en 1726, et vivement attaquée par plusieurs professeurs. Demotz répondit à diverses critiques, et publia ensuite les ouvrages suivans : I. *Méthode de plain-chant, suivant un nouveau système très-court, très-facile et très-sûr*, Paris, 1728, in-12. II. *Bréviaire romain, noté selon un nouveau système de chant*, Paris, 1728, in-12, 1550 pages. III. *Méthode de musique, suivant un nouveau système*, Paris, 1728, in-8°. Le célèbre Sébastien de Brossard, chantre de Meaux, prouva dans une brochure publiée dans le temps, que la méthode du prêtre Demotz n'était pas nouvelle, et était de plus inutile et incommode. Demotz mourut vers 1742, au moment où il préparait une seconde édition de ses livres d'Église.

DEMOURS (PIERRE), oculiste, fils d'un apothicaire de Marseille, où il naquit en 1702, médecin du roi, garde du cabinet d'histoire naturelle, s'acquit la plus grande réputation par ses connaissances et la légèreté de sa main dans les opérations relatives aux maladies des yeux. Après avoir fait ses études à Avignon, il vint à Paris, où il suivit les cours de médecine. Paris-Duverney, Chirac et Antoine Petit, le guidèrent successivement dans ses études. Il fut membre de l'Académie des sciences de Paris, et mourut dans cette ville le 26 juin 1795, à l'âge de 93 ans. Il a fait diverses traductions, compilations ou opuscules originaux : I. *Essai sur l'histoire naturelle du polype, insecte*, traduit de l'anglais de Baker, 1744, in-12. II. *Description du ventilateur de Hales*, 1744, in-8°. III. *Méthode de traiter les plaies d'armes à feu*, traduite de l'anglais de Rauby, 1746, in-12. IV. *Observations de médecine de la société d'Édimbourg*, traduites de l'anglais, Paris, 1740 et suiv., 9 vol. in-12, fig. V. *Transactions philosophiques*, depuis 1737 jusqu'en 1746, traduites de l'an-

glais, Paris, 1758-61, 5 vol. in-4°. VI. *Table générale des Mémoires de l'Académie des sciences, depuis 1747 jusqu'en 1768*, 3 vol. in-4°. VII. *Lettre à M. Petit sur une maladie de l'œil*, 1767, in-8°. VIII. *Nouvelles réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée*, 1770, in-8°. IX. *Manuel du cavalier*, traduit de l'anglais du capitaine Burdon.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), membre de l'Institut, naquit à Villers-Coterets, le 11 mars 1760, d'un père qui servait dans les gardes-du-corps. Demoustier descendait par son père de Racine, et par les femmes de La Fontaine. Après s'être distingué dans ses études au collége de Lisieux, il suivit pendant quelque temps avec succès la profession d'avocat, qu'il abandonna ensuite pour se livrer entièrement à la littérature et à son goût pour la retraite et la campagne. C'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Ceux-ci pétillent d'esprit; mais on y desirerait moins de recherche et de prétention. On lui doit: I. *Lettres à Émilie sur la mythologie*, 1790, 6 vol. in-18. Il y a eu une prodigieuse quantité d'éditions de cet ouvrage, dans lequel l'auteur donne aux femmes des leçons sur la fable. Il est écrit en prose et en vers. Ces lettres ne sont pas exemptes de ces taches qui n'échappent point à l'œil de la saine et sévère critique; on peut leur reprocher le ton d'afféterie qui y règne, ce style de madrigal qui gâte presque toutes les finales de ses articles; mais on y retrouve à chaque instant ces lueurs brillantes d'un esprit aimable, et cet abandon qui sied si bien dans des lettres à une amie. Elles ont été élégamment traduites en anglais. II. *Le Conciliateur*, comédie en cinq actes. Cette pièce a réussi. Le style en est aisé, les saillies piquantes. Le premier acte offre beaucoup d'art dans l'exposition, et le dernier un dénoûment heureux. Cette pièce, qui n'est, pour ainsi dire, que le portrait gracieux et vrai de l'auteur, tira de la bouche de l'amitié ces deux vers qu'on répète avec plaisir :

Et quand il peignit l'homme aimable,
Il était devant son miroir.

III. *Les Femmes*, comédie en cinq actes. Celle-ci, pleine de madrigaux, d'épigrammes, de bizarreries de sentiment, obtint un succès qui s'est soutenu quelque temps. L'auteur, dans sa préface, dit qu'il aimait trop les femmes pour les bien connaître, et quelques critiques ont été de son avis. Les agrémens de la diction n'y rachètent pas assez la peinture des mœurs un peu lestes qu'elle présente, et surtout la scène d'un jeune homme en robe de chambre, endormi sur un sopha, et livré à la contemplation de plusieurs femmes. Le but de l'auteur est de prouver que les femmes ont toujours besoin d'être émues.

Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir ;
Vous aimez mieux souffrir que de ne pas sentir.

L'auteur, après une représentation, réduisit sa pièce à trois actes, et en ôta deux scènes réprouvées par le goût et la décence. Dans la première, des femmes envoyaient retenir des places pour voir passer un homme condamné au dernier supplice; dans la seconde, des dévotes faisaient prendre du chocolat à leur directeur un jour de jeûne. IV. *Les trois Fils*, comédie en cinq actes. V. *Le Tolérant*, autre co-

médie donnée en 1794, dont on a retenu les deux vers suivans :

> De mon opinion, si la sienne diffère,
> Mon frère, je vous prie, en est-il moins mon frère ?

VI. *Alceste à la campagne*, comédie. Les autres pièces de l'auteur sont : VII. *Constance*, *Sophronime ou la reconnaissance*, *le Divorce*, *la Toilette de Julie*, *l'Amour filial*, dont Gavaux fit la musique, *Agnès et Félix ;* celles-ci n'ont pas été aussi applaudies que les deux premières. Le *Paria* et *la Chaumière Indienne*, opéras comiques, sont restés manuscrits. VIII. *Apelle et Campaspe*, grand opéra qu'on a vu avec intérêt, et qui offre des tableaux agréables. IX. *Le Siége de Cythère*, poème, Paris, 1790 ; folie charmante peut-être, où l'imagination riante de la jeunesse se déploie, mais où le goût ne se rencontre pas toujours. Cet ouvrage devait avoir 18 chants ; les six premiers seuls ont vu le jour. X. *La liberté du Cloître*, poème, Paris, 1790. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits : 1° *la Galerie du dix-huitième siècle*, en vers, dont il avait lu quelques fragmens dans les sociétés littéraires et savantes dont il était membre ; 2° *Un Cours de morale*, en prose et en vers ; 3° *La première année du Mariage ;* 4° *Un poème sur la Nature ;* 5° *Les Consolations*, roman philosophique ; 6° *de nouvelles Lettres à Émilie sur l'histoire ;* 7° *Caroline de Lichthfield*, comédie en 5 actes, en vers ; 8° *Pâris* et *Macbeth*, opéras. Demoustier est mort à la fleur de son âge, le 2 mars 1801, d'une maladie de poitrine, à laquelle il succomba dans les bras de sa mère. Il disait souvent, en parlant du bonheur qu'il éprouvait à passer ses jours près d'elle : « Le souvenir des soins rendus à ceux qu'on aime est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus. » Le jour même de sa mort, il écrivit à une femme qui lui était chère : « Je sens que je n'ai plus la force de vivre, mais j'ai encore celle de vous aimer. » Il eut des amis dès l'enfance, parmi lesquels on comptait Collin-d'Harleville et Legouvé, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, et il eut pour eux non-seulement les procédés, mais toutes les grâces de la bienveillance. « Ceux qui ont pu le voir dans la société, dit un de ses panégyristes, savent quel charme il y apportait, moins par les agrémens de son esprit, que par une attention constante à faire valoir celui des autres, par cette politesse de cœur qui ne peut pas louer dans autrui ce qui est blâmable, mais qui cherche du moins à l'excuser. »

DEMOUSTIER (Pierre-Antoine), oncle du précédent, se distingua comme ingénieur. Il était né à Lassigny, le 1er août 1735, et il fut l'élève de Regemorte, Chezy et Perronet. Il acheva la construction du pont de Sainte Maxence, et fut chargé de celle du pont Louis XVI, en 1791 ; il fut nommé ingénieur en chef du département de la Seine. Ce fut lui qui fut chargé de diriger la construction du Pont-des-Arts, de celui de l'île Saint-Louis, et de celui du Jardin des Plantes. Il mourut en 1803.

DEMPSTER (Guillaume), historien d'Écosse, né dans le comté d'Angus, en 1490, vint à Paris, et fut chargé par l'université de cette ville, d'examiner et de ré-

futer les ouvrages de Raimond Lulle qui avait voulu détrôner la philosophie d'Aristote. Dempster mourut à Paris en 1557. Il était fort savant, mais très-crédule et très-peu judicieux. Il a laissé une *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, qui en offre des preuves palpables.

DEMPSTER (THOMAS), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbogen 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Écosse, et vint à Paris où il se donna le titre de *Baron de Muresk*; mais, comme il était extrêmement violent, il y eut des querelles, qui le contraignirent de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, amenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise, où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa jusqu'en 1625, année de sa mort. Il était jurisconsulte, historien, poète, orateur. Il était doué d'une mémoire extraordinaire. Il lisait 14 heures par jour, et comme, selon ce qu'il rapporte, « il ne savait rien oublier », il devint un des plus grands érudits de son siècle. On a de lui des ouvrages dans ces différens genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, en 19 livres, imprimée in-4° à Bologne en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, en supposant nés en Écosse une foule d'écrivains étrangers à ce pays. On a encore de lui, *Etruria Regalis*, à Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol., auxquels Passeri a donné un supplément, Lucques, 1767, in-fol., et une édition des *Antiquités romaines de Rosin*, in-fol., avec des notes, dans lesquelles il prodigue une érudition profonde, mais fatigante par le style et les citations.

DEMYRY. *Voy*. DOMAIRY.

DENAGLIO (FRANÇOIS), né à Reggio en 1535, fit ses premières études dans cette ville, et alla ensuite à Bologne pour apprendre la philosophie et le droit civil. Après avoir rempli les emplois les plus honorables à Mantoue, Gênes, Castiglione, Ravenne, etc., il revint dans sa patrie, où il finit tranquillement ses jours en 1619, âgé de 86 ans. On a de lui : I. *Consilium ad comprobandam, justificandamque determinationem ducalem*, Bologne, 1580. II. *Clarissimi Jurisconsulti D. Francisci Denalii Poemata*, Bologne, 1563. III. *Prima parte delle rime dell' eccellentissimo giureconsulto Francesco Denaglio, con le sommarie sposizioni, e brevissime dichiarazioni de' sonetti, madrigali*, etc., Bologne, 1582.

DENAISIUS (PIERRE), jurisconsulte, né à Strasbourg, le 1er mai 1560, d'une famille noble, originaire de Lorraine, fut docteur en droit, conseiller de l'électeur palatin. Il fut envoyé en ambassade, auprès du roi de Pologne, d'Élisabeth, reine d'Angleterre, et de plusieurs autres Souverains. Il mourut à Heidelberg, le 20 septembre 1606. Il était versé dans la connaissance de toutes les langues de l'Europe, et cultivait la poésie et la musique avec succès. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Jus Camerale*, Strasbourg, 1600, in-4°; Spire, 1604, in-8°; Heidelberg, 1652, in-4°. II. *Assertio jurisdictionis cameræ Imperialis, adversùs senatum Spirensem*, Heidelberg, 1601, in-4°. III. *Dissertatio de idolo Hallensi*, Heidelberg,

1805, in-4°, et quelques opuscules théologiques et politiques.

DENATTES (François), curé de Saint-Pierre-en-Château, diocèse d'Auxerre, mort en 1765, à 70 ans, a paraphrasé l'ouvrage latin d'Opstraet, *de Conversione peccatoris*, dans son *Idée de la Conversion d'un pécheur*, 1732, 2 vol. in-12.

DENER (Jean-Christophe), faiseur de flûtes, mort à Nuremberg en 1709, inventa *la Clarinette*.

DENESLE, né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, et fit beaucoup de *vers* médiocres. Son poème du *Sansonnet*, imitation de Vert-Vert, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté la poésie pour la prose, il donna des ouvrages aussi médiocres que ses vers. Les principaux sont : I. *L'Aristippe moderne*, 1738, in-12; écrit sans énergie, et plein de choses communes. II. *Préjugés du public*, 1747, 2 vol. in-12. III. *Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur l'ame humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est un recueil des plus forts argumens qu'on ait opposés aux matérialistes. IV. *Préjugés du public sur l'honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que ceux du même auteur, soient d'un style faible, et rempli de trivialités, on l'estime parce que l'honnêteté de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. V. *L'Étourneau* ou *les Aventures du Sansonnet de ....*, poème héroïque, 1736, in-12. VI. Le *Curieux puni*, poème, 1737, in-12. VII. La *Présomption punie*, ibid. VIII. Les *Adieux du poète aux Muses*, ibid., et plusieurs autres pièces peu intéressantes. Deneslc mourut à Paris en 1767 dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté.

DENHAM (le chevalier John), né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son pere, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai sur le jeu*, pour preuve de son changement; mais, après la mort de son père, il joua plus que jamais. En 1641, il publia une tragédie, intitulée *le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendait à de pareils ouvrages de la part d'un homme adonné au jeu comme il l'était. Lors de la révolution de Cromwel, il s'attacha au parti royaliste, et suivit Charles II en France, où il composa une partie de *ses poésies*. Il fut envoyé par ce prince ambassadeur en Pologne, et, après la restauration, il fut nommé chevalier du Bain et surintendant des bâtimens du roi. Le jeu avait à peu près détruit sa fortune; l'économie la rétablit. Il eût été parfaitement heureux, si un second mariage n'était venu détruire son bonheur. Il éprouva tant de chagrins domestiques, que sa tête en fut quelque temps dérangée. Il mourut le 19 mars 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confrères Chaucer, Spencer et Cowley. Il fit voir sur la fin de sa vie que son génie n'avait rien perdu de sa vigueur, en composant sa belle *Élégie* sur la mort de ce dernier poète, qu'il suivit de près au tombeau. Outre sa tragédie du Sophi et son Élégie sur Cowley. On a de lui beaucoup de vers qui lui acquirent de la répu-

tation. Ils furent imprimés à Londres, en 1719, in-12. De tous ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus d'honneur est une petite pièce descriptive de 300 vers *Cooper's hill* (*la Colline de Cooper*). Avec ce joli tableau, Denham s'est placé au rang des auteurs originaux. Si la colline de Cooper, dit Jonhson, était soumise à l'examen d'un critique minutieux, il y trouverait sans doute des digressions trop longues et des réflexions morales trop fréquentes; mais ces taches légères sont couvertes par des beautés nombreuses. Pope avait une admiration toute particulière pour Denham; il l'appelait le *Majestueux Denham*. Comme traducteur, Denham ne jouit pas d'une grande réputation. On lit peu sa *Traduction de Virgile*, qui n'a eu d'autre mérite que d'exciter Dryden à mieux faire.

DENINA (Charles-Jean-Marie), célèbre littérateur italien, naquit à Revel en Piémont en 1731, entra dans les ordres en 1751, et reçut en 1756 le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan. Denina fut professeur dans plusieurs villes du Piémont, et le roi de Sardaigne le nomma en 1782 directeur honoraire de sa bibliothèque. Dans cette même année il se rendit à Berlin, à l'invitation de Frédéric II, qui l'admit comme membre de son Académie; mais il n'accorda pas sa faveur à Denina, dont le caractère et même les opinions ne pouvaient guère se concilier avec ceux du monarque philosophe. Aussi les ouvrages qu'il publia à Berlin n'eurent pas beaucoup de succès. Il se trouvait à Mayence lors du passage de Napoléon, qui, à la recommandation de Salmatoris, le nomma son bibliothécaire. Denina vint se fixer à Paris. Il mourut dans cette ville le 5 décembre 1813. Cet auteur a donné plus de 33 ouvrages qui obtinrent la plupart un grand succès. Les principaux sont: I. *De Studio theologiæ et normâ fidei*, 1758, in-8°. II. *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760, Berlin, 1785, 2 vol. in-8°; Turin, 1792, 3 vol. in-12. Dans le 4e volume, qui a paru à Turin en 1811, sous le titre de *Saggio istorico-critico sopra le ultime vicende della letteratura*, on trouve différens opuscules; savoir: *De l'influence de la littérature française sur l'anglaise, et de l'anglaise sur l'allemande; Sur l'état présent des sciences et des arts en Italie; et un Discours de réception à l'Académie de Berlin*, et Castillon donna une traduction de cet ouvrage, sous les yeux de l'auteur, en 1782. III. *Lettera di N. Daniel Caro* (anagramme de *Carlo Denina*) *sopra il dovere*, etc., ou *Lettres sur le devoir des ministres évangéliques de prêcher, par les instructions et l'exemple, l'observance des lois civiles et des impôts*, etc., Lucques, 1761, in-8°. IV. *Delle rivoluzioni d'Italia libri venti-quattro*, 1769-71, 3 vol. in-4°, traduites en français par Jardin, 1770 et suiv., 2 vol. in-12. C'est le plus important des ouvrages de Denina. L'abbé Costa, depuis cardinal, ami de l'auteur, a eu part aux corrections que celui-ci fit à son ouvrage avant de le publier. V. *Dell' Impiego delle persone*, Florence, 1777; Turin, 1803, 2 vol. petit in-8°. En parlant de l'emploi des différens sujets dans un état, Denina, fait dans cet ou-

vrage quelques réflexions sur la multiplicité des ordres religieux, réflexions qu'il avait déjà énoncées dans le 6e chapitre du XXIIe livre des *Révolutions d'Italie*. Cela lui attira des désagrémens, des critiques, et son livre fut supprimé à la première édition. Dans la réimpression de ce même ouvrage, l'auteur y développa ses idées, et proposa d'employer les prêtres réguliers à des ouvrages d'utilité temporelle, lorsqu'ils n'en avaient pas d'essentiels à leur état. VI. *Storia politica e letteraria della Grecia*, Turin, 1781-82; Venise, 1783, 4 vol. in-8°. VII. *La Sibilla Teutonica*, Berlin, 1786. Cette esquisse en vers de l'histoire germanique fut réimprimée dans le 4e volume des *Vicende della letteratura*. VIII. *Réponse à la question : Que doit-on à l'Espagne*, Berlin, 1786; Madrid, 1787, traduite en espagnol. Cet opuscule est traduit en français, et réimprimé à la suite des *Vicende*, Turin, 1792. Denina donna un supplément à l'ouvrage précédent, sous le titre de : IX. *Lettres critiques*, 1786, in-8°. X. *Discours sur le progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne*, Berlin, 1788. XI. *La Prusse littéraire sous le règne de Frédéric II*, etc., *depuis 1740 jusqu'à 1786, par ordre alphabétique*, 1790-91, 3 vol. in-8°. XII. *La Russiade*, 1799-1810, in-8°, traduit en français sous le titre de *Pierre-le-Grand*, par MM. Sérieys et André, 1809, in-8°. Denina publia une brochure anonyme contre cette traduction, où l'on s'est fait une étude particulière de défigurer l'original. XII. *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1788, in-8°. XIII. *Rivoluzioni della Germania*, Florence, 1804, 8 vol. in-8°. XIV. *La Clef des langues* ou *Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle ou qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 2 vol. in-8°. XV. *Discours historique sur l'origine de la hiérarchie et des concordats entre la puissance ecclésiastique et la puissance séculière*, 1808, in-8°. Le cardinal Fesch qui en avait d'abord accepté la dédicace, se rétracta après la mise en vente de cet ouvrage, qui fut supprimé aussitôt. XVI. *Storia dell' Italia occidentale*, 1809, 6 vol. in-8°. XVII. *Histoire du Piémont et des autres états du roi de Sardaigne*, avec un *Aperçu des savans qui ont illustré le règne de Charles-Emmanuel* (1580-1630), traduite en allemand par Frédéric Strass, d'après le manuscrit italien de l'auteur, Berlin, 1800-1805, 3 vol. in-8°, etc. Il eut quelques démêlés avec Voltaire au sujet de son *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, où Denina ne témoigne pas pour le philosophe de Ferney l'admiration et l'enthousiasme qu'il croyait mériter. Voltaire s'en vengea en lançant contre lui un trait amer dans *l'Homme aux quarante écus* (en 1767, chapitre dernier).

DENIS (SAINT), Romain, élu pape le 22 juillet 259, successeur de Saint Sixte ou Xiste; dans le souverain pontificat, gouverna l'Église de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa Sabellius et l'opinion opposée. soutenue depuis par Arius. On trou-

ve dans les *Epistolæ Romanorum pontificum* de D. Coustant, in-fol., des *Lettres* de ce pape contre Sabellius. L'Église l'honore au nombre des Saints confesseurs.

DENIS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père Alphonse III, et favorisa les lettres. En répandant des faveurs sur l'agriculture, il obtint le glorieux titre de *roi laboureur*. Il institua une université à Lisbonne, qu'il transféra ensuite à Coïmbre; ce fut par les lumières de celle-ci que la langue portugaise commença à se fixer. La *chronique* de son règne a été écrite par Roderic de Pina, Lisbonne, 1729, in-fol. Après l'abolition de l'ordre des Templiers, il fonda celui du Christ, en lui accordant les biens que les premiers possédaient dans ses états. Ce monarque s'occupait à embellir ses villes, à bâtir celle de Montréal, lorsque la révolte de son fils vint mettre un terme à son bonheur. En vain la reine Élisabeth, son épouse, ménagea-t-elle diverses fois la réconciliation entre le père et le fils, le roi vit sa santé s'altérer par les chagrins domestiques, et mourut à Santarem, le 7 janvier 1325. Il avait épousé en 1282 Élisabeth d'Aragon, que l'Église a canonisée (*Voy.* ce nom). Ce prince reçut de ses sujets les beaux titres de *Père de la Patrie*, de *Roi Laboureur* et de *Protecteur des lettres*, à cause des institutions libérales qu'il leur donna et de la fondation de l'université de Lisbonne, la première qui ait été instituée dans les Espagnes.

DENIS-DE-GÊNES (le père), religieux capucin, né en 1636, mort en 1695, traduisit en italien plusieurs écrits ascétiques du P. Ives de Paris. Mais son principal ouvrage est intitulé : *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum S. Francisci capuccinorum*, Gênes, 1680, in-4°, ibid., 1691, in-fol.; Venise, 1747, in-fol. Cette dernière édition est due aux soins du P. Bernard de Bologne. Cet ouvrage, malgré quelques défauts capitaux, est cependant très-précieux pour les bibliographes. On y voit que l'ordre des capucins a produit jusqu'en 1745, mil quatre-vingt-deux écrivains.

DENIS DE LA NATIVITÉ. *Voyez* Bertelot (Pierre).

DENIS (Nicolas), né à Tours, vers l'an 1598, fut gouverneur, lieutenant-général pour le roi, et propriétaire d'une partie de l'Acadie et du Canada. Il se rendit en 1632 en Amérique, et y fit un séjour de quarante ans. A son retour, il publia une *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale avec l'histoire naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12. Cette description est exacte et curieuse.

DENIS (Jacques), avocat au parlement. On ne connaît de lui que *les Plaintes du palais* ou *la Chicane des plaideurs*, comédie en trois actes et en vers, jouée sur un théâtre de société, et imprimée in-12, à Paris, en 1679. De Beauchamps cite cependant sous le nom d'un sieur Denis, qui pourrait bien être le même que cet auteur, deux comédies manuscrites intitulées: *les Travaux divertissans d'Arlequin*, *Bacchus*, et l'*Amour apothicaire*, ou *le Valet Servante*.

DENIS (Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi Louis XIV, mort l'an 1704 à Paris, sa patrie,

où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction, tenait chez lui, sur toutes sortes de matières, des *Conférences*, qui ont été imprimées, in-4°, 1672. Ces *Conférences* commencèrent en 1664, et continuaient encore en 1672. On trouve dans ses *Mémoires* beaucoup de choses curieuses et intéressantes. Denis donna encore, en 1668, deux *Lettres* in-8°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il cite un homme enseveli dans une léthargie profonde et incurable, et guéri, en remplissant de sang d'agneau ses veines vides du sien. Il était grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé de quelques mauvais effets qu'elle avait produits. *Voyez* DESGABETS.

DENIS (MICHEL), savant bibliographe et poète allemand, né en 1729 à Scharding en Bavière, mort à Vienne en 1800, à l'âge de 71 ans, était conseiller impérial et royal, et premier garde de la bibliothèque de la cour. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, de philologie, de bibliographie, d'histoire littéraire et même d'histoire naturelle, et de plusieurs poésies; les principaux, en allemand, sont: I. *Les poésies d'Ossian*, traduites de l'anglais, en vers hexamètres avec les dissertations de Macpherson et Blair, Vienne, 1768, 1769, 3 vol., in-4° et in-8°. II. Les *Chants du Barde Sined*, précédés d'une dissertation sur l'ancienne poésie du Nord, Vienne, 1772, in-8°. Sined est le nom rétrograde de l'auteur. III. *Catalogue systématique des papillons des environs de Vienne*, précédé d'un discours sur la manière de prendre, de nourrir et de conduire les chenilles à la métamorphose, de faire, d'arranger et de conserver les collections de lépidoptères, etc., avec fig., Vienne, 1776, gr. in-4°. IV. *Histoire typographique de Vienne, depuis l'an 1482 jusqu'à l'an 1560*, Vienne, 1782, in-4°. V. Il a publié en latin, *S. Augustini sermones inediti, admixtis quibusdam dubiis*. Ils sont au nombre de 25, tirés d'un manuscrit du 12ᵉ siècle de la bibliothèque impériale, Vienne, 1792, gr. in-fol. VI. *Codices manuscripti theologici latini aliarumque Occidentis linguarum bibliothecæ Palatinæ Vindobon.* C'est la continuation des Commentaires de Lambecius, achevée entre 1793 et 1800, en 11 vol., dont chacun fait trois tomes ou part. in-fol., et comprend tout l'appareil manuscrit qui se trouve à ladite bibliothèque des sciences sacrées, excepté le droit canon, et l'histoire ecclésiastique. VIII. *Carmina quædam*. C'est un choix de poésies latines, en différens genres, Vienne, 1794, in-4°. IX. *Principes de bibliographie*, Vienne, 1774, in-8°. X. *Souvenirs*, 1794, in-8°. XI. *Fruits de mes lectures*, ibid., 1797, in-8°. XII. *Œuvres posthumes de Denis*, Vienne, 1801, in-4°. XIII. *Deux odes sur le voyage de Joseph II*, etc., etc.

DENIS (LOUIS), géographe français, né vers 1725, fut d'abord graveur et ensuite géographe du duc de Berri (depuis Louis XVI). Il était censeur royal, membre de l'Académie des sciences de Paris, et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui: I. *Plan*

topographique et raisonné de Paris, en 42 petites feuilles, in-12, 1758. II. *Cartes de France*, 1761, 7 feuilles in-4°. III. *Analyse de la France*, ou *Recueil des petites cartes des provinces, avec une explication par demandes et par réponses*, 1764. IV. *Géographie des dames* ou *Almanach géographique et historique*, en 55 cartes, 1764, in-24. V. *Mappemonde physique, politique et mathématique*, trois feuilles d'atlas, 1764, avec une *Explication* en 23 pages in-12, et 6 petites cartes. VI. *Guide royal* ou *Dictionnaire topographique des grandes routes de France*, 1779, 2 vol. in-12, tout gravé, etc., etc. Ce géographe est mort vers 1794.

DENIS. *Voyez* DENYS.

DENISART (JEAN-BAPTISTE), procureur au châtelet de Paris, né à Iron près de Guise en Picardie, en 1712, mort à Paris le 4 février 1765, à 51 ans, était également recommandable par ses lumières et sa probité. On a de lui un ouvrage plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence*, Paris, 1771, 4 vol. in-4°, avec des additions par de Varicourt. Il a paru, de 1783 à 1808, une nouvelle édition de ce recueil, en 14 vol. in-4°, avec des augmentations par Camus, Bayard, Soreau, Le Vasseur et autres. M. Calenge a continué la suite du supplément; cet ouvrage n'a pas été complété, le tome 4 porte la date de 1808, la première partie de ce volume finit avec le mot *Hypothèque*. Il est utile non-seulement aux jurisconsultes, mais encore aux personnes qui ne font pas leur profession de l'étude des lois. Denisart s'était proposé de réunir dans un seul livre des notions précises sur chaque point, d'appuyer les principes par des exemples, et surtout par les décisions nouvelles et importantes. Ce plan était très-bien vu, mais il se glissa plusieurs fautes de divers genres dans l'exécution. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du Châtelet*, 1769, in-4°, avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. Ce recueil avait d'abord été publié par Jean Le Camus, lieutenant civil, mort en 1710, à 74 ans, avec la réputation d'un magistrat éclairé. Denisart était extrêmement laborieux, et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

DENISE, professeur au collége de Navarre à Paris, mort en 1742, a publié en 1669 une traduction en prose, avec le texte de cent *Fables de Faerne*, dont l'abbé Goujet parle avec éloge. Il a aussi traduit en vers français les *Fables de Phèdre*, Paris, 1708, in-12. La versification est plus aisée qu'élégante; mais l'auteur a su assez bien conserver le tour simple de l'original latin.

DENISOFF, vaillant général des Cosaques, se distingua dans la guerre faite par Catherine II aux Turcs et aux Suédois. Ce fut lui qui enleva les équipages du roi de Suède dans la bataille d'Aborfors en 1790. A la paix, Gustave voulut connaître celui qui l'avait ainsi dépouillé. Denisoff lui fut présenté, et le monarque le combla de témoignages d'estime. Le Cosaque, alors très-âgé, mourut quelque temps après.

DENISOT (NICOLAS), peintre, graveur, poète latin et français, né au Mans en 1515, est mort à

Paris en 1554. Cet auteur est également connu sous la désignation du *Conte* (pour comte d'Alsinois), qualité imaginaire qu'il se fit un plaisir d'ajouter à son nom, dont elle n'était que l'anagramme; ce qui donna lieu à François Ier de dire, en jouant sur ces mots, que ce comté n'était pas d'un grand revenu, puisqu'il ne produisait que *six noix*. On voit que de ce temps les beaux esprits ne dédaignaient déjà point de descendre au calembourg. Né avec d'heureuses dispositions pour les arts, Denisot s'acquit dans son temps la réputation de bon poète latin et français, d'habile dessinateur et de grand peintre. Plusieurs de ses contemporains, entre autres Remi Belleau, louèrent beaucoup ses talens, qui le firent appeler en Angleterre pour instruire dans les belles-lettres les trois sœurs, Anne, Marguerite et Jeanne de Seymours, d'une des plus illustres familles de ce royaume. Ses poésies françaises, aujourd'hui totalement oubliées, consistent en la traduction de la plus grande partie des distiques latins, composés par les trois sœurs, ses élèves, en l'honneur de Marguerite, reine de Navarre, et publiés en 1551, sous le titre de *Tombeau* de cette princesse; des *Cantiques du premier advénement de Jésus-Christ*, Paris, 1553, in-8°, et des vers mesurés, à l'exemple de ceux des Grecs et des Latins, imprimés avec l'*Art Poëtique* de Thomas Sibillet. Denisot a eu part aux nouvelles récréations et joyeux devis de Bonav. des Périers, Lyon, 1558, in-8°; Amsterdam (Paris), 1735, 3 vol. in-12, avec les notes du savant Bernard de La Monnoye.

DENISOT (Gérard), médecin, né près de Chartres, mourut en 1595, après avoir exercé son art pendant cinquante ans. Un magistrat, nommé Guillaume Joli, qui avait acheté sa bibliothèque, trouva parmi ses papiers un poème sur les Aphorismes d'Hippocrate, rédigé en vers grecs et latins, fort beaux, et en fit présent à la Faculté de Paris. Jacques Denisot, descendant de Gérard, a fait imprimer ce poème grec et latin, Paris, 1634, in-8°.

DENISOW, général russe, employé en 1794 et 1795 contre les Polonais, commença par être battu par Kosciuszko, le 4 avril 1794, à Ravlavice, entre Cracovie et Varsovie; mais il contribua le 8 juin au gain de la bataille de Srezekociny, et le roi de Prusse lui accorda l'Aigle Rouge à la suite de l'affaire. Il se distingua de nouveau le 3 novembre à l'assaut de Prague. Pour l'en récompenser, l'impératrice lui donna, en janvier 1795, l'ordre de Saint-George de la 4e classe, un sabre d'or, une aigrette de diamans, et le grade de lieutenant-général. En 1795, il poursuivit les débris des troupes polonaises, auxquelles il fit mettre bas les armes sans capitulation. Il mourut en 1798.

DENNER (Balthasar), peintre célèbre, né à Hambourg en 1685, où il mourut, n'a été surpassé par personne dans le portrait. Tous les Souverains du Nord l'appelèrent à leur cour pour être peints par lui. L'empereur Charles VI acheta 5875 florins une *Tête de vieille* de cet artiste, et la plaça dans un cabinet dont lui seul avait la clef. Denner fit le pendant de cette vieille pour le même prince : c'est une *Tête de vieillard*, qui est un second

chef-d'œuvre. Il mourut à Rostock en 1747, sans avoir laissé le secret qu'il possédait de préparer la laque, qu'il employait pour les carnations avec un art que personne n'a pu atteindre.

DENNIS (JEAN), célèbre critique, fils d'un sellier de Londres, où il naquit en 1657 et mourut le 5 janvier 1733, fut en Angleterre ce que Gacon était alors en France, le Zoïle de tous les poètes célèbres, et surtout de Pope, qui ne manqua pas de le placer dans sa *Dunciade*. « Il est mort, dit l'abbé Prévôt (*Pour et contre*, tome 3ᵉ, pag. 68), dans un âge fort avancé, aussi couvert de gloire et de blessures, que peut l'être un critique qui n'a fait que mordre et recevoir des morsures pendant toute sa vie. Ceux qui ne considèrent que les atteintes qu'il a reçues, le regardent comme l'homme du monde qui a été le plus à plaindre et le plus maltraité. Ceux, au contraire, qui ne jettent les yeux que sur les coups terribles qu'il a portés, doivent le regarder comme un champion redoutable, avec lequel il n'y avait jamais d'avantage à combattre. On a fait quantité de vers sur sa mort, dans lesquels on lui donna le titre honorable de *dernier Critique* et de *dernier Esprit classique du règne de Charles II*, à peu près dans le sens qu'on a nommé Brutus le dernier des Romains. Son humeur caustique et presque insociable lui avait attiré deux malheurs, qui ont dû lui faire regarder la mort comme un bien : il n'avait point d'amis, et il était réduit à la dernière pauvreté. » Outre ses brochures critiques, on a de lui deux tragédies : *la Liberté défendue*, 1704 ; *Appius et Virginie*, 1709 ; et divers *Poèmes* très-médiocres. Sa meilleure comédie est intitulée : *Une intrigue sans intrigue*. Son théâtre a été réimprimé à Londres en 1802, in-8°. Parmi ses ouvrages en prose, le plus estimé est son *Essai sur la Critique*. Mais, ce qui, plus que tous ses écrits, lui assure l'immortalité, c'est la place qu'il occupe dans la *Dunciade* de Pope.

DENNY (Sir ANTOINE), favori de Henri VIII, d'une famille noble, au comté d'Hertford, mort en 1550, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, se trouva de bonne heure à la cour, où le roi l'honora d'une place de conseiller privé, et le fit chevalier. Denny eut aussi beaucoup de part aux dépouilles des ecclésiastiques. Henri le nomma l'un de ses exécuteurs testamentaires, et lui laissa en outre un legs de 300 liv. sterling.

DENORES. *Voy.* NORES.

DENS (PIERRE), né en 1690, à Boom près d'Anvers, fut professeur de théologie au couvent d'Afflighem et ensuite au grand séminaire de Malines. Dens obtint par concours la place de pléban ou pasteur de l'église métropolitaine de cette ville, et fut nommé en 1735, examinateur synodal et président du séminaire. Il était chanoine de la métropole, lorsqu'il mourut en 1775. C'était un prêtre rempli de zèle pour son état, et un écrivain laborieux. On a de lui : I. Un *Supplément à la théologie de Laurent Niesen, sur la vérité de la religion*, in-4°, 1757. II. Des cahiers qu'il avait dictés sur le Sacrement de Pénitence, et qu'il donna sous le titre de *Dictata*, in-4°, 1758. III. Une *Réponse* au P. Tomson,

récollet, qui l'avait attaqué relativement à sa doctrine sur les billets de confession, 1758. Charles de Lorraine craignant que cet écrit, et celui qui l'avait provoqué, ne renouvelassent des disputes fâcheuses, les supprima par un décret du 2 mai 1759. IV. Enfin *Theologia ad usum seminariorum*, 7 vol. in-8°, qui eut un grand succès dans les Pays-Bas, et dont il y a eu sept éditions successives, à Liége, à Louvain, à Anvers et à Maëstricht. L'édition de Liége, 1786, fut dirigée par l'abbé Feller.

DENTAND (JEAN), natif de Genève, où il fut pasteur de 1718 à 1758, est auteur d'un ouvrage classique dans sa communion. Il est intitulé : *Recueil de passages sur l'Ecriture Sainte*, 1759, in-8°. — Son fils, Julien, a publié : *Essai de jurisprudence criminelle*, 1785, 2 vol. in-8°.

DENTAND (PIERRE-GÉDÉON), né à Genève en 1750, a terminé en Hollande, à l'âge de 30 ans, par le suicide, une carrière qui offrait de brillantes espérances. Une santé faible l'avait obligé de renoncer au ministère sacré, où il avait débuté avec succès. Il était un des trois voyageurs qui publièrent, en 1777, une *Relation de différens voyages dans les Alpes*, de Faucigny, 1 vol. in-8°. De Luc l'aîné, l'un de ses compagnons, a aussi rapporté diverses observations de lui dans ses *Lettres physiques sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme*. Il obtint l'accessit à l'Académie de Berlin sur cette question : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise en de nouvelles erreurs ou qu'on l'entretienne dans celles où il est?* Et un autre accessit à l'Académie de Harlem, par un *Mémoire sur la culture des arbustes dans les Dunes*.

DENTATUS. *Voy.* CURIUS.

DENTE (JOSEPH), né à Messine en 1629, entré dans l'ordre des jésuites en 1645, où il occupa les premiers emplois, mourut au commencement du 18° siècle. On a de lui : *Argum. triplicum philosophicum, sive terna philosophica propositionum centuria*.

DENTON (JEAN), théologien anglais, né en 1625, mort en 1748, élève de Clare-Hall à Cambridge, où il se lia intimement avec Tillotson, depuis archevêque de Cantorbéry. En 1662, Denton fut dépossédé de la cure de Oswaldkirk au comté d'York, pour non-conformité : mais ensuite il prit le parti de se soumettre, et obtint un autre bénéfice à Stonegrave au comté d'York, et enfin un canonicat de la cathédrale d'York. On a de lui quelques *Traités de théologie*.

DENTRECOLLES (FRANÇOIS-XAVIER), jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le père Parennin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, et ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection générales. Dentrecolles fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui *plusieurs morceaux intéressans* dans le Re-

cueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, et dans l'*Histoire de la Chine* de Duhalde. Les principaux ont pour objet les *monnaies de la Chine*, et la *manière d'y faire la porcelaine.*

DENYS L'ANCIEN, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier, devenu général des Syracusains, et ensuite leur tyran, déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête, l'an 405 avant J.-C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paie des soldats, rappela les bannis, et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, et avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. Ambitieux de toute sorte de gloire, il envoya à Olympie son frère Théodore, pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux-esprits de Syracuse, qui mangeaient à sa table, avaient attention de louer surtout son talent poétique. (*Voy.* ARISTIPPE.) Il n'y eut que Philoxène, célèbre par ses dithyrambes, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment; cet homme franc lui dit qu'elle était mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisît aux carrières; mais, à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain, il choisit ce qu'il croyait être son chef-d'œuvre pour le montrer à Philoxène. Le poète, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit : *Qu'on me remène aux carrières.* Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendît aux dieux de solennelles actions de graces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, après trente-huit ans de tyrannie, 386 ans avant J.-C., dans sa 63e année. Denys avait tous les vices d'un usurpateur; il était ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine, environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entraient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portait toujours une cuirasse sous ses vêtemens. Son barbier lui ayant dit que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Un jour que son frère, en lui faisant la description d'un terrain, prit la hallebarde d'un des gardes qui étaient présens pour en tracer le plan sur la table, Denys entra en fureur, et tua le soldat qui avait donné sa hallebarde si facilement. Sa défiance tyrannique est consacrée par un monument qui subsiste encore en Sicile; c'est une caverne d'une grandeur énorme, nommée l'*Oreille de Denys-le-*

Tyran, parce qu'on prétend qu'elle était disposée de manière à ce que tous les sons se réunissent en un seul point, qui s'appelait *le tympan*. Elle est creusée dans le roc, et a exactement la forme d'une oreille humaine : sa hauteur est de quatre-vingts pieds sur deux cent cinquante de long. Le tyran avait fait faire au bout du tympan un petit trou qui communiquait à une chambre où il avait coutume de se cacher ; il appliquait son oreille à ce trou, et entendait distinctement tout ce qui se disait dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé, et qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avaient travaillé. Il y emprisonna ensuite toutes les personnes qu'il regardait comme ses ennemis ; et, après avoir entendu leur conversation, il les condamnait, dit-on, ou les renvoyait absous. Ces détails sont donnés par les voyageurs modernes qui ont recueilli ces faits d'une tradition vulgaire plus ou moins accréditée. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Ayant ôté un manteau d'or à la statue de Jupiter, il en substitua un de laine, disant « qu'un manteau d'or était bien pesant en été, et bien froid en hiver, et que le bon fils de Saturne devait se contenter d'un manteau plus simple. » Une autre fois, il arracha une barbe d'or à Esculape, en ajoutant « qu'il était indécent qu'il en portât une, tandis que son père Apollon n'en avait point. » Il pilla le temple de Proserpine à Locres : et, comme il eut un vent favorable pour s'en retourner : « Vous voyez, dit-il à ceux qui l'avaient suivi dans cette expédition, que les dieux immortels favorisent la navigation des sacriléges. » Informé qu'une vieille femme priait toujours les dieux de prolonger la vie à son souverain, il voulut savoir quels étaient les motifs d'une prière si assidue. « C'est, répondit cette femme, qu'ayant été gouvernée par un méchant prince dont je souhaitais la mort, et qui périt, et ayant vu dans son successeur un tyran plus abominable encore, je crains qu'il ne soit remplacé par un monstre pire que toi. » Denys avait épousé deux femmes dans le même jour : Doride de Locres, et Aristomaque, fille d'un des principaux citoyens de Syracuse. Il eut de la première, Denys, qui lui succéda. Ce tyran tempérait les vices de son ambition et de son despotisme par de grandes qualités. Il souffrit souvent la contradiction sans marquer ni ressentiment ni colère. Il eut en général pour le peuple de Syracuse des manières gracieuses et populaires. « La familiarité avec laquelle il entretenait les moindres bourgeois, et même les ouvriers, l'égalité qu'il gardait entre ses deux femmes, les égards et le respect qu'il avait pour elles ; tout cela semble prouver que Denys avait plus d'équité, de modération, de bonté, de générosité, qu'on ne pense ordinairement. » Il ne fut point tyran comme Phalaris, comme Néron. Quant à sa manie poétique, il valait mieux, comme dit Rollin, que Denys employât ses heures de loisir à l'art des vers qu'à la bonne chère et à des plaisirs non moins pernicieux. Ce fut la réflexion de Denys-le-Jeune, pendant qu'il était à Corinthe. Philippe de Macédoine lui demanda, d'un ton ironique : « En quel temps son père avait pu compo-

ser ses Odes et ses Tragédies? Vous voilà bien embarrassé, répondit Denys ; il les composa aux heures que vous et moi passons à boire et à nous divertir. » *Voyez* DAMOCLÈS et DAMON.

DENYS-LE-JEUNE, successeur et fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion, son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran. Denys, séduit par ses flatteurs, exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Celui-ci, piqué de ce double outrage, attaqua le prince, et l'obligea d'abandonner Syracuse, l'an 343 avant J.-C. Il y rentra dix ans après, et en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Denys-l'Ancien avait prédit à son fils ce qui lui arriva. Un jour il lui reprochait la violence qu'il avait faite à une dame de Syracuse, et lui demandait en colère s'il avait jamais entendu dire que dans sa jeunesse il eût commis de telles actions : « C'est, lui dit le jeune homme emporté, que vous n'étiez pas né fils de roi. — Et toi, tu n'en seras jamais père. » Prédiction qui fut accomplie. En effet, Denys-le-Jeune, plus cruel encore que son père, et moins politique, ayant été chassé de Syracuse, se réfugia à Corinthe, où il ouvrit, dit-on, une école. Il entendait alors raillerie, et savait y répondre. Interrogé « pourquoi il n'avait pas su se maintenir sur le trône de son père : Ne vous en étonnez pas, répondit-il ; mon père, en me laissant ses biens, ne m'a pas transmis la fortune qui les lui avait fait acquérir. » Un Corinthien entrant dans sa chambre, et voulant se moquer de lui, secouait son manteau, comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avait point d'armes cachées ; Denys lui dit : « Secoue plutôt ton manteau quand tu sortiras, afin de me prouver que tu n'emportes rien », pour lui faire entendre qu'il le croyait très-capable d'emporter quelque chose. — Un autre Corinthien cherchant à le railler sur le commerce qu'il avait eu avec les philosophes, pendant qu'il était dans sa plus grande splendeur, lui demanda, comme par insulte, à quoi toute la sagesse de Platon lui avait servi : « A porter, répliqua-t-il, mon infortune comme je le fais. » Sa profession de maître d'école a paru une fable à Heuman, docteur d'Allemagne, qui a fait, sur ce sujet, un gros in-4°, Gottingue, 1732, in-4°, réimprimé dans le Parerga Gottingensia, n° 7.

DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, second fils de Cléarque, profita des conquêtes d'Alexandre-le-Grand sur les Perses pour affermir sa tyrannie ; mais il ne se maintint qu'à force de souplesse pendant la vie de ce héros ; il avait été disciple de Platon. Après la mort d'Alexandre, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué, l'an 321 avant J.-C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et unit à ses états plusieurs places importantes qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il était d'une si prodigieuse grosseur qu'il n'osait paraître en public. Lorsqu'il donnait audience ou lorsqu'il rendait justice, il s'enfermait, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Quelques bannis d'Héraclée l'appellent le *Gros-Pourceau* dans une comédie de Ménandre.

Il dormait presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvait l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J.-C., laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme, et pleuré de ses sujets, parce qu'il avait gouverné avec douceur. Les médailles de ce prince qui n'existent qu'en argent, sont de la plus grande rareté.

DENYS DE MILET, ancien écrivain grec, contemporain de Darius, écrivit deux ouvrages en prose, l'un intitulé le *Cycle mythique*, qui contenait les traditions qui avaient été recueillies par les poètes, l'autre était le *Cycle historique*. — DENYS de Thrace, disciple d'Aristarque, enseigna la grammaire à Rome, du temps de Pompée. On lui attribue une ***Grammaire grecque*** que Fabricius a insérée dans le septième vol. de sa ***Bibliothèque grecque***.

DENYS D'HALICARNASSE, né à Halicarnasse, autrefois Zéphyre, ville de la Carie, demeure ordinaire des rois de cette province, quitta cette ville vers l'année 30 avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs latins ou grecs qui avaient parlé du peuple romain. C'est avec ce secours qu'il composa les *Antiquités romaines* en vingt livres, dont il ne nous reste que les onze premiers, qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°. Il y en a eu une aussi, vers le même temps, par le P. Le Jai, jésuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Denys est plutôt un compilateur d'antiquités qu'un historien. Il est faible de style, prolixe et languissant. Les ***Antiquités romaines*** ont paru pour la première fois en grec à Paris, chez Robert Etienne, 1546, in-fol. On a encore de lui des ***Comparaisons de quelques anciens historiens***, ***un Examen critique du style de Thucydide***, ***un Traité de l'éloquence de Démosthènes***, ***une Rhétorique***, ***et plusieurs lettres***. Ces écrits lui donnent une place distinguée parmi les critiques de l'antiquité. Ces morceaux se trouvent dans l'édition de ses ***Œuvres***, publiée à Oxford, en 1704, 2 vol. in-fol., par Jean Hudson, en grec et en latin, la meilleure que nous eussions avant celle donnée par J.-J. Reiske, Leipsick, 1774-1777, en 6 vol. in-8°. On estime aussi celle de Sylburge, à Francfort, 1586, in-fol. Son traité *De structurâ orationis*, Londres, 1702, in-8°, a été réimprimé en 1728 et 1747.

DENYS D'HALICARNASSE, descendant du précédent, vivait sous l'empire d'Adrien, et fut renommé par ses ouvrages ***sur la Musique***, dont il publia l'***Histoire*** en 36 livres; des ***Commentaires*** en 24 livres, et des ***Institutions musicales*** en 22; aucun n'est venu jusqu'à nous.

DENYS (SAINT), dit l'***Aréopagite***, un des juges de l'Aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par Saint Paul. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J.-C. « Les Grecs, depuis le 9e siècle, dit Baillet, avaient cru

qu'il avait passé de la Grèce dans les Gaules, et qu'il avait eu la tête coupée à Paris, dont il était devenu évêque. Mais cette opinion, née du temps de Louis-le-Débonnaire, ne vivra pas apparemment plus long-temps, depuis que tant de savans en ont montré la fausseté. » On lui attribua mal à propos plusieurs ouvrages dans les siècles d'ignorance. Le style de ces ouvrages et leur méthode sont fort éloignés de la manière dont on écrivait dans le 1er et le 2e siècle, et paraissent être du 5e. On les a tous réimprimés en deux vol. in-fol., grec et latin, à Anvers, 1634, recueillis par le père Balthasar Corder, jésuite. Le premier volume contient les *Préfaces de Saint Maxime et de George Pachimère*, le livre de la *Hiérarchie céleste* en 15 chapitres, celui de la *Hiérarchie ecclésiastique* en 7, et celui des *Noms divins* en 13. Le second vol. renferme la *Théologie mystique* en cinq chapitres, et quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit vol. in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé *Ritus et Observationes antiquissimæ*. Ces ouvrages sont aussi dans la Bibliothèque des pères.

DENYS (SAINT), célèbre évêque de Corinthe au 2e siècle, a écrit plusieurs *Lettres*, dont Eusèbe a conservé des fragmens intéressans. Il paraît qu'il fut persécuté, quoiqu'on ne croie pas qu'il mourût martyr, il est honoré sous ce titre, le 29 novembre.

DENYS (SAINT), patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclas dans ce siège, l'an 247 de J.-C., se convertit en lisant les Epîtres de Saint Paul. Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son Eglise; sous l'empire de Philippe et sous celui de Dèce, l'an 250. Il se signala durant le schisme des Novatiens contre le pape Corneille, et contre Sabellius, qui confondait les trois personnes de la Trinité. Il écrivit plusieurs lettres pour le combattre. Il mourut en 265. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *Fragmens* et une *Lettre canonique*, insérés dans la collection des conciles, et une épître contre Paul de Samosate, grec et latin, Paris, 1610 et 1624. Son style est élevé, pompeux et pathétique. Il possédait parfaitement le dogme, la discipline, la morale, et disputait avec modération. L'Eglise latine célèbre sa fête le 17 novembre.

DENYS (SAINT), apôtre de la France, et premier évêque de Paris, envoyé dans les Gaules sous l'empire de Philippe, vers l'an 245, subit le martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons, Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre. On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver dans le 9e siècle, que l'évêque de Paris était le même que l'évêque d'Athènes. Ce fut lui qui avança que le saint martyr avait porté sa tête entre ses mains. Cette opinion passa de Paris à Rome par Hilduin; des Romains chez les Grecs, par Méthodius, son contemporain; et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la vie de Saint Denys, composée par Méthodius. Ce sentiment, long-temps au nombre de ceux qu'il était dangereux d'attaquer, est à présent réprouvé par les légen-

daires les plus crédules. Il paraît que ce fut à Montmartre qu'il reçut la palme du martyre, et que ce fut par suite de cette triple exécution, que cette colline prit le nom de *Mons-Martyrum*, d'où est venu celui de Montmartre. Cette étymologie semble être la meilleure. En 1611 on y découvrit sous la chapelle dite des SS. Martyrs, une crypte ou catacombe de 31 pieds de longueur, ayant un autel et une croix de pierre à l'orient : on a cru que c'était l'ancienne chapelle de Saint Denys, où s'assemblaient les chrétiens pour prier pendant les persécutions.

DENYS (Saint), évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée, et souscrivit ensuite à la condamnation de Saint Athanase ; mais s'étant rétracté, l'empereur Constance l'exila en Cappadoce, où il mourut quelque tems après.

DENYS DE CHARAX ou LE PERIÉGÈTE, géographe, né à Carax, dans l'Arabie-Heureuse, auquel on attribue une *Description de la terre* en vers grecs hexamètres, intitulée : Περιήγησις οἰκουμένης. (*Voy.* Guison.) Quelques-uns le font vivre du temps d'Auguste ; mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle, et cette opinion paraît la mieux fondée. Son ouvrage vit le jour à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8°. L'édition de 1718 est plus ample ; mais il y a des cartes dans celle de 1704 qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre en grec et latin, par Tanneguy-le-Fèvre, Saumur, 1676, in-8°. La plus estimée de toutes les éditions qu'on a faites de cet ouvrage, est celle d'Oxford 1717.

DENYS, surnommé *le Petit*, à cause de sa taille, né en Scythie, passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J.-C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. (L'ère vulgaire précède de 4 ans l'ère chrétienne.) On a de lui un *Code de canons* approuvé et reçu par l'Église de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, et par l'Église de France, et les autres Églises latines, suivant celui d'Hincmar. Justel a donné une édition de ce recueil en 1628. Denys l'augmenta d'une *Collection des décrétales des papes*, qui commence à celles de Sirice, et finit par celles d'Anastase. On a encore de lui la version du Traité de Saint Grégoire Nisse, *De la création de l'homme*. Le sens y est rendu avec fidélité, mais non avec élégance. Cassiodore qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savait le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisait en latin, et un latin en grec. Denys mourut vers l'an 540.

DENYS *le Chartreux*, célèbre écrivain ecclésiastique du 15e siècle, natif de Ryckel, dans le diocèse de Liége, vécut 48 ans chez les chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'Église par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation lui fit donner le nom de *Docteur extatique*. « Ce titre ne me paraît pas très-bien fondé, dit l'abbé Goujet ; ceux qui savent quelle est la multitude de ses ouvrages, ju-

geront aisément qu'il ne s'est guère donné le loisir de méditer et de se laisser aller à l'extase pendant qu'il écrivait. » Il envoya des lettres au pape et à plusieurs princes chrétiens, pour leur dire que la perte de l'empire d'Orient était un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidèles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, pleins d'instructions salutaires et d'une onction touchante, mais écrits durement et sans élévation. Eugène IV disait « que l'Eglise était heureuse d'avoir un tel fils. » Denys avait beaucoup lu; il ne manquait pas d'érudition dans les choses communes, et appliquait heureusement les passages de l'Écriture. Il était sobre et sage dans la spiritualité. Ses ouvrages ont été recueillis en 21 volumes in-folio, Cologne, 1549, en y comprenant ses *Commentaires*. Son *Traité contre l'Alcoran*, en cinq livres, Cologne, 1533, in-8°, est devenu rare. Le Traité *De bello instituendo adversùs Turcas*, compris au premier livre, fut supprimé pour certaines applications forcées, et pour quelques visions singulières. On a encore de lui, *Speculum conversionis peccatoris*, Alost, 1473, in-4°, et un traité *De quatuor novissimis*, trad. en italien (1583, in-12) et en espagnol (Madrid, 1630).

DENYS (Jacques), peintre d'Anvers, né en 1645, avec les plus grandes dispositions pour son art, était très-jeune encore, lorsque les modèles de son pays ne lui suffisant plus il voulut travailler d'après les grands maîtres, et fit le voyage de l'Italie. Il dessinait correctement et avec beaucoup de finesse, et sa couleur est bonne. Attaché au duc de Mantoue, il a orné le palais de ce prince de plusieurs tableaux d'*Histoire*. Il peignit aussi le portrait, et comme il excellait dans ce genre, il fut appelé par le grand-duc de Toscane pour faire le sien, et en fut récompensé généreusement. Denys quitta l'Italie, après y avoir fait un séjour de 14 ans. Revenu à Anvers, il y fut reçu par les artistes de cette ville avec tous les témoignages de l'estime et de la considératioo; mais la mort ne le laissa pas jouir longtemps du repos et du bonheur qu'il était venu chercher dans sa patrie. La plupart de ses ouvrages sont en Italie. Il n'y en a aucun en France. Descamps n'en a vu que trois, entre autres un *Ecce homo*.

DENYS (Pierre), le plus habile ouvrier en fer du 18ᵉ siècle, né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, en qualité de commis. C'est ainsi qu'on nommait les laïques qui s'engageaient, par un contrat civil, à garder certaines règles, et à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils étaieot capables. Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de Saint-Denys, avec beaucoup d'édification, et il y mourut en 1733. Personne n'a encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. C'est à lui qu'on devait la belle grille, la suspension des lampes du chœur, la balustrade, les rampes du grand escalier, la chaire du réfectoire, et la plupart des autres ornemens en fer de l'abbaye de Saint-De-

nys, qui étaient généralement estimés des connaisseurs, et admirés même de ceux qui n'en sentent pas tout le prix. Il avait fait encore la grille de la cathédrale de Paris, celle de Meaux et celle du chœur de l'abbaye de Chelles.

DEO-DATUS. *Voyez* DIEUDONNÉ et DIÉ.

DEO-GRATIAS (SAINT), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Genséric, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457.

D'ÉON. *Voyez* ÉON.

DÉPARCIEUX (ANTOINE), habile mathématicien, membre des Académies des sciences de France, de Suède, de Prusse, et censeur royal, naquit au hameau de Cessoux dans le diocèse d'Uzès en 1703, de simples cultivateurs. Elevé au collége de Lyon, il vint de bonne heure à Paris, où ses talens pour les mathématiques lui firent des protecteurs. Pour se soutenir dans cette ville, il traça d'abord des méridiennes et des cadrans avec une justesse peu commune; et, lorsqu'il fut plus à son aise, il communiqua ses lumières au public dans différens ouvrages bien accueillis. Les principaux sont: I. *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique*, 1741, in-4°: ouvrage exact et méthodique, que l'auteur dédia à l'Académie des sciences. II. *Essais sur les probabilités de la durée de la vie humaine*, 1746, in-4°. Ce livre intéressant a été aussi bien reçu par les étrangers que par les Français. III. *Mémoires sur la possibilité d'amener à Paris les eaux de la rivière d'Yvette*, réimprimés avec des additions en 1777, in-4°: projet digne d'un bon citoyen. Déparcieux l'était: il se livrait avec zèle à tout ce qui avait rapport au bien public; il ignorait l'art de se faire valoir, et on pouvait dire de lui ce qu'on avait dit autrefois du P. Sébastien, qu'il était aussi simple que ses machines. Les fermiers-généraux lui durent une presse très-avantageuse pour les fabriques de tabac. Cet académicien mourut le 2 septembre 1768.

DÉPARCIEUX (ANTOINE), neveu du précédent, né à Cessous-le-Vieux, près Nimes en Languedoc, en 1753, professeur de mathématiques à Paris, cultiva la littérature, et composa dans sa jeunesse une tragédie sous le titre d'*Ozorio;* il a aussi refait celle de *Camena*, de Thomas Corneille; mais ce fut particulièrement aux sciences physiques et mathématiques qu'il s'appliqua; et c'est aussi dans cette partie qu'il s'est fait une réputation. Le célèbre professeur de physique expérimentale Brisson, dont il avait suivi les leçons au collége de Navarre, le chargea souvent de le remplacer, et il s'en acquitta d'une manière brillante: il avait alors 24 ans. Depuis, il ouvrit lui-même un cours de physique expérimentale en 1779, et fut chargé d'établir un cabinet de physique à l'école militaire de Brienne. Déparcieux a professé depuis la révolution au lycée du Panthéon. On a de ce savant un livre élémentaire, intitulé: *Notions du calcul géométrique et d'astronomie*, petit in-12, 1778. Un *Traité élémentaire de mathématiques;* un *Traité des annuités ou des rentes à termes*, Paris, 1781, in-4°, et *plusieurs Dissertations sur la physique, les mathématiques*. Il préparait

un cours complet de physique et de chimie, dont le premier volume était sous presse, quand il mourut. Il avait contracté la funeste habitude de se remettre au travail immédiatement après ses repas, et il en résulta un engorgement et des obstructions au pylore. Il mourut de cette maladie le 23 juin 1799, âgé à peine de 47 ans. Les médecins lui avaient conseillé les eaux de Vichi; mais la révolution lui avait ôté toute sa fortune, qui ne consistait qu'en pensions sur l'état; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de faire les dépenses du voyage. Des secours généreux lui furent offerts; mais alors il était trop tard.

DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, né à Reims, le 12 juillet 1730, mort à Montfaucon en septembre 1792, a laissé quelques recueils estimés: I. *Les Diogènes modernes corrigés, ou recueil de quelques ouvrages élagués et purgés*, Reims, 1775, in-12. II. *Relations d'infortunes sur mer*, Reims, 1781, 3 parties in-8°; réimp. sous le titre d'*Histoire des Naufrages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°. III. *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, Reims, 1787, 2 part. in-8°. M. Née de La Rochelle a fini ce recueil et l'a réimprimé sous le titre de *Guide de l'histoire*, Paris, 1803, 3 vol. in-8°.

DEPINS. *Voy.* Pins.

DEPLANCHE (Jean), sieur Duchastelier de La Bastonnerie, prieur de Comble, et sous-chantre de Ste.-Radegonde à Poitiers, natif de Nouaillé en Poitou, mourut dans les premières années du 17° siècle. Bernier de La Brousse, son neveu, fit imprimer à Poitiers, l'an 1611, en 1 vol. in-12, ses *Œuvres poétiques; Poëmes* et *Mélanges de diverses poésies;* le *Misogène: Stances contre les dames*, et *Œuvres chrétiennes et pieuses*. Les pièces de ce recueil consistent en stances, sonnets, madrigaux, acrostiches, etc., la plupart en l'honneur de quatre dames que l'auteur désigne sous les noms de Marguerite, Isabelle, Catherine et Francine, qui paraissent avoir été successivement ses maîtresses.—Il ne faut pas confondre l'écrivain dont il s'agit ici avec Jean Desplanches, imprimeur de Rouen, qui publia vers la fin du 16° siècle un recueil de petites pièces de poésies gaies, burlesques, et même quelquefois libres; recueil confus, dont tout annonce qu'il ne fut que l'éditeur.

DEPRÉ (Jean-Frédéric), médecin, né à Mayence, où il mourut le 22 octobre 1727, professa l'anatomie, la botanique et la chimie à Erfurt. Il a laissé une *Description des vertus et propriétés de la fontaine minérale* qui est auprès d'Edenkoben; des *Recherches sur le bon et mauvais usage qu'on peut faire de l'eau-de-vie*, et une *Traduction* des thèses qu'il avait soutenues sur cette matière.

DEPRINGLES (Jean), en latin, *Joannes Pringlæus*, avocat célèbre du 16° siècle, naquit à Nuys vers l'an 1550. On ignore l'époque de sa mort. Le seul ouvrage de lui qui ait vu le jour, est *la Coutume du duché de Bourgogne, enrichie de Commentaires faits sur son texte par les sieurs Begat et Depringles, et de plusieurs observations faites par plusieurs avocats de la province*, et Lyon et Châlons, 1652, in-4°. Les observations attribuées à divers avocats, sont du

seul Nicolas Canat, avocat de Châlons; elles étaient si erronées, que le parlement de Dijon interdit la vente de l'ouvrage par deux arrêts. La *Coutume de Bourgogne*, dégagée de ces notes, fut réimprimée par les soins du président Bouhier, en 1717, in-4°.

DEPUNTIS (François-Joseph), bibliothécaire de Montauban, né dans cette ville le 8 février 1771, où il est mort le 28 janvier 1820, est auteur des ouvrages suivans: I. *L'École des Ministres*, comédie en 5 actes et en vers, représentée au Théâtre Français, Paris, 1806, in-8°. II. *L'Entremetteur de mariage*, comédie en 3 actes et en vers, 1811, in-8°. III. *Clovis*, tragédie en 5 actes et en vers, 1813, in-8°. IV. *Henri IV et Sully*, comédie en 3 actes et en vers, reprise sur le Théâtre Français de Toulouse, le 3 avril 1816, in-8°. V. *Ode sur le rétablissement de la statue d'Henri IV*, 1818, in-8°. VI. *Le Protecteur supposé*, comédie en un acte et en vers, Montauban, 1819, in-8°. VII. *Le Tiers arbitre*, comédie; *Turnus* et *Pigmalion*, tragédies; et plusieurs manuscrits.

DERAHIM, nom sous lequel est connu assez généralement Abou' Fatah Aly, auteur des deux ouvrages suivans: I. *Traité de l'utilité des animaux*, dont la bibliothèque de l'Escurial possède un très-beau manuscrit. II. *Traité de morale sur la supériorité de l'ame sur les tourmens des sens*. On croit que cet auteur mourut en 763 de l'hégire, 1341 de J.-C.

DERAND (François), jésuite, né en 1588 dans le diocèse de Metz, mort à Agde en 1644, est connu par son *Architecture des voûtes*, ou l'*Art des traits et coupe des pierres*, Paris, 1643, in-fol. La Rue, architecte de Paris, l'a surpassé dans son ouvrage; cependant on le consulte encore. C'est sur ses dessins qu'a été bâtie, rue Saint-Antoine, à Paris, l'église de St.-Louis, morceau qui n'est pas sans mérite, mais trop surchargé de sculpture, et où les axes des colonnes ne sont point d'aplomb.

DER-AVEDIK, naquit dans le bourg de Halitzor, dans la province de Sunik, vers l'an 1688. Après avoir étudié dans un couvent la théologie et l'art militaire qui est un exercice habituel à tous les habitans de cette contrée, Der-Avedik acquit de la renommée par ses connaissances. Parsatam, gouverneur de ce pays, lui donna sa fille en mariage; il le fit sacrer ensuite prêtre séculier, et lui confia le commandement de ses troupes. Après la mort de son beau-père, Der-Avedik entra au service du prince David Beg. A force d'audace et de ruse, il gagna neuf batailles rangées contre les Kurdes et les Persans. En 1725, à la suite d'un combat qui avait duré quinze heures contre les Turcomans, il s'élança hardiment, à la tête d'une vingtaine d'hommes d'élite, au milieu l'ennemi, le sabre à la main; il mit la confusion entre eux, et sauva son frère d'armes, le général Mikitar, qui avait été fait prisonnier chez ces barbares. En 1726, lorsque David Beg fut investi à Halitzor, par 76,000 Persans, Der-Avedik donna les preuves les plus éclatantes de son courage et de ses talens militaires. L'ennemi était arrivé déjà sous la forteresse, vingt-six machines de guerre bordaient les remparts, les murs se trouvaient déjà endommagés sur trois points, les

bombes pleuvaient de toutes parts; plus de la moitié de l'armée persane allait escalader les murs, et David Beg avait résolu de faire sauter la forteresse, et de périr plutôt sous ses ruines que de se rendre à l'ennemi. Der-Avedik le pria alors de soutenir le choc encore pendant une heure, et l'assura qu'il répondait du reste : il sortit en même temps à la tête de 500 hommes par une porte dérobée de Halitzor, tomba sur l'ennemi avec une impétuosité peu ordinaire, et mit le feu à tous ses ouvrages : la confusion, la désertion et l'incendie se répandirent bientôt dans le camp ennemi, et les assiégés parvinrent à s'emparer de toutes les richesses. Der-Avedik, après ces victoires signalées, fit un voyage avec sa famille à Rome, vers l'an 1731, pour visiter l'Église de Saint-Pierre. Il retourna ensuite dans sa patrie, et mourut l'an 1742 de J.-C. *Voyez* DAVID BEG.

DERBY (JACQUES-STANLEY, comte DE), gentilhomme anglais, né en 1596 d'une famille ancienne, mort en 1651, et dont le courage et la fidélité se sont signalés dans la guerre civile, particulièrement au combat de Wigan, dans le comté de Lancastre. A cette mémorable journée, avec 600 hommes de cavalerie, Derby résista à un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, commandés par le colonel Lilburne. Il fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, et, au mépris de la capitulation, par laquelle l'ennemi avait promis quartier, il fut décapité.

DERBY (CHARLOTTE DE LA TRÉMOUILLE, comtesse DE), femme du précédent, après avoir défendu vigoureusement Latham-House, cette héroïne se maintint avec autant de courage dans l'île de Man, où elle se comporta en reine; elle défia les régicides usurpateurs, et fut la dernière personne qui céda aux rebelles dans les états de la Grande-Bretagne. Elle resta prisonnière jusqu'au rétablissement de Charles II, et mourut en 1664.

DER-CALOUST (SIMON), savant ecclésiastique arménien, naquit à Smyrne en 1735. Après avoir étudié dans sa patrie, il alla en Hollande pour acquérir de nouvelles connaissances, et obtint le premier prix du dessin et de l'éloquence. Der-Caloust possédait à fond les langues arménienne, grecque, latine, française, italienne et hollandaise. A son retour à Smyrne, un personnage arménien, nommé Diodé-Abro, homme riche, de grand crédit, et protecteur des savans, s'attacha à lui, et établit en sa faveur une chaire de langues; par l'autorisation du Grand-Seigneur. Der-Caloust forma dans cette école un grand nombre d'élèves, cultiva les sciences avec ardeur, et mourut vers l'an 1796. On a de lui les ouvrages suivans, restés manuscrits : I. *Chronolologie des dynasties arméniennes :* ouvrage érudit, et rempli de notes savantes, dont l'exemplaire autographe de l'auteur se trouve dans le dépôt de l'église arménienne à Amsterdam. II. *Recueil de lettres*, écrites avec beaucoup de goût, et d'un style enchanteur.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J.-C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze et Tis-

sapherne, général d'Artaxercès, à signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient de laisser les villes grecques en liberté, l'an 397.

DEREING (Edward), théologien anglais du 16e siècle, né au comté de Kent, mort en 1576, élève du collége du Christ à Cambrige, et ensuite prédicateur à Saint-Paul, a donné des *Sermens* et des *Dissertations sur les Hébreux*.

DERHAM (Guillaume), recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la Société royale de Londres, et chanoine de Windsor, né à Stowton près de Worcester en 1657, mort à Londres en 1735, se fit de bonne heure un nom par ses talens pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en fit. En 1711 et 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. On a de lui la *Théologie physique* et la *Théologie astronomique*, traduites en français, l'une en 1729 par l'abbé Bellanger, et l'autre en 1730, et dignes de l'être dans toutes les langues : toutes deux sont in-8°. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya, sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avait prêchés en 1711 et 1712. La religion y est établie sur les merveilles de la nature. Il avait fait aussi pendant sa jeunesse, un traité élémentaire d'horlogerie, intitulé : *Artificial Clocke Maker*, qui a été souvent réimprimé. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques*.

DERHAM (Samuel), médecin, né en 1655 dans la province de Glocester en Angleterre, et mort en 1689, a publié à Oxford, en 1685, in-8°, un ouvrage anglais, où il traite *de la nature, propriétés et usage des eaux minérales qui sont près d'Ilmington*, dans le comté de Warwick.

DERING (Sir Edouard), né au comté de Kent, mort avant la restauration, s'est distingué sous le règne de Charles Ier, par son zèle pour la réforme de ce qu'il appelait des abus, particulièrement dans l'Église, et, pour parvenir à ce but, il proposait un bill de suppression des évêques, des doyens et des chapitres. Dering fut un des seigneurs qui souffrirent le plus pour la cause du roi, auquel il se joignit avec un régiment de cavalerie qu'il avait levé à ses frais ; mais il ne vécut pas jusqu'à la restauration. On a recueilli ses *Discours au parlement*, en 1 vol. in-4°.

DERLING (Jean-Théophile), premier pasteur de l'église de St.-Jean, à Halberstadt, né à Aschersleben, en 1697, mort le 21 juillet 1771, a publié une notice historique sur l'église qui lui était confiée, et plusieurs dissertations académiques sur des sujets de théologie et d'histoire. — Derling (Christian-Godefroi), littérateur et poète allemand, natif d'Helmstadt, a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : I. *Imitations des meilleurs poètes avec un mélange d'opuscules*, Leipsick, 1753-57, 6 parties in-8°. II. *Amusemens littéraires* ibid., 1757, in-8°. III. *Programma de claris Halberstadiensibus*, Halberstadt, 1753, in-4°.

DÉRODON (David), habile dialecticien pour son temps, que

l'on croit être né à Orange, jouissait d'une grande célébrité dans le 17e siècle. On rapporte qu'un professeur pressé par un argumentateur inconnu, lui dit sur le point de se rendre : *Es diabolus aut Derodo*. Derodon était né dans la religion calviniste, et il se convertit au catholicisme, en 1630. Le livre où il consigna les motifs de son changement est intitulé : *Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée*, Paris, 1631, in-12. Il revint ensuite aux calvinisme, et devint un des plus zélés ennemis de la religion catholique. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont le plus célèbre est intitulé : le *Tombeau de la Messe*, Genève, 1654, in-8°; ibid., 1662, in-8°; Amsterdam, 1682, in-12. Ce livre le fit bannir de France, par arrêt du parlement du 19janvier 1663. Il se réfugia à Genève, où il mourut en 1664. Voy. le *Dictionnaire de Bayle*.

DEROZIERS (Claude), écrivain du 16e siècle, était natif de Bourges; ses principaux ouvrages sont : I. *Dion historien grec, de Faictz et Gestes insignes des Romains; réduitz par annales et consulatz, commençant au consulat de Lucius Cotta et Lucius Torquatus (durant lequel Pompée le Grand fit guerre contre les Hibériens et deffit Mithridates) et continuant de temps en temps jusques à la mort de Claude Néron*, etc., Paris, 1542, in-fol. Cette traduction parut avant que le texte grec de Dion fût imprimé. Elle est la seule que nous ayons en français. II. *La vie civile*, traduite de l'italien de Matthieu Palmieri, Paris, 1527, in-8°.

DERRAND (François). *Voy.* Derand.

DERTCHANETZY (Macharia), célèbre docteur arménien, né au commencement du 16e siècle, mourut vers l'an 1563. Après avoir fini ses études avec succès, il professa pendant quelques années la grammaire et la rhétorique dans un monastère de la petite Arménie. Selon Thadée de Sébaste, dans son discours pathétique sur les événemens malheureux arrivés dans ce siècle, Ibrahim-Pacha, grand-visir de Soliman II, ordonna en 1543 de lever tous les enfans en bas-âge des nations chrétiennes grecques et arméniennes, soumises à l'empire Ottoman, afin de peupler le sérail de Constantinople; Dertchanetzy, touché des plaintes et des gémissemens occasionés par l'exécution de cet arrêt, se rendit alors dans cette capitale auprès du sultan, et parvint à l'émouvoir par son éloquence persuasive. Il le décida à révoquer cet ordre, pour mériter plutôt la bénédiction de milliers de pères et de mères, que d'attirer sur lui la malédiction céleste. On a de lui un petit *Traité sur les vertus morales*.

DERVET (Claude), peintre, né à Nanci en 1611, mort en 1642 : séduit par le talent de Callot, son ami et son compatriote, il essaya de graver dans sa première manière, et réussit assez bien. On a de lui quelques pièces que ne désavouerait point son modèle.

DERWENWATER (Jacques), l'un des seigneurs qui, en 1715, combattirent en faveur du prétendant au trône d'Angleterre, à la tête d'une poignée de montagnards écossais, avec le comte de Kenmen, le parti qui leur était opposé; mais il fut battu à

Preston, et conduit prisonnier à la tour de Londres, avec les principaux chefs de l'insurrection. Le nouveau souverain, George Ier, les condamna à mort sans qu'il fût possible d'obtenir le moindre délai. Derwenwater marcha le premier au supplice, le 6 mars 1716; il fit monter son fils encore enfant sur l'échafaud, et lui dit : « Sois couvert de mon sang, et apprends à mourir pour ton roi. » Le comte de Kenmen mourut avec une semblable fermeté.

DERYCK ou DERICK, (Pierre-Corneille), peintre de Delft, né en 1568, mort en 1630, élève de Hubert Jacobs, alla en Italie pour perfectionner ses études; il y acquit de rares talens et excella surtout *dans le paysage.*

DÉRYHEM (Aboul-Fath Eddyne), né dans la ville de Mouscel, mort à Bagdad l'an 765 de l'hégire, et de l'ère chrétienne 1361, est auteur d'une *Histoire des animaux et des insectes*, en 4 livres, restée manuscrite dans la bibliothèque de l'Escurial. On a encore de lui, *De l'élévation de l'ame au-dessus des afflictions de la vie*, en 1 vol. également manuscrit. Ces deux ouvrages sont écrits en arabe.

DERYKE (Guillaume), peintre d'Anvers, où il est mort en 1797, a peint des sujets d'histoire. Sa touche était hardie.

DES-ACCORDS. *Voy.* Tabourot.

DES-ADRETS. *Voy.* Adrets.

DESAGULIERS (Jean-Théophile), célèbre physicien, né à La Rochelle en 1683, était fils d'un ministre protestant, qui, à la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford sous les plus habiles maîtres, fut fait prêtre par l'évêque d'Éli, en 1717, et chargé de deux cures. La physique expérimentale l'occupa plus que la théologie : il en fit à Londres, depuis 1710 jusqu'en 1740, différens cours, qui lui ouvrirent les portes de la Société royale, et qui l'annoncèrent à l'Europe comme un des premiers physiciens de son siècle. La Hollande l'appela pour y aller faire des cours de physique. Il se rendit d'abord à Rotterdam, et ensuite à La Haye, où il eut le plus grand succès : c'était en 1730. La Société royale, dont il était membre, fâchée d'avoir perdu un tel homme, le rappela bientôt pour continuer ses expériences en Angleterre, avec un honoraire annuel de 300 liv. sterl. A la dextérité de la main et à une grande sagacité, Desaguliers joignait l'esprit d'invention : c'était tous les jours quelque nouvelle machine hydraulique ou astronomique. Pour que le public jouît du fruit de ses lumières, il mit ses leçons en ordre, et les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, en 2 vol., en anglais, enrichis d'un grand nombre de figures et d'observations importantes. Ce cours est divisé en douze leçons : la matière, les lois de la mécanique, les lois générales du mouvement et le choc des corps forment le sujet des six premiers; les six autres roulent sur l'hydraulique et l'hydrostatique. La physique de Descartes n'est bien connue en France que depuis que le P. Pézénas en a donné une traduction française, publiée à Paris en 1751. Desaguliers perdit, dit-on, le jugement vers la fin de sa vie, arrivée en 1743.

DÉSAIDES. *Voy.* Dezède.

DESAINTANGE. *Voy.* SAINT-ANGE.

DESAIX DE VOYGOUX (LOUIS-CHARLES-ANTOINE), né au mois d'août 1768, au château de ce nom, à St.-Hilaire-d'Ayat, près de Riom en Auvergne, d'aïeux qui depuis plusieurs générations suivaient la carrière militaire, l'embrassa comme eux. Il venait d'achever ses études à l'école d'Effiat, lorsqu'il entra en qualité de sous-lieutenant au régiment de Bretagne. Aussitôt que la révolution française eut amené la guerre, le général Custines l'employa comme aide-de-camp, et il contribua par ses conseils à arrêter les suites funestes que pouvait avoir la prise des lignes de Weissembourg. Blessé à Lauterbourg d'une balle qui lui perça la joue, il ne voulut ni quitter le champ de bataille, ni se faire panser avant d'avoir rallié les bataillons mis en désordre. Nommé successivement général de brigade et de division, il seconda, par sa valeur et ses lumières, la retraite du général Moreau, forcé de se replier des bords du Danube jusque sur les bords du Rhin. Il passa ce fleuve le 24 juin 1796, dispersa l'armée d'Allemagne, et enleva Offenbourg au corps de Condé. Dans la sanglante bataille de Rastadt, il commanda l'aile gauche des Français, et obligea le prince Charles à se retirer : le combat dura depuis neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Placé quelque temps après à la tête du pont de Kehl, il le défendit avec vigueur, et fut blessé. Son intelligence et sa bravoure lui acquirent dès-lors l'entière confiance des soldats. Il accompagna le général Bonaparte en Égypte, et fut chargé tour à tour de favoriser le débarquement, de repousser les Mamelouks et les Arabes d'Yambo, et de faire échouer les entreprises de Mourad-Bey, Gouverneur de la Haute-Égypte. Il lui fallut livrer chaque jour de nouveaux combats, et gagner chaque portion de terrain par un nouveau triomphe. Vainqueur à Aba-Grigé, à Sédiman, à Faïoum, à Samamnhout, à Kéné, à Aboumana, à Benout, à Cosséir, les ennemis étaient sans cesse battus et non détruits ; ils renaissaient à l'approche de chaque village, où les paysans couraient en armes se réunir aux débris de l'armée vaincue. C'est alors que Desaix fit preuve de sa prudence et de toute son habileté. Il eut à surmonter la chaleur excessive du climat, le manque d'eau et souvent d'alimens, le désavantage du défaut de connaissance des lieux et des positions, un peuple entier animé par les plus fortes passions. A force d'art et de valeur, il fit disparaître les chefs arabes et égyptiens. Elphi-Bey fut repoussé, le schérif Han perdit la vie à Benout, Mourad fut forcé d'aller se réfugier jusqu'au-dessus des cataractes du Nil, dans l'affreux pays de Brèbe. Enfin, sa sagesse et sa modération lui concilièrent tous les cœurs, et lui firent décerner, par les habitans du pays, le surnom de *Sultan juste*. Le général Bonaparte était de retour en Europe ; et par le traité d'El-Arich, conclu entre Desaix, les Turcs et les Anglais, il put s'embarquer et y revenir. Porteur des ordres du grand-visir, accompagné d'un officier anglais, chargé de faire respecter le traité, il arriva à Livourne, où l'amiral Keith ne craignit pas de le déclarer son prisonnier, et de le traiter avec ironie, en lui demandant ce qu'il

desirait. Desaix lui répondit, dit-on, ces mots : « Je ne vous demande rien que de me délivrer de votre présence ; faites, si vous le voulez, donner de la paille aux blessés qui sont avec moi : j'ai traité avec les Mameloucks, les Turcs, les Arabes du grand Désert, les Éthiopiens, les noirs de Darfour ; tous respectaient la parole qu'ils avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans le malheur. » Desaix, arrivé en France, y apprit que le général Bonaparte, déclaré premier consul, était parti pour reconquérir l'Italie : il alla le rejoindre aussitôt, et obtint le commandement de deux divisions. Marengo devint alors le théâtre des plus grands exploits. Un tiers de l'armée française était hors de combat, lorsque le corps sous les ordres de Desaix arrive : malgré une marche forcée de dix lieues, malgré l'artillerie ennemie qui le foudroyait, il se forme en bataillons serrés, et tournant à droite sur San-Stephano, il coupe entièrement l'aile gauche autrichienne. Dans ce moment décisif et glorieux, Desaix fut tué le 25 prairial an 8, et n'eut que le temps de proférer ces mots : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. » Quelques personnes, bien informées, assurent qu'il n'eut pas le temps d'arrondir cette phrase qu'on lui prête : il dit seulement, à ceux qui se trouvèrent près de lui, « ne dites rien », parce qu'il savait bien que la mort d'un général décourage le soldat. Ces trois mots sont le cri du cœur d'un guerrier qui conserve incessamment le désir de vaincre. Ils sont plus naturels et plus profonds que cette phrase, qui suppose de la réflexion. Il n'avait rejoint le quartier-général que depuis trois jours. Son corps, transporté en poste à Milan, y fut embaumé ; et le gouvernement français ordonna qu'il serait transféré dans l'hospice du mont Saint-Bernard, où un monument lui serait élevé. Un autre fut érigé en son honneur à la place Dauphine, à Paris.

DESARGUES (Gérard), habile géomètre du 17ᵉ siècle, naquit à Lyon en 1593, et y mourut en 1662. Il était ami de Descartes; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami, et Desargues défendit son maître contre Fermat et Bourdin. On a de lui : I. *Traité de Perspective*, 1636, in-fol. II. *Traité des Sections coniques*, 1639, in-8°. III. *Pratique du trait*, in-8°. IV. Un très-bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8°. V. *Manière de poser l'essieu aux cadrans solaires*. VI. *Manière de graver en taille-douce et à l'eau-forte*. Tous ces ouvrages sont écrits avec clarté, et dans un style qui n'a pas vieilli.

DÉSAUGIERS (Marc-Antoine), compositeur de musique, né à Fréjus en 1742, vint à Paris en 1774, et se fit connaître dans le monde musical, par sa traduction des *Réflexions sur le chant figuré*, de J.-B. Mancini, 1776. Il donna aux Italiens le petit Œdipe, pièce en un acte, 1779 ; à l'Opéra, *Érixène* ou *l'Amour enfant*, paroles de Voisenon, 1780. Ses autres pièces sont *Florine*, 1780 ; les *Deux Sylphes*, 1781 ; les *Jumeaux de Bergame*, 1782 ; l'*Amant travesti*, le *Médecin malgré lui*. Toutes ces productions prouvent que Désaugiers avait de la verve, de l'o-

riginalité, et beaucoup de naturel. Il mourut à Paris le 10 septembre 1793. Il composa des *Chants funèbres* sur la mort de Sacchini. Désaugiers a laissé en manuscrit un opéra de *Bélisaire*, le *Rendez-vous*, et plusieurs autres ouvrages.

DESAULT (Pierre), docteur en médecine, né à Arsac dans la Chalosse en 1675, mort à Bordeaux en 1737, très-versé dans la théorie, et heureux dans la pratique, publia en 1733, in-12, à Bordeaux, un *Traité sur les maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans dépense.* Il avait embrassé le système de Deidier, qui pensait que la cause des maladies siphilitiques résidait dans des corpuscules, des espèces de vermiceaux qui se communiquent d'un individu à un autre, à la manière des acarus de la gale. Il combattait cette affection par le mercure. On trouve dans le même volume une *Dissertation sur la rage*, et une autre *sur la phthisie et la manière de la guérir*, in-12, 1734. En 1736, il fit imprimer une *Dissertation sur la pierre des reins et de la vessie*, avec une réponse à la critique d'Astruc, contre son *Traité sur les maladies vénériennes*, Paris, 1736, in-12. Cette réponse décente et modeste fit honneur à Desault, d'autant plus que l'expérience a fait adopter son procédé. Il a laissé en mourant un ouvrage manuscrit sur l'épilepsie. On lui a aussi attribué, mais sans preuve, un ouvrage anonyme, publié en 1727, sous ce titre : *Nouvelles découvertes en médecine*, où l'on prouve que les remèdes extraits des métaux et des minéraux, sont préférables à ceux qu'on tire des végétaux et des animaux. Caillau, médecin de Bordeaux, a publié, en 1800, une notice intéressante sur la vie et les écrits de Desault.

DESAULT (Pierre-Joseph), né le 6 février 1744, au Magny-Vernais, village voisin de Lure en Franche-Comté, reçut une éducation simple, mais soignée. On ne l'instruisit point dans les arts d'agrément; on le forma aux arts utiles. Dernier enfant d'une nombreuse famille, on le destina d'abord à l'état ecclésiastique; son goût s'y opposa; et son père, ne voulant point le contrarier, l'envoya à l'hôpital militaire de Béfort y étudier les principes de la chirurgie. Trois ans après, le jeune Desault vint les approfondir à Paris en 1764. Disciple du célèbre Antoine Petit, il ouvrit lui-même, deux ans après, des cours d'anatomie, où il traça bientôt un nouveau système de divisions pour l'enseignement de cette science; il y présenta un cadre plus vaste, plus lumineux, plus complet que ceux où l'on était circonscrit par les leçons de Deidier, de Verdier et des autres professeurs anciens. En vain l'envie voulut-elle en éloigner les élèves, on s'aperçut que dans tous les examens et dans toutes les places, l'avantage restait toujours à ceux qui avaient étudié sous Desault. L'orgueil des autres maîtres fut obligé d'adopter sa méthode, et de céder à la volonté publique. Il professait depuis dix ans avec le plus grand succès, lorsqu'il fut reçu, en 1776, membre du collège et de l'Académie de chirurgie. Nommé chirurgien-major de l'hôpital de la Charité, il quitta cette place distinguée pour une plus importante, celle

de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris. Ses travaux augmentèrent alors, et fixèrent sa réputation. Il observa d'abord les plaies de la tête, qui dans les hôpitaux ne tardent pas à se compliquer d'un état fébrile, qui dénature la suppuration, enflamme le péricràne, et fait périr le malade. Desault reconnut que cet état participait du caractère des fièvres bilieuses, et par l'usage constant qu'il fit du tartre stibié affaibli dans de grands lavages, il rendit nulle une complication funeste. Le premier, il appliqua avec succès le vésicatoire pour prévenir les épanchemens dans le cerveau, produits trop souvent par les violentes contusions de la tête. Dans les cas de déglutitions impossibles, il imagina de faire couler du bouillon par les narines, et de le porter jusque dans l'estomac, à l'aide d'une longue canule. Hippocrate en avait indiqué l'usage, mais celles dont il se servait étaient droites, en argent, et portées par la bouche; dès-lors elles augmentaient la suffocation. Celle qu'employa Desault fut élastique et courbée: la voie qu'il prit fut plus facile et moins fatigante. Il simplifia le traitement des fractures, et imagina un bandage simple et ingénieux, qui a été généralement adopté, surtout dans la fracture de la clavicule. Sur l'opération de la nécrose, il confirma les recherches de David. Il démontra qu'une simple ligature pouvait souvent suffire dans le traitement de l'anévrisme, et inventa une aiguille émoussée, très-large, à tige élastique, glissant dans une canule d'argent, et susceptible d'être conduite avec facilité autour de l'artère la plus profondément située. Pour l'opération de la fistule, il remit en usage le gorgeret de bois de Marchettis, et appliqua pour la rescision des amygdales et des polypes, ainsi que pour la division d'un kiste dans la vessie, un instrument utile de son invention. Au milieu de ses nombreuses occupations, Desault continua ses cours, et eut la gloire de former une école de chirurgie clinique, source d'instruction d'autant plus précieuse que la science y devint expérimentale et oculaire. L'affluence de ses élèves fut prodigieuse; et plusieurs souverains étrangers envoyèrent à Paris un grand nombre de jeunes étudians pour se former sous ses leçons. Desault ne profita pas de sa renommée pour accroître sa fortune. Arrêté momentanément pendant les orages de la révolution, le vide immense que causa sa détention, força le comité de salut public à le rendre à une liberté dont il ne jouit pas long-temps: il mourut le 1er juin 1795, après avoir été atteint d'une fièvre ataxique qui débuta par un délire dont l'intensité avait fait prévoir une fin funeste. On a prétendu qu'il avait été empoisonné, à cause des soins qu'il avait donnés à l'infortuné Louis XVII. Cette opinion se fortifia par la mort presque subite de Choppart, qui avait succédé à Desault dans le traitement du jeune prince, et surtout par la mort du prince lui-même, qui fut emporté dans le même temps à la suite d'une lésion organique; mais un examen scrupuleux fait par des hommes recommandables et dont le témoignage est irrécusable, prouve que le poison n'avait eu aucune part à ces trois événemens si rapprochés les uns des autres. Desault a écrit peu d'ouvrages; mais ce qui suffit à sa

gloire, c'est le bien qu'il a fait, c'est le grand nombre de chirurgiens célèbres qu'il a formés. Il en est deux qui ont consacré des notices à sa mémoire. L'un, Bichat son élève (*V.* son article), publia avec lui un *Journal de chirurgie*, 1791 et années suivantes, et donna seul le 4ᵉ vol. qui n'était que commencé. L'autre, Petit, chirurgien en chef de l'hospice de Lyon, ouvrit son cours d'anatomie par un éloge de Desault dont il suivit les traces. Desault a donné en société avec Chopart, *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1780, 2 vol. gr. in-8°. Bichat a publié en 4 vol. des *Œuvres* chirurgicales qui ne sont pas de Desault, mais qui renferment toute sa doctrine. Cet ouvrage fort estimé remplace le *Journal de chirurgie* dont nous venons de parler.

DESAUSSURE. *Voyez* SAUSSURE.

DESAUTELZ. *Voyez* AUTELZ.

DESBARREAUX. *Voyez* BARREAUX (DES).

DESBARRES (ANATOLE), né à Salins en 1527, et fils du premier président de Dole, peut être compté parmi les enfans célèbres; Valérius Andréas dit, dans sa Bibliothèque belgique, qu'il composa à l'âge de 18 ans, étant encore écolier, une *Arithmétique pratique*. Ses études finies, il fut admis au nombre des gentilshommes de Charles-Quint. Après la mort de cet empereur, il composa son *Oraison funèbre*, et la fit imprimer à Louvain, 1559, in-16.

DESBIEFS (LOUIS), avocat, né à Dole, en 1733, mort à Paris vers 1760, publia les ouvrages suivans : I. *Le Passe-temps des Mousquetaires au quartier-général*, de l'imprimerie du tambour-major en tout temps, 1755, in-12. II. *Sophie*, roman, Amsterdam (Paris), 1756, 2 vol. in-12. *Nine*, ibid. 2 vol. in-12. Ce dernier roman eut plus de vogue que le précédent, à cause de quelques allusions plus remarquables par la malignité que par la finesse. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

DESBILLONS (FRANÇOIS-JOSEPH TERRASSE), excellent poète latin, né à Châteauneuf dans le Berri, le 26 janvier 1711, mort à Manheim, le 19 mars 1789, se fit jésuite, et enseigna la rhétorique pendant quelques années. Appelé à Paris au collège de Louis-le-Grand, il y acquit de la célébrité par ses ouvrages et la pureté avec laquelle il écrivait en latin; ce qui le fit surnommer le *dernier des Romains*. Lorsque l'ordre des jésuites fut aboli en France, Desbillons trouva un asile honorable près de l'électeur palatin, qui lui accorda une pension de mille écus et une place dans le collège de Manheim. Par un testament fait en vers latins, il légua sa bibliothèque riche et nombreuse, aux lazaristes, à l'exception des ouvrages qui seraient jugés dignes d'être placés dans la bibliothèque palatine. Les ouvrages de Desbillons sont : I. *Fabulæ Æsopicæ libri XV*, Paris, 1756, 1759; Manheim, 1768, avec des figures et des notes, 2 vol. in-8°. Cette dernière édition est la plus estimée; Barbou les imprima, et cet ouvrage fait suite à sa collection. On en a donné d'autres éditions en Irlande, en Angleterre et en Allemagne. L'auteur les traduisit lui-même en français, et publia cette *Traduction* avec le texte à côté, en 1769, Manheim, 2 vol. in-8°. Ces fables offrent autant de grace que de précision; il

s'est rapproché de l'inimitable La Fontaine, autant que le permettait la différence de la langue dans laquelle il a écrit : I. *Nouveaux éclaircissemens sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, 1763, in-8°. III. *Histoire de la vie et des exploits militaires de madame de Saint-Balmont*, 1773, in-8°. IV. *Ars benè valendi* 1788, in-8°. Dans ce poëme latin, en vers iambiques, sur l'art de conserver sa santé, l'auteur attaque fortement l'usage des boissons chaudes, et surtout celui du chocolat, du thé et du café. V. On doit encore à Desbillons une superbe édition des *Fables de Phèdre*, avec des notes et des observations, Manheim, 1786, in-8°; et une autre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, précédée d'un savant discours où il prouve évidemment que cet ouvrage est de Thomas à Kempis. Desbillons avait composé quelques pièces dramatiques en latin, et une *Histoire de la langue latine*, qui sont restées manuscrites. Il faut joindre à ces ouvrages celui intitulé : *Miscellanea posthuma*, Manheim, 1792, in-8°. Desbillons a fourni plusieurs articles au *Journal de Trévoux et à l'année littéraire*.

DESBOIS. *Voyez* CHESNAYE.

DESBOIS DE ROCHEFORT (ÉLÉONORE-MARIE), né à Paris le 28 avril 1749, mourut le 5 sept. 1807. Après avoir été d'abord docteur de Sorbonne, puis successivement vicaire-général de La Rochelle, curé de Saint-André-des-Arcs à Paris, évêque constitutionnel d'Amiens, Desbois fut député à l'assemblée législative. Cet ecclésiastique était fort charitable; étant curé de Saint-André-des-Arcs, pendant l'hiver de 1788 et 1789, il avait converti son presbytère en un chauffoir, ouvert jour et nuit aux malheureux, et il alla jusqu'à vendre la montre et les habits qui lui restaient pour les soulager dans leur détresse; il a, de société avec MM. Grégoire et Mauvielle, rédigé les *Annales de la religion*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire du 18ᵉ siècle*, Paris, 1795-1803, 18 vol. in-8°. Outre plusieurs articles de l'*Encyclopédie par ordre de matières*, on a encore de lui plusieurs *Lettres pastorales et Mandemens*, in-4°, Amiens, 1791, an 5 de la république, etc., et les *Actes du synode du diocèse d'Amiens*, in-8°, Paris, 1800.

DESBOIS DE ROCHEFORT (LOUIS), frère du précédent, né le 9 octobre 1750, étudia la médecine sous son père, et vint se perfectionner à Paris, où il devint bientôt célèbre parmi les praticiens de cette capitale. Il avait à peine 30 ans, lorsqu'il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité de Paris. Chaque jour après avoir achevé ses visites dans cet hôpital, il expliquait à ses nombreux élèves les phénomènes qu'il avait observés dans chaque maladie; c'est ce qui a donné naissance à la médecine clinique en France. Les leçons de Desbois furent rédigées par plusieurs de ses élèves. Cet habile médecin qui donnait les plus belles espérances, mourut à l'âge de 36 ans, le 26 janvier 1786. On a de lui un *Cours élémentaire de matière médicale*, suivi d'un *Précis de l'art de formuler*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, publié après sa mort par Corvisart-des-Marets, qui lui succéda. Cet ouvrage est fort estimé et a eu plusieurs éditions. Desbois a aussi laissé en manuscrit un *Cours sur*

les maladies des femmes, *des enfans*, *des grands*, *des artistes*, 6 vol. in-8°.

DESBOIS DES DOIRES (Olivier), né vers le milieu du 17° siècle, fut pendant quelque temps dans la congrégation de l'Oratoire à Rouen, et vint ensuite prêcher à Paris, où il mourut dans les premières années du 18° siècle. On a de lui deux ouvrages : I. Un traité de *la meilleure manière de prêcher*, Rouen, 1700, in-12, anonyme; l'auteur avait pour but de faire substituer l'homélie aux sermons proprement dits. II. *La Science du salut*, ou *traité dogmatique sur le nombre des élus*, Rouen, 1701, in-12, 1728, publié sous le nom de *Damelincourt*.

DESBOULMIERS (Jean-Augustin-Julien, dit), né à Paris en 1731. Il entra dans la cavalerie, où il fut officier: n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres, débuta par des romans, et donna ensuite quelques opéras comiques. Il mourut à Paris, en 1771, âgé d'environ 40 ans. C'était un homme de plaisir, et qui écrivait facilement. Il compila, en 7 vol. in-12, l'*Histoire du théâtre Italien*, Paris, 1769. C'est plutôt l'analyse des pièces italiennes que l'histoire du théâtre Italien qu'il a donnée. Ce recueil prolixe, écrit avec gaîté, est d'un style incorrect et néologique. Il donna aussi l'*Histoire du théâtre de l'Opéra-Comique*, Paris, 1769, 2 vol. in-12. Ses opéras comiques sont, le *Bon seigneur*, et *Toinon et Toinette*. On a encore de lui des *Romans*, où il y a des aventures plaisantes : le plus connu est intitulé, *Detout un peu*. C'est un salmigondis de contes, dont quelques-uns sont agréables. Il s'y trouve aussi des vers, qui ne sont pas la partie brillante de ce recueil. Ses *Mémoires du marquis de Solanges*, 1766, 2 vol. in-12; son *Histoire des filles du dix-huitième siècle*, 1761, 2 parties in-12; les *Aventures de Rose*, 1765, 2 vol. in-12; *Trapue, reine des Topinamboux, ou la Maîtresse-femme*, conte allégorique, 1771, in-12, ont eu un succès éphémère.

DESBROSSES. *Voyez* Brosses (Charles de).

DESCAMPS (Jean-Baptiste), né à Dunkerque en 1714, reçut les premières leçons de dessin de son oncle Louis Coypel, paysagiste très-estimé. Ses progrès furent si rapides, qu'étant, pour ainsi dire, encore enfant, il obtint un prix de peinture dans l'école d'Anvers. De retour à Dunkerque, il fréquenta celle de cette ville, dirigée par Bernard, dessinateur et coloriste distingué. Au bout de dix-huit mois, on vit paraître du jeune artiste un tableau représentant la grande place de Dunkerque. On admira l'art avec lequel il était parvenu à grouper un si grand nombre de figures ayant toutes une action différente; un théâtre de charlatans entouré d'une foule de spectateurs, fixa surtout avec intérêt l'œil de l'amateur. En 1737, Descamps vint à Paris, y peignit une *Guinguette flamande*, et, pour pendant, *une Fête de village*. Ces productions le firent distinguer de Dulin, peintre du roi et professeur de l'Académie, qui, étant chargé des tableaux relatifs au sacre de Louis XV, associa Descamps à ce travail. Cette tâche finie, il se disposait, d'après les sollicitations de Carle Vanloo, à aller rejoindre en Angleterre Jean-Baptiste, frère de ce peintre

célèbre, qui accablé d'ouvrages, desirait un artiste capable de le seconder; mais en passant par Rouen, M. de Cideville, conseiller au parlement, l'ami de Voltaire et amateur éclairé des arts, instruit de l'arrivée de l'artiste, parvint à le fixer dans cette ville. Il y fit pour la famille de Cany, quatre grands tableaux représentant les faits mémorables des ancêtres de cette maison. Lors du voyage de Louis XV au Havre en 1749, ce peintre habile représenta en six dessins, gravés par J. Ph. le Bas, les circonstances de l'arrivée et du séjour du roi dans ce port. Au milieu des soins qu'exigeait l'école qu'il avait formée, Descamps rassemblait les matériaux d'un ouvrage intitulé : *Vies des peintres flamands, allemands et hollandais*, qu'il publia en quatre vol. in-8°. On y remarque que l'auteur n'est point seulement un biographe intéressant par le choix des faits et la manière variée de les présenter, mais que c'est un artiste profond, capable de piquer la curiosité, et d'instruire à la fois le peintre et le connaisseur. Descamps est encore auteur du *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, in-8°, et de divers Mémoires lus à la société d'agriculture dont il était membre : I. *Façon de faire la brique*. II. *Mémoires sur l'usage des fascines*. III. *Mémoire sur l'entretien des grandes routes*. IV. *Sur les chemins de traverse*. V. *Pour les pauvres enfans et ceux qui ont été exposés*. VI. Mémoire sur cette question : *quels sont les moyens les plus propres à diminuer en Berry les frais de la moisson?* Ce fut d'après les plans de cet homme tout à la fois dessinateur, peintre, sculpteur, graveur, anatomiste, etc., que Paul Slodts, sculpteur du roi, exécuta l'obélisque et les figures qui décorent le méridien de la bourse à Rouen, qu'il y éleva la fontaine de la Pucelle, et fit les deux anges adorateurs qu'on voyait au maître-autel de l'abbaye de Saint-Ouen. On cite avec beaucoup d'éloges cinq tableaux allégoriques, dont les habitans de Dunkerque chargèrent leur compatriote. Ces tableaux qui ornent la chambre du commerce de cette ville, forment l'histoire des divers événemens qui l'ont fait passer successivement entre les mains de trois puissances. En 1768, l'Académie française ayant proposé un prix à l'auteur qui présenterait le meilleur discours sur l'utilité des écoles gratuites de dessin en faveur des métiers, Descamps concourut, triompha, et son ouvrage, lu en séance publique par d'Alembert, fut couvert d'applaudissemens. Ce fut le 31 juillet 1791, que cet homme justement regretté, termina une vie aussi honorable pour lui, qu'utile à ses concitoyens.

DESCARTES (René), naquit le 31 mars 1596, à La Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne. Son père, Joachim Descartes, conseiller du roi au parlement de Bretagne, lui donna le surnom de *du Perron*, petite terre du Poitou. Le jeune René fit ses études au collége de La Flèche. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes inutiles ou même dangereux. « Il s'occupait à l'en séparer, comme le statuaire, dit-il lui-même, travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre informe. » Au lieu d'apprendre des inutilités, il doutait, et l'on com-

mençait déjà à l'appeler le *Philosophe*. Le recteur lui permettait, tant à cause de la délicatesse de sa santé, que de son penchant à la méditation, de demeurer long-temps au lit. Le jeune philosophe prit tellement cette habitude, qu'il s'en fit une manière d'étudier pour toute sa vie. C'est en partie aux matinées qu'il passait dans son lit, livré à la plus grande obscurité, que nous sommes redevables de ce que son génie a produit de plus important. Engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes, il servit en qualité de volontaire au siége de La Rochelle, et en Hollande sous le prince Maurice. Il était en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problème de mathématiques d'Isaac Beecman, principal du collége de Dort : il en donna la solution. Après s'être trouvé à différens siéges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie, à la morale et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait le *grand livre du monde*, et s'occupa entièrement à recueillir des expériences et des réflexions. Il avait fait auparavant un voyage à la capitale ; mais il ne s'y était guère fait connaître dans le monde que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avait tout ce qu'il fallait pour en changer la face, une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée ainsi que dans sa manière de raisonner : un esprit très-conséquent, des connaissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres ; beaucoup de courage pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphait alors en France ; il était dangereux de l'attaquer. Descartes se remit à voyager. Le jubilé de 1625 lui fournit une occasion de satisfaire l'envie qu'il avait depuis long-temps de voir l'Italie. Après avoir demeuré quelques mois à Rome, il en partit au printemps, et parcourut les principales villes de la Toscane. Il visitait tous les savans qui se trouvaient sur son passage, et il est étonnant qu'il n'ait pas vu à Florence le fameux Galilée, dont il ne paraît pas avoir trop connu les ouvrages. Enfin, après différentes courses, il se retira l'an 1630 en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à ménager la vieille idole du péripatéticisme. La fortune lui avait été de bonne heure indifférente. Il n'eut qu'environ 7000 livres de patrimoine ; mais il estimait plus 1000 francs venant de sa famille, que 10,000 qu'il aurait obtenus d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande, il la refusa. Plusieurs personnes lui firent les mêmes offres, il les remercia. « C'est au public, disait-il, à payer ce que je fais pour le public. » Ses après-dînées étaient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin : après avoir le matin rangé une planète, il allait le soir cultiver une fleur. Sa santé était faible, mais il en prenait soin, sans en être esclave. L'importance de conserver ce premier des biens temporels était telle à ses yeux, qu'il écrivait au père Mersenne : « Je n'ai jamais eu tant soin de me conserver que maintenant, et, au lieu que je pensais autrefois que la mort ne peut m'ôter que trente ou quarante ans

tout au plus, elle ne saurait désormais me surprendre sans qu'elle m'ôte l'espérance de plus d'un siècle: car il me semble voir évidemment que, si nous nous gardions seulement de certaines fautes que nous avons coutume de commettre, au régime de notre vie, nous pourrions, sans autre invention, parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue et plus heureuse. » Descartes, qui savait combien les passions influent sur la santé, s'appliqua sans cesse à les régler. C'est ainsi que Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Ce régime ne réussit pas si bien à Descartes, parce qu'il s'en écartait quelquefois; « Mais, écrivait-il un jour, au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort. Pendant un séjour de vingt ans qu'il fit dans différens endroits des Provinces-Unies, il médita beaucoup, se fit quelques partisans enthousiastes et plusieurs ennemis. Le chevalier Digby, philosophe anglais, quitta sa patrie et vint en Hollande, dans la seule intention d'y voir Descartes, et d'y converser avec lui. On dit qu'il lui conseilla de quitter les spéculations de la philosophie pour méditer sur l'homme et sur les moyens de prolonger son existence, et que c'est d'après ce conseil que Descartes commença ses recherches anatomiques et son *Traité de l'homme.* L'université d'Utrecht fut cartésienne dès sa fondation, par le zèle de Rennert et de Régius, tous deux disciples de Descartes, et dignes de l'être : le premier l'appelait *mea lux, meus sol, mihi semper deus;* le second le regardait comme extraordinairement suscité pour conduire la raison des autres hommes. Mais un nommé Voétius, brouillon, orgueilleux, entêté des chimères scolastiques, ayant été fait recteur de l'université d'Utrecht, y défendit d'enseigner les principes du philosophe français. En vain Descartes avait épuisé son génie à rassembler les preuves de l'existence de Dieu, et à en chercher de nouvelles, il fut accusé de la nier par cet ennemi du sens commun. Sa philosophie ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y établir dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. Louis XIII et le cardinal de Richelieu essayèrent inutilement de l'attirer à la cour: sa philosophie n'était pas faite pour elle. On lui assigna pourtant une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher. La reine Christine souhaitait depuis long-temps de l'attirer à sa cour; Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. « Un homme né dans les jardins de la Touraine, écrivait Descartes au négociateur, et retiré dans une terre où il y a moins de miel à la vérité, mais peut-être plus de lait que dans la terre promise aux Israélites, ne peut pas se résoudre à la quitter pour aller vivre au pays des ours, entre des rochers et des glaces. Je mets, dit-il ailleurs, ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter. » Il céda cependant aux sollicitations, et se rendit à Stockholm, résolu de ne rien déguiser de ses sentimens à cette princesse, ou de s'en retourner philosopher dans sa solitude. Christine lui fit un accueil

tel qu'il le méritait, et le dispensa de tous les assujettissemens des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une Académie qu'elle songeait à établir, avec une pension de trois mille écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que lorsqu'il mourut en 1650, on prétendit que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnait à la philosophie sur les langues, avaient avancé, par le poison, la mort du philosophe. Le véritable poison était un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. Il fut attaqué d'une fièvre continue avec inflammation de poumon, et refusa opiniâtrément la saignée, disant, lorsqu'on lui en parlait : « Messieurs, épargnez le sang français ! » Il consentit cependant, à la fin, qu'elle se fît : mais il était trop tard : il mourut le 11 février 1650. La reine avait dessein de le faire enterrer parmi les tombeaux des premières familles du siècle, et de lui dresser un mausolée en marbre ; mais Chanut obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité dans le cimetière de l'hôpital des orphelins, suivant l'usage des catholiques. Son corps demeura à Stockholm jusqu'à l'année 1666. Il fut enlevé alors par les soins de Dalibert, trésorier de France, pour être porté à Paris, où il fut enterré de nouveau en grande pompe, le 24 juin 1667, dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont. On mit, dans la même église, son buste, avec une inscription en vers français par Fieubet. Ses cendres sont aujourd'hui déposées au Musée des monumens français. Louis XVI a fait faire sa statue en marbre par Pajou, en 1777. Descartes fut marié. Il avait épousé Catherine Régnard, dont il eut une fille nommée Charlotte : ce qui est prouvé par un acte authentique, rapporté dans l'*Année littéraire*, 1783, tom. VI, pag. 65 et suivantes. Si ce philosophe eut quelques-unes des faiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus du philosophe. Sobre, tempérant, ami de la liberté, de la retraite, reconnaissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant, il ne connaissait que les passions douces, et savait résister à celles qui sont violentes. « Quand on me fait offense, disait-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. » L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disait comme Ovide : *Qui benè latuit, benè vixit*, « Vivre caché, c'est vivre heureux. » Il pensait avec Sénèque le tragique, « qu'il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même. » Dans un moment de dépit, occasionné par les tracasseries qu'on lui avait suscitées, il avait résolu de ne plus rien faire imprimer, pas même ses *Méditations métaphysiques*, celui de tous ses ouvrages qu'il estimait le plus. « J'aurais, dit-il, une vingtaine d'approbateurs et des milliers d'ennemis. Ne vaut-il pas mieux me taire et m'instruire en silence ? » Cependant il ne put résister à l'amour paternel ; mais avant que de produire son ouvrage, il le communiqua aux plus savans hommes de l'Europe, et à plusieurs théologiens. « Je veux, dit-il, m'appuyer de l'autorité, puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule. » Hu-

main et sensible, il traitait ses domestiques comme des amis malheureux, qu'il était chargé de consoler. Sa maison était pour eux une école de mœurs, et elle devint, pour plusieurs, une école de mathématiques et de science. (*Voyez* GILLOT.) On rapporte qu'il les instruisait avec la bonté d'un père; et quand ils n'avaient plus besoin de son secours, il les rendait à la société. Un jour un d'eux voulut le remercier: « Que faites-vous, lui dit-il? vous êtes mon égal, j'acquitte une dette. » — Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Ils ont tous été réunis sous le titre d'*Opera omnia*, Amsterdam, 1690-1701, 9 vol. in-4°; ou 1713, aussi 9 vol. L'édition française contient 13 vol. in-12. Les principaux sont, ses *Principes*, in-12; ses *Méditations métaphysiques*, 2 vol. in-12; sa *Méthode*, 2 vol. in-12; le *Traité des passions*, in-12; celui de la *Géométrie*, in-12; le *Traité de l'Homme*, in-12; le *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, et un grand *Recueil de Lettres*, en 6 vol. in-12. Descartes en avait composé quelques-uns en latin, et les autres en français; mais ses amis les ont traduits réciproquement en ces deux langues. On trouve, parmi ses *Lettres*, un petit ouvrage latin, intitulé: *Censura quarumdam Epistolarum Balzacii*. « Jugement sur quelques *Lettres* de Balzac. » Cet écrit est un chef-d'œuvre de goût, suivant l'abbé Trublet. Descartes n'eût pas été moins capable qu'Aristote de donner des règles d'éloquence et de poésie. Mais ce qui immortalise ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie: idée qui sera toujours la clef des plus profondes recherches de la géométrie sublime, et de toutes les sciences physico-mathématiques. C'est la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire. (*V.* HARRIOT.) Il n'a pas été aussi loin que ses sectateurs l'ont cru, dit un homme d'esprit; mais il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa *Méthode* seule aurait suffi pour le rendre immortel. Les principes établis dans cet excellent livre, sont aussi simples que lumineux. « Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit, rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connaître par lui-même. Pour bien connaître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous; mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnaissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, et à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité et à la reconnaître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, et le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez surtout les découvertes où il y a de

l'ordre et un enchaînement d'idées; et quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il s'essaie peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois : bientôt il acquerra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire et des sens, pour comparer ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, et découvrir l'un par l'autre. La *Dioptrique* de Descartes, non moins estimée que sa *Méthode*, est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique. Sa métaphysique a jeté les fondemens de la bonne physique et de la saine morale. Par elle, il a établi l'existence de Dieu, la distinction du corps et de l'ame, l'immatérialité des esprits. On voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lus, briller partout le génie inventeur. Ceux qui ont traité ses systèmes de romans, n'en auraient pas fait d'aussi ingénieux ; aussi a-t-on dit que, de tous les hommes, c'était Descartes qui avait le mieux rêvé. « Il faut, dit Fontenelle, admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois. Forcé de créer une physique nouvelle, il ne pouvait la donner meilleure. L'édifice est vaste, noble et bien entendu ; c'est dommage que le siècle où il vivait ne lui ait pas fourni de meilleurs matériaux. Il osa du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, des préjugés et de la barbarie. Avant lui, on n'avait point de fil dans le labyrinthe de la philosophie; du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fut égaré. » « S'il n'a pas payé en bonne monnaie, dit un écrivain, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse. » Les Allemands n'ont pas traité Descartes aussi favorablement que les Français ; ils l'ont traité de plagiaire. On a dit qu'il avait pris son système sur l'*Automatie des animaux* dans l'*Antoniana Margarita*. Les Allemands disent aussi qu'il a pillé Harriot, célèbre mathématicien, dont les manuscrits oubliés ont été découverts vers le milieu de la seconde moitié du 18e siècle, près le château de Petworth. Dans les *Ephémérides de Berlin* pour 1788, M. Zach promit de publier d'après ces manuscrits, une Vie critique et littéraire d'Harriot. (Journ. des Savans, juin 1788, pag 347.) On a encore reproché à Descartes d'ignorer le grec, et à cet égard on peut consulter la nouvelle édition de Duverdier, tom. I, pag. 172, in-4°. La philosophie de Descartes, qui, durant sa vie, avait eu une nuée d'antagonistes, essuya après sa mort, les plus grandes contradictions en France. On mit tout en usage pour l'anéantir, ou du moins pour la bannir des universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers pendant plusieurs années. Le célèbre P. Lami de l'Oratoire, qui enseignait alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au cartésianisme ; on l'exila à Saint-Martin-de-Miseré, au diocèse de Grenoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation d'enseigner cette nouvelle philosophie : tant celle d'Aristote, quoique ridicule et absurde, avait jeté de profondes racines ! Cette querelle fit naître plusieurs écrits, oubliés à présent, à l'exception de la Requête de Nosseigneurs du Mont-Parnasse. Elle fut dressée

par Bernier, dans la vue de se moquer de celle que l'université de Paris voulait présenter au parlement, pour empêcher qu'on enseignât la philosophie de Descartes, comme capable de bouleverser le royaume. On se souvient encore de l'*Arrêt burlesque dressé en la grand' chambre du Parnasse, en faveur des maîtres-ès-arts, médecins et professeurs de l'université de* Stagire *au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote*. Cette dernière pièce, qui ne manque pas de sel, se trouve dans les *Œuvres de Despréaux*, qui la composa de concert avec Dongeois son neveu, Racine et Bernier. Malgré les contradictions qu'éprouva d'abord le cartésianisme en France, il eut des sectateurs illustres. On peut mettre à la tête le P. Mallebranche, qui ne l'a pas pourtant suivi en tout. Les autres ont été Rohault, Régius, Fontenelle, Privat de Molières, etc., dont on peut consulter les articles. A peine les universités s'étaient-elles soumises à la doctrine de Descartes, auquel elles n'avaient pas voulu d'abord sacrifier Aristote, qu'il a fallu l'abandonner pour Newton. Vers le milieu du dernier siècle, il s'éleva en France des partisans du philosophe anglais, tels que Maupertuis, Voltaire, etc. Ils eurent beaucoup de peine à faire recevoir ses idées; mais enfin elles se firent jour dans toutes les Académies, et tous les professeurs des universités enseignent aujourd'hui la philosophie anglaise, soit que la mode influe sur les opinions de l'école, soit plutôt que le newtonianisme ait des fondemens plus solides que le cartésianisme. (*Voyez* l'Eloge de René Descartes par Thomas, qui a remporté le prix de l'Académie française en 1765. *Voyez* aussi sa vie, par Baillet, et l'article du même Baillet dans ce Dictionnaire.) On publia à Paris, en 1695, in-12, l'*Histoire de la conjuration* faite à Stockholm contre Descartes. Cette histoire n'est qu'un roman assez plaisant. Les qualités, les accidens et les formes substantielles que Descartes avait rejetées de sa philosophie, sont les terribles ennemis qui conjurent sa perte. La chaleur se charge d'exécuter leur projet contre ce novateur. Elle agit avec tant de violence dans le corps du philosophe, qu'elle y excita une fièvre avec le transport au cerveau, qui le mit en peu de jours au cercueil. Quatre ans avant cette plaisanterie, le P. Daniel avait mis au jour son *Voyage au monde de Descartes*; c'est une critique de ses opinions, qui eut beaucoup de succès : mais qu'on lit peu depuis que les nombreux partisans de Descartes ont disparu, et qu'il n'y a presque aucun cartésien à combattre.

DESCARTES (Catherine), nièce du philosophe de ce nom, morte dans un âge avancé, à Rennes, sa patrie, en 1706. On a dit à son sujet que l'esprit de son oncle était tombé en quenouille. Catherine écrivait bien en vers et en prose. On a d'elle l'*Ombre de Descartes*; et la *Relation de la mort de Descartes*; deux pièces dont la dernière, mêlée de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate, et plusieurs autres pièces de poésies. On les trouve dans les différens Recueils du temps, et principalement dans celui qui fut publié par le P. Bouhours. Le talent de cette demoiselle la mit

en relation avec plusieurs hommes de mérite et des femmes célèbres de son siècle ; elle fut intimement liée d'amitié avec mesdemoiselles de La Vigne et de Scudéry. Voici un impromptu qu'elle adressa à cette dernière, à l'occasion d'une fauvette qui revenait tous les printemps auprès des fenêtres de son appartement :

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah! m'écrié-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

Mademoiselle de Scudéry lui répondit par le quatrain suivant, sur ce qu'elle restait trop longtemps à la campagne :

De ma fauvette fidèle
Vous avez tous les appas,
Vous chantez aussi bien qu'elle;
Mais vous ne revenez pas.

DESCAURRES. *Voy.* CAURRES (des).

DESCHAMPS. *Voy.* MOREL.

DESCHAMPS (JACQUES), docteur de Sorbonne, né à Virmmerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, à Dangu, dans le même diocèse, où il était curé depuis 31 ans, eut les vertus et les connaissances de son état. On a de lui une *Traduction nouvelle du prophète Isaïe*, qui eut un certain succès, et qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. L'abbé Deschamps laissa en mourant son mobilier à sa paroisse, à condition qu'on entretiendrait une maîtresse d'école, et qu'on donnerait chaque année une somme aux pauvres. Il avait un soin extrême de l'éducation de la jeunesse, et ce soin ne fut pas infructueux.

DESCHAMPS (FRANÇOIS-MICHEL-CHRÉTIEN), né à Montmorency, diocèse de Troyes, en 1683. On a de lui quatre tragédies : *Caton d'Utique*, pièce faible, qui fut jouée sur les théâtres de Paris et de Londres, et imprimée en 1715; *Antiochus* et *Cléopâtre*, imprimée à Paris, chez Musiéren, 1717; *Artaxercès* et *Méduse*, qui eurent un succès moins heureux; *Licurgue*, tragédie, qui ne fut pas représentée. L'auteur mourut à Paris en 1747.

DESCHAMPS (PIERRE-SUSANNE), avocat à Lyon, se fit remarquer dans le barreau de cette ville par son éloquence, sans néanmoins qu'on puisse citer aucun plaidoyer ni mémoire qui pût annoncer des talens supérieurs. Nommé député du tiers-état aux États-Généraux en 1789, il y combattit avec chaleur le projet qui fut présenté par Mirabeau sur l'inviolabilité des députés, et prétendit que le but était de protéger les députés contre leurs créanciers. Cette assertion n'était pas sans fondement; car Mirabeau avait plusieurs contraintes par corps dirigées contre lui. Deschamps proposa sans succès de continuer la détention des prévenus de crimes capitaux, ou de les renvoyer à leur choix par-devant les tribunaux. Le grand nombre d'éloquens orateurs de l'assemblée nationale intimida l'avocat Deschamps. Il retourna sans congé à Lyon. L'assemblée le rappela dans son sein le 2 avril 1791, et motiva sa décision sur les inquiétudes que sa présence occasionnait aux Lyonnais amis de la révolution. Il répondit que sa santé exigeait le séjour de la campagne, et il fut remplacé par son suppléant en 1793. Il partagea avec ses compatriotes la défense de Lyon contre les troupes de la Convention qui assiégèrent cette ville.

Blessé mortellement à l'une des sorties, il mourut au pied d'un arbre dans la forêt d'Alix près de Lyon. Il était membre de l'Académie de cette ville. On a de lui quelques opuscules de jurisprudence, et un *Traité sur l'adultère*, qui est inséré dans le *Dictionnaire des arrêts*, publié par Prost de Royer.

DESCHAMPS (ÉTIENNE-AGARD), *Voy.* CHAMPS.

DESCHAMPS (CLAUDE-FRANÇOIS), chapelain de l'église d'Orléans, naquit dans cette ville en 1745. Il se dévoua exclusivement à l'éducation des sourds-muets, d'après les procédés du juif *Perreira*, procédés qui lui paraissaient préférables à ceux de l'abbé de l'Épée. Ce fut particulièrement à la classe du peuple qu'il offrit ses secours gratuits, et il donnait en même temps à ses élèves des leçons et du pain. Parmi ses divers ouvrages sur ce genre d'éducation, nous citerons les suivans : I. *Cours élémentaire d'éducation des sourds et muets*, Paris, Debure, 1779. II. *De la Manière de suppléer aux oreilles par les yeux*, pour servir de suite au *Cours élémentaire*, Paris, 1783, in-12, avec une lettre qui sert d'introduction ou de préface. Cet estimable ecclésiastique mourut en janvier 1791.

DESCHAMPS (GÉRARD-MORRHY), ami d'Érasme, se fit imprimeur à Paris, en 1550, dans le collége de Sorbonne. Il a publié avec soin plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Dictionnaire* grec et latin, beaucoup plus correct que tous ceux qui avaient paru jusqu'alors. La devise de Deschamps était un sphinx avec ces paroles : *Nocet empta dolore voluptas.*

DESCHAMPS (MADELEINE), se distingua par son savoir dans le 16ᵉ siècle. On a d'elle quelques Poésies en français, en latin et en grec, dans lesquelles elle célèbre le jurisconsulte François Balduin. Elle épousa le contrôleur Servin, sieur de Pinoches en Vendômois, et fut la mère de Louis Servin, célèbre avocat-général au parlement de Paris, sous Henri III.

DESCHIZAUX (PIERRE), médecin et substitut du procureur-général du grand-conseil, né à Mâcon en 1687, cultivait avec ardeur la botanique; il fit, par zèle pour cette science, plusieurs voyages en Russie et en Perse; il publia les ouvrages suivans, au retour de ses courses : I. *Mémoires pour servir à l'instruction de l'Histoire naturelle des plantes de Russie, et à l'établissement d'un jardin de botanique, à Saint-Pétersbourg*, Paris, 1725, in-8°; ibid., 1728, in-8°. II. *Voyage de Moscovie*, Paris, 1727, in-8°, publié depuis sous le titre de *Description d'un voyage fait à Saint-Pétersbourg*, 1728, in-12. Avant Deschizaux, aucun Français n'avait écrit une relation de la Russie.

DESCOUSU (CELSE-HUGUE), en latin *Dissutus*, jurisconsulte, né à Châlons-sur-Saône, en 1480: il était fort savant, et professa le droit, successivement, en France, en Flandre et en Espagne. Il donna des éditions des principaux ouvrages de droit civil et canonique; les principaux ouvrages que nous avons de lui, sont : I. *Destructorium cautelarum Barth. Capellæ.* II. *De clausulis prorogatoriis*, Paris, 1513, in-8°. III. *Répertoire de toutes les lois*

du royaume de Castille (en espagnol), Valladolid, 1547, in-fol. IV. *Consilia de rebus juris*, Lyon, 1570 et 1586, in-fol. — Descousu (Celse-Hugues), de la même famille que le précédent, avec lequel on l'a plusieurs fois confondu, était en 1522, chanoine de la cathédrale de Châlons, et prenait le titre de professeur de grec et d'hébreu, à Paris. On lui doit la première édition grecque des *Idylles de Théocrite*, publiée en France, Paris, 1512, in-8°; et une édition des *Vies des Pères du désert*, par Saint Jérôme, Lyon, Vincent, 1512, in-fol.

DESCROIX (Nicolas-Chrétien). *Voy.* Chrétien.

DESDOSSAT. *Voy.* Beaume.

DESEINE (François), libraire français, né à Paris, voyagea souvent en Italie, et s'établit à Rome où il mourut en 1715. Il publia: I. *Description de la ville de Rome en faveur des étrangers*, Lyon, 1690, in-4°, ou 4 vol. in-12; ouvrage curieux. II. *Nouveau voyage d'Italie, contenant une description exacte de toutes les provinces, villes et lieux considérables, et des îles qui en dépendent*, Lyon, 1699, 2 vol. in-12. III. *Bibliotheca Slusiana*, ou *Catalogue de la bibliothèque du cardinal P. de Slusi*, Rome, 1690, in-4°. IV. *Rome ancienne et moderne*, Lyon, 1713, 10 vol. in-12. C'est une nouvelle édition augmentée du premier des ouvrages que nous avons cités. V. *Tavola della geografia*, 1690, in-fol.

DESERIZ (Joseph-Innocent), savant cardinal hongrois, né à Neitra en 1702, professa la théologie à Raab, et passa ensuite à Rome, où il reçut le chapeau de cardinal; le pape Benoît XIV l'envoya ensuite comme légat près de Mauro-Cordato, hospodar de Valachie. De retour dans sa patrie Déseriz se consacra entièrement à l'étude, et publia divers ouvrages très-érudits, mais qui manquent de critique et de goût. Les principaux sont: I. *Traité sur l'existence du purgatoire*, Raab, 1750, in-8°. II. *Histoire de Hongrie*, en latin, 5 vol. in-fol., Bude, 1748, 1753 et 1759, les deux derniers volumes de cet ouvrage important parurent à Pest en 1760. Elle a été souvent critiquée par George Pray, dans ses *Annales des Huns*.

DESESSARTS (Alexis), né à Paris en 1687, publia en 1737: I. Une *Défense du sentiment des SS. Pères et des docteurs catholiques sur le retour d'Élie*; et en 1740, la suite de cette *Défense*. Il publia, en 1739, *l'Examen du sentiment des SS. Pères et des anciens Juifs sur la durée des siècles*, où l'on traite de la conversion des Juifs. Il prit aussi part aux disputes sur la conscience, et donna à ce sujet quelques écrits. II. Une *Dissertation* où l'on prouve que Saint Paul n'envisage pas que le mariage puisse être rompu lorsqu'une des parties embrasse la religion chrétienne, Paris, 1765, in-12. Il mourut le 22 mai 1774.

DESESSARTS (Poncet Jean-Baptiste), frère du précédent, plus connu sous le nom de *Poncet Desessarts*, diacre appelant, naquit à Paris en 1681. Il avait aussi étudié au séminaire de Saint-Magloire. Il fit en 1714 le voyage de Hollande, pour voir le P. Quesnel, et y retourna en 1726. Il soutenait de tout son pouvoir l'église qui s'y établissait, achetant

des maisons pour y loger les réfugiés, et y faisant différens autres établissemens. On a de lui : I. *Apologie de Saint Paul, contre l'apologiste de Charlotte*, 1731. II. *Lettres sur l'écrit intitulé : Vains efforts des mélangistes* (par Besoigne et d'Asfeld), 1738. III. *Dix-neuf lettres sur l'œuvre des convulsions*, de 1734 à 1737. IV. *De la Possibilité des mélanges dans les œuvres surnaturelles du genre merveilleux*. V. *Illusion faite au public par la fausse description que M. de Montgeron a faite de l'état présent des convulsionnaires*, 1749. VI. *Autorité des miracles, et usage qu'on en doit faire*. VII. *Traité du pouvoir du démon*. VIII. *Recueil de plusieurs histoires très-autorisées, qui font voir l'étendue du pouvoir du démon dans l'ordre surnaturel*. IX. *Observations sur le bref de Benoît XIV, au grand inquisiteur d'Espagne*. Il mourut à Paris, le 23 décembre 1723.

DESESSARTS (Denis Dechanet), comédien, né à Langres vers 1740, débuta à la comédie française le 4 octobre 1772, et y remplit les emplois de financiers et les rôles à manteau. Desessarts était d'une grosseur énorme, et, lorsqu'il jouait le rôle d'Orgon dans le *Tartuffe*, il fallait une table d'une hauteur extraordinaire pour qu'il pût se cacher dessous. Son camarade Dugazon le conduisit un jour chez le ministre, auquel il dit : « Monseigneur, la comédie française vient d'apprendre que l'éléphant de la ménagerie est mort, elle vous prie de vouloir bien accorder sa place à Desessarts, en récompense de ses services. » Desessarts furieux, appela Dugazon en duel. Arrivé au lieu du rendez-vous : « Mon ami, dit Dugazon, la partie n'est pas égale entre nous; tu présentes une surface double de la mienne ; je vais tracer avec du blanc d'Espagne un rond sur ton ventre, et tous les coups qui porteront hors de ce rond ne compteront pas. Cet acteur était fort instruit. Il mourut aux eaux de Barège, en octobre 1793, des suites de l'effet que lui causa la nouvelle de l'arrestation de ses camarades, les comédiens du Théâtre français.

DESESSARTS (Nicolas Lemoyne), né à Coutances le 1er novembre 1744, fut avocat à Paris, puis libraire. Il est mort le 5 octobre 1810. Il a été l'éditeur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Du Code Pénal*, 1775, in-12, et *de la Bibliothèque orientale*, par d'Herbelot, nouvelle édition, 1780, 16 vol. in-8°. Il a aussi publié *les Œuvres de Duclos*, *celles de Chaulieu*, les *Poésies de Thomas*, les *Œuvres complètes de Gilbert*, les *Œuvres complètes de Thomas*, les *Œuvres choisies de Saint-Réal*, de *Pélisson* et de *Saint-Évremont*. Desessarts publia un grand nombre d'ouvrages de sa façon, nous ne citerons que ceux-ci : I. *Procès fameux*, 1786-89, 10 vol. in-12. II. *Abrégé des Vies des hommes illustres de Plutarque*, 1798, 3 vol. in-8°, avec un *Supplément*, publié en 1801, en 1 vol. III. *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8° ; il a refondu cet ouvrage de concert avec M. Barbier, et l'a publié en 5 vol. in-8°, 1808-1810. IV. *Nouveau Dictionnaire bibliographique*, 1798, in-8°, très-médiocre. V

Siècles littéraires de la France, 1800-1801, 6 vol. in-8°. On peut porter sur cet ouvrage le même jugement que sur le précédent.

DESESSARTS. *Voyez* ESSARTS et HERBERAY.

DÉSESSARTS (JEAN-CHARLES), docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut de France, et de plusieurs sociétés savantes, naquit le 27 octobre 1729, à Bragelogne, en Champagne. Orphelin de bonne heure, et sans fortune, il étudia chez les jésuites à Tonnerre, et se fit remarquer par ses heureuses dispositions ; jaloux d'acquérir des connaissances plus profondes, il vint à Paris, où il fit sa philosophie. Les jésuites tâchèrent de l'attirer dans leur ordre ; mais il préféra jouir de son indépendance. Obligé de pourvoir à son existence par le fruit de son travail, il prit l'emploi de précepteur de mathématiques dans une grande maison, consacrant tous ses loisirs à l'étude de la médecine. Après quelques années d'un travail opiniâtre, il se fit recevoir médecin à Reims, où les frais de réception étaient moins considérables qu'à Paris. Aussitôt après, il épousa une de ses cousines, et passa à Villers-Coterets, avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il publia son *Traité sur l'éducation corporelle des enfans en bas âge*, Paris, 1760, in-8° ; l'un des ouvrages qui honorent le plus l'humanité, et dans lequel est retracé avec tant de force la vérité des principes établis par l'auteur d'Émile. Plusieurs *Mémoires sur des maladies épidémiques* achevèrent de lui mériter l'estime de la faculté de Paris, qui l'admit au nombre de ses membres. De retour dans la capitale, il continua de s'illustrer par des productions utiles. En 1775, il fut professeur de chimie, et doyen, l'année suivante. Il commençait à recueillir les fruits de sa réputation, lorsque les troubles de la révolution vinrent altérer sa tranquillité, et détruire la Faculté, dont il était l'un des plus fermes soutiens ; mais il ne devait pas être privé longtemps de cette honorable distinction. Dès l'établissement de l'Institut, il fut désigné un des premiers membres, et accueilli avec attendrissement par cette société. Peu de temps après sa promotion, la mort d'une épouse chérie vint répandre sur ses dernières années une amertume qui faillit le conduire au tombeau ; les secours de l'art, et les tendres soins de sa famille le rendirent à la science, qu'il devait encore enrichir de nouveaux ouvrages. Depuis cette maladie, il donna : I. Un *Discours sur les inhumations précipitées*. II. Un *Mémoire sur la musique*. III. Un petit *Traité sur le croup*, Paris, 1807, dans lequel la précision et la clarté laissaient peu de choses à desirer, pour le moment où il l'écrivait. Le dernier ouvrage qu'il a mis au jour, est la collection de ses Mémoires les plus intéressans, sous ce titre : *Recueil de Mémoires, de Discours académiques*, in-8°, Paris, 1811. Aussitôt après l'avoir publié, Désessarts fut surpris par une maladie, dont il négligea de prévenir les suites, et mourut le 13 avril 1811, laissant un long souvenir de ses talens et de ses vertus à l'humanité, dont il fut toujours le bienfaiteur. M. Cuvier prononça son *Éloge* à l'Institut. Outre les ouvrages dont

nous avons parlé ci-dessus, il a donné une nouvelle édition des *Fundamenta materiæ medicæ*, de Cartheuser, Paris, 1769, 4 v. in-12.

DESFAUCHERETS (Jean-Louis Brousse), auteur dramatique, né en 1742, mort à Paris le 18 février 1808, fut nommé, après le 14 juillet 1789, lieutenant de maire au bureau des établissemens publics. En 1790, il publia un *Compte rendu, concernant l'administration de Paris*. En 1791, il fut élu membre du directoire du département, et expulsé de cette place sous le régime de la terreur. Il rentra dans cette administration en qualité de chef de bureau, puis devint l'un des administrateurs des hospices civils. En 1806, il fut l'un des membres du conseil de censure établi près le ministère de la police. Desfaucherets est auteur de plusieurs pièces, données à différens théâtres de la capitale. On a de lui : *l'Avare cru bienfaisant*, comédie en 5 actes et en vers, représentée sur le Théâtre français le 15 décembre 1784; *le Mariage secret*, comédie en trois actes et en vers. Cette pièce, imprimée en 1786, est restée au théâtre. Dans la même année, il donna le *Portrait*, ou *le danger de tout lire*, comédie en un acte et en vers, ainsi que *la Double clef*, ou *Colombine commissaire*, parade en deux actes et en vers, mêlée d'ariettes, qui fut représentée au Théâtre italien. Au mois de mars 1798, on eut encore de lui *les Dangers de la présomption*, comédie en cinq actes et en vers; en 1799, *l'Astronome*, opéra-comique en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, musique de Lebrun; et *la Punition*, opéra en un acte, musique de Cherubini; en 1801, la *Pièce en répétition*, comédie en deux actes et en prose; et en 1800, *Arioste gouverneur*, ou *le Triomphe du génie*, en société avec M. Roger, et qui fut représentée au théâtre du Vaudeville. Il a laissé quelques autres ouvrages manuscrits, et a travaillé à quelques pièces données par d'autres auteurs.

DESFONTAINES, auteur dramatique du 17ᵉ siècle, contemporain de P. Corneille, et dont on ne connaît ni la patrie, ni la date de la mort, est connu par plusieurs pièces de théâtre assez médiocres, dont voici les titres dans l'ordre des dates de leur impression. *Eurimédon*, ou *l'Illustre pirate*, Paris, 1657, in-4°; *Orphise*, ou *la beauté persécutée*, et *la Vraie suite du Cid*, Paris, 1638, in-4°; *Hermogène*, in-4°, Paris, 1639; *Bélisaire*, Paris, 1641, in-4°; *les Galantes vertueuses*, Avignon, 1642, in-12; *Alcidiane*, ou *les quatre Rivaux*, Paris, 1644, in-4°; le *Martyre de Saint Eustache*, in-4°, Paris, 1644; *Perside*, ou *la Suite d'Ibrahim Bassa*, Paris, in-4°, 1644, et in-12, 1649; *Saint Alexis*, ou *l'Illustre Olympie*, Paris, 1644, in-4°, et 1648, in-12; *l'Illustre comédien*, ou *le Martyre de Saint Genest*, in-4°, Paris, 1645; *Bélisante*, ou *la Fidélité reconnue*, Paris, in-4°, 1647; et *la Véritable Sémiramis*, Paris, aussi in-4°, 1647. On lui attribue en outre une tragédie de *Sainte Catherine*, qui parut en 1650.

DESFONTAINES (Pierre-François Guyot, et non pas Guyot), naquit à Rouen le 29 juin 1685, d'un conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses

humanités avec éclat, lui donnèrent en 1700 leur habit. Après avoir professé 15 ans dans différens colléges de la société, entre autres dans celui de Rennes, où il était professeur de rhétorique, il sollicita sa sortie, et l'obtint sans peine : c'est dans cette dernière ville qu'il fit imprimer, en 1715, une Ode, intitulée *le Vain usage de la vie*, par le père Gyot, de la compagnie de Jésus. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de quitter le cloître, pour lequel il ne paraissait pas fait. L'abbé Desfontaines était prêtre alors ; on lui donna la cure de Torigny en Normandie ; mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel-esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia, en 1724, le Journal des Savans, *mort de la peste*, comme on disait alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé Desfontaines, dans ce travail, ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima cette entreprise. Il jouissait paisiblement de sa gloire, lorsqu'on l'accusa de travailler autant à corrompre la jeunesse qu'à corriger les auteurs. Il fut enfermé à Bicêtre, et relâché par le crédit des amis de Voltaire. Ces deux hommes de lettres si acharnés depuis l'un contre l'autre, étaient alors amis. On n'avait encore vu ni le *Préservatif*, ni *la Voltairomanie*, libelles qui n'ont fait honneur ni à l'un, ni à l'autre. Quelques plaisanteries sur la tragédie de la Mort de César, indisposèrent son auteur, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique, arrivée à Paris le 16 décembre 1745. Piron, qui ne l'aimait point, lui fit cette Épitaphe satirique :

Sous ce tombeau gît un auteur
Dont, en deux mots, voici l'histoire.
Il était ignorant comme un prédicateur,
Et malin comme un auditoire.

L'abbé Desfontaines est principalement connu par ses ouvrages périodiques. Le premier vit le jour, en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que deux volumes ; l'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs, qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde, qui y cherchaient l'amusement. Environ trois ans après, en 1735, l'abbé Desfontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques ; ce sont celles qu'il intitula, *Observations sur les écrits modernes*, Paris, 1735 et années suivantes, in-12 ; commencées, comme les précédentes, avec l'abbé Granet, puis Fréron, Mairault et d'Estrées, continuées jusqu'au 34e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante, il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée *Jugemens sur les ouvrages nouveaux*, Avignon, 1745 et 1746, faits par la même société, en 11 vol. in-12, dont les deux derniers sont de Mairault. Dans toutes ces différentes feuilles, on ne trouve pas toujours ni le même goût ni la même impartialité. Les lieux, les temps, l'occasion, l'amitié, les querelles, corrompaient ses jugemens, et on y voit des éloges pompeux et des critiques malignes

du même écrivain. « Desfontaines, dit l'abbé Trublet, n'était pas seulement partial ; il était homme d'humeur et de passion, et chaque feuille dépendait beaucoup de son humeur actuelle. D'ailleurs, son goût était plus juste que fin, et dès-lors il n'était pas toujours juste. Il a quelquefois critiqué, faute d'entendre ce qu'il critiquait. Cette finesse, qui consiste dans la sagacité à apercevoir promptement les défauts et les beautés des ouvrages, il ne l'avait que dans un degré médiocre ; mais il y suppléait en empruntant des secours. Ce n'était pas seulement sur les matières qui n'étaient point de son ressort qu'il recourait aux lumières d'autrui ; paraissait-il un ouvrage nouveau qui fit quelque bruit, il avait grand soin de s'informer de ce qu'on en disait dans le monde et parmi les gens de lettres, surtout de recueillir ces critiques, en quoi l'esprit français est si fécond, les critiques tournées en bons mots, en épigrammes, critiques toujours assez bonnes, si elles sont plaisamment malignes.» C'est ce qui donnait du prix à ses Journaux aux yeux du public malin. Son style clair, vif et naturel, rendait avec feu les bons mots qu'on lui avait fournis ; mais c'était souvent aux dépens de l'équité, de la sincérité et de la bonne foi. *Il faut que je vive*, disait-il à d'Argenson, ministre d'état, qui lui répondit durement : *Je n'en vois pas la nécessité.* — *Alger mourrait de faim*, écrivait-il à l'abbé Prévost, *s'il était en paix avec ses ennemis.* Il fut donc toujours en guerre, et il essuya de terribles orages. On l'accusa souvent auprès du ministère. Un magistrat, prévenu contre lui, l'ayant fait appeler, il tâcha de se justifier. Le magistrat lui dit : « Si l'on écoutait tous les accusés, il n'y aurait point de coupables. — Si on écoutait tous les accusateurs, repartit l'abbé, il n'y aurait point d'innocens. » Cependant l'abbé Desfontaines, dit Fréron, était né avec des sentimens. « Philosophe dans sa conduite comme dans ses principes, il était exempt d'ambition ; il avait dans l'esprit une noble fierté qui ne lui permettait pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que lui aient fait les injures dont on l'a accablé, c'est qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume, et le ressentiment de son cœur se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques...... Si l'abbé Desfontaines était quelquefois dur et piquant dans ses écrits, dans la société il était doux, affable, poli, sans affectation de langage et de manières. On doit cependant le mettre au rang de ceux dont on n'est curieux que de lire les ouvrages. Il paraissait dans la conversation comme un homme ordinaire, à moins qu'on n'y agitât quelque matière de littérature et de bel-esprit. Il soutenait avec chaleur ses sentimens ; mais la même vivacité d'imagination qui l'égarait quelquefois, le remettait sur la route, pour peu qu'on la lui fît apercevoir.» Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé Desfontaines : I. Une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin. On y trouve des discours bien écrits, quoique développant trop de paradoxes ; des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la

lecture de Virgile et des auteurs qui l'ont imité. Cette version, supérieure aux traductions collégiales de Fabre, de Catrou et des autres, n'est cependant rien moins que parfaite. Le traducteur supprime souvent les passages qu'il ne peut rendre. II. *Traduction des Odes d'Horace*, 1754, in-12, ouvrage posthume, où l'on trouve de l'élégance, de la clarté, de la chaleur, mais qui a les mêmes défauts que le précédent. L'auteur a élagué des vers entiers, des demi-vers, comme des superfluités poétiques ; mais c'était la difficulté de les rendre qui embarrassait le traducteur, et le plus court était de l'éluder. III. *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid. IV. *Lettres sur le livre de la Religion chrétienne, prouvée par les faits*, de l'abbé Houtteville, Paris, 1722, in-12. Elles sont au nombre de 18, et la plupart très-judicieuses. V. *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro*, de La Mothe, Paris, 1723, in-8°. Cette critique très-recherchée se trouve encore dans le huitième volume des *Amusemens du cœur et de l'esprit.* VI. *Entretiens sur les voyages de Cyrus*, de Ramsay, Nanci, 1728, in-12; autre critique fort sensée, faite en société avec l'abbé Granet. VII. *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, Avignon, 1739, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé Desfontaines connaissait le génie de sa langue. VIII. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, Paris, 1762, 2 vol. in-12. IX. *Le nouveau Gulliver*, Paris, 1730, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien : mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnait du moins le même goût de style et de critique morale qui avait fait la réputation de celui de Swift. X. Les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites de Fielding, Londres, 1750, 2 vol. in-12. XI. L'*Histoire de don Juan de Portugal*, Paris, 1724, in-12, roman historique, dont le fonds est dans Mariana. XII. L'abbé Desfontaines a eu part à la *Traduction de l'Histoire* du président de Thou ; à l'*Histoire des Révolutions de Pologne ;* à celle *des ducs de Bretagne ;* à la *Traduction de l'Histoire Romaine* de Laurent Échard ; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigny, 5 vol. in-12 ; au *Dictionnaire néologique*, in-12, ouvrage estimable, fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des Précieuses, mais qu'il infecta de satires personnelles. L'abbé de La Porte a publié, en 1757, *l'Esprit de l'abbé Desfontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume de cette compilation, assez mal digérée, la Vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits faits contre lui.

DESFORGES (.....), d'abord clerc de procureur, s'est fait connaître par un grand nombre de poésies et par ses malheurs. Il se trouvait à l'Opéra, en 1749, lorsqu'on y arrêta le prétendant d'Angleterre. Indigné de cette violation de l'hospitalité, qu'il crut devoir compromettre l'honneur de la nation, il exprima ses sentimens dans une pièce de vers contre Louis XV, fort courue alors, et qui commençait ainsi :

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asile.

Desforges, ayant eu l'indiscrétion de s'en avouer l'auteur, fut arrêté et conduit d'abord à la Bastille, et ensuite au Mont-Saint-Michel, où il fut enfermé pendant trois ans dans la cage : c'était un caveau de 8 pieds carrés, où l'on ne recevait le jour que par les crevasses des marches de l'église. Le maréchal de Broglie obtint sa liberté à la fin de l'année 1753, le fit son secrétaire et le nomma commissaire des guerres. Desforges avait soutenu avec courage son affreuse captivité. Il est mort à Paris en août 1768. On a de lui : I. Une *Critique de Sémiramis*, Paris, 1748, in-8°. II. *Natilica, conte indien*, ou critique de Catilina, Paris, 1749, in-12. III. *Le rival secrétaire*, comédie en un acte et en vers, représentée en 1737, et imprimée l'année suivante.

DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste Choudard), né en 1746, et mort à Paris en 1806, a cultivé les lettres avec quelque succès. Il a donné au théâtre, *Richard et Derlet*, comédie, 1778, in-8°; *Tom Jones à Londres*, comédie en 5 actes et en vers, 1782, in-8°; *l'Épreuve villageoise*, opéra en 2 actes et en vers, 1784, in-8°, qu'on revoit toujours avec plaisir; *la Femme jalouse*, comédie en 5 actes et en vers, 1785, in-8°; *Féodor et Lisinska*, ou *Novogorod sauvée*, drame trois actes et en prose, 1787, grand in-8°; *Jeanne d'Arc à Orléans*, comédie en 3 actes et en vers, mêlée d'ariettes, 1790; *le Sourd*, ou *l'auberge pleine*, pièce qui a fait, pendant plusieurs années l'amusement de la capitale. Les autres pièces de Desforges sont : *La rencontre imprévue*, *l'Amitié au village*, *Théodore et Paulin*, *les Marins*, ou *le Médiateur maladroit*, *Tom Jones et Fellamar*, *Grisélidis*, *Joconde*, *la Perruque de laine*, *l'Épouse imprudente*, *le Tuteur célibataire*, *Alisbelle*, ou *les crimes de la féodalité*, *la Liberté et l'Égalité rendues à la terre*, *le Marijaloux*, *les Époux divorcés*, etc. On a encore de lui les romans suivans : I. *Le Poète*, ou *Mémoires d'un homme de lettres*, *écrits par lui-même*, 1798, 4 vol. in-12. Ce roman n'est autre chose, dit-on, que l'histoire obscène de la vie de l'auteur : ce livre est très-dangereux pour la jeunesse ; on n'y épargne rien pour dérégler, enflammer, égarer l'imagination, et c'est avec raison qu'un satirique a dit à Desforges :

Fuis auteur dangereux, fuis écrivain obscène,
Ton nom seul fait rougir la pudique beauté ;
Va porter ton encens à l'immoralité.

Desforges ne rougit pas en effet d'y diffamer jusqu'à sa mère et sa sœur. Il avait pris J.-J. Rousseau pour modèle; mais il n'eut pas son talent pour excuse. II. *Eugène et Eugénie*, ou *la surprise conjugale*, histoire de deux enfans d'une nuit d'erreur et de leurs parens, 1799, 4 vol. in-12. III. *Édouard et Arabelle*, ou *l'élève de l'infortune et de l'amour*, ouvrage tiré des Mémoires secrets d'une famille anglaise, 1799, 2 vol. in-12. IV. *Adelphine de Rostanges*, ou *la mère qui ne fut point épouse*, *histoire véritable*, 1799 et 1800, 2 vol. in-12.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne,

en 1699, mort à Paris en 1772, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pièces de poésie à différens journaux. N'ayant pas réussi sous son nom, il s'avisa, vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres*, moitié prose, moitié vers, sous le nom de mademoiselle Malcrais de La Vigne. Tous les poètes à l'envi célébrèrent cette nouvelle muse, et lui firent même des déclarations galantes. Enfin, Desforges quitta le masque, et fut sifflé de ses admirateurs et de ses amans. L'aventure de ce triste hermaphrodite du Parnasse devint le sujet de la *Métromanie*, chef-d'œuvre de Piron. Le poète ridiculisé prit la chose en galant homme, et ne laissa pas de publier le recueil de ses *Œuvres en vers et en prose*, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12, qui contient des *Odes*, des *Épîtres*, des *Idylles*, des *Contes*, des *Epigrammes*, des *Poésies chrétiennes* et *diverses;* et enfin, une comédie intitulée : *la Double Jalousie*. Une versification lâche et négligée, des détails longs et mal amenés, un style facile, mais diffus, tels sont les défauts qui les ont précipités dans l'oubli. L'auteur ne leur survécut guère. Il était membre de plusieurs Académies de province, et de celle des Ricovrati de Padoue.

DESFOURS DE GENETIÈRE (Claude-François), né à Lyon d'une famille distinguée, qui comptait parmi ses membres le prince de Montbarrey, qui fut ministre de la guerre sous Louis XV, fut élevé au collége de Juilly, et y puisa un très-vif attachement pour les principes religieux de Port-Royal. Bientôt les convulsionnaires de Saint-Médard se firent une réputation, et Desfours s'en déclara le partisan zélé; même l'on peut dire que la défense de leur cause fut l'affaire presque unique de toute sa vie : ce fut pour elle qu'il dissipa sa fortune, tant pour exécuter des entreprises bizarres, que pour faire imprimer ses livres, pour lesquels il s'était procuré, pendant la révolution, des presses clandestines. Il manifesta sa vive opposition à la révolution, qu'il regardait, ainsi que ses adhérens, comme une punition du ciel infligée à la France et à la famille des Bourbons, pour avoir persécuté Port-Royal. Il ne fut pas plus favorable au concordat de 1802, et le regarda comme illégitime. Il fut arrêté sous le gouvernement consulaire, et détenu au Temple pendant six mois. On croit que ce fut pour avoir distribué une brochure relative au jugement du duc d'Enghien. Dans les dernières années de sa vie, il tomba dans la misère la plus profonde, et mourut à Lyon le 31 août 1819. Les gens de son parti le considérèrent et l'invoquèrent même comme un saint, et se partagèrent ses vêtemens et ses cheveux, qu'ils conservent comme des reliques. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques et théologiques, à la mode des convulsionnaires, qui ont tous paru sous le voile de l'anonyme. Il a publié aussi le premier chant d'un poème intitulé : *La véritable grandeur, ou constance et magnanimité de Louis XVI dans ses maux, dans ses liens et dans sa mort*, Lyon, 1814, in-8°. Il s'occupait de mettre la dernière main à ce poème, lorsque la mort l'a surpris.

DESGABETS (ROBERT), né d'une famille noble à Dugny, village du diocèse de Verdun, se fit bénédictin de Saint-Vanoes. Nommé procureur-général de la congrégation, il fut un de ceux qoi contribuèrent le plus à mettre les sciences en honoeur dans son corps. Il essaya la transfusion du saog sur un de ses amis à Paris ; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglais se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu, après Libavius, la première idée, et l'eût exécutée. *Voy.* DENIS (Jean-Baptiste.) Ce savant bénédictin mourut à Breuil, près Commerci, en 1678, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup sur *l'Eucharistie*. Il voulait trouver quelque manière d'expliquer ce mystère, suivant les principes de la nouvelle philosophie : ses supérieurs lui firent sentir qu'il devait craindre de donner quelque atteinte à la croyance de l'Eglise, et il cessa d'écrire sur ce sujet.

DESGALLARDS (NICOLAS), en latin, *Gallasius*, théologien protestant, ami, et peodant quelque temps secrétaire de Calvin, fut attaché successivement comme pasteur, à plusieurs églises, il a laissé quelques ouvrages : I. *Commentarii in Exodum cum textu biblico*, Genève, 1560, in-fol. II. *Assertio de divinâ Christi, filii Dei, essentiâ, adversùs nearianos*, Orléans, 1566, in-8°.

DESGARCINS ou DE GARCINS (Mlle), actrice de la comédie française, débuta avec éclat en 1788, à l'âge de 18 ans, dans les rôles d'amoureuses. Elle entra en 1791 dans la troupe du théâtre de la rue de Richelieu, qui fut nommé quelque temps après théâtre de la République. Les principaux rôles que créa cette actrice, sont ceux de *Mélanie*, *d'Hédelmone*, dans *Othello*, et de *Salema* dans *Abùfar*. Mademoiselle Desgarcins avait un organe touchant et expressif. Elle fut forcée de quitter le théâtre, à la suite d'un événement malheureux : elle s'était donné trois coups de poignard dans un accès de jalousie, et quoiqu'ils n'eussent pas été mortels, elle fut néanmoins obligée d'abandonner la scène, pour éviter de cruels accidens. Elle se retira dans une maisoo de campagne isolée, où, pour comble de malheur, des voleurs s'introduisirent pendant la nuit, et traînèrent mademoiselle Desgarcins et toutes ses femmes, dans une cave, afin de voler plus à leur aise. Elles passèrent vingt-quatre heures dans cette situation, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elles parvinrent à faire entendre leurs cris de quelques paysans qui les délivrèrent. Cet événement acheva de troubler la raison de mademoiselle Desgarcins, dont la tête était très-faible. Elle mourut dans un état d'aliénation complète, en 1797.

DESGODETS (ANTOINE), architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après 16 mois de captivité, supportée avec beaucoup de patience, il passa à Rome, et y demeura trois ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Édifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, 1 vol. in-fol, avec fig., imprimé à Paris en 1682. L'au-

teur avait employé beaucoup de temps à dessiner les précieux restes des monumens qui décoraient l'ancienne capitale de l'empire romain. Il en avait levé les plans avec la plus grande précision, et dessiné les élévations, les coupes et les profils avec une justesse extrême. Colbert fut si satisfait de son travail, qu'il engagea le Roi à faire les frais de la gravure et de l'édition, qui fut toute au profit de l'auteur. Les planches de cet ouvrage important avaient été, depuis la mort de Desgodets arrivée en 1728, entre les mains d'un curieux jaloux; mais ses héritiers ont consenti à les livrer, pour en donner une nouvelle édition, qui a paru en 1779. Cet ouvrage a été traduit en anglais, et imprimé en 2 vol. in-fol., Londres, 1795. On a imprimé, sur les leçons de Desgodets, depuis sa mort, *les Lois des bâtimens*, 1776, in-8°; *le Traité du toisé*, in-8°. On trouva parmi ses papiers un *Traité des ordres d'architecture*; un *Traité de l'ordre français*; un *des dômes*; un autre *sur la coupe des pierres*; mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGOUTTES (Jean), né dans le Bourbonnais, habitant de Lyon, traduisit, en 1544, le *Roland furieux* de l'Arioste. C'est la première traduction de ce poète qui ait paru en France. Desgouttes fut aussi auteur d'un mauvais roman de chevalerie, intitulé: *Histoire de Philandre et de Passerose*, Lyon, 1544, in-8°; et d'une traduction du *Traité de Lucien*, sur la misérable condition des gens de lettres qui se louent aux grands seigneurs.

DESGRANGES (Tiburce du Peroux), aumônier du roi pour les galériens, né en 1678, d'une famille noble du Berri, abandonna, dès sa plus tendre enfance, le toit paternel pour se consacrer à Dieu. Il fit ses études à Saint-Maximin, vivant uniquement de ce que lui donnait la charité publique, et fut ordonné prêtre à Orange. Ayant appris que la peste ravageait la Provence, il se rendit dans ces malheureuses contrées, et fut atteint lui-même de la contagion, sans pourtant y succomber. Revenu dans son pays, on voulut le nommer curé; mais il refusa ce poste avec humilité, et revint s'enfermer au milieu des pauvres de Bicêtre, les édifiant par son exemple et par ses instructions. Il obtint ensuite l'agrément de la cour, pour accompagner les malheureux détenus qui partaient tous les ans pour les galères de Marseille, et il appela le brevet qu'on lui délivra, le *brevet de galérien*. Il serait impossible d'exprimer le zèle avec lequel ce saint prêtre s'occupait de procurer aux galériens tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin, partageant sans cesse leurs fatigues et leurs souffrances. Enfin, épuisé par ses travaux vraiment apostoliques, l'abbé Desgranges fut attaqué d'une fièvre maligne à Castellane. Dans son délire, croyant toujours parler à ses galériens, il s'écriait: « Courage, mes enfans; tout pour Dieu! » Il mourut le 29 novembre 1726. Soanen, évêque de Senez, le clergé et les magistrats de Castellane, assistèrent à ses funérailles.

DESGRANGES (Daniel le Masson), prêtre, né en 1700,

mort en 1760. Les particularités de sa vie sont ignorées. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Le philosophe moderne, ou l'incrédule condamné au tribunal de sa raison*, Paris, 1759, in-12, réimprimé en 1769, avec des additions considérables. Son style est un peu affecté.

DESGRANGES (N...), né à Carcassonne, d'une bonne famille, entraîné par son goût pour le théâtre, se fit comédien, et excella dans le rôle italien de Scaramouche. Appelé à Paris, par sa réputation, en 1712, il y obtint beaucoup de succès. Il mourut à Rouen en 1722, après avoir donné aux Italiens deux pièces : *Jupiter pris en flagrant délit*; et *le Fourbe sincère*.

DESGRAVIERS (Claude-Éléonore, le comte), ancien militaire, lieutenant de louveterie et commandant des Veneries du prince de Conti, chevalier de Saint-Louis, né vers 1743, mort en décembre 1815, a publié un ouvrage relatif à la chasse ; intitulé : *L'Art du valet du limier*, 1785, in-12, réimprimé en 1804 et 1810, in-8°, sous ce titre : *Essai de venerie*, ou *l'Art du valet du limier*.

DESGROUAIS (.....), grammairien, mort en 1766, à 63 ans, professeur au collége royal de Toulouse, avait enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. Il était né en 1703 à Thiais, près Choisy-le-Roi, de parens pauvres. Il préférait l'obscurité et l'étude à toutes les places. C'était d'ailleurs un homme très-instruit et un bon grammairien. On a de lui un ouvrage intitulé : *Le Gasconismes corrigés*, in-8°, dont on a donné, en 1769, une nouvelle édition. Ce livre, destiné à corriger les Gascons, peut être utile aux étrangers, et surtout aux réfugiés. L'auteur avait eu des disputes avec l'abbé Desfontaines, contre lequel il publia des brochures actuellement oubliées.

DESHAUTESRAYES (Michel-Ange-André le Roux), né à Conflans-Sainte-Honorine, près Pontoise, le 10 septembre 1724, s'appliqua à l'étude des langues orientales, à l'hébreu, à l'arabe, au syriaque et même au chinois, et fut mis, en 1742, au nombre des enfans de langues. Il succéda, dans la même année à Petit de La Croix, professeur d'arabe au collége royal. En 1783, il publia *l'Histoire générale de la Chine*, ou *des Annales de cet empire*, que le P. Moyriac de Mailla avait traduite à Pékin, sur les originaux chinois. Il est mort le 9 février 1795. On a encore de lui *divers articles* dans la petite *Encyclopédie*, en 3 volumes in-4°; des *Extraits des historiens chinois*, à la fin du grand ouvrage de l'*Origine des lois*, par Goguet, et quelques *Lettres* sur divers sujets, insérées dans le *Mercure de France*.

DESHAYES (Louis), baron de Courmenin, fils d'un gouverneur de Montargis, fut page, conseiller et maître d'hôtel ordinaire de Louis XIII, qui le chargea de plusieurs missions pour le Levant, pour le Danemarck, pour la Perse et la Moscovie. Dans la suite, Deshayes s'étant joint avec les ennemis du cardinal de Richelieu, fut arrêté en Allemagne où il cherchait à emprunter de l'argent sur les pierreries de la reine-mère, et conduit à Béziers, où il eut la tête tranchée en 1632. Il avait marché

au supplice en versant un torrent de larmes. On a sous son nom : I. *Voyage au Levant*, fait par le commandement du Roi, en 1622, par le sieur D. C. Paris, 1624, 1 vol. in-4°. C'est dans cette relation, qu'au jugement de M. de Châteaubriand, on trouve la description la plus exacte du Saint-Sépulcre. II. *Voyage au Danemarck, enrichi d'annotations*, par P. M. L., Paris, 1664, in-12.

DESHAYS (Jean-Baptiste), peintre, né à Rouen en 1729, reçu à l'Académie de peinture en 1758, mort à Paris en 1765, avait reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, et il y répondit parfaitement. Il obtint, en 1751, le premier prix de peinture. Il fut élève de Vanloo, et fit le voyage de Rome. Ses principaux ouvrages sont: *L'Histoire de Saint André*, en quatre grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; *les Aventures d'Hélène*, en huit morceaux, pour la manufacture de Beauvais; *la mort de Saint Benoît*, pour Orléans; la *délivrance de Saint Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge*; la *Résurrection du Lazare*; la *Chasteté de Joseph*; le *Combat d'Achille contre le Xanthe et le Simoïs*, etc., ouvrages dont la plupart ont été exposés et généralement applaudis au salon en 1761 et 1765. On lui doit encore: *Loth et ses filles*, *Psyché endormie*, *Céphale enlevé par l'Aurore*, *Jupiter et Antiope*, *le comte de Comminges*, *Hector traîné par Achille autour des murailles de Troie*. Ce dernier tableau est, avec celui de la mort de *Saint Benoît*, un des meilleurs qu'il ait composés. Les productions de cet habile artiste sont marquées au coin d'un dessin admirable, d'une composition ingénieuse, d'un beau coloris, et d'une exécution facile. Sa mort prématurée l'empêcha de signaler ses talens sur plusieurs morceaux considérables dont il était chargé pour le Roi, pour Paris et pour sa patrie. On a des *Lettres sur la Vie de Deshays*, par Cochin fils, 1765, in-12.

DESHOULIÈRES (Antoinette du Ligier de la Garde), veuve de Guillaume de La Fon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, naquit à Paris, en 1633 ou 1634. « La nature prit plaisir, dit l'abbé Gouget, à rassembler dans Mlle de la Garde les agrémens du corps et de l'esprit, à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avait une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, des manières nobles et prévenantes, quelquefois un enjouement plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce qui n'est pas ennemie des plaisirs; elle causait avec justesse, montait bien à cheval, et ne faisait rien qu'avec grace. » Le poète Hesnaut lui donna les premières leçons de l'art des vers; l'élève fit honneur à son maître. Son mari, lieutenant de roi à Dourlens en Picardie, vivement touché des charmes de sa femme, fut pour elle un tendre amant. Elle fut arrêtée à Bruxelles au mois de février 1657, et conduite en criminelle d'état au château de Wilvorde, pour avoir sollicité trop vivement le paiement des appointemens de son mari. Elle avait tout à craindre, même pour sa vie, de la part des Espagnols; mais Deshoulières,

exposant ses jours pour sauver son épouse, s'introduisit, avec quelques soldats dévoués, dans sa prison, la délivra, et prit la route de France avec elle. Madame Deshoulières se fit une petite cour à Paris, qui ne fut pas toujours celle du bon goût. Elle protégea Pradon contre Racine. Lorsque la Phèdre de ce dernier parut, elle fit, au sortir de la première représentation, le *Sonnet* si connu :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien . . . .

On sait la vengeance que Racine et Boileau tirèrent de ce sonnet. « Cette douce et intéressante bergère, a-t-on dit, qui parlait si tendrement aux moutons, aux fleurs, aux oiseaux, changea en cette occasion sa houlette en serpent; Boileau disait :

C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son arc Molière a diffamés.

Madame Deshoulières mourut le 17 février 1694, d'un cancer au sein, dont elle souffrit pendant douze ans. L'Académie d'Arles et celle des Ricovrati s'étaient fait une gloire de se l'associer. Le grand Condé fut au nombre de ses adorateurs; mais elle résista à ce héros comme à tous ceux qui lui adressèrent leurs hommages. Si elle rebuta les amans, elle tâcha de s'acquérir des protecteurs. Elle prodigua trop souvent son encens à des divinités sourdes; une modique pension fut tout ce qu'elle put obtenir. Lorsqu'elle entra dans le monde, les romans étaient regardés comme l'école de l'esprit et de la politesse. Elle s'y livra, pour suivre la mode; mais elle ne borna pas là son application. Avide de s'instruire, elle étudia le latin, l'italien et l'espagnol; les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent aussi familiers que les écrivains français. L'étude qu'elle fit en même temps de la philosophie ne fut point séparée de celle de la religion. Elle eut besoin d'éprouver les consolations de l'une et de l'autre dans les longues maladies qu'elle essuya sur la fin de ses jours. C'est à ce temps si triste pour elle, que nous sommes redevables de ses plus beaux ouvrages. Lorsqu'elle se sentait un peu moins de penchant à la gaîté, elle composait ses *Idylles*. Si ses maux la portaient à des impressions de tristesse et à des pensées plus sérieuses, elle produisait ses réflexions morales. De tous les éloges qu'on lui a donnés, il n'en est aucun plus ingénieux que ces quatre vers qu'on voit au bas de son portrait :

Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois;
Si des vers de Pindare elle efface la gloire :
Quel rang doivent tenir au temple de mémoire
Les vers que tu vas lire, et les traits que tu vois?

Ses *Poésies* parurent d'abord en 1687, en un seul volume. Sa fille publia le second en 1695. Elles ont été depuis rassemblées en 2 vol. in-8°, en 1724, et réimprimées en 1747, en 2 petits vol. in-12. On en a une plus nouvelle édition donnée à Paris, par Crapelet, en 1799, 2 vol. in-8°. On trouve dans ce recueil : I. Des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poésie douce et facile, le ton de la nature, un badinage ingénieux, une morale utile, et toutes les graces de la naïveté. On l'a accusée d'avoir volé la plus belle de ses *Idylles à ses mou-*

tons, à un ancien poète (*voyez* Coutel); mais elle a été défendue contre cette accusation par de savans critiques. On peut consulter à cet égard *le Mercure Suisse*, avril, 1735, *les lettres Anonymes adressées à Fréron*, 1752, et la *Bibliothèque Française* de l'abbé Goujet, tome 18, page 409. II. Des *Eglogues*, inférieures à ses *Idylles*. III. Des *Odes*, encore plus faibles que les *Eglogues*. IV. *Genséric*, tragédie, qui pèche par le plan, et par un style incorrect et sans couleur. V. Des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, et des *Elégies*; quelques-unes peuvent servir de modèle; on y trouve des comparaisons heureuses, qui ne servent qu'à irriter sa douleur; des images tristes, dont la recherche n'est que trop naturelle à une personne véritablement touchée; elle semble prendre plaisir à augmenter ses peines en envisageant tous ceux qui jouissent des biens qu'elle n'a plus. On voit, par le compte que nous venons de rendre, qu'on pourrait réduire toutes les poésies de madame Deshoulières à cinquante pages; encore il ne faudrait pas être extrêmement difficile. Elle est pourtant de toutes les dames qui ont cultivé les Muses, celle dont on a retenu le plus de vers. On cite tous les jours ses maximes:

Sur le jeu:

On commence par être dupe,
On finit par être fripon....

Sur l'amour-propre:

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

DESHOULIÈRES (Antoinette-Thérèse), née à Paris, en 1662, fille de la précédente, membre de l'Académie d'Arles et de celle des Ricovrati, remporta le prix à l'Académie française en 1687, par une ode sur ce sujet: *Le soin que le Roi prend de l'éducation de la noblesse dans ses places et dans Saint-Cyr*, et mourut en 1718, à 55 ans, d'un cancer au sein, maladie qui avait emporté sa mère au même âge. On a d'elle quelques *Poésies* à la suite de celles de madame Deshoulières, mais un peu faibles, et en général audessous du médiocre. Elle avait entrepris un opéra de *Callirhoé*, mais elle l'abandonna, sachant qu'un autre le traitait. On peut voir dans l'édition de 1747 des Mémoires historiques sur la vie de l'une et de l'autre. Moreau de Meautour, de l'Académie des belles-lettres, consacra à son souvenir une pièce de vers qui commence ainsi:

Deshoulières n'est plus, cette digne héritière
D'une illustre et savante mère:
Un mal presque incurable en a borné le cours;
Onze lustres au plus ont borné sa carrière.
Autrefois dans mes vers ou tendres ou galans,
Je chantais ses appas et ses rares talens;
Mais sans avoir recours aux louanges profanes,
Ce n'est qu'un encens pur que je dois à ses mânes.

Elle fut enterrée à Saint-Roch, où ses cendres furent réunies à celles de sa mère.

DESHOUSSAYES. *V.* Cotton (Jean-Baptiste).

DÉSIDÉRI (Hippolyte), jésuite, missionnaire dans l'Inde, né à Pistoie en 1684, partit en 1712, pour aller prêcher la foi aux infidèles, et, après bien des travaux et des courses apostoliques, il revint, en 1727, en Europe, où le pape l'avait rappelé. Il mourut à Rome en 1733. On a de lui une lettre dans le tome 12, des *Lettres édifiantes*, et une au-

tre dans la *Bibliotheca Pistoriensis*, de Zaccaria, page 185.

DÉSIDERIUS. (*Voyez* DIDIER.)

DÉSIDÉRIUS, frère du tyran Magnence et de Décence (*voyez* ce mot), obtint du premier le titre de César, vers l'an 351. Il seconda son frère dans sa bonne et mauvaise fortune, et le suivit à Lyon, où il s'était retiré après avoir été chassé de l'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avait, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mère, et il est certain qu'il perça Désidérius de plusieurs coups. Celui-ci, guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESILLES (.......), gentilhomme breton, né à Saint-Malo, le 7 mars 1767, était officier au régiment du roi, infanterie, en garnison à Nanci, lorsque le général Bouillé s'approcha de cette ville pour y rétablir l'ordre parmi les troupes insurgées. Desilles voyant que tout se disposait à la porte Stainville pour repousser ce général, voulut empêcher l'effusion du sang, et ramener les esprits à la subordination. Il se jeta sur les canons, et arracha à diverses reprises les mèches des mains des canonniers. La mort fut le prix de son zèle : les rebelles tirèrent sur lui, le percèrent de plusieurs balles, le 31 août 1790. C'est de cette époque que commença la scission qui eut lieu les années suivantes, entre les révolutionnaries, appelés jacobins, et les constitutionnels, qui jusqu'alors avaient paru marcher sur la même ligne. Les premiers se déclarèrent pour les révoltés; les autres portèrent aux nues le dévouement de Desilles qui fut l'objet des éloges de l'assemblée constituante, et dont la sculpture, la peinture et le théâtre s'emparèrent à l'envi.

DESING (ANSELME), religieux bénédictin, né à Amberg, en 1699, mort en 1773, abbé d'Ensdorf, a laissé les ouvrages suivans : I. *Methodus contracta historiæ*, Amberg, 1725, in-fol. II. *Institutiones styli historici Curtii et Livii præcipuè imitationi accommodatæ*, Augsbourg, 1772, in-8°, 5ᵉ édition. III. *Abrégé de l'Histoire Universelle*, Freysingen, 1731, in-12. IV. *Secours nécessaires pour étudier l'histoire*, 8 parties, Ratisbonne, 1731, 1741, in-4°. V. *Histoire Ancienne d'Allemagne et de la monarchie des Francs jusqu'à Louis l'Enfant*, 1768, in-fol. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand.

DESIRÉ (ARTUS), né en Normandie vers 1510, mauvais écrivain et prêtre fanatique, était animé du zèle le plus ardent contre le calvinisme; mais, comme les talens lui manquaient, il tâcha d'y suppléer par des bouffonneries et des complots. Il entra dans toutes les fureurs de la Ligne, et couvrit sa folie, comme tous les autres furieux imbécilles de ce temps, du masque de la religion. On l'arrêta en 1561, comme il était sur la Loire, pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques moines séditieux l'avaient chargé d'une requête à ce prince, pour le prier de venir au secours de la religion catholique, qu'on supposait prête à périr en France. Ce courrier fanatique fut condamné par le Par-

lement à une amende honorable. et à cinq ans de prison chez les chartreux. Il en sortit peu de temps après, et revint à Paris, où il recommença à écrire comme auparavant. Il mourut à Paris, en 1579, âgé de 70 ans. Ses ouvrages qui sont en grand nombre, n'ont d'autre mérite que celui de l'absurdité, de la platitude et de l'enthousiasme. Les principaux sont : I. *Disputes de Guillot le Porcher et de la Bergère de St.-Denis en France, contre Jehan Calvin*, Paris, 1559, in-8°, et 1580, in-18, en mauvais vers. II. *Les grands jours du parlement de Dieu, publiés par St.-Matthieu*, 1574, in-16. III. *Le ravage et le déluge des Chevaux de louage, avec le retour de Guillot le Porcher, sur les misères et calamités de ce règne* (en vers), etc., Paris, 1578, in-8°. IV. *Les Batailles du Chevalier céleste contre le Chevalier terrestre*, Paris, 1557, in-16. V. *Contre-poison de cinquante-deux chansons de Clément Marot, faussement intitulées par lui :* Psaumes de David, *faits et composés de plusieurs bonnes doctrines et sentences préservatives d'hérésies*, par Artus Desiré, Rouen, Jean Over, 1560, in-16; et Paris, Pierre Gaultier, 1561-1562, in-8°. Desiré, voyant le succès que les Psaumes de Marot eurent d'abord, leur opposa des cantiques picux, où il ne se pique pas de rendre ponctuellement le sens des Psaumes, et où il ne songe qu'à contrecarrer la traduction de Marot. VI. *La grande Source et fontaine de tous maux, procédante de la bouche des blasphémateurs du saint nom de Dieu, avec l'ingratitude des riches envers les pauvres*, à Paris, Pierre Gaultier, 1561, in-8°, en vers. VII. Ce fut lui qui dressa la *Requête au roi d'Espagne*, qu'on lui trouva lorsqu'il fut arrêté en 1661. Elle se trouve dans le cinquième livre de l'Histoire ecclésiastique de Théodore de Bèze, page 731 du 1er volume de l'édition in-8°, en 1580. VIII. *L'origine et source de tous les maux de ce monde par l'incorrection des pères et des mères envers leurs enfans, et de l'inobédience d'iceux; ensemble de la trop grande familiarité et liberté donnée aux servans et servantes; avec un petit Discours de la visitation de Dieu envers son peuple chrétien, par affliction de guerre, peste et famine*, Paris, Jean Dailler, 1571, in-8°, feuille 50, en prose. IX. *Le moyen de voyager sûrement par les champs sans être détroussé des larrons et voleurs*, Paris, 1575, in-8°, en vers. X. *La singerie des Huguenaux, marmots et guesnons de la nouvelle dérision théodobeszienne, contenant leur arrêt et sentence, par jugement de raison naturelle*, Paris, 1574, in-8°. Artus Desiré prend, dans cet ouvrage mêlé de prose et de vers, le titre de très-humble orateur du roi Charles IX. Il y compare d'une manière ridicule et ennuyeuse les calvinistes aux singes et leurs femmes aux guenons. Des injures grossières, des imprécations fanatiques caractérisent cette production. Voici un échantillon de la poésie et de la charité de cet ecclésiastique :

Que les tourmens les plus horribles,
Qu'on saurait au monde inventer,
Ne sont suffisans ne pénibles
Pour les punir et tourmenter,

L'air demande à les étouffer,
La terre à les réduire en cendre,
Le feu à les ardre en enfer,
La justice à les faire pendre, etc.

Il adresse ensuite cette prière à Charles IX :

Or, Sire, par conclusion,
Si vous voulez apaiser Dieu,
Il les faut, sans rémission,
Brûler tous vifs à petit feu, etc.

Le dernier ouvrage que l'on connaisse de ce furieux convertisseur est intitulé : XI. *Le Désordre et scandale de France par les estats masqués et corrompus*, etc. Paris, 1577 ; c'est une déclamation en vers contre tous les états et conditions. (Voyez *les Mémoires de Nicéron*.)

DESJARDINS (Jean), dont le nom latin est *Hortensus* ou *de Hortis*, natif d'un village près de Laon, fut d'abord professeur d'humanités au collége du cardinal Lemoine, puis il étudia la médecine, fut reçu docteur en 1519, et devint professeur des écoles de médecine de Paris, et l'un des médecins de François Ier. Il jouissait de la plus haute réputation, et on le croyait capable de guérir toutes sortes de maladies, pourvu que l'heure fatale ne fût pas arrivée ; ce qui fait qu'on lui applique ce proverbe :

Contra vim mortis non est medicamen in hortis.

Il mourut subitement en 1549. On n'a imprimé aucun ouvrage de lui.

DESJARDINS. *Voyez*, Villedieu.

DESJARDINS (Martin van den Bogaert, connu sous le nom de), célèbre sculpteur né à Breda en Hollande, l'an 1640, mort à Paris en 1694, ne commença à cultiver la sculpture que dans l'âge où les artistes ont ordinairement terminé leurs études ; aussi ne travailla-t-il jamais le marbre avec beaucoup de dextérité ; et c'est dans les monumens en bronze, dont il savait diriger la fonte et le jet, qu'il a donné les plus grandes preuves de sa capacité. Lorsque le duc de la Feuillade, en 1686, fit ériger sur la place des Victoires, bâtie presque entièrement à ses frais, un monunument à la gloire du roi ; il choisit Desjardins pour l'exécuter. Cet artiste remplit cette tâche avec honneur. Sur un piédestal élevé était placée la statue de Louis XIV, couronnée par la Renommée. On voyait plus bas quatre figures colossales d'esclaves enchaînés. Ces dernières sont déposées à l'hôtel des Invalides. Le traité de la France avec l'Espagne, la conquête de la Franche-Comté, le passage du Rhin, et la paix de Nimègue étaient représentés dans quatre bas-reliefs. Parmi les inscriptions, on remarquait celle-ci : *Viro immortali*. Ce monument et l'inscription ont disparu, il ne reste qu'un des pieds de Louis XIV, qu'on voit au Musée des monumens français. Il avait fait pour la ville de Lyon une statue équestre du même prince, qui ornait la place Bellecourt, ouvrage qui lui faisait honneur. Ses autres productions les plus remarquables sont une *Vierge* en marbre, les *Vertus cardinales* et le *Tombeau de Mignard*, son ami, que l'on voyait dans l'église des Jacobins, rue Saint-Honoré; plusieurs de ces morceaux sont conservés, mais n'ont plus de destination.

DESJARDINS (Michel), ancien curé de Franconville, docteur de Sorbonne, et prédicateur du roi, mort vers la fin du 18e

siècle. On a de lui, outre plusieurs sermons et panégyriques, un *Poëme sur la journée de Crevelt*, et trois autres intitulés : *le Patriotisme, la France éplorée*, et *la Paix annoncée*.

DESLANDES (Henri-François Boureau), né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'Académie royale de Berlin, mourut en 1757, à Paris, où il s'était retiré après avoir quitté ses emplois. Tous ses ouvrages sont d'un homme d'esprit; tous ne sont pas d'un chrétien. Il se rétracta à sa mort de ses erreurs, ainsi qu'il résulte d'une relation manuscrite de ses derniers momens, écrite par le marquis de la Sône, son gendre. Le P. Malebranche avait voulu le faire entrer dans sa congrégation : « mais des considérations de famille, dit-il, jointes à un voyage indispensable que je devais faire dans les pays étrangers, m'empêchèrent de prendre ce parti. Combien ai-je eu depuis lieu de m'en repentir, lorsque, surtout livré aux hommes, et engagé dans un tourbillon d'affaires, j'ai soupiré après la vie douce et tranquille de l'Oratoire. » Ses principaux ouvrages sont : I. *L'Histoire critique de la philosophie*, 4 vol. in-12, dont les trois premiers parurent à Amsterdam en 1737, et le quatrième en 1756, portant le nom de l'auteur, réimprimés à Paris, en 4 vol. in-8°. Les recherches qu'il lui fallut faire pour cet ouvrage, ne desséchèrent point son imagination ; mais l'affectation dépare son style. Voltaire l'appelait un vieux écolier précieux, un bel-esprit provincial. Ses exposés de la doctrine des divers philosophes ne sont pas toujours exacts, soit qu'il n'ait pas compris cette doctrine, soit qu'il voulût l'ajuster à ses opinions particulières. Cependant il connaissait les hommes et les livres. Ses portraits, quelquefois un peu chargés, sont en général ressemblans : et ses discussions, quoique savantes, ne sont point ennuyeuses. II. *Essai sur la Marine et le commerce*, 1743, in-4°, ouvrage qui manque un peu de dialectique, de justesse, et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans ses idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre. III. *Recueil de différens traités de physique et d'histoire naturelle, propres à perfectionner ces deux sciences*, 1748 1750-53, 3 vol. in-12. On y trouve quelques morceaux intéressans. IV. *Histoire de Constance, ministre de Siam*, Amsterdam et Paris, 1756, in-12. Ce ministre n'y est pas peint en beau. V. *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12. VI. Des Poésies latines, sous le titre de *Poetæ Rusticantis otium*, Londres, 1713, in-12, réimprimées pour la troisième fois en 1752, qui ne sont pas sans mérite, mais qui n'ont pas celui de la décence. Il faisait aussi des vers français ; mais ils étaient médiocres ou mauvais. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris : *Pygmalion*, ou *la Statue animée*, 1741, in-12, condamné au feu par arrêt du parlement de Dijon, le 14 mars de l'année suivante ; *La Fortune*, 1751, in-8° ; *Histoire de la princesse de Montferrat*, Louvain (Paris), 1749, in-12 ; *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, Amsterdam, 1732, in-16,

La prétention à l'esprit fort se fait beaucoup sentir dans cette dernière production, qui d'ailleurs n'est pas bien piquante. Les grands hommes qu'il cite sont quelquefois très-petits, et plusieurs de leurs plaisanteries assez insipides. Il est en outre éditeur d'une production de son père, ancien directeur de la compagnie des Indes à Pondichéry, et depuis mort à Saint-Domingue, commissaire général de la marine. Elle est intitulée : *Remarques historiques, critiques et satiriques d'un cosmopolite*, tant en prose qu'en vers. Ce livre, imprimé à Nantes sous le titre de Cologne, 1731, in-12, est fort rare. *Voy.* GASSENDI.

DESLANDES (LANCELOT), auteur d'une *Traduction libre en vers des Elégies latines de Sidonius Hosschius sur la Passion de J.-C.*, Paris, 1756, in-8°. Les abbés de La Porte et d'Hébrad, qui font mention de lui dans la *France littéraire*, disent seulement qu'il fut avocat au parlement de Paris, et ne parlent ni de sa patrie ni de la date de sa naissance ou de celle de sa mort, arrivée postérieurement à l'année 1768.

DESLANDES. *Voyez* DAULIER.

DESLANDES DE HOUDAN, lieutenant-colonel dans le régiment de Bretagne sous le règne de Louis XVI, et chef de brigade au commencement de la révolution, mort en 1807, est auteur d'un poeme intitulé : *la Nature sauvage et pittoresque*, Paris, 1808. On y trouve des morceaux pleins de verve; mais ils sont déparés par une foule d'incorrections.

DESLANDES (PIERRE DE LAUNAY), directeur de la manufacture royale des glaces de Saint-Gobin, naquit à Avranches en 1722, entra de bonne heure chez les oratoriens, et occupa les chaires de rhétorique et de mathématiques dans le collége que cette congrégation avait à Soissons. Il sortit ensuite de cette corporation religieuse, et fut admis à l'école des ponts et chaussées, d'où il passa en 1751 à la manufacture royale des glaces de Saint-Gobin, en qualité de sous-directeur. Il en devint directeur en 1758, et introduisit plusieurs améliorations remarquables dans les procédés de cette fabrication. Il supprima entièrement le soufflage, et donna un tel degré de perfection au coulage qu'il étendit jusqu'à 100 pouces le volume des glaces. Il substitua avec succès le sel de soude à la soude brute, et, par tous ces moyens réunis, fit fleurir l'établissement qui était confié à ses soins. On admirait aussi l'ingénieuse et sage discipline qu'il avait établie parmi les ouvriers. Deslandes fut récompensé de ses services par le cordon de Saint-Michel. Il se retira en 1789, et mourut en 1803, âgé de 81 ans.

DESLAURIERS (......), dit *Bruscambille*, nom sous lequel il est plus connu, embrassa la profession de comédien en 1598. C'était lui qui composait les prologues des pièces qui se jouaient au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Il en a fait imprimer plusieurs volumes : 1° *Prologues, tant sérieux que facétieux, avec plusieurs galimatias*, par le sieur D. L., Paris, 1610, in-12 de 134 feuillets. Cet ouvrage, qui avait déjà eu une édition imprimée sans l'aveu de l'auteur, fut réimprimé pour la troisième fois à Lyon,

en 1618, in-12, sous le titre de *Fantaisie de Bruscambille*, *contenant plusieurs discours*, *paradoxes, harangues, et prologues facétieux*. Ces ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *Les pensées facétieuses et bons mots du fameux Bruscambille, comédien original*, imprimés à Cologne en 1741. Les amateurs de facéties ne manquent pas de recueillir ces ouvrages, qui ont le mérite de faire connaître l'état de grossièreté du théâtre français avant Molière, et les progrès que la langue et la politesse ont faits depuis cette époque. Ce livre est rempli de plates bouffonneries. 2° *Plaisans prologues et paradoxes de Bruscambille, et autres discours comiques, le tout nouvellement tiré de l'escarcelle de ses imaginations*, Rome, 1615, in-12.

DESLIONS (Antoine), jésuite, né à Béthune vers 1590, et mort à Mons le 11 juillet 1648, a laissé des Poésies imprimées à Anvers, 1640, et postérieurement à Rome et à Prague. Ces poésies, au jugement des journalistes de Trévoux, janvier, 1704, page 63, ne sont point inférieures à celles du père Hossch. Il a donné plus de liberté à sa versification, et imité la vivacité féconde d'Ovide. Nous avons de lui : I. *Traité sur les stations de la Passion de Notre Seigneur J.-C.* II. *De Angeli tutelaris cultu carmen parœneticum*. III. *De cultu B. V. Mariæ, elegiarum libri* 3, Anvers, 1640, petit in-12, et dans le *Parnassus societatis Jesu*. IV. *Elegiæ de amore Jesu*, etc.

DESLOIX (Jean), dominicain, né à Tournehem dans le diocèse de Saint-Omer, vers 1568, reçu docteur en théologie à Caen en 1613, fut, le 28 mars 1623, nommé inquisiteur général du comté de Bourgogne. Il s'acquitta de ses fonctions avec un zèle digne de ce temps de barbarie ; c'est-à-dire qu'il persécuta et fit périr une foule d'innocens, pendant plusieurs années. Il publia deux ouvrages assez rares, excepté dans les bibliothèques publiques de la Franche-Comté ; ils sont intitulés : *Speculum inquisitionis Besuntinæ*, Dolæ, 1628, gros in-8°, de 1000 pages, et l'*Inquisiteur de la foi*, Lyon, 1634, in-12 de 203 pages. Desloix dit qu'Innocent IV institua le saint-office à Besançon, en 1247. Il se plaint souvent des procureurs, des greffiers et des officiers de juridiction intérieure, qui cherchaient à l'entraver dans ses fonctions. Mais il était protégé par les magistrats supérieurs, qui n'osaient attaquer les abus atroces que l'on faisait de la religion. La réunion du comté de Bourgogne à la France en 1674, arrêta heureusement l'activité des barbares inquisiteurs. Mais la vanité des moines les engagea à ambitionner un vain titre. Il y eut donc toujours à Besançon un inquisiteur aux jacobins ; il était décoré de sa croix d'argent, qu'il n'osait étaler; son pouvoir, si terrible autrefois, se réduisait, dans les derniers temps, à permettre la lecture des livres défendus, au petit nombre de ceux qui lui demandaient cette permission. On ignore dans quel temps est mort Jean Desloix ; son livre est assez curieux; il prouve jusqu'à quel point on peut abuser des choses les meilleures et les plus utiles, je veux dire la religion.

DESLON (Charles), méde-

cin de Paris, mort le 21 août 1786, à la fleur de son âge, ayant autour de lui cinq ou six jolies femmes de la cour, les magnétisant avec une grande ferveur, se fit disciple de Mesmer, et soutint son système sur le magnétisme avec persévérance. Il a publié des *Observations* sur cet agent trop vanté, Paris, 1792.

DESLYONS (Jean), docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, né à Pontoise en 1615, et mort à Senlis le 26 mars 1700, était un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. Ce n'était pas par pompe, disait-il, mais pour s'élever contre l'abus presque universel d'ensevelir les morts les uns sur les autres, soit dans les églises, soit dans les cimetières, ce qu'il croyait être contre le 15me canon du concile d'Auxerre, qui dit : *Non licet mortuum super mortuum mitti.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages, écrits d'un style dur, guindé, et encore plus diffus; mais l'érudition y est très-abondante, et, pour l'ordinaire, accompagnée de beaucoup de solidité. Les principaux sont : I. *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roy-boit*, 1664, réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traité singulier et nouveau contre le paganisme du Roy-boit*. Il s'élève fortement contre la superstition du gâteau des rois et la sottise du febvé de la fève. Nicolas Barthélemy (*voyez* ce nom), avocat de Senlis, lui répondit. II. *Lettre ecclésiastique sur la sépulture des prêtres.* L'auteur déclame avec non moins de force contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face et les pieds tournés vers l'autel. III. *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise et le Vexin français*, 1674, in-8°. IV. *Défense de la véritable dévotion envers la Sainte Vierge*, 1651, in-4°. Deslyons, à ses singularités près, était un homme estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Église, ne desirant que de les voir rétablis, prêchant autant par son exemple que par ses discours. Avant les événemens de 1789, on voyait dans la bibliothèque du prieuré de St.-Maurice, à Senlis, 10 vol. manuscrits de Deslyons, qu'il avait légués à ce prieuré, qui possédait aussi un très-beau portrait de cet auteur.

DESLYONS. *Voyez* Deslions.

DESMAHIS (Marin-Grosteste). *Voy.* Grosteste.

DESMAHIS (Joseph-François-Édouard de Corsembleu), né à Sully-sur-Loire, en 1722, mort le 25 février 1761, avait beaucoup d'esprit et de sensibilité. Le spectacle des souffrances d'autrui le déchirait. Plus à ses amis qu'à lui-même, il prévenait leurs desirs. « Lorsque mon ami rit, disait-il, c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie; lorsqu'il pleure, c'est à moi de découvrir la cause de son chagrin. » Jamais il ne sollicita de grace ni de récompense. Il répétait souvent :

A peu de frais, en vérité,
Les dieux peuvent me satisfaire,
Qu'ils me laissent le nécessaire,
Et qu'ils m'accordent la santé,
Je fais du reste mon affaire.

Il disait ordinairement : « Si l'union et l'harmonie régnaient parmi les gens de lettres, ils seraient, malgré leur petit nombre, les

maîtres du monde. On lui lut un jour un écrit satirique; il dit avec indignation : « Abandonnez pour jamais ce malheureux genre, si vous voulez conserver avec moi quelque liaison. Encore une satire, et nous romponsensemble. » Modeste au milieu des succès, il dit plusieurs fois à ses amis : «Content de vivre avec les grands hommes de mon siècle dans le cercle de l'amitié, je n'ambitionne point d'être placé auprès d'eux dans le temple de mémoire. » Il donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit, et sut mêler aux plaisirs, l'étude et la philosophie. On a de lui : I. Le *Billet perdu*, comédie en un acte et en vers, qui fut jouée avec succès en 1750, que l'auteur intitula ensuite *l'Impertinent*, et qu'il aurait mieux fait de nommer le *Tracassier*. Ce n'est pas, et il s'en faut de beaucoup, le ton de Molière; le naturel y est sacrifié à l'envie de faire de l'esprit; mais on y trouve de jolis portraits, des saillies heureuses, des pensées fines, et le caractère principal est assez bien peint. Desmahis fit deux autres comédies, qui n'ont pas été représentées, le *Triomphe du sentiment* et la *Coquette*. II. Des *Œuvres diverses*. Une poésie douce et légère, une versification aisée, harmonieuse, un coloris frais, des pensées délicates, des éloges et des traits de satire bien tournés : voilà les caractères de ce recueil, où l'on distingue le *Voyage de Saint-Germain*. On sent que l'auteur s'était proposé de bonne heure Voltaire pour modèle, et il l'imite assez heureusement. Il a paru en 1777 une édition complète de ses *Œuvres* d'après ses manuscrits, avec son *Éloge historique*, Paris, 2 vol. in-12. Il fit les articles *fat* et *femme* de l'*Encyclopédie*: on y trouve beaucoup de prétention et d'afféterie.

DESMAISEAUX (Pierre), de la société royale de Londres, né en Auvergne en 1666, d'un ministre protestant, se retira de bonne heure en Angleterre, où il mourut en 1745, à 79 ans. Il avait eu des liaisons étroites avec Saint-Évremont et Bayle. Il donna une *Édition des Œuvres* du premier, en 3 vol. in-4°, Londres, 1705, avec la Vie de l'auteur, exacte, curieuse, mais trop pleine de petits détails et de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire* du second, et celle de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire* de l'édition de 1730; et il a été imprimé en 1732 à La Haye, en 2 vol. in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des Œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, parmi lesquelles on remarque la *Traduction française* faite sur une version anglaise de l'*Histoire naturelle, civile et ecclésiastique du Japon*, par Engelbert Kempfer, publiée à La Haye, 1729, en 2 vol. in-fol., que l'auteur a souvent accompagnée de remarques pleines d'anecdotes littéraires. Desmaiseaux travailla aussi à la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savans*.

DESMAISONS. *Voy.* Case et Lescène.

DESMARAIS. *Voy.* Regnier, Godet et Desmarets.

DESMARES (Toussaint-Gui-Joseph), prêtre de l'Oratoire, célèbre par ses sermons, né à

Vire en Normandie en 1599, mort à Liancourt en 1669, fut député à Rome pour défendre la doctrine de Jansénius : il prononça à ce sujet, devant Innocent X, un *Discours sur la grace efficace*, qu'on trouve dans le Journal de Saint-Amour. Son attachement au jansénisme lui suscita plusieurs affaires. On le chercha pour le conduire à la Bastille ; mais il échappa aux poursuites, et se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, au diocèse de Beauvais. Il avait composé, en société avec Don Rivet, le *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, in-4°. Le Fèvre de Saint-Marc a publié en 1735, un second volume sous le titre de *Supplément*. On a encore du P. Desmares : *Description de l'abbaye de La Trappe*, Lyon, 1683, in-12.

DESMARES (.....), secrétaire des commandemens du prince de Condé, mort dans un âge très-avancé, en 1715, donna au théâtre *Merlin Dragon*, comédie en un acte et en prose, représentée en 1686, et qui se trouve imprimée dans le 7me vol. du recueil, intitulé *Théâtre français*, Paris, 1737 ; et *Roxelane*, tragédie, représentée et imprimée en 1643, in-4°. D'autres prétendent que cette pièce n'est pas de lui, et que, craignant qu'une nouvelle pièce n'eût pas le succès qu'avait obtenu Merlin Dragon, il ne voulut point en composer d'autres.

DESMARES. *Voy.* CHAMPMESLÉ.

DESMARES (CHRISTINE-ANTOINETTE-CHARLOTTE), actrice française, née à Copenhague en 1682, était nièce de la fameuse Champmeslé. Son père et sa mère, qui jouaient la comédie française dans la troupe entretenue par le roi de Danemarck, vinrent au Théâtre français à Paris. La jeune Desmares y joua de petits rôles dès l'âge de huit ans, mais elle ne débuta réellement que le 30 janvier 1699, dans le rôle d'Iphigénie de la tragédie d'*Oreste* de la Grange-Chancel, et fut reçue au mois de mai suivant. Elle créa les rôles de Sémiramis, d'Athalie, d'Électre et de Jocaste dans l'*Œdipe* de Voltaire. Douée d'un talent très-flexible, elle jouait avec une gaîté et un naturel surprenant dans les rôles de soubrettes de la comédie. Elle se retira en 1721, laissant sa succession théâtrale à Mlle Dangeville, son élève, et mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 12 septembre 1753.

DESMARETS (JEAN), était avocat général au parlement de Paris, lors de la sédition des Maillotins en 1381. Dans ces momens de troubles, il fut le seul magistrat qui eût le courage de rester à Paris. L'opposition qu'il manifesta, au nom des Parisiens, contre le retour de l'évêque de Laon, et de quelques autres partisans forcenés du roi de Navarre, lorsque ce prince voulut rentrer à Paris en 1359, causa sa perte. Plus de 20 ans après, Charles VI, vainqueur des Gantois, étant revenu à Paris pour punir une populace révoltée, fit arrêter Desmarets, et le fit condamner à mort avec douze autres victimes. Comme on pressait ce vénérable magistrat de demander grace au roi, il répondit : « J'ai servi au roi Philippe, son grand aïeul, au roi Jean et au roi Charles, son père, bien et loyaument ; ne oncques ces trois rois ne me sçurent que demander, et aussi ne

ferait cestuy, s'il avait âge et connaissance d'homme : à Dieu seul veuil crier merci. » Il mourut en 1582.

DESMARETS (Rolland des), en latin *Maresius*, né à Paris en 1594, avocat au parlement, fréquenta d'abord le barreau ; mais il le quitta ensuite pour la littérature. Il mourut en 1653, à 59 ans, regardé comme un bon humaniste et un excellent critique. Il avait été disciple du P. Pétau, et il conférait souvent avec lui sur la bonne latinité. On a de lui un recueil de *Lettres latines*, écrites avec assez de pureté, et remplies de remarques judicieuses de grammaire et de littérature. Elles sont intitulées: *Rollandi Maresii Epistolarum philologicarum libri duo.* Ces lettres sont des ouvrages faits à loisir, et n'ont ni la même aisance ni la même légèreté que celles qu'on écrit par occasion à ses amis. L'uniformité qui y règne fatigue. Elles tiennent plus de la dissertation que du genre épistolaire. Elles parurent en 1655, par les soins de Jean de Launay ; puis en 1686, in-12. Rolland eut un fils également avocat au parlement, et fréquemment cité par Bayle, auquel il fournissait des *observations* et des *remarques*, dont ce savant se louait beaucoup.

DESMARÊTS DE St.-SORLIN (Jean), un des premiers membres de l'Académie française, frère du précédent, naquit à Paris en 1595. Le cardinal de Richelieu, qu'il aidait dans la composition de ses Tragédies, le fit contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres, et secrétaire-général de la marine du Levant. Il mourut à Paris, le 28 octobre 1674, chez le duc de Richelieu, dont il était l'intendant. Desmarêts avait eu l'esprit agréable dans sa jeunesse, et avait été admis dans les meilleures sociétés de Paris. Ce fut lui qui composa ces jolis vers sur la *Violette*, pour la guirlande de Julie de Rambouillet :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe.
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Les derniers jours de Desmarêts ne ressemblèrent pas à son printemps ; ils tinrent beaucoup de la folie, mais de cette folie sombre et mélancolique, qui est la plus cruelle de toutes. Dans son *Avis du Saint-Esprit au roi*, il se vanta qu'il leverait une armée de 144,000 combattans, dont une partie était déjà enrôlée, pour faire la guerre aux impies et aux jansénistes. Le nombre de ceux qui composeront ce sacré troupeau, doit être, selon la prophétie de Saint Jean, de cent quarante-quatre mille, qui auront la marque du Dieu vivant sur le front, c'est-à-dire qui feront voir à découvert, par leur vie, que Dieu est vivant dans leurs cœurs. Et comme toute armée a besoin d'un général, il offre cette charge au roi, afin que le zèle et la valeur de sa personne sacrée, qui sera le général de cette belle armée, comme fils aîné de l'Église, et principal roi de tous les chrétiens, animent tous les soldats. Pour les moindres charges, il déclare à S. M. qu'elles sont destinées pour les chevaliers de l'ordre. « Votre royale compagnie, dit-il, des chevaliers du St.-Esprit doit marcher à leur tête, si elle est aussi noble et aussi vaillante comme elle se

persuade de l'être : » et pour les piquer d'honneur, il ajoute « qu'elle le sera beaucoup, si elle est aussi prête que le reste de cette sainte armée à tout faire et à tout souffrir. » Pour les moyens que l'on doit employer dans cette guerre, et dont cette nombreuse armée se doit servir, il ne s'en ouvre pas ; mais il se réserve à les déclarer en temps et lieu, comme les ayant appris du Saint-Esprit. Bien des gens auraient pu penser que cette armée était une vision digne de Nostradamus, et c'était la première pensée qui devait venir dans l'esprit du roi en lisant le projet. C'est pour prévenir cette idée que l'auteur déclare à Louis XIV que la plus grande partie de cette armée est déjà levée, et qu'elle est composée de plusieurs mille ames. Il prédit à Louis XIV l'avantage de ruiner les Mahométans. « Ce prince valeureux, dit-il, prédit dans Jérémie par les mots du Fils du Juste, va détruire et chasser de son état l'impiété et l'hérésie, et réformer les ecclésiastiques, la justice et les finances ; puis d'un commun consentement avec le roi d'Espagne, il convoquera tous les princes de l'Europe avec le pape, pour réunir tous les chrétiens à la vraie et seule religion catholique..... Après la réunion de tous les hérétiques, sous le Saint-Siége, le roi sera déclaré chef des chrétiens, comme fils aîné de l'Église. » Il crut avoir des visions, et s'avisa de prophétiser. Son esprit égaré voyait partout des jansénistes et des athées. Un jour que La Mothe-le-Vayer passait dans la galerie du Louvre, Desmarêts se mit à dire tout haut : « Voilà un homme qui n'a pas de religion. — Mon ami, lui répondit Le Vayer en se retournant, j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion. » Celle de Desmarêts était le plus absurde fanatisme. On a dit de lui « qu'il était le plus fou de tous les poëtes, et le meilleur poëte qui fût entre les fous. » On disait aussi que Desmarêts, encore jeune, avait perdu son ame en écrivant des romans ; et que vieux, il avait perdu l'esprit à écrire sur la mysticité. Cet insensé fut un des ridicules critiques de Boileau. Il l'accusait un jour d'avoir pris dans Juvénal et dans Horace les richesses qui brillent dans ses satires. Qu'importe, répondit un homme d'esprit à Desmarêts ? avouez du moins que ces larcins ressemblent à ceux des partisans du temps passé ; ils lui servent à faire une belle dépense, et tout le monde en profite.... Desmarêts a fait plusieurs pièces de théâtre, telles qu'*Aspasie*, les *Visionnaires*, *Roxane*, *Scipion*, *Europe*, *Érigone*, et *Mirame*. La comédie des *Visionnaires* passa, de son temps, pour le chef-d'œuvre de ce poëte. C'est par *Mirame* qu'on fit l'ouverture du théâtre du Palais-Cardinal à Paris. Richelieu, dit-on, y avait travaillé ; elle n'en fut pas meilleure. Nous avons encore de lui : I. Les *Psaumes de David paraphrasés*. II. Le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, ode. III. L'*Office de la Vierge*, mis en vers. IV. Les *Vertus Chrétiennes*, poëme en huit chants. V. Les quatre livres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, 1654, in-12, très-mal traduits en vers français. VI. *Clovis*, ou *la France chrétienne*, en 26 livres, Elzevir, 1657, in-12 ; mauvais poëme. Il en prit la défense contre Boileau, dans une brochure publiée en 1674, in-4°. Despréaux,

averti que cette critique allait paraître, la prévint par cette épigramme :

Racine, plains ma destinée !
C'est demain la triste journée,
Où le prophète Desmarêts,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue,
Non que ma muse, soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre ;
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis.

Cette épigramme n'empêcha pas que Desmarêts ne fût très-content de son poème ; et il l'était à un tel point, que, dans ses *Délices de l'Esprit*, il en renvoie la gloire à Dieu, qui l'avait visiblement assisté pour finir ce grand ouvrage. VII. La *Conquête de la Franche-Comté*. VIII. Le *Triomphe de la grace*, c'est plutôt le triomphe de l'ennui. IX. *Esther*. X. Les *Amours de Protée et de Philis*, poëme héroïque, etc. Desmarêts a publié, en prose : I. Les *Délices de l'Esprit*, ouvrage inintelligible, dont on a dit qu'il fallait mettre dans l'errata : Délices, *lisez* Délires. Ce fanatique prétend expliquer l'apocalypse dans ce livre. II. *Avis du Saint-Esprit au Roi*. De tous les écrits de cet insensé, c'est le plus extravagant. III. *Réponse à l'insolente apologie des religieuses de Port-Royal*, avec *la Découverte de la fausse église des jansénistes, et de leur fausse éloquence*, présentée au roi, Paris, 1666, in-8°. IV. Des romans, entre autres, *Ariane*, production obscène et maussade, 1639, in-4°, avec de belles figures, gravées par Bosse. V. Une espèce de *Dissertation* sur les poètes grecs, latins et français, dans laquelle il attaque les maximes d'Aristote et d'Horace, sur l'art poétique. VI. *La Vérité des Fables*, 1648, 2 vol. in-8°. VII. Quelques écrits contre les satires de Boileau, et contre les disciples de Jansénius. Ces différens ouvrages sont écrits avec l'enthousiasme le plus risible. Ses vers sont lâches, trainans, incorrects ; ses jolis vers, sur la violette, l'ont fait comparer à Rossinante, qui galopa une fois dans sa vie. Sa prose est semée d'expressions ampoulées et extatiques, qui en rendent la lecture encore plus fatigante que celle de ses poésies. Pour connaître cet auteur tel qu'il était, il faut lire les Visionnaires de Nicole, et l'avertissement qui est au-devant de cet ouvrage. *Voy*. Jonas, Morin et Nicole.

DESMARÊTS (Samuel), en latin *Maresius*, né à Oisemont en Picardie l'an 1599, avec des dispositions heureuses, étudia à Paris, à Saumur et à Genève. Il devint ministre de plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sédan, à Bois-le-Duc et à Groningue. Il s'y acquit tant de réputation, que l'université de Leyde lui offrit une chaire de professeur en 1673. Desmarêts était sur le point de l'aller occuper, lorsqu'il mourut à Groningue le 18 mai. On a de lui un grand nombre de livres de controverse, contre les catholiques et les sociniens, et contre Grotius, où il a mêlé beaucoup d'injures et de personnalités contre les théologiens catholiques et contre le pape, qui était, selon lui, l'antechrist. Les protestans estiment son *Collegium theologicum*, Groningue, 1673, in-4°. On trouve la liste de tous ses ouvrages, qui sont sans intérêt aujourd'hui, dans les *Mémoires* de Nicéron, et

dans ceux de Paquot. — Samuel Desmarêts laissa deux fils, Henri et Daniel. C'est à Henri qu'on doit l'édition de la *Bible française*, imprimée en grand papier in-fol., Elzévir, 1669, sous ce titre : *Bible française, édition nouvelle sur la version de Genève, avec les notes de la Bible flamande, celles de Jean Dédati et autres, etc.*, par les soins de Samuel et Henri Desmarêts, père et fils, Amsterdam, Elzévir, 1669, 3 vol. in-fol. Voici le jugement qu'en porte Richard Simon. « Desmarêts cite les endroits qu'il n'est pas besoin de citer, et où il n'y a d'ordinaire aucune difficulté. S'il rapporte quelque chose qu'il ait pris des bons auteurs, il le gâte entièrement par ce qu'il y mêle. De plus, son langage est un galimatias perpétuel..... Dans les notes qu'il a prises des autres, il choisit ordinairement celles qui favorisent le plus ses préjugés, sans examiner si elles sont vraies. En un mot, tout ce grand ouvrage de remarques sur la version de Genève, a été entièrement gâté par les additions peu judicieuses de Desmarêts, qui les a recueillies, outre qu'il n'a pas eu assez de capacité pour en faire un bon choix. Hist. crit. du V. T. page 359. On a encore de ce théologien un *Catéchisme* latin sur la Grace, publié en 1651. Ce n'est presque qu'une traduction de celui que Feydeau, janséniste célèbre, avait publié l'année précédente. *Voyez* Alting (Jacques).

DESMARÊTS (Josse). *Voyez* Démares.

DESMARÊTS (Nicolas), élève et neveu de Colbert, et ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence et son zèle. Il avait trouvé les finances dans l'état le plus déplorable ; les revenus de l'état étaient consommés par anticipation de plusieurs années, il eut le talent de renouveler sans cesse ses moyens de crédit. Il le ranima dans toutes les branches où il était éteint, et mit la France en état d'obtenir des conditions avantageuses à Utrecht. Enfin il allait réparer tous les désordres des temps désastreux qui avaient précédé son ministère, quand l'administration des finances lui fut ôtée sous la régence. Il laissa un *Mémoire* très-curieux sur *l'administration des finances depuis le 20 février 1708 jusqu'au 1er septembre 1715*. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne saurait l'être trop souvent pour ceux qui veulent connaître le dédale des finances. On le trouve dans les *Annales politiques* de l'abbé de Saint-Pierre. Le maréchal de Maillebois était fils de Desmarêts.

DESMARÊTS (Henri), compositeur français, né à Paris en 1662, page de la musique du roi, obtint une pension de 900 livres, dès l'âge de 20 ans, ne pouvant occuper, à cause de sa jeunesse, une des places de maître de musique de la chapelle du roi. Dans un voyage qu'il fit à Senlis, il épousa en secret la fille du président de l'élection. Le père le poursuivit comme l'ayant séduite et enlevée, et le fit condamner à mort par sentence du châtelet. Le musicien passa en Espagne, et ensuite en Lorraine ; enfin le parlement le déchargea de la condamnation portée contre lui. Il mourut à Lunéville en 1741, laissant des *Motets* et des *Opéras*, qui ne sont pas sans mérite. On estime

surtout celui d'*Iphigénie en Tauride*, en 5 actes, paroles de Duché de Vancy, retouché par Campra.

DESMARÊTS. *Voyez* MAILLEBOIS.

DESMARETTES. *Voyez* BAUX-DESMARETTES.

DESMARQUETS (CHARLES), procureur au châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, est connu par un ouvrage utile aux praticiens, intitulé : *Style du châtelet de Paris*, 1770, in-4°.

DESMARQUETS (ANNE), native du comté d'Eu, religieuse dominicaine à Poissy, possédait les langues grecque et latine, et faisait assez bien des vers. On a d'elle : I. Une *Traduction* en vers français des *Poésies pieuses* et des *Épigrammes* de Flaminio, avec le latin à côté, à Paris, 1569, in-8°. II. *Traduction*, d'après les vers latins de Claude d'Espense, des *Collectes* de tous les dimanches. Elle entretenait un commerce littéraire avec ce savant, qui, dans son testament, fit une gratification à son amie. III. *Sonnets* et *Devises*, Paris, 1562. Anne perdit la vue quelque temps avant sa mort, arrivée vers 1588.

DESMARS (......), médecin, pensionnaire de la ville de Boulogne-sur-Mer, mort en 1767, membre de l'Académie des sciences d'Amiens, est auteur de quelques ouvrages estimés. Ses principaux sont : I. *Mémoire sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-Mer et de ses environs*, Amiens, 1769, in-12. II. *Constitution épidémique observée, suivant les principes d'Hippocrate*. III. *Épidémiques d'Hippocrate*, traduit du grec, suivies de quarante-deux Histoires rapportées par cet ancien médecin, et du Commentaire de Galien sur les Histoires, Paris, 1767, in-12. IV. *Discours sur les Épidémiques d'Hippocrate*, Berne et Paris, 1763, in-12.

DESMASURES (LOUIS), en latin *Masurius*, poète français, né à Tournai vers 1523, premier secrétaire du cardinal de Lorraine en 1547, servit ensuite en qualité de capitaine durant les guerres de Henri II et de Charles-Quint. On a de lui quelques *Tragédies saintes*, Genève, 1566, in-8°, où il n'y a ni régularité dans le plan, ni élégance dans les détails. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur de son temps, est sa *Traduction de l'Énéide de Virgile* en vers français; l'édition la plus estimée parut à Lyon en 1560, in-4°. De nos jours, la lecture de cette traduction serait presque insoutenable. Desmazures cultivait aussi la poésie latine, et dans le siècle actuel ses vers latins seraient préférés de beaucoup à ses vers français.

DESMEUNIER ou DÉMEUNIER (JEAN-NICOLAS), né à Nozeroy en Franche-Comté, le 15 mars 1751. Il obtint la place de censeur royal à Paris; à l'époque de la révolution, il était secrétaire de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII. Il publia deux écrits intitulés : *Conditions à la légalité des États-Généraux; Avis aux Députés qui doivent représenter la nation*. Nommé député du tiers-état de Paris aux États-Généraux, il se trouva aussi membre de l'Assemblée nationale, dite Constituante. Il y parla très-souvent, et fut secrétaire président du comité de constitution.

Il devint membre du Directoire; mais, lorsque Pétion fut réinstallé maire de Paris, il donna sa démission. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), le Sénat conservateur le nomma membre du Tribunat. Il devint ensuite président de ce corps, qui le choisit pour candidat au Sénat, où il entra en 1802, en qualité de titulaire de la sénatorerie de Toulouse. Il est mort à Paris le 7 février 1814. Outre les écrits déjà cités, Desmeunier a publié : I. *Esprit des usages et coutumes des différens peuples*, 1776, 1780, 3 vol. in-8°. Voltaire lui écrivit, au sujet de cet ouvrage, une lettre assez flatteuse, qui se trouve dans sa correspondance. II. *L'Amérique indépendante*, ou *les différentes constitutions des treize provinces*, Gand, 1790, 4 vol. in-8°. III. *Voyage au Pôle boréal en 1773*, par Constantin-Jean Philips, 1775, in-4°. IV. *Voyage en Sicile et à Malte*, par Brydone.

DESMOLES (Arnaud), peintre français du 16° siècle, excella dans l'art de peindre les vitraux. On admire ceux de la cathédrale d'Auch, où sont représentés divers sujets des ancien et nouveau Testamens. Ils sont au nombre de vingt, de quarante-cinq pieds de hauteur sur quinze de large. Le dernier porte la date de la fin de l'ouvrage; c'est le 25 juin 1509. Le dessin en est correct, le coloris éclatant. On ne connaît point d'autre ouvrage de Desmoles; on ignore de même le nom de sa ville natale et la date de sa mort.

DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, né à Paris vers la fin de 1678, mort le 26 avril 1760, dans la 83° année de son âge, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, et eut un nom en ce genre Ses mœurs rehaussaient l'éclat de son savoir. D'une société aimable et douce, il comptait les premiers littérateurs de France parmi ses amis. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de littérature de Sallengre*, 1726-1731, en 11 vol. in-12. (L'abbé Goujet a eu part à cette production, qui renferme quelques morceaux curieux.) *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, Paris, 1731, 4 vol. in-12. L'abbé Grenet a travaillé à cet ouvrage. Il fut l'éditeur du traité *De Tabernaculo Fœderis* du père Lami, Paris, 1720, in-fol.; du second volume de l'*Historia ecclesiæ Parisiensis* du P. Gérard Dubois, Paris, 1710, in-fol.; des 3° et 4° volumes de l'*Explication des cérémonies de l'Eglise*, de Dom Claude de Vert, Paris, 1715, in-8°; et de divers autres livres. *Voyez* Goujet.

DESMOND (Jeanne-Fitzgerald, comtesse de), morte en 1612, fournit un exemple remarquable de longévité, mais sur lequel on n'est pas d'accord. Quelques-uns prétendent qu'elle a vécu cent soixante-deux ou trois ans; mais Walpole, qui a fait de scrupuleuses recherches à cet égard, réduit le temps de sa vie à cent quarante-cinq ans. Cette dame était née au comté de Waterford, et avait épousé Thomas, 14° comte de Desmond, dont elle fut veuve l'an 1534.

DESMONTS (Remi), né à Novy près de Rhetel-Mazarin, le 30 octobre 1703, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, profès de Beaulieu en Argonne,

mort à Provins le 27 octobre 1787, a publié : I. *Le libertinage combattu par le témoignage des auteurs profanes*, Charleville, 1744, 1747, 4 vol. in-12. II. *Nouvelle méthode latine et chrétienne*, où en apprenant le latin on s'instruit en même temps de la religion, Metz, 1760, in-12.

DESMOULINS (Guyard), prêtre et chanoine d'Aire en Artois, doyen de son chapitre en 1297, est fort connu par sa Traduction de *l'Abrégé de la Bible* de Pierre Comestor, qu'il commença en 1291, à l'âge de 40 ans, et qu'il finit au bout de quatre. Il y a inséré les livres moraux et prophétiques ; mais on n'y trouve ni les Épîtres canoniques, ni l'Apocalypse. La bibliothèque du Roi possède plusieurs manuscrits de cette traduction. Il y a des choses singulières dans cette version, qui fut imprimée à Paris, 1490, in-fol., 2 vol., et revue par Jehan de Rely, par ordre du roi Charles VIII.

DESMOULINS (Laurent), né dans le diocèse de Chartres vers la fin du 15e siècle. On a de cet écrivain peu connu une *Epitaphe d'Anne, duchesse de Bretagne, royne de France, seconde femme de Louis XII*, et un poëme moral intitulé, *le Catholicon des maladvisés, aultrement dit le Cymetière des malheureux*. Cet ouvrage, où l'on trouve la paraphrase d'un grand nombre de passages de l'Écriture Sainte, des Pères, et d'auteurs profanes, a été imprimé, in-8°, à Paris, en 1511 et en 1513, puis à Lyon en 1534. L'auteur, quoique prêtre, n'y a pas toujours employé un style très-chaste.

DESMOULINS (Jean), médecin de Lyon, vers la fin du 16e siècle, publia en 1572 une traduction *des Commentaires* de Mathiole *sur Dioscoride*, avec les figures de Valgrisi. Il rédigea ensuite l'*Histoire des plantes* dites *de Lyon*, (*Historia generalis plantarum*, 1586), dont Dalechamp avait recueilli les matériaux. Mais Desmoulins échoua dans cette entreprise, qui était beaucoup au-dessus de ses forces : il donna une traduction française du même ouvrage en 1615. On ne connaît aucun détail particulier sur la vie de Desmoulins.

DESMOULINS (Benoit-Camille), né à Guise en Picardie, en 1762, fils du lieutenant-général du bailliage de cette ville. Le chapitre de Laon le nomma boursier au collége de Louis-le-Grand à Paris, où il fit ses études avec Robespierre et plusieurs autres jeunes gens qui figurèrent ensuite comme lui dans la révolution. Desmoulins s'était fait recevoir avocat à Paris ; son imagination ardente et souvent exaltée lui fit embrasser avec enthousiasme les principes de la révolution française, sans qu'il en prévît les suites. Parlant et écrivant sans aucun plan, sans aucune liaison dans ses idées, Desmoulins parcourait tous les cabinets littéraires, les cafés où il y avait des réunions politiques, et les groupes qui se formaient tous les jours dans le jardin du Palais-Royal. Il se lia, dès le commencement de la révolution, avec son ancien camarade Robespierre, qui voyait dans Camille un cerveau facile à faire émouvoir, mais de bonne foi dans ses principes. Le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, tenant deux pistolets à la main, il lui

proposa de prendre une cocarde distinctive et de marcher contre la Bastille. Ces deux propositions furent adoptées : la cocarde fut d'abord verte, mais on observa que le vert était la couleur du comte d'Artois; elle fut bientôt remplacée par la cocarde tricolore; la Bastille fut assiégée et prise. Après ce premier succès, il continua la commission qu'il s'était donnée d'échauffer l'esprit public, soit par ses discours, soit par ses écrits, et prit le titre de *procureur-général de la lanterne*. Cette dénominations rappelait les premières exécution populaires qui avaient suivi la prise de la Bastille. Il publia peu de temps après un journal sous le titre de *Révolutions de France et du Brabant*, écrit avec chaleur, mais souvent avec cette chaleur délirante qui devient quelquefois ridicule : les tours bizarres, les termes néologiques, les figures triviales abondent dans tout ce qu'il a écrit : son journal du *Vieux Cordelier* est d'un style plus soutenu et plus correct. Il fut d'abord zélé partisan du général La Fayette, qui lui donna son buste; mais, après la fuite de ce général, il jeta le buste par la fenêtre, et peu s'en fallut qu'il ne tuât une femme qui passait en ce moment dans la rue. Camille s'était lié avec le duc d'Orleans : ils eurent plusieurs conférences à Mousseaux; ce qui le fit soupçonner d'être l'agent de ce prince. Camille fut aussi poursuivi comme l'un des auteurs des 5 et 6 octobre 1789, où le duc d'Orléans était gravement soupçonné. Lié intimement avec Danton, il fut l'un des fondateurs du club des cordeliers. Après la fuite de Louis XVI à Varennes, Camille fut décrété d'arrestation, pour s'être trouvé au rassemblement du Champ-de-Mars, où on rédigea une pétition tendante à faire déclarer que ce prince était censé avoir abdiqué : il fut obligé de se tenir caché pendant quelque temps; il dirigea ensuite l'insurrection du 20 juin 1792, lorsque le faubourg Saint-Antoine se porta au château des Tuileries, pour forcer le roi à sanctionner le décret porté contre les prêtres réfractaires; journée qui prépara la chute de la monarchie; il parut surtout dans celle du 10 août suivant qui l'anéantit, et fut à cette époque nommé l'un des secrétaires du ministre de la justice Danton. Nommé député à la Convention, il eut le courage de défendre le duc d'Orléans, dont un grand nombre de membres demandait le bannissement. On lui reprocha de recevoir chez lui, deux ou trois fois par semaine, le prince, dans des réunions nocturnes. Quoique lié avec les plus ardens révolutionnaires, Camille avait conservé une espèce d'indépendance, il en donna une preuve éclatante, en publiant une défense du général Dillon, contre la prétendue conspiration que lui attribuaient plusieurs députés en faveur du fils de Louis XVI : cette conduite vacillante lui fit perdre la popularité dont il jouissait à la société des jacobins et dans celle des cordeliers. Son attachement pour Danton devint la cause de sa perte, Robespierre marchant à pas de géant vers la tyrannie. Danton secondé par les cordeliers, voulut s'opposer à ces comités, et Camille fut chargé de les attaquer par l'opinion, dans son journal du *Vieux Cordelier* : il s'y déclara contre la terreur, et osa faire entendre à l'assemblée un mot qu'elle avait banni de son

langage. Il demanda qu'après avoir établi tant de comités sous différens titres, on créât du moins un comité de clémence. Ce mot fut son arrêt de mort, ses écrits devinrent l'objet d'une vive discussion aux jacobins, il appela le témoignage de Robespierre, attesta qu'il lui avait soumis ses numéros du *Vieux Cordelier* avant de les publier; mais celui-ci éluda les interpellations, proposa de conserver Camille dans la société, et d'y brûler son journal: « Brûler n'est pas répondre, tu n'es pas encore roi, s'écria vivement Camille. » Robespierre lui lança un regard menaçant; Camille dans son journal avait persiflé Saint-Just, qui ne lui pardonna pas d'avoir dit «qu'il portait sa tête comme un St.-Sacrement. » Saint-Just le désigna comme un contre-révolutionnaire déguisé, et présenta au comité de salut public, dont il était membre, un rapport contre Camille, qui fut arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, ainsi que Danton et autres, qu'on nomma ses complices; il ouvrit ses fenêtres et cria : « Au secours contre la tyrannie. » Voyant que personne ne venait pour le défendre, il demanda aux satellites la permission d'emporter quelques livres. Il choisit dans sa bibliothèque les Nuits d'Young et les Méditations d'Hervey. Conduit au Luxembourg, il dit à un prisonnier, en le quittant pour aller à la conciergerie : « Je vais à l'échafaud, pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux. Mon seul regret en mourant sera de n'avoir pu les servir. » Il fut interrogé le 1er avril par des commissaires du tribunal révolutionnaire: et quand on lui demanda quel âge il avait : « L'âge du sans-culotte Jésus - Christ, lorsqu'il mourut, répondit-il, c'est-à-dire 33 ans; âge fatal aux révolutionnaires. » Le 4, on le conduisit au tribunal pour être jugé. Il se défendit avec assez de calme; mais lorsqu'on lui ordonna de se retirer pour laisser délibérer les juges, il entra en fureur, les accabla de malédictions, et leur jeta des boulettes de papier à la figure, leur reprocha leurs assassinats multipliés, et on ne put le faire descendre de la salle qu'en employant la force. Il fut condamné à mort, comme ayant injurié le système révolutionnaire, et voulu rétablir la monarchie. Le 5, il fut conduit, non sans peine, au supplice. Il fit les plus grands efforts pour ne pas monter sur la charrette; sa chemise était en lambeaux et ses épaules nues; ses yeux étincelaient au moment où on lui attacha les mains. « Voilà donc, s'écria-t-il, la récompense réservée au premier apôtre de la liberté. Sa statue va être arrosée par le sang de l'un de ses enfans : les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas long-temps. » Mais Camille devait dans ce moment avoir des souvenirs bien amers de la conduite qu'il avait tenue lui-même envers les députés de la Gironde, lorsqu'ils furent voués à la mort. Duplessis-Laridon, son épouse, qu'il aimait tendrement, éprouva le même sort. Il n'est pas vrai que Camille ne voulut point être marié par un prêtre assermenté; ce fut sa femme qui s'y opposa et dont il ne voulut pas contraindre l'opinion. Les seuls témoins de son mariage furent Robespierre et Danton. Les écrits de Desmoulins sont : I. *Les Révolutions de France et du Brabant.* II. *Histoire des Brissotins,* 1793, 1 vol. in-8°. III.

Opuscules de Camille Desmoulins, Marseille, Strasbourg et Paris, 1790, in-8°. IV. *Le Vieux Cordelier*, dont il n'a paru que 5 numéros in-8°; et d'autres écrits relatifs aux circonstances.

DESMYNIÈRES (J.), auteur qui paraît avoir vécu vers le milieu du 16ᵉ siècle. On trouve à la suite du *Thrésor immortel, trouvé et tiré de l'Escripture Sainte par maistre Sireulde*, etc., des *Vers* de sa façon, au nombre de ceux que l'éditeur annonce avoir été *faits et composés par aucuns poètes français et présentez au Puy des Pauvres de Rouen, en l'année* 1552 *et les deux suivantes*.

DESNOUES (Guillaume), chirurgien en chef de l'hôpital de Gênes, professa l'anatomie et la chirurgie dans cette ville pendant 13 ans, et vint ensuite à Paris, où il fit des démonstrations anatomiques en cire coloriée. Ce chirurgien fut en correspondance avec les plus savans anatomistes d'Italie; c'est de là qu'est venu le recueil qui a paru sous ce titre : *Lettres de Guillaume Desnoues à M. Guillielmini*, Rome, 1706, in-8°. Ces lettres sont datées de différens endroits d'Italie.

DESNOYERS. *Voyez* Noyers.

DESNOYERS (Étienne-Julien), ancien jésuite, né le 22 octobre 1722, et mort sur la fin du dix-huitième siècle, est connu par un ouvrage intitulé: *Le Tableau de la nature*, Paris, 1760, in-octavo.

DESŒILLETS (Mlle.), comédienne renommée, qui jouait les premiers rôles à l'hôtel de Bourgogne, précéda la Champmeslé. Elle excella dans le rôle d'Hermione. Louis XIV disait : « Pour que ce rôle fût rempli avec la dernière perfection, il faudrait que la Desœillets jouât les deux premiers actes, et sa rivale les trois autres »; c'était une manière ingénieuse d'exprimer le talent en particulier de chacune d'elles. La première avait plus de feu, l'autre plus de délicatesse. Elle mourut le 25 octobre 1670, âgée de 49 ans.

DESORGUES (Théodore), poète lyrique, né à Aix en Provence, vers 1759. Il était contrefait et bossu comme Esope, et embrassa, avec le plus vif enthousiasme, les principes de la révolution, à laquelle il consacra plusieurs de ses ouvrages. Voyant que ses talens, qui n'étaient pas du premier ordre, ne lui attiraient pas assez de récompenses sous le gouvernement impérial, il fit une chanson qui finissait par ces vers :

> Oui, le grand Napoléon
> Est un grand caméléon.

Cette plaisanterie lui valut d'être traité comme fou, et on le mit à Charenton, où il mourut en 1808. Nous n'oublierons pas un trait assez louable de la part de Desorgues. Le poète Lebrun (Ponce-Denis Ecouchard) avait fait des vers en l'honneur d'un des monstres de la révolution; Desorgues lança cette épigramme :

> Oui, le fléau le plus funeste
> D'une lyre banale obtiendra des accords:
> Si la peste avait des trésors,
> Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Le lyrique Lebrun la lui rendit avec usure. Pour désorienter les rieurs, qui trouvaient justement ridicule de voir un homme si difforme et si pusillanime professer les principes d'un démagogue, il avait sa chambre encombrée de magots de

la Chine, au milieu desquels il couchait sur un hamac. On a de ce rimeur : I. *Rousseau* ou *l'Enfance*, poème, suivi des *Transteverins* et de *Poésies lyriques*, 1795, in-8°. II. *Epître sur l'Italie*, suivie de quelques autres poésies relatives au même pays, 1797. Ce recueil contient l'hymne que l'auteur composa par l'ordre de Robespierre, lors des *fêtes de l'Être Suprême*. III. *Chant de guerre contre l'Autriche*, précédé des *Trois sœurs* (la Poésie, la Peinture et la Musique), in-8°. IV. *Voltaire* ou *le Pouvoir de la philosophie*, 1799, in-8°. V. *Les Fêtes du génie*, 1800. VI. *Mon Conclave*, suivi des *Deux Italies* (la Toscane et la Provence), où l'on remarque un chant funèbre pour les mânes de Pie VI. Le *Conclave* n'est qu'une satire virulente, et le *Chant funèbre*, ne contient que des injures contre le pontife romain. VII. *Hommages à la paix*, 1801, suivis d'une pièce intitulée *le Pape et le Mufti*, écrite dans le même esprit que les deux ouvrages précédens. Desorgues n'était tout au plus qu'un poète du troisième ordre. Ses meilleurs ouvrages sont : l'*Hymne à l'Être Suprême*, et son poëme sur les *Transteverins*.

DÉSORMEAUX (JOSEPH-LOUIS RIPAULT), né à Orléans, le 5 novembre 1724, et mort à Paris en 1793, à l'âge d'environ 70 ans, devint membre de l'Académie des belles-lettres, et s'appliqua à l'étude de l'histoire. Il a publié dans cette partie de nombreux ouvrages, qui presque tous manquent de force et de chaleur ; mais qui sont écrits avec aisance et un ton de véracité qui plaît. On lui doit : I. *Le IXe et le Xe volumes de l'Histoire des conjurations*, dont Duport Dutertre avait fait les huit premiers, 1758. II. *Histoire de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. Elle offre de l'intérêt. III. *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766, 2 vol. in-12 : elle est très-faiblement écrite. IV. *Histoire de la maison de Bourbon, depuis 1772 jusqu'en 1788*, 5 vol. in-4° : l'auteur y loue plus qu'il ne juge. Cet ouvrage est surchargé de digressions. V. *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne*, 5 vol. in-12. Cet ouvrage a mérité son succès par sa concision et sa clarté. C'est le meilleur de Désormeaux.

DESORMERY (LÉOPOLD-BASTIEN), naquit à Bayon en Lorraine, en 1740, se livra avec quelque succès à l'étude de la musique, et fit exécuter plusieurs motets au concert spirituel. Il donna à l'Académie royale de musique en 1776, *Euthime et Lyris*, et en 1777, *Myrtil et Lycoris* : le second eut plus de soixante représentations consécutives. Les décorations ayant été brûlées dans l'incendie de la salle, en 1782, cet ouvrage ne fut pas repris. Desormery mourut à Beauvais plusieurs années après.

DESOTEUX. *Voyez* CORMATIN.

DESPARD (ÉDOUARD-MARC), personnage célèbre, né au comté de la Reine en Irlande, où sa famille jouissait d'une bonne réputation, et mort en 1803, embrassa très-jeune la carrière des armes, servit d'abord comme enseigne, et fut ensuite un très-bon ingénieur. A la fin de la guerre d'Amérique, Despard servait dans les Indes occidentales, et s'y distingua par une expédition contre

les Espagnols, dans laquelle il eut pour second le capitaine Nelson, depuis lord. Ses services lui méritèrent le grade de lieutenant-colonel, et en 1784, il fut nommé surintendant des forces anglaises à Honduras. Cependant sa conduite parut vexatoire aux habitans : on adressa au gouvernement des plaintes contre lui, et il fut suspendu de ses fonctions ; il en appela, et demanda un examen de ses opérations, qui lui fut refusé malgré toutes ses réclamations ; il s'en plaignit comme d'une injustice, et se tourna du côté des plus violens démocrates. L'emportement de sa conduite le fit mettre en prison à Coldbath-Fields, d'où il fut transféré à Shrewsbury. Enfin il fut mis en liberté sur sa parole ; mais son long emprisonnement ne lui avait pas donné plus de prudence ; il parvint à séduire quelques soldats, et s'étant adjoint quelques mécontens comme lui, il tint des assemblées secrètes, où l'on n'était admis qu'après avoir prêté un serment contre l'état. Plusieurs plans pour assassiner le roi furent présentés dans ces assemblées ; et enfin il y fut décidé de porter le coup lorsque sa majesté irait au parlement. Le complot ayant été découvert, le colonel et plusieurs des conjurés furent arrêtés et traduits devant une commission spéciale, en février 1803. L'accusation ayant été prouvée, Despard et neuf autres furent déclarés coupables, et le 21 du même mois ils furent exécutés à la Tour. Les corps des conjurés, excepté les têtes, furent rendus à leurs parens pour être enterrés. Le colonel n'avait témoigné aucun repentir ; il avait persévéré jusqu'à la fin à regarder comme glorieuse la cause pour laquelle il périssait. Despard était le dernier des six fils de sa famille.

DESPARTS (Jacques), en latin *de Partibus*, né à Tournai, médecin de Charles VII, roi de France, et du duc de Bourgogne. Après avoir enseigné et pratiqué, avec assez de considération, son art à Paris, il mourut dans sa maison près de la cathédrale de cette ville, dont il était chanoine, et même trésorier de l'église en 1457. Ce médecin est auteur d'un *Commentaire sur Avicenne*, qui lui avait coûté dix années de travail. Il fut imprimé sous ce titre : *Explicatio in Avicennam, unà cum textu ipsius Avicennæ à se castigato et exposito*, Lugduni, 1498, 4 vol. in-fol. ; mais toutes les peines que Desparts a prises n'ont abouti qu'à laisser à la postérité une rapsodie, et un tissu de lambeaux tirés de Galien, de Rhazes et d'Haly-Abbas. On n'y trouve que des subtilités plus dignes d'un scolastique ignorant que d'un médecin. C'est à lui que l'on doit l'érection des bâtimens des écoles de médecine qui existaient encore avant la révolution rue de la Bûcherie, et il avait laissé pour cette louable entreprise 300 écus d'or, deux masses d'argent, etc. La faculté lui fit dire une messe du St.-Esprit de son vivant, et, après son décès, fonda à perpétuité une messe pour le repos de son ame.

DESPAUTÈRE (Jean), ou, en flamand *Van Pauteren*, fameux grammairien flamand, né à Ninove, petite ville du Brabant, vers 1460, mort à Comines en 1520, travailla constamment et assidûment, quoiqu'il n'eût qu'un œil. Cette opinion résulte de l'é-

pitaphe qu'Adrien du Hecquet fit placer sur son tombeau :

Hic jacet unoculus, visu præstantior Argo,
Nomen Joannes cui, Ninivita fuit.

Il donna des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des tropes*, imprimés en un vol. in-fol., sous le titre de *Commentarii grammatici*, en 1537. Ces ouvrages autrefois classiques, excellens pour entendre le fond de la latinité, ne sont plus consultés que par les savans. Le *Despautère* de Robert Etienne est bien différent des Despautères châtrés et mutilés, tels qu'on les avait accommodés pour les écoliers, afin de le rendre plus simple et plus intelligible. Cette grammaire coûta bien des larmes à la jeunesse; outre qu'elle était fort embrouillée, elle est écrite en latin, et les enfans étaient réduits à apprendre des principes et des définitions obscures, dans une langue qu'ils ne connaissaient pas. On a encore de Despautère. I. *Ortographia*, Paris, 1530, par les soins de Lævinus Crucius. II. *Ars epistolica*, 1535. III. Un traité *De accentibus et punctis*. IV. Un traité *de Carminum generibus*, dans le *Centimetrum* de Servius.

DESPEISSES (Antoine), né dans un château de sa famille près d'Alais, en 1594, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il était à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui était derrière lui se mit à dire : « Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais. » Ces paroles le troublèrent, et il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut à Montpellier en 1658. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de Lyon, 1750, en 3 vol. in-fol. « Cet auteur, dit Bretonnier, est très-louable par son grand travail, mais très-peu par son exactitude. Ses citations ne sont ni fidèles, ni justes; il ne laisse pas pourtant d'être un bon répertoire. »

DESPEISSES (Jacques). *Voy.* Faye.

D'ESPENCE (Claude). *Voy.* Espence.

DESPÉRIERS (Bonaventure), né vers la fin du 15e siècle, à Arnay-le-Duc en Bourgogne (ou selon d'autres à Bar-sur-Aube en Champagne), fut fait en 1535 valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier. On ignore les autres circonstances de sa vie; on sait seulement qu'il se donna la mort en 1544, dans un accès de frénésie. On a de lui plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est intitulé : *Cymbalum Mundi* ou *Dialogues satiriques sur différens sujets*, Paris, 1537, in-8°, et 1538 aussi in-8°. Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé à Amsterdam, 1732, petit in-12, avec une fort longue préface analytique et apologétique de cet ouvrage par Prosper Marchand, et des notes de Falconet et de Lancelot. Il est composé de quatre articles : le second qui offre quelques plaisanteries assez bonnes contre ceux qui recherchent la pierre philoso-

phale, est le meilleur; les trois autres ne valent rien. Dès que ce livre parut en 1538, il fut brûlé par le parlement et censuré par la Sorbonne. On ne le condamna point comme un livre impie et détestable, ainsi qu'on l'a cru long-temps; mais parce qu'on soupçonna que Despériers, attaché à une cour où le protestantisme était protégé, et ami de Clément Marot, avait voulu, sous des allégories, prêcher cette nouvelle religion. Despériers l'avait publié sous le nom de *Thomas du Clavier*. Cet ouvrage ne méritait pas l'attention qu'il excita. Il n'existe plus de la 1re édition, qu'un seul exemplaire selon Debure et M. Burnet, tant fut scrupuleuse et exacte la suppression qu'on en fit. Il a laissé d'autres écrits: I. Une *Traduction* en vers français de l'*Andrienne* de Térence, Lyon, 1537, in-8°. II. Une *Traduction* en vers français du *Cantique* de Moïse. III. Un *Recueil* de ses Œuvres, 1544, in-8°. On y trouve des poésies, entre autres *Carême-prenant en Tarantara*. Les vers en Tarantara sont de dix syllabes; le repos est après la cinquième. L'abbé Regnier Desmarais a composé une épître morale dans cette mesure qui n'est pas fort harmonieuse, et a cru en être l'inventeur. Cependant, même avant Despériers, Christophe de Barrousso avait donné son *Jardin amoureux*, Lyon, 1501, in-8°, en vers de cette façon. VI. *Nouvelles Récréations et joyeux Devis*, 1561, in-4°, et 1571, in-16; 1711, 2 vol.; et Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12. La plupart des contes renfermés dans ces Nouvelles Récréations sont de Jacques Pelletier et de Nicolas Denisot. Despériers les a recueillis et en a ajouté plusieurs. La dernière édition est enrichie de notes et d'observations par le savant Bernard de La Monnoye.

DESPIERRES (Jean), moine bénédictin, supérieur du collége de cet ordre à Douai, né en 1597, mort en 1664, se distingua par ses connoissances en mathématiques et ses talens en mécanique. Il construisit en fer une sphère qui marquait tous les mouvemens des planètes. Despierres a aussi écrit sur le *Calendrier romain*, et fait un *Commentaire sur les psaumes*, une *Défense de la traduction de la Bible dite la vulgate*, et d'autres ouvrages.

DESPLACES (Louis), graveur, né à Paris en 1682, où il mourut en 1739. On estime son *Portrait de l'actrice Duclos*, d'après l'Argillière: sa *Gravure du feu et de l'eau*, d'après Louis Boullongne; mais ses chefs-d'œuvre sont les estampes qu'il a gravées d'après Jouvenet, telles que *la Guérison du paralytique*; *la Descente de croix*; *Saint Bruno en prière*, etc.

DESPLACES (Philippe), astronome, né à Paris en 1659, reprit les *Éphémérides* interrompues par Beaulieu, en 1716, et en publia successivement 3 vol. in-4°. Il donna aussi trois années des *Éphémérides* de l'Académie, 1706-1708, et de petits calendriers, sous le nom d'*Etat du Ciel*. Il mourut à Paris en 1736.

DESPLACES (Laurent-Benoit), né à Rouen, vivait dans le dix-huitième siècle. On a de lui: I. *Préservatif contre l'agromanie*, ou l'*Agriculture réduite à ses vrais principes*, 1762, in-12. L'auteur s'élève

avec raison contre ces agriculteurs en chambre, dont les nouvelles méthodes et les nouveaux instrumens aratoires n'ont encore rien produit d'utile à la culture. II. *Histoire de l'agriculture ancienne*, extraite de l'Histoire naturelle de Pline, 1765, in-12. III. *Essai critique sur l'Histoire des ordres royaux et militaires de St.-Lazare, de Jérusalem et de N. D. du mont Carmel*, Liége, 1775, in-12. (Anonyme.)

DESPONT (Philippe), prêtre et docteur de la faculté de théologie de Paris, que l'on regarde comme l'éditeur de la vaste collection intitulée : *Maxima Bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. Du moins il en a composé la préface, et signé l'approbation.

DESPORT (François), célèbre chirurgien militaire, servit en qualité de chirurgien-major dans l'armée d'Italie en 1734, et y déploya de rares talens, surtout pour le traitement des plaies d'armes à feu. En 1738, la réputation qu'il s'était acquise le fit nommer chirurgien en chef de l'armée française en Corse. Il fit d'heureux changemens dans l'administration des hôpitaux; il proscrivit l'usage de l'eau-de-vie dans les pansemens des blessures d'armes à feu, et fit substituer les lotions émollientes aux spiritueuses. Desport mourut vers 1760. On a de lui un *Traité des plaies d'armes à feu*, Paris, 1749, in-12.

DESPORTES (Philippe), poète français, né à Chartres en 1546, vint à Paris, et s'y attacha à un évêque, avec lequel il alla à Rome, où il apprit parfaitement la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva toute sa vie avec un succès distingué. Il contribua beaucoup par ses ouvrages aux progrès et à la pureté de notre langue, qui avant lui, était chargée d'hellénismes, d'épithètes obscures et d'expressions forcées. Peu de poètes ont été aussi bien payés de leurs vers; il fut d'abord chanoine de la Sainte-Chapelle. Henri III lui donna dix mille écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avait donné huit cents écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé Desportes une abbaye pour un *sonnet*. Enfin il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisaient plus de dix mille écus de rente. Henri III faisait aussi l'honneur à Desportes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Les gens de lettres eurent beaucoup à se louer de son caractère bienfaisant. Non content de les secourir dans le besoin, il forma une riche bibliothèque qui était autant à eux qu'à lui-même. Quand il pouvait se retirer du commerce du monde, il cherchait alors la solitude et s'y plaisait. Les palais n'étaient à ses yeux que les asiles du chagrin et de l'ennui. Un pré tapissé de fleurs, arrosé par des ruisseaux agréables, faisait plus de plaisir à son ame que la pompe des honneurs et des richesses. Les critiques que la jalousie lui suscita ne firent sur lui aucune impression. Comme il avait emprunté, du moins en par-

tie, des Italiens, le tour délicat et Henri de son style, le brillant de ses figures, la vivacité de ses descriptions, on lui reprocha ses imitations dans un mauvais livre, intitulé : *Rencontre des Muses de France et d'Italie*, 1604, in-4°. Mais Desportes, loin de s'en fâcher, dit, quand il eut vu cet écrit, « qu'il avait beaucoup plus pris chez les Italiens qu'on ne le disait dans le livre, et que, s'il avait su d'avance le dessein de l'auteur, il lui aurait fourni de bons Mémoires. » Le plaisir qu'il prenait à la poésie l'occupait tellement, qu'il négligeait extrêmement le soin de son extérieur. On dit que, s'étant présenté devant Henri IV avec un habit malpropre, le roi lui demanda combien il lui donnait de pension, et qu'après sa réponse il répliqua : « J'augmente votre pension d'une telle somme, afin que vous ne vous présentiez point devant moi que vous ne soyez plus propre. » Il n'avait pas toujours été si bien avec ce bon roi. Desportes avait embrassé le parti de la Ligue, et s'en repentit. Il avait contribué à enlever la Normandie à Henri IV ; il travailla à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint l'estime et l'amitié de ce monarque. La langue française lui a de grandes obligations. Boileau, dans son art poétique, lui rend justice et dit qu'il débarrassa notre poésie du fatras pédantesque dont Ronsard l'avait surchargée.

Ce poëte orgueilleux, trebuché de si haut
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Voici le jugement que porte de lui La Harpe dans son *Cours de Littérature*. « Desportes écrivait plus purement que Ronsard et ses imitateurs. Il effaça la rouille imprimée à notre versification et la tira du chaos où on l'avait plongée. Il évita avec assez de soin l'enjambement et l'hiatus ; mais, faible d'idées et de style, il n'a pu dans l'âge suivant garder de rang sur le Parnasse. Il imita Marot dans ses poésies amoureuses, et resta fort inférieur à lui. Il devança Malherbe, dans ses stances, qu'on ne peut pas encore appeler des odes, quoique la tournure en soit assez douce et facile, et Malherbe le fit oublier. » Desportes était oncle du fameux satirique Régnier. Il mourut en 1606 à Pont-de-l'Arche, et fut inhumé à l'abbaye de Bonport. Son tombeau se voit maintenant au Musée des monumens français. Nous avons de lui : I. *Des Sonnets*. II. *Des Stances*. III. *Des Elégies*. IV. *Des Chansons*. V. *Des Epigrammes*. VI. *Des Imitations de l'Arioste*. VII. *La Traduction des psaumes en vers français*, 1598, 1599 et 1603, in-8°. VIII. D'autres *Poésies* qui parurent pour la première fois, à Paris, 1575 : ensuite en 1579, 1600 et 1602, in-8° ; Anvers, 1591, in-12, et Rouen, 1611. La muse de Desportes a une naïveté et une simplicité aimables ; il a beaucoup mieux réussi dans les sujets galans que dans les sujets nobles. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Properce, de Sannazar. Il possédait tous les poëtes anciens et modernes, et il les imitait souvent. Quant à sa traduction des psaumes, c'est un de ses moindres ouvrages. Il avait perdu tout son feu lorsqu'il la fit, et il avait d'ailleurs plus de talent pour le profane que pour le sacré. Il donna *des poésies et prières chrétiennes*, qui sont faibles, lâches et incor-

rectes. On les trouve à la suite de quelques éditions de ses psaumes.

DESPORTES (François), peintre, né au village de Champigneul, en Champagne, en 1661, fils d'un laboureur, manifesta ses talens pour la peinture dans une maladie. Étant au lit, où il s'ennuyait, on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa, le récompensa, et l'Académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Desportes excellait à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, et réussissait dans le portrait et surtout dans la *nature morte*. Son pinceau, vrai, léger et facile, la rendait avec ses charmes. Un parvenu, revêtu d'une charge importante, lui ayant parlé avec fierté : « Quand je voudrai, lui dit Desportes, je serai ce que vous êtes ; mais vous ne pourrez jamais être ce que je suis. » Le Musée royal renferme quatre beaux tableaux de Desportes ; son *Portrait*, qui a été gravé par Poullain; un *Cerf aux abois atteint par la meute ;* un *tableau de fruits, de gibier, avec un chien endormi, et un garde-manger avec des légumes et plusieurs pièces de gibier*. On voyait aussi de ses ouvrages dans la plupart des maisons royales et dans les riches hôtels de Paris. Il laissa un fils et un neveu qui soutinrent sa réputation. — Son fils suivit la même carrière que lui, mais ne l'atteignit pas. Il écrivit *la Vie de Ch. Lebrun*, insérée dans le *Recueil des vies des cinq premiers Peintres du Roi*, 1762, 2 vol. in-12.

DESPORTES (Jean-Baptiste-René Poupée), docteur en médecine, né à Vitré en Bretagne, le 28 septembre 1704, d'une famille originaire de la Flèche en Anjou, qui avait déjà produit plusieurs médecins; Desportes était le cinquième de son nom. Son application constante aux études qui avaient distingué ses ancêtres, lui donna promptement une expérience que tant d'autres n'acquièrent qu'à l'aide du temps. Ses talens le firent bientôt connaître. Il n'avait que 28 ans, lorsqu'il fut choisi pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île de Saint-Domingue ; et, en 1738, l'Académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondans. Arrivé au Cap-Français, il vit qu'il n'existait aucune description des maladies qui désolent cette île. A son arrivée, il commença ses observations sur cette matière, et les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de 14 ans. Nous avons de lui : I. *Histoire des maladies de Saint-Domingue*, Paris, 1770, 3 vol. in-12. II. *Traité des plantes usuelles de l'Amérique*, avec une *Pharmacopée*, ou *Recueil de Formules de tous les médicamens simples du pays*. Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe, et un catalogue de toutes les plantes qu'il a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms français, caraïbes, latins, et leurs différens usages; enfin, des *Mémoires* ou *Dissertations* sur les principales plantations et manufactures des îles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc. ; collection précieuse et intéressante, qui honore à la fois l'académicien et le

médecin, et qui caractérise le vrai citoyen. *Non nobis, sed reipublicæ nati sumus*, est la devise qu'il avait adoptée. Il mourut au quartier Morin, île et côte de Saint-Domingne, le 15 février 1748. Parmi les services continuels qu'il n'a cessé de rendre à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta encore de plus de 80 lits. Le zèle de Desportes lui obtint la confiance du comte de Maurepas. Le célèbre de Jussieu a donné le nom de *Portesia* à un genre de plantes formé d'un arbre de la famille des Méliacées.

DESPRADES (Joseph Grellet), abbé de la Vernusse, instituteur des enfans de M. le comte d'Artois, naquit à Limoges en 1733. Il mourut à Paris en juin 1810. On a de lui : I. *Poème sur l'Électricité*, dans l'*Année littéraire* du 18 novembre 1763. II. *Les quatre parties du jour à la ville, traduction libre de l'abbé Parini*, 1776, in-12. Il avait commencé une traduction de l'*Aminta* du Tasse, qui n'a pas vu le jour. Despardes était membre de l'Académie de la Rochelle.

DESPREAUX. *Voyez* Boileau

DESPRÉMÉNIL. *Voyez* Esprémenil.

DESPRÉS (Louis), dont le nom latin est *Prateus*, professa long-temps la rhétorique au collége du cardinal Lemoine, à Paris. Il donna les éditions de Juvénal, de Perse et d'Horace, qui font partie de la collection *ad usum Delphini*, 1 vol., 1684, in-4°. Il y en a eu plusieurs réimpressions.

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, naquit à Lyon vers le milieu du 18ᵉ siècle. Gustave III, roi de Suède, l'ayant vu à Rome, fut émerveillé de son talent et l'emmena dans son royaume. Desprez commença à se faire connaître en Suède, par les décorations de l'opéra national de *Gustave-Wasa*. Peu après, il donna le plan d'un château que le roi avait le dessein de faire construire à Haga près de sa capitale. Les dessins qu'il fit, à cette occasion, promettaient un monument superbe d'architecture. Parmi les grands tableaux que fit Desprez, le plus beau est celui qui représente la *Bataille de Suensksund*. Desprez mourut sexagénaire à Stockholm, en 1804. Cet artiste avait une manière large et vigoureuse.

DESPREZ. *Voyez* Montpezat, Josselin et Boissy.

DESPREZ-VALMONT (........), comédien et auteur, né en 1757, mort à Lyon en 1812, a publié les ouvrages suivans : I. *Épître au peuple français*, in-8° (an VI, 1798). II. *L'Enfant de trente-six pères, roman sérieux, comique et moral*, par D*** A*** 1801, 3 vol. in-12. III. *Épître au Jokey de Fréron, suivi d'un conseil à ma tante*, 1803, in-8°. C'est une épître contre Geoffroy. IV. *Le Souper d'Henri IV*, ou *le Laboureur devenu Gentilhomme*, fait historique en un acte et en vers, représenté sur le théâtre de Monsieur, le 12 octobre 1789, imprimé en 1790, in-8° (en société avec Boutillier).

DESPREZ (Jean), musicien ordinaire de la musique du roi, en 1680, avait étudié la médecine et avait fait quelques progrès dans cette science. Ayant demandé et obtenu une audience de Louis XIV,

il dit à ce prince que depuis 12 ans qu'il avait l'honneur d'être de sa musique, il avait remarqué que tous ses confrères avaient encore plus besoin d'un médecin pour les traiter lorsqu'ils avaient bu, que d'un maître pour les faire chanter; et que si sa majesté voulait lui permettre de s'absenter quelque temps, il espérait pouvoir lui rendre des services plus considérables qu'en restant à sa chapelle, lorsqu'il aurait pris le bonnet de docteur. Louis XIV, trouvant sa demande plaisante, dit à ceux qui l'entouraient: Que dirait Molière, s'il vivait encore, de ce qu'un musicien demande à se faire médecin? Desprez ayant obtenu la permission du monarque, se livra si particulièrement à l'étude de la médecine, qu'il reçut en effet le bonnet de docteur, et fut assez bon médecin. Jean Desprez est mort à Paris vers l'année 1710.

DESPRUETS (Jean), docteur de Sorbonne, et abbé général de Prémontré, né vers 1525, succéda au cardinal de Ferrare, le 11 juin 1573, en qualité d'abbé-général de Prémontré. Il fit tous ses efforts pour ranimer le goût des études dans les monastères et y rétablir la discipline. L'abbé Despruets assista au concile de Reims, convoqué par l'archevêque Louis de Guise, et visita ses abbayes de Lorraine et d'Allemagne. Après avoir gouverné son ordre pendant 23 ans, il mourut à Prémontré le 15 mai 1596, laissant *des écrits de controverse*, Paris, 1672: un *Recueil de Sermons et de Discours;* un *Traité des Sacremens;* de *brefs Commentaires sur la Bible; Anti-Calvinus, seu Calvinianæ pravitatis refutatio.*

DESPUNA-THÉODORA. *Voy.* Théodora.

DESREY ou DESREZ (Pierre), compilateur et traducteur, né à Troyes dans le 15ᵉ siècle, florissait sous les règnes de Charles VIII, et de Louis XII. Il vivait encore en 1514. Il a laissé des traductions, des compilations peu estimées aujourd'hui. De tous ses ouvrages nous ne citerons que celui-ci: *Les Chroniques de France, d'Angleterre et de Bourgogne,* d'Enguerrand de Monstrelet, augmentées jusqu'en 1498, Paris, Vérard, sans date, 3 vol. in-folio.

DESROBERT (Le Père), jésuite français, natif de Champagne, se consacra aux missions de la Chine, où il arriva vers 1730. Il prêcha la foi dans la province de Hou-Kouang, l'une des missions les plus pénibles de la Chine, où il passa le reste de ses jours. On ignore la date de sa mort. On trouve une lettre de ce missionnaire dans le tome 26 du recueil des *Lettres édifiantes.*

DESROCHERS (Étienne-Jehandier), graveur du roi, né à Lyon, s'était établi à Paris, où il mourut en 1741, dans un âge fort avancé. Il a gravé *quelques sujets de la Fable*, surtout d'après Le Corrége. Mais son plus grand ouvrage est une suite de plus de *sept cents Portraits de personnes distinguées par leur naissance, dans la guerre, dans le ministère, dans la magistrature, dans les sciences et dans les arts,* avec des vers au bas, la plupart faits par Gacon. Ses ouvrages sont en général durs et froids, et annoncent peu de goût pour les arts. L'empereur Charles VI gratifia Desrochers d'une belle médaille d'or, pour avoir gravé son portrait.

DES ROCHES (Madeleine Neveu, dame), née à Poitiers, vers 1530, a joui d'une grande réputation d'esprit et de beauté. Devenue veuve après 15 ans de mariage, elle ne s'occupa que de l'éducation de sa fille qui la surpassa en esprit, et devint son amie la plus tendre. Celle-ci, recherchée par un grand nombre de beaux esprits, refusa constamment de se marier, par tendresse pour sa mère. Elles desiraient de ne pas se survivre; elles furent emportées le même jour par la peste qui désolait la ville de Poitiers en 1587. Elle avait épousé André Fradonnet, seigneur des Roches; sa fille se nommait Catherine des Roches. Elles composaient des ouvrages en prose et en vers, dont la dernière édition est celle de Rouen, 1604, in-12; elles avaient toutes deux une grande connaissance des langues et des sciences. Ces dames tenaient un bureau d'esprit, et réunissaient tout ce que la France avait alors de savans et d'hommes spirituels. C'étaient Pasquier, Harlay, Rapin, Scaliger, Scevole de Ste.-Marthe, etc. En 1579, pendant la tenue des grands jours à Poitiers, Pasquier ayant un jour aperçu une puce sur le sein de Mlle des Roches, dit que *cette puce mériterait bien d'être enchâssée dans leurs papiers:* chacun d'applaudir à cette idée et d'y travailler avec ardeur. On a recueilli sous le titre de *la puce de Mlle des Roches*, Paris, 1582, in-4°, rare, les pièces qui ont été la suite de cette aventure. Les meilleures sont, dit-on, celles de Mlle des Roches elle-même. *Voy.* Pasquier.

DESROCHES (Marie-Jeanne Congourd, femme), née à St.-Malo, en 1776, et morte en 1811, s'est fait une certaine réputation par son talent pour la poésie; elle est auteur de plusieurs Idylles charmantes, parmi lesquelles on distingue: I. *La jeune Mère.* II. *Les Pêcheurs.* III. *La Rose*, etc. On a encore de cette dame un grand nombre de *pièces de vers* insérées dans *les quatre Saisons du Parnasse*, l'*Almanach des Muses*, le *Journal des Dames*, etc.

DESROCHES (Pierre-Vincent), né à Paris en 1686, suivit la carrière de la diplomatie, et fut secrétaire de M. d'Andrezel, ambassadeur de Constantinople, et ensuite de M. de la Villeneuve, ambassadeur près de la même Cour. Il montra beaucoup d'habileté dans les affaires qui lui furent confiées. Il mourut à Bujuckdéré, le 27 septembre 1734 à 48 ans. Il connaissait l'histoire, les mœurs et la littérature des peuples orientaux, et fournit à Voltaire des notes pour son *Essai sur l'esprit des nations*. Le P. Lequien lui fut aussi redevable de renseignemens précieux pour son *Oriens christianus*. Desroches cultivait aussi la poésie française, et réussissait assez bien dans le genre marotique. On a aussi de lui une *Relation des Conférences tenues pour la paix entre les Turcs et les Persans*, dans le Mercure de 1732, août et septembre.

DESROCHES (Jean), membre de l'Académie des sciences de Bruxelles, mort le 20 mai 1787, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire* flamand et français, qui sont assez estimés. On a aussi de lui: I. *Mémoire sur la question: Quels étaient les endroits des Pays-Bas qui pouvaient passer pour villes avant le 7°*

siècle, Bruxelles, 1770, in-4°. II. *Mémoire sur la question : Quelles ont été depuis le commencement du 7e siècle jusqu'au 9e exclusivement, les limites des différentes contrées, cantons*, etc., *de la principauté de Liége et des Pays-Bas*, Bruxelles, 1771, in-4°. III. *Idem*, sur cette question : *Quel a été l'état civil et ecclésiastique des 17 provinces des Pays-Bas et de la principauté de Liége pendant les 5e et 6e siècles*, Bruxelles, 1772. Ces Mémoires qui ont été couronnés par l'Académie de Bruxelles, sont savans et pleins de recherches précieuses pour l'histoire des Pays-Bas. Il avait commencé une *Histoire ancienne des Pays-Bas autrichiens*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eut paru. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le recueil de ceux de l'Académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique.

DESROCHES. *Voyez* Desroches.

DESRUES (Antoine-François), épicier de Paris, fameux par ses crimes qu'il masquait sous le voile de la religion. Il était né à Chartres, avait fait trois banqueroutes, lorsqu'il s'avisa d'acheter de M. de La Mothe la terre de Buisson-Souef, près de Villeneuve-le-Roi-lès-Sens, par un acte sous seing-privé, pour 130,000 liv. Ce marché se fit en décembre 1775, et il devait compter la somme en juillet 1776. Loin d'être en état de remplir ses engagemens, il fut obligé de chercher un asile avec sa femme et ses enfans chez celui même qui lui avait vendu sa terre. Il y fut reçu et traité en ami jusqu'au mois de novembre, qu'il partit pour Paris, sous prétexte d'aller recueillir une succession qui lui donnerait le moyen de compter la somme stipulée. M. de La Mothe, séduit par les promesses de Desrues, par son air de candeur, par son ton pieux et mielleux, envoya, le mois suivant à Paris, son fils et sa femme chargée d'une procuration. Desrues, leur prodiguant les signes de la reconnaissance et de l'amitié, les engagea à loger chez lui : bientôt il se défit, par le poison, de la mère et du fils. Le crime de ce scélérat hypocrite fut découvert ; il fut rompu vif, et son corps jeté au feu le 6 mai 1777. Il n'avait que 32 ans. Constant à nier son crime, il souffrit la mort avec une espèce de grandeur d'âme. En allant au supplice, il avait le calme de l'innocence, et se comparait à Calas. Lorsqu'on lui présenta le crucifix, il s'écria : *O homme ! je vais donc souffrir comme toi.* Composé dans ses manières, imposant par ses dehors, assidu aux églises, ne lisant que des livres de dévotion, n'ayant dans la bouche que des paroles de piété, calme devant ses juges, paraissant tranquille dans la prison, ce monstre laissa l'idée complète de l'hypocrisie la plus atroce et la plus artificieuse. Sa femme fut condamnée en 1779 à être fouettée, marquée, et renfermée pour le reste de ses jours. Baculard d'Arnaud et le libraire Cailleau ont publié en 1777 *la vie de Desrues* et celles des scélérats les plus fameux dans l'histoire de la Grève. Les détails de son procès se trouvent dans tous les recueils de causes célèbres.

D'ESSÉ. *Voy.* Montalembert.

DESSELIUS. *Voy.* André (Valère).

DESSENIUS ou DESSEN DE

CRONENBOURG (Bernard), médecin, né à Amsterdam en 1510, enseigna publiquement son art à Groningue pendant huit à neuf ans. Il se fixa ensuite à Cologne, où il mourut en 1574. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *De compositione medicamentorum hodierno ævo apud pharmacopolas passim exstantium*, Francofurti, 1555, in-fol.; Lugduni, 1556, in-8°. II. *De peste commentarius verè aureus*, Coloniæ, 1564, in-4°. III. *Defensio medicinæ veteris et rationalis*, Cologne, 1579, in-4°. Il fut un des collaborateurs du *Dispensatorium pharmaceuticum Coloniense.*

D'ESTAING. *Voy.* Estaing.

DESTEMS (Jean), personnage célèbre dans les chroniques et histoires du 13° siècle, où on dit que cet homme, encore vivant alors, était âgé de 400 ans. Il avait, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, mort en 814. Le marquis de Paulmy dit qu'il possède une chronique très-ancienne, à la tête de laquelle se trouve une note qu'il attribue à Jean Destems ; elle contient l'histoire des 9°, 10°, 11° et 12° siècles. Cela ne prouve en rien que cet homme ait vécu aussi longtemps qu'on le rapporte.

DESTENDOUX. *Voy.* Cailhava.

DESTOUCHES (André-Cardinal), compositeur, né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le P. Tachard, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, sa vocation changea, et il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talens pour la musique ; il le quitta pour s'y livrer tout entier, et se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant que « ce n'était qu'en attendant ; et qu'il était le seul qui ne lui eût point fait regretter Lulli. » Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignorait la composition, lorsqu'il fit cette pièce charmante ; et il fut obligé d'avoir recours à des musiciens pour ses basses et pour écrire ses chants ; mais il avait pour le chant des talens supérieurs, et une forte passion pour son art. Son récitatif est excellent par l'union du chant et de l'expression. Depuis *Issé*, il apprit les règles ; mais elles refroidirent son génie ; et ses autres ouvrages, *Amadis de Grèce*, *Mathésie*, *Omphale*, *Télémaque*, *Sémiramis*, tragédies ; *le Carnaval et la Folie*, les *Élémens*, le *Stratagème de l'Amour*, ballets, n'égalèrent point *Issé*. Destouches fit encore la musique d'*Œnone* et de *Sémelé*, cantates. Il mourut surintendant de la musique du roi, et inspecteur général de l'Académie royale de musique. On admire dans ses ouvrages un chant gracieux et élégant ; mais on lui reproche de la monotonie et un goût maniéré.

DESTOUCHES (Philippe-Néricault), auteur comique distingué, et membre de l'Académie française, né à Tours en 1680, élevé au collége Mazarin à Paris, s'engagea dans une troupe de comédiens de province, pour éviter la persécution de sa famille qui voulait le faire entrer dans la robe. Il dirigeait la troupe de Soleure, quand il eut occasion de haranguer M. de Puysieux, ambassadeur auprès du corps helvétique,

et il le fit avec tant d'esprit, que ce seigneur, charmé de ses talens, se l'attacha et le forma aux négociations. Son génie pour le théâtre se développa en Suisse. Son *Curieux impertinent* y fut joué avec applaudissement, quoique cette pièce soit triste, froide, et que le sujet en soit invraisemblable. L'*Ingrat*, qu'il fit représenter ensuite, fit surtout honneur à son cœur. A cette pièce succéda celle de l'*Irrésolu*, d'abord froidement accueillie, et vue ensuite avec plaisir. Ces différens succès au théâtre et la réputation de diplomate instruit, valurent à Destouches l'amitié du régent, qui résolut d'employer un homme que sa probité et son intelligence recommandaient puissamment. Il l'envoya en Angleterre, en 1717, avec l'abbé Dubois, pour l'aider dans ses négociations; et lorsque ce dernier revint en France jouir d'une faveur scandaleuse, Destouches resta seul à Londres, et s'y maria. Il s'acquitta de son emploi d'une manière si distinguée, que le régent lui promit des preuves de satisfaction qui étonneraient la France; mais, ce prince étant mort, Destouches n'eut que le faible plaisir de se figurer la fortune qu'il aurait pu faire, s'il n'eût pas perdu son protecteur, ses espérances et son emploi. Pendant qu'il était résident, il eut une singulière négociation à traiter pour le cardinal Dubois. Ce ministre lui écrivit d'engager le roi George Ier à demander pour lui au régent l'archevêché de Cambrai. George, étonné d'une telle demande, la tourna d'abord en ridicule. «Comment voulez-vous, dit-il, à Destouches, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque catholique! le régent en rira, et sûrement n'en fera rien.» — «Pardonnez-moi, sire, répondit Destouches, il en rira, et fera ce que vous voudrez.» George écrivit, et Dubois fut archevêque de Cambrai. De retour en France, Destouches se retira dans sa terre de Fort-Oiseau, proche Melun, résolu d'oublier la fortune et ses caprices. Il y cultiva, jusqu'à la fin de ses jours, l'agriculture, les muses et la philosophie. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer pour l'envoyer à Pétersbourg. Le poète refusa cette ambassade. Il disait quelquefois qu'en taillant les arbres de sa campagne il y trouvait l'image assez fidèle des Russes, chez lesquels on avait voulu l'envoyer. Cette nation soumise et docile, gouvernée par ses Souverains, à peu près comme les plantes sauvages par un cultivateur habile, prouvait à Destouches tout ce que peuvent devenir les hommes par une semblable culture. «Mais, ajoutait-il, arbres pour arbres, j'aime encore mieux les miens», et il avait raison. Il mourut dans sa terre, le 4 juillet 1754, laissant une fille mariée à un colonel, et un fils mousquetaire. L'Académie française l'avait admis dans son sein en 1723, à la place de Campistron. C'est son fils qui a dirigé l'édition de ses *Œuvres*, faite au Louvre, en 4 vol. in-4°, par ordre de Louis XV: elles ont été depuis réimprimées en 10 vol. in-12. «On ne trouve pas dans les pièces de Destouches, dit Voltaire, la force et la gaîté de Regnard, encore moins les peintures naïves du cœur humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique qui fait le mérite de l'inimitable Molière; mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation

après eux. Il a du moins évité le genre de la comédie langoureuse, de cette espèce de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique, ni comique, monstre né de l'impuissance des auteurs et de la satiété du public, après les beaux jours du siècle de Louis XIV.» La Harpe a porté de Destouches un jugement bien différent et beaucoup plus sévère ; après avoir donné l'énumération des pièces les plus médiocres de cet auteur, comme *le Curieux impertinent*, *l'Ingrat*, *le Philosophe*, *l'Obstacle imprévu*, *l'Ambitieux*, *le Médisant*, *l'Enfant gâté*, *l'aimable vieillard*, *l'Amour usé*, *l'Homme singulier*, *la Force du naturel*, *le Jeune homme à l'épreuve*, *le Trésor caché*, *le Dépôt*, *le Mari confident*, *l'Archimenteur*, il ajoute, à ces titres: on est tenté de répondre comme Chicaneau :

Si j'en connais pas un, je veux être étranglé ;

Et ce qu'on peut faire de mieux, c'est de ne pas les connaître. Une insipide monotonie d'intrigues communes, froides ou forcées; des scènes de valets remplies de plaisanteries triviales, des rôles d'amoureux et d'amoureuses, débitant des fadeurs usées, de grossières imitations de Molière et de Regnard, qu'on peut appeler de maladroits plagiats, tel est le fonds de toutes ces pièces ; pas un caractère bien conçu, pas une situation comique ; la plupart des sujets mal choisis. Celle de ses comédies qui ont eu le plus de succès sont: I. *Le Médisant*, en cinq actes, en vers ; pièce un peu trop compliquée, et dénuée d'action, mais d'un vrai comique. II. *Le Triple Mariage*, en un acte et en prose ; espèce de petite farce qui plut beaucoup. Elle fut composée sur une aventure arrivée à Paris : Un vieillard a fait un mariage secret, qu'il rend public dans un repas où son fils et sa fille se trouvent. Tous les deux enhardis par la déclaration du père, avouent qu'ils ont imité son exemple: l'un montre son épouse, l'autre son mari ; la surprise fait place à la joie ; et, dans une seule noce, on est enchanté de rencontrer trois mariages. Saint-Aulaire avait donné, dans sa maison, le sujet de cette pièce, faite d'après ce qui lui était arrivé à lui-même et à ses enfans. III. *Le Philosophe marié*, en cinq actes et en vers. C'est l'histoire de l'auteur mise au théâtre. Il dessina le caractère de la femme capricieuse d'après celui de sa belle-sœur. Cette pièce est la meilleure de l'auteur, après le *Glorieux*, Elle fut jouée en 1727. On y trouve des détails agréables, un bon comique, une conduite sage et un dénoûment bien amené. IV. *Les Philosophes amoureux*, qui ne valent pas, à beaucoup près, le *Philosophe marié*. V. Le *Glorieux*, en cinq actes, en vers, aussi applaudi que le *Philosophe marié*. Cette pièce, le chef-d'œuvre de l'auteur, est ingénieuse, semée de traits naïfs et touchans, bien conduite et bien versifiée : on y rit et on y pleure avec un plaisir égal. Plus de précision dans le caractère du *Glorieux* en aurait fait une très-bonne comédie. Comme toutes les autres pièces de Destouches, elle manque de force comique : il y a suppléé par le pathétique de quelques situations. C'est le premier auteur dramatique qui ait introduit les larmes dans la comédie ; ce qui en a dénaturé le genre, et a produit ensuite les drames

Voyez Dufresne (Abraham-Alexis Quinault). On connaît les vers de Voltaire, écrivant à l'auteur du *Glorieux :*

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

VI. *Le Dissipateur*, en cinq actes et en vers ; pièce ingénieuse, bien écrite, mais peu théâtrale. Le dénoûment en est pathétique. L'avare de cette comédie révèle parfaitement le secret de ses jouissances. Elle fut refusée au théâtre du vivant de l'auteur, et n'a été jouée qu'après sa mort. VII. *L'Homme singulier*, en cinq actes, et en vers : elle est écrite d'un style noble, et semée de détails agréables ; elle fut reprise en 1821, sans succès, et abandonnée à la deuxième représentation. La singularité de *Sanspair* est peu comique, et consiste à faire tout autrement que les autres, ce qui fait dire à la soubrette : que pour être différent des autres hommes,

Il sera bon mari par singularité.

VIII. *La Force du naturel*, en cinq actes, et en vers, peu intéressante, quoique les caractères soient bien soutenus, l'intrigue bien développée et le style d'une élégance propre au brodequin. IX. *L'Irrésolu*, pièce d'abord assez froidement accueillie, mais qui obtint beaucoup plus de succès à la reprise. *L'Irrésolu*, après avoir constamment balancé entre deux femmes, fait enfin choix de Julie l'une d'elles, pour son épouse, et finit la pièce par un vers singulièrement heureux :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

X. La comédie du *Tambour nocturne* fut traduite par Destouches, de l'anglais d'Addison. Elle fut ensuite traduite en italien, en vers *sciolti*, et condamnée à être brûlée par la congrégation de l'inquisition le 19 août 1750. Le sujet de la pièce est un mari, depuis long-temps absent, qu'on croit mort, et qui vient, déguisé en sorcier, éprouver la fidélité de sa femme. Le rôle de celle-ci est faible, celui du mari a de la noblesse, sans aucuns traits bien saillans. Les deux meilleurs sont ceux de l'intendant Pincé, et de la vieille gouvernante Cateau. XI. Le *Mariage de Ragonde et Colin*, bagatelle charmante, faite pour Sceaux, et jouée depuis sur le théâtre de l'Opéra, sous le titre des *Amours de Ragonde*. « Si Destouches ne doit paraître sur la scène, dit d'Alembert, qu'à la suite de Molière et de Regnard, plus comiques, plus animés, plus originaux que lui, il a du moins la gloire d'avoir soutenu après eux l'honneur du théâtre comique. Il mérite même un éloge particulier, celui d'avoir mis dans ses pièces plus de mœurs, de décence, et de sentimens de vertu, que ces deux illustres peintres de nos vices et de nos travers. » Voici le parallèle que cet habile littérateur établit entre Destouches et Dufresny : Tous deux brillèrent à peu près dans le même temps sur la scène, et s'y distinguèrent par des qualités différentes et presque opposées ; Destouches, naturel et vrai, sans jamais être ignoble ou négligé, Dufresny, original et neuf, sans cesser d'être vrai et naturel ; l'un, s'attachant à des ridicules plus apparens, l'autre, saisissant des ridicules plus détournés : le pinceau de Destouches plus égal et plus sévère, la touche de Du-

fresny plus spirituelle et plus libre : le premier, dessinant avec plus de régularité la figure entière ; le second, donnant plus de trait et de jeu à la physionomie. Destouches, plus réfléchi dans les plans, plus intelligent dans l'ensemble, Dufresny, animant par des scènes piquantes sa marche irrégulière et décousue. L'auteur du *Glorieux*, sachant plaire à la multitude et aux connaisseurs ; son rival, ne faisant rire la multitude qu'après que les connaisseurs l'ont avertie ; tous deux enfin, occupant au théâtre une place qui leur est propre et personnelle ; Dufresny, par un mélange heureux de verve et de finesse, par un genre de gaîté qui n'est qu'à lui, et qu'il trouve néanmoins sans la chercher par un style qui réveille toujours sans qu'on ose le prendre pour modèle, et qu'on ne doit ni blâmer ni imiter. Destouches, par une sagesse de composition et de pinceau qui n'ôte rien à l'action et à la vie de ses personnages, par un sentiment d'honnêteté et de vertu qu'il sait répandre au milieu du comique même, par le talent de lier et d'opposer les scènes entre elles ; enfin, par l'art plus grand encore d'exciter à la fois le rire et les larmes, sans qu'on se repente d'avoir ri, ni qu'on s'étonne d'avoir pleuré ». Palissot reproche justement à cet auteur d'avoir mal saisi, dans quelques-unes de ses comédies, ce ton que l'orgueil des gens de cour appelait exclusivement le ton de la bonne compagnie. Ce défaut se fait remarquer quelquefois dans le *Glorieux*. On trouve rassemblées, en 1 vol. in-12, sous le titre de *Chefs-d'Œuvre de Destouches*, quatre pièces : le *Glorieux*, le *Philosophe marié*, le *Dissipateur*, et le *Curieux impertinent*. On eût pu préférer une autre pièce à cette dernière. Destouches a la versification douce et coulante de Térence ; mais il en a aussi la froideur, la monotonie, et ce qu'on appelle *penuria comica*. (*Voyez* DUFRESNY.) Les vices que ce poète a combattus dans ses comédies, sa conduite les décriait encore davantage. Il envoya de Londres 40,000 liv. d'épargnes à son père, chargé d'une nombreuse famille. Un philosophe qui avait refusé des postes brillans, et qui en avait perdu d'autres sans regret, était bien reçu, lorsqu'il mettait l'*Ambitieux* sur la scène.

DESTOURS (NICOLAS), capitaine du génie, chevalier de la légion d'honneur, né vers 1776, mort en 1816, a publié des cartes chronologiques et généalogiques fort estimées.

DESTRÉE ou DESTRÉES (l'abbé JACQUES), prieur de Neuf-Ville, ami et collaborateur de l'abbé Desfontaines, naquit à Reims au commencement du dernier siècle. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : I. *Observations sur les écrits modernes*, avec Desfontaines, Fréron, etc., Paris, 1735 et années suiv., 34 vol. in-12. II. *Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux*, avec les mêmes, Avignon, 1743-45, 11 vol. in-12. III. *Le Contrôleur du Parnasse par le Sage de l'Hydrophonie*, Berne, 1745, 3 vol. in-12. IV. *Extrait de l'histoire généalogique de la maison de Beaumont*, Paris, in-4°, imprimé à un très-petit nombre d'exemplaires, inséré presque en entier dans le *Moreri* de 1759. V. *Histoire du marquis de Saint-Aégrin*, Pa-

ris, 1752, in-12. VI. *Mémorial de chronologie généalogique et historique*, Paris, 1752-55, 4 vol. in-24. *L'Europe vivante et mourante* (Paris), Bruxelles, 1752 et 1760, 2 vol. in-24; c'est la continuation de l'ouvrage précédent. La devise de l'abbé Destrées était : *In tenuitate copia.* On ne connaît aucune particularité de la vie de cet écrivain.

DESTRÉES. *Voyez* ESTRÉES.

DESVAULX, (JACQUES-NICOLAS), baron d'Oinville, maréchal-de-camp, mort à Paris le 10 juillet 1817, âgé d'environ 76 ans, a publié les ouvrages suivans: I. *Discours prononcé à New-York à l'occasion du rétablissement de la maison de Bourbon*, trad. de l'anglais, Paris, 1814, in-8°. II. *Vie du général Monk, duc d'Albemarle*, Paris, 1815, in-8°. III. *Nouvelle conspiration contre les Jésuites dévoilée et brièvement expliquée, par Robert-Charles Dallas, écuyer*, trad. de l'anglais, Paris, 1817, in-8°.

DESVIGNOLES (ALPHONSE), savant chronologiste, fils d'un maréchal-de-camp, d'une ancienne famille, naquit au château d'Aubais en Languedoc, en 1649, dans le sein du calvinisme. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il étudia à Saumur, pour pouvoir exercer le ministère. Il fut d'abord ministre à Aubais, puis au Cailar, où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Réfugié d'abord à Genève, il alla ensuite dans le Brandebourg; il fut bien accueilli par l'électeur, et devint successivement ministre de Hall, de Schwedt et de Brandebourg. Son savoir profond le fit mettre sur la liste des membres de l'Académie des sciences de Berlin, lors de l'établissement de cette compagnie en 1701. Le célèbre Leibnitz, ami de Desvignoles, dont il était capable de sentir le mérite, engagea le roi de Prusse à le faire venir à Berlin. Il s'y rendit en 1703, et y demeura les quarante dernières années de sa vie, aussi estimé pour les talens de l'esprit, qu'aimé pour les qualités du cœur. Il fut élu directeur de l'Académie royale des sciences de Berlin en 1727, place qu'il remplit avec distinction. Desvignoles s'était annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'Histoire Sainte et des histoires étrangères qui la concernent, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 vol. in-4°; cette édition est la seule. Ce livre suppose une lecture prodigieuse, un travail incroyable et les plus profondes recherches. (On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des *Tablettes* de l'abbé Lenglet du Fresnoy.) On a encore de Desvignoles un grand nombre d'*Ecrits* et de *Dissertations* dans la *Bibliothèque germanique*; dans les *Mémoires* de la société royale de Berlin; dans l'*Histoire critique de la République des lettres* par Masson, etc. On estime surtout son *Epistola chronologica adversus Harduinum*, sa *Dissertatio chronologica de periodicâ revolutione cometæ annorum*, 1668, 1702, et ses *Conjectures* sur la quatrième Églogue de Virgile, intitulée : *Pollion*. Cet illustre savant mourut à Berlin le 24 juillet 1744. Quoiqu'il n'eût que des revenus modiques, il trouva dans une sage économie le moyen de secourir les indigens.

La frugalité était son trésor. Le précieux don de la tranquillité d'esprit contribua sans doute à prolonger ses jours.

DES YVETAUX (NICOLAS VAUQUELIN, seigneur), poète français, plus connu par sa vie épicurienne que par ses vers, né à Fresnaye, château près de Falaise, d'abord lieutenant de Caen, charge dans laquelle il avait succédé à son père (*voyez* FRESNAYE), fut nommé précepteur du duc de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, et ensuite de Louis XIII, encore dauphin. Sa vie licencieuse le fit renvoyer de la cour avec des bénéfices, dont il se défit, sur les reproches que le cardinal de Richelieu lui fit de la corruption de ses mœurs. Soulagé du poids d'un état dont il n'avait ni le goût ni les vertus, il se retira dans une belle maison du faubourg Saint-Germain, où il vécut en épicurien. Comme il s'imaginait que la vie champêtre était la plus heureuse de toutes, il s'habillait en berger; et se promenant la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille sur la tête, il conduisait paisiblement, le long des allées de son jardin, ses troupeaux imaginaires, leur disait des chansons et les gardait du loup. Il était accompagné de sa maîtresse, nommée Dupuis; cette femme jouait de la harpe; des rossignols dressés à ce manége sortaient de leur volière, et venaient se percher sur l'instrument. Ce poète voluptueux raffina tous les jours sur les plaisirs. Ce goût ne le quitta pas même au moment de la mort; car, en 1649, à l'âge de 90 ans, étant dans une maison de campagne près de Germigny, château des évêques de Meaux, et sur le point d'expirer, il se fit, dit-on, jouer une sarabande, afin que son ame passât plus doucement de ce monde à l'autre, *allegramente*. Il nous a décrit ses goûts et ses principes dans un sonnet fameux qui commence par ces vers :

Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
Rechercher en tout temps l'honnête volupté,
Contenter ses desirs, ...

On a de lui : I. *Institution d'un prince*, en vers; ouvrage écrit avec jugement et avec énergie, et plein des plus belles leçons de la morale païenne et chrétienne, quoique composé par un épicurien: il l'avait fait pour le duc de Vendôme son élève. On a dit que ce poète avait dégoûté Mézerai de la poésie, où il réussissait mal; ainsi en nous délivrant d'un mauvais poète, il nous a donné un meilleur historien. II. Des *Stances*, des *Sonnets* et d'*autres Poésies*, dans les *Délices de la poésie française*, 1620, in-8°, qui ne sont pas toujours celles des gens de goût.

DETHARDING (GEORGE), médecin, natif de Stettin, pratiqua son art à Stralsund l'espace de dix ans. En 1680, il fut appelé à la cour de Gustrow pour y remplir la charge de premier médecin du duc de Meckelbourg. On ignore l'époque de sa mort. Ce médecin a publié quelques ouvrages en allemand sur la *Police des trois corps de la médecine*, et des *Observations* insérées dans les Mémoires de l'Académie impériale des curieux de la nature. On lui attribue aussi un écrit intitulé : *Nomenclator chirurgicus*, qui parut à Gustrow en 1696, in-8°.

DETHARDING (GEORGE), né à Stralsund en 1671, fils du précédent, enseigna la médecine à Rostock et à Copenhague, et

mourut vers le milieu du 18e siècle, dans un âge assez avancé. Il a fait imprimer une foule d'*Opuscules* qui sont marqués au coin de la doctrine de Stahl; voici les titres des principaux: I. *De necessitate medicinæ ex naturâ termini vitæ*, Rostochii, 1719, in-4°. II. *De variolarum inoculatione*, ibid., 1723, in-4°. III. *Fundamenta semiologiæ medicinæ*, Hafniæ, 1740, in-4°. IV. *Elementa diætæ, sive regulæ medico-physicæ clinicæ*, Copenhague, 1735, in-8°. V. *De medendi methodis in medicinâ et chirurgiâ suspectis*, ibid. 1737, in-4°. VI. *Fundamenta methodi medendi*, ibid., 1743, in-8°. VII. *De glandulâ inguinali*, ibid., 1746, in-4°, etc.

DETOURNES, en latin *Tormesius*, nom d'une famille qui a fourni plusieurs imprimeurs et libraires estimés. Le premier qui se soit fait remarquer, est Jean Detournes, né à Lyon en 1054. Il travailla d'abord chez Sébaste Gryphe, puis il s'établit vers l'an 1540. Il imprima beaucoup de livres sous le nom et pour le compte de Gryphe. Il donna sous son nom, dès 1544, plusieurs éditions très-correctes et bien exécutées, parmi lesquelles on cite surtout le *Pétrarque*, en italien, 1545, in-16, et le *Dante*, en 1547, même format. Il mourut de la peste en 1564. Le quartier de Lyon où était son imprimerie, porte son nom.—Jean Detournes, son fils et successeur, exerça son art avec beaucoup de distinction, à Lyon, jusqu'en 1585, qu'il fut obligé de s'expatrier pour cause de religion. Il alla s'établir à Genève, et y mourut en 1615, âgé de 76 ans. Ses descendans restèrent à Genève jusqu'en 1726, exerçant toujours la profession d'imprimeurs et de libraires; mais à cette époque, Jean-Jacques et Jacques Detournes, achetèrent le fonds d'Anisson et Posuel, célèbres libraires de Lyon, et obtinrent, quoique protestans, la permission de s'y établir, en conservant leur maison de Genève. Ils acquirent ainsi une fortune considérable, leurs fils vendirent leurs fonds de commerce en 1780, et abandonnèrent entièrement leur profession.

DÉTRÉ (le P.), jésuite français, né en 1668, alla en 1706 prêcher la foi dans l'Amérique espagnole. Il y fut nommé en 1713 supérieur-général et visiteur de toutes les missions du Maragnon. Il traduisit le catéchisme en dix-huit langues des diverses peuplades soumises à sa juridiction. Ayant été nommé en 1727, recteur du collége de Cuença, il mourut dans un âge très-avancé, plusieurs années après. On trouve dans le tom. XXVIII des *Lettres édifiantes*, une *Relation* intéressante sur les peuples sauvages du Maragnon, écrite par le P. Détré.

DETRIANUS. *Voy.* DEMETRIANUS.

DETROY (FRANÇOIS), peintre français, né en 1643, à Toulouse, où son père, Nicolas Detroy, était peintre de l'hôtel-de-ville, fit de grands progrès dans son art, et vint se perfectionner à Paris. L'Académie royale de cette ville l'admit dans son sein en qualité de peintre d'histoire. Le sujet de son tableau de réception est *Mercure coupant la tête d'Argus*. Ce peintre réussissait surtout dans le portrait historique. Avant la révolution, on voyait des tableaux de lui à l'hô-

tel-de-ville et à l'église de Sainte-Geneviève. Il mourut à Paris en 1730, âgé de 85 ans.

DETROY (Jean-François), fils et élève du précédent, naquit à Paris en 1680, et acheva de se perfectionner en Italie, en étudiant les grands modèles. De retour en France, il acquit une réputation brillante, fut nommé directeur de l'Académie de Rome, et décoré de l'ordre de Saint-Michel. Son *Histoire d'Esther, et sa Conquête de la toison d'or*, ont été exécutées en tapisseries aux Gobelins. Il mourut à Rome, en 1752. Cet artiste fut moins un vrai peintre d'histoire, qu'un brillant décorateur.

DEU DE PERTHES (Louis-Joseph), né à Châtcau-sur-Marne, le 8 mars 1738, mort à Rouen, le 10 février 1818, a laissé : I. Des *Mémoires* dans les recueils des Académies d'Abbeville, Amiens, Boulogne, Anvers et Rouen. II. Plusieurs articles sur les pelleteries dans l'*Encyclopédie*. III. *Dictionnaire des productions de la nature et de l'art*, 1809, 3 vol. in-8° (avec Magnien); toute la partie scientifique est de Deu. Il a eu part à quelques autres ouvrages.

DEURHOFF (Guillaume), né à Amsterdam en 1650, où il exerça l'état de coffretier, amalgama la philosophie de Descartes et de Spinosa, avec le système théologique reçu dans sa patrie, et, depuis 1684 jusqu'à 1702, publia divers *Traités* en langue hollandaise, qui furent un grand sujet de scandale pour les orthodoxes. Il représentait la nature divine sous l'idée d'une certaine *force* ou *énergie* répandue dans tout l'univers, et qui agit sur toutes les parties de cette grande machine. Le corps entier de sa *Théologie* parut en deux forts vol. in-4°, en 1715. Van Till, Halma, Van den Honert et beaucoup d'autres attaquèrent sa doctrine. Il se défendit vaillamment contre tous, spécialement contre Van den Honert. Il a encore publié un *Commentaire sur la deuxième Épître catholique de Saint Pierre*, et un autre *sur le livre de Job*. On fit intervenir l'autorité civile pour la prohibition du dernier. Au reste, quelque entachés d'hérésie que puissent être ses ouvrages, ses adversaires mêmes reconnaissent qu'il y respire une sincère piété. Il est mort en 1717, année où il avait mis au jour le premier volume de sa *Métaphysique*.

DEUSDEDIT, pape. *Voyez* Dieudonné.

DEUSING (Antoine), né le 15 octobre 1612, à Meurs en Westphalie, professeur de médecine à Groningue, mort dans cette ville en 1666, à 54 ans, est auteur : I. D'un *Traité sur le mouvement du cœur et du sang*, 1655, in-12. II. *De vero systemate mundi*, Amsterdam, 1643, in-4°. Ce système diffère de ceux de Ptolomée et Copernic. III. *De mundi opificio*, 1647, in-4°. IV. *Exercices anatomiques*, 1651, in-4°. V. *Recueil de dissertations* en latin, Groningue, 1660. Elles ont pour objet des sujets de l'Ecriture Sainte qui ont rapport à l'histoire naturelle, et sont au nombre de quinze. VI. *Économie du corps animal*, en latin, 1661, 5 vol. in-12. VII. *Synopsis medicinæ universalis*, Groningue, 1649, in-12, etc. Il avait traduit en latin les *Institutions de médecine* d'Avicenne. Manget, auteur de la *Bibliothèque des écrivains mé-*

decins, a donné le Catalogue des ouvrages de Deusing, dont ce bibliographe paraît faire grand cas. Ce médecin était très-savant, et possédait les langues arabe, turque et persane.

DEUSING (Herman), théologien, fils du précédent, né à Groningue, le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, a publié : I. *Histoire allégorique de l'ancien et du nouveau Testament*, en latin, Groningue, 1690, in-4°; 1701, in-4°, en latin. II. *Explication mystique du décalogue*, en latin, Leuwarde, 1700, in-4°. Il embrassa dans cet ouvrage plusieurs idées de Cocceïus. III. *Moses evangelizans*, Utrecht, 1716, in-4°, et plusieurs autres ouvrages infectés de la même doctrine.

DEUTERIE, maîtresse de Théodebert, roi de Metz. Ce prince, faisant la guerre dans le Languedoc, fut épris de ses charmes, et l'emmena avec lui l'an 535. Deuterie, alors mariée, avait une fille d'une beauté ravissante. La mère craignant qu'elle ne lui enlevât le cœur de son amant, résolut de s'en défaire. Elles étaient l'une et l'autre à Verdun. Un jour la fille alla se promener, montée sur un char, traîné par deux taureaux. Le conducteur, gagné, dit-on, par Deuterie, passant sur le pont de cette ville, piqua si vivement les deux animaux, qu'ils se précipitèrent dans la rivière, et entraînèrent avec eux le char. Ce crime ne resta pas impuni. Théodebert, touché des remontrances des seigneurs de sa cour, et des murmures qu'excitait le commerce qu'il entretenait depuis sept ans avec Deuterie, la renvoya enfin pour toujours, après en avoir eu Thibault qui lui succéda.

DEUTSCH (Nicolas-Emmanuel), peintre et graveur, né à Berne en 1484, mort dans la même ville en 1530, a laissé des tableaux qu'il est très-difficile de reconnaître; car ils sont confondus avec ceux des autres peintres allemands de la même époque. Ses gravures sont aussi fort rares, mais elles sont plus recherchées que ses tableaux. Son ouvrage le plus remarquable en ce genre est une suite de six estampes représentant les *Vierges sages et les Vierges folles*. Cet artiste eut quatre fils, qui furent peintres et graveurs comme lui; le plus renommé des quatre est Jean-Rodolphe-Emmanuel, élève de Maximin, peintre de Bâle.

DEUTSCHMANN (Jean), controversiste protestant, fameux dans le 17e siècle par les disputes dans lesquelles il s'engageait continuellement; né en 1626; il mourut le 12 août 1706, à Vittemberg, où il professait la théologie. Il était tourmenté de la pierre, et il prétendait que ses douleurs cessaient tout à coup, dès qu'il s'échauffait dans une dispute théologique. Il composa un grand nombre d'ouvrages de controverse, dont la liste se trouve dans la *Biographie* de Jocher.

DEUX-PONTS (Louis, comte palatin de), surnommé le *Noir*, second fils d'Étienne, comte palatin du Rhin, commença à jouir de la possession du pays de Deux-Ponts vers 1459. Il prit part aux différends qui s'élevèrent entre Thierry d'Issenbourg et Adolphe de Nassau, au sujet de l'archevêché de Mayence, et servit la cause de ce dernier. Il mourut en 1489. Alexandre, son second fils, lui succéda; son fils aîné, Gaspard, s'étant fait mutiler par dévotion, fut enfermé comme imbécile.

DEUX-PONTS (Louis), fils d'Alexandre, introduisit le protestantisme dans ses états. Il mourut en 1532.—Son fils Wolfgang, hérita de ses états et de son attachement à la religion protestante. Il vint en France avec une armée pour secourir les protestans de ce royaume, et mourut pendant cette expédition. Il laissa plusieurs fils de sa femme, Anne de Hesse.

DEUX-PONTS (Jean, comte palatin de), dit le *Vieux*, fils du précédent, forma une nouvelle branche de Deux-Ponts. Ce prince quitta la religion luthérienne pour embrasser le calvinisme, et mourut en 1304. Il aimait l'étude, et surtout celle de la géographie. Ses trois fils firent trois branches distinctes, celle de Deux-Ponts-Deux-Ponts, celle de Deux-Ponts-Landsberg, et celle de Deux-Ponts-Klebourg.

DEUX-PONTS-DEUX-PONTS (Jean, comte palatin de), surnommé le *Jeune*, fils aîné du précédent, hérita du pays de Deux-Ponts. Il manifesta d'abord beaucoup de zèle pour la religion réformée, puis il adopta avec une égale chaleur le luthéranisme. Ayant pris partl dans la ligue de Leipsick, il fut dépouillé de ses états, et mournt misérablement. Son fils fut rétabli dans ses droits en 1648 par la paix de Westphalie, et mourut en 1661, ne laissant que des filles; c'est pourquoi les états passèrent à la seconde branche.

DEUX-PONTS-LANDSBERG (Frédéric-Casimir, comte palatin de), second fils de Jean-le-Vieux de Deux-Ponts, se réfugia, pendant la guerre de trente ans, dans la seigneurie de Bourgogne, que lui avait donnée en mariage Amélie, fille de Guillaume d'Orange. Il mourut en 1645.—Son fils, Frédéric-Louis, lui succéda, et hérita en 1661 des états de Frédéric de Deux-Ponts-Deux-Ponts, qui n'avait pas laissé d'enfans mâles. Il se démit du gouvernement en faveur de son fils Guillaume-Louis; mais ce jeune prince étant mort peu après, il reprit les rênes du gouvernement, et étant mort sans enfans, en 1681, ses états passèrent à la branche de Klebourg.

DEUX-PONTS-KLEBOURG (Jean-Casimir), épousa Catherine, fille de Charles IX, roi de Suède, et de Marie, de la maison palatine électorale. Quand Gustave-Adolphe entreprit la guerre d'Allemagne, il laissa Jean-Casimir, son beau-frère, à la tête de l'administration des finances du royaume. Gustave-Adolphe étant mort, le duc de Deux-Ponts fut éloigné des affaires de Suède. Il mourut en 1652. La reine Christine assura à son fils aîné, Charles-Gustave, la succession au trône de Suède. Charles X, Charles XI et Charles XII, rois de Suède, sortaient de la maison de Deux-Ponts.

DEUX-PONTS-KLEBOURG (Adolphe-Jean, comte palatin de), second fils du précédent, né à Stegeborg, en Suède, en 1629, fut successivement gouverneur-général de la Westrogothie et du Wermeland, et généralissime des armées suédoises sous Charles X, son frère. Celui-ci étant mort, Adolphe-Jean, d'après son testament, devait être tuteur de Charles XI; mais les États ne reconnurent point cette disposition. Adolphe-Jean mourut en 1689, laissant plusieurs enfans.

Gustave-Samuel, son second fils, se fit catholique, et s'attira par cette démarche l'animadversion de Charles XII. Il hérita du duché de Deux-Ponts, et, étant mort sans laisser d'héritiers, ses états passèrent au duc de Birkenfeld par accommodement.

DEUX-PONTS (Frédéric, comte palatin, duc de), issu de la branche de Birkenfeld, embrassa la religion catholique en 1746, passa au service de l'Autriche, et devint feld-maréchal de l'Empereur et de l'Empire. Il donna des preuves d'habileté dans la campagne de 1758, où il commandait en chef l'armée impériale. Il mourut le 15 août 1767.

DEUX-PONTS (Charles-Auguste-Christian, comte palatin, duc de), frère du précédent, né en 1746, succéda au duché de Deux-Ponts. Lorsque Charles-Théodore, électeur palatin, hérita des états de la maison de Bavière, Charles-Auguste-Christian, qui pouvait être regardé comme son héritier présomptif, s'opposa à la convention conclue entre Charles-Théodore et l'Autriche, le 3 janvier 1778. Il mourut en 1795, sans laisser d'enfans. Ses droits passèrent à Maximilien-Joseph qui succéda à Charles-Théodore en 1799, et reçut le titre de roi de Bavière en 1805.

DEVAINES (Jean), né dans la première moitié du 18e siècle, mort à Paris le 16 mars 1803, avait été premier commis des finances sous le ministère de Turgot. Il fut successivement administrateur des domaines, et receveur-général des finances jusqu'à la révolution. En 1793, il fut membre du bureau de commerce près du comité de salut public, où il se distingua par l'esprit d'analyse; puis on le nomma commissaire de la trésorerie; Bonaparte, instruit des connaissances qu'il possédait en administration, l'appela au conseil d'état, et il venait d'être nommé membre de l'Institut quelque temps avant sa mort. Il avait été nommé en 1803 membre de la deuxième classe de l'Institut, et y fut remplacé par de Parny. A cette époque Ximènez, poète très-âgé, sollicita les suffrages de l'Académie par ces vers qu'il leur adressa lors des visites d'usage :

> Je suis accablé par les ans,
> La vieillesse a glacé ma veine,
> Mais faut-il donc tant de talens
> Pour remplacer monsieur Devaine ?

En effet, Devaines n'avait aucun titre littéraire à opposer à ses envieux. Ses écrits se bornent à quelques opuscules insérés dans les *Mélanges* de Suard et dans la *Correspondance littéraire* de La Harpe.

DEVARIS (Matthieu), ou DEVARIUS, né à Corfou d'une famille qui suivait le rit latin, fut élevé à Rome par Jean Lascaris, et entra ensuite chez le cardinal Ridolfo, qui le fit son bibliothécaire. Devaris composa alors son *Index des commentaires d'Eustathe*, ouvrage savant et laborieux, pour lequel il reçut du pape Paul III une pension et la place de correcteur des manuscrits grecs de la bibliothèque Vaticane. Devaris présida ensuite à l'éducation de Marc-Antoine Colonna, qui fut depuis cardinal. Il mourut à Rome âgé d'environ 70 ans, vers 1560. Son meilleur ouvrage est un *Traité des particules de la langue grecque*, publié après sa mort par son neveu Pierre Devaris, Rome, 1588, in-4°. Il y en a eu plusieurs autres éditions, dont la

meilleure est celle de Leipsick, 1775, in-8°.

DEVAUX (Jean), chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages, écrits purement en français, et assez élégamment en latin : I. *Le Médecin de soi-même*, ou *l'Art de conserver la santé par l'instinct*, Leyde, 1682, in-12. Cet ouvrage est devenu rare ; lorsqu'il parut, il fâcha les médecins contre l'auteur, qui ne continua pas la matière ainsi qu'il l'avait promis, et qu'il devait exécuter dans un second volume. Il est rempli d'une excellente philosophie médicale, et mérite d'être consulté. II. *L'Art de faire les rapports en chirurgie*, 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. III. *Factum sur les accouchemens*, Paris, 1695. IV. *Découverte sans découverte*, Paris, 1684, in-12 ; cet écrit fut lancé contre un charlatan nommé *Blégny*, qui avait publié un livre intitulé : *Découverte du véritable remède anglais pour la guérison des fièvres*; Devaux mit au grand jour la fourberie du charlatan, dont l'ouvrage fut voué à l'oubli qu'il méritait. V. Plusieurs *Traductions* du Traité de la *Maladie vénérienne* de Maritan, Paris, 1711, 2 vol. in-12 ; de l'*Abrégé anatomique* de Heister, Paris, 1724, in-12 ; des *Aphorismes* d'Hippocrate, Paris, 1726, 2 vol. in-12 ; de la *Médecine* de Jean Allen, Paris, 1728, 3 vol. in-12. VI. Une Edition *de l'Anatomie* de Dionis, 1728, in-8°, et plusieurs autres éditions d'ouvrages estimés. VII. *Index funereus chirurgicorum Parisiensium, ab anno 1315, ad annum* 1714, même année, à Trévoux, in-12. Cet ouvrage, qui a fait le plus d'honneur à son auteur, contient des recherches curieuses sur l'origine et l'établissement du collége de chirurgie. Devaux ne manquait ni d'esprit, ni de connaissances ; mais il embrassa trop d'objets, et ne connut pas ses forces en traitant certaines matières.

DEVAUX (Gabriel-Pierre-François Moisson), né à Caen le 6 mai 1742, d'une famille distinguée dans la robe, fut envoyé dès l'âge le plus tendre à Paris, où il fit de rapides progrès dans l'étude des langues. Destiné à l'état militaire, il obtint à 16 ans une lieutenance dans le régiment de cavalerie Dauphin étranger, et fit en Allemagne les campagnes de 1758 à 1761. Ayant quitté le service à la paix, il se livra particulièrement à la botanique, et fit une étude approfondie du règne végétal. Au moment où Linné succédait à Tournefort, la méthode de Jussieu n'était pas encore publiée. Plus occupé des propriétés que de la nomenclature sèche et arbitraire des végétaux, il observait avec soin ceux qui servent à la subsistance de l'homme, ceux qui contribuent à sa guérison, ceux enfin qui sont en usage dans les arts. On lui est redevable de plusieurs jardins botaniques. Il acclimata le sassafras d'Amérique, dont la racine offre un des médicamens les plus salutaires. Il essaya le premier en France, avec La Galissonnière, d'élever le magnolia en pleine terre, et y réussit, au grand étonnement de plusieurs cultivateurs timides. Appelé au Corps

législatif, il sollicita vivement la reprise des travaux du port de Caen, et la continuation du canal de l'Orne. Après avoir occupé successivement plusieurs places administratives, il redevint simple citoyen; ce qui le mit à même de cultiver ses goûts chéris. Membre de la société d'agriculture de Caen, il y prononça un *Discours* sur la nécessité de faire des plantations et de former des pépinières dans le département du Calvados, discours qui prouva ses vastes connaissances en botanique. Parmi beaucoup d'ouvrages en tous genres sortis de sa plume, il existe un mémoire fort intéressant sur les *fucus*; l'abbé Rozier desirait qu'il le publiât; mais sa modestie s'y refusa constamment, jamais il ne voulut livrer à l'impression aucun de ses écrits. Moisson-Devaux est mort le 8 septembre 1802. Il avait invité la veille ses amis à venir voir ses magnolia qui étaient en pleine fleur. On doit à son goût pour les arts la conservation de divers objets qu'il sauva des fureurs du vandalisme, entre autres de la fameuse tapisserie dite la *Toilette du duc Guillaume*, qui représente la descente de ce prince en Angleterre.

DEVELLE (Claude-Jules), né à Autun en 1692, fit profession chez les théatins en 1725, et mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui: I. *Traité de la simplicité de la foi*, 1733, in-12. II. *Nouveau Traité sur l'autorité de l'Eglise*, 1736, 1749, in-12. III. *Lettre à M. l'abbé de B*** sur l'immortalité de l'ame*, 1730, in-12.

DEVENTER (Jean van), supérieur de l'ordre des minimes, dans l'archevêché de Cologne, s'est fait connaître par quelques *écrits polémiques*, principalement dirigés contre les luthériens et les anabaptistes, et publiés en 1535.

DEVENTER (Jacques van), géographe hollandais du 16e siècle, dont Ortélius fait souvent l'éloge. Il a laissé des *Cartes* de la Gueldre, de la Hollande, de la Zélande et du Brabant, et une *Description de la Frise*.

DEVENTER (Henri), docteur en médecine, et célèbre accoucheur du 18e siècle, était de Deventer dans la province d'Over-Issel. Il pratiqua à Groningue et dans plusieurs autres villes des Provinces-Unies. C'est dans ses ouvrages qu'il a consigné toutes les conséquences de la pratique manuelle des accouchemens; ils sont intitulés : I. *Novum lumen obstetricantium quo ostenditur quâ ratione infantes in utero tam obliquo quàm recto pravè siti extrahantur*, Lugduni Batavorum, 1701, in 4°. II. *Ulterius examen partuum difficilium, lapis lydius obstetricum, et de necessitate inspiciendi cadavera*, ibid., 1725, in-4°. III. *Operationum chirurgicarum novum lumen exhibentium obstetricantibus, pars secunda*, Lugduni-Batavorum, 1733, in-4°. C'est le recueil des ouvrages de Deventer, dont il y a des éditions en plusieurs langues. Ce médecin est encore auteur d'un *Traité* en hollandais sur la chartre. Cet ouvrage, qui est posthume, fut imprimé à Leyde, en 1739, in-4°.

DEVEREUX (Gautier), vicomte d'Hereford, d'une ancienne famille d'Angleterre, commanda en qualité de maréchal-de-camp, l'armée destinée à réprimer l'audace des comtes de Northumber-

land et de Westmoreland, qui s'étaient révoltés sous le règne d'Elisabeth. La reine satisfaite de ses services, le nomma comte d'Essex et chevalier de la Jarretière. Bientôt de secrets ennemis, parmi lesquels était le comte de Leicester, travaillèrent sourdement à le perdre, et pour cela, déterminèrent la reine à le charger d'une expédition très-hasardeuse, qu'ils firent facilement échouer, en refusant à Devereux les moyens suffisans. Pour comble de malheur, le comte de Leicester devint amoureux de la femme de Devereux, et parvint à éloigner celui-ci, en lui faisant donner le titre de maréchal du royaume d'Irlande. Le malheureux comte d'Essex, accablé de chagrins, mourut le 22 septembre 1576 : on croit même que le poison hâta la fin de sa carrière. Ses yeux étaient à peine fermés, que sa femme se maria avec le comte de Leicester, qui répudia sa seconde femme pour l'épouser; Devereux fut le père du célèbre comte d'Essex, amant d'Élisabeth. (*Voyez* Essex.)

DEVEREUX. *Voyez* Essex.

DEVERNAY (N.), curé de Néronde en Forez, né à Lay près de Roanne, d'une famille riche, abandonna son droit d'aînesse, qui lui assurait une fortune immense, et devint simple curé en 1750. Dès les premiers jours de sa possession, il abolit tout droit d'offrandes, de quêtes, de baptêmes et d'enterremens. Dans les années chères et désastreuses, il remplissait ses greniers de chanvre, de blé et de toutes les productions usuelles; après les avoir achetées cher, il les revendait à un prix modéré. Il maintenait ainsi l'équilibre entre les récoltes et les besoins. L'hiver, il établissait des feux en différens ateliers. La toilerie étant devenue moins florissante dans les montagnes qui l'entouraient, le pasteur courut à Lyon, en ramena un ouvrier habile, qui, ayant long-temps dirigé les travaux dans les Échelles du Levant, vint apprendre aux habitans de Néronde l'art de filer et d'ouvrer le coton. Chaque semaine, il faisait donner cent livres de pain aux pauvres; chaque année, il leur distribuait des vêtemens de toute espèce. Le presbytère était devenu inhabitable, il en fit construire un nouveau à ses frais. C'était un revenu qui n'allait pas à 4000 livres, formé presque uniquement de son patrimoine, qui suffisait à tant de bonnes œuvres. Fort économe pour lui-même, il regardait comme superflue toute dépense qui ne faisait pas un heureux. Le premier dimanche de chaque mois, il invitait à sa table douze habitans vertueux : c'était un tribunal domestique où venaient s'éteindre les inimitiés personnelles et se terminer tous les procès. Devernay avait fait une excellente *Analyse de l'Histoire ecclésiastique*, un *Abrégé du corps de droit canonique*, plusieurs volumes de *Sermons* et de *Méditations* : à sa mort, il ordonna par humilité de brûler ses manuscrits, et cet ordre fut exécuté. Ce modèle des bons curés est mort à la fin de l'année 1777.

DEVERT. *Voyez* Verth.

DEVIENNE (......), compositeur français, mort à Charenton près Paris, le 5 septembre 1803, des suites d'une longue maladie, qui avait fini par altérer sa raison, a par une quantité d'ouvrages d'un style aimable et chantant, régénéré la musique des instrumens à vent. Il a aussi enrichi le

théâtre de quelques productions qui eurent du succès, telles que les *Visitandines*, les *Comédiens ambulans*, le *Valet des deux maîtres*. Son plus bel ouvrage est sa *Méthode de flûte*, qu'il a revue, corrigée et considérablement augmentée quelque temps avant sa mort, et qui est fort estimée. Ses *Quatuors* sont joués partout; la grace et l'amabilité y dominent toujours sur la science. Ses *Romances* ne s'oublieront point.

DEVIENNE (Charles-Jean-Baptiste d'Agneaux), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1728, et mort en 1796, dans un village près de Beauvais, avait du savoir et des connaissances très-étendues, comme on peut en juger par la nomenclature suivante de ses productions : I. *Lettre en forme de dissertation contre l'incrédulité*, 1756, in-12. C'est une répétition de ce que plusieurs écrivains ont dit sur ce sujet. II. *Lettres sur la Religion*, 1757, in-12. III. *Eclaircissemens sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux* en 1757, in-12. L'auteur y montre de la sagacité, et ses observations sont justes. IV. *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*, 1757; nouvelle édition, 1771, in-12. On a déjà beaucoup écrit sur cette matière, et les nouveaux raisonnemens de l'auteur sont peu propres à défendre une cause qui depuis longtemps est perdue. V. *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*, Paris, 1769, 1 vol. in-12. Quelques bonnes vues au milieu d'un grand nombre de projets inadmissibles. VI. *Histoire de la ville de Bordeaux*, 1771, 2 vol. in-4°. C'est un des ouvrages qui ont le plus occupé l'auteur ; il est précieux par les recherches qu'il a faites, et par l'ordre qu'il a mis dans la chronologie des faits. VII. *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-12. VIII. *Eloge de Montaigne, et discours sur sa religion*, 1775, in-12. IX. *Administration générale et particulière de la France*, 1775, in-8°; deuxième édition, 1787, in-12. XI. *Nouvelle méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*, 1782, in-8°; nouvelle édition, 1786, in-12. XII. *Histoire d'Artois*, première et deuxième partie, 1785, in-8°; troisième partie, 1786; quatrième partie, 1787, in-8°; cinquième et dernière partie, 1787, in-8°. XIII. *Le triomphe de l'humanité, ou la mort de Léopold de Brunswick*, poème qui concourut pour le prix annuel de l'Académie française, 1787, in-8°. XIV. *Le triomphe du chrétien*, 1788, in-8°. Ce bénédictin a encore laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits.

DEVIENNE. *Voyez* Vienne (de).

DE VILLE (Antoine), ingénieur célèbre, né à Toulouse en 1596, d'une honnête famille du Dauphiné, chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare de Savoie, se distingua dans le génie et les fortifications. Il mourut vers 1656 ou 1657. On a de lui : I. Un *Livre de Fortifications*, 1629, in-12, qu'il publia à l'âge de 33 ans. II. *Le Siége de Corbie*, en latin, Paris, 1637, in-folio. III. Le *Siége d'Hesdin*, 1639, in-folio. IV. *Le Siége de Landrecies*, 1637, in-8°. V. *De la Charge des gouvernemens des places*, Lyon et Paris, 1639,

in-fol, 1655 et 1656, in-8°. VI. *Pyctomachia Veneta*, Venise, 1632, in-4°.

DEVILLE (Arnold), du pays de Liége, fit exécuter en 1687 la machine de Marly. On prétend qu'il avait surpris le secret de cette machine d'un de ses compatriotes nommé Rendequin Sualem. Ce dernier, mort en 1708, âgé de 64 ans, est qualifié seul inventeur de la machine de Marly, dans son épitaphe qui se voyait dans l'église de Bougival près de Marly. Il peut en avoir conçu les premières idées, qui ont été perfectionnées par Arnold Deville.

DEVILLE (André-Nicolas), né en 1662, s'attacha au maréchal de Vauban, et devint un ingénieur célèbre. Il fortifia Mont-Dauphin, Embrun et Queyras. Fixé à Lyon, il y ouvrit près de cette ville le chemin de la montagne de Tarare, jusqu'alors impraticable. On lui doit les casernes de Montbrison et le rétablissement du pont de la Guillotière à Lyon, où il mourut en 1741. L'un de ses ancêtres fut le premier qui parvint, le 26 juin 1492, sur le sommet du Mont-Aiguille en Dauphiné, appelé jusqu'alors la montagne inaccessible. Ce dernier était gouverneur de Montélimart, et suivit Charles VIII dans sa célèbre expédition d'Italie.

DEVILLERS (Charles), né en 1724, vint de bonne heure à Lyon, où il donna des cours de physique. Il se forma un cabinet très-riche, qu'il vendit moyennant une rente viagère de 2000 francs. Il mourut en 1809. Ses ouvrages sont : I. *Journées physiques*, 1761, 2 vol. in-18. Cet ouvrage fut fait à l'instar des *Mondes* de Fontenelle. II. *Colosse aux pieds d'Argile*, 1784, in-8°; l'auteur y attaque le magnétisme animal. Il donna aussi une édition de l'*Entomologie* de Linné, Lyon, 1789, 4 vol. in-4°.

DEVINCK-THIERRY (F. R. B.), né à Dunkerque, embrassa la profession d'avocat, et alla l'exercer à Lille. Lorsque la révolution éclata, il fut nommé officier municipal. Le dévoûment qu'il montra, lors du bombardement de cette ville, en 1792, le fit remarquer. Il fut élu juge de paix, puis administrateur du département du Nord, et envoyé en 1795, par les représentans du peuple, pour organiser la Flandre orientale. L'assemblée électorale du Nord l'ayant appelé, en l'an 4, au corps législatif, il y siégea dans le parti directorial, devint l'un de ses rapporteurs habituels, et il y fut réélu en 1799, par le département de l'Escaut. Après la révolution du 18 brumaire, il devint membre de la commission intermédiaire, puis législateur, et mourut à Paris le 20 mars 1803.

DEVONIUS. *Voyez* Baldwin et Iscanus.

DEVONSHIRE (Georgine Cavendish, duchesse de), dame anglaise, célèbre par sa beauté et par ses talens poétiques, naqui à Londres vers 1746. Elle est auteur de plusieurs productions estimées, parmi lesquelles on remarque : le *Passage du Saint-Gothard*, que notre célèbre Delille a traduit en vers français. Cette élégante traduction fut publiée avec l'original à Paris, 1802, in-8°. Delille a mis en tête une épître à cette dame, remarquable par la délicatesse des pensées et par la richesse de la poésie. Pleine de graces et d'amabilité, la duchesse de Devonshire comptait, parmi ses adorateurs, tous les hommes

distingués de l'Angleterre, et néanmoins sa réputation fut toujours à l'abri du soupçon. Les gens du peuple n'étaieut pas non plus exempts de l'impression que causait sa beauté. Un jour la duchesse assistait à une course de chevaux; un bon fermier, qui était près d'elle, l'ayant contemplée long-temps avec une sorte d'extase, s'écria tout haut : « Ah! que ne suis-je le Dieu tout-puissant! elle serait la reine du Ciel. » Elle conserva son éclat jusque dans un âge avancé; mais elle perdit un œil quelques années avant sa mort, arrivée en mars 1806.

DEVOS (Martin), peintre flamand, né vers l'an 1534 à Anvers, fit ses premières études sous son père, et, s'étant acquis quelque réputation en Flandre, il visita Venise, Rome, Florence, où il fit une collectiou des différentes sortes de vases dont les anciens Grecs et les Romains faisaient usage dans leurs fêtes, dans leurs cérémonies religieuses et funèbres. Il s'attacha à son retour à peindre ces solennités antiques, et les embellit par l'art avec lequel il sut employer et y reproduire ce genre d'ornemens; il excella dans tous les genres de peintures, et s'est rendu célèbre par ses dessins, très-propres à former le goût des jeunes artistes. Son coloris était vif et brillant, son dessin naturel et aisé, son ordonnance judicieuse. Lorsque le prince de Parme se fut emparé d'Anvers, il honora Devos de sa visite. Cet artiste mourut dans cette ville en 1604.

DEVOSGES (François), né à Gray le 15 janvier 1732, était le fils d'un sculpteur, qui lui donna les premiers principes de son art. Le jeune Devosges reçut ensuite les leçons du célèbre Coustou, et fit de grands progrès; mais ayant tout à coup perdu la vue, à l'âge de 18 ans, un chirurgien maladroit lui fit perdre un œil en l'opérant, et il ne recouvra l'usage de celui qui lui restait, que six ans après, et par les soins de Daviel. La faiblesse de sa vue ne lui permettant plus de s'appliquer à la sculpture, il s'adonna entièrement au dessin, et y devint fort habile. Devosges étant à Dijon, chez le président de la Marche, oncle du marquis d'Argenson, qui l'avait chargé de faire les dessins d'un de ses ouvrages, forma le projet d'établir, dans cette ville, une école gratuite de dessin; et, pour subvenir aux frais de son premier établissement, il ne balança pas à vendre son modique patrimoine. Quelques amis des arts encouragèrent ses efforts et ses premiers succès, et le prince de Condé, gouverneur de la province, prit l'établissement de Devosges sous sa protection. C'est de cette école que sont sortis les artistes qui font maintenaut le plus d'honneur à l'École française. Devosges mourut à Dijon le 22 décembre 1811. Ses compositions sont fort rares; ce qui ne doit pas étonner, si l'on considère les soins qu'il donnait à ses élèves. On a de lui des dessins pleins de correction et de pureté : son crayon semblait se complaire à retracer de préférence des scènes enfantines.

DEVOTI (Jean), né à Rome le 11 juillet 1744, mort dans la même ville le 18 septembre 1820, se livra avec succès à l'étude de la jurisprudence et du droit canonique. Son mérite et ses connaissances lui firent obtenir des charges et des emplois éminens. Il fut

successivement professeur de droit canonique à la Sapience, évêque d'Anagni, archevêque de Carthage, *in partibus infidelium*, secrétaire des brefs aux princes, camérier secret de Pie VII, et consulteur des congrégations de l'Immunité et de *l'Index*. Ce savant prélat est auteur de deux ouvrages très-estimés : I. *De Notissimis in jure legibus*. II. *Institutiones canonicæ*, Rome, 4 vol. Ce dernier ouvrage a eu plusieurs éditions, et est regardé comme un ouvrage classique, en Italie, en Espagne et en Allemagne. Devoti publia aussi trois volumes d'un grand ouvrage intitulé : *Jus canonicum universum*, que ses infirmités l'empêchèrent d'achever.

DEVUEZ (Arnould), peintre d'histoire, né à Oppenois, près de Saint-Omer, reçut des leçons de frère Luc, récollet et peintre estimé ; puis il alla se perfectionner en Italie, où il s'acquit une grande réputation. Le célèbre Lebrun le fit venir à Paris pour le seconder dans ses vastes travaux ; mais Devuez, dégoûté par la jalousie de quelques autres artistes, fut obligé de renoncer aux avantages que lui offrait cet emploi. Il travailla pour la mère du prince Eugène et pour Louvois, et se retira à Lille, où il fit plusieurs tableaux d'église d'un mérite supérieur. Ses talens le firent nommer échevin de cette ville, où il mourut le 3 avril 1724, âgé de 82 ans. Il travaillait dans le goût de Raphaël, et ses ouvrages lui donnent un rang distingué parmi les plus grands maîtres.

DEWAAL (Jean), peintre, né à Anvers en 1558, étudia d'abord son art sous François Franck, dit *le Vieux*. Il voyagea ensuite pour se perfectionner, alla en France, puis en Italie ; et de retour dans sa patrie, il travailla d'abord dans le genre historique, ensuite dans le portrait. Il réussit surtout dans ce dernier genre. On admirait la vérité de son coloris, et la délicatesse de son pinceau. Il mourut en 1633, laissant deux fils, Luc et Corneille, qui se distinguèrent aussi comme peintres.

DE WAILLY. *Voyez* Wailly (de).

DEWES (sir Symonds), historien et antiquaire anglais, né en 1602 à Coxden, au comté de Dorset, mort en 1650, élève de Cambridge, s'est beaucoup occupé de rassembler des matériaux pour l'Histoire de la Grande-Bretagne. Charles Ier le créa chevalier, et en 1641 il le fit baronnet. Cependant, au commencement de la guerre civile, Dewes prit parti contre le roi ; mais il fut chassé du parlement, sous quelque soupçon de royalisme. Cet auteur a compilé le *Recueil des Actes de tous les parlemens sous le règne d'Élisabeth*, qui a été publié à Londres en 1682, in-fol. Il a aussi écrit sa *Vie particulière*, qui se trouve dans le *Desiderata curiosa* de Peck.

DEWIT. *Voyez* Wit.

DEXIPHANÈS, architecte grec, né dans l'île de Chypre, rétablit le phare d'Alexandrie, d'après les ordres de la célèbre Cléopâtre, reine d'Égypte, et réunit l'île dans laquelle il était construit au continent, dont elle était auparavant à une assez grande distance.

DEXIPPE, historien grec, en même temps que vaillant guerrier, vainquit et repoussa, à la tête des Athéniens, les Goths qui, dans le 3e siècle, ravageaient l'A-

chaïe. Nous avons quelques fragmens de cet écrivain dans les *Excerpta de legationibus*, édition du Louvre, 1648, in-fol., p. 7 et suivantes.

DEXTER (Flavius Lucius), préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand, fils de S. Pacien, évêque de Barcelonne. Saint Jérôme, qui faisait cas de son savoir et de sa vertu, lui dédia son *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de Dexter est un ouvrage forgé par quelque moine ignorant, dans les siècles de la grossièreté gothique. Elle a été publiée dans les *Commentaires de Bivar*, Lyon, 1627, in-fol.

DEXTRIANUS. *Voyez* Demetrianus.

DEYLING (Salomon), orientaliste protestant, né en 1677, mort en 1755, après avoir été surintendant des diocèses de Leipsick, a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Observationes sacræ in quibus multa scripturæ dubia solvuntur*, Leipsick, 1708-1736, en 4 vol. II. *Observationes miscellaneæ*, ibid., 1736, in-4°. III. *Observationes Exegeticæ*, ib., 1732-1735, in-4°, etc., etc. *Voy.* le *Dictionnaire* de Jocher, continué par Adelung.

DEYNOURY (Abd-Allah), surnommé *el-Kateb*, né à Bagdad, y enseigna d'abord les dogmes du mahométisme, et passa de cette ville dans celle d'Eynour, où il continua à enseigner, et revint à Bagdad. Peu de temps après, la peste l'enleva aux lettres. Il a laissé plusieurs ouvrages, qui ne sont point sans réputation. Le plus célèbre est une *Glose du Koran*, dans laquelle non content d'expliquer les obscurités du texte, il réfute les objections que l'on peut faire aux dogmes de la religion musulmane. Deynoury mourut l'an 270 de l'hégire.

DEYNS (Jacques), peintre, élève d'Érasme Quellino, naquit à Anvers en 1645. Il alla suivant l'usage se perfectionner en Italie, et se montra bientôt le digne émule des maîtres qu'il avait d'abord imités. Il fit des tableaux très-estimés pour plusieurs édifices de Florence et de Mantoue. Il mourut à Anvers, en 1704.

DEYNUM (Jean-Baptiste van), habile peintre en miniature et à la gouache, né à Anvers en 1620, de parens riches, eut tout le temps d'étudier et de perfectionner son talent avant de le montrer au public. On fut surpris surtout de la perfection de ses belles compositions, peintes à la gouache. Il faisait bien le portrait dans le même genre. Tout ce qui était de ce peintre fut enlevé par les cours d'Allemagne et d'Espagne.

DEYSTER (Louis de), peintre et graveur, né à Bruges en 1656, mort dans la même ville en 1711, à 55 ans, orna sa patrie de ses tableaux. Il était secondé par sa fille, morte en 1746, laquelle se distingua par le talent de faire, à l'aiguille, des paysages qui imitaient la peinture. On estime de Deyster la *Mort de la Vierge*, la *Résurrection et l'Apparition de Jésus aux trois Maries*, l'*Histoire de Judith*, en plusieurs morceaux. Les talens de Deyster firent naître à Bruges le goût des tableaux. Les siens offrent beaucoup de caractère dans les têtes. Ses draperies sont bien jetées ; le clair-obscur ménagé avec art ; il réussissait mieux à représenter les hommes que les femmes. Deyster eut la fantaisie

de quitter la peinture pour apprendre, à 50 ans, la musique, qui le conduisit à faire des orgues et des clavecins. Il perdit sa fortune qui était assez considérable, et finit ses jours presque dans l'indigence, étant devenu, d'excellent peintre qu'il était, luthier médiocre.

DEYVERDUN (George), né à Lausanne vers 1735, quitta de bonne heure les bords du lac sur lequel il était né pour ceux de l'Oder en Allemagne. « En 1761, le *res angusta domi*, dit Gibbon avec lequel il était à Lausanne, la dissipation d'un patrimoine bonnête par un père imprévoyant, l'avaient obligé d'en appeler à son industrie ; et l'éducation d'un jeune prince, le petit-fils du margrave de Schavedt, de la famille royale de Prusse, lui avait été confiée. » Une passion malheureuse, quoique honorable, lui fit quitter la cour d'Allemagne pour aller en Angleterre, où il attendit le retour de Gibbon. Vers l'année 1756, celui-ci lui procura une place de commis dans un bureau de l'un des secrétaires d'état. Ces deux amis composèrent ensemble, en 1767 et 1768, les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, écrits en français ; ils en publièrent 2 volumes. Les matériaux du troisième étaient à peu près complets quand Deyverdun, sur la recommandation de Gibbon, partit pour plusieurs voyages, en qualité de gouverneur, avec M. Richard Morsley. Deyverdun a fait paraître une *Traduction de Werther*, Maëstricht, 1786, 2 vol. in-18. Il a été l'éditeur de la deuxième édition du joli roman de *Caroline de Lichtfield*, par madame de Montolieu : on lui doit aussi des *Notices de livres*, et beaucoup de *Mémoires* insérés d'abord dans les *Étrennes helvétiques* de M. Bridel, et ensuite dans les *Mélanges helvétiques* du même auteur. (*Voy.* le tome 1er de ce dernier ouvrage.) Deyverdun mourut à Lausanne en 1789, entre les bras de son ami Gibbon, auquel il laissa, par testament, la faculté d'acheter sa maison, ou d'en jouir sa vie durant. Gibbon préféra ce dernier parti, en faisant une rente modérée à l'héritier de son ami. (*Mémoires* de Gibbon ; *France littéraire* de M. Ersch.)

DEZ (Jean), jésuite et célèbre controversiste, né à Chaude-Fontaine, près de Sainte-Menehould en Champagne, en 1643, mort à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial, laissa quelques écrits, dont les principaux sont : I. *La réunion des protestans de Strasbourg à l'Église romaine, également nécessaire pour leur salut, et facile selon leurs principes*, Strasbourg, in-8°, 1687 ; réimprimé en 1701, et traduit en allemand. Quoiqu'il ne soit que médiocre, cet ouvrage a pourtant le mérite de la précision et de la clarté. II. *La Foi des chrétiens et des catholiques justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et les autres hérétiques*, in-12, 4 vol., Paris, 1714. Il y a plusieurs points de critique à relever dans cet ouvrage, qui fut imprimé par les soins du P. de Laubrussel, qui mit en tête une Vie de l'auteur, dont le P. Nicéron a tiré son article, tome II, pag. 335 de ses *Mémoires*. Le P. Dez avait été employé par Louis XIV et le cardinal de Furstemberg à l'établissement d'un collége royal,

d'un séminaire, et d'une université catholique, confiée aux jésuites français à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, et suivit le dauphin, par ordre du roi, en Allemagne et en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince. Le P. Dez, dit le *Dictionnaire des auteurs ecclésiastiques*, était un homme ardent, né pour la controverse, et qui aurait embrassé ce genre par tempérament, s'il ne l'avait pas choisi par état. Il se signala dans la querelle excitée au sujet des rits de la Chine.

DEZA (Pierre), né à Séville le 24 février 1520, embrassa l'état ecclésiastique, et devint successivement président de la chancellerie de Grenade en 1567, inquisiteur et magistrat, et occupa même le poste de capitaine-général du royaume de Grenade, lors de l'insurrection des Maures de cette contrée, sous Philippe II. Ayant été élu cardinal par Grégoire XIII, à la pressante sollicitation de Philippe II, à qui il avait rendu des services signalés, il alla se fixer à Rome, y devint président du tribunal de la sainte inquisition, et doyen du sacré collége. Quelques historiens espagnols assurent que, dans plusieurs conclaves, il obtint beaucoup de voix pour la papauté. Il mourut à Rome le 27 août, après avoir concouru à l'élection de sept souverains pontifes. Il laissa des biens à tous ceux qui avaient été à son service.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), né le 4 juillet 1680, à Paris, où il mourut en 1765, et maître des comptes de la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d' *Hydrographie* et de *Jardinage* qui sont dans le *Dictionnaire encyclopédique*. On a de lui : I. *La Théorie et la Pratique du jardinage*, 1709, in-12; 1713, 1722 et 1752, in-4°. II. *La Conchyliologie, ou Traité sur la nature des coquillages*. Cet ouvrage intéressant fut réimprimé en 1757, 2 vol. in-4°. III. D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les fossiles qui se trouvent dans les différentes provinces de France*. IV. *L'Oryctologie, ou Traité des pierres, des minéraux, des métaux, et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4°. Son goût pour l'histoire naturelle n'était point exclusif; il fut amateur éclairé des beaux-arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4°. Il n'épargna ni soins ni dépenses pour donner à ses ouvrages la perfection dont ils pouvaient être susceptibles. On trouve son nom dans la liste des académiciens de Montpellier.

DEZALLIER (Antoine-Nicolas), fils du précédent, maître des comptes en 1746, se livra, comme son père, à l'étude des arts. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *De quelques architectes et de quelques sculpteurs fameux*, Paris, 1787, 2 v. in-8°. Cet ouvrage est peu estimé. On a encore de lui un *Voyage pittoresque de Paris*, 1752, in-12; un *Voyage des environs de Paris*; un *Manuel du jardinier*, 1722, in-12; et un *Dictionnaire du jardinier*, 1777, in-12, fig. Dezallier mourut au commencement de 1794.

DEZÈDE ou DEZAIDES (....), musicien agréable, dont on ne connaît ni la patrie, ni la famille, qui lui retira la pension qu'elle lui

faisait, d'après les démarches indiscrètes qu'il fit pour la connaître, mourut en 1792. Il consacra ses talens au théâtre, et y contribua au succès de plusieurs pièces. Il a plus travaillé pour l'Opéra-Comique que pour le grand Opéra, où celui de *Péronne sauvée* ne fut pas bien reçu du public. Il a aussi donné sur la grande scène lyrique, *Fatmé et Alcindor*. Les meilleurs opéra de Dezède sont *Alexis et Justine*, qui a lutté avec avantage contre celui de *Félix*, dont le sujet est le même; *Blaise et Babet*, et *les Trois fermiers*, dont la musique est pleine de fraîcheur, d'expression, et de ce naturel auquel certains compositeurs modernes, riches de notes et pauvres d'invention, voudraient substituer ce qu'ils appellent *la science musicale*. Il fit la musique de *Zulime*, opéra-féerie, qui ne s'est pas soutenu long-temps au théâtre. Ses autres pièces sont : *Julie*, *l'Erreur d'un moment*, *le Stratagème découvert*, *Zulime*, *le Porteur de chaise*, *à Trompeur trompeur et demi*, *Cécile*, *la Cinquantaine*, *les Deux Pages*. Ce fut Monvel qui composa les paroles de presque tous ces opéra.

DEZOTEUX (François), ancien chirurgien-consultant des camps et armées, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né à Boulogne-sur-Mer en 1724, est un de ceux à qui l'on doit l'introduction en France de la méthode suttonienne de l'inoculation. Il fut successivement chirurgien des hôpitaux ambulans de l'armée de Flandre, chirurgien-major du régiment du Roi, inspecteur des hôpitaux militaires, et médecin de la succursale des invalides de Versailles, où il mourut en 1803, à l'âge de 79 ans. On a de lui : *Traité historique et pratique de l'inoculation*, in-8°, 1781.

DHAFER, douzième calife de la race des Fâtimites en Égypte, parvint au souverain pouvoir l'an 544 de l'hégire (955 de J.-C). Il fut assassiné par son visir Nasr, fils d'Abbas, qui plaça sur le trône Faïz, fils de Dhafer, qui n'avait que 5 ans. Il se perpétua ainsi dans sa dignité, selon l'usage de ces temps barbares. Sous son règne, les croisés prirent la ville d'Ascalon. Il fut assassiné l'an 549 de l'hégire.

DHAHER, septième calife fâtimite, né, selon Macrizy, l'an 395 de l'hégire (1005 de J.-C.), mort l'an 427-1036, régna avec gloire sur l'Égypte et la Syrie, vengea l'assassinat de son père, le calife Hakem (*voy.* ce nom), auquel il avait succédé l'an 411 de l'hégire, 1020 de l'ère chrétienne.

DHAHER-BILLAH (Abou Nasser Mohammed), trente-cinquième calife de la race des Abbassydes, fut tiré de prison l'an 622 de l'hégire, 1225 de J.C., pour succéder à Nasser Eddyn-Illah, son père. Il avait alors 52 ans; aussi dit-il à ceux qui vinrent lui annoncer qu'il était calife : « Convient-il d'ouvrir une boutique lorsque le soleil se couche; quoi! j'ai plus de 50 ans, et je vais prendre le sceptre! » Dhaher fut clément et juste. Il fit construire un pont sur le Tigre, à Bagdad, et mourut après un règne de 9 mois et 11 jours. Sa mort fut regardée par ses sujets comme la plus grande des calamités; car jamais les Musulmans

n'avaient été gouvernés par un si bon prince. Il eut pour successeur Mostanser.

DHAHER, fameux cheick de la Palestine, était issu d'une des plus puissantes tribus des Bédoins, qui mènent une vie toujours errante sur les bords du Jourdain et du lac de Tibériade. Dans son enfance, il gardait les troupeaux, suivant la coutume du pays. Mais Omar, son père, étant mort dans les premières années du 18e siècle, et la petite ville de Safad, située dans les montagnes, lui étant échue en partage, il ne songea plus qu'à agrandir ses possessions. Depuis 1742 jusqu'à sa mort, Dhaher ne cessa d'être en guerre avec ses propres parens, ses enfans, ou les Turcs. Il battit plusieurs fois les armées de la Porte ottomane, et sut s'en faire craindre et même respecter. Il se fit admirer par de rares qualités : on admirait en lui de grands talens militaires, joints à une bonne foi scrupuleuse et à une bravoure à toute épreuve. Cet homme extraordinaire périt en 1775, à l'âge de plus de 90 ans : ses fils venaient de se révolter contre lui ; sur ces entrefaites, Mohammed Bey marcha contre lui : les peuples de Dhaher, rebutés par les iniquités d'Ibrahim, son ministre, n'opposèrent aucune résistance. Le vieux cheik se jeta dans Saint-Jean d'Acre, où il se défendit quelque temps. Il tomba entre les mains des Barbaresques, qui lui coupèrent la tête, et l'envoyèrent à Constantinople. *Voy.* le *Voyage en Syrie* de Volney.

DHAHERY. *Voyez* KHALYL DHAHERY.

D'HANCARVILLE. *Voy.* HANCARVILLE (D').

D'HANNETAIRE. *Voy.* HANNETAIRE (D').

DHELL ou D'HÈLE (THOMAS), gentilhomme anglais, du comté de Glocester, mort à Paris le 27 décembre 1780, était né vers l'an 1740, dans le comté de Glocester, d'une famille distinguée ; il commença par servir dans les troupes anglaises, et fut envoyé à la Jamaïque, où il resta jusqu'à la fin de la guerre de sept ans. Curieux de connaître les nations les plus distinguées de l'Europe, il quitta bientôt sa famille et son pays, et se rendit en Italie. La beauté du climat, et la réunion des merveilles que tous les arts y avaient rassemblées, ne pouvaient que captiver un homme qui voulait s'instruire à la source du vrai beau : d'Hèle y resta plusieurs années. Enfin, le desir de voir la France le conduisit à Paris vers l'an 1770. Après y avoir examiné les productions des arts avec beaucoup de curiosité, il fit une étude particulière des spectacles : la comédie italienne fixa ses regards ; et il résolut de travailler pour ce théâtre. *Le Jugement de Midas* fut son premier ouvrage. Cette comédie, relative à la révolution que notre musique venait d'éprouver, est pleine de gaîté, de saillies, de finesse et de traits d'esprit ; le dialogue en est vif et naturel. Le fond de la pièce est emprunté d'une comédie anglaise. Clairval, qui, dans la nouveauté de cet opéra, jouait le rôle d'Apollon, concourut à son succès ; l'*Amant jaloux*, qui lui succéda, en eut davantage. Le contraste d'un Espagnol grave et jaloux avec un amant français, léger et tendre, y produit un assez vif intérêt. Les *Événemens imprévus* essuyèrent

quelques critiques. Docile et de bonne foi, d'Hèle retira cette pièce, répondit à ses censeurs en profitant de leurs avis, fit reparaître son ouvrage, et le fit applaudir. On a encore de d'Hèle *Gilles ravisseur*, comédie en un acte, représentée sur le théâtre des Variétés en 1779. En général, les comédies de cet auteur sont fortement intriguées, et ont de l'originalité; l'action en est vive, et l'intérêt en est soutenu. Les vers de ses pièces sont d'Anseaume, et de Levasseur, ancien capitaine de dragons. Le style de sa prose n'est pas toujours pur; mais son dialogue est vif, naturel et d'une facilité étonnante pour un étranger. Le célèbre Grétry, qui a composé la musique des trois pièces que nous venons de citer, faisait beaucoup de cas du talent dramatique de d'Hèle.

D'HERMIGNY. *Voyez* HERMIGNY.

DHOHAC ou DZOHAK, poète persan, qui excella dans la poésie arabe, vivait sous le règne de Nasser, le Samany. Son esprit vif et brillant le rendit célèbre par ses impromptu. Voici un de ceux dont les Orientaux ont conservé le souvenir. Aurôun-al-Raschyd lui demandait un jour de faire une comparaison ingénieuse sur des roses fraîches qu'il avait devant lui dans un bassin d'or. Le poète répondit sur-le-champ : « La couleur de ces roses est semblable au vermillon qui pare les joues d'une jolie fille, lorsqu'elle rougit à la vue de son amant. »

DHOU-EL-NOUN ou mieux DZOU-EL-NOUN (ABOU FADHL THOUBAN), dévot musulman, devint chef des religieux nommés Soufys. Sa résignation était parfaite. Ayant été mis dans les fers, il dit à ceux qui pleuraient son infortune : « Cette persécution est une grace qui vient de Dieu; tout ce qu'il fait est bon et doux comme le miel, et doit être regardé comme une faveur. » Dhou-el-Noûn mourut en Égypte, l'an 245 de l'hégire.

D'HOZIER (ÉTIENNE), gentilhomme provençal, capitaine de la ville de Salon, auteur de plusieurs *Pièces de vers*, imprimées tant en français qu'en provençal, né en 1547, travailla beaucoup sur les anciennes chartes. Ce goût a passé successivement à ses descendans. Il a composé des *Chroniques* assez bien faites pour le temps où il vivait. César Nostradamus, son cousin, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, le cite à la dernière page de son *Histoire de Provence*, imprimée à Lyon en 1614, comme un de ceux à qui il était redevable de différens Mémoires qui lui avaient servi pour la composition de son ouvrage. Il mourut à Aix en 1611.

DHOZIER (PIERRE), fils du précédent, chevalier, seigneur de la Garde en Provence, juge d'armes de la noblesse de France, chevalier de l'ordre du roi, et conseiller d'état d'épée, né à Marseille en 1592, servit, étant jeune, dans la compagnie des chevau-légers du maréchal de Créqui, et se livra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire généalogique. Ses lumières et sa probité lui méritèrent la confiance de Louis XIII et de Louis XIV. Le premier, voulant se l'attacher particulièrement, le fit, en 1620, l'un des cent gentilshommes de l'ancienne bande de sa maison; le décora, en 1628, de l'ordre de Saint-Michel; lui accorda, en 1629, une pension,

et en 1641, la charge de juge d'armes de France, sur la démission du vicomte de Saint-Maurice, qui l'indiqua lui-même au roi pour son successeur. (Cette charge, qui avait été créée à la sollicitation des États-Généraux, par édit du mois de juin 1615, fut conférée la même année à François de Chevriers de Saint-Maurice, seigneur de Salagny, d'une ancienne maison du Mâconnais, chevalier de l'ordre du roi, et gentilhomme ordinaire de sa chambre.) La réputation de Dhozier augmentant chaque jour, le roi le fit, en 1642, l'un de ses maîtres d'hôtel, le commit, en 1643, pour lui certifier la noblesse des écuyers et des pages de ses grande et petite écuries, et l'admit enfin dans son conseil d'état en 1654. C'est aux correspondances qu'il s'était établies qu'on est particulièrement redevable de la *Gazette de France*, sous le titre de *Bureau d'adresse*, commencée en 1631. Comme il était intime ami de Théophraste Renaudot, il lui communiquait toutes ses nouvelles. A l'égard de ses ouvrages, il y en a eu beaucoup d'imprimés, indépendamment de ceux qui sont demeurés manuscrits. Il est éditeur d'une *Histoire de Bretagne*, Paris, 1638, in-fol. On lui doit aussi : *l'Histoire et milice du benoît Saint-Esprit contenant le blason des armoiries de tous les chevaliers qui ont été honorés du cordon dudit ordre, depuis la première institution jusqu'à présent*, Paris, 1604, in-fol., et plusieurs *Généalogies*, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque historique de France*. Il mourut à Paris le 1er décembre 1660. On l'a peint comme un homme qui alliait les vertus morales avec les vertus chrétiennes, ami fidèle et officieux, d'une société douce et d'une conversation agréable. Boileau fit ces vers pour mettre au bas de son portrait :

Des illustres maisons il publia la gloire ;
Ses talens surprendront tous les âges suivans ;
Il rendit tous les morts vivans dans la mémoire,
Il ne mourra jamais dans celle des vivans.

DHOZIER (Charles-René), fils du précédent, juge d'armes de la noblesse de France à Paris, et chevalier de l'ordre de Saint-Maurice de Savoie, né en 1640, aussi distingué par l'étendue de ses connaissances dans l'art héraldique que par plusieurs ouvrages qu'il fit par ordre de Louis XIV, mourut à Paris le 13 février 1732. On a de lui : *Recherches de la noblesse de Champagne*, Châlons, 1673, 2 vol. in-fol., faites par ordre de Louis XIV, sous la direction de Caumartin. Il eut pour successeur dans sa charge de juge d'armes Louis-Pierre Dhozier, son neveu, conseiller du roi en ses conseils, et chevalier-doyen de son ordre, mort à Paris au mois de septembre 1767, âgé de 82 ans. C'est pendant son exercice qu'ont paru les 10 vol. in fol. de *l'Armorial*, ou *Registres de la noblesse de France*, 1736, 1768, 10 vol. in-fol. fig. — Dhozier de Sérigny (Antoine-Marie), son fils, chevalier, grand'croix honoraire de l'ordre de Saint-Maurice, ci-devant juge d'armes, est auteur de la suite de *l'Armorial* qu'il a discontinué, pour ne pas s'exposer à mortifier la vanité de certains nobles, ou à trahir la vérité. Il avait publié plusieurs écrits, entre autres un *Défi littéraire* sur la famille d'Alès de Corbet, 1756.

DHYA-EDDYN (Abou-Mohammed-Abdallah El-Khazrajy), auteur d'un poëme arabe de l'*Art métrique*, dont la bibliothèque de l'Escurial possède plusieurs exemplaires manuscrits, avec des commentaires, et qui a été donné en latin à Rome, à la suite de la *Grammaire arabe* de Guadagnoli, 1642, vécut en Espagne, sous la domination des Maures. Ce poëte, appelé le *Prince des poëtes modernes*, a composé encore d'autres ouvrages moins connus.

DHYA-EDDYN (Abou-Fatth Nasser-Allah), né à Jézyret, dans le Dyarbekir, un des auteurs les plus habiles de son temps, nous a laissé un livre en huit chapitres, sous le titre de *Méthode universelle et parfaite*. C'est un traité de l'art du poëte et de l'orateur, dont la bibliothèque de l'Escurial possède plusieurs manuscrits. Un autre auteur du même nom a écrit en arabe une *Histoire de l'Yémen* (l'*Arabie heureuse*).

DIACETTO. *Voy.* Cattani.

DIACONO (Jean), napolitain, dont on a une *Chronique des évêques de Naples*, vivait dans le 9me siècle. — Pierre Diacono, chapelain du roi Lothaire, publia : I. *Vie de St.-Athanase*. II. *Chronique du monastère du Mont-Cassin*, où il avait été religieux. III. *Recueil des lois Lombardes*, et des *Capitulaires de Charlemagne*.

DIADES, ingénieur grec, élève de Polydus de Thessalie, accompagna Alexandre-le-Grand dans toutes ses expéditions. Il avait composé plusieurs ouvrages sur les machines de guerre. Vitruve parle de lui dans ses écrits.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie, vers 450, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. — Diadochus (Marc), évêque en Afrique dans le 3e siècle, vécut près de cent ans. Il avait composé des écrits ascétiques et théologiques, dont Fabricius a donné la liste dans la *Bibliotheca græca*, liv. V, chap. 24. On trouve quelques-uns de ses opuscules dans les *Opuscula præclara trium illustrium Patrum*, Ingolstadt, 1585, in-16.

DIADOCUS. *Voy.* Proclus.

DIADUMÉNIEN (Macius-Opelius-Marcus-Antonius-Diadumenianus), fils de l'empereur Macrin, et de Nonnia Celsa, fut surnommé Diadumenianus, parce qu'il vint au monde avec une coiffe. Il naquit, suivant Lamprides, le 19 septembre de l'an 202 de l'ère chrétienne. L'armée ayant donné le trône impérial à son père en 217, après la mort de Caracalla qu'il avait assassiné, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ dix ans. Macrin le fit appeler Antonin, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assurerait l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles ; car le père et le fils furent assassinés un an après. Diaduménien avait porté le nom de César environ une année, ceux d'empereur et d'Auguste pendant un mois. Il était d'une figure aussi belle que noble et intéressante. Ses médailles en or sont excessivement rares ; celles d'argent et de bronze le sont un peu moins.

DIAGO (François), né à Bibel ou Vivel, dans le royaume de Valence, dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est l'*His-*

toire des comtes de Barcelonne, faite sur les titres originaux, 1603, in-fol.; et celle *du royaume de Valence*, qu'il publia en 1603, in-fol. Il avait promis la suite de cette dernière; mais il mourut en 1615, avant d'avoir pu remplir sa promesse. Ses autres ouvrages sont : I. *Histoire de l'ordre des frères prêcheurs de la province d'Aragon*, Barcelonne, 1500, in-fol. II. *Histoire de la Vie et des Miracles de Saint Vincent Ferrier*, Barcelonne, 1600, in-4°. III. *Histoire de Raymond de Pennafort*, Barcelonne, 1601, in-8°. IV. *Histoire de la Vie exemplaire, des Ouvrages et de la mort du P. Louis de Grenade*, Barcelonne, 1605, in-8°, et plusieurs autres *Vies* de bienheureux serviteurs de Dieu.

DIAGORAS, athlète célèbre de l'île de Rhodes, vers l'an 460 avant J.-C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle ode, mise en lettres d'or dans le temple de Minerve, et qui nous est parvenue. Sa victoire est le sujet de la 7me olympique. L'histoire nous a conservé un trait de sensibilité, digne d'être rapporté, sur le compte de Diagoras. Deux de ses fils concoururent aux jeux olympiques, et y furent couronnés le même jour. A peine eurent-ils reçu la couronne qu'ils allèrent la poser sur la tête de leur père, et le prenant sur leurs épaules, ils le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitaient en jetant des fleurs sur lui, et dont quelques-uns lui disaient : « Mourez, Diagoras! vous n'avez plus rien à desirer. » En effet, le vieillard ne put survivre à son bonheur, et baigné des pleurs de ses enfans qui le pressaient entre leurs bras, il expira aux yeux de l'assemblée attendrie.

DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, l'une des Cyclades, avait confié un de ses ouvrages poétiques à un ami, qui refusait de le lui rendre; il le traduisit en justice, et ce dépositaire infidèle jura que le poëme lui appartenait, et en recueillit les fruits et la gloire. Diagoras avait été jusqu'alors dévot, et même superstitieux. Il s'était soumis à toutes les pratiques religieuses, et avait parcouru la Grèce pour se faire initier dans tous les mystères; mais quand il vit l'impunité du plagiaire, il devint ennemi des Dieux. Se trouvant un jour dans un cabaret, où le bois manquait, il prit une statue d'Hercule, et la jeta dans le feu, en disant : « Il faut que tu fasses aujourd'hui bouillir notre marmite, et ce sera le treizième de tes travaux..... » Une autre fois, il était dans un vaisseau qui essuya une rude tempête. Les passagers se disaient les uns aux autres qu'ils l'avaient bien mérité, puisqu'ils s'étaient embarqués avec un impie. « Regardez, leur dit Diagoras, le grand nombre de vaisseaux qui essuient la même tempête; croyez-vous que je sois aussi dans chacun de ces bâtimens? » Les blasphèmes que Diagoras vomissait contre la Divinité, de vive voix et par écrit, excitèrent le zèle de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix : on promit un talent à quiconque le tuerait, et deux à qui le livrerait en vie. Le décret qui le couvrait d'infamie fut gravé sur une colonne de bronze. Ce malheureux, dont la mémoire fut détestée des Athéniens, se retira à Corinthe. Il vivait l'an 416 avant J.-C. Son imagination ardente l'avait d'a-

bord jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique. Il eut la gloire d'avoir donné de bonnes lois aux Mantinéens.

DIALDINE. *Voy.* DHYA EDDYN.

DIAMANTE (JEAN-BAPTISTE), auteur dramatique espagnol du 16e siècle. Aucun biographe ni bibliographe n'a fait mention de cet auteur, fort peu connu à la vérité, et dont le nom serait complètement oublié, s'il n'avait eu le bonheur de fournir à Corneille le sujet de son admirable Cid. La pièce de Diamante est intitulée *El honrador de su Padre*, et est antérieure à celle de Guilhen de Castro, qui eut plus de succès et de vogue. « Ce Castro même, dit Voltaire, ne fit point de difficulté de prendre plusieurs pensées chez son prédécesseur, dont la pièce était presque oubliée. A plus forte raison, Corneille fut en droit d'imiter les deux poètes espagnols, et d'enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. » Corneille y prit en effet plusieurs passages, et même des phrases entières, à peu près autant que dans Guilhen de Castro : mais il rejeta une infinité de traits de mauvais goût, dont le Cid espagnol est rempli. On peut voir dans le *Commentaire de Voltaire sur Corneille*, les imitations qu'il s'est permises. Cette pièce de Diamante est extrêmement rare. Ce ne fut qu'après bien des recherches que Voltaire put en déterrer un exemplaire; nos soins, pour nous procurer d'autres détails sur Diamante, ont été inutiles.

DIAMANTE, peintre, né à Prato en Toscane, apprit son art sous Philippe Lippi, et se fit aussi religieux. Il fit un grand nombre de tableaux estimés pour différentes églises de Florence, particulièrement pour l'église *del Carmine*. Il est compté parmi les peintres qui ont préparé la renaissance de l'art en Italie. Il mourut vers 1440.

DIAMANTINI (JEAN-JOSEPH), peintre, né dans la Romagne, en 1660, s'établit à Venise, où l'on voit plusieurs bons tableaux de lui, entre autres une *Adoration des Mages*, dans l'église de St.-Moïse. Il y a aussi dans la galerie de Dresde un très-beau tableau de ce peintre, représentant *David tenant la tête et le glaive de Goliath*. Diamantini avait été fait chevalier en récompense de ses talens. Il mourut à Venise en 1722.

DIANA (BENOÎT), peintre vénitien, florissait vers l'an 1500, du temps de Bellin, inventeur de la peinture à l'huile, et fondateur de l'école vénitienne. Diana, après avoir peint plusieurs bons tableaux, entra en concurrence avec Bellin, qu'il avait regardé jusqu'alors comme son maître. Ce peintre passa pour avoir contribué aux progrès de la peinture à l'huile, dont l'invention était récente. Ses meilleurs ouvrages sont une *Sainte-Lucie*, et deux autres *Saints*, qui étaient dans l'église des carmes ; et le beau tableau d'autel des PP. servites.

DIANA (JEAN-NICOLAS), jésuite, composa un sermon sur S. Lucifer, qui le fit condamner par les inquisiteurs de Sardaigne. Il appela de leur arrêt au tribunal suprême de l'inquisition, et gagna sa cause au bout de douze ans et cinq mois, par arrêt du 19 décembre 1653. Il fut même nommé qualificateur-général du conseil suprême de l'inquisition.

DIANA (ANTONIN), casuiste fameux, clerc régulier de Paler-

me, où il naquit en 1595, mort en 1663, à 77 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Les principaux sont : *Resolutionum moralium pars prima et secunda*, Palerme, 1629, in-fol. Il en publia dix autres parties de 1636 à 1656 : ces douze parties réunies furent réimprimées sous le nom de *Summa Dianæ*, 8 vol. in-fol. Sa morale est peut-être trop indulgente.

DIANA MANTUANA. *Voyez* Ghisi.

DIANE DE POITIERS, duchesse de Valentinois, née le 3 septembre 1499, était fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier, d'une famille illustre et ancienne du Dauphiné. Elle reçut de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine Claude, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné, le 16 janvier 1523, à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla, dit-on, se jeter aux genoux de François Ier, et obtint par ses larmes, et surtout par ses attraits, la grace du coupable; mais il est plus probable que cette grace fut accordée aux prières du comte de Maulevrier, grand-sénéchal de Normandie, et des autres parens et amis de Saint-Vallier. C'est du moins ainsi, que s'exprime François Ier, dans des lettres de rémission ou de commutation de peine. Voltaire dit, dans son *Histoire du Parlement de Paris*, que François Ier, selon la tradition, ne sauva la vie au père que pour jouir de Diane, sa fille ; et que cette tradition serait plus vraisemblable, si Diane n'avait pas été alors un enfant de 14 ans, qui n'avait pas encore paru à la cour. Cet historien se trompe sur ces deux faits. Diane avait 23 ans, et elle était déjà connue à la cour sous le nom de *la Grande Sénéchale*. Quoi qu'il en soit, la peur fit, sur l'esprit de Saint-Vallier une telle révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent. (*Voy.* un pareil exemple, article de Guarini). Il tomba même dans une fièvre violente, dont il ne put jamais guérir, après que le roi lui eut accordé son pardon : c'est de là qu'est venu le proverbe de *la Fièvre de Saint-Vallier*. Diane, sa fille, avait été mariée en 1514, à Louis de Brezé, grand-sénéchal de Normandie, dont elle eut deux filles : l'une mariée au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Brezé étant mort en 1531, sa veuve conserva le nom de *Grande Sénéchale*, qu'elle avait porté du vivant de son époux. Elle avait au moins quarante ans, lorsque le roi Henri II, qui n'en avait que dix-huit, en devint éperdûment amoureux, et quoique âgée de près de soixante à la mort de ce prince, elle avait toujours conservé le même empire sur son cœur. Henri perdit dans le commerce de Diane la rudesse et la férocité que le maniement des armes, et les autres exercices violens auxquels il était fort adonné, n'eussent pu manquer de lui faire contracter. Il y puisa une affabilité, une égalité d'ame, et une douceur de caractère, qui ne se démentirent dans aucun instant de sa vie. Mais sans doute il y puisa aussi cet esprit de dissipation, ce goût du faste et de la représentation, cette aveugle prodigalité, qui ruinèrent les finances, et

préparèrent les malheurs des règnes suivans, et surtout cette intolérance en matière de religion, qui sous son règne fut poussée à l'extrême; et dans ce sens on peut assurer, dit Garnier, que les avantages d'une pareille éducation n'en compensèrent point les inconvéniens. Les graces et la beauté de Diane furent à l'épreuve du temps. Elle ne fut jamais malade; dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de puits; elle n'usa jamais d'aucune pommade. Éveillée tous les matins à six heures, elle montait souvent à cheval, faisait une ou deux lieues, et venait se remettre dans son lit, où elle lisait jusqu'à midi. Tout homme un peu distingué dans les lettres pouvait compter sur sa protection. Sa fierté répondait à sa naissance. Henri II ayant voulu reconnaître une fille qu'il avait eue d'elle, Diane lui répondit : « J'étais née pour avoir des enfans légitimes de vous. J'ai été votre maîtresse, parce que je vous aimais : je ne souffrirai pas qu'un arrêt me déclare votre concubine. » Le règne de Henri II fut celui de Diane; mais, dès que ce prince fut à l'extrémité, les courtisans qui l'avaient encensée, l'abandonnèrent. Catherine de Médicis lui envoya ordre de rendre les pierreries de la couronne, et de se retirer dans un de ses châteaux. « Le roi est-il mort? demanda-t-elle à celui qui était chargé de cette commission? — Non, madame, répondit celui-ci; mais il ne passera pas la journée. — *Hé bien*, répliqua-t-elle, *je n'ai donc pas encore de maître : que mes ennemis sachent que je ne les craindrai point quand ce prince ne sera plus. Si j'ai le malheur de lui survivre long-temps, mon cœur sera trop occupé de la douleur de sa perte, pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner.* » Dès que le roi eut expiré, elle se retira, en 1559, dans sa belle maison d'Anet. Ce fut Henri II qui, en 1552, fit reconstruire, pour sa maîtresse, le beau château d'Anet, où elle mourut le 26 avril 1566; il chargea Philibert Delorme, son architecte, de cette construction. Tout ce que le génie de l'art peut produire de galant, l'artiste sut l'employer à propos dans son plan, dans son élévation comme dans sa décoration intérieure. C'est dans ce lieu de délices, consacré aux plaisirs, que la duchesse de Valentinois faisait sa résidence habituelle. Les principales façades de ce beau monument d'architecture ayant été démolies dans la révolution, elles ont été conservées par M. Alexandre Lenoir, qui les a fait transporter à Paris, et restaurer dans la principale cour du Musée des monumens français. On lit encore sur la face principale de l'édifice, l'inscription suivante, que Diane avait fait dorer sur un marbre noir :

Brezæo hæc statuit pergrata Diana marito,
Ut diuturna sui sint monumenta viri.

On voit, dans le même Musée, le beau mausolée en marbre et richement orné que Louise de Brezé avait élevé à sa mère, dans la chapelle du château d'Anet. Elle est, à ce que nous croyons, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit une où elle est représentée foulant aux pieds l'amour, avec ces

mots : *J'ai vaincu le vainqueur de tous ; omnium victorem vici.* Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, ont mis Clément Marot au nombre de ses amans favorisés, et lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une manière plus favorable. « Je la vis, dit cet auteur, six mois avant sa mort, si belle encore, que je ne sache cœur de rocher, qui ne s'en fût ému, quoique quelque temps auparavant elle se fût rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, allant et se tenant à cheval aussi dextrement et dispostement comme elle avait jamais fait; mais le cheval tomba et glissa sous elle. Il aurait semblé que telle rupture et les maux qu'elle endura, auraient dû changer sa belle face ; point du tout, sa beauté, sa grace et sa belle apparence étaient toutes pareilles, qu'elles avaient toujours été. C'est dommage que la terre couvre un si beau corps; elle était fort débonnaire, charitable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante..... » Brantôme ajoute : « Qu'elle était fort bonne catholique, et haïssait fort ceux de la religion. Diane, dans son testament, déshérite ses filles, dans le cas où elles embrasseraient les nouvelles opinions. Voilà pourquoi ils l'ont fort haïe, et médit d'elle. » On voit ici l'une des sources des satires répandues contre Henri II et ceux qui l'approchaient. En avouant leurs écarts véritables, il faut mettre à part les calomnies de leurs adversaires. La famille de Saint-Vallier était une branche cadette de la maison des Poitiers, comtes de Valentinois; comté dont elle n'hérita point, mais que Henri II donna à Diane pendant sa vie. Les historiens s'accordent à dire que Diane de Poitiers avait reçu de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. Voici une pièce de vers qu'elle fit pour Henri II, qui pourra donner une idée de la tournure de son esprit ; cette pièce agréable, extraite des manuscrits de la bibliothèque du roi, n'a été imprimée que dans la description du Musée, par M. Alexandre Lenoir, à l'article Diane de Poitiers :

Voicy vraisment, qu'Amour un beau matin,
S'envint m'offrir flourette très-gentille,
Là, se prit-il, à ourner vostre teint
Et vistement violiers et jonquille
Me rejetoit, à tant, que ma mantille
En estoit pleine et mon cœur se pasmoit,
(Car, voyez vous, flourette si gentille
Estoit garçon frais, dispos et jeunet).
Ains tremblottante et destournant les yeux.....
Nenni . . disois-je, — Ah ! ne serez déçue,
Reprit Amour, et soudain à ma vue
Va présentant un laurier merveilleux.
Mieux veult, lui dis-je, estre sage que
Reyne :
Ains me sentis et fraimir et trembler,
Diane faillir, et comprendrez sans peine
Duquel matin je prattends reparler.

DIANE DE FRANCE, duchesse d'Angoulême et de Castro, puis de Montmorency, née en 1538, était fille légitimée de Henri II, auquel elle ressemblait plus que tous ses autres enfans. Ce prince l'eut d'une demoiselle piémontaise appelée Philippe Duc. L'esprit, la vertu et la beauté de Diane plurent infiniment à François Ier et à Henri II. Elle fut élevée avec le plus grand soin ; on lui apprit l'espagnol, l'italien et même un peu de latin. En 1553, elle épousa Horace Farnèse, duc de Castro, tué six mois après en défendant la citadelle d'Hesdin. Elle passa, le 3 mars 1557, à de

secondes noces avec le maréchal de Montmorency, fils du connétable, et n'en eut qu'un seul fils, mort peu de temps après sa naissance. Elle perdit ce second époux en 1579. La fermeté, la prudence et les autres vertus de Diane parurent surtout dans les guerres civiles. La maison de Bourbon lui dut sa conservation, et l'État son salut, par la réconciliation qu'elle ménagea entre Henri III et Henri IV, alors roi de Navarre. Ce dernier trompé si souvent par la cour de France, avait la plus grande confiance dans la probité de Diane. Il lui écrivait : «Si vous me donnez votre parole que je ne dois avoir aucun sujet de défiance, et qu'on veut agir sincèrement avec moi, toutes stipulations sont inutiles ; j'en crois plus à votre parole qu'à mille pages d'écriture.» Henri III lui avait donné le duché d'Angoulême et celui de Châtellerault, le comté de Ponthieu, et le gouvernement du Limousin. Charles de Valois, fils de la belle Touchet et de Charles IX, lui fut redevable de sa fortune et de ses établissemens, et peut-être de la vie. Il était prisonnier d'état, et il y avait de violentes présomptions qu'il avait eu part à la conspiration du maréchal de Biron. Diane de France, sa tante, parla fortement à Henri IV en sa faveur, en lui remontrant que l'exemple qu'il donnerait contre le fils d'un de ses prédécesseurs pourrait être suivi, et servirait de titre contre ses propres enfans naturels. Ce raisonnement, la bonté du roi, et son amitié pour Charles de Valois le décidèrent à lui accorder sa grace. Joachim du Bellai nous apprend dans ses poésies latines une anecdote singulière. La première nuit des noces de la princesse avec François de Montmorency, une flamme électrique entra par une fenêtre de l'appartement où les époux étaient couchés; après en avoir parcouru tous les coins, elle vint jusqu'au lit, brûla les coiffures, le linge et les ajustemens de nuit de l'épouse, sans lui faire d'autre mal que celui de la peur. Diane mourut âgée de plus de 80 ans, le 3 janvier 1619, sans postérité, après avoir vu sept rois sur le trône de France. Elle fut enterrée dans l'église des minimes de la place Royale à Paris, où on lui éleva un tombeau. L'hôtel d'Angoulême, rue Pavée, fut bâti par elle, et devint sa demeure. Elle aima passionnément la chasse, et y alla jusque dans un âge très-avancé. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Matthieu de Mourgues, sieur de Saint-Germain, et imprimée à Paris, en 1619, in-8°.

DIANE D'ANDOUINS (*Voyez* GUICHE.)

DIANNYÈRE (JEAN), médecin, né au Doujon, près de Moulins en 1701, mort dans cette dernière ville le 13 août 1782, a publié sur son art diverses observations, dont l'histoire de la société de médecine de Paris fait mention. On lui doit surtout une très-bonne *Analyse des eaux minérales de Bardon*, dans le tome 2 de l'ancien *Journal de Médecine*. II. *Observations sur le traitement d'une espèce de colique venteuse, dans le Journal de Trévoux, mai* 1748. III. *Essai sur la meilleure manière d'employer le vermifuge, Journal de Médecine*, tome V; *Considérations sur la paralysie des extrémités*, même journal, tome VII. — Son fils, Antoine DIANNYÈRE, né à Moulins, le 26 jan-

vier 1762, mort en 1802, a publié quelques *Éloges*, parmi lesquels on remarque celui du président Dupaty, suivi de notes sur plusieurs points importans de l'ordre public, Naples et Paris, 1789, in-8°; et celui de Gresset, Berlin et Paris, 1784, in-8°. On a aussi de lui: I. *Rêve d'un bon citoyen sur les lois*, 1789. II. *Essais d'arithmétique politique*, Paris, 1799. III. *Souvenir de Milady Cartemane*, ou *les mœurs du temps passé*, 2 parties en un vol. in-12, 1800.

DIAS (BALTHASAR), poète portugais, aveugle de naissance, composa des pièces dramatiques, appelées en Espagne et en Portugal, *Autos*, actes. Les principales sont: I. *L'acte du roi Salomon*, Evora, 1612. II. *L'acte de la passion*, Lisbonne, 1613. III. *L'acte de Saint Alexis.* IV. *L'acte de Sainte Catherine.* V. *L'acte de la malice des femmes*, etc. — DIAS (Edouard), né à Porto en Espagne, a composé: I. *Varias obras*, Saragosse, 1596. II. *La conquista que hizieron, etc.*, poème de 21 chants, en octaves, Madrid, 1598. — DIAS (Jean), natif de Céa en Portugal, était un savant musicien, surtout dans la partie du plain-chant. On a de lui un *Enchiridium missarum solemnium*, Coïmbre, 1580. — DIAS (Nicolas), dominicain portugais, vivait dans le 16e siècle. Il fit le voyage de Jérusalem, et, à son retour, ayant trouvé le Portugal soumis à Philippe II, roi d'Espagne, il déclama avec force contre l'usurpateur. Il fut arrêté, et resta enfermé dans une étroite prison, jusqu'à sa mort, arrivée le 6 février 1596. Il avait écrit une relation de son voyage à la Terre-Sainte. — DIAS (Pierre), né à Gouvea, dans le diocèse de Viseu, en 1621, entra dans les jésuites au Brésil. Il mourut à Bahia, le 25 janvier 1700. Il avait écrit une Grammaire de la langue d'Angola, Lisbonne, 1697. — DIAS CARDOSO (Antoine), inquisiteur de Coïmbre, natif de Santarem, mourut à Lisbonne, le 26 janvier 1624. Il avait écrit en espagnol un *Règlement du Saint-Office du Portugal*, Lisbonne, 1613. — DIAS RAMOS (Alexandre), né en 1687, à Freguesia, fut d'abord soldat; ayant quitté le service en 1705, il se livra à l'étude de l'agriculture. Il a publié: *Thesouro de Lauradores* (Le Trésor des Agriculteurs.) — DIAS SEIXAS (Dominique), né à Santa-Marinha, près de Coïmbre, publia en 1740 des *Mémoires de la vie et des vertus de Sœur Anne de Saint-Joachim*, Coïmbre, 1740.

DIAS (PHILIPPE), célèbre prédicateur portugais, né à Bragance, fut religieux de l'ordre de Saint-François, et mourut en odeur de sainteté, le 9 avril 1601. Saint François de Sales en fait ainsi l'éloge: « Entre tous ceux qui ont écrit des sermons, dit-il, Dias m'agrée infiniment. Il va à la bonne foi; il a l'esprit de prédication; il remarque bien, explique bien les passages, fait de belles allégories et similitudes, des hypotyposes nerveuses, prend l'occasion de dire admirablement, et est fort dévot et clair. Il lui manque ce qui est en Osorius, qui est l'ordre et la méthode. » Ses *Sermons* forment huit volumes.

DIAS (HENRI), nègre à qui tous les historiens accordent beaucoup de bravoure, d'esprit et de

sagacité, devint d'esclave colonel d'un régiment qui porte encore son nom dans l'Amérique portugaise. Il joignit à l'habileté dans la tactique et aux ruses de guerre qui déconcertaientsouvent les généraux hollandais, le courage le plus audacieux. Dans une bataille où il faillit être accablé par le nombre, il s'élance au milieu de son régiment qui paraissait faiblir, en criant: Sont-ce-là les vaillans compagnons de Henri Dias! Ce discours eut tout son effet, Henri Dias force Arécise à capituler, Fernambouc à se rendre, et détruit entièrement l'armée hollandaise. Au milieu de ses exploits, en 1645, une balle lui perça la main gauche. Pour s'épargner les longueurs d'un pansement, il la fit couper, en disant que chaque doigt de la droite lui vaudra une main pour combattre. L'histoire ne nous dit pas où, quand et comment mourut ce général. Ceux qui desireront des détails plus étendus sur ce célèbre africain, peuvent consulter la *Littérature des Nègres*, par M. Grégoire, page 94.

DIAS de LUGO (Jean-Bernard), né en 1495, selon les uns à Lugo dans la province d'Alaves, selon d'autres à Séville, distingué par sa sainteté, ses talens et ses écrits, professa le droit canon à Salamanque, et devint membre du conseil des Indes. Son mérite le fit nommer à l'évêché de Calahorra par Charles-Quint, qui l'envoya au concile de Trente, où il brilla et se fit estimer par l'énergie de son caractère. On lui doit: I. La *Practica criminalis canonica in quâ omnia ferè flagitia quæ à clericis committi possunt cum eorum pœnis describuntur*, imprimée en 1542. Il réclame dans cet ouvrage contre la défaveur légale qui flétrit les enfans illégitimes, quoiqu'ils ne soient pas complices du crime de ceux qui leur ont donné la vie; c'est là sans doute ce qui a servi de prétexte à quelques auteurs pour dire qu'il était bâtard. II. *Regulæ juris, cum suis ampliationibus et restrictionibus*, Alcala, 1569; Lyon, avec l'ouvrage precédent, 1554. III. Des *Dialogues* latins qui n'ont pas été imprimés, et qui, dit-on, seraient dignes de voir le jour. Il s'y montre grand partisan de la liberté. Dias, ami des pauvres, protecteur des sciences et lettres, était en même temps un digne prélat qui réglait parfaitement son diocèse, le visitait, tenait régulièrement ses synodes à Logrogno. Ses statuts synodaux ont été imprimés à Lyon, ainsi que son missel, qui contient entre autres quatre *Messes* de sa composition pour la conversion des gentils et des hérétiques, pour les pénitens, pour les mourans et pour ceux qui naviguent. Dias mourut en 1556.

DIAS GOMEZ (François), poète portugais, né à Lisbonne, en mars 1745, fut destiné au commerce par son père, qui néanmoins lui avait fait donner une éducation soignée. Dias Gomez, qui était né poète, se soumit cependant à la volonté paternelle; mais, tout en vaquant aux affaires de son négoce, il trouva encore le loisir de faire des vers, où l'on remarque de la correction, un goût toujours pur et formé sur l'étude des grands modèles. La collection des *Œuvres poétiques* de Dias, fut imprimée en 1799, par ordre de l'Académie des sciences de Lisbonne, au profit de sa veuve et de ses enfans. On trouve dans ce

recueil, sept *Élégies*, douze *Odes* et trois *Cantiques*. Il avait fait deux tragédies, *Electre* et *Iphigénie*, qui sont peu communes, et a laissé plusieurs écrits manuscrits, parmi lesquels se trouvent deux poèmes qui ne sont point achevés.

DIAZ (Barthélemi), navigateur portugais, était cavalier de la maison de Jean II, et passait pour être fort instruit dans l'art de la navigation. Il découvrit en 1466, un cap à l'extrémité méridionale de l'Afrique, auquel il donna le nom de cap des Tourmentes (*cabo Tormontoso*); mais quand il rendit compte de sa découverte au roi de Portugal, Jean II, ce prince changea ce nom en celui de cap de Bonne-Espérance, persuadé que le passage de ce cap devait ouvrir la route des Indes. Ayant fait partie de l'expédition de Cabral qui découvrit le Brésil, il faisait voile pour le cap de Bonne-Espérance, lorsque son vaisseau fut submergé le 29 mai 1500, avec quatre autres. C'est à cet événement déplorable que le Camoëns fait allusion lorsqu'il fait dire dans son poëme au génie du cap des Tourmentes : «Je ferai un exemple à jamais terrible de la première flotte qui passera près de ces rochers, et je signalerai ma vengeance sur celui qui le premier, m'est venu braver dans ma demeure.»

DIAZ (Michel), Aragonais, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1485 les mines d'or de Saint-Christophe dans le Nouveau-Monde, et contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée *Saint-Domingue*. Il fut plusieurs années après lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, île célèbre, et y essuya quelques disgraces. De retour en Espagne, il fut mis en prison l'an 1509, et rétabli ensuite dans sa charge en 1512, mais il mourut peu de temps après.

DIAZ (Jean), jeune Espagnol, qui vivait au 16e siècle, mérite une place dans le catalogue des victimes d'un faux zèle. Il fit sa théologie à Paris, et ayant adopté les opinions des novateurs, alla trouver Calvin à Genève; mais n'ayant pu s'accommoder d'un homme si haut et d'un esprit si chagrin, il partit pour Strasbourg, et sympatisa mieux avec Bucer, qui était d'une humeur plus douce et plus liante. Celui-ci, trouvant dans ce disciple de grandes dispositions, l'obtint du conseil de cette ville, pour l'accompagner au colloque de Ratisbonne. Étant allé à Neubourg pour corriger un livre de Bucer qu'on y imprimait, il y vit arriver avec surprise un de ses frères nommé Alphonse, avocat en cour de Rome, qui était venu pour tâcher de le ramener à l'église catholique; n'ayant pu y réussir, il feignit de s'en retourner, et alla en effet jusqu'à Augsbourg; mais dès le lendemain il revint sur ses pas, accompagné d'un guide. Il alla de suite chez son frère avec son compagnon qui était déguisé en messager, et demeura au bas de l'escalier, pendant que l'autre montait à la chambre de Diaz, à qui il feignait d'avoir des lettres à remettre de la part d'Alphonse. Le prétendu messager lui en remet effectivement, et, pendant qu'il les lit, le perfide lui décharge sur la tête un coup d'une hache qu'il tenait cachée sous son manteau, le tue, et se sauve avec son instigateur Alphonse. Les meurtriers furent ar-

rêtés et mis en prison à Inspruck; mais l'empereur Charles-Quint arrêta les procédures, sous prétexte qu'il voulait connaître lui-même de cette affaire à la diète prochaine. Cet événement atroce, arrivé le 27 mars 1546, a été rapporté dans *l'Histoire ecclésiastique* du P. Fabre, livre 42: par Sleidan, livre 17, et par Sponde, sous l'année 1546. On a l'histoire particulière de ce meurtre, écrite en latin, sous le nom de *Claude Senarclæus*, in-8°; rare. Ce Jean Diaz est auteur d'un sommaire de la *Religion chrétienne*, dont la traduction française fut imprimée à Lyon en 1562, in-8°.

DIAZ (Bernard). *Voyez* Castillo.

DIAZ (Emmanuel), jésuite, né dans le diocèse de Portalègre, en Portugal, partit comme missionnaire en 1585, pour se rendre aux Indes. Il fit naufrage auprès de la côte de Sofala, et fut fait esclave. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Goa, exerça son ministère dans plusieurs missions de la Chine, et mourut à Macao, le 10 juillet 1639, étant visiteur-général de la Chine et du Japon. Il a laissé des *Litteræ annuæ*, écrites de la Chine, pour les années 1618 et 1625: elles ont été traduites en italien, et publiées à Rome en 1629, in-8°. — Son neveu Diaz (Emmanuel), fut jésuite et missionnaire comme lui, et mourut au Thibet en 1650. Il était bon astronome et bon mathématicien. On a de lui un traité intitulé : *Tractatus contrà eos qui putant cometas esse sublunares et elementares.*

DIAZ (Emmanuel), né à Castel-Branco, en Portugal, entra chez les jésuites en 1592, et partit pour la Chine en 1601 ; il y remplit avec zèle les fonctions de missionnaire, occupa tous les emplois honorables de sa compagnie, et mourut le 4 mars 1659, à l'âge de 85 ans, après avoir habité la Chine pendant 58 ans. Il avait composé des instructions sur tous les évangiles de l'année ; *Les litanies des SS. Anges à l'usage des chrétiens chinois et un traité de la Sphère.*

DIAZ (François), religieux dominicain, né en Castille, quitta sa patrie en 1632, pour aller annoncer l'évangile dans les îles Philippines. Il avait appris la plupart des dialectes des diverses provinces de la Chine. Il triompha des épreuves qu'il eut à soutenir dans l'exercice de son ministère, et mourut le 4 novembre 1646, des suites d'un coup de pierre, qu'il reçut à la poitrine. Il avait composé plusieurs ouvrages en langue chinoise, entre autres, *Ky-mung*, *la Doctrine des commençans*, imprimée en Chine, en 1650, et un *Dictionnaire chinois-espagnol.*

DIAZ (Pierre), jésuite espagnol, né à Lupia, dans la province de Tolède, fut un des premiers missionnaires envoyés au Mexique dans le 16e siècle. Il mourut à Mexico, le 12 janvier 1683. On a de lui : *des Lettres des missions de la Compagnie de Jésus*, aux Indes occidentales dans les années 1590 et 1591 ; *Epistolæ duæ de 52 jesuitis interfectis in Brasiliâ*, Anvers, 1605, in-8°.

DIAZ (Gaspard), peintre portugais, élève de Raphaël et de Michel-Ange, est un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à ces illustres maîtres. On admire la

correction de son dessin, la suavité de son pinceau, et l'expression de ses figures. On voit un grand nombre de ses compositions dans l'église de St.-François de Paule à Lisbonne. Ses talens lui firent donner par ses compatriotes le surnom glorieux du *Raphaël portugais*.

DIBALYG-SOUFY. *Voy.* EDEBALI.

DIBIL-ALKHOZZAY, poète célèbre, métaphysicien, moraliste et légiste arabe, né à Koufah, l'an 148 de l'hégire, 765 de J.-C., sous le règne de Haroun-al-Raschid, et sous celui de son successeur Al-Mamoun, à la cour desquels son talent poétique l'aurait fait jouir de la plus grande faveur sans la mordacité de sa langue, et le fiel de sa plume. C'était pour la satire effrénée l'Arétin de l'Orient. Ibrahim se plaignant un jour à Mamoun, son neveu, d'être maltraité dans un ouvrage de ce poète, le calife pour l'en consoler lui montra une de ses autres pièces de vers où il était lui-même outragé, et dit : « Comment vous aurait-il épargné, lui qui ne respecte point son bienfaiteur et son maître. » Dibil-Alkhozzay était né l'an de l'hégire 144, de l'ère vulgaire 765, et mourut en 248-860, âgé de 95 ans. Il a laissé un *Dyouān*, ou recueil de *Poésies*, dont l'élégance et la pureté ont acquis dans l'Orient une réputation méritée. Dibil-Alkhozzay est nommé par quelques auteurs *Daghil*, *Daaboul* et *Dabul*.

DIBON (ROGER), chirurgien-major des Cent-Suisses, mort en 1777, a publié une *Description des maladies vénériennes*, en 2 vol. in-12, et différentes brochures sur la même matière. C'était un charlatan incapable d'écrire, qui trouva un médecin assez vil pour lui vendre sa plume et pour réclamer ensuite, devant les tribunaux, le prix que l'empirique refusait de lui payer. Il fut l'un des adversaires d'Astruc, dont il critiqua, d'une manière pitoyable, le traité *De Morbis venereis*, qu'il paraît n'avoir jamais compris.

DIBUTADES, était un potier de Sycione; sa fille qui n'est désignée que sous le nom de la *Vierge de Corinthe*, imagina d'adoucir les rigueurs de l'absence de celui qu'elle aimait, et qu'un prochain départ allait éloigner d'elle, en traçant l'ombre de son amant, dont le profil se dessinait sur une muraille par la lumière d'une lampe. *Telle fut*, dit-on, *l'origine de la peinture*. Son père, ayant admiré l'invention, imagina d'appliquer de l'argile sur ces traits, en observant leurs contours, et de faire cuire dans son fourneau ce profil de terre. *De là l'origine de la sculpture en relief*. Ainsi, deux arts ingénieux ont dû leur création à l'industrie de l'amour. Il est impossible de fixer l'époque où vivait Dibutades. Elle est enveloppée dans l'obscurité qui couvre toutes les premières inventions de l'esprit humain.

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, orateur, historien, géographe et mathématicien célèbre, un des plus dignes disciples d'Aristote, profita beaucoup des leçons de ce grand maître dans les excellens ouvrages qu'il composa, dont il ne reste que des fragmens. Le plus estimé était sa *République de Sparte*, en trois livres, que les magistrats faisaient lire tous les ans publiquement

pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve sa *Descriptio montis Pelii* dans *Geographiæ veteris scriptores Græci minores*, Oxford, 4 vol. in-8°; dans le recueil des *Géographes grecs*, de David Hæschelius, Augsbourg, 1600, in-8°, et dans plusieurs autres recueils. Cicéron, qui faisait ses délices de la lecture des ouvrages de Dicéarque, l'appelle un homme admirable, un grand homme, un excellent citoyen, un sage et un historien habile.

DICENÉE, philosophe égyptien, qui vivait sous Auguste, étant venu dans le pays des Scythes, plut à leur roi, lui enseigna la philosophie morale, et adoucit par ses maximes et ses exemples son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. Il leur enseigna le culte des dieux, et leur inspira l'amour de la justice et de la paix. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un *Livre*. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il produit.

DICETO (Raoul de), doyen de Saint-Paul de Londres, vers l'an 1210. On a de lui : I. *Abbreviationes chronicorum*, ou *Epitome de l'histoire d'Angleterre après la conquête*, dans les *Historiæ anglicanæ scriptores*. II. *Imagines historiarum*; ou *Vie de plusieurs rois de la Grande-Bretagne*, qui est la suite de l'ouvrage précédent et qui se trouve dans le même recueil. III. *Historia compendiosa de regibus Britonum usque ad sæculum septimum*, dans le tome 1er des *Historiæ Britannicæ, Saxonicæ, Anglo-Danicæ scriptores*.

DICK (sir Alexandre), médecin écossais, né en 1703, mort en 1785, fils de sir Guillaume Cunningham de Capington, et de la fille et héritière de Jacques Dick de Preston-field, élève d'Edimbourg, puis de Leyde, étudia dans cette ville sous le célèbre Boerhaave, et y fut reçu docteur. Dick revint dans son pays, fit ensuite le tour de l'Europe, et s'établit enfin dans la Grande-Bretagne au comté de Pembroke, où il pratiqua la médecine avec un très-grand succès. Dick, à la mort de son frère, hérita de son titre et des biens de sa maison; mais il ne cessa pas de résider dans sa terre de Preston-field. C'est lui qui a introduit en Angleterre la culture de la véritable rhubarbe. La Société des arts et du commerce à Londres lui donna à cette occasion la médaille d'or en 1774.

DICKINSON ou DICKENSON (Edmond), médecin et alchimiste anglais, né à Appleton, en 1624 dans le comté de Berks, après avoir cultivé long-temps la médecine avec succès, se livra aveuglément à toutes les folies de l'alchimie. On lui doit quelques ouvrages très-érudits, mais remplis d'opinions bizarres : I. *Delphi phænicizantes*, Oxford, 1655, in-8°, ouvrage savant et plein de paradoxes, où l'auteur prétend prouver que la fable de l'Apollon Pythien a été empruntée par les Grecs de l'Ecriture Sainte. II. *De adventu Noë in Italiam*, in-8°. III. *De origine Drudum*. IV. *Physica vetus et nova*, 1703, in-4°. Dickinson est mort en 1707.

DICKINSON (Jonathas), pre-

aux habitans des colonies, de 1767 à 1768. Ses écrits politiques ont été recueillis et publiés en 2 vol. in-8°, 1801.

DICKINSON (Philémon), brave officier dans la guerre de la révolution d'Amérique, mort à Trenton, dans son château, en 1809, dans la 69ᵉ année de son âge, prit très-jeune une part active dans la lutte contre la Grande-Bretagne, et exposa sa vie et sa fortune pour établir l'indépendance de son pays. Après s'être distingué à la mémorable bataille de Monmouth, il fut membre du congrès. Dickinson a eu le grade de général, et l'a honoré par l'habileté et le courage avec lesquels il a exécuté toutes les opérations dont il fut chargé.

DICKSON (David), théologien écossais, né à Paisley, en 1591, mort en 1664, élève de Glascow, fut professeur de théologie à Édimbourg. Un zèle trop ardent pour la secte des presbytériens le fit emprisonner plusieurs fois vers 1640. En 1653, il fut député à l'assemblée de Westminster. Il a laissé des *Commentaires sur l'ancien et le nouveau Testament*, et des *Ouvrages théologiques*.

DICKSON (Adam), agronome écossais, né à Albermaly dans le comté d'Est-Lothian, fit ses études au collége d'Édimbourg. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il montra dès sa jeunesse le plus vif empressement pour connaître tous les procédés et les secrets de l'agriculture. Après avoir étudié les auteurs latins connus sous le nom de *Rei rusticæ scriptores*, il en fit une excellente analyse, imprimée à Londres en 1788, et traduite en français par M. Pâris, architecte, sous le titre d'*Agriculture des Anciens*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Il est curieux de comparer dans l'ouvrage les frais de nourriture et d'entretien d'un esclave employé à la culture des champs, d'après Caton, et la dépense d'un laboureur d'Écosse. L'auteur, mort à la fin du 18ᵉ siècle, avait déjà publié en 1765 un *Traité estimé sur l'agriculture*. Dickson mourut dans sa patrie en 1776 des suites d'une chute de cheval.

DICQUEMARE (Jacques-François), membre de plusieurs Académies, né au Havre le 7 mars 1733, a publié: I. *Idée générale de l'Astronomie*, ouvrage à la portée de tout le monde, 1769, in-8°, avec 24 pl. Il en a paru une nouvelle édition sous le titre: I. *La Connaissance de l'Astronomie, rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*, 1771-79, in-8°. II. *Index géographique*, 1769, in-8°. III. *Nouvelle description du Cosmoplane*, dédiée à l'abbé Nollet, 1769, in-4°. IV. Beaucoup d'*Observations astronomiques et physiques* dans les journaux. V. Plusieurs *Cartes géographiques*. Dicquemare montra un zèle infatigable dans l'étude des animaux marins sans vertèbres, et s'y livra avec une ardeur qui aura peu ou point d'imitateurs. Plongé dans l'eau, pendant plusieurs heures pour mieux les observer, il les poursuivait jusque dans leurs retraites, et, nageant autour des orties marines, il n'échappait point à leurs vives piqûres. La tempête et les horreurs de la nuit pouvaient seules l'arracher des profondeurs de l'abîme où il aimait à s'enfoncer. Une foule de faits neufs dont il a enrichi l'histoire naturelle, fut la récompense de

son zèle. Il avait chez lui une ménagerie de ces singuliers animaux. Il acquit et mérita le titre qui lui fut décerné, de confident de la nature, et l'Académie des sciences le nomma son correspondant.

DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du 15ᵉ siècle donna une histoire de la guerre de Troie, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, ou à Cologne, vers l'année 1474. L'éditeur, que l'on croit être L. Septimus ou Septimius, le donne pour traduit du grec en latin. Madame Dacier en donna une nouvelle édition à l'usage du Dauphin, à Paris, en 1680, in-8°, avec Darès le Phrygien..... Périzonius en mit au jour une autre en 2 vol. in-8°, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. Malgré l'érudition qu'il y a prodiguée, elle ne vaut pas celle de madame Dacier. La traduction la plus nouvelle est celle de M. Achaintre, publiée en 1813 avec la traduction de Darès par Caillot.

DICUIL, géographe du 9ᵉ siècle, né en Irlande, qui alors était nommé *Scotia*, semble être le même que Dicola, et fut auteur d'un traité *De mensurâ orbis terræ*, qui existe en manuscrit à la bibliothèque du Roi, et dont plusieurs savans ont publié des extraits. (*V.* G. MURMAN, dans une note sur l'Anthologie de Bulman, t. II, p. 392.) Ce traité de Dicuil a été publié par Charles Athan, Walkenaer, en 1807, à Paris, in-8°. M. Letronne a publié le texte corrigé, avec un commentaire, Paris, 1814, in-8°. Ce travail est estimé.

DIDEROT (DENIS), de l'Académie de Berlin, naquit à Langres, d'un coutelier, en 1712. Les jésuites, chez lesquels il commença ses études, voulurent l'attirer dans leur ordre; un de ses oncles, qui lui destinait un canonicat dont il était pourvu, lui fit prendre la tonsure; mais son père, voyant qu'il n'avait de goût ni pour l'état de jésuite, ni pour celui de chanoine, l'envoya à Paris pour y continuer ses études. Il le plaça ensuite chez un procureur, où il ne s'occupa que de littérature. Cet amour pour les sciences et pour les belles-lettres ne répondant point aux vues que son père avait sur lui, il cessa de lui payer sa pension, et parut l'abandonner pendant quelque temps. Les talens du jeune Diderot pourvurent à sa fortune, et le tirèrent de l'obscurité. Physique, géométrie, métaphysique, morale, belles-lettres, il embrassa tout. Son imagination ardente paraissait le porter à la poésie; mais il la négligea pour les sciences exactes. L'éloquence naturelle qui animait sa conversation lui fit des partisans et des protecteurs. Ses premiers essais furent la traduction de l'*Histoire de Grèce*, de Stanyan, 1743, 3 vol. in-12, et l'*Essai sur le mérite et la vertu*, publié en 1745, qu'il annonçait comme traduit de Shaftesbury, et qui est en grande partie le fruit de son imagination; il y professe hautement des sentimens religieux, et déclare plusieurs fois qu'il *n'est point de vertu sans religion*. Mais ce qui commença sa grande réputation fut un petit recueil de *Pensées philosophiques*, réimprimé depuis sous le titre d'*Étrennes aux esprits forts*, qui parut en 1746, in-12. Les adeptes

de la nouvelle philosophie le comparèrent, pour la clarté, l'éloquence et la force du style, aux *Pensées* de Pascal. Mais le but des deux auteurs est bien différent. L'un s'efforce de soutenir l'édifice du christianisme, l'autre de saper toutes les religions par le fondement. Il parle avee la même assurance que s'il ne se trompait jamais. Ce ton ferme en imposa. Les *Pensées philosophiques* plurent aux femmes, et devinrent un livre de toilette. On crut que l'auteur avait raison, paree qu'il affirmait toujours. Il donna en 1746, en société avec Eidous et Toussaint, un *Dictionnaire universel de médecine*, en 6 vol. in-fol. Dans cette compilation défectueuse à bien des égards, on trouve des artieles superficiels, inexaets : mais il y en a d'approfondis; et l'ouvrage fut bien reçu. Ce succès ayant encouragé l'auteur, il forma le projet d'une entreprise plus vaste, du *Dictionnaire Encyclopédique*. Un pareil monument ne pouvant être élevé par un seul architecte, d'Alembert, son ami, partagea l'honneur et les périls de ce travail, dans lequel ils devaient être secondés par plusieurs savans et divers artistes. Diderot en fit le *Prospectus*, et composa les *Systèmes des connaissances humaines*, dont on a fait l'éloge sous le rapport de la classification. Diderot se chargea seul de la description des arts et métiers, l'une des parties les plus importantes et les plus desirées du public. Au détail des procédés des ouvriers, il joignit quelquefois des réflexions, des vues, des prineipes propres à les éclairer. Indépendamment de la partie des arts et métiers, le chef des eneyclopédistes suppléa, dans les différentes sciences, un nombre considérable d'articles qui manquaient. Il eût été à souhaiter que, dans un ouvrage aussi vaste et d'un aussi grand usage, il eût renfermé le plus d'instruction dans le moins d'espace possible, et qu'il eût été moins verbeux, moins dissertateur, moins enclin aux digressions. On lui a reproché encore d'employer un langage scientifique, sans trop de nécessité; d'avoir recours à une métaphysique souvent inintelligible, qui l'a fait appeler le *Lycophron de la philosophie;* de s'être servi d'une foule de définitions qui n'éclairent point l'ignorant, et que le philosophe semble n'avoir imaginées que pour faire croire qu'il avait de grandes idées, tandis que, réellement, il n'a pas eu l'art d'exprimer avec clarté et avec simplicité les idées des autres. Quant au fond de l'ouvrage, Diderot convenait que l'édifice avait besoin d'être réparé à neuf. Deux libraires voulant donner une nouvelle édition de l'Encyclopédie, voici ce que leur dit l'éditeur de la première, au sujet des fautes dont elle fourmille : « L'imperfection de cet ouvrage a pris sa souree dans un grand nombre de causes diverses. On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs. Parmi quelques hommes excellens, il y en eut de faibles, de médiocres et de tout-à-fait mauvais. De là, cette bigarrure dans l'ouvrage, où l'on trouve une ébauche d'écolier à côté d'un morceau de main de maître; une sottise voisine d'une ehose sublime. Les uns, travaillant sans honoraires, perdirent bientôt leur première ferveur; d'autres, mal récompensés, nous en donnèrent pour notre argent. L'Encyclopédie fut un gouffre, où ces espèces de

chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours incohérentes et disparates. On négligea de remplir les renvois qui appartenaient à la partie même dont on était chargé..... On trouve souvent une réfutation à l'endroit où l'on allait chercher une preuve..... Il n'y eut aucune correspondance rigoureuse entre les discours et les figures. Pour remédier à ce défaut, on se jeta dans de longues explications. Mais combien de machines inintelligibles, faute de lettres qui en désignent les parties! » Diderot ajouta à cet aveu sincère des détails particuliers sur différentes parties; détails qui prouvaient qu'il y avait dans l'Encyclopédie des objets non-seulement à refaire, mais à faire en entier: et c'est de quoi s'est occupée ensuite une nouvelle société de savans, de gens de lettres et d'artistes. La première édition de cet important ouvrage, qui avait été livrée au public depuis 1751 jusqu'en 1767, 17 vol. in-fol. et 11 de figures, fut bientôt épuisée, parce que ses défauts étaient rachetés en partie par plusieurs articles bien faits, et par différens mémoires qui fournissaient de bons matériaux aux éditeurs à venir. Diderot, qui avait travaillé pendant près de vingt ans à ce Dictionnaire, n'eut pas des honoraires proportionnés à sa peine et à son zèle. Il se vit obligé, peu de temps après la publication des derniers volumes, d'exposer sa bibliothèque en vente. L'impératrice de Russie la fit acheter pour 15,000 livres, et lui en laissa la jouissance. Cependant l'*Encyclopédie*, qui attirait en partie à son éditeur ces récompenses étrangères, avait été la cause d'un grand scandale dans son pays. Des propositions hardies sur le gouvernement, des opinions semblables sur la religion, en firent suspendre l'impression en 1752. On n'avait alors que deux volumes de ce Dictionnaire; on ne leva la défense d'imprimer les suivans qu'à la fin de 1753. Il en parut successivement cinq nouveaux tomes. En 1757, il se forma un nouvel orage, et le livre fut supprimé. La suite n'en parut qu'environ dix ans après; mais elle se distribua secrètement. On fit arrêter quelques exemplaires, et les imprimeurs furent mis à la Bastille. La source de ces traverses est assez évidente, quoique les encyclopédistes aient tâché de l'obscurcir. Ils s'en prennent tantôt aux jésuites, tantôt aux jansénistes: ici, à quelques gens de lettres jaloux; là, à des journalistes chagrins, qui, n'ayant pas été au nombre des coopérateurs de l'Encyclopédie, se réunirent tous contre l'ouvrage et les auteurs. Mais si ces auteurs avaient écrit avec une circonspection sage, s'ils n'avaient pas mis leurs opinions trop à découvert, les cris des anti-encyclopédistes auraient été impuissans: l'utilité du livre et le mérite des rédacteurs auraient été un bouclier contre les traits de ceux qui voulaient renverser ce palais des sciences. Quoi qu'il en suit, Diderot ne se laissa pas décourager par les épines que ses imprudences et celles de quelques-uns de ses collaborateurs avaient semées sur sa route. Tour à tour sérieux et badin, solide et frivole, il donna, dans le temps même qu'il travaillait au Dictionnaire des sciences, quelques productions qui semblaient ne pouvoir

guère sortir d'une tête encyclopédique. Ses *Bijoux indiscrets*, 2 vol. in-12, sont de ce nombre. L'idée en est indécente, et les détails obscènes, sans être piquans, même pour les jeunes gens avides de romans licencieux. Une certaine pédanterie philosophique se fait sentir, même dans les endroits où elle est le plus déplacée; et jamais l'auteur n'est plus lourd que lorsqu'il veut paraître léger. On peut mettre, à peu près, sur la même ligne, son roman de *Jacques le Fataliste*, et celui de la *Religieuse*. Le *Fils naturel* et le *Père de famille*, deux comédies ou plutôt deux drames en prose, qui parurent en 1757 et 1758, sont deux pièces sentimentales, où il y a quelquefois du nerf dans le style et du pathétique dans les sentimens. La première est un tableau des épreuves de la vertu, un conflit d'intérêts et de passions, où l'amour et l'amitié jouent des rôles intéressans. On a prétendu que Diderot l'avait imitée de Goldoni. A l'exception d'un petit nombre d'endroits où l'auteur mêle au sentiment son jargon déclamatoire et métaphysique, et quelques sentences hors de propos, le style en est touchant et assez naturel. Dans la seconde comédie, qui seule eut dans le temps quelque succès, on voit un père tendre, vertueux, humain, dont la tranquillité est troublée par les sollicitudes paternelles que lui inspirent les passions vives et ardentes de ses enfans. Cette comédie philosophique, morale, et presque tragique, a produit un assez grand effet sur divers théâtres de l'Europe. L'*Epître dédicatoire à madame la princesse de Nassau-Saarbruck* est un petit traité de morale, d'un tour singulier, sans sortir du naturel. Ce morceau, écrit avec noblesse, prouve que l'auteur avait dans la tête un grand fonds de pensées et d'idées morales et philosophiques. A la suite de ces deux pièces, réunies sous le titre de *Théâtre de Diderot*, et qu'on ne joue plus, on trouve des *Entretiens* qui offrent des réflexions profondes et des vues nouvelles sur l'art dramatique. On en trouve quelques-unes d ingénieuses, mais en général, elles ne sont pas d'un goût bien epuré. Son esprit d'observation éclate avec hardiesse dans deux autres ouvrages qui firent beaucoup de bruit. Le premier parut en 1749, in-12, sous le titre de *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*. Il y met en scène l'anglais Saunderson, aveugle-né, qui, au lit de la mort, pressé par un ministre de reconnaître un Dieu créateur, s'y refuse sur ce qu'il n'a jamais rien vu de tout ce qu'on veut lui faire admirer dans la nature. Et puis il retourne en tout sens cet argument qu'il croit invincible. L'auteur fut enfermé pendant six mois à Vincennes. Né avec des passions ardentes et une tête fort exaltée, se voyant tout à coup privé de sa liberté, il faillit à devenir fou. Le danger était grand; pour le détourner, on fut obligé de le laisser sortir de sa chambre, et de lui permettre de fréquentes promenades, et la visite de quelques gens de lettres. J.-J. Rousseau, alors son ami, alla lui donner des consolations, qu'il n'aurait pas dû oublier. La *Lettre sur les aveugles* fut suivie d'une autre, sur les *sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, 1751; 2 vol. in-12. L'auteur donne sous ce titre des réflexions sur la métaphysique,

sur la poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc., etc. Il y a des choses bien vues dans cet essai, et d'autres qu'il ne montre qu'imparfaitement : quoiqu'il tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours. On a dit, de tout ce qu'il a écrit sur des matières abstraites, que c'était un chaos où la lumière ne brillait que par intervalles. Les autres productions de Diderot se ressentent de ce défaut de clarté et de précision, de cette emphase désordonnée, qu'on lui a toujours reprochée. Les principales sont : I. *Essai sur le mérite et la vertu*, 1745, in-12, ouvrage qui n'a pas fait une grande fortune. II. *Histoire de Grèce*, traduite de l'anglais de Stanyan, 3 vol. in-12, 1743; ouvrage médiocre, ainsi que la traduction. III. *Mémoires sur différens sujets de mathématiques*, 1748, in-8°. IV. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, in-12. Cette interprétation est fort obscure. Son livre, l'un des préludes de celui du Système de la nature, est, selon Clément de Genève, « tantôt un verbiage ténébreux, aussi frivole que savant; tantôt une suite de réflexions à bâtons rompus, et dont la dernière va se perdre à cent lieues de la première. Il n'est presque intelligible que lorsqu'il devient trivial. Mais qui aura le courage de le suivre à tâtons dans sa caverne, pourra s'éclairer de temps en temps de quelques heureuses lueurs. » V. *De la suffisance de la religion naturelle*. VI. *Le sixième sens*, 1752, in-12. VII. *De l'éducation publique*, 1752, in-12, brochure qu'on distingua parmi celles que l'apparition d'Émile et la destruction des jésuites firent éclore. On ne peut pas, à la vérité, adopter toutes les idées de l'auteur; mais il y en a de très-judicieuses, dont l'exécution serait utile. VIII. *Éloge de Richardson;* plein de feu et de verve. IX. *Vie de Sénèque*. (*Voy.* LAGRANGE et SÉNÈQUE.) Ce fut son dernier ouvrage, et c'est un de ceux qu'on lit avec le plus de plaisir, même en n'adoptant pas tous les jugemens qu'il porte sur Sénèque et sur d'autres hommes célèbres. Il l'augmenta et le publia de nouveau en 2 vol. au lieu d'un, sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. L'auteur mourut subitement, en sortant de table, le 30 juillet 1784. Quelque temps avant sa mort, il était allé demeurer dans une maison que l'impératrice de Russie avait fait arranger pour lui. Le caractère de Diderot est fort équivoque. Ses amis ont vanté sa franchise, sa candeur, son désintéressement, sa droiture; tandis que ses ennemis le représentaient comme artificieux, intéressé, et cachant sa finesse sous un air vif et quelquefois brusque. Il se fit, sur la fin de ses jours, beaucoup de tort, en repoussant par des diffamations les prétendus outrages qu'il imaginait exister contre lui dans les *Confessions de J.-J. Rousseau*, son ancien ami. Il est malheureux qu'en gravant cet opprobre sur le tombeau du philosophe genevois, il ait laissé des impressions fâcheuses de son propre cœur, ou du moins de son esprit. Ce Rousseau, qu'il décrie tant, l'a loué plus d'une fois avec enthousiasme. Mais il dit, dans une de ses Lettres, que, « quoique né bon et avec une ame franche, Diderot avait un malheureux penchant à mésinterpréter les discours et les actions de ses amis,

et que les plus ingénues explications ne faisaient que fournir à son esprit subtil de nouvelles interprétations à leur charge. » Quoi qu'il en soit, ce philosophe ne sentait pas faiblement, et il s'exprimait comme il sentait. L'enthousiasme qu'il montre dans quelques-unes de ses productions, il l'avait dans un cercle, pour peu qu'il fût animé, ou qu'on contredît ses opinions. Il parlait avec rapidité, avec véhémence, et sa tournure de phrase était ordinairement piquante et originale. « Diderot, a dit Garat, toujours abandonné aux hasards heureux de son imagination, mais toujours élégant dans son langage, parlait comme les poètes lyriques chantent; sa conversation était une ode. » Aussi, on a soutenu que la nature s'était méprise en faisant de lui un métaphysicien, et non un poète: mais quoiqu'il ait été souvent poète en prose, il a laissé quelques vers qui prouvent peu de talent pour la poésie. La plus remarquable de ses pièces de poésie est une espèce de dithyrambe, intitulé: *Les Eleuthéromanes*, ou *les Furieux de la liberté*. C'est là que se trouvent ces deux vers fameux qu'on lui a si souvent reprochés, et où il dit, en parlant de la révolte, qu'il invoque contre les rois:

Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon, pour étrangler les rois.

On lui disait qu'il était heureux, parce que, jugeant les autres d'après lui, il ne trouvait jamais ni un sot, ni un fripon, et ne pouvait jamais lire un mauvais livre, parce qu'à mesure qu'il lisait un ouvrage, il le refaisait. La philosophie courageuse dont il se piquait, affecta toujours de braver les traits de la critique, quoiqu'il y fût aussi sensible que Voltaire; et ses nombreux censeurs ne purent le guérir ni de son goût pour une métaphysique peu intelligible, ni de son amour pour les exclamations et les apostrophes qui dominaient dans sa conversation et dans ses écrits. Pour ne pas ressembler aux célibataires de son siècle, qui déclament sans cesse contre le célibat de la religion, il se maria. Il fut sensible et bon dans son ménage; s'irritant facilement, mais se calmant aussi facilement qu'il s'irritait; cédant à des accès passagers de colère, mais sachant dompter son humeur. Naigeon, ami et disciple de Diderot, a recueilli ses ouvrages en 15 vol. in-8°, Paris, 1797. On trouve dans cette collection divers écrits qui n'avaient point été imprimés, entre autres, des *Essais sur la peinture*. On a dit avec justesse de Diderot, qu'il avait écrit quelques belles pages sans avoir pu faire un bon livre. « Qui n'a connu Diderot que dans ses ouvrages, dit Marmontel, ne l'a point connu. Ses systèmes sur l'art d'écrire altéraient son beau naturel. Mais lorsqu'en parlant il s'animait, et que, laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il oubliait ses théories, et se laissait aller à l'impulsion du moment, c'était alors qu'il était ravissant. Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, était encore l'un des plus aimables; et, sur ce qui touchait à la bonté morale, l'éloquence du sentiment avait en lui un charme particulier. Toute son ame était dans ses yeux, sur ses lèvres: jamais physionomie n'a mieux peint la bonté du cœur. » Il a paru en 1810 une petite brochure sur Diderot, intitulée *Diderotiana*, par M. Cou-

sin d'Avallon, dans laquelle on trouve des anecdotes et quelques pièces inédites de ce chef des encyclopédistes, qui ont été omises dans les deux éditions des *Œuvres complètes*, publiées par Naigeon, élève et ami de l'auteur, en 1798, 15 vol. in-8°, et in-12, 15 vol.

DIDIA-CLARA, fille de l'empereur Didius-Julianus, fut mariée au sénateur Cornélius Répentinus. Son père étant parvenu à l'empire, l'an 193 de l'ère chrétienne, elle obtint le titre d'*Auguste* pour elle, et la charge de préfet de Rome pour son époux. Mais celui-ci ne la conserva que durant le règne de son beau-père. Septime-Sévère, qui l'en dépouilla, priva aussi la même année, Didia-Clara de sa qualité d'*Auguste*, et du patrimoine qu'elle tenait de son père. Ainsi elle éprouva dans l'espace de quelques mois toutes les faveurs et toutes les rigueurs de la fortune. Elle avait alors environ 40 ans.

DIDIER (SAINT), *Désidérius*, évêque de Langres au 3° siècle, né dans un petit village près de Gênes, martyrisé vers 407, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules. — Il y a eu un autre DIDIER, évêque de Nantes, vers 451.

DIDIER (SAINT), né à Autun, mort le 15 novembre 654, succéda à Vérus, en 596, dans l'archevêché de Vienne. Brunehaut, irritée, dit-on, de la liberté de ses remontrances, l'envoya en exil; le rappela, croyant le gagner, et, le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 607, sur les bords de la rivière de Chalarone, à sept lieues de Lyon. Voilà du moins ce que disent quelques historiens. Mais il y a de très-fortes raisons pour croire que la reine Brunehaut, a été, en général, très-calomniée. Saint Grégoire-le-Grand avait écrit trois Lettres à Didier.— Il est différent de Saint DIDIER, évêque de Cahors, dont nous avons plusieurs *Lettres* dans le *Canisius* de Basnage et dans la *Bibliothèque des Pères*, et qui mourut le 1er novembre 665 dans sa 60° année. — DIDIER (Saint), archevêque de Bourges, dont la vie se trouve dans le recueil du père Labbe, vivait vers le 5° siècle. — DIDIER (Saint), évêque de Châlons-sur-Saône, et ensuite de Gap, mourut vers 531.

DIDIER, dernier roi des Lombards, duc d'Istrie, élu par cette nation après la mort d'Astolphe, en 756, était auparavant connétable de la couronne et duc de Toscane. Quelques-uns des principaux seigneurs invitèrent Rachis, frère aîné d'Astolphe, qui avait quitté la cour pour s'enfermer dans un cloître, à quitter cet asile. Il se laissa persuader. Pour écarter ce redoutable concurrent, Didier offrit au pape de lui rendre les places envahies par Astolphe, et d'y ajouter le duché de Ferrare. L'accord se fit; le pontife ayant ordonné à Rachis de rentrer dans son couvent, il promit d'appuyer l'élection de Didier par un corps de troupes romaines. Celui-ci, feignant de la reconnaissance, parut d'abord vouloir vivre en bonne intelligence avec les pontifes de Rome; mais, peu de temps après, il commença les mêmes hostilités que ses prédécesseurs. Il ravagea la Pentapole, fit prisonnier le duc de Spolette, et chassa celui de Bénévent, parce qu'ils étaient liés avec l'évêque de Rome, soutenu du roi de France. Il ne s'abstint d'en venir aux armes avec celui-

et que par le sentiment de sa faiblesse. La reine Berthe, femme de Pépin, ayant voulu marier son fils Charles, depuis surnommé *le Grand*, avec la fille du roi des Lombards, le pape Étienne III craignant que cette alliance ne fût contraire à ses intérêts temporels, fit tous ses efforts pour en détourner Charles : il lui peignit les Lombards comme une nation infâme, dont la race des lépreux avait tiré son origine : il voulut lui prouver par l'Ecriture, qu'un tel mariage était illicite. Berthe, loin d'avoir égard à ces déclamations, alla demander elle-même la fille de Didier, et l'amena en France, où les noces furent célébrées, l'année d'après la mort de Pépin, en 769. Cette union ne fut pas heureuse. Charles, ennuyé d'avoir une femme toujours malade, et qui ne lui donnait point d'enfans, la renvoya en Lombardie, la seconde année de son mariage. Didier sentit vivement cet affront, et commença à s'en venger sur le pape. Après avoir repris plusieurs villes de l'exarchat, il s'avança du côté de Rome, sous prétexte d'aller visiter le tombeau des Apôtres, et ravagea tous les environs. Adrien, qui alors était sur le siége de Saint Pierre, eut recours au roi de France, qui vola à son secours. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui le fit enfermer avec sa femme et ses enfans dans l'abbaye de Corbie. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint, en Italie, le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

DIDIER, duc de Toulouse, l'un des généraux de Chilpéric Ier, ayant en 577 fait une tentative pour pénétrer dans les états de Childebert, roi d'Austrasie, qui était encore enfant, fut battu complètement près de Limoges, par Mummol, général bourguignon. Chilpéric étant mort, Didier entreprit de faire couronner, roi de Soissons, Gondebaut, qui passait pour fils de Clotaire Ier; mais Gontran, roi de Bourgogne, marcha contre lui, et le défit près de Brives. Alors Didier abandonna Gondebaut, et passa au service du vainqueur, auquel il donna depuis des preuves de sa fidélité. Il périt au siége de Carcassonne, en 587.

DIDIER-LOMBARD, docteur de Sorbonne au 13e siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour contre *les ordres mendians*, qui, pour cette raison, l'ont mis au rang des hérétiques.

DIDIER. *Voy.* DISDIER.

DIDIUS-JULIANUS-SEVERUS, empereur romain, né l'an 133, à Milan, d'une famille illustre, était petit-fils de Salvius-Julius, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didius obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort le 29 septembre, par ordre du sénat, dans son palais, après un règne de 66 jours. Il était, suivant quelques historiens, d'une avarice si sordide, qu'il ne se nourrissait que d'herbes et de légumes. Cependant, si Dion doit en être cru, cet empereur de quelques heures trouva trop chétif et trop mesquin le souper qui avait été préparé pour Pertinax, et il y substitua un festin également somptueux et délicat; il y joua aux dés

et prit le plaisir de la comédie, pendant que le cadavre de son prédécesseur était encore dans le palais. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didius. On ne peut guère croire effectivement qu'il ait voulu insulter à son prédécesseur le jour de sa mort, puisqu'il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettait pas les éloges. Les censures et les invectives leur auraient fait plaisir; et il s'en abstint par respect pour sa vertu. Il avait épousé Manlia-Scantilla. *Voyez* Scantilla et Didia-Clara, sa fille.

DIDIER. *Voy.* Guillelm.

DIDIER (Saint). *V.* Limojon.

DIDIER DE LA COUR. *Voy.* Lacour (Dom Didier de).

DIDON ou ÉLISE, reine et fondatrice de Carthage, fille de Bélus, roi des Tyriens, fut mariée fort jeune à Sichée, prêtre d'Hercule, qui possédait de grands biens, et que Pygmalion, frère de Didon, égorgea au pied des autels, pour s'emparer de ses trésors. La princesse, avertie en songe par l'ombre de son mari de ce qui s'était passé, se saisit elle-même des trésors de Sichée, et les fit porter dans un vaisseau où elle s'embarqua promptement avec tous ceux qui fuyaient la cruauté du tyran. Les vents la portèrent sur la côte d'Afrique appelée Zeugitane, où régnait Iarbas, roi de Gétulie, qui s'opposa à son établissement sur ses terres. Mais Didon ne lui ayant demandé à acheter qu'autant de terrain qu'elle pourrait en entourer avec la peau d'un bœuf, le roi y consentit, et le lui accorda. Alors la princesse fit découper ce cuir en bandes si déliées et si longues, qu'elle entoura un espace assez considérable pour y bâtir la ville de Carthage, avec une citadelle appelée Byrsa, qui signifie cuir ou peau. Quand la ville fut achevée, le roi Iarbas demanda Didon en mariage; mais elle le refusa, et le prince voulant la contraindre à cette union, marcha contre Carthage à la tête d'une armée. Didon aima mieux se donner la mort que de violer les promesses qu'elle avait faites à son premier mari de n'en point avoir d'autre. Elle monta sur un bûcher préparé par ses ordres, et s'y donna la mort avec un poignard qu'elle avait caché sous sa robe. Tel est le récit de Justin. Virgile a inventé la fable de l'arrivée d'Énée à Carthage, où il lui fait obtenir les faveurs de Didon, qu'il abandonne peu après par ordre de Jupiter; ce qui oblige cette reine infortunée à se poignarder de désespoir sur un bûcher, vers l'an 890 avant J.-C. L'anachronisme est un peu fort, car cette princesse ne vint au monde que 300 après le prince troyen. Mais il est excusable, il a fourni à ce grand poète cet épisode si intéressant pour les Romains où il fait prophétiser par Didon expirante la longue inimitié de Rome et de Carthage. La fable, relative à cette reine de Carthage, dont Virgile a embelli son poëme épique, a été le sujet de plusieurs tragédies ou opéra. La tragédie la plus connue sous le nom de Didon, est celle de Lefranc de Pompignan. L'opéra du même nom, que Marmontel donna à l'Académie royale de musique, est un des meilleurs que nous ayons. Ausone a fait aussi sur les amours d'Énée et de Didon, ce distique si connu :

Infelix Dido, nulli benè nupta marito!
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris.

DIDOT (François-Ambroise), né à Paris en 1730, de François Didot, premier imprimeur de ce nom, mort dans la même ville le 10 juillet 1804, était fils d'un imprimeur-libraire aussi instruit qu'estimable. Le jeune Didot reçut une éducation soignée, apprit le grec et le latin, et suivit la carrière de son père. Rempli d'enthousiasme pour son art, il entreprit d'égaler les imprimeurs Joachim Ibarra en Espagne, et Baskerville en Angleterre, et les surpassa bientôt. Il s'y voua tout entier, et le porta au plus haut dégré en France. Il établit chez lui une fonderie, et parvint, au moyen du *typomètre* qu'il inventa, à donner aux corps des caractères une juste proportion et la plus parfaite correspondance entre eux. C'est ainsi qu'à la dénomination insignifiante aujourd'hui, mais encore usitée par suite de la routine, de caractères, *Cicéro*, *Saint-Augustin*, etc., il substitua une nomenclature simple et méthodique, dans laquelle chaque caractère est distingué par le nombre de points ou 6mes de ligne qui le composent. Il s'occupa le premier de perfectionner la fabrication du papier, et c'est à lui que l'on doit les premiers papiers dits *vélins* fabriqués en France; en 1776, il imagina la presse à un coup, au moyen de laquelle on foule également et d'un seul coup la feuille dans toute son étendue; invention généralement adoptée aujourd'hui, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe savante; il inventa les garnitures en fonte, enfin il perfectionna jusqu'aux plus petits accessoires, et produisit ces chefs-d'œuvre que les amateurs recherchent avec tant d'empressement. Parmi les ouvrages imprimés par Ambroise Didot, on cite avec éloge la *Collection* dite *d'Artois*, recueil de romans, format in-18, en 64 vol., la *Collection des classiques*, imprimés par ordre de Louis XVI, pour l'éducation du Dauphin, dans laquelle on admire la progression de ses efforts pour arriver à la perfection; les derniers volumes étant supérieurs aux premiers, qui ne sont pas moins regardés comme des chefs-d'œuvre. A la beauté typographique de ces ouvrages, on doit ajouter leur correction, sans laquelle, comme il le disait lui-même, un beau livre ressemble à une coquette, dont la toilette ne sert qu'à faire remarquer les défauts. — Pierre Didot l'aîné, auquel il céda son imprimerie en 1789, et Firmin Didot, son successeur dans la fonderie, tous deux ses fils, comme lui enthousiastes de leur art, semblent l'avoir porté au dernier degré de perfection. Le même goût, les mêmes travaux, continués depuis plus d'un siècle dans la même famille, pourraient aider à nous faire comprendre ce que l'on raconte des Égyptiens, qui, donnant toujours à leurs fils la même profession qu'ils ont eux-mêmes cultivée, ont perfectionné quelques parties des arts à ce point qui cause aujourd'hui notre admiration.

DIDOT, jeune (Pierre-François), frère du précédent, né à Paris en 1732, mort dans la même ville le 7 décembre 1795; il succéda à son père dans le commerce de la librairie, et s'y distingua par ses connaissances dans la bibliographie ancienne. Doué d'une imagination active et d'un goût décidé pour les arts, l'imprimerie française lui est redevable des

chefs-d'œuvre qu'elle a produits de nos jours. Didot, reçu imprimeur en 1777, en moins de dix années opéra une heureuse révolution dans les arts inhérens à l'imprimerie, et principalement dans celui de la gravure des caractères, qui en est la base essentielle. Incapable d'être rebuté par les obstacles qu'il aurait à surmonter, et les sacrifices considérables et de tout genre qu'il aurait à faire, on le vit, presque en même temps, élever une célèbre manufacture de papier, et se mettre à la tête d'une fonderie, pendant que l'un de ses fils (Henri Didot), très-jeune alors, s'occupait avec des succès que le temps n'a fait qu'accroître, à perfectionner la gravure des caractères. L'*Imitation de Jésus-Christ*, 1 vol. in-fol., fut le premier résultat des talens et des travaux réunis de Pierre-François Didot et de son fils. Cette édition, publiée en 1788, surpassa tous les ouvrages de luxe qui avaient paru jusqu'alors, et c'est à ce chef-d'œuvre typographique que l'on doit le perfectionnement de la gravure en caractères; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces mêmes caractères, dont le *beau idéal* a servi de modèle pour tout ce qui a été fait depuis dans le même genre, étaient le coup d'essai du jeune Henri Didot, devenu depuis l'un de nos plus célèbres fondeurs et graveurs en caractères, et à qui l'on doit l'ingénieuse et utile découverte du *Moule à refouloir*, pour laquelle il a obtenu un brevet d'invention, et au moyen duquel il fond d'un seul coup 150 lettres ou signes typographiques. C'est de cet instrument si ingénieux et de la fonderie de Henri Didot, que sont sortis les caractères employés pour ce *Dictionnaire Historique*. Depuis l'*Imitation*, P.-F. Didot publia plusieurs autres ouvrages dont l'exécution typographique n'est pas moins recommandable, tels que *Télémaque*, in-4°; *Tableau de l'empire ottoman*, in-fol.; *Bible*, avec les figures de Saugrain, in-4° et in-8°, etc. — Pierre-Nicolas-Firmin Didot, son fils aîné, a succédé à son goût pour ses belles éditions; on lui doit celles du *Voyage du jeune Anacharsis*, 7 vol. in-fol.; du *Contrat social*, in-fol.; du *Juvénal traduit par Dussaulx*, in-fol., etc.

DIDYME, dit le grammairien d'Alexandrie, surnommé *Chalcentrès* ou *Entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4000 *Traités*, qui ne pouvaient pas être fort corrects, ni bien longs. Athénée n'en compte que 3500. Les Anciens ont négligé d'en donner le catalogue. C'eût été un grand travail, qui d'ailleurs eût été inutile pour la postérité. L'auteur lui-même était souvent embarrassé de répondre sur quelle matière il avait travaillé.

DIDYME, célèbre docteur de l'église d'Alexandrie, né dans cette ville vers l'an 308 de J.-C., quoique aveugle dès l'âge de cinq ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connaissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. Saint Jérôme, Ruffin, Pallade, Isidore et plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. Il fut visité

par Saint Antoine, qui quitta exprès sa solitude. Êtes-vous affligé d'être aveugle? lui demanda le saint anachorète. Didyme resta muet. A la seconde question, Didyme garda encore le silence. Enfin, à la troisième, il répondit: « Oui, je suis affligé d'être aveugle. » Alors Antoine s'écria: « Je m'étonne qu'un homme sage s'afflige d'avoir perdu ce que possèdent les fourmis et les moucherons, au lieu de se réjouir d'avoir ce qu'ont les Saints et les Apôtres. Il vaut mieux voir des yeux de l'esprit, que de ces yeux dont un seul regard peut perdre l'homme éternellement. » Didyme mourut en 395, à 85 ans. De tous ses ouvrages, il nous reste son *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par Saint Jérôme, inséré dans la *Bibliothèque des anciens Pères; De Trinitate libri III, gr. et lat., notis illustrati à Joh. Aloys. Mingarellio*, Bologne, 1769, in-folio; *Contrà Manichæos*, traduit en latin par Turrien, dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. IV et séparément, Paris, 1600; *Enarratio in epistolas canonicas et in primam epistolam Sancti Joannis*, trad. en latin par Saint Jérôme; aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. L'attachement de Didyme au sentiment d'Origène, dont il avait commenté le livre des Principes, le fit condamner après sa mort par le cinquième concile général.

DIDYME. *Voyez* Thomas.

DIÉ (Saint), *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siège, et se retira dans les montagnes des Vosges, pour s'y consacrer à la prière et à la méditation. Il y fonda le monastère de Jointures. Il mourut vers 684. Il a donné le nom à la ville de Saint-Dié, en Lorraine, dans les Vosges.

DIÉ (la comtesse de), morte en 1193. Les anciens biographes ne sont point d'accord sur ce qui concerne cette dame, qui épousa Guillaume de Poitiers, la tige des comtes de Valentinois et de Diois. Raymbaut d'Aurença, ou d'Orange, fut, selon les uns, l'unique objet de son amour et de ses chants, et, selon d'autres, Guillaume Adzémar. Cette dernière opinion est celle de Jehan de Nostre-Dame, qui dit qu'après avoir reçu les derniers soupirs de son amant, la comtesse se fit religieuse au couvent de Saint-Honoré de Tarascon, où elle termina sa carrière. Les manuscrits du temps contiennent *quatre pièces* de sa composition en langue provençale.

DIECMANN (Jean), théologien luthérien, né à Stade en 1647, mort en 1720, surintendant des duchés de Bremen et de Verder, et recteur de l'université de Stade, où il mourut, a publié cinq éditions de la traduction allemande de la *Bible de Luther*, et des ouvrages de *Théologie*, de *Philosophie* et de *Métaphysique*, dont le plus connu est intitulé: *De Naturalismo*, Kehl, 1683; Leipsick, 1684, in-12.

DIEDERICHS (Jean-Christian-Guillaume), savant orientaliste, né à Pyrmont en 1750, mort le 28 mars 1781. Il était professeur de langues orientales dans l'université de Kœnigsberg. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: I. *Spicilegium observationum quarumdam Arabico-Syrarum ad loca nonnulla V. T.*, Gottingue, 1777, in-4°. II. *Grammaire hébraïque à l'usage des commençans* (en allemand), Lemgow, 1778, in-8°. On trouve

la liste de ses autres ouvrages dans le *Dictionnaire* de J. G. Meusel.

DIEDO (François), jurisconsulte vénitien du 15e siècle, issu d'une famille noble. Reçu docteur à l'université de Padoue, il y prononça, en 1458, l'oraison funèbre de Pagliarini, et y occupa une chaire de professeur en droit. En 1483, il fut nommé podestat de Vérone, et mourut en cette ville, le 25 mars de l'année suivante. On a de lui des *Discours*, des *Lettres* restées manuscrites, et une *Vie de Saint Roch*, que les Bollandistes ont insérée dans leur collection.

DIEDO (Jean), religieux augustin, né à Bassano vers l'an 1487, entra en 1506, dans l'ordre des augustins dans lequel il fut estimé et considéré. Après avoir rempli avec distinction les premiers emplois dans son ordre, il mourut à Bologne en 1553. Ses ouvrages sont : I. *Commentarii ex antiquis patribus in D. Pauli epistolas ad Thimotheum*, 1553. II. *Catechismus de arte Neapolitanâ*, Roma, 1547. III. *Expositiones in Epistolas Petri, Jacobi et Judæ, apostolorum*.

DIEDO (Jacques), sénateur vénitien, né à Venise en 1684, et mort en 1748, est auteur de *Pensées philosophiques*, de *Poésies morales et sacrées*, et d'une *Histoire de la république de Venise, depuis sa fondation jusqu'à l'année 1747*, 2 vol. in-fol., Venise, 1751. Cette histoire, semée de réflexions aussi justes que profondes, est écrite avec autant de précision que de clarté.

DIEGO DE YEPES, religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, emprunta son surnom d'un bourg d'Espagne où il était né. Il fut confesseur du roi Philippe II, et ensuite évêque de Tarragone, où il mourut en 1614, dans un âge très-avancé. Il a écrit en Espagnol : I. L'*Histoire des persécutions d'Angleterre*, Madrid, 1599, in-4°. II. La *Vie, les Vertus et les Miracles de Sainte Thérèse*, Saragosse, 1606, in-4°; Madrid, 1615, in-4°. III. *Relation abrégée de la mort du roi d'Espagne Philippe II*, Milan, 1607.

DIEGULIS, Souverain des Cannes, dans un canton de la Thrace, vivait vers la 155me olympiade. C'était un véritable monstre sur le trône ; suivant Diodore, il surpassait Phalaris en férocité. Les cruautés inouies qu'il commettait sans cesse indignèrent même ceux qui avaient été jusque-là les ministres de ses vengeances. Les principaux seigneurs de sa cour passèrent à celle d'Attale, roi de Pergame, et, avec leur secours, ce prince s'empara du royaume de Diegulis, qui tomba vivant entre les mains des vainqueurs.

DIELDYN. *Voy.* Dhya Eddyn.

DIELHELM (Jean-Hermann), géographe et antiquaire allemand, était perruquier à Francfort-sur-le-Mein, dont il devint ensuite bourgeois. Il mourut dans cette ville en 1764. Il fit plusieurs ouvrages d'après des notes qu'il avait prises soigneusement sur tous les objets remarquables qu'il avait vus en faisant son tour d'Allemagne pour gagner sa maîtrise. Parmi ses ouvrages, on distingue les suivans : I. L'*Antiquaire du Rhin utile et mémorable*, Francfort, 1739, 1 vol. in-8°. II. *Le Géographe Wetteravien*, ou *Description des villes, des*

seigneuries, etc., de la Wetteravie, Francfort, 1748, in-8°. On trouve de l'exactitude dans ces ouvrages. Dielhelm les publiait sous le voile de l'anonyme.

DIÉMEN (Antoine van), gouverneur des possessions hollandaises dans les Indes orientales, né à Cuylenbourg, où son père était bourgmestre, passa aux Indes, où il fut employé pour le compte du gouvernement. En 1625, il fut nommé membre du conseil suprême. En 1631, il revint en Hollande, chargé du commandement de la flotte de la compagnie des Indes; mais l'année suivante, il retourna aux Indes avec le titre de directeur général. Peu après, nommé gouverneur général, il étendit considérablement le commerce des Hollandais dans l'Orient. En 1642, Van Diémen chargea Abel Tasman d'un voyage au Sud, dont les suites furent des découvertes, et particulièrement celle de la partie de la Nouvelle-Hollande, qui a reçu le nom de *Terre de Van Diémen*.

DIEMERBROECK (Isbrand de), célèbre professeur en médecine à l'université d'Utrecht, né à Montfort, en Hollande, l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, à 65 ans, professa dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont : I. *Quatre livres sur la peste*, Arnheim, 1644, in-4°, insérés aussi dans un *Recueil de traités de médecine*, publiés à Genève en 1721, in-4°; cette édition est la meilleure. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement et l'expérience. Après avoir indiqué les remèdes les plus efficaces contre ce redoutable fléau, il ajoute que ce qu'il y a de mieux, c'est d'invoquer Dieu. Ce conseil est bon dans toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, et n'était point réservé à la peste seule. II. *Histoire des maladies et des blessures qui se rencontrent rarement.* Divers autres *Ouvrages d'anatomie et de médecine*, recueillis à Utrecht en 1685, in-fol., par Timan Diemerbroeck, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Dans ces ouvrages, pleins de digressions ennuyeuses, les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, et les observations manquent quelquefois de justesse et de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 vol. in-4°, est peu estimée.

DIENEL (Michel), mécanicien allemand, né en 1714 à Friedersdorf, dans la Haute-Lusace, exerçait l'état de menuisier, et montra beaucoup d'adresse dans plusieurs travaux de son métier. Parmi les ouvrages que l'on peut appeler ses chefs-d'œuvre, on remarque un *Modèle* du tabernacle du temple de Salomon, et de la ville de Jérusalem. Ce dernier ouvrage a été décrit par P. Knauth. Dienel fit aussi trois machines astronomiques où l'on voyait représentés tous les mouvemens des corps célestes. Cet habile ouvrier mourut à Luneburg, le 31 juillet 1795.

DIENHEIM (Jean-Volfgang), professait la médecine à Fribourg en Brisgaw, au commencement du 17e siècle. C'était un vrai charlatan, mais un charlatan très-accrédité. Il se vantait d'avoir découvert une médecine universelle, et de pouvoir guérir toutes les maladies. Son fameux ouvrage dans lequel il fait l'apologie de

son prétendu remède universel, *préparé avec de l'eau de pluie*, est intitulé : *Medicina universalis, seu de generali morborum omnium remedio, liber*, Strasbourg, 1610, in-8°. Il laissa encore plusieurs autres ouvrages.

DIENERT (ALEXANDRE-DENIS), médecin de Meaux, mort en 1769, est auteur d'une *Introduction à la matière médicale en forme de thérapeutique*, Paris, 1753 et 1765, in-12, et de quelques autres brochures sur des matières de médecine. La plus remarquable est une dissertation *sur la prééminence réciproque du sang et de la lymphe*, 1759, in-12.

DIÉPENBECKE (ABRAHAM), peintre de l'école flamande, né à Bois-le-Duc vers l'an 1607, étudia son art sous Rubens, dont il fut un des meilleurs élèves, s'appliqua d'abord à travailler sur le verre, et quitta ensuite ce genre pour peindre à l'huile. Diepenbecke est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux et facile : ses compositions sont gracieuses. Il avait beaucoup d'intelligence du clair-obscur; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on ait publié d'après ce maître, est le *Temple des Muses*. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. Il aurait eu plus de réputation dans la peinture, si ces sortes d'ouvrages n'eussent employé la plus grande partie de son temps. Cet artiste mourut à Anvers, en 1675, à 68 ans. Il y a dans la galerie de Vienne deux tableaux de ce peintre; l'un représente l'emblème de *la Vanité des choses humaines*, et l'autre, qui est très-beau, *la Vierge pleurant le Sauveur*, dont le corps est étendu devant elle. Dans celle de Sans-Souci, une *Vénus*; c'est un des bons morceaux de ce peintre : il est gracieux et bien composé; mais le coloris en est un peu froid. On doit citer encore, comme faisant honneur à ce maître, les superbes *vitraux de la cathédrale d'Anvers*, où il a peint les *œuvres de miséricorde* et *plusieurs portraits*; ceux des Dominicains de la même ville, où l'on voyait *la Vie de Saint Paul*, et *les vitraux des Minimes de Bruxelles*.

DIEREVILLE (......), voyageur français, né à Pont-l'Évêque en Normandie, partit de La Rochelle le 20 août 1699, sur un vaisseau chargé de marchandises. Après une traversée de 54 jours, il arriva en Acadie, et fit un commerce considérable avec les colons de Port-Royal. Revenu en France en 1700, il publia : *Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie, ou Nouvelle-France, etc.*, Rouen, in-12; Amsterdam, 1708, in-12. Cette relation est mêlée de prose et de vers. Les vers sont mauvais de tout point; mais la relation est exacte, curieuse et intéressante. Diereville avait rapporté de l'Acadie le joli arbrisseau nommé *Dierevilla* par Tournefort.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.







